

La Crypte de Saint-Hilaire

**Isabelle Blackeney
Paul Sernine**

Tous droits réservés

« Le bonheur est souvent la seule chose qu'on puisse
donner sans l'avoir et c'est en le donnant qu'on l'acquiert »
Voltaire

Nous dédions ce livre à toi, l'utopiste, l'amoureux, le rêveur,
A toi le vagabond, à toi l'insouciant, à toi le passionné, le révolté,
l'insoumis,
A toi le poète et à tes illusions,
A toi qui veux vivre libre,
A toi qui éperdument donne ton cœur,
A toi que le système ennuie.

A ceux, qui acceptent qu'on les espionne, qu'on les classe, qu'on
les teste, que doucement, sous des prétextes fallacieux, on oblige
à vivre ce que d'autres ont décidé pour eux.

Et à toi à qui les Bobos dictent la « bien pensée » en te
montrant du doigt leurs propres ennemis et qui de connivence,
te traitent d'inculte si tu ne penses pas comme eux.

Toi qui pour vivre a fini par te vendre, collaborant bien malgré
toi avec les vaniteux.

Toi que l'on contraint à rester dans l'ombre au point de devenir
sans âme.

Toi que l'on a fait sortir de l'innocence pour devenir un homme
dans le seul but de leurrer tes espoirs.

Toi qui veux devenir ce que tu ne seras jamais et qui demain
pleureras sur tes années gâchées.

A toi que l'on amuse avec des riens pour te cacher le pire.

A toi à qui l'on dit que tout est grave pour mieux te vendre un
sauveur.

A toi que l'on a asservi à coup d'emprunts pour mieux que tu te
taises.

A toi que les lois obligent sans que tu puisses les comprendre.

A toi que la souffrance a brisé et a conduit au pire.

Méfie-toi de celui qui complique tout car la complexité ne sert que celui qui la crée.

TABLE DES MATIERES

Les évènements	7
La bascule.....	243
Le livre de Paul.....	381
La crypte de Saint-Hilaire	561
Epilogue	569

Non c'è peggior condanna
di un pensiero che vorresti sparisse

Les évènements

J'écoute et j'oublie ; je vois et je me souviens ; je fais et j'apprends. Confucius.

Si apprendre et donc comprendre découle de faire, la question se pose alors de savoir combien de nos hommes politiques peuvent avoir compris ce qu'ils n'ont jamais fait.

Le supposé Percy longe le grand boulevard puis, à hauteur de l'opéra, descend rue Molière, emprunte la rue Raimu, traverse la place Puget avant de s'engager dans les ruelles étroites de la basse ville.

A son endroit, les klaxons se sont tus, les vacarmes assourdis de la ville parviennent tout juste à ses oreilles, les passants se hâtent au travers des raccourcis pour rejoindre la civilisation.

Quelle idée de fixer un rendez-vous dans un endroit pareil !

Car le quartier jouit d'une réputation pour le moins sulfureuse.

Le long des ruelles sordides qui sentent la pisse et le vomi, se jouxent des bars à puttes, des bistrots louches et crades. Quelques vitrines opaques de ventes de tabac ou d'alcool égailent parfois la noirceur des façades. Tout y est furtif, jusqu'aux échanges de regards.

La nuit, les lieux s'emplissent d'une faune malsaine qui déambule au rythme des juke-boxes dans les odeurs crasses de fritures et de mauvaise bouffe sous la lumière blafarde de rares lampadaires ou d'ampoules pourpres éclairant l'entrée des bouges. Les marins, peu regardants, déversés tout au long de l'année par les navires de guerre amarrés au port de l'arsenal, viennent jeter leur solde et leur gourme dans les chambres infectes des appartements décrépits du quartier.

La journée, tout est clos. N'y subsistent que les débris de la veille, déjections de toutes natures jonchant les trottoirs, clopes écrasées, excréments et urine marient leurs odeurs acres qui sautent à la gorge.

Lieux sinistres, habités aussi à l'année, par des vieillards sans âge n'ayant pas les moyens de se loger ailleurs.

Dans l'une de ces traverses se cale un immeuble défraîchi qui a du connaître l'époque napoléonienne quand les fortifications, depuis Vauban, ne cernaient encore que la vieille ville et dont les murailles profondes se découvrent encore porte d'Italie ou finissent en vestiges du côté du boulevard Cunéo.

Ce bâtiment, portant le numéro 25, bien qu'ayant aussi résisté aux bombardements de la seconde guerre mondiale, n'en conserve pas moins les cicatrices mal rebouchées d'éclats d'obus et d'impacts de tirs de mitraillettes.

Au premier étage un appartement vide où le plâtre fané des poutres plafonnières se décompose en gros morceaux, découvrant le gris et les profondes fissures du vieux bois tandis que les blattes s'entrecroisent le long des murs lézardés.

En cet endroit un homme aux traits inquiétants ne cesse de lorgner au travers des lamelles des persiennes closes.

Percy approche.

Visant la plaque bleue de la rue, un frisson le parcourt. Lui reviennent en mémoire, la « mustang », la mallette, les documents, Isa...

Le soir tombe en poussant la porte du 25.

Les marches affaissées, les murs humides en partie décrépis, de ce qu'il en sait, rien ne semble avoir changé depuis toutes ces années. Sauf qu'à l'époque personne n'avait eu l'occasion d'aller plus loin qu'en dessous du premier palier.

Pourquoi un rendez-vous ici ? Sauf pour l'avoir lu dans les archives, il est pourtant le seul à savoir ce qu'il s'est réellement passé dans cette cage d'escalier.

Non, personne ne peut se douter. Ce jour là il n'y avait âme qui vive aux alentours.

Sauf... Non, impossible il ne pouvait pas l'avoir reconnu.

Le message indique une entrevue au premier.

Il grimpe jusqu'à une porte où l'on a scotché à la hâte un papier sur lequel on lit un prénom : « Charles ».

Charles... rencontré, dans d'autres circonstances, mais aujourd'hui peu importe le lieu, l'impatience de le revoir l'anime car Charles détient enfin les clés du mystère.

Après avoir toqué, une voix enrouée, méconnaissable, se fait entendre :

« Entre ! »

Il tourne la poignée à l'ancienne en forme de petite boule de billard, la porte s'ouvre sur un couloir sombre. La seule lueur provient d'une pièce située sur sa gauche. Il y pénètre.

A l'intérieur, le sol s'encombre de bâches plastiques, comme pour des travaux de réfection en cours.

Charles, a entrouvert les volets et s'est planté devant l'une des fenêtres donnant sur la rue.

Sa silhouette se dessine dans la faible lumière du soir sans que l'on puisse deviner son visage. Devant lui s'étale une forme, comme un manteau posé sur un sac.

Les yeux plissés Percy essaie de faire le point. Il ne reconnaît pas la stature du personnage. Beaucoup trop grand, beaucoup plus gros et la forme étendue commence à se dévoiler.

Soudain un frisson raidit sa nuque, il ne peut avoir le moindre doute. Un homme gît sur le sol.

La silhouette braque une arme dans sa direction.

Percy ouvre la bouche pour parler.

L'autre, qui de toute évidence n'est pas Charles, n'a pas encore tiré.

Le coup va partir. La déflagration retentit. Un carreau de la fenêtre située derrière le colosse vole en éclat. Le type s'effondre comme une masse face en avant. De sa tête, du sang se répand sur la bâche.

De l'autre côté de la rue, d'une lucarne à barreaux, un canon de fusil semble pointer sur Percy.

Il s'affaisse pour disparaître du champ de vision.

En ce matin de début décembre 1988, vers 10 heures, la tête plantée au milieu de la terre et des cailloux François essaie d'ouvrir les yeux et de reprendre ses esprits. Les paupières et les cils maculés de poussière, il crachote pour évacuer ce qui encombre ses lèvres et sa bouche en tentant de se relever. L'arrière de son crâne le fait horriblement souffrir. Bon sang où en est-il ? Que s'est-il passé ?

La nuit précédente une pleine lune de porcelaine, comme le midi en connaît après plusieurs vagues de mistral, dévoile le paysage dans un crépuscule sans fin.

Aucune couleur. Tout semble dessiné en noir et blanc.

On a du mal à faire la part des ombres et des lumières et les petites forêts cernant le vallon plongent les yeux dans un vide sans fond.

Au flan d'un coteau se dessinent, en surplomb d'un champ de vignes sèches, les contours d'une grande bastide isolée.

Sur les pourtours, accrochant leurs branches sur un ciel blanchi de halos des arbres décharnés tentent de se maintenir debout après tant de bourrasques comme autant de soldats fatigués.

A l'approche du bâtiment on en mesure la taille, faite en longueur de deux corps de bâtiments reliés par une arche de pierres.

Des tuiles brisées jonchent le sol et tout ce qui est mort, branches, feuilles, s'entasse derrière les murets.

Le vent a cédé au froid glacial qui fige les lieux dans un silence de fin de bérézina.

Tout semble abandonné, immobile, sauf une fumée sortie de l'un des toits qui s'étale en un nuage bas bloqué par un plafond invisible.

A l'intérieur une grande pièce s'éclaire de flammes sorties d'une cheminée monumentale, comme un feu de camp où se pressent les guerriers vaincus.

Aucun meuble ne repose sur les grandes dalles de terre cuite, les portes intérieures ont disparu laissant de grandes trouées noires. Les étages et les sous-sols déserts d'où monte une odeur acre de moisissure ne contiennent que débris, bouteilles cassées, palettes brisées et vieux cartons éventrés.

L'ensemble de cette grande bâtisse résonne le vide de tout. Disparus les cris joyeux des enfants, les va et vient des gens qui s'affairaient, les chants, les rires des jours de vendanges et les bruits familiers qui emplissaient cette belle demeure.

En cette nuit, seul un répit glacé règne sur une succession d'espaces lugubres et sans vie. De l'époque de gloire ne subsistent que la lueur d'un feu et les souffles de quelques bûches plaintives qui diffusent sur les murs les couleurs d'un enfer quasi silencieux. Les restes d'un riche passé se consomment ainsi en derniers râles d'une lente agonie et de petits volcans déposent leurs cendres au bord de l'âtre tandis que les âmes, posées sur des flammèches en lévitation, s'envolent, hésitantes, au travers du conduit.

Dans ce murmure de fin de bataille où l'on ne perçoit plus que gémissements, les ombres dessinent les angles et les arêtes du manteau de pierre, délimitant la scène d'un bûcher où l'on brûle ses morts.

Assis au pied d'un mur, les jambes repliées, les bras posés sur les genoux, un spectateur immobile, regarde de loin danser les flammes.

A son arrivée une heure auparavant, au travers des rayons de lune qui s'infiltraient dans la grande pièce, on distinguait dans l'âtre un amoncellement de branches et de bûches qui ne s'accordait en rien avec des lieux désertés.

Notre visiteur fouilla l'une de ses poches en récupéra un briquet quasiment HS et détacha quelques feuillets d'un carnet.

Il fallut un temps infini pour qu'apparaisse enfin une petite flamme à peine suffisante pour embraser le papier. Le feu à son grand soulagement s'amplifia, prit possession des bois morts avant de venir lécher les bûches abandonnées dans le foyer.

A l'aide d'une lampe torche, il entreprit alors de faire le tour des nombreuses pièces de la bastide.

Tout avait été pillé, vandalisé, un cataclysme.

Eloigné de la clarté rougeâtre de la cheminée, n'étant plus qu'entouré d'ombres diffuses ondulant au rythme de ses pas et des aléas du faisceau lumineux qui commençait à rendre l'âme, il emprunta un grand corridor avant d'entamer la montée à l'étage.

Au milieu des marches, une odeur de bougie à peine éteinte parvint à ses narines tandis que son corps s'emplissait de cet étrange mélange de froid et d'adrénaline que son instinct lui prodiguait à l'amorce d'un danger.

Arrivé au sommet, la torche agonisante s'éteignit d'un coup le plongeant soudain dans un noir total.

Un craquement, la sensation d'être frôlé par un voile invisible le fit tressaillir tandis qu'un courant d'air froid passait sur sa nuque.

Quelque part un volet claquait. Pourtant le vent avait cessé.

Collé contre un mur, sentant confusément une présence, il s'attendait à tout moment à être percuté.

Dans l'espoir d'un sursis, il agitait sa lampe. Une faible lueur réapparut juste le temps de la diriger vers la première chambre pour découvrir un spectacle qui le stupéfia.

Devant lui un couchage défait à même le sol, des sachets ouverts sur un peu de nourriture, plus loin, un sac à dos, des chaussures usagées et un vieux poêle à mazout.

Il dirigeait le rayon moribond vers la deuxième chambre quand brusquement les ténèbres s'abattirent à nouveau sur lui.

Aucun bruit. Rien ne laissait supposer la moindre présence et pourtant... Quelqu'un habitait ici.

A tâtons, il amorça une descente instable, le danger pouvait aussi monter à sa rencontre, mais au fond du couloir la lueur du feu lui redonna un point de repaire, aucune silhouette ne venait entraver le passage. Plus loin seules les ombres ondulaient toujours sur les parois rougies de la grande salle.

Il y entra, ses affaires n'avaient pas bougé.

Son briquet et sa torche inutilisables, poursuivre des recherches devenant impossible, il se posa tel que nous l'avions trouvé.

Sa visite le plonge dans une grande confusion

Là haut, son ressenti n'est-il que le fruit de son imagination ?

Pourtant quelqu'un a bien débarrassé ses affaires et si le squatter a pris soin de se cacher, il sera bien contraint de se pointer et sauf à sortir par une fenêtre la seule issue restant la porte d'entrée située dans le hall au dessus de lui, il ne pourra donc le manquer.

Aucun son ne vient des entrailles de la maison mais le stress commence à le saisir.

L'accumulation des problèmes et sa longue absence loin de ces lieux laissent supposer que d'autres ont du en profiter pour resserrer l'étau.

Son regard naviguant autour de la grande pièce s'arrête soudain sur une ombre profilée au plafond, juste au dessus de la cheminée.

A l'instant de se lever, les éclatements des bûches semblent couvrir un bruit sourd monté des sous sols.

Il s'arrête net, immobile, comme en arrêt, la respiration réduite au minimum.

Pendant de longues secondes il prête une oreille attentive mais en dehors de quelques sifflements venus de l'âtre, la maison et ses esprits se sont à nouveau tus.

La trace sur le plafond provient d'une feuille de vieux papier qui dépasse de la tablette de pierre. On y lit une suite de caractères incompréhensibles en forme de hiéroglyphes indéchiffrables à caractères cabalistiques.

Revenu se poser, il consulte le document, tente d'en comprendre le contenu, le manipule dans tous les sens, essayant de faire des rapprochements avec ce qu'il peut connaître sans que rien ne lui saute aux yeux.

Y a-t-il d'ailleurs une explication pour le profane ?

De longues minutes s'écoulent à la recherche d'un indice, *« allez, au moins une petite piste, si minime soit-elle qui me permette de déchiffrer cette putain d'énigme »*.

Soudain son visage s'immobilise puis ses lèvres lentement dessinent un sourire de satisfaction. Le mystère de ces inscriptions...

Bon sang... !

Il lit et relit les lignes, avec avidité, scrutant les moindres détails. Plus aucun doute.

Mais comment est-ce possible ? Il y a si longtemps.

Chaque caractère prend sa signification, comme sorti du puits profond de sa mémoire où il puise les correspondances de ces codes pourtant appris par cœur des années auparavant.

L'oreille aux aguets, après un rapide coup d'œil vers la porte du hall il se concentre alors sur le fameux rébus.

Certains mots se dévoilent, d'autres manquent qu'il essaie de déduire du sens de la phrase.

Dans ses souvenirs il faut sauter des caractères, en changer la chronologie ou prendre en compte des chiffres.

Sur son carnet, il note.

« Ami Parfum Appelle
Changé. Fr. »

De rapprochements en déductions un message cohérent se dégage. Il n'en croit pas ses yeux.

Approché du feu il scrute le papier par transparence. Seul un filigrane complète le message.

A l'époque, cette estampille venait du « bureau » pour attester la provenance et la conformité d'une information. Une sorte de garantie d'authenticité comme sur les billets de banque. L'unique fabrique de ces feuilles ne les produisait qu'à leur attention.

Une texture épaisse, inutilisée depuis des lustres, le rédacteur avait dû en conserver des exemplaires pour s'en servir dans des circonstances bien spéciales.

Le quart de page, pour être plus discret, a été découpé à la hâte sur des pliages, mais comme le filigrane n'est pas centré sur les feuilles d'origine, il a suffi d'écrire sur la partie où ce dernier reste imprimé pour se faire connaître.

Ce ne peut être un hasard. Mais depuis quand ce document repose-t-il sur le rebord de la cheminée ? Était-il déjà là à son arrivée ?

Il complète le message par les mots manquants.

« Ami, suis au parfum de tes problèmes, appelle ou tu sais, rien n'a changé. Fr. »

En le glissant dans la poche intérieure de son blouson un frisson le sort de la léthargie où l'avait plongé sa concentration le ramenant à la réalité du moment :

« Qui est ce putain de locataire de la chambre du dessus ? »

Prenant conscience du temps perdu au constat du désastre au point d'avoir délaissé le but premier de sa visite, l'impatience le gagne.

Si l'autre ne descend pas, peut-être n'est-il pas là ?

Dans le cas contraire la confrontation devenant inévitable, pourquoi ne pas en finir tout de suite ?

Au moment de se lever pour remonter à l'étage, un choc venu du hall surplombant la pièce le met à nouveau aux aguets.

Difficile d'en définir l'origine, mais cette fois le danger ne se trouve qu'à quelques mètres et au travers du trou noir qui lui fait face il ne peut rien distinguer.

Un second coup retentit, encore plus proche.

Il faut bouger, ne plus être une cible facile dans la lueur dégagée par le feu.

Vient-on encore se servir ? Mais que reste-t-il à voler ? Ou alors serait-ce l'occupant du premier ?

Tout reste en suspens mais il va savoir.

Toujours assis, il fait mouvement sur sa droite, se laissant glisser sur le carrelage pour venir se positionner dans l'encoignure de l'une des portes donnant sur l'extérieur.

Il actionne délicatement la poignée pour s'assurer de sa bonne fermeture puis se redresse en dégainant un 357 de son étui à bretelle camouflé sous son blouson.

De cet emplacement, impossible de le voir en entrant dans la pièce.

Il attend, fixant les contours sombres du passage.

Devenu plus visible, l'espace dessine une silhouette diffuse, flottante comme un voile au grès des mouvements des flammes projetées par la cheminée.

La chose qui sort de l'ombre est d'abord indéfinissable.

Ses yeux tentent d'en définir la forme tandis qu'effleurant le carrelage de ses pieds, il vient se positionner sur le pan de mur d'où elle émerge. Alors se dessine, reflétant l'éclat du feu, l'acier froid du double canon d'un fusil de chasse.

Celui qui le pointe reste invisible.

« Montre toi enfoiré ?... Ou ma... ma parole, je tire ! ».

La voix, bizarre, essoufflée, apeurée, résonne dans le vide du salon.

Les épaules coulant contre le mur notre homme rengaine son arme, monte lentement les escaliers. A un mètre il bondit pour saisir le canon et le retourne vers le plafond.

Le coup part.

Profitant de la surprise, il bascule l'individu en arrière pour le saisir à la gorge.

« Je suis là, mec. Maintenant, tu vas m'expliquer ce que tu fous chez moi, connard ! »

L'autre, étouffé, extirpe un « Meu... monsieur... » étranglé avant que l'étreinte ne se desserre dans une certaine confusion.

« François ? »

Un genou sur sa proie, incrédule, il dévisage son adversaire aux yeux exorbités avant d'éclater de rire.

« Mais, qu'est-ce que tu fous là ? En voilà une affaire ! J'ai pensé que des rôdeurs venaient encore tout mettre à sac ».

François se relève, la main sous son menton, tentant de reprendre sa respiration.

« Meu.. Monsieur, je pou... pouvais pas imaginer... Je suis dé... désolé... » puis revenant à lui, « je suis te.. tellement heureux de vous voir !... J'ai vu tant de choses se passer ici que j'ai fini par y passer les nuits. Un vrai scan... scandale ! »

La glotte dénouée, il raconte laborieusement son retour du village. Il voit la fumée sortir de la cheminée du grand salon, il abandonne sa voiture en haut du chemin, pour ne être repéré.

« J'ai couru, je suis entré par les ga.. garages, j'ai pris le fusil et je suis re...remonté par l'escalier intérieur. Mon dieu ! Que... que je suis content de vous voir ! ».

Un sourire illumine son visage.

« Eh bien mon François... si je m'attendais... ».

« Et moouoi donc, Meu... monsieur et... moouoi donc ! »

« J'allais repartir... Mais finalement je vais te tenir compagnie. Alors, tu crèches ici pendant ces longues nuits d'hiver ? C'est à toi tout ce barda là haut ? ».

François explique qu'il en a marre de voir certains venir se servir comme au marché, que du coup il s'est permis de « *squa...squatter* » l'une des chambres de l'étage où il a récupéré un poêle à mazout et comme « ils ont tout coupé », « mais bizarrement pas l'eau »... « Alors, je me débrouille. Comme on dit, *avec une orange tout s'arrange* ».

Son expression. La seule qu'il pouvait dire en entier sans son putain de bégaiement, même si personne n'avait jamais compris pourquoi une orange suffisait à son bonheur.

« François, c'est sympa, mais il n'y a plus grand-chose à voler non ? »

Ils prennent place l'un contre l'autre au pied du mur. Sacré François, sympathique, pas très grand, la trentaine, jovial, les cheveux ébouriffés, le visage noyé dans un grand sourire qui dégage la simplicité de ceux qui n'ont rien à perdre, justement parce qu'ils n'ont rien, mais restent bizarrement soucieux du bonheur des autres.

Il pense que « tou.. tout va s'arranger » et qu'il « con...compte bien » rester sur place.

« Mais tout risque d'être vendu ! ».

Il n'en a rien à branler, je m'incruste. Je serai aux premières loges, il dit ça en lorgnant l'intérieur du blouson de son interlocuteur, toujours ce flin...flingue avec vous ?

« Toujours »

« C'est vrai que vous étiez dans les ser...services secrets, ou què..quelque chose comme ça ? ».

« Qui t'as raconté ces conneries ? »

« Ca c'est dit... Un type comme vous ! Une chose qui...qui ne me serait jamais venu à l'idée. Votre bou...boulot, c'était bien loin de tout ça ».

« Des foutaises François... ».

Paris, l'endroit où le boulevard Mortier se combine avec celui des maréchaux. On longeait dans ce quartier du 20^{ème} un grand mur sans fin. Derrière, des bâtiments à grandes ouvertures vitrées qui se terminaient sur le haut par des toits d'ardoises dans lesquels s'incrustaient d'autres fenêtres. On était au SDECE.

Au bout de ce rempart, de l'autre côté du boulevard, une enceinte de pierres bordait la caserne Mortier. Abritant le 1er régiment du « train », elle protégeait surtout le CTI René Carmille, nommé ainsi en mémoire d'un polytechnicien mort pour la France à Dachau.

Le centre de traitement de l'information de l'armée de terre, transféré par la suite au Mont Valérien.

Après leurs classes, les appelés, pour la plupart issus du 8^{ème} régiment de transmission, y occupaient des fonctions subalternes. Les postes

principaux étaient réservés aux militaires de carrière, mais également à des civils.

Il se revoyait en costume de sergent, sortir du CTI et traverser les souterrains.

A quelques mois de sa libération, pour une question de femme, il avait cassé les dents de l'un de ces foutus civils suite à une altercation. Il était le troufion, l'autre le responsable du service informatique. La balance allait forcément pencher du mauvais côté.

Convoqué à une sorte de « conseil de discipline » on lui donna le choix : la forteresse ou le SDEC.

Demie « grâce » offerte au vu d'un tampon apposé sur son dossier militaire : « Affecté par décision ministérielle » qui avait dû faire tout son effet. Il la devait au général en chef de l'armée de terre au regard de l'amitié qu'il entretenait avec son père.

Quoi qu'il apprit par la suite que ce demi pardon résultait surtout de la complaisance de tous ceux qui auraient aimé « se farcir » le nouvel édenté, sans jamais avoir osé le faire et qui s'étaient ainsi vengés par procuration.

Il choisit naturellement le SDEC. Sous les ordres et la vigilance paradoxalement indulgente du commandant Marchand, qui, soit dit en passant, devait s'appeler Marchand comme lui s'appelait Napoléon, on se chargea de lui trouver de quoi s'occuper.

Pour le reste, les noms, les personnes côtoyées, silence et bouche cousue. Le Colonel René Bertrand, qu'il n'avait pas eu le temps de connaître, se faisait appeler Jacques Beaumont. Alors les noms, dans ce milieu, ça ne situaient pas grand monde !

Pour lui son nom de code fut : Percy

L'insistance de François le ramène sur terre :

« Pou...Pourquoi être parti ? »

En réponse il tire de sa poche une boîte de cigares.

« Vous vous êtes remis à... à... fumer !? ».

« Ben Vouai... Les emmerdes... Enfin tu peux comprendre ? »

La molette du briquet fatigué roule dans le vide. Au bruit, même la pierre a du sauter. Alors, s'approchant de l'âtre pour saisir une branche au bout incandescent, il tire sur sa fleur de savane avant de revenir s'asseoir.

« Alors pou...pourquoi être parti ? »

« Il le fallait »

« Vous sa...savez, j'aurais pu vous suivre partout »

« Je sais François »

« Beaucoup se sont réunis. Ils avaient dé...décidé de continuer même s'ils n'étaient pas pé...payés. C'est rare. Ils vous aimaient bien ».

« Je le sais aussi, Jacques m'en avait parlé, puis pour en rester là, d'un signe du menton il montre son sac, j'ai apporté de quoi manger. On partage ? »

Sans rien dire François se lève, se dirige vers la cuisine et en revient avec un paquet de bougies que lui seul aurait pu dénicher.

« Ce...ce soir c'est la fête ! dit-il en allumant une dizaine de chandelles. Puis dégainant une lampe de sa poche, il monte dans sa chambre pour redescendre, cinq bonnes minutes plus tard avec les fameux sachets de provisions. Voilà ma part ! »

« Et les d'oranges...? »

« J'ai mieux ! » dit-il en montrant une fiole « Je les ai mises en bou... bouteille... ! »

Dans l'unique placard resté au dessous de l'évier, il récupère deux assiettes, deux verres et des couverts qu'il s'empresse de passer sous le robinet.

« Aujourd'hui, vous êtes mo...mon invité. Certes, tout le confort est sur le palier, mais ça devrait le faire »

Les flammes font briller les yeux et projettent sur les murs leurs silhouettes disproportionnées.

Un repas frugal au cours duquel on échange des banalités. De bonne humeur, François écoute les explications de son « convive » sur les péripéties de la soirée, riant de bon coeur de la chute inattendue, puis d'un signe du menton désignant les assiettes garnies, il finit par conclure en bon philosophe, finalement, Meu...Monsieur, la vie, c'est pas bien compliqué !

« J'aurais du voir les choses sous cet angle ».

« Bon Dieu, c'est pas normal, tout ça... Cé...C'est pas juste ! »

Une nouvelle fois pour couper court le visiteur dévie sur un autre sujet :

« Tiens, donne moi un coup à boire, puis sortant de sa poche le papier de hiéroglyphes, tu sais ce que c'est ? »

François le consulte avec la moue de celui qui n'y comprend rien.

« Non Monsieur, c'est quoi ce ma...machin ? »

« Je l'ai trouvé sur le rebord de la cheminée. Tu sais qui l'a foutu là ? »

Une hésitation... Trop longue... Sa glotte bouge pour avaler un mensonge.

« Ben non... »

« Bon... »

Le feu est assez proche pour y jeter le papier mis en boule.

« Non Monsieur... Ne faites pas ça ! Des cho...choses pareilles, quand on sait pas... ça peut porter ma...malheur ! »

« Mais ce sont des conneries... »

François le regarde d'un air apeuré alors que le document se consume.

« Bon écoute, c'est trop tard, ok ? »

Quelque chose cloche. François semble inquiet. Mais de quoi ? De ne pas savoir si son invité a lu le message avant de le détruire ou est-il vraiment superstitieux ?

« Vous l'avez lu ? »

Voilà qui vient juste à propos répondre à la question.

Sans rien dire « *Monsieur* » laisse le menteur dans le doute, lui faisant grâce de l'embarras de devoir se justifier. Quand un mensonge débute, tout ce qu'on lui rajoute éloigne un peu plus de la vérité. C'est donc avec un sourire entendu qu'il vient se rasseoir à côté de son cachottier pour lui confier :

« J'ai pris la tangente pour faire le point et savoir comment rebondir. Je ne me reconnais plus dans ce monde. En vieillissant on devient sans illusion... Mais chaque chose en son temps. Tu connais l'histoire des Horace et des Curiace ? »

« Non »

« Elle est très instructive sur l'attitude à adopter quand tous les problèmes te tombent dessus en même temps ».

« C'est-à-dire ? »

« Débrouille-toi pour les diviser dans l'espace et dans le temps et règle-les séparément.

« Tu éviteras ainsi que les uns associent leurs doléances à celles des autres pour établir de force ce qu'ils estiment être leur légitime accusation.

« Lorsque l'on veut te charger, les amalgames sont aussi rapides que la rumeur qui court. Toi, tu n'as rien de comparable à leur opposer.

« Dans ces situations s'applique un principe mathématique antérieur à Archimède qui consiste à voir tes ennemis s'ajouter au même rythme que tes amis se soustraient ».

Puis dans un regard circulaire qui balaie la pièce :

« Quant aux disparitions de meubles, rassure toi, je n'y suis pas totalement étranger ».

Et puis il se laisse aller, l'air désabusé.

« Quand tu me parles de justice, ça me fait doucement rigoler.

« Vois-tu François, un jour, pensant m'être fourvoyé, j'ai vu un prêtre, puis un moine. Je leur ai posé une question :

« Comme disent les écritures, Dieu a fait l'homme à son image. Si nous existons tels que nous sommes, c'est de par sa volonté. Alors, si je suis tel que je suis, quels sont donc mes péchés ? Et en quoi suis-je obligé de m'en repentir ? »

Ils ont réfléchi et m'ont répondu :

« Comprenez mon fils, les voies de Dieu sont impénétrables ».

« Donc irions nous à confesse pour être absous de ce que Dieu a fait de nous ? Devons nous nous excuser d'être ce pourquoi nous avons été créés ? ».

« Alors, les voies de Dieu sont restées sans voix.

« Je n'avais devant moi que des pantins et il m'aurait fallu interroger les marionnettistes.

« Dieu sur terre ce sont avant tout des hommes qui se prévalent de lui et en font religion.

« Je te laisse imaginer que pour eux les voies ne sont plus du tout impénétrables.

« Elles sont devenues des boulevards dans lesquels ils s'engouffrent sans complexe en entraînant, de préférence devant eux et à l'appui de théories fumeuses, leurs intégristes subventionnés et formés à leurs écoles.... suivis de tous les incultes et les pauvres d'esprit.

« Si Dieu n'existe pas ils se félicitent que d'autres, avant eux, aient eu la riche idée de l'inventer pour éviter d'avoir à le faire.

« C'est donc en leurs noms que certains meurent de faim ou de soif et la plus grande misère étant l'ignorance, c'est pourquoi ils les y laissent pourrir.

« Mais si du fait de leurs actions tu te vois contraint ou enchaîné, alors ils te parlent de volonté divine. Pratique non ?

« Dire n'a rien à voir dans cette affaire.

« L'homme, mauvais et égoïste est à l'origine de ses propres maux et je ne crois plus en lui.

« Ignorance et religion finalement, quelle belle association.

« Décider de ce qui est bien ou mal, en convaincre les uns pour asservir les autres au grès de sa soif de pouvoir et d'argent quel beau programme !

« Je crois en Dieu. Mais comme Voltaire je ne crois pas aux religieux qui nous mâchent leurs thèses pour mieux nous les faire digérer, qui ont du sang sur les mains et abandonnent leurs fidèles à l'obscurantisme »

Il s'arrête dans son discours, avant de reprendre d'un ton ironique.

« Je te parles de tout ceci pour en venir à ta question sur les motifs de ma disparition.

« Les affaires et le business sont devenus aussi une religion monothéiste, qui s'est inventé un Dieu unique : Le fric, qui pour donner le change, prend des pseudonymes comme, le peuple, la démocratie ou autres conneries de ce type.

« Au nom de cet autre Dieu les actes des hommes et les résultats sont les mêmes.

« Sauf que leur bible se décline en dizaine d'ouvrages à tel point illisibles et incomplets qu'ils sont contraints de les commenter, ce qui a pour effet d'en doubler le poids et le volume.

« En perpétuel mouvement, elle édicte un droit fabriqué au fur et à mesure des besoins dont il est de bon ton de comprendre que ses commandements exigent de se lire dans le sens qui les arrange, sens qui ne t'est divulgué que le jour où ils t'opposent les textes.

« Quant à leur pauvre justice sa représentation te laisse croire qu'elle est impartiale. Mais quand tu regardes son symbole, ce n'est pas l'impartialité qui te saute aux yeux.

« Ce n'est qu'une femelle aveuglée par un tissu noué derrière sa tête, preuve que seul son prêtre qui la célèbre te voit.

« Elle se veut exemplaire, mais ne traite que de ce qu'on lui décrit avec nos pauvres mots. Elle ne lit pas au fond des cœurs. N'étant divine en rien, elle ignore ce qu'on lui cache, ne perçoit pas les animosités ni l'hypocrisie. Elle se fie donc à son curé, lui-même plus ou moins pur, plus ou moins subordonné.

« Ce dernier, fatigué de tout ce qu'il aura entendu, se retirera pour « délibérer » sur ton sort laissant l'aveugle sur son piédestal.

« Livré à lui-même et à sa propre conscience plus ou moins bancale, tu seras alors à la merci de la lecture ambiguë qu'il fera de sa bible, hanté par son propre vécu ou par ses propres démons.

« C'est l'histoire de l'aveugle et du paralytique. Mais la parabole ne dit pas si le paralytique était ou non habité par le besoin ou les effets de sa carrière, ni si la destination était dictée par l'impératif de l'un des deux compères.

« La sentence humaine tombe donc, avec ce mélange indescriptible d'ambiguïtés, de fausses certitudes, de compromis douteux, de règlement de comptes.

« Ce sera une parfaite imperfection, rédigée dans une langue d'un autre âge, incompréhensible pour le profane, qui dans la solennité de l'évènement donnera un certain relief à la médiocrité du fond.

« La seule différence avec la religion, c'est que l'enfer hypothétique promis à l'impie, se vit cash dans ce bas monde. Aucun purgatoire, aucune contrition, aucune absolution, aucun pardon.

« Je ne crois pas en ce Dieu ni à la hiérarchie de ses religieux.

« C'est ainsi que, toutes règles établies, la séparation de l'église et de l'état a laissé chacun dans sa sphère d'affligeante incompétence ».

Le repas se termine. La montre affiche près de deux heures du matin. On rajoute quelques bûches pour alimenter le feu.

« François, vas te coucher, moi je vais dormir ici, pas loin de la cheminée »

« Vr...Vraiment ? »

« Ca n'est pas si mal. Demain à la première heure il faut que je m'en aille ».

« Alors, bonne nuit, meu...monsieur et à demain ».

« Bonne nuit François »

Son sac en guise d'oreiller, la fermeture du blouson remontée jusqu'en dessous du menton, il prend son manteau comme couverture, pose son chapeau sur la tête et s'endort rapidement.

Dans la nuit, s'étant levé, il pénètre par le trou béant de la chambre mystérieuse. Posée sur une table oblique une bougie éclaire la moitié de la pièce tandis que dans sa partie sombre, une silhouette encapuchonnée semble le dévisager.

Un rire satanique brise le silence au moment où deux yeux se précipitent sur lui et qu'un souffle balaie son visage.

Le voile du spectre se déchire lentement. Il va connaître ses traits quand une immense clarté fait disparaître le nuage sombre qu'il vient de traverser.

Une effluve vole autour de lui... Ce parfum, mon dieu !... Ses yeux s'entrouvrent, le feu inonde son visage en sueur. Il rêve. Mais la senteur persiste, venue de sa joue chaude où l'on aurait déposé un baiser.

Au petit matin le froid le réveille.

Les volets s'ouvrent sur une brume bleutée annonciatrice de d'un beau soleil d'hiver.

L'eau glacée de l'évier lui fouette le visage et après avoir bu le fond de jus resté de la veille, il se trouve fin prêt lorsque François apparaît en haut des escaliers.

« A... Alors, la nuit a été bonne ? »

« Salut François. Je n'ai pas eu besoin de réveil, le froid s'est chargé de la besogne ».

« Vous...Vous partez alors ? Vous comptez revenir ? »

Pour toute réponse il obtient une feuille de carnet sur laquelle est inscrit un numéro de téléphone :

« Ecoute, veille aux grains et s'il y a un problème tu peux laisser un message à ce numéro. C'est un ami ».

Puis, s'approchant de François, il le prend dans ses bras en lui murmurant :

« J'ai toujours su que je pouvais compter sur toi !... Merci ! ».

Il enfle son manteau, récupère son chapeau et son sac, puis se dirige vers la porte du salon qui lui a servi d'abri la nuit précédente, sort une clé de l'une de ses poches, ouvre et part sans se retourner.

Longeant la longue bâtisse, il s'engage sur un petit chemin qui rejoint la route principale et disparaît dans le bois que le sentier traverse.

Par l'une des fenêtres François le suit du regard et une fois que son visiteur disparaît au milieu des arbres, il se retourne vers l'escalier qui conduit au hall d'entrée

« Ma...Madame ? Vous pouvez descendre, il vient de pa...partir »

Une femme très belle, vêtue d'une robe sombre et d'un châle, apparaît en haut des marches.

« Qu'en pensez-vous ? Questionne-t-elle »

« Je sais pas. Mais il a faillit vous trouver... »

Elle a un sourire attendri que François ne peut apercevoir.

« Je ne sais pas comment il est venu »

« Il a vu le papier ? »

« Oui, il l'a fou... foutu au feu »

« Il l'a lu ? »

« J'en sais rien »

« François, il faut l'aider... »

« Oui Ma.. Madame. Mais pou...pourquoi ne rien lui dire ? »

« Je suis inquiète. Mais c'est trop tôt. Cette nuit je suis descendue pour le voir dormir, je ne sais ce qui m'a retenue de l'embrasser ».

Tout devient compliqué pour François. Le squat est sa façon de participer, mais revoir Monsieur dans ces conditions, le déçoit fortement.

Au moment de raccompagner sa visiteuse, une étrange silhouette disparaît derrière l'une des fenêtres laissant s'envoler un nuage de fumée.

Michel sortait de chez lui en cette belle matinée de printemps 1968. On était le samedi 4 mai.

Les vacances de Pâques terminées depuis une quinzaine avaient laissé place à un début de mois que d'aucuns prévoyaient déjà particulièrement « chaud » tant en matière climatique que sociale.

Il emplit ses poumons d'un grand bol d'air, avec ce sentiment de liberté que pouvait éprouver celui qui venait de se « farcir » une semaine de pension.

Le soleil s'infiltrait dans l'étroite rue Pasteur, le fond de l'air doux, subtil mélange de chaleur et de brise, donnait le frisson sous les chemisettes de saison.

La période où tout renaît, où les oiseaux sortis de leur nid saluent de leurs tourniquets bruyants les jours de dilette, où les odeurs jaillissent des floraisons quand la nature nettoyée de l'hiver explose en mille bouquets.

Engagé dans la ruelle qui passe derrière la mairie, Michel tourna sur sa droite pour déboucher sur une place bordée de grands platanes ornés de feuilles naissantes.

Il traversa en direction d'une fontaine décorée de guirlandes de plantes vertes qui plongeaient de deux dauphins devenus invisibles sous l'accumulation de mousses centenaires.

Pointant son regard sur le premier étage de la maison d'angle qui amorçait la rue de l'église, il mit ses mains en porte voix pour crier :

« Brendan ! », suivi d'un coup de sifflet strident.

Les volets encore fermés, aucun mouvement ne devant mettre fin à son impatience, il renouvela son appel, mais sans plus de succès.

L'air agacé, au lieu d'aller sonner à la porte d'entrée qui donnait sur la rue, il traversa en direction du magasin situé en face, en poussa nerveusement la porte et sans l'ouvrir complètement, passa la tête dans l'embrasement :

« Il est là Brendan ? »

Comme on dit par ici, « bonjour ! » « *ça lui écorchait la gueule !* ».

Le père, blouse blanche de coiffeur, peigne à la main, la tête au dessus d'une cliente, lui lança un regard sans surprise. Blasé quoi.

Inutile de lui faire de réflexion. Michel, comme à son habitude, ne s'encombrait d'aucune délicatesse quand il voulait quelque chose.

Alors, stoïque et replongeant sur la « mise en plis » qu'il était en train de méticuleusement élaborer, le coiffeur répondit :

« Monte... Il doit être encore en train de dormir celui-là... Bouge le vas ! »

Michel traversa le magasin pour gagner l'arrière boutique, escalada quatre à quatre les escaliers qui montaient au premier et sans frapper, ouvrit la porte de l'appartement qu'il connaissait bien.

Il s'engageait dans le hall pour rejoindre la chambre de son ami mais s'arrêta net.

Assis à la table de la cuisine, torse nu, penché sur un bol de café, les cheveux ébouriffés et les yeux bouffis par le sommeil, Brendan le regardait du coin de l'œil en finissant son petit déjeuner.

« Mais qu'est ce que tu fous !? » lança Michel.

Mi question, mi reproche voilà qui sonnait mal à l'oreille du comateux.

« Quoi qu'est-ce que je fous ?... Je mange, ça se voit pas ? Et toi, t'es barge ou quoi de me gueuler dessus de bon matin ! ».

« Bouge ! ... Allez... Tu te rappelles qu'à onze heures on a rancard à Bandol pour les affectations de cet été ?... How ... Tu t'en rappelles ou t'es encore dans les alléluias ? Si on veut être ensemble, faudrait pas que ça se passe sans nous ! ».

Tout en parlant et comme pour gagner du temps Michel débarrassait table en balançant tout dans l'évier.

Sans rien comprendre, Brendan émergeait de son brouillard.

« Mais putain, j'ai pas fini... »

« Allez, magne-toi... »

« Mais quoi, magne toi... »

« Merde, on a rancard... A onze heures ... »

« Et alors... il est ? »

« Dix heures et demie ».

« Ah, houai !! »

En une seconde la métamorphose s'opéra. Se dépliant comme un ressort, il se précipita dans la salle de bains, passa abondamment

de l'eau sur son visage, inonda ses cheveux frisés, sécha le tout à l'aide d'une serviette, enfila un tee-shirt, plongea dans un Jean's tout en forçant ses pieds dans des tennis, le tout en cinq minutes chrono.

En sortant les bras en croix, l'air satisfait, il entreprit d'engueuler son ami :

« Voilà mon pote ! ...Bon, je t'attends... ! Alors, on y va ? ».

« Arrête tes conneries, grouille toi. J'ai dis à « Gé » de venir nous chercher en bagnole à dix heures et demie pétantes devant la fontaine ».

En deux enjambées ils dévalèrent les escaliers, évitèrent le magasin pour échapper aux commentaires chiants. Passant par la porte donnant sur la rue, ils donnèrent un coup d'œil à l'horloge de l'église : Dix heures trente sept !

A l'endroit convenu, le moteur du bolide en marche, Gérard attendait le pied sur l'accélérateur, si bien qu'à peine les portières refermées, il démarra en trombe.

« Bon, les gars, pour la précision, vous repasserez ! Je suis à la bourre, merde, j'ai du boulot ! »

« Calme Gégé, Bandol, dans un quart d'heure on y est ! »

Sollicité pour des « impératifs » divers, mais toujours disponible, Gérard, le seul d'entre eux à avoir passé son permis, mettait gentiment sa bagnole à la disposition de ses potes.

Une quatre chevaux, achetée « d'occase », qu'il entretenait méticuleusement. On dépassait rarement les 80, de préférence en pente et pour le coup ça tombait bien.

« Allez ma poule ! Bandol, ça descend tout le long ! Brendan tapait sur le tableau de bord tandis que le bon Gérard hochait nerveusement la tête, c'est ça, moque toi, en attendant heureusement qu'on l'a ta poule pour nous trimbaler »

« C'est vrai, mais regarde quand même la route ! »

« Gé », rien ne l'obligeait à servir de taxi, mais partager ces moments pour écouter le défilé de leurs conneries le rendait heureux.

Après la longue descente, les virages se succédèrent.

A dix heures quarante six on passait le château « Marquand » à dix heures cinquante trois le viaduc et à dix heures cinquante sept on garait devant le Casino de Bandol, lieu du terminus.

« Ben tu vois mon Gégé !? Tu t'excites, tu t'excites, en fait on est à l'heure... C'est pas bon pour toi de toujours gueuler ! »

« T'es gonflé ! Alors ?... Comme prévu je vous récupère à midi ?... Tâchez d'être à l'heure cette fois ! ».

« La petite sauterie se termine à midi pile ! Si on n'est pas dehors, tu viens nous chercher. Invente... Une urgence... Style la mère de Michel est au plus mal, enfin tu vois ? On va pas faire des heures supp ».

« Pourquoi ma mère ? tempêtait Michel »

« Parce que... »

Les marches escaladées quatre à quatre, les deux amis entrèrent dans l'une des salles du rez-de-chaussée devant laquelle trônait un panneau : « REUNION DES MONITEURS »

A l'intérieur un grand rectangle de tables entouré de chaises et devant chaque chaise un dossier déposé.

Beaucoup de monde, beaucoup de connaissances. Ils étaient finalement à l'heure. Personne n'avait encore pris place.

« Y'a pas une seule gonzesse ! fit remarquer Brendan qui comptait revoir l'une de ses conquêtes de stage ».

« T'es vraiment con mon pauvre. Ils l'ont pourtant dit ! Les mecs héritent de colos de mecs !... Et les gonzesses, de colos... De... ? De... ? »

Comme le zèbre ne répondait pas

« ... De gonzesses ! Merde c'est pas compliqué, non ? »

« Hou lala... Mais qu'est-ce que tu es agressif ! Fallait faire caca avant de venir. Faut toujours que tu la ramènes avec ton esprit de contradiction contradictoire. Ca aurait pu se faire... Les colos mixtes... ça existe non ?... »

« Si tu avais écouté... »

« Ecoute, j'en avais rien à branler et toi non plus d'ailleurs. Alors viens pas la ramener... Maintenant si tu veux faire le savant... ».

Un signe de la main à un groupe de jeunes rassemblés en bout de salle d'où émergeait la haute stature d'André.

Un grand jeune homme au visage mince et sérieux. Une mèche de cheveux châtain roux lui plongeait sur l'œil droit et il portait une moustache qui lui donnait l'apparence d'un militaire britannique affecté à la compagnie des Indes.

D'ailleurs très rapidement, on l'avait affublé d'un surnom approprié : « L'anglais ».

Ils échangèrent quelques mots avant qu'une voix ne s'élève au dessus du brouhaha invitant chacun à s'asseoir.

Resté début, celui qui avait parlé commença un discours tout de suite annoncé par Brendan comme devant « faire chier tout le monde ».

« Bonjour, je me présente. Je suis Mr Richard, délégué à la jeunesse pour la mairie de Toulon ».

L'écho renvoya quelques bonjours discrets, de ceux qui préviennent « de ne pas trop casser les couilles ».

« Vous avez terminé votre stage préparatoire à la fonction de moniteur de colonie de vacances qui s'est déroulé durant vos congés de Pâques. Je vous en félicite, même si quelques uns ont été..., comment dirais-je... » Il s'interrompt pour lancer un regard noir en direction de Brendan « ...éléments pour le moins perturbateurs ».

L'assemblée éclata d'un rire bruyant, voyant la cible recevoir cette haute distinction en mémoire de ses frasques ayant frisé l'exclusion.

Puis le délégué énonça ce que tout le monde avait déjà compris durant la préparation, ce qui eut pour effet d'en faire souffler plus d'un, comme l'avait prévu l'extralucide Brendan.

« Pffuuuu !... Ho ! Merde !... C'est bon !! »

Il énumérait dans ce chahut les éléments « *fondamentaux relatifs à la surveillance et à l'attention que chacun devait apporter aux enfants* », puis demanda d'ouvrir le dossier que chacun avait devant lui. Brendan, d'un air flegmatique, n'avait pas attendu de le faire depuis le début malgré les coups de coude répétitifs que Michel lui balançait dans les côtes.

« Vous allez y trouver les descriptifs des lieux d'hébergement des différentes colonies organisées par la Mairie de Toulon. Il conviendrait maintenant que vous fassiez votre choix ».

Pour ceux qui avaient pris connaissance des destinations pendant la formation, ce fut assez rapide.

Par contre pour les deux zozos ayant passé leur temps à glander pendant le stage il en fut tout autrement.

« Alors, le savant... Toi qui sais tout... Toi qui as écouté et que moi je suis un con, tu proposes quoi ? »

En riant, ils tournaient les pages, s'interrogeant du regard, ici ?... Bof..., Là ?... Ouai... pas mal..., **Ah non pas Là... !** »

Le temps s'écoulait, les groupes se formaient, les choix se rétrécissaient au point qu'à la fin il n'en resta plus qu'un : Les Vosges, Neufchâteau, plus précisément le « Ah non pas là ! » de leur sélection.

« Su...per !! »

La bouche en « O », les yeux ronds, la réflexion flatteuse pour ce haut lieu du tourisme allait tomber : Oh.... Putain ...!!..... C'est quoi cette merde ?

Tout s'étant réglé sans eux, ne restait plus qu'à connaître les autres « heureux élus » de « cette destination à chier ».

Ils allaient très vite être fixés. Chacun fut invité à se rassembler par affectation. C'est là qu'ils rencontrèrent les autres cocus de service. Huit au total, l'anglais compris.

Une question forcément brûlait les lèvres de Michel.

« Vous aviez vraiment choisi les Vosges ? »

« Pourquoi non ? »

« Ben... C'est que... c'est spécial non ?... »

« Et vous ? »

« Ah ben nous, attaqua Michel avec un trou d'hésitation tout de suite comblé par un Brendan survolté, nous ?... Franchement ?... Tu nous connais... C'est du sérieux... Dès qu'on a su pour Neufchâteau, on a foncé comme des dingues ! On était même inquiet qu'il n'y ait plus de place. Il cala une grande tape dans le dos de son ami et avec un sourire mi colère, mi moqueur, hein Michel qu'on est contents ?!... ».

Michel ne mouftait pas. On sentait un fou rire irrépressible monter derrière ses joues gonflées, les lèvres pincées prêtent à tout balancer, il se grattait la tête, l'air faussement confus, puis tout s'évacua dans un éclat de rire :

« Il y a quand même un petit détail, les mecs... On voudrait éclaircir un mystère car on n'est pas très surs ...C'est en France ce bled ? ».

L'anglais qui avait écouté avec beaucoup d'attention pour savoir s'ils se foutaient vraiment de sa gueule, pencha en arrière une tête hilare en les montrant du doigt.

« Ils se sont fait baiser !! »

« Ben vouai... on s'est démerdés comme des chefs. Tout ce cirque pour se retrouver chez les barbares... Soyez sympas avec nous, on risque la grosse déprime... ».

Laissant le groupe à sa rigolade, Brendan tira son pote par le bras, « Ha, ha, ha... Heureusement qu'on était à l'heure, hein ? J'aurais dû rester couché, je la sentais pas cette histoire »

« Enfin, même si c'est la galère, on sera ensemble, c'est pas ce qu'on voulait ? »

Brendan commençait à se défouler

« T'as raison... Super ! Mais qu'est-ce que tu crois qu'il se serait passé si on n'était pas venus ? Il serait resté deux places et devine lesquelles ? Personne n'en voulait de cette merde. T'inquiète, on nous les aurait certainement pas fauchées... à part sur un malentendu... ».

Il riait, plié en deux, les mains sur les genoux :

« En fait, les deux baltringues qui partent pour le baigne, dans un trou que personne sait qu'il existe... Et ben, tu les as là !! Ah putain, façon nases on fait pas mieux ! ».

« Bon... Il y aura bien André et les autres ? »

« Les autres ?... Mais les autres ils l'ont choisi !... Putain, j'y crois pas, ils l'ont choisi, ces cons !! On va passer les vacances avec des barges ! »

« T'es nul, c'est peut être bien ? ».

« C'est peut être bien ?... Mais tu rigoles... Si l'Anglais a voulu partir là bas, je te laisse imaginer le climat ! »

Ils s'esclaffaient tous les deux à s'en étouffer.

« Arrête, il est né à Toulon, André ! Qu'est ce que tu veux qu'il en sache du climat anglais »

« Ouai... enfin, je me comprends.... Oh putain ! On n'a pas finit de souffrir ! ».

L'histoire aurait pu durer longtemps mais chaque groupe allait recevoir ses consignes pour le rassemblement de juillet et puis on se salua.

Ils se retrouvèrent dehors en plein soleil. Midi tapante. Gérard arriva avec cinq minutes de retard et on l'entreprit dès l'entrée dans la voiture et durant tout le voyage retour sur « le scandale des gens qui n'arrivent jamais à l'heure ».

Arrivé au village, Brendan déjeuna avec ses vieux, expliquant brièvement les choses. Sur le coin de la table le transistor annonçait qu'en ce samedi et surtout la veille, des « incidents graves » avaient éclaté dans la capitale. Comme eux, il allait monter en puissance.

Descendus de voiture, alors que le « planteur de merde » rentrait chez lui, Michel invita Gérard à la terrasse de chez Lulu :
« Ce matin, j'étais juste, à cause de vous... Mais le patron m'a demandé de prendre des mesures pour des travaux dans une villa du coin. Les gens sont sur place... J'y passerai cet aprèm »
Assis au café du commerce, sorte de quartier général où ils venaient taper un « baby » et se raconter les dernières en date, pendant que le patron préparait deux cocas, ils parlèrent à bâton rompu.

« Alors, votre affaire, ça s'est bien passé ? »
« Bouf...Enfin... Bref, on s'est fait baiser en beauté ! Vas pas trop brancher Brendan là dessus... Sinon je vais en prendre plein la tronche »

Michel résuma la réunion, les conneries débitées, avant de prendre un ton beaucoup plus sérieux.

« Ecoute, Gé, tu veux que je te dise... Je le sens mal le Brendan. Je le connais mieux que personne. Un jour où l'autre m'est avis qu'il va péter un joint.... Il n'en parle pas, mais je sais qu'il rumine sec. Un de ce ces quatre, j'ai idée qu'il va nous mettre les voiles ».

Bien qu'il n'y eut personne aux alentours, ils se penchèrent de part et d'autre de la table pour rendre la discussion confidentielle
« Ecoute, ses vieux l'empêchent de tout. Sorties, nada... Même aux bums des « culs serrés » il n'y va jamais. Quand tu passes dans la rue, c'est toujours en train de gueuler chez lui ... Tout se règle à coup de baffes... Faut juste cette « colo » pour qu'ils lui

lâchent la grappe. Et après... Ca donne quoi?... Quand il se dégage de ce merdier, il part en couilles dans tous les sens ! »

Lulu, arrivé avec les cocos, voyant les amis comme à confesse, tendit ses oreilles de lapin.

Lulu, quand il voulait savoir quelque chose, on pouvait aller au fin fond du désert, on était sûr qu'il était planqué derrière une dune. Donc comme s'il avait suivi la conversation depuis le début il balança :

« Ils ne se rendent pas compte. C'est un minot sympa, toujours le mot à la déconne. Ils en font un fou furieux ! »

« Faut dire qu'au départ... il est spécial ! J'ai passé deux années de pension avec lui sur les quatre qu'il a faites. Il a foutu une merde ! Collé, samedis et dimanches compris »

Lulu avait l'air dégoûté :

« Aussi, ces barges l'on foutu là bas à onze ans ! Faut être cons quand même ! »

« Résultat, il a redoublé... il s'est fait virer... ! Un an d'avance en entrant, un an de retard à l'arrivée ! Belle réussite non ? »

« Mais c'est qu'à Bandol, en repiquant sa 3ème, il y a eu récédive. Paraît qu'un jour en plein cours il s'est levé pour leur chanter l'internationale. Bien sûr, ils l'ont foutu dehors... Ca avait fait un cirque !!

« Et quelques semaines plus tard... rebelote... Cette fois à la cantine il avait balancé un plat de pâtes dans la troche d'un prof qui lui demandait de débarrasser table ! »

Un rire monumental franchit la fenêtre de la cuisine où Brendan mangeait avec ses vieux.

« Comme tu dis, agité et instable, c'est comme la nitroglycérine, un jour ou l'autre ça finit par péter ! »

« Bon, combien on te doit Lulu, faut que j'y aille, parce que chez moi, si on rentre pas à l'heure... on mange pas ! »

« Bon, les minots, cassez vous, aujourd'hui c'est le patron qui régale »

Derrière les volets clos de sa chambre encombrée de papiers et de livres ouverts, Brendan fuma ce jour là l'une de ses premières

cigarettes. Une gitane au goût acre, sensation morbide d'un début de suicide à long terme.

Septembre1988

Percy se retrouve dans un grand désarroi. Le second coup de feu qu'il attend ne vient pas.

Le tireur ne doit plus le voir ainsi vautré sur le plancher ou alors sa mission accomplie il s'est barré ?

Deux cadavres devant lui, le bruit d'enfer accentué par l'écho de la ruelle a du rameuter tout le quartier. Le piège parfait pour lui coller ça sur le dos. Ce n'est vraiment pas le moment. Il touche presque au but, ne lui manque que quelques éléments pour tout comprendre.

Charles devait les lui communiquer, mais pourquoi dans cet endroit ? A-t-il compris ce qu'il s'était passé ici ?

En rampant il s'approche de la porte.

Dehors, la nuit tombe, la ruelle vient de s'éclairer de ses petits réverbères accrochés sur les murs. La déflagration a forcément attiré l'attention. Des passants se concertent. Il les entend s'interpeller.

Un traquenard ? Rien ne peut avoir été fait au hasard. Le rendez-vous, le papier sur la porte. Charles serait-il dans le coup ?

Il fallait connaître les lieux, savoir sur qui faire feu... Ou alors Charles était visé, mais pourquoi ? Merde... le cadavre c'était peut-être lui.

Et puis le type qui le menaçait, il ne l'avait jamais vu. Qui pouvait connaître l'heure de la rencontre ? Tout s'emmêle dans sa tête.

Son esprit se recentre sur sa seule préoccupation du moment : Se sortir de là au plus vite.

Il ne peut demeurer sur place plus longtemps sans que ne lui tombe dessus une accumulation de problèmes.

Il retire la clé restée sur la serrure à intérieur, se relève en évitant d'entrevoir la fenêtre à barreaux.

De la rue et de l'entrée montent des clameurs.

On va certainement réagir dans les étages supérieurs. Mais qui habite plus haut ?

Il entrouvre la porte, personne sur le palier.

En bas on parle, on hésite, on n'ose pas, on préfère attendre la police.

En haut aucune réaction, sauf un bruit immonde sorti d'un poste de télévision dont le son s'amplifie comme pour couvrir le ramdam extérieur en signe de représailles.

Il sort lentement, pousse un hurlement de colère, qui a pour double effet de tétaniser les curieux du rez-de-chaussée et de couvrir le bruit de la clé avec laquelle il referme la porte de l'extérieur, l'idée étant que pris dans les escaliers, on pourrait le confondre avec un résident de l'immeuble venu aux nouvelles.

Profitant du tumulte il grimpe au second, tambourine aux portes puis gagne le troisième. Plus il y aurait de monde à l'extérieur, plus sa présence passerait inaperçue.

Au dernier, l'une des portes s'entrouvre. Une vieille toute voûtée apparaît tandis que se déverse dans la cage d'escalier le tintamarre de son émission télé.

En bas, les plus hardis commencent à monter.

D'une voix tremblotante la pauvre dame questionne Percy qui a du mal à entendre à cause du bordel sonore sortant de l'appartement :

« Mais qu'est-ce qu'il y a encore ? »

On tape déjà au premier, on monte au second pour faire de même, on prend de l'assurance en ne voyant pas de danger.

Percy, avec grande gentillesse prend la vieille par les épaules et l'invite à rentrer.

« Ce n'est rien madame, il vaut mieux rester chez vous »

Insister par des paroles inaudibles ne servant à rien, avec beaucoup de délicatesse Percy pousse l'ancêtre vers l'intérieur et referme rapidement la porte sur eux, au moment précis où celle d'en face s'ouvre sur un vieux ridé qui à son tour se met à hurler :

« C'est pas finit, non ? »

Les premiers aventuriers arrivent au troisième.

« C'est chez vous les coups de feu ? »

« Che coups de feu ?! »

« Vous n'avez rien entendu ? »

« Vous vous foutez de moi... ? Avec la pétaudière que vous faites ? C'est pour ça que je gueule. Fan de pute, on peut jamais avoir la paix, ici ? »

« Il y a quelqu'un en face ? »

« Oui, Marcelle, elle est sourde comme un pot, vous n'entendez pas la télé ? »

Moment choisi par Percy pour faire sa réapparition.

Il ouvre promptement la porte du minuscule appartement dans lequel il a trouvé refuge après y avoir installé, avec beaucoup de soin, la vieille dans un fauteuil et glissé sous le coussin de son assise, la clé du taudis du premier étage.

« C'est quoi tout ce remue ménage ? Ma tante est inquiète... »

Le vieux le regarde avec beaucoup de surprise.

« Votre tante ? Mais alors... Vous êtes de fils d'Odette ? »

Percy répond machinalement.

« C'est ça ! »

« Elle doit être contente Marcelle. Personne ne vient jamais la voir. Et comment va Odette ? »

Les autres, d'abord interloqués, puis désespérés, pris entre le tintamarre télévisuel et les échanges qui prennent une tournure inattendue, comprennent qu'à cet étage ils n'obtiendront aucune information et finissent par redescendre au moment où des coups de sifflets stridents annoncent l'arrivée de la police.

Percy enveloppe le vieil homme d'un bras protecteur en le repoussant chez lui.

« Bon, monsieur, rentrez chez vous, c'est pas un endroit pour discuter »

« Venez, jeune homme... Venez, je vais vous payer un coup à boire... »

Après une courte hésitation, Percy court refermer la porte de l'appartement de la vieille et vient s'installer dans un tout aussi vieux canapé chez le monsieur qui connaît Odette.

« Ah ! Mon pauvre, ils veulent nous foutre dehors et nous envoyer en maison de retraite, commença à débiter le grand-père en s'approchant d'une vieille armoire pour en retirer une bouteille de vin marquis. Tout ça parce ces trous du cul se sont mis en tête de rénover le quartier... Les sous, les sous, toujours les sous, dit-il tout en tirant sur le bouchon. Tout est vide ici... A part Marcelle et moi. Y'a bien cette petite du second qui vient d'arriver, mais c'est du louche... ».

Il verse le liquide jaunâtre dans deux petits verres sales aux décorations flêtries en attendant la réaction de son invité.

Comme Percy préoccupé par les bruits du couloir ne répond pas, le vieil homme enchaîne sur un sujet qu'il pense devoir plus attirer son attention.

« Alors... parlez moi de votre maman... Je l'ai bien connue vous savez ? Comme on disait... On a un peu fréquenté quand on était jeune... »

La question se passe de réponse car on vient de tambouriner à la porte.

« Il me font chier ! dit le vieux en se levant péniblement pour aller ouvrir.

« Qu'est-ce que c'est encore ? »

Un salut, un policier se présente.

« Inspecteur Baude... Vous n'avez rien remarqué ? Rien entendu ? »

« Encore !... Ben non, à part que ça fait une demie plombe qu'on nous casse les couilles... En plus vous m'emmerdez, j'ai de la visite... Le neveu de ma voisine... D'ailleurs, si vous voulez trinquer avec nous... »

« Non, merci »

Le flic jette un regard par-dessus l'épaule du vieux pour apercevoir Percy vautré sur le canapé.

« Et vous monsieur ? »

« Idem, J'étais chez ma tante... En face... Alors, avec la télé à fond... Vous comprenez... Elle est sourde... »

« Oui, surenchéri l'ancêtre, elle est sourde comme un toupin ! »

Le vacarme de la télé qui traverse la porte comme si elle était restée ouverte confirme la chose au point que l'inspecteur, resté dans le couloir, a bien du mal à entendre la réponse.

« Vous savez qui habite l'immeuble ? »

Percy prend les devants.

« En ce qui me concerne, je ne suis que de passage... »

« Ben, c'est qu'il n'y a plus grand monde, tempête l'ancêtre, depuis qu'ils veulent nous foutre dehors, car vous comprenez, les trous du cul... »

Le faux neveu qui connaît la suite, jette ostensiblement un coup d'œil à sa montre « Zut, je n'ai pas fait attention à l'heure, il faut que je file »

Il prend discrètement congé tandis que le patriarche, déçu, jette un œil sombre en direction du flic comme pour le rendre responsable du départ de son nouvel ami.

Pour ne pas rester sur cette sale impression de mauvais accueil, il interpelle Percy qui se faufile déjà sur les premières marches.

« Le bonjour à Odette.... De la part de Clovis... »

« Ok, Clovis »

L'inspecteur hésite. Plus bas on s'acharne sur les portes restées closes.

Alors d'un ton sec, il lance par-dessus la rampe.

« Monsieur, pouvez-vous rester quelques instants, il se peut que nous ayons quelques questions à vous poser ».

Il est près de 21 heures.

Le matin du lundi 6 mai 1968, Brendan montait dans le bus de 7 heures qui, tous les jours, le conduisait au lycée.

La CPTA, « compagnie provençale de transports automobiles » à qui il appartenait, était dotée de véhicules de seconde main ce qui lui valait le surnom peu élogieux mais plus proche de la réalité de : « Compagnie Pourrie des Tacots Ambulants ».

Il aurait été néanmoins inconcevable pour les usagers d'apporter la moindre critique officielle et de voir le village privé de ce moyen unique de transport en commun.

Celui de sept heures partait bruyamment les jours de semaine, rempli d'un mélange hétéroclite d'élèves appartenant à différents lycées toulonnais et de travailleurs se rendant à la ville. Il effectuait, sur le parcours, un ramassage de même composition.

Contrairement au retour du soir où y régnait un chahut indescriptible fomenté par des bandes d'excités, le voyage « aller » se déroulait dans un engourdissement profond, presque douillet. Les réveils souvent difficiles et la perspective de la journée pas forcément euphorisante y participaient.

Quelques mots échangés à voix basse, de façon économique, l'ambiance n'était pas au développement de grandes théories.

En entrant dans le bus, on faisait une mimique à droite, un sourire à gauche, on donnait une poignée de main, une bise aux copines, le tout en remontant la travée de façon nonchalante pour regagner le siège que chacun s'attribuait depuis des mois.

L'hiver Brendan en arrivait à souhaiter que le voyage s'éternisât. La buée des vitres, produite par la douce chaleur ambiante protégeait des gouttes de pluie qui, de l'autre côté, s'écoulaient en fines rivières. L'esprit engourdi ne consentait aucune concentration sauf celle de suivre la descente de ces fins ruisseaux avant qu'ils ne disparaissent. Dehors, le paysage défilait sans même que l'on bougeât les yeux ni que l'on tournât la tête.

Seule l'ouverture bruyante de la portière destinée à l'accueil de nouveaux passagers, ramenait alors un courant d'air froid qui

sortait quelques instants les esprits de leur torpeur pour mieux les y replonger lorsque enfin la porte se refermait sur le dernier arrivant.

C'était pourtant dans ces instants propices à la rêverie que Brendan pensait à sa situation et à son devenir.

Et ce matin là, il y songeait plus qu'à l'ordinaire.

18 ans et demi, une silhouette élancée d'environ un mètre quatre vingt à l'allure sportive et décontractée, un visage fin, avenant, laissait apparaître des yeux espiègles sous de grandes boucles frisées.

On l'avait affublé d'un prénom pas très méridional en mémoire de ses origines irlandaises côté grand-mère paternelle.

Brendan le vieux, né dans le beau pays verdoyant avait passé bon nombre de jours en prison pour s'être occupé d'un peu trop près de l'envahisseur britannique. Brendan le jeune avait hérité non seulement sa chevelure, mais au grand désespoir de tous, son caractère impétueux.

Il avait passé une semaine de vacances dans la famille de ses ancêtres du côté de Blessington dans le comté de Wicklow.

Ni son lac, ni l'architecture magnifique de Russborough house ne l'avaient incité un seul instant à piper un seul mot de gaélique ni de british. Il en revint en disant qu'il s'était fait chier.

La seule chose apprise là bas, dans un baragouin incompréhensible, fut que ses ancêtres avaient aussi des origines norvégiennes. Cela remontait à l'époque où les Vikings rendaient aux Irlandais de sympathiques visites, mais il y avait très très très longtemps. Very, very, very c'est le seul truc qu'il avait pigé. Du coup il avait bien fait de ne pas apprendre la langue des Gaëls.

D'un autre côté, sa mère en était toute chose.

Liée par ses origines à l'*Emilia-Romagna*, l'air pincé, elle avait fait une scène pas possible pour l'appeler Matteo. Le mâle comme toujours l'emporta.

Depuis ses années de pension il ne supportait plus les tutelles ni les injustices. En conflit permanent avec l'autorité il avait bien du mal à en reconnaître la légitimité.

Au diable les interdits et les contraintes, il bouillait comme une cocote minute. Sa vapeur trop longtemps retenue explosait aux premiers instants de liberté.

Et là, ça partait dans tous les sens.

Le véritable amour qu'il aurait du trouver chez ses géniteurs, il le devait paradoxalement à ses professeurs. Leur « compréhension » l'avait maintenu au collège pour en sortir avec un BEPC en poche et une élogieuse moyenne générale, même si son directeur savait avoir hérité d'un fou furieux. Grâce à la sympathie de ses maîtres, ce fut alors « Dumont », le grand lycéen toulonnais.

Une certaine lucidité l'amenait à se positionner mais toujours avec la rancœur tenace du mal aimé.

Depuis son entrée en première il avait changé, mentalement, physiquement. L'effet qu'il produisait désormais sur le sexe opposé, auquel il n'était toujours pas habitué, lui faisait comprendre que sa vie ne se résumerait pas toujours à un conflit avec ses géniteurs.

La pression devenue insupportable, il avait tenté de fuir à plusieurs reprises. La dernière tentative avait échoué en gare de Marseille. Le temps trop court, avant d'éventuelles recherches, l'avait fait revenir sans éveiller les soupçons. Partie remise dans l'attente d'un moment plus opportun qu'il ne tarderait pas à trouver.

Un besoin de liberté, d'espaces, d'aventures nourries par ses lectures, exacerbées par les épisodes des « globe trotteurs » que l'on passait à la télé le mettait dans l'impatience.

Quand il parlait avec Michel, on le sentait dans les starting-blocks ce qui, bien malgré lui, mettait son ami dans le doute qu'il devait bien préparer quelque chose.

Il en avait même choisi son futur dans lequel il croyait rassembler cet imaginaire : Il serait journaliste.

Paradoxalement lorsqu'on le connaissait, il passait un temps infini dans les librairies toulonnaises surtout chez « Charlemagne », qui trônait et trône toujours, en plein milieu du boulevard de Strasbourg.

Il aimait sentir ce mélange d'odeurs incomparables de papier, d'encre et de cuir des reliures. L'hiver, dans la douce chaleur de ces lieux magiques, il arpentait les allées à la recherche d'un livre, d'une revue, rêvait devant les collections de stylos entreposées dans les vitrines lumineuses, se découvrant une âme d'écrivain.

Le Château de Montaigne vu dans un livre et sa tour où il imaginait l'auteur, sa bibliothèque qu'il inventait au travers d'un voyage fabuleux. La plume d'oie, l'encrier, l'écriture parfaitement dessinée sur le parchemin.

Le paradoxe s'achevait sur son adoration pour la littérature classique grossièrement démentie par le décalage de son vocabulaire lorsqu'il s'exprimait.

Ses professeurs suggéraient qu'il serait préférable pour lui de parler aussi bien qu'il écrivait, mais, pas question ! Exprimer ses sentiments par des mots délicats, c'eut été quelque part se trahir.

Criiiiin, couiiic, pchouu !

Les arrêts plus fréquents du bus et les ouvertures « discrètes » de la portière, commençaient à mettre fin au vagabondage des esprits, annonçant l'arrivée proche.

Une entrée dans la ville invariable au point que la sortie du semi comas dans lequel chacun était plongé se faisait de façon quasi naturelle.

Le car déposait par groupes plus ou moins importants les différents passagers et filait jusqu'au rond point Bir Hakeim où descendaient les derniers élèves de « Rouvière » et de « Dumont D'Urville », à l'angle de deux rues où siégeait un bar équipé de baby foot et flippers sur lesquels l'on s'attardait à la sortie des cours. C'était le terminus.

Comme tous les matins, sac en main, Brendan descendit du car pour prendre la direction du « bahut ».

En marchant, l'air rafraîchissant les idées, lui revenait en mémoire ce qu'il avait appris de Neufchâteau après la réunion du samedi.

Bof ! L'essentiel se résumait bien au fait de se retrouver avec son pote. Pour le reste on verrait bien.

Du terminus au lycée, la route longeait à cette époque un immense bidon ville à la place duquel furent érigés les immeubles du quartier de la Rode. Les chiens aboyaient, la crasse et la puanteur insoutenables de cet espace, faisaient que le pas se pressait pour sortir au plus vite de cet environnement, d'autant que la chaleur de ce début de printemps en accentuait les effluves.

A l'approche du lycée, l'air redevenait respirable, le pas ralentissait à l'approche du portail de l'entrée annexe où se bousculaient, sans trop d'échanges, les élèves qui entraient.

En longeant sur la droite le bâtiment des 1^{ères} et à gauche celui des écoles préparatoires et les « algécos » des terminales, on aboutissait sur des cours de récréation aménagées en terrain de handball.

Au centre du complexe, entourée, par les autres bâtiments trônait la piste d'athlétisme et juste derrière, débutaient les travaux d'une piscine dont le bruit incessant des engins de terrassement venait, pendant les cours, perturber l'assiduité de certains et le profond assoupissement des autres.

« Dumont » était l'un des plus importants lycées de France, tant au niveau de sa superficie qu'au niveau du nombre de ses élèves et le seul de la région à proposer aux détenteurs du baccalauréat leur possible maintien en son enceinte pour suivre les cours de préparation aux grandes écoles.

Un incroyable panachage, qui allait du collégien jusqu'aux bizuts de « math sup », « math spé » et autres étudiants en préparation aux écoles militaires ou à « normale sup », chacun devenant l'exemple à suivre pour la classe inférieure en attendant le graal qui devait ouvrir les portes de l'avenir.

Brendan rejoignit un groupe d'élèves en pleine discussion avant que le cours de français ne débute la matinée.

« Coucou les *broques*, lança-t-il d'une voix efféminée ».

« Tiens, te voilà ?! répondit un Serge ravi de le voir ».

Il tapa les épaules, poussa des coudes pour se caler au milieu des siens les mains enfouies dans les poches de son Jean's.

« Pourquoi, fallait pas venir ? »

Les compères ne s'étaient plus quittés depuis un épisode sanglant de l'année précédente.

Brendan, s'était fait une nouvelle fois viré du lycée après une altercation avec la prof de maths, une vieille fille bigote, proche de la retraite, acariâtre, qui, de son propre aveu n'avait jamais connu le sexe et vivait encore chez ses parents. Vu l'âge de la pisse vinaigre, ses « vieux » devaient atteindre l'âge canonique.

Une pétition pour le défendre fut soigneusement élaborée par Serge, appuyé en cela par « Georges » leur prof d'histoire géo.

L'évènement fit le tour du lycée.

Pour définir « Georges », précisons qu'il devint par la suite l'un des piliers du journal « l'humanité » et que dès lors il serait pour le moins taquin de préciser sa tendance politique.

On venait lui offrir l'aubaine de « bouffer du curé », il n'allait pas s'en priver.

Après avoir délibérément pris la tête de la fronde, il fit réintégrer la vedette. Une victoire stalinienne sans appel.

Depuis ce jour, chacun mesurait la partialité sans borne de la fine équipe.

Serge était un grand gaillard qui dépassait son camarade de lutte de dix bons centimètres. Le haut de ses cheveux bouclés le portait à plus d'un mètre quatre vingt dix. Son visage poupon et souriant, s'entrecoupait d'une bouche franche d'où sortait une faconde intarissable qui mettait son contradicteur mal à l'aise.

« Vous avez préparé quelque chose ? » demanda Brendan

« C'est que t'es pas au courant mon gars?!...C'est en train de péter partout ! ».

« De péter ? »

Eloquente démonstration de tout l'intérêt qu'il portait aux informations et aux évènements qui pourtant n'allaient pas passer inaperçus !

Le transistor avait certes parlé d'incidents dans la capitale mais sans que la culbute ne se fasse dans sa cervelle.

À Paris il se passe toujours de ces trucs... Jamais vu ailleurs... Sauf quand les parigots pointaient leurs tronches pendant les vacances d'été. On les repérait à cent mètres : Au début visages pâles, à la fin indiens cramoisés.

« Ca pète, parce qu'on en a plein le cul. Le pouvoir à la con, les tutelles... Des profs ont décidé de faire grève ».

Voilà qui sonnait bien à ses oreilles lui qui pensait que l'histoire se cantonnait chez les doryphores et Serge de rajouter que si la prof de français pouvait être dans le lot, ça les arrangerait bien.

« Si elle ne fait pas grève, on est cuit... Sec... Rien dans les classeurs, rien dans les poches ... pas de pompes ! »

« Ah ? Dit Brendan sans se départir et d'un air très sérieux : *Moi j'ai ce qu'il faut!*... Excusez-moi les mecs ... Vous n'êtes pas sérieux... Pas sérieux du tout ! »

« Tu rigoles ou quoi ?... Toi !?... tu as préparé quelque chose !? Et lui toujours aussi grave... ben, ouai !! Ca vous épate les branleurs ? »

« Et tu as préparé quoi ? »

« J'ai tout planqué dans mes poches »

« Montre », « Mais c'est quoi ça ? »

« Ben, le fric pour le sandwich de midi ! »

« Quel con de Brend ! »

La sirène retentit. En traîne savates l'équipe s'aligna pour rejoindre la salle de cours du premier étage.

Régulièrement la montée faisait l'objet de bousculades calculées, les filles toujours devant.

Les garçons suivaient, la tête plus ou moins basse en fonction de ce qu'ils avaient l'intention de « braquer » de l'anatomie d'une adolescente.

De temps en temps des éclats de rire accompagnaient les commentaires triviaux d'un artiste poète. Le printemps faisait monter la sève, les sourires en coin et les échanges de regards faisaient se dessiner les couples.

Une fois entré, chacun déposait son sac ou son cartable contre les tubes en ferraille du double bureau auquel on s'était attaché depuis le début de l'année.

La prof de français ? Une personne qu'on avait du mal à classer. Son visage ingrat était compensé par une silhouette avenante et surtout par une « paire de nichons » qui faisait oublier le reste.

Ce jour là, son légendaire sourire énigmatique affiché au début de chaque cours, comme une promesse de l'enfer qui devait suivre, avait quelque peu changé.

Après un regard circulaire pour scruter les visages elle finit par s'asseoir et parla d'un ton ironique :

« Bon, je pense que vous êtes au courant des évènements et j'ai bien compris que dans un tel contexte, il n'est plus question de capter votre attention... » Elle se pencha sur le côté « d'autant que chez certains elle fait défaut depuis le début de l'année.... »

Puis haussant la voix « N'est-ce pas Monsieur Pich ? ».

« Oui Madame... » répondit l'accusé qui faisait mine d'être confus en rangeant dans la poche de sa chemise le peigne qui venait de recoiffer sa tignasse.

« En conséquence je vous laisse le choix. Soit vous restez sur place, soit vous sortez dans la cour. Pour ceux qui restent, je demande le silence ».

Une façon pratique de tous les foutre dehors.

Un clin d'œil de Brendan à ses potes. Echange de « ouf » et aux mimiques on se fit rapidement une idée des branleurs n'ayant rien préparé.

Sur ces bonnes paroles, seul les gros « fayots » pouvaient avoir choisi la deuxième solution et la classe n'en manquait pas.

Et bien, même ceux-là plièrent bagages en quatrième vitesse. En quelques minutes tout se vida.

Possible même que si les meubles avaient pu sortir, les fameux « nibards » seraient restés debout.

Au passage on salua la poitrine de la prof reposant sur le bureau, sans savoir qu'on ne la reverrait plus.

Arrivé dans la cour, Brendan prit une longue respiration.

Un temps superbe, le soleil de ce beau printemps inondait le paysage familier, dans l'air flottait un « je ne sais quoi » porteur d'espoir, indescriptible sensation de bien être et de liberté. Des pulsions montaient tout le long de son corps.

Une main amicale se posa sur son épaule. Serge tout sourire poussait sa voix de stentor.

« Ho chichoune, tu le crois toi ? Là, c'est parti pour qu'on ne branle plus rien aujourd'hui ! »

Réflexion prémonitoire, car non seulement on ne *branla plus rien* en cette fameuse journée, mais aussi les semaines qui suivirent. Après une réunion houleuse, une large majorité de profs prirent la décision d'entamer une grève illimitée.

« Tu viens demain ? »

La question d'un gros blaireau qui passait par là.

« Certainement pas répondit Serge. T'as compris... La grève est *il-li-mi-tée*, alors, quand l'illimité aura atteint ses limites, ils nous feront signe »

Puis s'adressant à Brendan

« Pour que ça finisse comme aujourd'hui à se faire chier dans la cour, c'est pas bon pour ce que j'ai ! »

Il montrait le débile qui les avait abordés

« Un con électronique, pas besoin de clé pour le remonter celui-là, il marche tout seul »

Et comme le blaireau, qui avait entendu, ne semblait pas convaincu.

« Tu sais quoi, on va faire un sondage ».

Tournant la tête vers un groupe éloigné il se mit à gueuler :

« Ho ! Les branques, vous venez demain ? »

Jaillirent une large majorité de « Non, t'es barge ? », les autres haussèrent des épaules.

Un pain au chocolat lui colmatant la bouche, Pierre le baffeur tournait un index contre sa tempe envoyant par des yeux exorbités un message de soutien.

Seul un fayot notoire à figure de fouine, un maître en la matière, n'ayant rien compris à l'ambiance générale, décida de « *viendre* » (un retard à rattraper) tenir compagnie aux mouches et se fit éjecter comme un galeux.

Le reste de la matinée s'écoula, oisive. Certains jouaient au foot avec une boîte de conserve vide qui faisait un boucan du diable, d'autres discutaient sur des bancs ou flirtaient en douce. Serge avait mis les voiles. Brendan et quelques indécis s'installaient sur les marches d'un bâtiment des terminales.

Autant attendre le repas du midi.

Vu la qualité de la cuisine offerte par la cantine locale qui proposait son « rata » aux vagues successives d'élèves, bon

nombre de « *connaisseurs* » fatigués par cette infamie, se rassemblaient vers midi derrière le grillage qui séparait le lycée de la route extérieure.

De l'autre côté, sur une place, un type d'origine tunisienne qui avait tout compris de leur malheur, venait tous les jours aux alentours de midi stationner un fourgon, une sorte de baraque roulante qui proposait, « aux barricadés », des sandwichs aux merguez surchargés de frites.

Seuls les externes pouvant franchir le portail, il fallait donc ruser. Invariablement, l'un des détenus allait « amuser » le concierge avec un quiz de questions débiles.

Il ne devait pas être dupe, vu que ce stratagème se répétait quotidiennement, bien que certains le pensaient « malade des boyaux de la tête ».

Pendant qu'il s'offusquait à répondre au « délégué », à tour de rôle dans la semaine, deux ou trois d'entre eux sortaient en douce.

Ils se positionnaient derrière le grillage, côté liberté, récupéraient les commandes et l'argent pour payer la bouffe avant de prendre la direction du fourgon. Puis, les sandwichs encore tout chauds, ils revenaient en courant les apporter aux clients affamés.

C'était long, mais plus l'attente s'éternisait, plus le sandwich avait un goût incomparable.

Le temps du service, ceux restés à l'intérieur se cotisaient pour payer la pitance aux commissionnaires du jour en guise de remerciement.

Il y avait quelque chose de prenant à voire ces potes marcher dans la même direction, soumis aux mêmes contraintes et bourrés des illusions qui caractérisent la jeunesse. Ils croyaient encore en l'amitié éternelle avant de se faire bouffer par le système, cette fois sans frites et avec la saucisse autrement positionnée que dans le pain.

En cette belle journée, la merguez avalée, Brendan décida de ne plus attendre.

Fatigué de l'assise inconfortable des escaliers, il balançait des coups de sac en direction de ses potes, les invitant à se « casser » malgré l'interdiction.

On sentait que l'on se dirigeait vers un grand laxisme, le concierge avait disparu de son stationnement habituel. Ils passèrent donc sans encombre le portail resté ouvert.

Soudain Brendan fut perturbé par quelque chose d'inhabituel, sans trop savoir quoi, une impression, la sensation d'un oubli, un truc qui cloche. Etrange. Il lui manquait, il lui manquait...

« Merde, j'ai perdu ma médaille ».

Il porta machinalement la main à son cou cherchant le contact d'une vierge suspendue à une chaîne en or, un cadeau de ses grands parents qui ne le quittait jamais.

Voilà une sensation qui monte lentement au cerveau par des voies intérieures, des connexions subtiles qui finissent par aboutir à un réflexe bizarrement spontané qui intervient pourtant des heures après le début des opérations.

Le temps que se consent le subconscient, avant que l'on se rende compte la chose.

« Tu l'as perdue ici ? S'inquiétèrent ses amis »

« J'en sais rien ! »

La tête penchée, les membres de la bande tournaient dans tous les sens, mais rien qui pouvait ressembler à cet ensemble doré ne leur sautait aux yeux. Pourtant sur le macadam impossible de le manquer.

L'affaire durait depuis un bon quart d'heure quand ils décidèrent d'abandonner, d'autant que le lieu de la perte restait un mystère.

Retourner au lycée revenait à chercher une aiguille dans une meule de foin.

Un oubli était impossible. Rompue elle aurait glissé le long du corps, à l'intérieur de sa chemise, qu'il fouilla en vain. Un arrachement, il l'aurait forcément senti.

La chose pour l'instant restait inexplicable.

Le groupe continua sa route.

Rien ne laissait alors supposer que cet incident allait être à l'origine de l'une des plus étranges et dramatiques histoires de la vie de Brendan.

Après avoir pris place à la terrasse d'un bistrot du port et les boissons servies, chacun proposa sa version.

En guise de consolation la discussion dévia sur les mésaventures auxquelles chacun avait eu droit, passant en revue la perte du porte feuille de l'un, de la gourmète de l'autre et même du chat de Pierre qui avait disparu trois ans plus tôt sans laisser d'adresse.

« Mais qu'est-ce qu'il vient foutre ton chat dans cette affaire ? »

« C'est pour dire... »

« Laissez tomber ! Arthur Conan Doyle disait : « *Lorsque vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, est nécessairement la vérité* », mais je ne suis pas Sherlock Holmes et encore moins Lupin ».

Mais l'improbable allait se révéler stupéfiant comme nous allons le voir.

L'ambiance plus détendue, on picola entre deux parties de flipper en écoutant les Stones sortis d'un juke-box dernier cri. Bref on passa l'après midi à glander.

L'heure tournant, Brendan salua la compagnie, rejoignit son bus, y grimpa avec les copains du retour et comme chaque soir, ils s'affalèrent sur la large banquette arrière. Alors, en forme de tempête croissante le bordel pouvait commencer !

Une heure de tintamarre plus tard, le car s'immobilisait sur la place *nouvelle*.

Les amis se séparèrent.

Une fois arrivé, Brendan posa son sac dans l'arrière boutique.

« Je vais voir Michel »

« Tu ne vas pas encore rentrer à pas d'heure ? »

« Nooon ! »

La réponse nonchalante et exaspérée, résonnait comme celle d'un habitué aux contraintes d'horaires qu'il considérait comme débiles.

« Au fait... c'est lundi ! Il est pas chez les curés ? »

« Ben non, il n'est pas rentré à cause d'un feu qui a pris dans les nouveaux bâtiments »

Il sortit promptement, laissant son vieux en arrêt.

Dans la chambre de son alter ego, au milieu des magazines et des pochettes de disques dispersés, effondrés sur le lit, ils lisaient le dernier Hara Kiri, qui, comme d'habitude se foutait de la gueule des autorités, en écoutant l'album Sergent Pepper's et le dernier des « Stones » et bien sûr... Ils parlèrent de Neufchâteau en dépliant une carte Michelin pour situer la ville.

« Alors, c'est où ? Strasbourg, Nancy... Ah, voilà ! Putain, mais c'est une contrée de barbares ! Regarde, à quelques centimètres on n'est même plus en France ! »

« T'es vraiment pénible ! Quand t'as quelque chose dans le pif... je t'explique... Avec ton raisonnement, à quelques centimètres près... regarde... nous aussi on est plus en France, on est en pleine mer ! »

L'aventure commençait au bord des routes imaginaires sans rien savoir ou presque ce qui les attendait.

Les jours suivants s'écoulaient entre le lycée et le port.

L'air sentait la poudre. Ça explosait de partout, les rues enfumées étaient envahies de cris, de coups de klaxons, des drapeaux flottaient, des mégaphones hurlaient, des gens couraient dans tous les sens. Bref, comme le dira plus tard le Grand Charles, on assistait en direct au début de « la chienlit ».

Une grande foire, une pagaille qu'il aimait bien. D'autant qu'en ce début de révolte on pensait, pour une fois, que tout le monde était sur la même longueur d'onde, d'accord sur tout, pourvu que ce soit « la merde ». Analyse pour le moins erronée lorsqu'on connaît la suite, mais pour l'heure cette anarchie faisait bien ses affaires.

Malgré la castagne avec les flics, voilà une révolution presque joyeuse, justement à cause de cette apparente cohésion. Les gens ne se battaient plus entre eux, mais contre le système.

Lui qui avait l'habitude de poursuivre jusqu'au « Neptunia », dernier troquet avant de sortir du bord de mer et proche de la porte de l'arsenal derrière laquelle, depuis janvier, on pleurait comme dans toute la ville la disparition des 52 marins de la Minerve, Brendan pour une fois s'arrêta au « France », au centre du port.

Le bar grouillait de monde. La fumée, les odeurs de cigarettes et d'autres substances plus ou moins louches irritaient les yeux et la gorge.

La cohue et l'excitation montaient, immenses à la taille de l'évènement.

Les serveurs étaient aux abois, le patron transpirait sang et eau derrière son comptoir, préoccupé à la fois de devoir servir les « agitateurs » et de veiller à ce que son établissement ne se transforme pas en bouge.

La casse allait bon train et son inquiétude montait d'un cran à chaque fracas de verre sur le sol.

Ce bordel s'étendait dans tous les bars toulonnais et s'ils voulaient faire recette, les tenanciers devaient supporter ce chaos.

Il fallait rivaliser avec Paris qui montrait le chemin, se mettre à la hauteur de la capitale dont on voyait les « exploits » aux actualités télévisées.

Confusion et tumulte. Les tables rassemblées, tenaient lieu de perchoir pour accueillir autour d'un café tous ceux qui voulaient apporter une illustre contribution à des discussions ou des débats passionnés pour la plupart improvisés.

Chacun y allait de la sienne.

« Vive la dictature du prolétariat !! »

Et les réponses fusaient

« Quelle belle foutaise !! Tu crois que c'est au nom des prolétaires qu'elle agit ta dictature ? Non, c'est au nom du peuple qu'elle se maintient ! »

Ils n'avaient pas tort les tribuns.

Chaque discours se terminait par des applaudissements ou des huées, voire les deux à la fois.

On découvrait avec surprise un tel « anar », l'autre pactisant avec les « trotskistes », ou machin « léniniste ».

Bref, à chacun sa merde parmi toutes les déviances à la mode de cette époque, que certains découvraient et dont l'éventail s'étendait des « réacs » jusqu'aux adeptes du petit livre rouge de Mao. Le choix étant vaste, on se trouvait mal venu de ne pas avoir pris position.

Le dramatique dans ces échanges se trouvait dans l'improvisation des références aux divers courants de pensées, car la lecture des concepts d'origine aurait été fatale à certains.

L'essentiel était donc de participer avec plus ou moins de talent à ces confrontations verbales.

Le paradoxe culminait en voyant l'un des plus instruits mais le moins « baraqué », désavantagé de surcroît par une voix fluette, n'avoir que le choix de la fermer.

Assis sur un banc en milieu de table, dos au mur, coincé de toute part, ballotté, le coude d'un tribun posé sur sa tête, il ne pouvait même plus s'extirper.

A chaque tentative une main s'appuyait sur son épaule pour permettre à un orateur de se surélever au milieu de cette mêlée fracassante. On ne lui prêtait d'ailleurs aucun cas. Il servait uniquement d'escabeau pour assurer la gloire de l'inculte.

Dans les conflits la loi du plus fort est souvent la meilleure car sans savoir pourquoi, chez certains, la cervelle complètement aspirée par les muscles laisse le crâne dans un parfait désarroi. Ce n'est que lorsque l'on compte les morts que confusément, elle remonte dans sa boîte.

Aucun de ces orateurs n'ayant le moindre document pour attester ses dires, ni prouver à l'autre qu'il se fourvoyait, on pouvait alors sans vergogne improviser sur la première notion qui traversait l'esprit sans passer pour un imbécile, sauf si à plusieurs, on fondait sur un ignare débusqué pour lui faire sentir, avec une moquerie entendue, qu'il avait monté un peu haut le niveau de son ignorance.

Il n'y avait parfois de profond... que les lacunes.

On circulait ainsi de table en table au gré des échos ou des bribes de discours volant au travers du bistrot et auxquels on pouvait se rattacher.

Un casino des idées. Un jeton ici, un autre là.

Sans le savoir ils refaisaient un monde qui allait tous les baiser.

Les subversifs considéraient le lycée comme un lieu de parcage d'animaux que l'on voulait savants avant de mieux les exploiter.

Une sorte d'investissement à long terme faisant d'eux les futurs pourvoyeurs des oligarques pour garantir leur retraite, les apôtres et les adeptes de la Sainte Société de consommation.

On conviendra que ces subversifs étaient en fait des visionnaires.

Brendan se faufilaît au milieu de la bousculade générale pour atteindre une table isolée de l'autre côté du bar où se trouvait Clément et quelques amis.

Les voix tonitruantes s'entremêlaient au point de se croire, un comble de révolutionnaires, autour de la corbeille du Palais Brongniard, capitale de la transaction financière qui en ces temps *bénis* expatriait ses bénéfices.

Clément, montrait en criant pour se faire entendre un groupe d'excités :

« Tu as vu Francis là bas ? Toujours avec sa grande gueule ! »

« De toute façon, tout le monde crie et personne ne s'écoute »

« Ca tombe bien, vu les conneries qu'il débite à la seconde ».

« Hier avec un mégaphone il recrutait les minettes à la sortie de Bonaparte. Quel con... »

« Au couvent des culs serrés ? Tu parles d'un endroit pour dégoter des rebelles ! »

A ce stade, précisons que le lycée Bonaparte n'acceptait que les filles... à papa, de préférence « bourges », Napoléon garantissant ainsi le pucelage des blanches brebis, Dumont d'Urville restant de son côté un grand explorateur.

« Ca va durer longtemps ce bordel ? »

« Le plus longtemps possible ! »

« J'espère ! Paraît que ça part en vrille dans tout le pays »

« Avec ça, ils vont plus nous faire chier... »

« Vous restez ici ? On étouffe ! »

« T'as raison, on se casse ! »

On sortit côté port. À la fermeture des portes le tintamarre et les fumées bloqués à l'intérieur, l'air doux devint enfin respirable, le soleil inondait la rade.

« On fait quoi ? »

« Tu sais ce qu'ils disent à Paris ? « *Sous les pavés, la plage* » !! Ici on a le Mourillon sans creuser !! Ce serait con de ne pas en profiter ! »

« On peut même leur envoyer une photo aux parigots »

« Ca va pas la tronche ? Ils vont tous débouler ici !! »

Sur cette réflexion qui prouve que dans le midi on sait accueillir les visages pâles, ils rejoignirent le port de plaisance, puis marchèrent sur les pas de l'infanterie de marine avant de déboucher boulevard Cuneo en direction de la belle bleue.

Installé sur le sable, Clément s'appuya sur son coude à côté d'un Brendan allongé, les mains derrière la tête :

« Franchement qu'est ce que tu penses de la politique ? »

On le considérait suffisamment intelligent pour se demander pourquoi il se foutait de tout.

Il intriguait. En cette période de turbulence un rebelle inclassable devenait une référence dans cette société où l'on aimait bien voir chacun dans un tiroir étiqueté, sauf que lui n'entraît dans aucun.

« Connais-tu les deux déclinaisons favorites des hommes politiques ? Elles concernent les verbes falloir et faire, mais la conjugaison des deux laisse à désirer.

« La première : Il faut, il faudrait, il va falloir... ils s'en servent pour se promouvoir

« Tu remarqueras qu'elle ne les engage ni eux, ni leurs amis, puisque ce verbe, dans tous les temps, ne se conjugue qu'à la troisième personne du singulier, faisant d'eux des penseurs. Cette déclinaison les exonère de faire, en extrapolant une action de « valeur absolue » qui reste à venir.

« *Falloir* échappe donc à toute critique. Une sorte d'impératif non abouti qui se contente de proposer une expérience, sans avoir à en supporter les conséquences si tant est qu'un jour ils aient l'intention de faire quelque chose.

« *Falloir sans faire* ne sert à rien alors que *faire* se suffit à lui-même.

« Mais voilà, comme *faire* engage une action, il en découle leur deuxième déclinaison :

« Vous auriez du faire, vous n'avez pas fait et quand vous avez fait c'était nul.

« La différence est que du pouvoir relatif ils sont passés dans l'opposition critique, jugeant par la même occasion leur propre laxisme de l'époque où ils auraient du faire ce qu'il faut ».

Clément écarquillait les yeux et Brendan continuait

« En conclusion, le verbe « faire » fait de toi un fainéant si tu ne fais rien, ou un crétin si tu fais mal et ce même si tu fais bien.
« C'est la loi en politique.

« *Faire* est critiquable dans son résultat, *falloir* uniquement dans son intention.

« Sauf que le premier a l'avantage d'avoir essayé alors que le second n'a jamais rien fait.

« Ainsi en politique, tu es élu sur *falloir*, et rejeté sur *faire*.

« Comme disait l'autre, *un con qui marche ira toujours plus loin qu'un savant assis*. En conséquence, si tu veux avancer, vaut mieux être gouvernés par des cons

« Et puis, comme le dit Confucius, si apprendre et donc comprendre découlent de faire, la question se pose alors de savoir combien de nos hommes politiques peuvent avoir compris ce qu'ils n'ont jamais fait ? »

Clément le regardait avec un grand sourire. Il avait de Brendan la version sulfureuse qu'il aimait bien.

« Autre chose, si tu veux faire *style intelligent*, tu prends n'importe quel mot et tu rajoutes *isme* à la fin.

« Tu en fais un dogme, un concept, une sorte de club pour intellos, comme gauchisme, féminisme, indigénisme et consort. Tu vois le genre.

« Contrairement à *isthme*, son quasi homophone, où l'on sent la séparation prochaine de deux mondes, sans le « th » tu rends la fracture certaine et immédiate.

« Car à partir de ce nouveau mot, *réserve* aux initiés du club, ces derniers développent des théories partisans, donc sécessionnistes, qui partent dans tous les sens.

« Ils en deviennent experts, puis puristes, enfin coupeurs de cheveux en quatre qui vont plus loin que loin car la connerie est infinie.

« Ils se disent progressistes, sorte « d'avant-gardistes » tellement « d'avant-garde » qu'ils en ont perdu l'armée qui est sensée les suivre.

« Ils pondent des trucs subventionnés qui coûtent un fric fou, le tout pour deux ou trois clampins qui se disent érudits et écoutent du Pierre Boulez »

Clément riait, plié en deux sur le sable.

« Arrête, tu parts en vrille »

« Mais... tiens toi bien... c'est eux qui feront la loi. Les minorités ont toujours gain de cause pour qu'elles la ferment.

« Attends, mon pote je finis.

« Ensuite se constituent les clubs des « *antis* » qui deviennent des « *phobes* » en développant des doctrines inverses.

« Quelques uns auront le courage, quitte à passer pour des cons, de demander l'explication de ces concepts fumeux.

« Alors, avec grande suffisance *l'inventeur* ou pire le *plagieur*, va t'expliquer avec des phrases alambiquées ce que veut dire le mot, te développant dans la clarté obscure d'un casse tête chinois, toute la puissance de l'idée d'origine, idée qui, à mesure du temps, a évolué au point de ne plus correspondre à celle de départ.

« Tu te rends compte alors que le mot ne sert plus à rien puisque chacun a sa version.

« Le pire étant que celui qui parle est convaincu de ses propres conneries parce qu'il a passé, tout seul, des années à étudier l'affaire. Le même qui en cas de disette est incapable de planter une carotte t'apprend un monde vaporeux auquel il faut que tu adhères.

« Ainsi se constituent des castes qui vont à la pêche d'adeptes.

« Quand il y a assez d'adeptes, ils montent une association, une confrérie, une congrégation, un comité, un parti politique, pour se rendre compte que leur principe de base est tellement nébuleux et foireux qu'au sein même de leur entité vont se créer des sous castes qui expliqueront à leur tour la nouvelle théorie au point de se battre contre l'ancienne dont ils sont pourtant issus.

« Tout ça finit en une prolifération d'intégrismes dont les fans ont oublié ou vérolé les fondements et les normes.

« Tu Imagines la honte, pour les élites, si deux trous du cul comme nous comprennent déjà les structures de notre société de merde à l'amorce d'un bachot qu'ils n'auront peut être même pas ? »

Clément, appuyé sur son coude riait aux éclats mais n'en revenait pas :

« Je me demande comment tu peux être aussi con et vulgaire en temps ordinaire ! Je sais que tu le fais exprès, mais quand même ».

Brendan ne répondit pas directement préférant expliquer son dégoût des vacarmes et des batailles de rues à l'issue d'élections qui opposaient régulièrement les communistes aux partisans du général De Gaulle. Les Don Camillo et Peppone version française et leurs visages vindicatifs du lendemain !

Manifestations grotesques et inutiles puisque quelques mois plus tard, tout étant oublié, les protagonistes s'unissaient pour critiquer sans vergogne l'inefficacité des gens en place.

« Alors ce que j'en pense... Ecoute, miraculeusement on est ici ! Voilà ma politique. Profiter du présent, se fixer un objectif et pour le reste qu'ils aillent se faire enculer ».

« Tu as un objectif ? »

« Pour le moment, je le rêve ».

En cette période il pressentait l'arrivée d'un désordre dont il serait le seul instigateur, d'un événement qui devait tout chambouler. Il se sentait fort. Il se sentait prêt. Ne manquait que l'occasion.

Ses tentatives de fugues le laissaient sur un goût d'inachevé bien qu'au fond manquait l'exaltation, la motivation qui transcende, la jouissance du préparatif, le but à atteindre qui pousse l'excitation à son paroxysme. Pour l'instant rien n'était vraiment au rendez-vous sauf cette envie irrépressible de se dégager de son environnement.

Il ne pouvait s'enthousiasmer sur du négatif ou sur de la rancœur.

Fuir pour fuir ne suffisait donc pas.

Mais pour l'heure rien qui pût vraiment le bouleverser.

Des flirts improvisés, à la va-vite pour ne pas se faire épingler au retour.

Le stage avait été propice à bien des rencontres, mais bof !

Un sentiment profond mais trop volatile pour l'astreindre le visitait souvent. Il ne savait le qualifier. Dans ses rêves se dessinait un beau visage, un peu flou, qu'épanouissait un sourire mélancolique, sensation bizarre de la présence d'un être qui ne

pouvait exister tant l'impression de perfection paraissait irréaliste mais combien apaisante.

L'image renvoyait une harmonie de sentiments qui l'enveloppait et s'accordait avec toute son âme : L'âme sœur.

L'amour ce devait être ça. L'amour impossible, celui que l'on ne trouve qu'au fond d'un rêve.

En parler, se dénaturer, se mettre en danger, dévoiler le plus profond de son être et passer pour un con, pas question !

Lui, l'anar de première, le révolté, se révéler comme romantique ? Pas de quoi pavoiser.

En se levant il se borna à répéter plus lentement :

« Pour le moment je le rêve »

Réponse dont il ne sut très bien s'il la donnait sur son intention de s'enfuir ou sur celle, plus improbable, de rencontrer sa muse.

Sur les deux cas, il n'eut aucune intention de s'étendre.

Les jours suivants coulèrent sur ces mêmes désordres.

La révolte s'amplifiait, les grèves entraînaient la paralysie du pays, rien ne laissait présager que la « chienlit » s'arrêtât de si tôt.

On plongeait dans un statu quo interminable mais très satisfaisant pour lui.

Le matin Brendan prenait le bus, heureux de se rendre au lycée sachant qu'on n'y foutait plus rien, échappatoire idéal à la pression de ses vieux pour profiter de cette liberté providentielle que lui offraient les événements.

Le bahut devenait une foire. La foire aux idées, aux discours, aux empoignades verbales, même les plus débiles.

Des salles de cours, aux fenêtres ouvertes, s'élevaient des clameurs. On entrevoyait des AG organisées par des profs ne sachant comment canaliser les élèves.

D'autres enseignants, pour des raisons réputées « réactionnaires », décidaient de dispenser leur savoir dans des classes quasi désertes.

Personne ne savait rien sur rien quant à la poursuite du mouvement.

Les examens approchaient. Qu'allait-on faire ?

A l'extérieur, des groupes se formaient, échangeaient, Brendan venait aux informations.

« Alors, rien de neuf ? Pas de cours ? »

« On sait pas »

« Bon, alors salut !! »

C'est durant cette période chaotique qu'il rencontra Isabelle et que sa vie devait basculer pour toujours.

Au 25 de la ruelle Toulonnaise, la porte du premier et les deux du second restent closes. Faut-il les enfoncer ?

La question se pose ainsi à l'inspecteur Baude qui doit en référer. Leur intervention déclenchée par l'appel téléphonique d'un inconnu qui pouvait tout aussi bien avoir confondu des coups de feu avec les pétarades d'un vélo moteur, laisse la police dans le doute.

Pourtant les gens interrogés sont formels.

Il s'agit bien d'un tir parti d'un côté de la rue en direction de l'autre.

Dans ce cas, l'une des portes fermées doit réserver une surprise.

Baude fait boucler le quartier et les deux immeubles qui se font face et demande du renfort et l'intervention d'un supérieur.

En tout et pour tout, un quart d'heure plus tard, il voit se pointer un grand brun au physique agréable qui présente de façon nonchalante sa carte de police : « Eric Dautrec ».

Dès son arrivée il fait dégager les curieux, renvoie à la niche tous les collaborateurs de Baude à la grande surprise de ce dernier avant de faire le point avec lui.

On n'a rien trouvé dans l'immeuble d'en face où l'on peut entrer en toute discrétion et qui sert uniquement de dépotoir aux petits commerces du coin.

Par contre au 25, il en va tout autrement.

Dans le couloir, au rez-de-chaussée, aucune ouverture, les petits appartements du bas donnent directement dans la rue. Malgré les volets clos, on a tambouriné aux portes, sans obtenir de réponse. Des passants attestent qu'ils sont vides depuis une bonne année.

Au premier étage, invisible de l'entrée à cause d'un escalier tournant, une seule porte palière.

En face un débarras sans fermeture où l'on stocke du bois, des vieux cartons et de quoi faire le ménage dans les escaliers. Les murs sales se garnissent de vieux compteurs électriques posés sur des plaques de bois et des conduits partent dans tous les sens pour alimenter l'immeuble en eau et électricité.

Si l'on se réfère à cette partie de l'immeuble, les appartements du dessus doivent être plus petits que ceux d'en face.

La seule porte de l'étage est fermée à clé, personne ne répond aux multiples sollicitations.

Au second, deux portes se font face et aucun résident ne se manifeste.

Au troisième, Baude informe son chef de la présence des ancêtres et du neveu de passage qui a disparu malgré la demande péremptoire de rester à disposition.

Dautrec fait un mouvement d'exaspération.

« Rentre au bercail toi aussi, je m'occupe du reste »

« Vous êtes sûr ? »

« Pas de problème ! »

Le ménage ainsi fait, Dautrec prend place sur les premières marches de l'escalier du second.

Cinq minutes s'écoulent avant qu'il n'entende la porte d'entrée s'ouvrir, des talons de femme marteler les dalles du couloir puis claquer sur les premières marches.

« Merde ! »

Se levant pour entamer la descente il manque tout juste de heurter une femme plantureuse, les nichons rebondis dans un corsage serré, les yeux maquillés comme pour carnaval et portant une jupe tellement courte qu'elle a bien du mal à cacher sa culotte de dentelle. Derrière suit un béret blanc avec au centre un magnifique pompon rouge.

« Bonjour princesse ! »

« Ah non... Dautrec... Même ici vous venez me faire chier ! »

« C'est ici que tu crèches ? »

« Ouai et alors ? »

« Je suppose que c'est ton fiancé ? »

« Ben oui, je vous présente Gilbert, on va bientôt se marier, mais avant... c'est comme pour tout pas vrai ? Faut essayer... »

Evanoui derrière sa dulcinée, certainement surpris par l'annonce matrimoniale pour le moins inattendue, le pompon ne moufte pas.

« Bon écoute Ginette, tu m'enverras des dragées, mais pour l'heure j'ai d'autres chats à fouetter. Il y a eu du grabuge ici. Ton appart, c'est lequel ? »

« Ben, mon chou... si tu te pousses... je te fais visiter ».

Quand le passage s'ouvre dans une révérence consentie aux riches bourgeoises, elle monte dédaigneuse jusqu'au palier avant que ses talons n'entament les marches du second dans un bruit de mitraille au ralenti.

« C'est ici ! » dit la future mariée arrivée sur place.

Le marin, ayant partiellement suivi le mouvement, soudain se ravise au milieu des marches. Toutes envies pressantes ayant semblait-il disparues, il interpelle sa douce fiancée pour l'informer qu'il va acheter des cigarettes.

Beaucoup l'ont dit et ne sont jamais revenus, y compris dans les couples où le curé était passé par là.

Ginette voyant s'envoler une bonne affaire pousse la porte du baisodrome d'un air désespéré.

« Merciii... Dautrec, je vous la revaudrai... »

Son logis, situé juste au dessus du débarras, est exigü, mais l'essentiel de ce qui est utile à sa profession s'y trouve. Le lit, bien sur, un lavabo, un bidet, une petite cuisine et quelques affaires bien rangées.

« Voilà, mon prince... Mais vous foutez quoi ici ? »

« Tu connais tes voisins de palier ? »

« Ben oui, en face c'est Eliette. Son souteneur lui a acheté cet appart pour qu'elle soit plus à l'aise, enfin... Si tu vois ce que je veux dire... Mais depuis que Dédé est au trou, elle n'ose plus y venir... Question de respect.... Mais si tu veux y jeter un coup d'œil, j'ai les clés... »

Un petit trousseau pendouille à un clou planté sur le chambranle de la porte.

« Tiens, mon choux ! »

Dautrec s'empresse d'ouvrir les serrures.

A l'intérieur l'interrupteur indique que l'électricité fonctionne et bien que les lieux soient en bon ordre, une odeur de moisissure saute direct aux narines.

Les meubles recouverts de draps blancs, les tapisseries « rococo » qui se décollent des murs au niveau des joints, les araignées en position dans les angles des plafonds et les minces pellicules de peinture qui s'effritent sur les tomettes rouges du plancher, démontrent que les lieux ne sont plus habités depuis bien longtemps et que Dédé est toujours au violon.

L'inspecteur après avoir rendu les clés, redescend se caler devant la seule porte n'ayant pas encore livré ses secrets, le papier au nom de Charles toujours scotché dessus.

Il tambourine de plus en plus fort sans obtenir de réponse.

« Ginette ? »

« Oui ? »

« J'ai un service à te demander. Je dois passer un coup de fil au bistrot le plus proche. J'ai besoin que l'on m'ouvre cette porte dans les règles. Tu restes ici et tu surveilles ? ».

« Et si quelqu'un vient, je fais quoi ? »

« Tu sais bien que personne ne viendra... »

Réflexion surprenante, mais Ginette doit s'en contenter car le flic dévale les escaliers pour le rez-de-chaussée et avant qu'elle puisse prononcer le moindre mot, la vieille porte d'entrée claque derrière lui.

Il fait nuit, la ruelle est vide, sauf un peu plus bas deux marins complètement bourrés, vautrés par terre, qui se partagent au goulot une bouteille de whisky.

Dautrec prolonge son pas aux alentours, les voies plus éloignées sont animées, les bistrots pleins à craquer de personnages écarlates, pour la plupart ivres ou en pleine discussion avec des poupées en bas résille qui se font caresser la cuisse en exhibant leur poitrine exubérante, prête à craquer le sous tif.

Lui n'a aucune intention de passer un coup de fil. Il attend que se produise un événement qui ne doit pas passer inaperçu.

Revenant sur ses pas, passant l'angle pour rejoindre le 25, deux voitures garées, portières ouvertes, moteur en marche et phares allumés attendent.

Des marins qui en soutiennent d'autres, entonnent des chansons paillardes, se faisant insulter par les habitants du quartier fatigués par les nuits agitées.

Au bout de la rue une jeep de la PM fait barrage.

« Putain les voilà ! »

Abrité sous un porche, il tire de sa poche des pétards à mèche, attend quelques secondes avant d'y mettre le feu et balance le tout en direction des braillards.

Des appels de phares s'échangent, tandis que l'on finit à la hâte de charger les pochtrons dans les véhicules.

Le premier démarre après que deux autres types s'y soient engouffrés.

Sauf à se faire percuter Dautrec les voit passer en trombe sans pouvoir réagir.

Il se précipite en direction de l'autre voiture toujours immobile.

Le ramdam attire les passants des rues voisines et les habitants aux fenêtres augmentent le volume de leur colère. Le spectacle peut commencer.

Les phares portés au maximum dans sa direction, notre Dautrec aveuglé se met à interpellier au hasard les formes qui se dessinent autour de la berline tout en portant une main à son étui revolver.

De l'autre côté, on bascule le poivrot le plus atteint à l'intérieur de la voiture, tandis que l'un des marins, menaçant, s'approche en gueulant.

« T'as un problème mon gars ? T'as jamais vu des types bourrés ? »

« Je suis de la police et... »

« J'en ai rien à branler que tu sois de la police, alors casse toi ou on te fait la peau ! »

Le conducteur, sorti avec une manivelle à la main, vient à la rescousse.

« Faites pas les cons, je suis armé ! »

« Fais voir ça mon minet ! »

Dautrec retire l'arme de sa gaine mais se retrouve en un éclair paralysé par une clé au bras.

Le marin, avec une dextérité impressionnante le bascule à terre en lui subtilisant le revolver.

« Occupe toi de ton cul ! Tu as bien compris ? »

Maintenant le canon à quelques centimètres des parties génitales du flic, il lui fouille rapidement les poches puis en se relevant, l'espace d'une seconde, esquisse un sourire quasi imperceptible.

L'arme toujours pointée en direction du policier il entreprend une marche à reculons pour rejoindre son collègue, les deux hommes regagnent le véhicule, les portières claquent. La voiture démarre à toute vitesse en direction du poulet qui n'a que le temps de sauter dans l'encoignure d'une porte avant de retomber à terre.

Il voit les vieilles arrières disparaître tandis qu'au bas de la rue la jeep file en marche arrière.

Dautrec essaye de lire le numéro des plaques, mais il n'y en a aucune.

Remis péniblement sur pieds, il secoue ses vêtements avant de retourner à l'intérieur de la maison.

Dans le couloir, à la lumière du petit plafonnier, il met les mains dans ses poches et en retire un papier tout chiffonné sur lequel est inscrit : *Gros problème*

« Merde ! »

Le calme revient dans la ruelle. Le spectacle terminé les volets se referment, chacun retourne à ses occupations.

Au premier étage la porte semble toujours fermée, le papier de Charles a disparu, la télévision du troisième s'est tue et aucun bruit ne vient de chez Ginette.

La situation devenant équivoque, avant de toquer à la porte de la prostituée, il regarde à deux fois si personne ne le voit. Si on le surprenait à visiter les puttes du quartier...

1968

Voilà deux ou trois jours que Brendan avait entrepris une jolie petite brunette repérée sur les marches d'un escalier du bâtiment des « prépas ».

Isabelle était mignonne, grande, une voix douce et posée, un visage fin, de beaux yeux verts, une natte lui dégageait le front, de magnifiques sourcils bien dessinés, la peau halée et surtout, surtout, une paire de seins qu'il n'osait pas regarder pour éviter de dévoiler ses énormes sentiments.

Il avait mis un temps infini avant de l'aborder.

Leurs yeux se croisèrent la première fois, lui dans le bus elle sur un trottoir.

Deux secondes pour une décharge électrique suivie d'un surcroît d'adrénaline qui lui planta le palpitant entre les deux oreilles au point d'en faire presque péter les tympans.

L'instant où l'on voudrait que le temps s'arrête pour vérifier si ce que l'on a vu est bien réel.

Il revit sa centrale nucléaire au lycée.

Toujours entourée d'un fan club, rarement disponible, l'aventure ne l'excitait guère de se mêler à la concurrence.

Cette rivalité de jeunes coqs où chacun y allait de ses subtilités insipides, montrant tour à tour l'ergot ou la plume, lui semblait d'un ridicule auquel il se faisait un devoir de ne jamais participer.

Par ailleurs, l'éducation des curés dispensée à base de bromure lui avait interdit pendant des années toutes velléités. Ce n'est qu'après coup qu'il pigea les motivations profondes de son sexe en érection, même si certains matins de grosses tâches cartonneuses maculant le bas de son pyjama, conséquence de son engin coincé entre les couvertures, l'avaient quelque peu mis sur la voie.

Puis les hormones agirent, prenant diaboliquement possession de son corps, de plus en plus pressantes, au point de lui faire passer en revue, l'arme à la main, l'ensemble des catalogues féminins.

En pension les filles étaient une nébuleuse, en troisième elles lui faisaient peur, en seconde il bandait en sachant pourquoi, mais la classe de première le découvrit toujours puceau.

Sa relation avec cette fille inaccessible se résuma longtemps à des échanges de regards, de plus en plus soutenus, de plus en plus suggestifs. Ils se goûtaient des yeux, s'embrassaient d'un sourire, jusqu'au jour où, sans un certain malaise, il devint nécessaire d'adjoindre la parole aux messages des yeux.

Lors de leurs premières rencontres, assis aux abords des bâtiments, ils avaient parlé de tout, de rien, de leurs études, des profs, de littérature, de l'avenir mais à chaque fois un emmerdeur venait s'incruster et lui se barrait.

Isabelle essayait bien de lui faire signe de rester, mais toujours trop tard et sans qu'il ne s'en rende vraiment compte.

Ce jour là, assise sur les mêmes marches d'escalier, elle se trouvait bizarrement esseulée, un livre à la main.

En ces temps perturbés il trouvait surprenant qu'elle continue à perdre son temps dans ce lycée quasi désert alors que sa colonie d'adorateurs devait l'attendre à l'extérieur.

Passant devant elle, l'air de venir de nulle part pour se rendre on ne sait où, il tenta une phrase anodine en guise de bonjour.

« Personne ne fait attention à toi aujourd'hui ? C'est surprenant quand même ! »

« Oh, j'envoie balader depuis ce matin. Ils sont chiants avec leurs plaisanteries à deux balles et leur dragage de débiles, du coup je me retrouve toute seule et c'est bien comme ça ! »

« Ah Ok !!... Désolé de t'avoir importunée »

Merde, pour une fois que personne ne rodait autour d'elle, voilà l'occasion ou jamais d'approfondir le sujet. Mais bon, il s'était certainement fait des idées. Fallait d'ailleurs être complètement barge pour venir draguer une gonzesse pareille.

Il allait partir.

Non qu'il fût maladroit, mais les filles avaient pour lui de ces revirements qu'il avait du mal à capter et puis « s'incruster », ne cadrait pas franchement avec son style.

Elle abandonna délicatement son livre sur une marche et posa sur lui un sourire dévastateur.

« Non... ! Reste... ! En fait... Je t'attendais... »

Boum !! L'émoi monta jusqu'au bout de ses oreilles. Certes, il avait bien remarqué que leurs échanges ne la laissaient pas

indifférente mais de là à faire le ménage dans l'unique but de l'attendre, il y avait une sacrée marge !

Son cœur battait fort, et malgré les efforts qu'il développait pour garder une certaine assurance, elle se rendit compte de son trouble.

« Eh bien !? »

Prenant place à côté d'elle, tentant de reprendre ses esprits, les yeux fixés sur le paysage qui n'était autre qu'un mur crasseux, il répondit :

« Tu sais que beaucoup disent de toi que... Tu n'es pas loin d'être la plus belle fille du lycée ? »

« C'est vraiment beaucoup exagéré, tu ne crois pas ? »

« Non, je ne crois pas »

« Et c'est gênant ? »

Merde, que fallait-il répondre à cette interrogation on ne peut plus équivoque.

Une situation tellement inattendue ! Il l'avait certes draguée mais que lui-même se fasse alpaguer par ce petit canon lui paraissait suspect.

Et si le « *Et c'est gênant ?* », voulait dire « qu'est-ce que ça peut te foutre ? » ou « tu vois quelque chose à y redire ? ».

Le dilemme le laissait sans voix !

Certainement un piège. Dans cinq minutes elle l'aurait dégagé comme les autres, comme une crotte, d'une phrase directe qui l'empêcherait désormais de revenir l'importuner, de celles qui vous mettent définitivement au large pour éviter la honte d'un nouveau râteau. Honte qui ensuite le pisterait de loin dès le premier regard furtif qui croiserait le sien.

Il la voyait rayonnante au milieu de ses fans, tous se retournant sur lui avec des rires moqueurs. Un désastre permanent.

Sa tête pivota vers elle pour la dévisager. Il sonda ses yeux délicats, jeta un œil sur sa bouche mais ne répondit pas.

Une fille comme elle avait l'embarras du choix, voilà le problème. D'un sourire navré, il envoyait un signal de détresse, comme un diabétique à la vue d'un gâteau auquel il ne pouvait toucher.

Elle, le regardait nager, s'enfoncer, couler dans les profondeurs de ses doutes en souriant avec une certaine compassion, avant

d'esquisser d'un léger mouvement du cou, une mimique interrogative qui soulevait à la fois ses sourcils et son menton, le mettant au défit de lui répondre.

Lui, remontant tout juste à la surface, comme après une longue apnée, prêt à recevoir l'insulte polie, réussit à articuler :

« Ben, c'est que... »

C'était trop long !

Pensant avoir tout compris elle posa ses mains sous le menton de Brendan, comme pour boire dans une coupe, l'observa un instant droit dans les yeux et approcha délicatement son visage pour l'embrasser tendrement sur la bouche.

Sur le coup, la nouvelle décharge électrique le paralysa. D'abord incrédule, puis complètement déboussolé, il sentit le parfum de sa peau puis ses lèvres douces au goût de fraise ce qui lui fit monter tout le long de l'échine une sensation, de froid, puis de chaud tandis que croissait en lui un indescriptible plaisir qui se traduisit, malheureusement, par l'apparition d'une proéminence qui commençait à déformer le haut de son pantalon sans qu'il puisse la contrôler.

« Putain, ça va se voir !! Bonjour le romantisme !! »

L'air un peu triste elle se recula pour mieux l'étudier, examinant d'abord les lèvres qu'elle venait de quitter, le nez, les yeux, le front, les cheveux frisées pour finir par croiser avec lui le miroir de son âme.

« Tu penses mal. Tu crois qu'être bien faite c'est forcément être une catin ? Depuis des jours je t'écoute me dire des tas de choses superbes, tu es sympa et tu me plais beaucoup. Mais j'en déduis que je n'ai pas le droit d'aimer un type comme toi juste parce qu'il pense que demain j'irai voir ailleurs... ? C'est bien ça n'est-ce pas ?... Donc je n'aurais droit, en tant que fille « baisable », qu'à des dragues minables où à des types qui ne me font pas confiance ? C'est désespérant ! Je pensais que tu verrais les choses autrement. »

Ses yeux s'étaient un peu embués à l'énoncer de ses dernières phrases.

Que fallait-il comprendre ? C'était quoi au juste voir les choses autrement ?

Brendan ne savait plus quelle attitude prendre. Il avait une folle envie d'elle et voilà que tout partait à vau-l'eau. Il ne décryptait rien, tout ça le dépassait.

Alors au hasard, mais avec conviction il se mit enfin à parler, comme un con, mais il se mit à parler :

« Si tu penses que je suis différent, tu as peut-être raison... J'aurais pu, pour reprendre ton expression, « te baiser » et du reste n'en avoir rien à foutre ; point ! Mais excuse moi... Justement... Je vois les choses autrement... A ma façon !... Seulement le comprendras-tu ? »

Elle le regardait, surprise, la bouche entrouverte.

« Alors, recommençons tout.

« Tu me disais... : Et c'est gênant ? Et là je te réponds... Non... Pourquoi gênant... ? Je te trouve canon et j'ai envie de toi... »

Il fit une pause, plongeant son regard au plus profond des yeux d'Isabelle.

« Mais voilà... Je ne peux me résoudre à m'en foutre avec une fille comme toi... En fait tu es un danger... Même si j'ai confiance en moi, je sais que tu trouveras mieux ailleurs. Je suis un vrai connard d'avoir essayé... Restons-en là... ».

Il venait de se lever. Elle restait immobile, bouche bée, inquiète, déçue. Il fuyait encore, comme les fois où elle tentait de le retenir quand se pointait un indésirable.

« Alors?... Je suis devenu quoi?... Un type respectable?... Pourtant, là, je ne mens pas. Comment te dire que... J'ai besoin d'une attache... De quelque chose de puissant, mais pas à n'importe quel prix ! »

Il y eut une pose. Interminable. Une peine immense nimbait cette fille, petit poucet accablé, désespéré d'avoir perdu la trace de ses petits cailloux.

Ne subsistait rien de la fraîche jouvencelle que l'on croyait sure de ses charmes, inaccessible.

Brendan fut soudain anéanti de la voir dans cet état surtout lorsqu'elle leva sur lui des yeux tristes en parlant d'une voix misérable.

« Mais enfin... Attends... Avant de partir il faut que je te parle... Cinq minutes... Reste encore un peu... Je t'en prie... ».

Lorsqu'il revint s'asseoir le fond de ses tripes lui fit comprendre que désormais rien ne serait plus comme avant.

Un tableau peint par un impressionniste l'avait un jour ému. A droite un mur de pierres, à l'opposé des champs d'herbes folles. Un ciel presque invisible au dessus des branches d'une allée de peupliers bordant un chemin qui se noyait dans le lointain. Dans le flou, cheminant sous les arbres, le regard était attiré par une femme tenant une fillette par la main, les seuls personnages de cette peinture. La toile dégageait une tristesse infinie qu'il associait, sans trop savoir pourquoi, à une vieille chanson de Théodore Botrel qu'il se mit doucement à fredonner.

Quand tu revenais de classe
Tout le long du grand chemin
Dès que je te voyais lasse
Vers toi je tendais la main
Et je te ramenais chez toi
En te tenant bien gentiment
Par le petit doigt Lonla lonlaire
Par le petit doigt Lonla
Par le petit doigt Lonla

Isabelle, émue, écoutait en silence, ne sachant encore que penser surtout que les dernières paroles de cette comptine venaient de s'écraser comme un sanglot dans la gorge de Brendan.

Pour rattraper le coup, d'un raclement de gorge il souleva sa voix avant de murmurer gentiment :

« En fait tu ne m'as pas laissé le temps de te dire... Si tu m'embrasses avant que j'aie le temps de m'expliquer, tu conviendras que c'est compliqué ! Vu l'état dans lequel tu me mets ! »

Il n'y avait pas de quoi mais il se sentait fier car l'émoi n'avait pas trop contrarié son discours maladroit.

Isabelle le dévisageait. Ces quelques mots semblaient l'avoir métamorphosée.

Entre ses mains tremblantes elle serrait celles de Brendan et lui cala dans l'oreille ces quelques mots qui allaient amplement combler le fossé qu'il avait voulu creuser.

« Tu es un gars super, mais je pourrais aussi me poser les mêmes questions à ton sujet... Les types comme toi n'ont pas non plus la réputation d'être bien fidèles »

« Mais Isabelle... Je... »

Elle souriait, mélancolique. Qu'elle était belle ! Le front bien haut, les yeux magnifiques et sa bouche, sa bouche ! Maintenant qu'il en connaissait l'irrésistible goût parfumé.

Fallait-il prendre du recul pour réfléchir au risque de la perdre ou opter pour un abandon à terme ?

Ses avances, quasi à sens unique, le fait qu'elle l'ait attendu et pris l'initiative de l'embrasser tendrement faisaient pencher la balance. Il ne serait qu'un pauvre nase à vouloir hésiter.

Alors, dégageant l'une de ses mains de l'emprise des siennes, il la bascula gentiment vers lui pour la protéger.

Elle n'opposa aucune résistance, le visage tourné vers le sien attendant un baiser amoureux qu'il lui donna.

« Miss, je ne vais plus te lâcher !? ».

« Moi non plus Brendy »

C'est alors que l'impensable se produisit.

Toujours collée à lui, de l'une de ses poches elle sortit une minuscule enveloppe pour en faire couler le contenu dans le creux de sa main.

Là, dans l'écrin de sa paume, perdues à jamais, brillaient comme un cadeau divin sa chaîne et sa médaille.

« Il y a longtemps que je te suis des yeux. Nous avons souvent échangé nos regards. Tu le sais bien... Tu n'es pas venu pour rien ?... Non ? »

Il souriait, dans l'attente d'une suite car il ne pouvait rien articuler.

« L'autre jour, avec tes amis tu faisais de tels mouvements avec ton sac que j'ai vu tomber quelque chose. Personne ne s'en est rendu compte. Je me suis levée, je suis allée voir et je l'ai trouvée par terre »

Il écoutait, silencieux, incapable d'émettre le moindre son. Le voile se déchirait. Le visage flou de ses rêves prenait forme. Ce sourire, cette beauté à couper le souffle, il ne pouvait en douter, *c'était elle...* son âme sœur.

Cette fille qui s'était préparée pour lui depuis des années prenait définitivement son apparence terrestre. Sa gorge restait serrée à lui faire mal.

De sa voix douce elle continuait à murmurer

« D'ailleurs ce n'est pas étonnant qu'elle se soit détachée, regarde, le fermoir est cassé »

Comment poursuivre une discussion sans que rien ne sorte de la bouche ?

Il toussa, avala le peu de salive qui lui restait.

« Tu pouvais me la rendre ce jour là ? »

« Tu étais déjà loin avec tes amis et puis... Je voulais avoir une occasion... comment dire... plus intime »

Il se tut à nouveau. Son cœur s'emballait, comprenant ses avances calculées. Elle voulait vraiment de lui. C'était extraordinaire !

« Brendan, je dois te l'avouer, si tu n'étais pas venu à ma rencontre, j'aurais trouvé un moment opportun pour te la rendre, pour lier conversation avec toi. En clair, j'espérais qu'un jour nous soyons ensemble... »

Ouf... Ce fut le coup de grâce. Le cœur battait la chamade. Comment cette fille superbe pouvait s'être entichée à ce point d'un pauvre type comme lui ?

Il se leva pour respirer, pour faire quelques pas et reprendre ses esprits, puis il revint la serrer contre lui.

« Mais alors, pourquoi ne pas me l'avoir donnée hier ? Ou avant-hier ? Voilà plusieurs jours que nous parlons ensemble ».

« Parce qu'aujourd'hui ! »

Soudain elle le repoussa en riant, l'air faussement scandalisé :

« Oh, mais qu'est-ce que tu vas croire ?... Je te l'aurais rendue tu sais... Même si tu n'avais pas voulu de moi ! ».

Un éclat de rire mit fin à la pression. Ils échangèrent un long sourire complice, un sourire d'amour, comme une promesse de fidélité éternelle. Isabelle réunissait toutes les perfections dont il avait rêvé.

Pour sceller leur union, après avoir délicatement remis en place le fermoir seulement déboîté, Brendan aligna la médaille au centre de la chaîne puis s'approcha d'Isabelle pour tenter de la lui passer au cou.

« Non !... Brendan... »

Mais les mains forcèrent le passage pour atteindre leur but.

« Je te l'ai dit ! Je ne te lâche plus ! »

« I got you baby”

Ainsi, sans qu'ils s'en doutent, la chaîne continuait son dramatique périple.

Serge surgit de l'angle du bâtiment surpris d'y trouver quelqu'un :

« Ah, mon con, c'est pour ça qu'on te voit plus ! »

Brendan se leva pour enlacer son pote avant de présenter Isabelle.

« Tu veux que je te dise ? Tu n'as pas fait le plus mauvais choix ! »

Le truc à ne pas dire vu les tractations douloureuses qui avaient précédé. Le visage d'Isabelle en disait long sur le sujet, mais lui n'en savait rien.

Les jours suivants, sans passer par le lycée, les amoureux se donnaient rendez-vous directement sur le port.

Le boucan toujours le même, les rencontres aussi.

Ils passaient de bar en bar saluer les copains, serrer la main des patrons qui ne les connaissaient que trop bien et après s'être informés des dernières nouvelles du front, ils partaient pour la plage où ils avaient dégoté un coin à l'abri des regards.

Lorsqu'ils se parlaient, Isabelle s'avérait merveilleuse, envoûtante. Elle possédait cet extraordinaire pouvoir de sentir ses blessures, de découvrir en lui cette complexité qui le caractérisait, de mettre à jour ses émotions. Lui, contrairement à ses habitudes, se laissait aller et n'en devenait que plus émouvant. Ce charme, indescriptible dans ses contradictions, touchait Isabelle au plus profond.

Quelques jours plus tard elle indiqua que l'une de ses tantes possédait un appartement inoccupé sur le boulevard Cuneo, une invitation qui n'eut besoin d'aucune explication.

En entrant dans le logement en cette belle matinée, la fraîcheur les fit frissonner. Les volets clos depuis des mois n'avaient pas

permis au soleil de mai d'y poser ses rayons chaleureux. Ils se tenaient par la main. Elle, décidée, lui gauche, les mains transpirantes, l'angoisse de l'inconnu lui cisailait le ventre.

On longeait un couloir. Au fond une chambre dont on apercevait le lit.

Dans la pénombre la bouche d'Isabelle effleura sa joue, puis vint délicatement se poser sur ses lèvres.

Il savait ce que l'on venait faire, mais, en ces instants particuliers, il découvrait Isabelle dans ses nouveaux gestes amoureux.

Lui n'osait en faire aucun, ne sachant rien de ses véritables attentes.

Elle s'était blottie dans ses bras, l'enlaçait tendrement mais n'obtint en échange qu'un timide baiser.

La panique, l'envie.

Devait-il avouer qu'elle était « sa première fois » ? Il allait être ridicule.

Le lit avançait inexorablement. Encore tout habillés, ainsi serrés l'un contre l'autre, il imaginait la forme des seins fermes pressés contre son torse tandis qu'elle l'entraînait par petits pas vers le mystérieux abîme.

Elle, sentant au bas de son ventre l'énergie de son Brendan se former de façon hésitante, posa sur lui un regard de passion, les yeux criant confiance.

Au bord de la couche, leurs mains fébriles devêtirent les corps. Ils tombèrent ensemble, fusillés par l'émotion, le souffle court, les bouches jointes partageant leur chaleur.

Puis presque nus dans l'ombre froide, les frissons envahissaient leurs corps. Elle s'offrait à lui, ses jambes écartées, son sexe humide, sa bouche entr'ouverte, ses yeux suppliant, attendant qu'il la touche.

Alors, impatiente, un sourire d'ange illuminant ses yeux, elle attira le visage aimé vers la fente de sa gorge pulpeuse.

La bouche plongea entre ses magnifiques seins dont les tétons raidis pointaient sous la dentelle.

Soulevant ses épaules, d'un geste délicat, elle fit disparaître l'étoffe qui masquait sa poitrine et de ses mains câlines, reposa sur son buste les lèvres chaudes qui la caressaient.

Sa peau était douce, hérissée de frissons, son parfum envoûtant montait de tout son corps, enveloppant leur amour d'une couverture de senteurs.

Il passa ses mains, puis sa langue, sur les mamelons tendus avant de venir épouser les tendres lèvres au goût de fraise.

Enfin nus, l'excitation extrême ayant supplanté la peur, pendant de longues minutes leurs bouches animales se dévorèrent tandis que leurs sexes cherchaient à fusionner.

Elle posa ses mains sur les fesses raidies, guidant les gauches impulsions en direction de ses entrailles. Ils entrèrent en contact pour entamer leur mariage d'amour.

D'un mouvement de ses reins son fourreau de velours vint lentement accueillir son bien. Une seconde impulsion le fit pénétrer plus avant. Le doigt passa l'anneau et quand enfin la clé ouvrit le temple des secrets leurs yeux émerveillés, dans cet instant sublime, se perdirent dans l'autre.

Puis la chambre s'emplit de râles de plaisir, de souffles brefs, de paroles d'amour.

Un cri enfin les fit tomber ensemble dans le tombeau de leur petite mort, les mains entrelacées et leurs lèvres scellées. Leur ultime prière fut de dire un je t'aime en forme de dernier soupir. Leurs âmes d'enfants, cramponnées l'une à l'autre, s'envolèrent ainsi pour ne jamais se perdre. Ils étaient unis pour toujours.

Il serait doux il me semble
Quand nous serons vieux très vieux
De fermer tous deux ensemble
pour toujours nos pauvres yeux
Dans notre vieux lit-clos étroit
En nous tenant Bien doucement

Et nous diront à Saint-Pierre
"Ouvre nous vite les cieux !
Mais il faut prendre la paire
Ou nous refuser tous deux
Car nous voulons entrer chez Toi
En nous tenant Bien gentiment
Par le petit doigt Monsieur Saint-Pierre

Par le petit doigt Lonla
Par le petit doigt Lonla

Ils passèrent des jours à s'aimer comme des fous. Insatiables, sans retenue, la peur de perdre l'autre les rendait euphoriques.

Puis, au fil du temps, leur relation se transforma.

A l'excitation incontrôlable des débuts succédait un sentiment profond de parfaite fusion.

Ils tentaient de mélanger leurs âmes, forcer l'obstacle charnel qui les séparait, voulant s'imprégner de l'autre au point de n'être plus qu'un.

Les corps devenant barrière, leurs étreintes s'accroissaient jusqu'à l'étouffement.

Un après midi se trouvant ainsi enlacés, sans avoir même pris le temps de manger, les heures tournaient à une vitesse telle que Brendan en oublia l'horaire du bus devant le ramener.

Il avait mis au courant Isabelle de sa situation familiale même si de son côté elle ne semblait guère préoccupée par ce type de problème.

« Il faut que je me casse. Faut que je rentre en stop et ça... c'est de l'impondérable »

« Vas, je ferme tout. On se voit demain ? »

« Quelle question, bien sûr qu'on se voit demain ! Puis il rajouta en l'embrassant, j'en ai plein le cul de mes vieux, je crois que ça va chier mais pas dans le sens attendu »

Toujours un grand poète.

« Fais attention à toi. Je t'aime très fort »

Il s'habilla en vitesse. Embrassa de nouveau Isabelle et sortit la rage au cœur.

En marchant, il répétait dans sa tête, « Fais attention à toi je t'aime très fort », putain et moi qui vais aller me faire emmerder par ces vieux cons !

La révolte grondait en lui. A la prochaine réflexion, il allait les envoyer péter. Merde ça suffit, le respect ça va bien quand il est partagé. Au moment où la France se rebellait contre les dictats,

où l'on prônait qu'il était « interdit d'interdire », qu'il fut le seul con à accepter l'inacceptable devenait intolérable.

Et puis aux risques de quoi ? Il n'en avait plus rien à foutre.

Oui, c'était ça, il avait trouvé sa force, il n'en avait plus rien à cirer !

Fait exprès ? L'attente ne fut jamais aussi longue avant qu'un véhicule daigne s'arrêter pour le remonter au village.

Son insistance, le bras tendu, le pouce en l'air, l'amenait de plus en plus vers le milieu de la chaussée, presque à heurter le pare brise des voitures.

Plus le temps passait à se voir impuissant sur le bord de la route, plus il ressentait un mélange d'inquiétude et de haine.

« Ca va chauffer en arrivant !! Putain le savon que je vais me prendre !! »

Ce soir là, les conditions de l'apocalypse étaient déjà réunies quand un véhicule enfin s'arrêta.

Un camion poubelle. La classe, mais il n'en était plus au stade de faire la fine bouche.

« Tu vas où ? »

Il indiqua le village.

« C'est bon, monte, je vais sur Marseille, je t'arrête en passant ».

« Sympa ! Merci M'sieur ».

La discussion tourna autour de banalités et une demi-heure plus tard au bout de la longue ligne droite qui précède le bas de la bourgade, le chauffeur stoppa son véhicule. Il descendit le saluant en claquant la portière.

« Merci Monsieur et peut être à une prochaine fois ? »

« Qui sait ? Bonne soirée ! »

Bonne soirée, bonne soirée ! C'était vite dit.

Neuf heures allaient sonner en montant la rue conduisant sur la place de la mairie. De loin on voyait un attroupement pour le moins inattendu à pareille heure.

En fait on le cherchait partout, on s'informait sur son sort. Le dernier bus arrivé sans lui avait de quoi inquiéter.

Le premier qui l'aperçu fit signe aux autres.

« Le voilà ! »

Tous vinrent à sa rencontre pour lui dirent tout en vrac :

« Tu connais tes parents ? Ils étaient inquiets. On sait qu'ils sont un peu borges. On te comprend mais tu déconnes ! »

« Non, il ne déconne pas, il en a plein le cul, c'est pas pareil ! »

« Ouai, c'est quand même pas un scandale, merde ! »

Michel posa sur son épaule une main amicale.

« Il n'y a que tes vieux pour faire ce bordel. Bon, rentre, on se verra demain si tu veux. Bon courage ! »

Comme il ne répondait pas et marchait les yeux mauvais, Michel qui connaissait bien ses réactions lui conseilla :

« Fais pas de conneries. Calme, sinon on est bon pour rester ici tout l'été ! »

Lui n'écoutait pas, continuant d'avancer d'un pas assuré quand tout à coup il eut le réflexe de demander.

« Mais tu es toujours là, toi ? Toujours pas rentré au bain ? »

« Ecoute, c'est pas le moment, je t'expliquerai ».

Une nouvelle tape amicale dans le dos et il le regarda s'éloigner.

En entrant chez lui, pressé d'en finir, Brendan monta les escaliers en quelques enjambées pour se présenter dans le hall où ses parents l'attendaient de pieds fermes.

Passant devant eux pour rejoindre sa chambre, il attendait la première réflexion.

A hauteur de la cuisine son père se campa en travers de sa route.

La tempête pouvait commencer, il était fin prêt.

Le tout démarra par une gueulante de son vieux qui, pour appuyer ses aboiements, amorça le geste d'une gifle.

En une fraction de seconde dans sa tête défilèrent ses années de galère, la pension, le ressentit d'un manque d'amour, l'égoïsme forcené de ces « deux cons » et la vision d'Isabelle, qui, de sa voix douce murmurait : « Fais attention à toi. Je t'aime très fort ».

Devenu un homme, qu'est ce qu'il avait celui-là à venir le faire chier avec ses principes de merde.

La main allait s'abattre sur lui, sur ce qu'il était.

Sans se dérober, la baffe à quelques centimètres du visage, il toisa son vieux avec une telle haine que ce dernier interloqué ralentit son mouvement.

Avant que le coup ne l'atteigne, il retourna son père dos à l'évier, le prit par les hanches, le souleva comme une plume pour l'asseoir dans la cuvette pleine d'eau.

Alors, la tête collée à celle de son géniteur il hurla à son tour :
« C'est fini !! Tu as compris, c'est fini !! Ne recommence plus jamais ça... Ja-mais-plus ! Compris ? »

La colère explosait d'une telle force, qu'en face on changea de couleur.

Sa mère restait là, sans bouger, statufiée.

Reculant lentement, les yeux fixés par défit dans ceux de son père, il saisit une assiette sur la table pour la jeter contre un placard où elle éclata en mille morceaux, reprenant ainsi l'un des gestes favoris de son vieux qui envoyait tout valser quand il pétait un joint.

« Et ça aussi c'est fini !! » conclut-il en le pointant du doigt.

Il entra dans sa chambre, claqua la porte avant de tourner le verrou pour avoir la paix.

Derrière, aucune réaction, aucune parole.

Il entendit seulement son père sortir du « bain », puis de légers bruits de chaises. Il perçut enfin un murmure de sa mère :

« Eh ben !? Je crois qu'on a exagéré. C'est un homme maintenant, on ne peut plus le traiter comme ça ! »

En face aucune réponse, la messe était dite.

Le lendemain il partit sans un mot. Personne pour lui parler non plus.

En regagnant le port, lui vint à l'esprit que dans la précipitation du départ de la veille aucun point de rendez-vous n'avait été décidé avec Isabelle.

Certains jours ils ne se voyaient pas, mais convenaient d'un endroit pour se retrouver à une heure précise, dans un lieu déterminé.

Les fins de semaines il restait au village pour voir Michel et ses potes, de son côté Isabelle révisait ses « exams » quand elle n'allait pas courir les boutiques pour s'acheter des fringues, passer dans les bibliothèques pour des bouquins, ou aller chez le coiffeur, ou autres trucs de « gonzesses ».

Mais ce jour là, sans infos, ce fut bien compliqué.

Donc commença la tournée des lieux où ils convenaient de se voir, mais ce fut sans succès.

Au boulevard Cuneo *dégun*.

Dernier ressort, un tour au lycée, jusqu'aux escaliers de leur première rencontre. Que dalle.

Des questions posées aux copains ne l'informaient guère.

Personne confirmait avoir réellement vu Isabelle.

Mais où est-elle passée ?

Une chanson qu'on entendait sur les ondes où le mec devenait dingue de passer du *Charly Bar*, au cinoche, ou en boîte pour trouver sa gonzesse, commençait à défiler dans sa tête.

D'accord, d'accord. 1963.

Elle m'avait dit ce soir j'irai au Charly Bar

Si je m'ennuie là-bas, j'irai au cinéma

D'accord, (d'accord), je vais au Charly Bar d'accord, (d'accord, d'accord)

J'arrive plein d'espoir personne au Charly Bar

Je vais au cinéma mais elle n'y était pas

D'accord, (d'accord), ne nous affolons pas d'accord, (d'accord, d'accord)

Où est-elle, mais où est-elle, mais où est-elle passée?

Tout ça l'agaçait. Comment la joindre ? Il ne savait quasiment rien de sa famille et ne connaissait même pas son adresse.

Il allait reprendre la direction du port quand son regard fut attiré par une natte et une silhouette reconnaissable entre mille.

De loin on voyait mieux ses jambes magnifiques, ses mollets bien formés.

Elle tournait le dos, en grande discussion avec un groupe stationné devant un panneau d'affichage qui, en ces temps peu ordinaires, s'encombrait de tracts politico révolutionnaires aux côtés des portraits de Mao ou du Ché, dans un décor psychédélique de graffitis dont certains semblaient peints sous emprise de LSD.

En approchant, la surface avait changé de style. Des feuilles bien ordonnées remplaçaient l'amoncellement des annonces partisans.

Lorsqu'il fut à courte distance du groupe, un gars qu'il ne connaissait pas fit un signe du menton à Isabelle comme pour lui dire « Il y a quelqu'un pour toi ».

Elle courut tout sourire à sa rencontre en pointant une main fébrile dans la direction du panneau. Ils nous font quand même passer le bac ! Tu te rends compte ?

Ils avaient le même âge, elle en terminale, lui à l'étage en dessous.

Il ne prêta donc qu'une attention relative à cette réflexion. Pourtant il aurait dû en mesurer le sens comme on le comprendra plus tard.

Pour l'heure son désir pressant fut de lui faire remarquer avec une pointe d'agressivité et sans même lui dire bonjour :

« Hier on s'est même pas filé rancard. Je me demandais où tu étais passée, ça fait deux plombs que je te cherche ! ».

Un silence. Un silence dont Isabelle décida de pleinement profiter. Un silence devenu moment de grâce, qu'elle ne voulut surtout pas interrompre par une réponse trop rapide.

Un sourire étonné mais adorable montait sur son visage.

Elle avait bien senti cette petite irritation. Mais au lieu de s'en offusquer, elle jubilait.

Il était inquiet son Brendy ! Mais oui... !

Alors, avec beaucoup de malice elle en rajouta une couche :

« Tu sais bien que je suis une... dangereuse dragueuse ! Et là je n'ai pas pu me retenir ! »

Elle éclata de rire :

« Mais j'étais là, mon Brendy ! Où voulais-tu que je sois ! Tu sais quand même que j'ai un exam à la fin de l'année ? »

Il haussa les épaules en fronçant les sourcils.

« Pfff, tu es nulle ».

Quel con ! Quoi de plus évident que de commencer par la chercher au lycée. Tout ça lui naviguait, *mais complètement* au dessus du citron.

Il avait bien remarqué cette petite trace sous son œil gauche, comme un cocard légèrement boursouflé.

« Qui t'as fait ça ? »

« T'inquiètes, j'ai pris un coup, ça arrive souvent... »

« Mais quelqu'un te cogne ? Je vais lui casser la gueule... Dis moi qui c'est... »

Elle éclata de rire, en se calant un bonbon dans la bouche, « S'il fallait que tu démolisses tous ceux de mon tatami, tu aurais un sacré boulot ».

Un gros point d'interrogation apparût entre les sourcils de Roméo tandis qu'à côté un type lui soufflait à l'oreille de faire gaffe de ne pas trop l'emmerder, car elle était très proche de sa ceinture noire de karaté.

Le choc pour un adepte d'athlétisme qui, s'étant essayé au judo, n'avait jamais réussi à dépasser la couleur jaune.

« Isabelle, tu ne m'as jamais parlé de ça... »

« Tu ne m'as jamais rien demandé en même temps et puis ça changerait quoi ? »

Elle détourna aussi sec son visage sans en dire plus.

Une réflexion qui quelque temps plus tard devait confirmer son ignorance totale de la vie bien spéciale de son amoureuse.

On s'agglutinait autour du panneau pour lire le contenu des messages et les commenter dans un brouhaha indescriptible.

« On n'a pas fini le programme, c'est quoi ce cirque ? »

« C'est la catastrophe, je n'ai encore rien révisé. Et puis réviser quoi ? »

« Vous êtes marrants, ils ne pouvaient pas non plus le supprimer, merde une année pour rien. Alors on redoublait tous ? »

« Il faut voir les profs, ils doivent savoir non ? »

« Ca va être quoi ce bac ? »

« Un oral !! »

La voix d'un prof d'histoire et géo connu de tous puisque officiant dans la plupart des classes de terminales, venait de leur répondre.

Semblant bien au courant tous se précipitèrent sur lui pour avoir plus d'informations.

« Un simple oral m'sieur ? »

« Oui, sur diverses matières du programme qui seront définies dans quelques jours »

Les questions fusaient de toute part, le prof submergé faisait machine arrière en répondant barricadé derrière ses mains en forme de repoussoir.

« Calmez-vous, tout vous sera expliqué d'ici peu. Vous comprenez que la situation est exceptionnelle. Nous devrions,

être beaucoup plus... tolérants qu'à l'ordinaire. C'est une consigne qui court. »

En s'éloignant il ajouta en les pointa du doigt :

« Mais, attention ! Réviser tout de même, on ne vous le donnera pas comme ça ! »

Brendan fixait ironiquement Isa.

« Ben voilà qui est dit ! Alors, au boulot les branleurs ! »

Il prit dans la foulée une volée de coups de classeur sur la tête, le plus fort en provenance d'Isabelle.

« T'es gonflé !... Merci !... Les révisions avec toi c'est plutôt compliqué »

« Mais qu'est-ce que tu vas réviser.... Ils vont te le donner rien qu'en te regardant ! »

« C'est ça, oui ! Parle, parle ! C'est vrai que pour toi, cette année c'est plutôt cool non ? »

« Ben vouai ! Excuse moi, il faut bien de petites compensations. Quoi que... Finalement... Passer le bac cette année c'est plutôt cool non ? »

« Je t'aime Brendy »

Ce fut tellement *cool* que des élèves de première et même de seconde, ayant reniflé la bonne affaire, eurent la riche idée de se présenter en candidat libre. Certains, paraît-il, l'auraient eu. C'est dire que ce fut du très *cool* ! Du lourd même.

Le temps allait passer très vite, trop vite.

Le 30 mai, déjà loin, une manifestation de soutien au général De Gaulle avait réuni des centaines de milliers de personnes. Puis des tractations, puis ..., bof, il lirait ça dans les livres d'histoire.

Les week-ends avec Michel s'écoulaient de façon invariable.

Sauf la dernière fois où la discussion prit une tournure bizarre,

Devant la carte dépliée ils parlaient encore des Vosges.

Michel plein d'entrain et d'impatience, riait.

« On se casse le 01 juillet ! »

Sauf que le premier juillet tombait dans quinze jours !

Brendan n'était plus là. Il regardait les doigts de son pote balader sur la carte, tentait de parler mais finissait par se taire.

« Bon Mich, tu retournes quand chez les *curetons*, il parlait histoire de dire quelque chose car un silence prolongé pouvait déclencher des suspicions »

Michel avait toujours un air rigolard. On ne se savait pas s'il parlait en riant ou l'inverse.

« J'en sais rien ! »

Il remuait la main comme s'il balançait tout derrière lui.

« Et puis je m'en fous ! »

« C'est toi qui as mis le feu à ta caserne ? »

« Non... Mais maintenant que tu le dis, j'aurais du le faire ! »

« Bon Mich, à demain peut-être ? Sinon... à demain »

« Ciao ami »

En cette fin de matinée d'affichage, Les amoureux partageaient un sandwich sur le port. Ce n'est qu'une fois installés à l'une des terrasses qu'il décida d'ouvrir la bouche.

« Dis moi... Ce matin j'ai réalisé que si on oublie encore de se filer rencard... Enfin... S'il faut que je te joigne, je fais comment ? Je sais même pas où t'habites. Tiens, moi, je t'ai écrit mon adresse ici »

Un bout de papier plié en quatre qu'elle glissa dans son soutien gorge sans le lire.

Cette façon de revenir à la charge devenait attendrissante. Elle le mangeait des yeux. Aujourd'hui que ferait-elle sans lui ? D'y penser elle en eut un frisson dans le dos.

« Je t'aime... Je t'aime très fort mon Brendy, mais c'est un peu compliqué. Je t'expliquerai la chose plus longuement... Le moment venu... Tu comprendras. »

Comme il restait perplexe, les yeux fixés sur la tenture du bistrot, elle enveloppa ses mains entre les siennes.

« Ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu. Je vais te donner le téléphone d'une amie. Je la vois tous les jours et nous passons les week-ends ensemble ».

Elle communiqua le numéro après que Brendan ait demandé au garçon un stylo et un bout de papier détaché d'un bloc à l'effigie du pastis « Pernod ».

« Regarde moi !... Appelle de préférence le soir pour être sûr de ne pas tomber que sur sa mère. Si c'est le cas tu demandes Solange. Avec un peu de chance je pourrais même me trouver chez elle. Tu dois la connaître. Tu laisses le message que tu veux, elle est au courant. Ainsi dès le lendemain je saurais où te retrouver ».

Il ne cherchait rien à comprendre, n'insistant même pas.

L'histoire de l'adresse en restait là.

Mais un autre sujet le turlupinait en lorgnant sur le gnon d'Isabelle. Il avait bien senti qu'elle avait rapidement éludé le sujet devant le panneau d'affichage.

« Comment une fille aussi sensible que toi peut faire un sport pareil ? »

Un malaise, une moue, un soupir, Isabelle changeait de visage.

« Un jour ou l'autre tu aurais fini par savoir. Les cocards on ne peut pas toujours les éviter ».

Le silence qui suivait la renfrognait encore plus. Elle s'énervait

« Brendy, tu veux que j'arrête ? Je ne voulais pas t'en parler de peur que tu n'apprécies pas beaucoup ».

« *Non je n'apprécie pas beaucoup...* l'air était très sérieux et la respiration de la tendre Isabelle s'arrêta d'un coup, dans l'attente d'une suite qui ne venait pas.

« Brendy, je t'aime, je me doutais... Je ne veux pas te perdre »

« Non, il ne faut pas arrêter... Je te quitte »

« Quoi ? Mais ce n'est pas possible ! Breeend !!! ... »

Dans un sourire machiavélique, laissant planer le suspens, alors qu'en face Isabelle, partie dans un délire de tremblements, se mordait les ongles en ouvrant de grands yeux désespérés, il finit par balancer au travers de la table.

« *Je n'apprécies pas beaucoup...* Non !... A nouveau un silence sadique.... Non, je t'admire, mais je ne veux pas être un homme battu...il éclata de rire, mais mon amour tu peux faire du cerf volant, de la pétanque, de la viole de gambe ou du trapèze, je t'aimerais jusqu'à ma mort ! »

Malgré des yeux embués, d'un bon elle se leva, mi colère mi sourire, pour aller le cogner.

« Non Isa, pas ça !... Pas les coups qui tuent, il riait comme un dingue les mains au dessus de la tête, j'ai peur... »

Tous les visages s'étaient retournés vers eux.

« Ne me dis plus jamais que tu veux me quitter, elle venait de s'asseoir sur ses genoux les bras serrés autour de lui à l'étouffer, Brendan la pressait très fort, arrête Isa, tu vas me faire chialer... ».

Et puis, rien ne vint plus troubler leur incroyable harmonie, jusqu'à ces jours maudits.

Les dates de passage furent connues par voies d'affichage et par courriers adressés aux familles.

L'oral d'Isa fut fixé au mercredi 26 juin à 14 heures.

Le vendredi 21 juin, en fin d'après midi, ils s'embrassèrent devant l'arrêt de bus. Elle était venue pour une fois l'accompagner, comme un pressentiment.

Un ultime câlin, un doux murmure glissé à l'oreille, « A lundi mon amour, dix heures et demie à Dumont »

Monté dans le car, il fit un geste de la main au travers des vitres salées avant que l'engin ne s'ébranle dans un bruit de casserole. Toujours la grande classe !

Elle attendait que l'engin s'éloigne, un sourire sur les lèvres. Un dernier signe, un baiser du bout des doigts s'envolait dans l'air que sa bouche parfumait.

Un adieu qui devait les séparer à jamais.

Le week-end, il y eut les élections législatives.

Le samedi, chez Michel, ambiance morose.

Malgré ses réticences à lui avouer ce qui lui trottait par la tête, le temps passait et il devenait urgent de régler l'affaire.

Il avait certes parlé d'Isabelle, mais ce qu'il devait dire ce jour là était beaucoup plus compliqué.

Une fois vautré sur le lit, il tentait de parler mais ça ne sortait toujours pas.

Michel cette fois s'en rendit compte, Brendan ayant tout fait pour.

« Qu'est-ce que tu as ? »

« Je ne pars pas ! »
« Quoi tu ne pars pas... »
« Je ne vais pas à Neufchâteau ! »
« Putain, c'est pas vrai ! »

Son ami n'avait rien vu venir. Il connaissait son aventure sans en avoir mesuré l'ampleur. Ne l'ayant jamais vu plus d'une semaine avec la même fille, il concluait que tout ça passerait comme le reste.

Comment d'ailleurs se douter ? Un solitaire prépare toujours ses coups en douce.

Brendan expliqua, sans trop de détails, que c'était du sérieux.

« T'es chiant, avec toi c'est toujours pareil ! »

« Ben justement, là c'est pas pareil ! »

Michel remuait la tête de droite, de gauche en signe de reproche, puis au travers d'un sourire complice :

« Tu sais quoi ? Tu me gonfles. Ok ! Moi aussi je reste ».

Trois secondes avant d'éclater de rire.

« Et maintenant on va leur annoncer ça comment ? »

Lundi 24 juin

Les résultats concernant le premier tour des législatives mettaient l'UDR en tête avec plus de 37 % des suffrages exprimés. Compte tenu des rattachements possibles, on pouvait s'attendre à un raz de marée gaulliste au deuxième tour. Tout allait rentrer dans l'ordre. Heureusement, l'année scolaire touchait à sa fin.

Après un week-end de somnolence à écouter des vinyles, Brendan ce matin là embraya de travers.

Lui revenait en tête une chanson des Beach Boys sortie un peu moins de deux ans en arrière qu'il se mit à fredonner :

*Wouldn't it be nice if we were older
Then we wouldn't have to wait so long?
And wouldn't it be nice to live together
In the kind of world where we belong?*

Un anglais approximatif, des paroles mangées à la « wanegaine » pour faire genre « je maîtrise » et une traduction qui avait pris des jours... Bref, restait l'air entraînant qui lui donnait la pêche. Délaissant le bus habituel, pour ne partir que deux heures plus tard, arrivé au bahut la pendule n'affichait pourtant que dix heures. Restait à glander une demie plombe avant l'arrivée d'Isabelle.

Les oraux commencés depuis le début de la matinée s'organisaient dans les bâtiments des terminales et des prépas.

Des clameurs inhabituelles sortaient des salles du rez-de-chaussée où s'agglutinait une foule d'élèves tout excités.

Brendan approcha pour assister au spectacle surréaliste de ce que fut le passage du bachot 68 !

Dans chaque salle se déroulait une épreuve différente. Ici les maths, plus loin la philo, l'histoire géo et ainsi de suite.

Installé derrière le bureau, un prof promu examinateur interrogeait un élève planté devant lui.

Au fond d'autres attendaient leur tour dans un chahut indescriptible.

De l'extérieur, tout le monde assistait à la représentation.

Les questions ? Le moindre crétin aurait pu y répondre, d'autant que certaines contenaient leur propre solution.

Dès que « le supplicé » avait un doute, le prof suggérait une réponse, puis patientait.

Si le doute persistait dans l'esprit du cancre, il avait tout loisir de chercher une aide vers les attentistes du fond, ou en direction des fenêtres.

Chacun soufflait la sienne, souvent pas la même. Au cancre de faire la sélection.

Ahurissant !

A la fin de l'interrogatoire, on passait au suivant, dans un ordre que personne n'arrivait à définir. Le seul point de repère étant la liste des émargements.

Brendan entoura de ses bras des épaules voisines, montrant du menton l'intérieur de la salle :

« Ah ouaiiii ! *C'est du très sérieux !* Ils avaient promis une *certaine tolérance !* Mais là, faut reconnaître qu'ils ont mis le paquet ! »

« Dommage que l'on ne soit pas sur la liste ! Lança d'un air navré l'un de ses potes »

« Ecoute mec, à mon avis, dommage surtout pour ceux qui s'y trouvent ! ».

Le « show » valait le détour, mais à 10 heures et demie pétante, Isabelle ne devait plus tarder.

Planté au milieu de la cour il attendait, sauf qu'à onze heures elle demeurait toujours invisible.

Les sonneries de fin de cours annoncèrent midi. Depuis un bon moment il avait pris position sur les marches d'un escalier bordant l'entrée du lycée pour ne pas la manquer. La demi-heure suivante toujours avec d'Isabelle.

Bon. Un empêchement. Ca arrive. Il savait désormais comment la joindre, elle lui expliquerait.

L'examen tombait dans deux jours, elle devait réviser comme une dingue. Point barre.

Il rentra en stop.

Le soir, repas en compagnie de ses vieux.

Assez cool, la paix semblait régner, enfin, plutôt l'armistice, car tout restait en suspens, le moindre incident pouvait tout faire basculer.

Vers huit heures, sans négociation préalable, il sortit en direction de la *place nouvelle* où trônait, la cabine téléphonique.

Personne n'encombrait les lieux. Super !

Après avoir glissé dans la fente l'un des jetons dont il avait fait provision, il composa sur le cadran le numéro laissé par Isa.

De l'autre côté le téléphone sonna une première fois. Un dé clic. Il allait balancer sa première phrase quand une voix d'outre tombe lui coupa le chiqué : « *Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous demandez* ».

« C'est quoi cette merde ? J'espère que j'ai bien retranscrit le numéro !? ».

Brendan... peut-être est-il mal composé ?

Alors, méticuleusement, il recommença l'opération en lisant à haute voix les indications inscrites sur « la boîte à sous » : Décrocher le téléphone, attendre la tonalité, mettre le jeton, composer le numéro sur le cadran.

A l'autre bout, la sonnerie. Aucun message de l'au-delà... Ca continuait à sonner.

Ah... C'est bon ! Se dit-il, mais le téléphone sonna, sonna, sans aucune réponse.

C'était peut-être trop tôt...

Jusqu'à neuf heures, à intervalles de dix minutes il répéta avec constance ses appels.

Le téléphone sonnait, sonnait, mais dans le vide.

« Chier !! » gueula-t-il en donnant un coup de pied à la cabine, « elle m'a refilé un numéro de merde »

Et maintenant pour demain ça se passe comment ?

Mardi 25 juin

Il avait réussi à se convaincre qu'Isa révisait. Finalement il n'y avait aucune raison de s'énerver.

Dans le pire des cas, mercredi il la verrait aux oraux.

En cette fin de matinée radieuse, faisant pire que la veille, il ne se pointa sur Toulon que vers 11 heures.

Pour gagner du temps, il descendit en fin de boulevard de Strasbourg.

Après la rue de Lorgues et le cours Lafayette, il traversa l'avenue de la République, passa entre les bâtiments d'après guerre, pour se retrouver sur l'esplanade du bord de mer et prit la direction de la porte de l'arsenal.

Sans qu'il n'en sut rien, une berline noire venait de tourner à hauteur de la place de la Liberté, pour rejoindre la place d'armes et le port, tandis qu'à l'opposé, un cabriolet rouge déboulait de Bir Hakeim dans la même direction.

A hauteur de la statue du « génie de la navigation », autrement appelée « cul-vers-ville », un passage assez large entre les bâtiments laisse une vue dégagée sur l'avenue de la République où son attention fut attirée par un coup de « patin » magistral provoqué par les freins d'un cabriolet décapotable, couleur rouge, flambant neuf. Une mustang 66.

Dans ce tintamarre, le véhicule venait de s'immobiliser devant un feu tricolore.

Le « bouffon » devait avoir prémédité son coup dans le seul but d'attirer l'attention sur son auguste personne. D'ailleurs, tout allait dans ce sens. Le coude sur la portière, sapé comme un milord, il se pavanait dans son carrosse, lorgnant dans tous les sens avec un sourire niais, mais sa position cachait la personne assise à côté de lui.

Ce qui allait suivre ne devait durer que quelques secondes.

Le passager se pencha légèrement en arrière.

Médusé, Brendan au bord du trottoir, fit alors un bon sur la route au moment précis où le feu passait au vert.

La mustang démarra en trombe.

La berline noire venant de son côté freina brutalement mais ne put l'éviter.

A l'instant de la collision, ce fut un quasi « instantané » suivi d'un ralenti sur images.

Il vit le conducteur du cabriolet ralentir, regarder dans le rétro, la passagère se retourner, leurs regards se croiser, puis, lorsqu'elle détourna les yeux vers l'avant du véhicule il aperçut ...sa natte.

Au numéro 25 de la ruelle toulonnaise

La porte vient de s'ouvrir. Ginette appuyée sur le chambranle regarde son flic avec délectation.

« Tu veux quoi mon chou ?... Mais vu la dégaine elle l'ausculte de haut en bas « mais qu'est-ce qu'il vous arrive !? »

La poitrine toujours rebondie, son maquillage disparu dévoile une beauté naturelle étonnante.

Un éclair passe dans les yeux d'Eric tout à coup sous l'emprise du charme indescriptible qu'elle dégage.

Quelque chose en elle a changé, mais il ne sait dire quoi. Est-ce cette dose de parfum suave qu'elle vient de se mettre ou ses yeux magnifiques débarrassés du surcroît de maquillage qui révèlent un regard vif et malicieux ? Ou encore cette intelligence inattendue qu'il perçoit derrière ce front haut et son attitude quasi aristocratique qui le mettent dans une gêne dont il ne veut rien laisser paraître.

« Tu as entendu quelque chose depuis tout à l'heure ? »

« Oui, du bruit dans les escaliers, en bas. Je crois qu'on a ouvert la porte du premier et puis... Un ramdam pas possible dans la rue, mais ma fenêtre ne donne pas de ce côté ».

« Mais tu n'as rien surveillé ? »

« Dites donc, j'allais pas passer la nuit dehors à attendre que vous reveniez ! Et puis, qui pouvait venir à une heure pareille ? J'avais pas envie de me faire zigouiller ! Quand j'ai entendu des coups de feu je me suis planquée chez moi et fissa. Merde, c'est pas mon métier ! »

Certes, le vocabulaire reste le même, mais le vouvoiement qu'elle vient d'utiliser, ses mots qui sonnent faux en parfait décalage avec ce qu'elle montre désormais de sa personne, le laissent perplexe.

Sa glotte fait mouvement pour avaler sa salive et noyer son émoi. Il se contente de prendre l'air désespéré de celui qui se fait reproche d'avoir fait confiance.

Son enquête doit continuer. Persuadé que Ginette a forcément vu quelque chose, il descend vérifier la porte du premier. En tournant énergiquement la poignée, à sa grande surprise, elle s'ouvre.

A l'intérieur l'interrupteur situé à côté de la porte ne fait aucun contact. Tout demeure dans le noir.

« Ginette, tu as une lampe électrique ? »

Restée sur le palier du second elle se met à gueuler

« Ben dites donc, je suis pas payée pour assister la police... »

« Allez Ginette... Je te revaudrai ça »

« Bè, c'est qu'on est déjà en compte !... Ca va finir par coûter cher ! »

Elle rit en descendant les escaliers pour lui tendre une vieille lampe à boîtier.

Dautrec balade le faisceau lumineux dans chaque pièce. Tout a l'air normal. Ginette le suit de près.

Dans le salon elle le voit soulever les rebords d'un vieux tapis pour n'y découvrir qu'un amas de poussière comme si le dernier habitant ne faisait le ménage qu'en balançant ses merdes en dessous.

Le reste du plancher se compose de tomettes à l'ancienne, certaines mal jointées au point se s'y embroncher les pieds.

Au fond l'une des fenêtres a un carreau cassé, au sol aucune trace de verre brisé, un sourire imperceptible se dessine sur le visage du flic.

« Tu ne trouves pas que ça sent bizarre ? »

« Oui, peut-être quelqu'un vient faire le nettoyage de temps en temps ? »

Dautrec, ironique, se met à rire.

« Je dirais même qu'on vient juste de le faire non ? Mais pourquoi ne pas avoir refermé la porte à clé ? »

« Bon, inspecteur, quelqu'un est venu et a oublié ! Quelle affaire ! Moi aussi il m'arrive de ne pas fermer. Que voulez-vous qu'on pique là dedans ? »

Il jette un coup d'oeil à la serrure qui semble avoir été forcée, mais n'en touche mot à la prostituée.

« Un vol ?... Certainement pas, mais des coups de feu oui ! »

« Des coups de feu ! Des coups de feu ! Mais Mon brave ce quartier, sans coups de feu, ne serait plus le même ! C'est... comme qui dirait... Une spécialité. Alors merde si on avait buté quelqu'un il y aurait un maccabéen ici non ?... Et il n'y a rien ! »

« Non Ginette, je pense plutôt qu'il n'y a *plus* rien »

« Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

« Il va falloir que je revienne demain pour tirer ça au clair. Merci Ginette, pour ton aide »

« Mais c'est qu'il est méfiant le poulet... Moi je n'ai rien vu... ».

Quelque chose à nouveau ne tourne pas rond dans le regard de cette femme.

Une profondeur inattendue, une dissonance entre nature et accoutrement. Plus que cela encore, Eric a la vague impression qu'elle le dévore des yeux, ce qui fait monter en lui une incontrôlable émotion.

En lui rendant sa lampe, désorienté par sa beauté, une idée néanmoins commence à lui trotter en tête.

Elle, comme toute femme avertie, se rend compte de son trouble.

« Vous voulez boire un verre ? »

« Pourquoi pas ? Mon service est fini, je ferai mon rapport demain ».

Installés devant une table minuscule à côté du lit, elle lui propose un whisky et se sert un verre d'eau plate.

« Ginette, finalement je ne t'ai rencontrée qu'à deux reprises. Une première il y a peu de temps et aujourd'hui. Dis-moi, tu as toujours fait ça ? ».

« Toujours fait quoi ? »

« Ben... Tu vois ce que je veux dire ?... Enfin... »

« Enfin quoi ? »

« Te prostituer ! »

« Je ne vais tout de même pas vous raconter ma vie ? Ce serait une trop longue histoire ! »

Elle examine avec intérêt ce grand flic ténébreux, l'air rieur sous son allure d'incorruptible. Grand, les cheveux noirs soigneusement coiffés en arrière, une mèche pendouillant sur le côté. Il a un trou au milieu du menton et des yeux d'un vert profond. En clair, il est beau. Un vrai mâle.

Ayant croisé ses jambes, un coude sur le genou de son index elle caresse sa joue tout en le scrutant avec volupté.

« Quel est votre prénom?... Attendez, laissez moi deviner... Eric... vous avez une tête à vous appeler Eric ! »

Il reste stupéfait

« Bingo ! »

« Et vous êtes... »

Il lui pose un doigt sur la bouche.

« Tu peux me tutoyer tu sais, en fait je... »

A son tour elle le stoppe

« Je sais Eric. Comment expliquer ça... Cette chose dingue qui est en train de nous tomber dessus ».

« Ginette... Je ressens la même émotion, je... »

Il approche son visage, mais elle s'éloigne de lui.

« Eric, je pense que nous sommes piégés non ? »

« Oui... »

« En fait, cette émotion que je ressens est la même pour vous ? »

« Oui.. »

« Alors, si vous ressentez la même chose que moi, il est peut-être temps de partir non ? »

« Mais... »

« Ben oui, c'est bien de l'atmosphère sordide qui nous entoure dont nous parlons, non ? »

Eric a la sensation de tomber dans le délire. S'attendant à toute autre chose, ce quiproquo le rend grotesque, d'autant qu'à mesure qu'elle parle son intonation devenue plus douce laisse supposer que...

« Ginette, je ne comprends plus rien, je veux te dire que... »

« De nos rencontres, tu en as déduit ma profession non ? »

« C'est ce qui me dérange le plus, car vois-tu, je suis tombé sous ton... »

« T'est-il venu à l'esprit, comme un bon flic que tu es, que tu puisses t'être trompé ? »

« Comment ça, tu n'es pas... »

« Bien sur que non, idiot ! »

« Mais alors... Le marin qui montait avec toi tout à l'heure ? Tes vêtements ? Ton vocabulaire ? »

« Comme quoi... L'habit... »

« Mais enfin, qui es-tu ? »

« Pour l'instant restons-en là. Saches que je ne suis pas du tout une péripatéticienne, même si ce terme est beaucoup plus flatteur... Que je ne m'appelle pas Ginette et que mon émotion... »

Elle s'approche tout près de lui.

« ...Mon émotion, tu le sais bien, n'a aucun rapport avec l'atmosphère de cette sinistre demeure ».

« Alors quel est ton nom ? »

« Je ressemble beaucoup à une fille que l'on a bien connue par ici, si tu vois ce que je veux dire ! »

« Mais alors tu... »

« Chut ! Embrasse moi idiot »

1968, mardi 25 juin

Brendan venait de s'effondrer.

Le bruit des freins avait attiré l'attention de tous.

On s'attroupait autour de lui, les gens sortaient des bars, on prenait de ses nouvelles. On allait appeler un docteur, les pompiers, une ambulance.

Mais il n'en fut rien.

Il se remit sur pieds, courbatu, le coude et le bras éraflés. La berline ne roulait pas vite. Le coup de frein efficace, le chauffeur désolé et inquiet. Brendan s'en foutait !

Peut-être un hématome à la cuisse. Le pantalon un peu troué. Bon. Et puis, le lendemain dévoilerait les blessures qu'on ne voyait pas sur le coup.

Pour l'instant sa priorité se portait ailleurs.

La mustang avait du s'arrêter.

Tout en observant la direction qu'elle avait dû prendre, il répondait aux questions inquiètes qu'on lui posait.

« Ca va ? »

« Oui ! »

« On appelle un docteur ? »

« Non ! »

On le pressait. Des gens sympas, prévenants. Mais lui n'avait qu'une seule préoccupation : Ne pas perdre de temps.

Il fallait bouger, agir. Vite.

Pour se dégager avec élégance d'une telle sollicitude il aurait fallu un minimum de lucidité mais son obsession pour l'heure empêchait toute clairvoyance.

« Bon, ok ! Puisque je vous dis que ça va ! C'est bon, merci, merci beaucoup, c'est gentil ! »

L'éclaté s'éloignait à reculons du groupe de ses « saint-bernard » afin de gagner l'autre côté de la rue, démarche facilitée par un bouchon s'étant constitué de part et d'autre des voies de circulation.

Son attention se portait vers l'avant de la route où devait se trouver le cabriolet, mais celui-ci avait disparu.

Inconcevable qu'il ne se soit pas arrêté.

Peut-être avait-il eu du mal pour se garer ? Peut-être était-il stationné plus loin ?

Malgré ses blessures, il claudiquât le plus rapidement possible sur plusieurs centaines de mètres.

Aussi loin que portait son regard, aucune trace de la mustang. Ses pas hésitants le conduisirent néanmoins jusqu'au boulevard de Strasbourg, suivant la trajectoire supposée. Rien.

« Enfoiré ! Mais, putain d'enfoiré !! »

Au bord de la chaussée, les bras à demi baissés il regardait le ciel. Et là, il eut mal.

L'estropié avait tenu sur les nerfs, sur l'émotion, sur l'adrénaline. L'espoir que l'on devine l'avait maintenu debout, mais là tout lâchait.

Le coude douloureux, la jambe presque paralysée le faisait boiter de plus en plus bas. Chaque pas devenait pénible. Il n'irait pas bien loin dans un état pareil.

Midi allait sonner quand lui vint un idée : « Gérard ! »

Son ami qui jouait le taxi pour ses potes travaillait dans un cabinet d'architecte à quelques mètres de là, de l'autre côté de la place de la liberté.

Arrivé dans la rue adjacente il reconnut la plaque du cabinet pour être déjà venu.

Il entra. La pendule du bureau indiquait midi moins cinq. Il devait être encore là.

Après l'accident, la « mustang » avait effectivement emprunté le chemin suivi par Brendan.

Isa, car c'était bien elle, inquiète du spectacle qu'elle venait de voir, tentait de forcer son chauffeur à se garer en lui bloquant le levier de vitesse ou en essayant d'actionner le frein à main en hurlant.

« Arrête toi !! Mais arrête toi donc !! »

« Mais enfin, pourquoi ? Il y a là suffisamment de monde pour s'occuper de ce type ! »

Après chaque tentative le bourrin reprenait le contrôle du bolide et continuait à rouler.

« Arrête ou je saute au premier feu rouge ! »

« C'est pas possible ! Merde ! »

« Qu'est ce qui n'est pas possible ? »

« Mais tu le connais ce type ? »

« Tu t'arrêtes ou je saute !! »

« Tu veux aller où ? Je t'emmène »

Après avoir tourné sur le boulevard, la portière déjà ouverte à l'approche de l'opéra, elle cria de nouveau :

« Tu me laisses là et tu pars ».

« Sérieux ? »

Articulant les syllabes, comme pour parler à un sourd elle lui répondit :

« Tu - t'en - vas ! ».

Il la laissa descendre, tourna le volant pour se dégager du trottoir et fila sans demander son reste.

Elle couru vers la rue Poncy, chemin le plus court pour regagner le port. Au bas elle prit sur sa gauche, descendit à toute allure la rue d'Alger pour arriver juste au cul de la statue bien nommée.

En consultant une carte de la ville, cette succession de rues constituait une quasi parallèle à celle empruntée par la mustang lors de la remontée sur le boulevard.

Le bouchon s'était quelque peu résorbé mais la panique la faisait aller dans tous les sens.

En traversant la route pour rejoindre l'endroit du choc partout son regard cherchait Brendy.

Sur la chaussée, bien visibles, les traces du freinage.

C'était ici !

Ca venait de se passer ! Il devrait être là !

Elle interrogeait des passants. Il y avait affluence à cette heure-ci. Mais en dix minutes les témoins s'étaient dispersés et mélangés à la foule.

Trépignant, affolée, consciente de perdre un temps précieux, elle s'adressa alors à la cantonade.

« Il y a eu un accident ici ! Il y a des témoins ? »

Deux femmes inespérées s'avancèrent et se mirent à lui raconter par le détail ce qu'elles avaient vu. Elles se contredisaient, se rectifiaient sur l'exactitude des faits, se noyant dans des explications inutiles au point de finir par s'engueuler.

Isa remuait la tête en signe d'impatience, comme pour leur demander d'aller plus avant, plus vite dans l'attente d'une information qui ne venait pas.

Et puis, ce fut la délivrance :

« Et après... Il est parti par là ! »

« Après un choc pareil c'est incroyable ! Et il allait vite ! »

Isa les remercia et courut dans la direction indiquée, celle emprunté par le cabriolet.

Il avait tenté de les suivre.

« O Brendan !! Brendan, ce n'est pas vrai ! »

Traversant entre les voitures, au son des klaxons qui s'énermaient, zigzagant entre les passants sur les trottoirs encombrés, elle finit par déboucher toute essoufflée sur le grand boulevard.

Un œil sur sa montre. Midi moins cinq !

Sa tête remuait dans tous les sens, ses yeux observaient les gens pressés, les badauds. Elle passa sur la place de la Liberté qui offrait une meilleure vue sur le trottoir qu'elle venait de quitter et le chercha du regard. En vain.

Alors, dépitée, baissant les bras, elle retraversa la chaussée pour venir se blottir sous un porche et se mit à pleurer avant d'entreprendre à son tour la virée des points de rendez-vous habituels.

Au second étage du 25 de la ruelle toulonnaise, les amants viennent de se réveiller d'une nuit pour le moins torride.

Couché à côté d'elle, il lui caresse la joue et les épaules.

« Je t'ai cherchée dans mes rêves et tu es là, je... »

« Mais tais toi donc, tu vas te rendre ridicule. Tu ne dois pas en être à ta première aventure ? Non ? Pour un type comme toi, les occasions ne doivent pas manquer ! »

Il retombe dans le lit, les mains calées derrière la tête, déconfit.

« Bon... Laisse tomber. Je ne suis pas assez poète pour te parler sentiments. Un flic, c'est avant tout un bourrin n'est-ce pas ? Incapable de ressentir quoi que ce soit. Et pourtant... Je n'ai fait ce boulot que pour fuir ma famille. Mon père était flic lui aussi. Barré au bout de quelques années après ma naissance... Je porte en fait le nom de ma mère, remariée avec un salopard qui me battait ».

« Vraiment ? »

« Vraiment. J'ai beaucoup souffert. J'ai essayé de reprendre contact avec mon géniteur mais... Trop compliqué.

« Je me suis marié aussi. En quelques années j'ai épuisé la patience, bien limitée d'ailleurs, de ma femme et nous avons convenu d'une séparation que je qualifierais de digne ».

« Se sont succédées des aventures sans lendemain... Je n'ai jamais retrouvé une sérénité suffisante pour entrevoir une autre vie de couple.

« Aujourd'hui, ce que je ressens n'a pas de nom. Je n'ai jamais eu un tel choc et je ne sais même pas si c'est vraiment réciproque »

Comme elle ne répond pas, il continue :

« Si ce que je pense est exact, pourquoi ne rien me dire ? »

« Quoi ? »

« J'ai cette étrange sensation que tu n'es pas complètement étrangère aux événements d'hier au soir. Tu t'es bizarrement métamorphosée en quelques instants sans que je n'arrive vraiment à comprendre pourquoi ».

« Eric... Chaque chose en son temps. Je vais te faire un aveu, il y a longtemps que je n'ai pas été aussi heureuse qu'en ce moment. Alors ne gâche pas tout s'il te plaît, je te le demande mon amour »

« Mon amour ? Ca veut dire que tu t'attaches un peu à moi ? »

Ils s'observent longuement.

Dans leurs regards un échange de sentiments réciproques mais aussi une multitude d'interrogations.

Elle pose un index sur sa bouche et finit par lui dire.

« Je peux avoir confiance en toi ? »

« Je t'aime foldingue... Tu peux tout me dire. Je jure de te protéger »

Alors, elle décide de raconter son histoire.

1968

En l'invitant à s'asseoir, la secrétaire qui reçut Brendan demanda en premier lieu s'il voulait de l'aide puis le rassura sur la présence de Gérard dans les locaux.

Du repos... Enfin... Certes les idées ne suivaient plus mais il tombait doucement dans une torpeur bienfaisante malgré les douleurs surgissant d'un peu partout.

Les patrons architectes sortaient de temps à autres de leur bureau et observaient avec surprise le type en piteux état assis sur une chaise.

L'un d'eux vint le saluer pour s'enquérir de son état. Pendant qu'ils échangeaient des banalités, son pote fit son apparition. Il était midi un quart.

« Ben, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu t'es battu ? demanda-t-il sous l'effet de la surprise »

« Non, j'ai pris une bagnole en pleine poire ! »

Il expliqua brièvement la chose sans entrer plus dans les détails.

« Gérard, tu peux me ramener chez moi pendant ta pose ? »

« Pas de problème mon pote. Je vois que ça va pas fort... T'as de la chance, j'ai failli ne pas venir à cause de l'essence. C'est de plus en plus compliqué d'en trouver... »

En sortant, il désigna l'entrée d'un garage.

« Ma voiture est là bas, tu veux que je te récupère ici ? »

« Non ça va aller ».

Le boiteux suivit avec peine son ami, s'installa tant bien que mal sur le siège de la petite Renault pour prendre la direction du village.

Pendant le voyage, il expliqua, que *« comme un con il n'avait pas regardé en traversant la route et s'était fait éclater comme une merde ».*

« Ben dis donc, t'as du prendre un sacré choc ! »

« Ouai, mais t'as pas vu la bagnole... Ce soir ils la passent au marbre. Le mec pleurait. Ils ne sont pas sûrs de pouvoir la réparer ! ».

« T'as toujours le moral toi ?! »

Le moral !?... Mon pauvre Gérard, si tu savais.

Son pote le déposa devant la fontaine du village. L'horloge de la mairie indiquait presque une heure.

« Vas donc voir le toubib ! Je t'embrasse, je dois filer ! »

« Merci, ciao mon pote ! »

Le magasin fermé, ses parents devaient finir un repas fait de bric et de broc, comme à l'ordinaire lorsque Brendan ne se mettait pas en tête de leur préparer quelque chose.

Mais vu l'ambiance décadente, il y avait renoncé depuis longtemps.

« Ben ! Voilà... Ca devait arriver ! Tu as fais quoi encore ? Lanza son père en guise de bonjour »

Il déballa un minimum d'explications, celles d'ailleurs servies à tout le monde.

« Tu vas aller voir le docteur tout de suite. Il commence tôt. Tu as mangé ? »

« J'ai pas faim »

Plus la force de rassembler ses esprits, ni le lieu ni le moment de s'épancher sur son sort, l'époque des échanges de confidences avec ses vieux avait avorté le jour de sa venue au monde. Ne lui restait, à l'instant, qu'à ruminer.

La salle d'attente se trouvait miraculeusement vide.

Un bout de temps qu'il n'avait plus mis les pieds ici. Rien ne paraissait avoir vraiment changé. Quelque chose d'immuable comme dans les églises.

Tout en bois ciré, calme, feutré, ça sentait partout l'encaustique, le parquet craquait dès qu'on y posait les pieds.

Au plafond deux lustres de cristal, des tableaux peints à l'huile sur les murs, de grands rideaux sombres en forme de houppelande qui tombaient de tringles en cuivre, une vieille bibliothèque remplie de livres aux tranches dorées et de vieux magazines éparpillés sur une grande table basse en bois posée sur un immense tapis représentant une licorne.

En ces lieux on parlait toujours à voix basse, comme à confesse. Tout dans ce cadre d'une autre époque imposait le respect.

On n'entendait rien, sauf quelques bruits venus de l'étage où le docteur vivait avec sa mère.

Un bel homme, calme, d'une cinquantaine d'année, célibataire, même si beaucoup lui prêtaient une maîtresse *secrète* que d'ailleurs tout le monde connaissait. Il fumait sans répit des cigarettes allant même jusqu'à en offrir à ses patients.

Un type super, un docteur rare, à l'ancienne qui ne comptait jamais ses heures.

Après avoir toussé à plusieurs reprises pour indiquer sa présence, notre patient finit par entendre les craquements de l'escalier annonciateurs de l'arrivée du docteur.

Il avait par habitude de se diriger vers son bureau sans oublier de jeter un coup d'œil en direction de la salle d'attente.

« Tiens, qui voilà ! »

Sa voix sortait roque et chaude, caractéristique des gros fumeurs. Avec un sourire bienveillant il s'approchait de Brendan pour le prendre par les épaules et l'embrasser. Quoi de plus naturel, il l'avait mis au monde. Mais la grimace de son visiteur l'alerta tout de suite sur son état.

« Qu'est ce qu'il t'arrive ? Viens, entre ! dit-il en poussa la grande porte en bois massif de son bureau,

« Montre-moi ça ! »

Brendan expliqua brièvement l'accident, enfin le résumé habituel.

Le toubib le fit se déshabiller et s'installer sur la table de consultation puis inspecta consciencieusement les blessures, sortit son stéthoscope qu'il balada sur son torse, lui prit la tension, lui palpa les membres, les glandes, lui fit plier et déplier les jambes et contrôla la colonne vertébrale.

Brendan demeurait inquiet dans l'attente du diagnostic.

Installé derrière son immense bureau, le toubib alluma une cigarette et commença à rédiger son ordonnance.

« Tu peux te rhabiller mon grand ».

Pendant qu'il enfilait ses vêtements le docteur l'informait.

« Tu n'as rien de cassé, c'est déjà ça. Mais tu es pas mal secoué. Je vais te donner ce qu'il faut... »

Tout en écrivant, il entra dans l'énumération de décoctions diverses que devait réaliser le pharmacien, de leur posologie, sur les quantités à ingurgiter tous les jours.

« Pour les écorchures tu vas mettre ce produit. Tu laisses respirer, pas de pansement. »

Puis relevant la tête, il ajouta :

« Il va falloir te reposer quelque temps mon petit. Je vais te faire un certificat pour le lycée »

Lui, dépité soufflait sa rancoeur par un côté de la bouche.

Le docteur, qui ne s'attendait pas à une telle réaction, quitta des yeux son ordonnance :

« Quoi... c'est un problème ? Tu m'épates ! Ce n'est pas l'année de ton bac et tu vas te retrouver en vacances prématurées ! Ne me fais pas croire que tu fayottes, tu n'as pas changé j'espère ? »

« Non, mais... Il faut impérativement que je sois au bahut demain... »

Formidable docteur avec son air malicieux, compréhensif, ô combien réconfortant en des moments pareils.

« Un rendez-vous, n'est-ce pas ? »

« Ben oui... »

Il aurait bien tout raconté. Mais il eut fallu des heures.

« Ecoute, avant tout, tu prends tes médicaments. C'est impératif, tu comprends ? »

« Oui docteur »

« Ensuite, tu es fort comme un turc. Demain tu seras courbatu, mais pas assez pour t'empêcher de bouger et vu le contexte, je pense que rien ne va t'arrêter ? »

« Je pense que non »

« Ne t'inquiète donc pas expliqua le toubib en se levant pour le raccompagner. Mais avant d'ouvrir la porte, la main callée sur la poignée, il questionna : Toujours en conflit avec tes parents, n'est-ce pas ? »

Brendan haussa les épaules faisant une mimique qui ne laissait guère place au doute.

« Tu es un homme maintenant. Mais ils ont du mal à s'y faire. Ils t'aiment tu sais. Je leur parlerai, fais moi confiance »

Le prenant dans ses bras avec beaucoup de précaution il lui dit en guise d'au revoir.

« Fais attention à toi ! »

Il devait être deux heures, la pharmacie qui se trouvait à quelques mètres semblait ouverte. Elle ressemblait à la boutique

d'un apothicaire, avec ses pots et ses vases de verre remplis de feuilles séchées, de racines diverses propices aux décoctions. L'intérieur s'entourait de meubles en bois de chêne, garnis de tiroirs sur lesquels des bouts de porcelaine ovales cloués annonçaient les noms savants des plantes miraculeuses. L'échoppe s'imprégnait d'un mélange de senteurs de remèdes de vieilles femmes, d'éther et d'ammoniaque.

En entendant tinter la clochette de l'entrée, le potard vint aux nouvelles

« Alors, quoi de neuf ? »

« Comme vous voyez... Tout va bien ! »

« Ah !... bon sang... Ca t'arrive d'être sérieux ? »

Brendan ne répondit que par un sourire du coin des lèvres en lui tendant l'ordonnance. Le pharmacien se retira pour préparer ses potions magiques, ce qui prit un temps infini.

Appuyé au comptoir il continuait à ruminer les événements tout en lorgnant sur l'arrière boutique comme pour faire accélérer les choses, soufflant son impatience du coin de la bouche.

L'apothicaire se pointa enfin, prit quelques boîtes complémentaires sur des étagères avant de poser le tout sur le comptoir.

« Suis bien la prescription du médecin ! »

« Non, je mets tout à la poubelle en rentrant... »

« T'es chiant Brend.. »

En sortant, les seules paroles réconfortantes du docteur l'avaient presque guéri. Rien de grave, donc rien d'impossible. La foi remontait en lui, mais était-ce vraiment la foi ou l'envie d'en découdre ?

Les remèdes avalés à la va vite, comme si la guérison dépendait de la rapidité d'absorption, il s'enferma à double tour dans sa chambre et s'allongea sur le lit. Il pouvait enfin se concentrer, du moins le croyait-il, car lorsqu'il se réveilla d'un somme qui lui parut durer cinq minutes, sept heures du soir sonnaient au clocher de l'église.

Groggy, le cerveau ramolli, côté réflexions il s'accorda un beau zéro pointé.

Les idées revenaient, par morceaux, comme un puzzle difficile à rassembler.

Ce soir, téléphoner ? A quoi bon. Demain... Demain Isa passait son bac... le matin ? Non à quatorze heures...
Il retomba dans le coma.

La veille, alors qu'il rentrait au village, Isa épuisait toutes ses ressources à arpenter les rues, à visiter les lieux où elle supposait sa présence.

Accablée en retournant dans la villa, elle embrassait Meg qui s'étonnait de sa mauvaise mine, avant de s'installer devant son bureau, le moral dans les chaussettes.

Elle ressassait les évènements pensant devoir s'expliquer au plus vite.

Brendan devenait craintif, de peur de perdre avec elle sa fameuse « attache ». Les circonstances prêtaient à confusion. Il ne fallait pas qu'il se sente trahi lui qui tournait en dérision ce genre de situation.

Elle se revoyait rire en l'écoutant se moquer de ces bouffons alpaguant avec leur grosse bagnole et de ces « connes », qui se pavanaient à leur côté. « Mais qu'est-ce qu'elles ont donc dans la troche ? ».

L'esprit tordu par les ressentiments, elle n'avait pas remarqué ce qui l'attendait et qui allait encore accentuer son anxiété.

Au travers de ses cils humides, se dessinait sur le sous-main quelque chose d'inhabituel.

Une petite enveloppe sur laquelle une écriture connue avait inscrit son nom. Elle l'ouvrit, intriguée.

Salut Isa,

Je n'ai pas eu l'occasion de te voir pour te dire que je passe mon oral vendredi à 9 heures

Dimanche soir, nous avons décidé avec maman de partir à la campagne pour que je puisse bien réviser. Ca me fera du bien. Ne viens pas à la maison.

Je t'embrasse.

Solange

Le mercredi 26 juin :

Brendan avait dormi d'un trait, tout habillé.

L'extraction fut laborieuse, la tête plongée dans un épais brouillard.

Le réveil qui n'avait pas encore sonné indiquait tout juste sept heures du matin.

« *Tu parles, pas étonnant ! Ça fait combien de temps que je dors ?* »

En vrac, les reins pétés, il se traîna jusqu'à la salle de bains en baillant la gueule ouverte comme jamais, se dévêtit pour une toilette approfondie en inventoriant les dégâts à mesure qu'il touchait les parties douloureuses de son corps.

Des hématomes sur les jambes, sur le coude gauche, des éraflures aux bras, rien au visage sauf deux yeux glauques qui émergeaient au dessus de poches colorées d'un horrible violet.

« *Bonjour la drague !* »

En plus il puait le mort.

Il se rase, brossa ses dents qui devaient sentir le fennec, arrangea sa chevelure et changea de vêtements.

La métamorphose opérait lentement, l'apparence devenait plus humaine et les courbatures s'estompaient, mais à cette heure personne n'aurait aimé lui sauter dessus.

Un café revigorant fit descendre par le gosier les médocs avant qu'il n'en glisse quelques uns dans une poche pour le midi, avec l'espoir qu'ils n'allaient pas à nouveau le « *mettre nase* ».

La prescription contenait par ailleurs des vitamines « *à ne pas prendre le soir* », il en avala trois au lieu d'une, au cas où.

Depuis sa sortie du bain, ses méninges reprenaient place, ses nerfs aussi car le ralenti de l'accident passant en boucle lui remontait crescendo dans les glandes.

La mustang, Isa, son visage qui se détournait, *ce con, au volant, ce bouffon. C'est qui cet enfoiré ?*

L'impatience le gagnait, celle de savoir, d'avoir une explication.

Il était mur pour la déflagration.

Le petit déjeuner avalé, il se dressa, la rage au cœur. Mais la pendule n'affichait que 9 heures. *Qu'est ce je vais branler jusqu'à 14 heures ?*

La rencontre encore lointaine, ne tenant plus en place, il connaissait une méthode pour faire avancer le temps : Bouger
Partir en stop allait l'occuper, mais comme toujours quand on n'est pas pressé, la première bagnole fut la bonne. Elle le débarqua au centre ville vers 10 heures.

Il fila direct au bahut pour consulter le panneau d'affichage et connaître la salle d'examen.

Le gars, qui lors de l'affichage des annonces avait fait un signe à Isabelle pour la prévenir de son arrivée, se trouvait sur son chemin.

« Salut, tu n'as pas vu Isabelle ? »

« Qu'est ce qui t'es arrivé ? »

« C'est rien, laisse tomber, alors tu l'as vu ? »

« Non... Enfin... Tu sais bien qu'elle a passé son oral »

« Quand »

« Ben, hier... »

« Quoi ?... Hier ! Mais, putain, c'était prévu aujourd'hui, non ? »

Il approcha du tableau, suivit la liste des noms

« Tiens, regarde ! »

L'autre prolongea la ligne du doigt pour atteindre l'horaire ce qui eut pour effet de mettre Brendan en arrêt comme un clébard devant un perdreau.

Le « mercredi 26 juin » était surchargé à la main par « mardi 25 juin »

« Voilà... Avec ce bordel les horaires s'aménagent et hier, elle a pu passer »

« Comment ça, *elle a pu passer...* »

« J'ai rien compris... Elle est entrée dans la salle... Elle a présenté sa carte d'identité, a émargé et s'est tirée aussi sec »

« Enfin, tu rigoles, tu me prends pour un con ou quoi ? ».

L'autre leva les bras au ciel :

« Enfin... Regarde... Partout c'est la merde. Tu étais là lundi...

Tu t'es bien rendu compte... C'est la foire totale ! Manquent plus que les manèges et les baraques à chichis ! »

Brendan sous le choc tenta néanmoins :

« Tu sais où elle habite ? Il faut que je la vois »

« Tu veux dire... aller chez elle ? »

« Non à Rome voir le pape ? ».

« Tu sais qui est son père ? »

« Le pape ?... Ah merde... »

Les choses se présentaient d'une étrange manière qui le laissait tout chose. Ses allusions au paternel, à vrai dire... après réflexion... Elle n'avait jamais parlé de ce qu'il pouvait bien faire. L'autre dans un rictus ironique lança comme une évidence.

« Enfin ! C'est le plus grand patron de presse de la région ! ».

« Et alors ? »

« Alors ?... Essaie donc de t'introduire chez lui. Tu vas vite comprendre ».

« Et si elle avait un accident ? Personne ne pourrait prendre contact pour le prévenir en cas de problème ? »

« Elle a eu un accident ? »

« Mais non, pauvre con. Réponds ! »

« Oui... Certains profs... Ou le proviseur... bien sur que oui, mais il est en voyage aux Etats Unis »

« Et sa mère ? »

L'autre fronça les sourcils.

« Dis donc, tu n'as pas l'air au courant de grand-chose !? »

Réflexion ô combien irritante. Il commençait à voir rouge, mais pas question de heurter son interlocuteur.

De rage il aurait bien mis une petite baffe dans sa gueule de faux cul, mais il en apprenait plus en cinq minutes que durant toute sa relation avec Isabelle.

« Dis moi ... toi par contre ... tu m'as l'air d'être au courant de pas mal de choses ?! »

« Et pour cause, mon vieux travaille chez le « magnat » depuis des années »

Comprenant que le dingue naviguait au bord de la rupture il se crut obligé de rajouter :

« Ne crois pas. Je t'aime bien ».

« On ne se connaît pas... »

« Moi oui ! Isabelle nous parle souvent de toi. Je pense qu'elle t'aime beaucoup ».

« Bon...Alors... Sa mère ? »

« Elle est morte quand Isabelle avait cinq ans »

Oh putain !

Lui qui disait l'aimer ne connaissait rien de sa vie. L'avait-il seulement questionnée ? S'était-il une seule fois intéressé à elle, toujours prévenante et attentionnée. En égoïste il ne regardait que son nombril, étalant ses problèmes sans jamais avoir posé la moindre question sur les tourments, ou les angoisses d'Isabelle...
Que dalle !

Le faux cul enclin à la confiance, il alla plus avant dans sa pêche aux informations.

« Elle a des frères, des sœurs ? »

« C'est la cadette de la famille. Elle a un frère aîné et une sœur plus âgée qui vivent à l'étranger. Elle va souvent les voir pendant les vacances »

« A l'étranger ? »

« Oui, aux Etats Unis. Sa mère était américaine »

Bordel ! Cette accumulation de révélations mettait en évidence ses énormes lacunes sentimentales. De tout ça il ne savait rien, pas même le début de quoi que ce soit.

Pauvre Isabelle ! Pauvre con que je suis !

Mais qu'est-ce qu'il venait foutre avec ses petites histoires ? Comment Isabelle pouvait s'être entichée d'un type comme lui ?

Restait une demande qui lui pesait. Il allait devoir se confesser à ce sans couille, mais il devait impérativement le faire. Qui sait si une autre occasion se présenterait ?

« Dis moi, elle m'aime beaucoup à ce qu'elle te raconte... ».

« Oh, oui !! »

« Je l'ai vue hier dans une décapotable, une mustang, rouge, avec un type brun, environ vingt cinq ans, une raie au milieu et des cheveux longs, ondulés, qui lui tombaient de part et d'autre du visage. Ca te dit quelque chose ? »

Son interlocuteur se raidit, levant les yeux au ciel pour disparaître dans les nuages.

Pour ramener le cerf volant sur terre, Brendan tira sur la ficelle :

« Alors ? »

Il se grattait le front inquiet de répondre.

« Ce bouffon est le fils du directeur de rédaction de la boite. Un vrai connard ! »

« Et qu'est-ce qu'elle foutait avec ce vrai connard ? »

« Mais je n'en sais rien, merde, je n'en sais rien ! »

Pensant avoir fait le tour du sujet, n'espérant plus rien tirer d'intéressant, Brendan détourna son regard, l'air pensif, les yeux perdus dans le vague puis oscilla du chef en signe de gratitude.

« Merci mec ! Tu m'as beaucoup aidé. »

Et contre toute attente, le faux cul, comme attendri, lança :

« Villa, *myosotis* au Faron, bon courage ! ».

« Au fait c'est quoi ton prénom ? ».

« Charles ! »

Brendan lui glissa un clin d'œil en s'éloignant, décidé à découvrir au plus vite la fameuse adresse.

En longeant les ruelles de la basse ville pour remonter vers le centre, une surprise de taille l'attendait.

Là, devant ses yeux, garée sur un trottoir : La mustang rouge !

Aucun doute possible.

Prêt à faire une belle estafilade sur la peinture ce fut une mallette posée à l'arrière du siège conducteur qui attira son attention.

Occasion trop belle pour ne pas en profiter, il plongea la main derrière le dossier pour la retirer en faisant du regard le tour des façades à la recherche d'un curieux.

La ruelle était déserte mais bien longue.

Si ce con sortait de quelque part il le verrait certainement.

Une porte entrouverte se situait à une trentaine de mètres.

Il s'engouffra dans un couloir pourri, dissimula rapidement son butin dans un recoin du bas de l'escalier et revint jeter un œil par l'entrebâillement.

Moins d'une minute plus tard, le bouffon arrivait en courant, l'air stressé, les yeux fixés sur l'arrière de la décapotable.

A hauteur de la portière, il bascula le siège conducteur.

« Merde !! Merde !! » Hurlait-il en lorgnant dans les deux sens de la rue.

Juste le temps pour Brendan de retirer sa tête avant qu'il ne le voie.

« Oups ! »

Si ce con venait jusqu'ici, il pourrait toujours sortir faisant mine d'être un occupant de la maison, délaissant un instant la mallette pour la récupérer plus tard.

Par ailleurs impossible que ce *bronze* puisse le reconnaître.
L'épisode de l'accident avait été trop rapide.

Enfin, si ça tournait mal il serait bien de taille à se défendre
D'ailleurs, ce n'eut été pour la mallette, il serait bien sorti lui en
coller une et avoir une petite explication.

Le « trou duc » montait, redescendait comme un dingue une
partie de la rue sans jamais dépasser une dizaine de mètres
autour de son engin.

Puis ce fut le silence avant que des voix articulent des paroles
dont il ne put comprendre le sens et que des pas s'approchent
dans sa direction.

L'avait-on repéré ?

Il escalada rapidement quelques marches d'escalier.

La suite lui parût inéluctable. Quelqu'un allait entrer.

Les gonds grincèrent. Lentement la clarté envahit le couloir.

La silhouette apparût dans l'ouverture béante.

C'était lui.

Quelques secondes pour décider.

Brendan descendait les marches le plus naturellement du monde
tandis que la silhouette venait de franchir le seuil.

Quatre mètres les séparaient.

Mais rien ne se passe comme prévu lorsque l'on se fourvoie sur
celui qui vous fait face.

Deux mètres encore.

Brendan approchait les poings serrés sans savoir ce qu'il
convenait de faire.

Puis tout bascula en une fraction de seconde.

Le visage paniqué de son adversaire, la première phrase qu'il
articula, allait tout remettre en question.

« Bonjour.... On... On vient de me voler. S'il vous plait... Vous
pouvez m'aider ? »

L'évidence se dévoila en un éclair.

Ce type, aux abois, la sueur coulant sur son front, ignorait
forcément tout de lui.

Récupérer la mallette devint alors le but capital qui pouvait
mettre cet empaffé dans la douleur. Une revanche à moindre
frais.

« Comment ça on vous a volé ? »

« Juste là, devant... J'avais garé ma voiture... J'ai oublié une mallette et le temps de... »

« Ah bon ? C'est que... Je ne suis que de passage. La personne que je venais voir n'est pas là »

Le bouffon en état de fébrilité, ne sachant dans quelle direction aller, entraînait, sortait, cherchait ailleurs de l'aide, s'énervait et surtout perdait en lucidité.

« Putain... Mais c'est pas vrai... ! Ah, si je tenais l'ordure... Houuuuu... Putain... »

« Elle est où votre voiture ? »

Pointant l'index en direction de la Mustang

« Là... Devant ! »

« Désolé, je n'ai vu personne. Et pourquoi serait-il entré ici ? »

« Je n'en sais rien... Ca s'est passé tellement vite... »

Lui s'efforçait de ne rien laisser paraître d'une émotion pouvant le trahir.

« Désolé à nouveau, mais je ne peux rien vous dire de plus »

« Bon... Merci quand même... »

Comme la voiture ne pouvait aller que vers le haut de la rue à cause de son sens unique, Brendan prit le chemin inverse et vint se planter à l'angle de la dernière maison. Une vue imprenable sur la suite qui devait se dérouler.

L'autre dépité reprenait ses va-et-vient autour de l'engin, puis d'un coup de pied rageur dans le pneu avant, mit fin à la représentation.

La portière encore ouverte, furieux il rebascula le fauteuil conducteur, monta dans son bolide et démarra en trombe dans un nuage de fumée d'échappement.

Notre guetteur patienta un bon quart d'heure avant de s'aventurer dans la rue.

Il n'avait vu personne entrer ou sortir, aucune fenêtre ne s'était ouverte, la voie semblait libre et la discrétion assurée.

Dans le couloir il se mit en tête d'ouvrir une mallette un peu trop voyante à son goût pour se balader avec, mais des serrures fermées à clé empêchaient de le faire.

A l'aide d'un petit opinel gardé dans sa poche il les fit sauter.

A l'intérieur, une grande enveloppe cachetée de cire à l'ancienne, qu'il glissa sous sa chemise, un stylo Dupont, des papiers divers

contenu dans un rabat intérieur, un carnet de cartes de visite et trois autres petites enveloppes, qui à vue de nez devaient contenir des photos qu'il fourra dans ses poches.

Visant une poubelle au fond du couloir, il retira une partie du contenu, déposa la mallette, la recouvrit des débris qu'il avait extraits, puis reposa le couvercle avant de sortir naturellement et prendre la direction du grand boulevard.

Chez Charlemagne il acheta un classeur standard, y glissa les documents avant de se diriger au bas de l'avenue Colbert, terminus des bus marseillais qui desservaient aussi le village.

Le Faron... On verrait demain. Il avait son compte. Les médicaments commençaient à manquer car les douleurs cachées derrière les doses d'adrénaline ressortaient une à une.

Pendant le voyage, il riait sous cape du tour joué au bouffon mais les idées noires se bouscuaient au point de ne prêter aucune attention au contenu du dossier ni à celui de ses poches.

Tout allait trop vite, une pose devenait nécessaire pour trier les éléments, les informations, faire le point et surtout éviter que son impulsivité ne lui joue à nouveau des tours.

Pourtant au milieu du fatras qui encombrait sa tête, la réalité commençait à poindre.

Pouvait-on rationnellement avoir un doute ?

Pourquoi ne pas se confier à Michel ? Pas trop sa nature tout ça, mais le partage de son désarroi pouvait être profitable et mettre ses idées en place en évacuant son ressentiment.

En cet instant son tourment se résumait à une notion simple.

Au nombre du peu de qualités qu'il possédait, celle d'avoir du fric ne constituait pas l'une de ses premières.

Et puis comment aurait-il pu en avoir ? Un constat affligeant qui, rajouté aux bribes rassemblées, conduisait à une déduction irréfutable :

Isabelle disparaissait de son monde pour retourner dans le sien.

Cinq heures de l'après midi.

Le contenu de ses poches déposé sur le bureau, il ouvrit en priorité le classeur et la grande enveloppe.

Le titre de la première page, « Mr le Procureur de la République » et les premières lignes le stupéfièrent.

De ce qu'il venait d'apprendre de Charles, on y parlait du père d'Isa !!

La missive de Solange avait plongé Isabelle dans la déprime. Brendan ayant certainement appelé, qu'avait-il imaginé ? Ou alors, blessé, l'avait-on transporté quelque part ? Restaient les retrouvailles du lendemain. Mais serait-il là ? La nuit, des images embrouillées circulaient dans sa tête, le lycée, la plage, l'appartement de Cunéo, puis la vision de son amour s'écroulant sur la route, sentiments confus, mélange d'espoir et de doutes.

La fatigue eut raison d'elle, ses paupières lourdes finirent par tomber comme un rideau de théâtre.

Elle ignorait qu'en cet instant la mustang roulait à vive allure sur l'avenue de la République. Brendan à nouveau venait de s'écrouler. Marc au volant faisait demi tout pour traverser la route et foncer sur lui.

Du sang partout, tout brûlait. Le bolide rouge venait de quitter la ville. Des arbres, une campagne. Le ciel, puis la route, puis encore le ciel, tout tournait. Un vertige, envie de vomir, elle étouffait...

Un hoquet, un sursaut, la sueur sur le visage, elle avait rêvé.

Un rêve prémonitoire.

En ce matin mémorable de ce même mercredi 26 juin, une porte claquait au rez-de-chaussée.

« Bonjour, Meg »

« Bonjour Monsieur, on ne vous attendez pas aujourd’hui. Mais... ça ne va pas ? »

Elle parlait un français impeccable malgré une empreinte prononcée d’accent britannique.

« Un drame Meg, un terrible drame. Isabelle est ici ? »

Sa voix tremblante, essoufflée dénotait un effort gigantesque pour garder son calme et un minimum de sang froid.

Sans poser d’autre question, voyant son maître exténué au point de s’asseoir, Meg répondit :

« Oui Monsieur, elle dort toujours ! »

« Allez tirer les rideaux, il faut que je la voie au plus vite »

Montant à l’étage elle fit ce que Monsieur avait demandé.

Isa, eut du mal à ouvrir les yeux quand le jour pénétra soudain dans sa chambre, mais lorsque Meg annonça l’arrivée impromptue de son père, elle jaillit du lit et sans prendre le temps de se coiffer ni de faire un brin de toilette, descendit en courant pour se jeter dans ses bras.

« Papa ! »

Un élan coupé net au milieu de la pièce quand elle le vit assis, défait, dans une attitude de décrépitude totale, inhabituelle.

« Papa ? »

Il ne fit que relever la tête :

« Ma chérie ! Ma chérie ! »

« Qu’est ce qu’il y a ? Mais tu es déjà revenu ? Comment vont Paul et Margareth ? »

Aucune réponse. Les coudes sur ses genoux, la tête entre les mains, on ne voyait que le sommet de son crâne et des soubresauts qui secouaient son dos.

Elle, à demi pliée vers lui, les bras ballants, le regardait avec stupeur.

Isa n’avait jamais vu son père dans un état pareil.

Péniblement le magnat se leva les bras tendus vers elle.

Ses yeux humides suppliaient.

« Papa ? »

« Je ne pouvais rien te dire au téléphone... et puis il fallait que je vienne te chercher... Margareth... mon Dieu... Margareth a eu un terrible accident ! »

Sa phrase s'entrecoupait de sanglots.

Isa, ne bougeait plus, terrorisée, son père continuait d'avancer.

« Comment va-t-elle ?... Papa !? »

« Elle est morte, mon Dieu, elle est morte !! »

D'avoir à annoncer cette pénible nouvelle, sa peine en fut décuplée.

Il l'aimait, il l'aimait plus que tout au monde.

A l'instant où il allait la prendre dans ses bras, Isabelle portait les mains sur ses yeux, partait sur le côté, et s'effondrait.

Lorsqu'elle reprit connaissance, étendue sur un canapé, entourée de Meg, de Georges et de son père elle tentait de se lever, mais on lui fit signe que non.

« Margareth, ma sœur, mon amour, ce n'est pas possible !! »

Elle pleurait à s'en trouver encore mal.

« Et comment cette horreur a pu arriver ? »

« Un accident... Un accident de voiture. Elle aurait perdu le contrôle, du moins on le suppose. L'affaire est suspecte »

« Ce n'est pas possible ! » répétait-elle.

Le père, ayant repris un peu assurance annonça d'une voix douce et réconfortante :

« On embarque à midi ma chérie... Je t'expliquerai tout ça mon amour... Vas te préparer ».

« Et Marc, ce pauvre Marc ! »

« Je l'ai prévenu. Il est dans tous ses états. Il doit régler une affaire et embarquera cet après midi pour nous rejoindre ».

Un lourd silence se posa sur la pièce. Le père regardait sa fille qui ne bougeait plus, livide.

« Mais Papa ! »

« Je sais »

Isa le regarda, bouche bée.

« Mais, papa, tu ne sais même pas ce que je vais te dire ! »

« Tu as les yeux de ta mère, Isa, puis, comme elle ne comprenait pas, tu es amoureuse, n'est-ce pas ? »

Le choc ! Elle n'en revenait pas. Comment avait-il compris ?

« Oh, papa, c'est abominable ! »

« Ecoute, on a deux heures devant nous, écris lui... En route on postera tout ça »

« Je te raconterai papa, c'est promis »

Alors qu'elle montait laborieusement les escaliers pour regagner sa chambre, le paternel cria au travers de la pièce.

« Au fait Isa, avant de prendre mon vol pour rentrer, j'ai fait prévenir le lycée pour ton oral du bac. On m'a répondu que tu l'avais passé hier. Il va falloir, pour ça aussi, que tu me racontes ! »

En poussant les rideaux de l'une des fenêtres du salon, le magnat regardait l'air pensif les premiers bougeons éclore dans ce jardin qui avait connu bien des bonheurs et bien des tourments. Un sourire mélancolique s'esquissait sur son visage, l'indulgence de ceux qui ont vraiment vécu.

Dorothy !

Il l'avait aimé comme un dément. En 1944, engagé depuis quelques mois dans la résistance, blessé lors d'une escarmouche avec « les frisés » pour sauver la vie d'un colonel US, il fut pris en charge par les américains, transporté aux USA soigné, dorloté et décoré. Il avait 19 ans. C'est là qu'il fit la connaissance de Dorothy. Ils s'aimèrent éperdument. Un an plus tard naissait Paul.

Il épousa son amour avant de revenir en France avec leur fils.

Deux ans plus tard naissait Margareth. Puis 1950 souhaita la bienvenue à Isabelle.

Aujourd'hui elle était le portrait de sa mère, jusque dans ses manières, dans sa façon de se mouvoir, dans son sourire.

La maman mourut en 1955 d'une maladie dont on ne sut presque rien.

Lui, ne s'en étant jamais remis, reportait son affection sur ses enfants.

Pour parfaire l'éducation de son aîné, il l'envoya tout naturellement aux Etats Unis dans une grande université. Paul avait aujourd'hui vingt quatre ans, le temps passait si vite.

Le fiston avait dégoté un bon boulot dans un cabinet d'avocats réputés. Durant ses études il résida chez sa tante, la sœur aînée

de sa femme puis, ayant fait la connaissance d'une jolie petite brunette, ils avaient décidés de demeurer ensemble et désormais Paul vivait là bas.

Margareth l'avait suivi après son bac pour tenter à son tour de réussir sa vie.

Restait Isabelle qu'il ne savait comment chérir. Elle savait comment le manoeuvrer, même s'il n'était dupe de rien.

Assise devant son bureau Isabelle débutait sa lettre.

Avant d'en écrire les premiers mots une pensée douloureuse lui traversa l'esprit.

« Mon Dieu Marc... Ce pauvre Marc, si gentil, c'est horrible ! Et moi qui l'ai envoyé bouler ! Il venait de faire une folie en achetant cette mustang pour Margareth... Il était si fier... Tout ça va trop vite... Bon, il faut que je me concentre... Comment tout expliquer sans ne rien oublier ? »

Sa main tremblait d'angoisse et de douleur.

Les premiers mots tombèrent sur la feuille dont l'en tête, assortie à l'enveloppe, se décorait d'un petit mouron rouge reconnaissable entre mille, petite fleur qui devait connaître bien des déboires.

Le contenu de la grande enveloppe ne dévoilait qu'un charabia juridique auquel il ne comprenait rien. On y parlait du père d'Isa, de pognon, de documents frauduleux, d'une affaire Sud acier, d'italiens et d'histoires nébuleuses.

Son esprit s'évaporait, préoccupé par des soucis de toute autre nature.

Il laissa tomber les feuilles dans un tiroir du bureau.

Les autres enveloppes contenaient effectivement des photos. Les regarder ne constituait pas un effort de compréhension même s'il ne connaissait aucun de ces personnes en costard cravate.

Quant aux cartes de visite, un coup d'œil distrait lui sembla suffire. Pour lui, rien n'avait un quelconque intérêt.

L'avenir allait dire le contraire.

Il balança le tout dans le même tiroir ainsi que les papiers chiffonnés qu'il sortit de sa poche.

« Tout ça pour de la merde ! »

Vraiment décevant. Il allait finir par regretter la bagarre avortée dans ce couloir sordide, mais restait le stylo Dupont.

Il le tourna dans tous les sens, considérant cette « prise » comme la seule intéressante.

Sur l'accroche, deux lettres gravées : M & M.

Dans les cas graves nécessitant longue réflexion, il s'installait alors sur le lit, la tête penchée en arrière en dehors du matelas, les pieds contre le mur, les yeux fixés au plafond. Le sang affluait au cerveau pour voir un monde à l'envers.

Les meubles semblaient suspendus, les bibelots et les livres tenaient par miracles comme collés aux planches de la bibliothèque. Le plancher qu'il surplombait était vide de tout sauf de cette coupure en relief causée par la poutre qui le traversait et du lustre qui, au lieu de descendre, semblait cette fois mis sur pieds.

Dans cette position il fallait enjamber le bas de la porte pour entrer dans la pièce.

La blancheur maculée donnait à cette perspective un aspect de netteté absolue sur laquelle son esprit longuement naviguait, espace singulier où les idées descendaient au travers d'un cerveau parfaitement irrigué.

Aujourd'hui, le cas se présentait comme suffisamment dramatique pour qu'il fût incité à prendre la position.

Après un grand soupir, la tête ainsi positionnée, il commençait à ressembler les événements pour les faire coïncider les uns aux autres.

Un mélange savant de rancœur et de sentiments inconnus. Au besoin d'Isabelle, son cœur se serrait à la pensée de la perdre. Il apprenait la profondeur de l'amour par l'absence de sa cause, cette dépendance qui enchaîne mais que l'on accepte malgré tout car s'en dégager devient pire que le mal.

Ce besoin absolu qui chamboule et sans lequel désormais la vie s'en trouverait désertée.

La jalousie le tenaillait-il ? Non, plutôt la déception l'aigrissait à la seule pensée qu'elle ait pu faire partie de ces connes prises au miroir du fric.

Mais n'était-ce pas son milieu qui voulait ça ?

Un devoir s'imposait : Rester grand seigneur, accepter la défaite quitte à demeurer dans le tourment. Le contraire serait prendre le risque du ridicule. L'amour ne pouvait se vivre à sens unique mais, partagé, il devait être sans tâche.

Paradoxalement sa peine lui donnait un statut, le grandissait d'un vécu, diffusant bizarrement en elle sa propre consolation.

Il s'y trouvait presque bien, car tout restait encore possible. Rien de définitif. Il suffisait d'agir pour tout remettre en cause, une sorte d'incertitude positive le nourrissait, le transcendait, au point que ses poils se hérissaient tout le long de son corps.

Une confiance en lui indémontable. Il serait le plus fort.

L'action, voilà ce qu'il fallait pour nourrir ses espoirs.

Il devait la voir, impossible pour lui qu'elle le lâche ainsi sans aucune explication.

Se confier à Michel devenait prématuré.

Et puis... Et puis... Les paupières devenues lourdes, sa tête revint sur le lit, les médicaments pris en rentrant commençaient à faire leur effet le plongeant dans une bienfaisante léthargie.

Jeudi 27 Juin

L'avion depuis la veille avait emporté Isabelle.

Malgré ses courbatures Brendan se fit violence pour monter dans le bus de la première heure, bien décidé à crever l'abcès.

Le cœur battant, il descendit au centre ville et prit la direction du Faron à la recherche de l'adresse communiquée par Charles. Ce ne fut pas chose aisée.

Existait dans ces lieux une succession de villas cossues dont les porches et les portails d'entrée se camouflaient dans des renforcements ou derrière des feuillages qui encombraient la vision des numéros et des plaques portant le nom dont on avait affublé ces luxueuses résidences.

Personne. Tout espace s'avérait bouclé, aucune vision possible même pas sur les jardins extérieurs.

Plus de trois quarts d'heure s'écoulèrent avant qu'il n'aperçoive une personne susceptible de lui fournir un renseignement.

Le type en question promenait un chien, une sorte de croisement entre une saucisse et un gros rat dont il aurait hérité le museau. Le maître aussi d'ailleurs. Tel chien, tel maître dit-on. Le chien avait l'air con.

« Bonjour Monsieur »

« Bonjour »

« Je cherche la villa myosotis »

Le maître de l'andouillette l'examinait avec grande suspicion, éructant un léger hoquet moqueur tandis que son clebs faisait mine de dresser la patte en reniflant les godasses.

Dans ce monde huppé, le ridicule ne tue plus depuis des lustres et les titres de propriété semblent s'étendre jusqu'aux routes environnantes, chacun jouant le rôle de gardien de l'entre soi.

« Et c'est pourquoi ? »

Brendan s'éloignant de la giclée possible du rat, répondit avec assurance :

« J'ai rendez-vous et j'ai du mal à trouver »

Prenant l'air exaspéré de celui qui se voit contraint de fournir un renseignement alors qu'il se serait bien passé de le faire, l'homme soupirant, l'air pincé, finit par indiquer :

« C'est vrai que ce n'est pas évident... Bon, à trois cents mètres sur ta gauche il y a un chemin. Tu continues jusqu'au bout et tu tombes sur un grand portail. Là, tu verras des gardiens. Tu as

vraiment intérêt à avoir un rendez-vous ! ». Il déclancha un sourire ironique « Enfin tu verras ! ».

« Merci bien... Monsieur »

En suivant la direction indiquée, Brendan se sentant épié fit volte face.

Le maître et le chien qui en profitait pour lâcher sa crotte le regardaient s'éloigner, le premier avec amusement, l'autre avec l'air con du chieur constipé tentant vainement de faire tomber son étron, les oreilles pointées en arrière pour écouter son cul lui dire que tout se passait bien.

« *Qu'est ce que tu crois pauvre con, que je vais me dégonfler ?* »

A l'amorce du chemin, caché par les branches des arbres de l'allée, on apercevait un grand portail entouré de vigiles endimanchés.

A son approche ils se regroupèrent et l'un d'eux vint à sa rencontre.

« Vous voulez quoi ? »

« C'est bien la villa myosotis ? »

« Oui, et vous voulez quoi ? »

« Je viens voir Isabelle »

D'un ton moqueur, se retournant vers ses collègues il balança :

« Ce jeune homme vient voir Isabelle, les gars ! »

Comme si l'impossible était demandé, cette réflexion suscita chez les autres connauds, échanges de sourires et de rires narquois

« Et tu lui veux quoi à Isabelle ? »

« Ca, c'est mon problème. Vous pouvez simplement lui dire que je suis là ? C'est pas bien compliqué ? »

« Si... C'est compliqué ! Très compliqué même... »

« Et pourquoi ? »

« Je n'ai pas à te répondre. Mais je vais quand même le faire. Tu vois ici, si nous ne sommes pas prévenus nous ne laissons entrer personne. Et... comme nous ne sommes pas prévenus, tu devines la suite... ? Et même si on l'était, on ne te laisserait quand même pas entrer. Ici il n'y a plus personne, tout le monde est parti hier... tu comprends ? »

Lui ne laissait paraître qu'un visage ahuri,

« Partis ?... Pour longtemps ? »

Le sbire commençait à se crispier, mais le visage désespéré du « petit jeune » lui inspira confiance jusqu'à lui avouer :

« Tu sais, on n'en sait rien. On n'est pas payé pour savoir. Ils sont aux Etats Unis, Isabelle compris. Pour le reste je ne peux t'en dire plus. Alors, s'il te plait, il faut que tu t'en ailles ».

Les yeux de Brendan se perdaient dans les hautes branches avant de redescendre pour croiser ceux du vigile dans un sourire misérable.

« Ok. Mais faites-moi quand même un plaisir. Quand vous la verrez dites lui que Brendan est passé »

« C'est ça, vouai, on lui dira ! »

Cette dernière phrase, pour le moins ambiguë, de celles qui font voir rouge et alimentent les glandes, il eut du mal à la digérer.

Son interlocuteur aurait été seul il lui collait un bourre pif, mais les autres lui seraient tombés sur le râble, ne lui laissant aucune chance. Alors, il se contenta de tourner le dos en adressant un signe de la main tout aussi équivoque en guise d'au revoir.

Méfiant sur la qualité des réponses et ne s'avouant nullement vaincu, il poirotta dans l'encoignure d'un portail, guettant les allées et venues de l'entrée du chemin.

Un fiasco. Aucun véhicule, aucun individu n'emprunta le sentier des cerbères.

Seuls le chien et son maître repassèrent devant lui sans l'apercevoir.

Le rat s'arrêta pour renifler la merde laissée à l'aller, dressa la patte pour arroser son œuvre d'une petite giclée avant qu'un coup de laisse ne l'extirpe pour laisser place aux mouches.

Vers midi, désespéré et affamé, Brendan redescendit au centre ville pour regagner le port.

Inutile dès lors de chercher Isabelle. Pourquoi était-elle partie d'ailleurs ? Mystère. Aucune information, aucun message ne lui permettait d'élaborer la moindre réflexion.

Lui vint à l'idée que ce faux cul de Charles pouvait être au courant de quelque chose.

Après avoir ingurgité à la va vite un sandwich au Neptunia, il passa au lycée et se mit en quête de le trouver. L'ayant cherché partout et questionné ses potes, il obtint enfin une information :

Charles avait passé son oral le matin et ne reviendrait plus avant l'annonce des résultats.

Voilà ce qui s'appelle un cul de sac.

Restait la seule solution, éminemment décevante, celle de rentrer chez lui.

Le soir, accroché au téléphone de la cabine, il appelait désespérément Solange mais comme on le sait désormais, ce fut sans succès.

Michel l'accueillit au rythme de « Baby come back » des Equals un truc qui passait en boucle à la radio depuis l'année précédente.

Ils ne s'étaient plus revus depuis l'accident.

Vautré sur le lit, il restait muet, tournant machinalement et sans les lire les pages d'un magazine.

Son air renfrogné et ses ecchymoses apparentes attirèrent forcément l'attention de son ami qui lui jeta un ensemble de coussins sur la tronche.

« Putain, t'en fais une gueule ! Qu'est-ce qui t'es arrivé ? »

Forcé de s'expliquer, Brendan entra dans le détail de ses journées, surtout la dernière qui l'avait conduit devant les grilles de la villa.

« Je me suis fait baiser »

« Comment ça ? »

« Isabelle... Elle s'est barrée ! »

« Une de perdue... »

Semblant ne rien avoir entendu il raconta ses mésaventures et sa visite aux cerbères.

« C'est une forteresse... Avec des vigiles plantés devant qui te demandent où tu vas et qui te matent d'un regard en biais. Si tu leur dis que tu viens voir quelqu'un, ils t'envoient chier. Sympa non ?

« Comme un blaireau j'ai tanqué des heures au bord de la route sans jamais voir dégun.

« Finalement je me suis dit que c'était pas plus mal. Imagine que je tombe sur le père.

« Ah, salut mec, je couche avec ta fille... Par hasard tu saurais pas où elle est ?

« Alors j'ai mis les voiles.

« Envoyer un message ? Je n'ose même pas y penser, sûr de passer pour un con. Et puis écrire quoi ? Style, « *Tu vas pas le croire Isa... Je me suis fait éclater par une bagnole... Je t'ai vue, tu m'as vu... Pas un signe, que dalle ! Et tu t'es barrée...* »

Michel lui coupa le sifflet.

« Il y a peut être une explication ? »

« Tu en vois une ? »

« Non... Comme ça... C'est compliqué... Mais tu peux y réfléchir ? »

« Réfléchir à quoi ?... A propos, tu leur as dit qu'on partait plus pour Neuneu ? »

« J'ai pas encore eu le courage ! »

« Ca tombe bien ! On se casse. Vive le bain et on verra bien. En fait, au point où j'en suis... Rester ici va changer quoi ?... Je ne sais même pas combien de temps ça va durer ni même si elle compte revenir un jour. Je me suis rendu compte que j'ignorais tout de sa vie et de sa famille. A te dire vrai, je suis là comme un con et en plus je suis malheureux ! »

Il porta les mains sur son visage et les fit redescendre lentement en soupirant, confirmant qu'il était bien atteint.

« T'es mordu à ce point ? »

« Ben vouai... C'est con hein ? »

« J'en sais rien !... Juste que ça m'a l'air sévère ! »

Ces paroles furent noyées dans un rire toussoyeur, suivies d'un grand silence.

Michel avait une toute autre préoccupation.

« Bon... tu es sûr qu'on se casse cette fois !? Tu me refais pas le coup de dernière minute !? »

« Non... Qu'est-ce que je vais branler ici ? Me prendre la tronche avec mes vieux ? Autant aller à Cayenne, donc... on se casse ! »

« Mais elle est au courant qu'on se barre ? »

« Ben non, puisque j'avais décidé de rester ! Du coup je ne lui ai rien dit ! »

« En clair... là... elle ne sait même pas que nous partons ? Et si elle revient et qu'elle te cherche ? »

Le pragmatique Michel donnait une vue éclairée sur le sujet, juste ce que Brendan venait chercher.

Mais quand on est nul on est nul.

« La belle affaire ! Tu crois ça ? Mais elle n'en a rien à foutre de moi ! »

« Ah, bé, vu comme ça... Après... c'est toi qui décides. Et puis tu me gonfles ! Tu voudrais avoir mon avis et quand je te le donne tu n'en as rien à foutre ! Alors... Si tu penses que c'est cuit, tu envoies tout péter et tu fais plus chier. Par contre si tu as un doute... Enfin... T'es pas si con que ça !? »

« Mhumouai... T'as peut-être raison... Je suis à Payolle... Pas cool pour la réflexion.... Bon... j'ai une adresse... Je vais écrire quitte à passer pour un débile »

« Et ben, voilà ! Au moins tu n'auras pas de regret !... t'es lourd hein... !! »

« Ecoute-moi bien Mich... Le jour où ça va t'arriver je te jure que je vais pas te rater. Tu vas pas tomber sur un ingrat, fais moi confiance ! Putain... Fais moi confiance »

Sur ces paroles, il le prit par les épaules, le serra contre lui en signe d'amitié, puis se dirigea vers la sortie.

« Ciao, a domani ! »

Ce soir là, sans même manger, enfermé dans sa chambre, il s'installa au bureau et commença à rédiger sa missive.

En fond sonore les Moody Blues passaient à la radio :

*Nights in white satin
Never reaching the end
Letters I've written
Never meaning to send*

Le stylo se mit à gratter le papier.

Isa,

Je ne sais trop ce qu'il s'est passé ni ce que je dois vraiment penser.

Si cela t'intéresse encore, mon accident que tu as ignoré n'était finalement pas si grave, merci.

Je pense que le pire c'est que tu ne te sois pas arrêtée, même si je comprends que cela aurait été bien délicat !

Ces derniers temps j'ai appris tant de choses sur toi, mais par d'autres malheureusement.

Mon amour profond, Isabelle, se heurte désormais au contexte de ta vie. Il y a pour moi des lacunes que j'ai du mal à combler. On peut comprendre que tu préfères vivre dans un monde plus adapté à ta situation, mais tu aurais pu me l'expliquer franchement. Mes hésitations d'origine étaient justifiées. Je ne peux donc m'en prendre qu'à moi. J'ai cherché vainement à te joindre. Le numéro de téléphone que tu m'as donné, comme par hasard, sonne dans le vide. Je me suis même présenté chez toi et fait jeter par les sbires de service qui m'ont expliqué que tu étais partie pour les Etats Unis et j'en ignore la raison. Comment t'expliquer mes sentiments ? C'est bien trop compliqué. Mon esprit n'est plus là. Je pense que si ta décision est prise de ne plus nous revoir, ce message est bien futile et me met d'ailleurs dans une position ridicule que j'aurais voulu éviter. J'avais entrepris, avant notre rencontre, de suivre un stage de moniteur de colonies et j'ai obtenu une affectation à compter du premier juillet. Je ne t'en avais pas parlé parce que depuis notre rencontre j'y avais renoncé pour demeurer avec toi. Vu la situation, j'ai décidé de partir pour deux mois dans un bled à l'autre bout de la France. Je me passe d'explications comme si j'avais encore l'espoir qu'un jour tu veuilles bien m'en donner. Si c'était le cas n'essaie pas de me joindre ni de contacter mes parents dont tu connais l'état d'esprit car je crains le pire. Je pense avoir compris. Excuse-moi pour cette lettre dont tu vas certainement te moquer.

Brendan

Après avoir relu, il plia le papier dans une enveloppe, inscrivit l'adresse y apposa un timbre de sa collection et jeta la missive dans un coin du bureau.

*Letters I've written
Never meaning to send*

Il posa les coudes sur le plateau, la tête entre ses mains.

En quelques secondes le buvard du sous-main se macula de cercles éclatés en forme de gros virus. Il pleurait comme un gamin.

La lettre d'Isabelle avait été postée (ou pas) la veille et se trouvait (ou pas) dans un bureau de tri. Les grèves allaient en s'atténuant, mais on ne sut très bien ce qu'il advint de son trajet.

Ce n'est que bien plus tard que l'on découvrit, dans une boîte en carton au fond d'un grenier improbable, mélangée à d'autres lettres aux papiers jaunis, une enveloppe ouverte, marquée d'un mouron rouge.

La feuille qu'elle contenait dépassait légèrement de la déchirure. Au dos, un cœur dessiné et en son centre un prénom : Isabelle

En ce jeudi se déroule en parallèle une toute autre histoire.

Marc, alias le « bouffon », perdu dans ses pensées, tourne et retourne dans son bureau en quête d'une explication sur la perte des documents.

Est venu s'y rajouter le coup de fil de son futur beau père lui annonçant le décès de Margareth, auquel il a répondu, entre deux sanglots et de façon laconique qu'il avait une affaire urgente à régler et qu'il prendrait au plus tôt un avion pour les rejoindre.

Voilà une affaire qui tourne mal. Les projets, le mariage tout semble s'anéantir.

Ses nerfs sont à vif. Rassembler les événements, parer au plus pressé, tout s'entremêle et le met aux abois.

Personne ne doit savoir.

Il s'installe sur un fauteuil, tente de faire diminuer sa pression, ferme les yeux et fait l'inventaire.

Margareth... un accident douteux... peut-il y avoir un lien ? Et maintenant que la mallette a disparu comment se sortir d'affaire ?

Reste bien Isabelle... Mais comment pratiquer ?

Lui avouer ses sentiments ? Après le décès de sa sœur ? Peut-être l'occasion rêvée...

Vingt quatre heures au mieux pour trouver une solution. Au-delà tout deviendrait suspect.

« Mon père... Je vais me faire pourrir ! »

Oui, son père, à l'annonce de la mort de Margareth vient de l'appeler. Son ton, ses réflexions... Pas question en plus de lui annoncer la perte des documents. Un problème à la fois. Avec le vieux ce serait la crise. Il serait capable de lui couper les vivres, de le foutre dehors.

Marc refait le trajet dans sa tête. Il sort de la maison, la mallette à la main... la pose derrière le siège conducteur et ne s'arrête finalement que dans cette fichue ruelle. Une moto à un feu ? Impossible il s'en serait rendu compte.

Il se voit sortir de la voiture, il est en retard, il court, il tourne à droite, arrive en vue de la place d'armes, se rend compte de son

oubli, revient sur ses pas. Quoi, l'affaire d'une minute... deux au maximum.

Il revient, tourne dans la rue, revoit la mustang à une vingtaine de mètres, partie garée sur le trottoir. Aucun autre véhicule n'y est stationné. En prolongement et jusqu'au bout de la ruelle il y a quoi?... Quatre vingt, cent mètres, voire plus ?

En une minute est-il possible qu'il n'ait vu personne ?

En revenant à sa voiture, il aurait dû apercevoir quelqu'un sortir de la rue, surtout avec une mallette. Ça lui aurait sauté aux yeux. Dans la partie montante personne ne s'était éloigné. Sauf ces types auxquels il avait parlé et le frisé qui sortait de la maison.

Il ferme les yeux, visualise les lieux.

« Donc... Donc, c'est peut être ça ? Un type qui vit là... qui m'a vu garer la voiture... Qui est descendu... Pour voir s'il y avait quelque chose à piquer... Pour lui rien d'intéressant, à part la mallette... Il la prend, rentre chez lui, l'ouvre... des papiers, pas de fric, un stylo... Il récupère ce qui peut avoir une valeur et jette le reste... Et si... »

En un éclair Marc se lève, sort du bureau, descend dans la cour, monte dans la mustang et démarre en trombe. Il roule comme un fou jusqu'au centre ville.

Il se gare au même endroit, regarde autour de lui. De porte en porte, il sonne, il questionne, il explique. Une mallette, vous n'avez pas trouvé une mallette ?

Le numéro 25. La porte est entrebâillée. Il entre, regarde les boîtes aux lettres. Deux noms. Il monte les escaliers, sonne au premier. Il entend du bruit. On tourne la clé dans la serrure. Une vieille dame apparaît sur le seuil de la porte.

« Désolé Madame, mais hier... » Et il explique pour la énième fois.

« Désolé jeune homme. Oh, vous savez je n'entends plus très bien... Non, je n'ai rien trouvé. En face... non, c'est un débarras... Vous savez les jeunes vont tous habiter dans des maisons neuves, c'est dommage d'ailleurs... Demandez au second, il y a un monsieur... »

Au second, deux portes, pas de sonnette. Il toque deux ou trois fois. Des pas se traînent. Un vieillard lui ouvre.

« Bonjour Monsieur...Désolé mais... » A nouveau il raconte son histoire.

« Ah ben voilà... !! » suffoque le vieux au travers de son asthme en se retournant vers l'intérieur de son appartement.

« Venez... Venez... Vous savez... c'est pas qu'à mon âge je fasse les poubelles... mais cette nuit un chien a du entrer et tout foutre en l'air... y'en avait partout. Alors au milieu de tout ça... j'ai trouvé un genre de... comment vous appelez ça... un attache quelque chose... Enfin une sorte de petite valise... Je me suis dit, un truc en cuir comme ça... Le foutre à la poubelle... Après j'ai compris... c'est parce que les serrures sont cassées... Enfin... ça peut se réparer quand même...»

En parlant, glissant péniblement ses pieds sur des tomettes à l'ancienne il s'avance d'un cagibis.

On l'entend remuer des affaires et il en sort avec la petite valise. Il la tient par la partie où se situe la poignée, l'autre dégueule par terre.

Marc reconnaît la couleur de son intérieur. Il la prend des mains du vieillard en lui souriant.

« Vous permettez ? »

« Bien sûr ! »

Il la tourne, la retourne...

« C'est bien la mienne... Voyez, ce sont mes initiales... »

« Oh, mais je vous crois monsieur... Et puis à mon âge... Qu'est ce vous voulez que je foute d'un truc pareil ... Prenez la donc... »

« Quand vous l'avez trouvée, il n'y avait rien à l'intérieur ? »

« Quand je l'ai trouvée?... elle était repliée, comme si elle était fermée... Et alors... en la prenant par la poignée, elle s'est ouverte... Comme ça... Y'a plus rien qui tenait... Et dedans y'avait rien... Rien qui est tombé... Elle était vide quoi...»

Le vieux reprend son souffle et rajoute :

« La poubelle... il la vide qu'une fois par semaine... Vous pouvez toujours y jeter un coup d'œil... Elle est en bas des escaliers... »

« Merci beaucoup monsieur »

Il redescend, la mallette sous le bras, ouvre la poubelle, déverse le tout dans le couloir puis remet méticuleusement un à un les déchets à l'intérieur.

Rien de ce qu'il cherche ne s'y trouve.
Alors les yeux tournés vers l'entrée, la colère montant crescendo,
il se rend à l'évidence.
« Mon salaud, qui d'autre que toi peut m'avoir volé ? Tu m'as
bien baisé mais je jure que je vais te retrouver »

Vendredi 28 juin

Désormais, pressé par aucune motivation, après une nuit mouvementée emplie de doutes et d'incertitudes, il n'émargea que très tard du borbier.

L'impression d'impuissance, cette contrainte à l'inactivité le rendaient fou, d'autant que la seule chose sur laquelle il avait encore prise, se résumait à prendre une décision quant au devenir du courrier qui attendait depuis la veille sur son bureau. Il se traîna dans la salle de bains, prit un temps infini à se mettre en ordre, réfléchissant sur ce qu'il convenait de faire, en tournant et retournant dans sa tête les conséquences de telle ou telle décision.

Dans ces cas là, à force de gamberger, on finit souvent par faire une connerie, surtout quand l'esprit est imprégné d'à priori.

Ne rien envoyer... N'était-ce pas la solution ? Mais dans ce cas, comme faire connaître son ressentiment, lui faire savoir qu'il n'était pas dupe ?

Son sommeil épuisant n'avait apporté que des incertitudes supplémentaires, des conjectures à l'infini qui toutes le ramenaient à cette satanée impression de trahison.

A midi trente, derrière la porte de sa chambre ses parents se mettaient à table.

Lui attendait que leur repas se termine et que le calme revienne avant d'ouvrir et se préparer un repas à base de sardines, de pâté en boîte et de tomates fraîches arrosées d'huile d'olive.

Il fit « table longue » comme l'on dit dans le midi lorsque le déjeuner s'éternise autour d'un banquet.

Vers deux heures et demie, toujours dans l'incertitude, il lança les conserves vides dans la poubelle, nettoya le formica et revint s'installer au bureau où, jetée dans un le coin, la foutue lettre attendait une décision.

L'idée lui vint de l'ouvrir pour la relire. Mais à quoi bon ?

Assis, les bras croisés, il réfléchissait une dernière fois avec le sentiment d'une action irréversible.

Après un long moment, son corps s'allongeait vers la missive sa main s'en emparait puis s'adossant sur la chaise il tapait longuement l'enveloppe dans le creux de sa main.

Son cerveau ne maîtrisait plus rien. Un état second dans lequel le corps ne répondait plus à l'esprit mais se pliait à un instinct venu d'on ne sait où.

Le destin aidé par la fatigue prenait ouvertement l'initiative sous l'effet d'une malédiction inéluctable.

Comme un zombi, il se mit sur pieds, prit la direction de la cuisine, puis du hall, descendit lentement les escaliers, ouvrit la porte côté rue et se dirigea vers la place où se situait le bureau de poste.

Au bord du mur de pierres, aveugle à tout ce qui l'entourait, il posa la lettre sur le rebord de la fente taillée dans le mur, la fit glisser, l'accompagnant dans sa descente jusqu'à ce que son poignet l'empêche d'aller plus bas. Il la tenait encore, hésitant, puis écarta les doigts pour la laisser tomber.

.....

Dans son bureau et jusqu'en fin de matinée, le téléphone suspendu à l'oreille, Marc donne de multiples consignes. Il convient de faire analyser la valise et les empreintes que l'on peut y relever. Les amis discrets ne manquent pas pour ce type de besogne.

A midi, ayant soigneusement camouflé l'objet dans une boîte en carton bien ficelée, il laisse le paquet aux bons soins de sa secrétaire chargée de le remettre à qui de droit, puis se fait conduire à l'aéroport, direction Paris et les Etats Unis.

Avant de partir il prend soin de téléphoner à son futur beau père pour lui annoncer son arrivée.

Il a maintenant tout le temps de gamberger à la nouvelle stratégie qu'il doit mettre en place dès son retour.

.....

Samedi 29 juin et dimanche 30.

Les manchettes annoncèrent sans trop de détails le « décès tragique mais non moins suspect » de la fille d'un magnat de la presse.

L'info fut noyée dans les annonces politiques car, en ce dimanche, se jouait le deuxième tour des législatives.

Le soir le raz de marée gaulliste se confirmait ainsi que le retour à l'ordre, tout du moins politiquement parlant.

Jusque tard dans la nuit, des clameurs inondèrent les rues du village.

Retentissaient les déflagrations des pétards, les détonations de coups de fusil. Des feux étaient allumés sur les places, certains jusque sous les fenêtres des maisons. On chantait la marseillaise.

On brayait, on lançait des insultes, on se congratulait.

Depuis son retour du bureau de poste, le vendredi après midi, on ne revit plus Brendan.

L'histoire de Ginette la péripatéticienne.

« Eric, je vais te confier une histoire peu banale, mais jure-moi de n'en parler à personne »

En guise d'assentiment, il lui pose un baiser sur les lèvres.

Alors démarre une histoire stupéfiante.

« Mon prénom est Margareth... Margareth Blackeney.

« Il faut remonter 1968, en ce fameux début de printemps, où rien ne laissait présager de ce qui devait arriver.

« Au goût de certaines personnes, mon père, grand patron de presse s'intéressait d'un peu trop près à une sombre affaire. Après avoir reçu des menaces il s'est mis à craindre pour sa famille au point de barricader sa villa, de recruter des vigiles et de faire suivre ma sœur dans tous ses déplacements. Il est allé jusqu'à décider que ses filles ne porteraient désormais que le seul nom de famille de leur mère.

« A cette époque, j'avais rejoint mon frère aux Etats Unis pour y poursuivre mes études mais si en France l'efficacité de sa protection semblait parfaite, il n'en allait pas de même outre atlantique.

« Ma mère naquit dans la campagne verdoyante de Hampton Falls dans le New Hampshire. Après son décès prématuré, ma tante ayant conservé la maison familiale, c'est tout naturellement que j'y fus accueillie et inscrite au Saint Anselm college pas très loin de Manchester.

« Nous partagions une vie douillette avant que mon frère ne se fiance avec une très belle fille d'origine italienne. Ayant trouvé une maison à deux pas de Boston, une fois installés, ils me proposèrent d'aller vivre chez eux en attendant que je puisse voler de mes propres ailes.

« Toutes les occasions étaient bonnes pour des allers retours réguliers et retrouver, mon père, Isabelle et la France.

« Lors de l'une de mes venues, je fus présentée au fils de l'un des sous directeurs du groupe. Mon père ne tarissait pas d'éloge sur Marc et c'est ainsi que de sortie en sortie, nous avons sympathisé au point qu'un jour il me demanda en mariage ».

« Tu es donc mariée !? » Eric, comme propulsé par un ressort invisible vient de se soulever du lit.

Elle répond d'une voix suave mais non moins autoritaire
« Mon amour, s'il te plait, ferme la ! Et reviens te poser près de moi ».

La priorité pour le *presque cocu* étant de connaître la suite, il obtempère et vient s'adosser à la tête du lit, les bras croisés, le regard vindicatif.

Margareth lui dénoue les bras et pose gentiment sa tête sur son torse.

« Ce n'était pas l'amour fou dont j'avais rêvé... Mais finalement pourquoi pas ? Une vie posée pouvait très bien me satisfaire et comme j'adorais mon père, je lui faisais totale confiance. Et puis Marc était un très joli garçon... ! »

De l'index Eric lui soulève le menton pour la fixer droit dans les yeux.

« Tu as décidé de me rendre dingue ? »

« Mais non grand idiot... Je plaisante... Oh ! lala !... C'est qu'il deviendrait jaloux mon poulet... »

« Ecoute donc la suite... Et arrête de me couper la parole toutes les trente secondes sinon nous n'en finirons jamais.

« Marc n'était pas vraiment mon genre, si c'est ce que tu veux entendre. Néanmoins nous sommes allés jusqu'aux fiançailles avec tout le tralala que tu peux imaginer.

« Cependant mon paternel sentait quelque chose se tramer dans son dos au point qu'un jour il me passa un coup de fil pour m'informer de l'affaire qui le préoccupait. Il était sûr que l'un des ses proches collaborateurs l'avait trahi et ses soupçons, à peine voilés, semblaient se diriger vers le père de Marc.

« Cela additionné aux menaces, il décida de me mettre dans la confiance de ce qu'il avait imaginé pour moi : J'allais devenir la victime d'un douteux accident de la route.

« Il fit le voyage aux USA pour rencontrer les autorités locales. Sous sa caution et au regard du danger imminent qu'il s'efforça de démontrer, elles acceptèrent de laisser croire à la supercherie, aidées en cela par ses états de service pendant la guerre. Ces derniers arguments finirent par les convaincre.

« Les choses furent facilitées car de par ma mère je suis moi-même de nationalité américaine et là bas, quand il s'agit de l'un des leurs, ils sont à des années lumières du formalisme français.

« Un jour, au bord d'une route secondaire, un véhicule loué à mon nom fut découvert complètement calciné. Aucune enquête approfondie ne fut menée, on ne découvrit qu'un amas de cendre que l'on fit passer pour des restes humains.

« Mon père régla les assurances sans plus de commentaires mais avec beaucoup de chagrin.

« Côté publicité, on laissa supposer, par voie de presse, qu'il ne pouvait s'agir d'un accident banal et les sous entendus mirent en cause une vengeance. Les journaux parlèrent de ma mort, sans trop d'extravagance, mais sous des manchettes suffisamment visibles pour attirer l'attention.

« Ainsi si un contrat avait été passé, les instigateurs penseraient leurs repréailles abouties et pourraient en rester là.

« Ce qui parut surprenant c'est qu'aucun message ne vint revendiquer l'assassinat. D'autant plus étonnant que mon frère, désormais marié avec sa belle italienne, avait eu vent qu'une histoire de ce genre s'était pourtant tramée, sans en dire plus. On tenta d'oublier.

« Mais la nécessité d'aller au bout du stratagème s'avéra indispensable afin que tous et Marc en particulier, soient convaincus de mon décès.

« Mon père fit les choses en grand, jouant son rôle à merveille aidé par le sentiment que toute cette histoire aurait pu être vraie.

« Personne d'autre n'entra dans la confiance par crainte d'un manque de naturel le jour des obsèques et mon corps, trop détérioré, ne fut jamais exposé.

« Je repose donc en paix dans un cimetière perdu, alors que mon décès n'a jamais été civilement déclaré, condition exigée par les autorités.

« On assura mes arrières en m'expédiant à New York, ville suffisamment grande pour que l'on puisse m'y perdre. Restait qu'un jour ou l'autre il fallait que je réapparaisse.

« Après mes obsèques, ma sœur venue pleurer sur mon cercueil retourna en France pour revoir au plus vite un jeune homme, Brendan, dont elle était tombée amoureuse. A son grand désespoir une série de quiproquos semblait avoir mis un terme à leur relation.

« C'est alors que ce beau salop de Marc se mit à lui faire du gringue.

« Cette infamie ne faisait que confirmer les doutes de mon père qui réussit par convaincre Isabelle de repartir aux Etats-Unis.

« Elle y tomba dans une lente déprime, se morfondant au souvenir de son petit ami. Puis un jour, n'y tenant plus, elle décida de retourner en France pour avoir une explication si longtemps reportée. Elle en revint encore plus malade qu'avant son départ. L'affaire dura presque un an et comme rien ne semblait la faire passer à autre chose, il était temps que je refasse surface.

« On fit notre possible pour ménager ma sœur avant d'entreprendre ma résurrection, d'autant que mon père m'avait informée que mon frangin adoré était au courant de ses manigances depuis le début ».

Margareth fait une pose.

Lorsqu'elle reprend l'histoire, son attitude change en quelques secondes.

Se dressant soudain sur le lit, nue comme un ver, elle récite d'une voix solennelle la proclamation de Georges Washington à la grande stupeur de son flic.

« Considérant que c'est le devoir de toutes les Nations de reconnaître la providence de Dieu Tout-puissant, d'obéir à sa volonté, d'être reconnaissantes pour ses bienfaits, et humblement implorer sa protection et sa faveur... »

Eric la tire par une cheville pour la déséquilibrer et la faire dégringoler sur le matelas.

« C'est quoi ça ?... How... T'es devenue barge ? »

« C'est le début de la proclamation du 3 octobre 1789. Tu te rends compte ? Juste après la révolution française. Le premier Thanksgiving Day ! C'est une journée mémorable... »

« Mémorable ? Mais pourquoi diable ? »

« Parce que c'est le jour de ma résurrection voyons... Tu devrais être content non ? »

Eric n'y comprend que dalle.

« De ta résurrection ?... Washington... Thanksgiving ? Tu es vraiment devenue louf »

« Tu n'es vraiment qu'un flic ! »

Elle tombe sur lui avant qu'il ne se fâche, lui frotte énergiquement les cheveux en rajoutant. « Mon amour... Mon ignorant amour ! ».

C'en est trop ! Eric se lève et la jette au bout du lit.

A poils, le sexe pendant sans complexe, alors que Margareth médusée s'attend à une scène de reproches, il se met à déclamer :

« *...et tandis que les deux Chambres du Congrès m'ont, par leur Comité mixte, demandé de recommander au Peuple des États-Unis qu'un jour public d'action de grâce et de prières soit observé en reconnaissance aux nombreux signes de faveur de Dieu Tout-puissant...* »

« Mais tu connais ça toi ? »

« Tu me prends vraiment pour un débile, hein ? Ben oui, je connais.... Moi aussi j'ai fait une partie de mes études aux états unis ! Mais qu'est-ce que tout ça vient foutre ici ? »

La fausse Ginette, se servant de ses jambes comme deux catapultes, bondit sur lui comme une énorme grenouille, l'embrassant violemment. Son poids les fait dégringoler, hilares, pour échanger un long baiser, avant qu'elle pose à nouveau sa tête sur la poitrine de son amoureux et continue son étonnante histoire.

« Tu vas comprendre. Ce soir du quatrième jeudi du mois de novembre 1970, en entamant la dinde, mon père et mon frère firent part à ma sœur qu'il aurait bien pu se faire... Que la personne qui conduisait la voiture ne soit pas moi... Que peut-être je n'avais été que blessée... Que j'avais perdu la mémoire raison pour laquelle je n'avais jamais donné de nouvelles ... Que peut être, en cherchant bien, on trouverait où l'on avait pu m'emmener... Enfin bref, un méli-mélo de bobards pas possible.

« Et là, grosse stupéfaction quand Isa leur balança en souriant :

« *Papa, Paul, je pensais que la dinde était sur la table et que l'on s'apprêtait à la manger* ».

« Tous la regardèrent complètement sidérés.

« J'étais cachée dans la chambre contiguë, prête à enter, ou pas, en fonction de l'appétit qu'elle aurait à recevoir une telle nouvelle, mais là je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire.

« Elle s'est mise à crier, folle de joie, s'est levée pour venir pousser la porte derrière laquelle j'étais cachée et m'a sauté au cou en me couvrant de baisers :

« Enfin !... Mon amour... Margareth ! »

« Les autres restaient en arrêt, cloués sur place par la chute inattendue. Ma belle sœur fut la première à nous rejoindre pour nous serrer dans ses bras et pleurer de joie tandis que ma tante essuyait ses larmes avec son tablier encore noué autour de la taille.

« Mon Père a posé ses yeux sur mon frère et après un échange de sourires complices, est venu nous entourer de ses bras.

« *Mais comment l'as-tu compris ?* »

« *Au début, j'ai eu un immense chagrin, ce n'était pas chic de m'avoir laissée en dehors de tout ça* ».

« Elle faisait la moue, le menton tout fripé d'émotion

« *Au bout de quelques jours j'ai compris... les sourires entendus de papa, les appels téléphoniques en sourdine et les bribes que j'entendais m'ont mise sur la voie. Mais j'ai gardé le silence. Je suis beaucoup plus solide que vous ne le croyez !* »

« Enfin réunis, nous pouvions mettre en place notre revanche ».

Malgré ce dénouement, Eric ne s'explique toujours pas la présence de Maggie dans la sordide maison toulonnaise.

« Mais, pourquoi cet accoutrement aujourd'hui, pourquoi cette chambre ? »

« Ici commence une toute autre histoire pour laquelle tu peux m'aider... Bien sur... Si tu le veux ! »

Alors, derrière un magnifique sourire, les mots d'Eric coulent lentement.

« *Tu es au courant de ce qu'il s'est passé ici n'est-ce pas ?* »

« Et toi, tu n'es pas un petit flic de quartier n'est-ce pas ? Tu es beaucoup plus intelligent que tu ne veux le laisser paraître ! »

Au fonds de leurs yeux la vérité se cache, laissant planer le mystère.

A la fin des années 80, après un travail de forçat, je viens de me consentir quelques jours de vacances quand Paul, un ami parisien me téléphone.

« J'aimerais que tu viennes me donner un coup de main. J'ai pas mal de travail en ce moment. Je suis sur une affaire qui mérite un certain intérêt. Je t'expliquerai tout ça sur place et puis Paris te changera les idées ».

J'accepte avec plaisir, Paul est un ami de longue date avec lequel j'ai partagé quelques aventures et s'il me parle de l'intérêt qu'il porte à une affaire, elle doit valoir le déplacement.

Je prépare donc mes affaires et le lendemain je prends le premier train pour la capitale puis le métro pour me rendre à la station Saint Michel où Paul m'a donné rendez-vous.

Dès ma sortie, il me fait remonter le boulevard.

« Mon appartement de la rue Monsieur Le Prince est libre. Tu pourras t'y installer ».

Il rajoute avec un air malicieux

« Je vis une aventure sentimentale avec une jolie personne et nous avons décidé, pour quelque temps, de demeurer chez elle ».

« Oh, c'est du sérieux ? »

« On verra bien, nous irons déjeuner un jour ensemble et je te la ferai connaître ».

« Alors, cette affaire ? »

L'air faussement surpris il me répond :

« Quelle affaire ? »

« Ecoute tu me fais venir ici pour quelque chose d'assez important non ? »

« Ah, pas du tout... Comme mon appartement est inoccupé, j'ai besoin de quelqu'un pour soigner mes plantes ! ».

Je lui tape rudement sur l'épaule

« Quel idiot... Toujours le même, hein ? »

On vient de tourner sur le boulevard Saint Germain et bientôt nous apercevons le carrefour où débute la rue Monsieur le Prince.

« On va d'abord t'installer et je t'explique tout ça »

Son appartement dans un fichu désordre étale des papiers un peu partout, des livres remplissent des étagères fatiguées,

courbées sous le poids des nombreux ouvrages, des bibelots de toutes sortes disparaissent sous des amas de feuilles.

Paul est journaliste d'investigation et travaille pour plusieurs canards de la capitale.

En poussant quelques affaires, il me fait asseoir dans un vieux canapé et après avoir servi quelques boissons prend place devant un bureau entouré et envahi de vieux cartons.

« Je t'explique :

« Mon ami Edouard qui tient une librairie du quartier latin, située pas très loin d'ici, me demande un jour de passer le voir. Il m'indique qu'une de ses relations pour laquelle il s'est pris de sympathie, lui demande un jour s'il peut lui rendre un service en gardant quelques archives encartonnées.

« Edouard un peu surpris mais serviable, lui indique qu'il peut les entreposer sans problème dans un débarras du sous sol.

« Il le voit arriver un jour avec un petit fourgon et il l'aide à descendre le tout à l'endroit convenu.

« Une dizaine de gros cartons à archives et une cantine en fer que son ami, après l'avoir grandement remercié, lui indique devoir récupérer sous peu, ce service n'étant que provisoire.

« Les mois passent, puis une année sans qu'il n'ait plus la moindre nouvelle.

« Or, Edouard qui en a marre de la capitale décide de vendre son commerce pour aller s'installer en province.

« En faisant l'inventaire, il retrouve le sous sol toujours encombré de ces cartons oubliés.

« Il prend alors l'initiative de regarder à l'intérieur pour savoir ce qu'ils contiennent.

« Sans grande surprise, tous se remplissent de documents soigneusement classés accompagnés de commentaires et de courriers qui lui paraissent pour le moins stupéfiants.

« Il me fait part de la chose en m'indiquant qu'avant de s'en débarrasser il conviendrait peut-être d'y jeter un coup d'oeil. Ce type de dossiers risquerait de manquer à quelqu'un.

« Je me déplace alors dans sa boutique.

« Au sous-sol je commence à faire le tri de ces archives. Plus je lis, plus je suis moi même sidéré.

« Une avalanche de faits divers, d'histoires rocambolesques se succèdent.

« Au bout de deux jours, je prends la décision de tout embarquer ici et voilà le résultat.

Disant cela, il dévoile par un grand mouvement circulaire de son bras l'ensemble de la pièce où nous sommes assis, jonchée de ce fatras qui m'a tout de suite sauté aux yeux en entrant.

« Depuis des mois j'ai analysé minutieusement une grande partie de ces lettres, de ces dossiers, de ces commentaires, des opuscules dans lesquels cette personne a décrit une partie de son histoire. Ce n'est pas normal que tout ceci reste sans suite au fond d'une cave ».

« Et alors, que veux-tu en faire ? »

« Un livre »

Il dit cela sans l'ombre d'une hésitation.

« Et c'est pour écrire un livre avec toi que tu m'a demandé de venir jusqu'ici ? »

« Non, c'est pour que tu me dises ce que tu en penses »

« Ce que je pense de quoi ? »

« Du livre »

« Tu l'as déjà écrit ? »

« Oui, j'ai modifié les noms, les lieux, je suis resté un peu vague sur certaines circonstances, mais le fond est intact »

« Tu aurais pu m'envoyer le manuscrit ? »

« Certes, mais il était indispensable pour moi qu'au fur et à mesure de la lecture tu puisses te référer aux originaux, aux preuves, aux documents, aux dossiers pour savoir si tout est ok. Alors t'envoyer tout ça était bien compliqué. Le mieux c'est que dans un premier temps tu lises le livre, tu notes tes impressions, tes doutes et puis je te montre toutes les preuves ».

« Ok, mais la curiosité va forcément me pousser à fouiller dans ton fourbis »

« Ah, ben non ! »

Il se lève, ramasse à la hâte la plupart des papiers qui traînent, prend les cartons un à un et les range dans l'une des deux chambres qu'il ferme à double tour.

Je finis par lui dire

« Tu es vraiment un grand malade ! J'aurai joué le jeu tu sais ».

« Et bien maintenant j'en suis sur ».

Dans la pièce, du coup devenue plus respirable, mon ami s'approche d'une étagère pour en retirer un dossier et me le tend. « Voilà, il n'y a pas encore de préambule ou d'épilogue, mais seulement la succession des faits, l'enchaînement diabolique de cette étrange histoire.

« Prends le temps qu'il faudra, tu commences quand tu veux.

« En attendant, allons déjeuner chez l'alsacien ».

Quelques instants plus tard, installés à une table du restaurant, nous échangeons nos souvenirs de l'époque où Paul et moi faisons nos études parisiennes.

Le repas terminé, il part pour l'un de ses reportages, me fixant rendez-vous le lendemain. De mon côté je me promène dans le quartier en poussant jusqu'à la Sorbonne, puis, sur le boulevard, j'achète de quoi boire et en milieu d'après midi je rentre rue Monsieur le Prince pour m'installer dans un fauteuil et entreprendre, avec un sentiment bizarre, la lecture du fameux manuscrit.

Quelques mois, avant que ne débute la lecture du manuscrit.

« Bonjour. Monsieur Demaison ?... Michel Demaison ? »

« Oui, bonjour ! »

« Paul Sernine »

« Ah, ok... c'est vous qui m'avez appelé de Paris ? Vous êtes journaliste je crois ? »

« C'est cela. Merci d'avoir accepté de me recevoir. J'espère ne pas trop vous déranger ? »

« Pas du tout. Je suis curieux et cela m'intrigue. Et puis vous savez, comme l'on dit dans mon métier, je suis loin d'être « charrette » en ce moment.

« Mais, on ne s'est pas déjà rencontré quelque part ? Votre visage ne m'est pas inconnu »

« Je ne pense pas, mais, savez-vous, on trouve toujours des ressemblances. Vous avez du me voir sur des revues ou à l'occasion de reportages ? »

« A ce que l'on dit nous avons tous un sosie et puis le temps passe et l'on a du mal à resituer les gens. On change aussi... Vous voyez moi ? J'étais comme mon pote, un beau petit frisé, il disait ça en montrant avec un sourire navré son crâne passablement dégarni. »

Paul fit une mine désolée.

Michel était un beau jeune homme à l'époque. Tout bouclé, un visage des plus sympathiques qui plaisait aux filles, souriant avec de grands yeux interrogateurs et cette manière si particulière de mixer rire et parole.

Sernine, devenu plus sérieux reprit la discussion

« Je vous ai expliqué les motifs qui m'amènent. J'ai trouvé dans une cave parisienne un certain nombre de documents de lui dont on voulait se débarrasser et je me suis attelé à une besogne assez compliquée. Mais il me manque des informations pour faire un lien parfait dans cette histoire pour le moins rocambolesque »

« J'ai compris l'intérêt que vous portez à mon ami, mais je n'ai plus de nouvelles depuis des années. Je crois qu'il s'est lui-même un peu perdu de vue et ce ne serait pas la première fois ! »

« Je pense qu'il y a peut-être de quoi. Mais bon. Je tente de reconstituer une période pour laquelle je n'ai aucune information précise mais qui doit être à l'origine de beaucoup de choses »

« Je vous écoute. Si je peux vous aider... Ma foi... Mais de ce que vous m'avez raconté au téléphone tout ceci ne date pas d'hier. J'ai bien peur de ne pas me souvenir de tout »

« Je me contenterais de ce qui vous revient. Pour des raisons que je ne peux encore vous dévoiler je connais très bien la partie amont de ce que je vais vous demander... Pour le reste j'aurais besoin d'explications »

« Allez-y »

« Voilà... que s'est-il passé à Neufchâteau ? »

Michel tomba des nues.

« Vous êtes sûr que c'est important... »

« Oui, très important... Capital même ! »

« Oh la la ! Mon Dieu, c'est si loin tout ça. Ce sont des histoires d'ados, sans grande importance ».

« Faites moi confiance et laissez moi en juger. Vous comprendrez un jour pourquoi. Je pense que ce n'est pas aussi anodin qu'il n'y paraît. »

« Vous savez il était spécial. Avant que nous partions il tomba raide amoureux d'une fille... Très jolie d'ailleurs... Isabelle je crois... »

« Je sais tout ça comme je l'ai dit. J'essaye simplement de comprendre la suite »

« Vous êtes au courant ? Mais vous savez ça comment ? Moi-même j'ai du mal à m'en souvenir »

Tout en parlant, Michel venait de se lever.

« Vous voulez boire quelque chose ? Mettez-vous à l'aise. Et puis si nous parlons de Brendan, je pense que nous pouvons nous tutoyer ? »

« Ok, pas de problème »

Paul avait tiré un enregistreur de sa poche et un carnet d'écriture.

« Ca ne te gênes pas que j'enregistre ? »

« Si on ne dit rien de mal, je ne vois pas pourquoi ça me dérangerait. Alors, dis-moi, comment es-tu au courant de son aventure ? »

« Comme je te l'ai dit, je préfère tenir ça encore... secret. Mais ne t'inquiète pas, tout ce que je tente de faire ne sera que pour son bien. J'en suis resté au départ pour Neufchâteau... »

Michel s'assit confortablement dans un fauteuil et commença :

« Au... début juillet 68 si je me souviens bien.

« Brendan était effectivement bien particulier. Sous ses dehors exubérants il y avait quelque chose en lui d'inexplicable, une sorte de douleur latente qu'il portait comme un fardeau... Pas spécialement lié à sa récente déception, il s'agissait d'un état général d'insatisfaction chronique.

« Il pouvait ne pas sortir de chez lui pendant des jours. Une fragilité sentimentale sans nom sous ses dehors de falabrique. Il se donnait à fond, à corps perdu, sans état d'âme. Mais si on le trahissait dans sa confiance il en devenait profondément malheureux.

« Avant notre départ pour ce que l'on pensait être une expédition punitive, il se trouvait à cran pour les raisons que tu connais.

« Le week-end précédent je ne l'ai pas vu, au point que la veille de notre départ je me suis demandé s'il avait vraiment l'intention de venir. Je le sentais hésitant. Il m'avait déjà fait le coup quelques jours plus tôt.

« Je fus à peine rassuré d'apprendre par l'intermédiaire de ses parents qu'il serait bien au départ des bus pour Neufchâteau.

« Ce jour là, lorsqu'il est sorti, c'est à peine si je l'ai reconnu.

« Les cheveux coupés ras, une casquette sur la tête, des lunettes de soleil, avec son sac à dos et sa valise on aurait pu croire qu'il partait pour l'armée.

« Il ne m'a presque rien dit. On est monté dans l'un des autocars où l'on s'est assis l'un à côté de l'autre.

« Quelques mots échangés et tout au long du parcours, il restait muet comme une carpe à regarder défiler les paysages.

« Pas son style. A vrai dire, il m'inquiétait.

« Nous partagions le bus avec « l'anglais », Yves de son vrai prénom, un type qu'on avait rencontré au stage. Lui aussi

s'inquiétait de son attitude, l'ayant connu plus...exubérant. Il pointait son menton dans sa direction en me faisant des signes.

« En s'isolant dans la travée ou aux arrêts « pipi », je lui ai plus ou moins expliqué la situation. Il a compris et n'a plus posé de questions.

« Dans ces conditions, le trajet fut interminable. »

Le regard de Michel se perdit alors dans le plafond, un sourire mélancolique au coin de la bouche.

« Autant que je m'en souviene, Neufchâteau était encore une sympathique petite ville. Je ne sais ce qu'elle est devenue car je n'y suis retourné qu'une seule fois, l'année suivante. Aujourd'hui ça fait plus de vingt ans.

« Située en contre bas des Vosges, où nous allions souvent en balade avec les gamins, une rivière la traversait qui devait servir à l'alimentation d'anciennes tanneries. Le « Mouzon ». Je m'en souviens car je trouvais ce nom assez rigolo.

Aux différentes sorties de la ville, on se retrouvait rapidement en campagne. La rivière en cheminant au travers des champs se bordait de hêtres et de peupliers. De pas en pas des bosquets, des coins paisibles noyés de verdure.

« Cayenne, comme l'appelait Brendan avant notre départ, s'est avéré un petit paradis où nous avons vécu de bonnes et belles choses... ».

Paul se redressa un peu plus sur son siège et incita Michel à lui en dire plus.

« Raconte moi... Des détails, même sans importance ».

« Dans le centre ville ça devient flou. L'école qui nous hébergeait pour l'été, devait être aussi un pensionnat et constituait notre point de départ pour tout. Vers la droite on arrivait à une sorte de carrefour avec des panneaux indicateurs d'Epinal, de Bar Le Duc...

« De là, débutait sur la gauche une rue commerçante... La Rue de France je crois, et au bout à l'angle d'une autre rue, un bar qui s'appelait « Le Pollet ».

« En remontant sur sa gauche, par de petites artères, je me souviens aussi d'une place, avec dans son centre une statue,

peut-être bien celle de Jeanne d'Arc... Plus haut une grande église, Saint Christophe je crois...

« De l'autre côté en prenant à droite du troquet, en contrebas, j'ai souvenir d'un champ de foire où l'été on installait un grand chapiteau sous lequel on disposait des tables en bon alignement et au fond un orchestre.

« Mais ce que je te racontes est très approximatif.

« Je ne me souviens plus très bien. Je crois qu'en sortant du pensionnat et en prenant à gauche, au bout d'un alignement de maisons qui longeaient la route, la dernière se trouvait légèrement en retrait pour laisser place à un chemin montant.

« Il menait à des champs d'un vert incroyable, délimités par des clôtures de bois et finissait par une sorte de terrain de jeux. Il y avait des arbres de toute sorte, une végétation incroyable pour des types comme nous habitués aux sols arides du midi.

« Au fond, quelques maisons éparses, des barrières de bois blanc, des chevaux qui appartenaient à l'une des dernières bâtisses dans laquelle vivait Nicole, l'un de mes premiers amours de jeunesse.

« Tu vois où ça nous mène ! Je vais finir par t'en vouloir de me remettre ces choses en tête.

« Et puis je me souviens des « bains et douches municipaux » où nous menions les gamins une fois par semaine pour les décrotter autrement que par une toilette rapide au bord des lavabos du pensionnat... De l'hôpital aussi, avec ses grosses pierres de taille, noires, d'un hôtel où il fallait monter des escaliers à partir d'un parking en contre bas, et puis je revois des ruelles, un pont ou encore une rue que l'on descend bordée d'un côté par un mur de pierres et de l'autre par un parapet qui surplombe un groupe de villas... Et une en particulier ! »

Paul l'interrompt.

« Pourquoi celle là ? »

« C'est là que vivait Jeanne ! »

« Jeanne ? Ah oui... Ok... Je commence à comprendre »

« C'est encore une longue histoire qui se terminera pour Brendan par un grand déchirement. Je crois qu'elle a fini de complètement le dégluguer »

Michel parlait avec un fond de mélancolie dans la voix. A devoir déterrer malgré lui ces années presque oubliées, le spleen montait en lui.

« Le déglinguer ? »

« Oui. Je vais essayer de me faire comprendre.

« Lorsque nous sommes arrivés, il n'a rien pris au sérieux, se foutait de tout, pire qu'à son habitude, c'est pas peu dire.

« Il ne s'occupait pas des gamins, c'était les gamins qui s'occupaient de lui. Il avait sur eux une influence incompréhensive. Les gosses de son groupe ne le lâchaient jamais. Quoi qu'il fasse ils le suivaient partout, enfin presque.

« En tout cas pas les soirs où il allait se saouler dans tous les bistrotts du coin.

« Comme ses virées nocturnes le mettaient sur les rotules, la journée il s'affalait dans l'herbe, sa casquette devant les yeux et... Il dormait. Et là se produisait l'incroyable. J'ai des photos... sinon personne ne le croirait. Les minots venaient s'allonger autour de lui, la tête posée sur son corps et... ils le gardaient. Tu le crois toi ?

« Le premier mois il tomba dans la déprave complète. C'est bien le mot. Il fumait, buvait, au point de faire des concours à s'en trouver un jour dans un coma éthylique.

« Le directeur faillit le jeter, mais comme tout le monde comprenait qu'il n'allait pas bien il passa l'éponge.

« Il se battait pour un oui pour un non avec les jeunes du coin pour ensuite se rabibocher dans les bars de la ville.

« En matière de conquête féminine, il sautait sur tout ce qui bougeait. Au début il me demandait même de m'occuper des copines de ses flirts pour ne pas être embarrassé. Un jour j'en ai eu ras le bol et je l'ai envoyé bouler. J'avais mieux à faire ».

Michel éclata de rire.

« On se demande même comment il y arrivait... Vu son état, ça ne devait pas être brillant !

« Je ne le reconnaissais plus. D'ailleurs pendant cette période on ne s'est pratiquement pas vu, y compris la journée car nous avions des groupes différents à gérer et le soir, à la première occasion il se cassait sans rien dire ».

« Et puis arriva le mois d'août. Je te le raconte en substance.

« Un jour, n'étant pas loin avec mon groupe de gamins, je l'ai vu affalé dans l'herbe comme à son habitude.

« Deux filles sont venues s'asseoir à une dizaine de mètres de lui.

En les apercevant, toujours dans un semi comas, ayant du mal à se relever, il restait par terre, appuyé sur un coude, en me faisant signe de la tête en direction des « gonzesses », comme pour m'indiquer qu'il y avait *peut-être quelque chose à faire*.

« Voilà des jours que nous ne partageons plus rien.

« Je vins donc m'asseoir à côté de lui, ne serait-ce que pour reprendre contact et en ami je lui ai dit :

« Brendan, tu ne penses pas que tu déconnes ? Arrête, tu es complètement à l'ouest »

« Mich, j'en ai plein le cul. Si j'arrête... je pense... et si je pense... je recommence »

« Tu veux qu'on sorte tous les deux ce soir ? »

« Ouai !! Ouai !!... On embarque les deux là bas ? »

Il disait ça avec un air de vrai débile. Je me suis énervé.

« Stop... vas chier ! »

« Excuse moi, merde ! Je suis désolé ! Si toi aussi tu me lâches ! Bon, tu sais quoi, je vais être sage. Alors, on invite les deux petites ? »

« Tu sais bien que je suis déjà avec quelqu'un ! »

« Ah bon ?... Ben, viens avec ta copine. Mais il va falloir trouver un blaireau, car pour le coup il y a une fille de trop ! »

« Qu'est ce que ça peut foutre ? On peut aller boire quelque chose en bonne compagnie, se poser, voir qui te plaît vraiment, faire un brin de causette et aller sur autre chose que de tirer un coup ? Tu comprends ? »

J'avais vraiment de la peine pour lui, je ne supportais plus de le voir dans cet état.

« Après qu'il se soit péniblement mis sur pieds, on s'est approché des deux filles et à cinq mètres d'elles il s'est figé. J'ai cru qu'il faisait un malaise. Il s'affaissait et avait changé de figure. Je l'ai soutenu pensant qu'il allait tomber.

« Comme s'il avait vu une extraterrestre, son regard se fixait sur celle qui venait de se lever en souriant. Assez grande, brune, le visage fin, de grands yeux verts, un front haut avec des cheveux

tirés en arrière en queue de cheval, une certaine élégance malgré son jeans et ses clarks dont notre génération s'affublait.

« Ca ne te rappelle rien ? »

Paul se mit à sourire. Il écrivait de temps en temps et l'enregistreur continuait à tourner.

« Quoi, la tenue vestimentaire ou la description de la fille ? »

« Les deux ! Non ? »

Paul ne répondit pas, Michel reprit :

« Depuis cette rencontre et l'invitation qui s'en suivit, Brendan se métamorphosa en quelques jours.

« Ses cheveux avaient repoussé depuis notre arrivée, ses boucles réapparaissaient, ses yeux redevenaient espiègles, son humour et son exubérance resurgissaient. Je venais de retrouver mon ami. Mais je ne me doutais pas encore de la suite.

« En compagnie de ma copine de l'époque, après les journées de garde nous sortions presque tous les soirs avec eux.

« Des discussions enfin calmes. Lui faisait des efforts énormes pour surveiller son langage. Jeanne s'avérait une personne super. Elle venait d'avoir son bac et devait entrer en fac sur Strasbourg. Il tomba sous son charme, du moins je l'ai pensé ».

« Et c'est tout ? »

« Non, il y a eu l'épisode du pastis ! »

« L'épisode du pastis ? »

« Oui, anecdote cocasse mais ce que j'appris dans ces circonstances le fut beaucoup moins ! »

« Tu peux me raconter ? »

« Je m'en suis voulu après coup, mais tu vas comprendre.

« Un midi où nous étions de repos, ce devait être la mi-août, entre mecs nous décidons d'aller boire un verre au Pollet. Brendan avait rassemblé d'autres amis dont ceux avec lesquels il se prenait la tête le mois précédent.

« Une fois installés, lui et moi commandons une *tomate* »

« Le garçon nous ramène ce qu'il avait interprété du mot « *tomate* », mais à notre grande surprise il nous présente du vrai jus de tomate... Du fruit ou...Du légume... Bref.

« Avant qu'il n'ouvre les bouteilles, nous le stoppons net pour lui indiquer que ce n'était pas vraiment ce que nous voulions.

« Brendan se met à rire en se moquant du serveur et lui balance avec sa verve habituelle :

« Putain... mec... Mais c'est quoi ce truc ? »

« Mais vous voulez quoi au juste ? »

« Une tomate !... Tu sais pas ce que c'est une tomate ? C'est de la grenadine avec du pastis ! »

« Du pastis ? C'est quoi ça ? »

« Oh, con !... j'y crois pas !... Faut dire que sortis de vos blancs secs et de vos gnoles de vieilles, c'est pas vraiment la joie dans les Vosges !... Vous êtes des ploucs ou quoi ? Bon... file nous des cocas et on va essayer de vous sortir de l'ignorance ! »

Il avait une telle façon de dire les choses que même ceux qui auraient du se sentir offusqués lui conservaient une indulgence incompréhensible. On le regardait avec amusement et on finissait par rigoler.

Sans se dégonfler il se leva en direction du patron pour lui demander, direct :

« Sérieux, vous savez pas ce que c'est du pastis ? Enfin, le Ricard, merde, le Ricard... C'est connu dans le monde entier, Le 51, le Pernod... »

« Ben, non ! »

« Alors, vous savez quoi ? On va vous éduquer ! »

« Il nous a fait écrire aux parents et quelques jours plus tard nous recevions les bouteilles.

« On s'est pointé au Pollet pour payer la rincette à tous les clients, y compris au tenancier.

« A la fin, il restait une bouteille encore pleine. Pour surenchérir, je me suis levé pour passer derrière le comptoir, j'ai fait de la place sur une étagère pour y poser bien en évidence le Ricard en balançant : « Voilà notre contribution à la « culture » du « pastaga » dans les Vosges. Histoire vraie.

« Mais plaisanterie mise à part, l'histoire m'a surtout marqué pour un évènement plus dramatique.

« Ma mère, pour protéger son expédition, avait emballé les bouteilles dans du papier journal.

« Lorsque je les ai sorties, par curiosité j'ai jeté un coup d'œil sur les titres.

« Et là je suis tombé sur une manchette qui annonçait la mort de la fille d'un patron de presse.

« J'ai tout de suite fait le rapprochement, mais vu la situation et comprenant que Brendan reprenait tout juste ses esprits, j'ai fait disparaître les feuilles et je ne lui ai parlé de rien.

« Nous n'étions qu'à quelques jours du retour, il avait bien le temps d'apprendre la catastrophe. »

Assis tout près du rebord de son siège, les coudes sur les genoux, Paul écoutait cette nouvelle information avec une attention plus soutenue.

« Mais, il ne s'agissait pas d'Isabelle, n'est-ce pas ? »

« Je n'en savais rien à l'époque. Aucun commentaire ne permettait de savoir qu'il y avait deux filles et que celle dont on parlait vivait aux Etats Unis ».

« Et par la suite tu l'as su comment ? »

« Parce qu'en revenant, contrairement à Brendan qui n'était au courant de rien, je me suis enquis de sa personne.»

« Tu l'as vue ? »

« Oui. En fait c'est elle qui est venue me voir »

« Quand ça ? »

« Mi-décembre 68 »

« Elle n'avait pas cherché à le retrouver avant ? »

« Quand elle est revenue des Etats Unis, après l'enterrement de sa sœur, elle a trouvé une lettre de lui. Je ne sais trop ce qu'il a bien pu lui écrire mais elle pensait qu'il s'était mis en tête qu'elle l'avait abandonné. Elle semblait désemparée. Comme il l'avait prévenue de l'état d'esprit de ses parents, elle n'a donc fait aucune tentative de ce côté sachant qu'elle n'obtiendrait rien. D'un autre côté elle ignorait où nous étions. Moi, je ne la connaissais pas spécialement ».

« Elle aurait pu lui écrire... »

« Elle l'a fait, mais n'a jamais obtenu de réponse.

« Son père, d'après ce qu'elle m'a expliqué, la voyant dans un sale état et à cause d'une autre histoire plus grave, lui a demandé de retourner aux USA pour y faire ses études dans un lycée français et tenter de tout oublier »

« Mais en décembre elle était pourtant en France ? »

« Oui... Je suis triste au souvenir de notre entrevue. Elle me faisait de la peine. Tu ne peux pas imaginer. Venue au village un samedi, dans la ferme intention d'aller chez les parents de mon pote elle avait aussi l'espoir qu'à cette période de l'année lui aussi serait là.

« Ses vieux ne l'ont vue que quelques minutes. Elle est ressortie catastrophée. Ils lui ont donné mon adresse. C'est comme ça que je l'ai reçue chez moi »

Un silence, puis Michel poursuivit avec tristesse.

« Elle m'a alors raconté l'histoire depuis le début.

« J'en suis encore tout bouleversé. Je pensais à mon ami qui avait beaucoup morflé mais, là, j'ai pris connaissance de l'effroyable quiproquo !

« Une impression pitoyable. Je revois encore son visage mélancolique, affligé d'une tristesse infinie, ses grands yeux perdus dans le vide, essayant de se raccrocher à un espoir si minime soit-il.

« Outre atlantique, elle avait essayé de faire le point, de réfléchir, de se raisonner pour finalement se noyer dans une langueur interminable et sans issue.

« Elle se confia à sa tante et à son frère qui comprirent la dimension du désespoir. Alors, n'y tenant plus elle décida de revenir pour avoir enfin une explication avec Brendan qu'elle aimait toujours. L'éloignement ayant accentué la chose.

« Tu imagines son excitation, sa joie quand elle prit la décision de traverser l'océan avec au fond du cœur la quasi certitude de le revoir.

« Tu imagines donc l'effondrement lorsqu'elle apprit que tout allait se résumer à l'unique information communiquée par les parents de mon pote. Il avait fugué depuis des semaines pour retrouver une fille sur Neufchâteau. Je ne peux te décrire l'état dans lequel elle se trouvait.

« Que pouvais-je faire d'autre que de le lui confirmer ?

« Je n'avais d'ailleurs aucun moyen d'entrer en contact avec lui. Même si avec un pote nous étions montés pour le chercher, je ne l'ai en fait revu qu'après coup ...lorsqu'il est revenu.

« La pauvre est partie en pleurs et je ne l'ai plus jamais revue.

« Une putain de succession d'imbroglios, de quiproquos, de malentendus et de concours de circonstance à te faire péter les plombs ou à écrire un roman ! ».

« S'il n'y avait que ça ! Mon pauvre ami... Quand tu sauras ! »

Paul posa encore une question qui semblait le chagriner.

« Il ne t'as jamais reparlé d'Isabelle ? »

« Non. Vu son attitude en début de colo, je pensais qu'il essayait d'oublier. Par la suite je n'ai jamais osé revenir sur la question. S'étant embarqué dans une autre histoire, je ne voulais pas tout remettre en question. Et puis ça aurait servi à quoi ? Isabelle repartie aux Etats Unis, comment aurais-je voulu lui parler de notre rencontre sauf à lui faire du mal ? »

Paul referma son carnet et arrêta l'enregistrement.

« Merci ami ! Voilà enfin une suite logique à mon affaire. Grâce à toi je vais pouvoir continuer ma petite enquête. Pas un mot de notre échange à quiconque, je te réserve de belles surprises. J'ai toutefois une dernière question »

« Dis-moi ? »

« Il ne t'a jamais parlé de documents qu'il aurait pu trouver ? »

« De documents ? De quel genre ? »

« De ceux qui pourraient nuire à quelqu'un »

« Pas du tout »

Paul remis sa carte de visite en précisant que si quelque élément nouveau revenait à l'esprit, il n'hésite pas à l'appeler.

« Salut, si un jour tu es de passage à Paris, viens donc me voir, ce sera avec un grand plaisir que je te ferai découvrir un peu mieux la capitale »

Il laissa Michel dans sa perplexité. Que fallait-il penser ? Il n'y avait pourtant rien d'exceptionnel dans ses confidences qui put le mettre sur la voie.

« *Brendan ! Si au moins j'avais de tes nouvelles !* »

Les derniers jours de la colo 1968 se déroulaient dans une ambiance de sympathie générale.

On sentait la fin proche, chacun appréhendant les séparations, donc rien de bien stimulant.

Les jours coulaient sans heurt, au dessus des esprits apaisés comme après une longue bataille. On échangeait des sourires malheureux destinés à faire comprendre le chagrin que l'on aurait de ne plus se revoir.

Les rixes du début se transformaient en interminables soirées amicales comme pour rattraper le temps perdu.

Brendan semblait toujours sous le charme de Jeanne, du moins en apparence.

Une fille d'une incroyable générosité, serviable, attentionnée, tentant de porter remède au moindre problème qui se posait. Souvent en discussion avec les amis de Brendan, elle essayait de mieux les connaître de mieux les comprendre, mettant tout le monde à l'aise avec souplesse et sans forfanterie.

Lui la regardait de façon bizarre. Pour qui le connaissait son visage reflétait l'hésitation, l'interrogation.

De temps à autres elle posait sa tête contre lui, l'embrassait sans effusion excessive, mais avec suffisamment de douceur pour qu'il comprit les sentiments qu'elle semblait lui porter.

Lui restait stoïque, presque distant.

Un soir, tous deux isolés en pleine campagne, une longue promenade les faisait traverser de longs sous bois et des prairies verdoyantes.

L'amie Sophie qui les accompagnait souvent depuis leur première rencontre s'était amourachée d'un pote et les avait un peu lâchés.

Lui qui depuis quelque temps ne s'embarrassait de rien avec les filles, après l'avoir embrassée, n'essaya même pas d'en obtenir plus. Ils s'assirent simplement l'un à côté de l'autre.

L'aura qui entourait sa petite amie lui faisait-elle perdre ses moyens ? Appréhendait-il d'essayer un refus ?

Il rompit le silence par une phrase pour le moins inattendue :

« Navré!... Je ne suis ton genre, n'est-ce pas ? Je sens bien qu'avec toi c'est un peu spécial et j'ai bien du mal à me situer »

Jeanne se retourna sèchement :

« Mais enfin, c'est l'impression que je te donne ? »

S'en suivit un autre grand silence, interminable. Une gêne palpable s'installait. Lui de façon nonchalante grattait le sol avec un bout de bois.

« Non, ce n'est pas ça, je... »

« Tu ? »

« En fait j'aimerais que ce soit le cas ! Au moins les choses seraient claires. Alors, je pourrais comprendre... Ce n'est pas grave tu sais... Ce ne serait pas la première fois que je me ferais larguer... Et puis à la fin des vacances s'encombrer d'un type comme moi quand on n'a pas envie, ce serait pour le moins naturel, non ? ».

« Mais tu es dingue ou quoi ? En fait, c'est plutôt toi qui ne me trouves pas à ton goût... C'est ta façon de le faire comprendre ? Je t'ai connu plus direct. *Ho... Je sens bien qu'avec moi tu as des réactions bizarres* ».

« Jeanne, je suis dans la merde... »

« Et bien, dis moi ! »

Cherchant dans le ciel les mots qui devaient tout traduire, pour la première fois il raconta dans le détail sa triste aventure avec Isabelle. Une manière d'enfin évacuer.

Jeanne les yeux baissés l'écoutait sans rien dire, les jambes repliées, les bras posés sur les genoux.

« Alors, je n'ai pas envie que ça recommence, tu comprends ? »

« Et pour qu'elle raison ça recommencerait ? »

« Je n'en sais rien... Peut-être que je suis fait pour être largué... Je suis en train de tomber... Enfin bref... Sans savoir si mon sentiment est vraiment partagé et si je vais réussir à oublier Isa.

« Tu vois, j'ai passé mon enfance en petit garçon timoré. Quand je parlais aux filles elles se foutaient de ma gueule. Ces derniers temps j'avais l'impression d'être sorti de ce cauchemar... En rencontrant Isa... Mais en clair, il n'y a pas d'âge pour ça... Aujourd'hui on se fout de ma gueule d'une autre manière ».

Il n'obtint aucune réponse.

« C'est bon, j'ai compris... »

Riant contre lui-même, il se leva et tendit une main pour aider Jeanne à se remettre sur pieds.

« Je suis vraiment désolé ! Je te raccompagne ? »

Une fois debout elle le fixa, sans un mot, sans un mouvement. Un regard sans reproche, sans réel sentiment, une sorte d'indifférence qui faisait mal.

La situation devenait limite inquiétante. Elle le scrutait, l'analysait sans qu'il ne puisse rien faire d'autre que d'attendre. Allait-il prendre une baffe ?

Au bout d'interminables secondes, elle s'approcha de lui. L'instinct le fit reculer. Elle s'avança à nouveau, monta doucement ses mains vers le visage de Brendan posa sa bouche sur la sienne et l'embrassa longuement.

Puis, passant son bras sous le sien elle mit sa tête sur son épaule et s'engagea avec lui sur la route du retour.

« Tu es vraiment quelqu'un de pas ordinaire ! Viens, Allons-y ! »

En cheminant elle parlait avec douceur.

« Brendan... Je suis d'un naturel indépendant, un peu bohème, mais là... je suis un peu déboussolée. J'ai beaucoup de sentiment pour toi, mais ça nous mène où ? Comme tu le dis, dans quelques jours vous partez !

« Laisse-moi le temps de réfléchir. On s'écrira. Ce sera mieux pour moi et plus facile de te dire ce que je ressens vraiment. Je vais t'aider du mieux possible, pense que je serai à tes côtés dans les moments pénibles et n'hésite pas à me tenir informée. Quoi qu'il arrive tu pourras toujours compter sur moi ».

Elle lui cola une bise sur la joue.

Arrivés aux abords de la ville il faisait nuit noire, seuls les lampadaires lointains servaient de point de repère.

Jusqu'au départ leur relation en resta sur ce goût d'inachevé.

La veille, ils passèrent la soirée ensemble autour d'un verre à la terrasse d'un café. On la voyait le scruter avec attention comme pour lire derrière la façade. Puis arrivèrent les échanges d'adresses, ils se dévisagèrent longuement sans rien se dire.

Enfin sonna l'heure de la séparation.

« Brendan, demain je ne viendrai pas ».

« C'est peut être mieux ainsi ? »

Ils s'embrassèrent.

« Au revoir ? »

« Au revoir, Jeanne ! »

Le lendemain on déserta le pensionnat, pour regagner les bus.
Beaucoup vinrent les saluer une dernière fois, échanges
d'embrassades, d'accolades avec les potes, au travers des vitres,
de nouveaux signes d'adieu ou d'au revoir.
Ils virent Neufchâteau s'éloigner puis disparaître derrière la
dernière colline. Alors chacun s'assit et tomba dans ses
souvenirs.

De retour dans le midi, on s'attela aux préparatifs de la rentrée. Pour Brendan le bac de fin d'année devait être le moyen de couper les ponts avec le dictat, mais ce serait long ! Très long ! La majorité à vingt et un ans reculait d'autant les perspectives de liberté.

Il retrouva le bahut avec l'envie d'en finir, mais des images plein la tête.

Le soir dans sa chambre, à la lumière d'une petite lampe posée sur le bureau, il tournait et retournait le Dupont entre ses mains se demandant s'il allait s'en servir pour les cours, histoire de faire chic ou se donner l'illusion d'être un érudit.

L'outil avant le savoir.

Puis il consultait les documents retirés de la mallette du bouffon et à chacune de ses lectures, montait comme une évidence qu'il devait s'agir d'une affaire importante, mais pour l'heure que faire de ces informations ?

Quelle idée de s'être foutu dans ce merdier.

Il avait ce chic.

Tout ce qui le sortait du cadre autorisé par les valeurs de chiotte qu'il contestait à longueur de journée, lui coûtait un sac d'embrouilles, comme si Dieu à ses trousses tentait de le garder sur le droit chemin.

L'éducation des curetons étant passée par là, il lui faudrait traverser bien des histoires pour s'en débarrasser.

Les documents ressemblaient à des preuves pour disculper quelqu'un ou peut-être pour le planter.

Qui devait s'en servir ? Il n'en savait que dalle.

Tout ceci le ramenait inmanquablement à Isabelle, à croire que revenir sans cesse sur cette lecture ne constituait qu'un prétexte pour penser à elle.

Au lycée, il s'enquit enfin de savoir ce qu'elle était devenue pour tenter d'avoir, dans la mesure du possible, une explication qui de toutes façons ne servirait à rien.

C'est donc sans grande surprise et presque avec soulagement qu'il ne la vit nulle part.

Le destin lui évitait une confrontation qui l'aurait peut être encore plus bouleversé.

Elle entrait certainement dans une université de *bourges* où l'on s'assure des résultats si ce n'est par la culture tout au moins par accointances interposées.

Que deviendraient les notables si les successeurs faisaient défaut. Pour en avoir confirmation il s'informa de Charles, lui aussi disparu pour suivre ses études supérieures.

De ceux qui avaient partagé les cours d'Isa, plus personne n'arpentait les couloirs. Aucun inscrit aux prépas. Idem pour Solange.

Un vague renseignement l'informa qu'Isabelle serait restée aux Etats Unis, mais il avait bien du mal à l'oublier.

Dans la classe surchauffée du préfabriqué des terminales, installé au fond de la salle, se laissant aller à des rêveries interminables, il n'écoutait rien des cours dispensés.

La philo « le faisait chier ». Le prof tout comme.

Avec ses plans de nase, débiles, de parties et de sous parties sensées former l'esprit dans un carcan préfabriqué.

Et ses putains de références à Bergson ou Levy-Bruhl qui semblaient être ses seuls maîtres à penser.

A croire que le seul fait de les citer dans une copie de bac assurerait la mention. Un formatage dans les règles. Une sorte de programme imposé sans jamais voir le livre.

Réfléchir le conventionnel dans le conventionnel, se faire l'écho de la phrase citée, du concept digéré par des générations dociles au rythme des silences incultes, ne pas sortir du cadre, pour devenir un honnête connard de citoyen.

Et puis cette façon d'appréhender les choses au travers des lunettes des autres, de se faire imposer une focale sous le seul prétexte qu'elle est à la vue du savant qui s'en sert.

Les prémices d'un monde moderne, entièrement pompé dans l'ancien.

Plein le cul de tout ça.

Il devenait mûr pour l'explosion quand un jour le prof de français leur donna un commentaire de texte qu'il ne lut même pas.

Il rédigea simplement une série de pensées farfelues qui lui traversaient l'esprit comme autant de sujets qu'il croyait philosophiques :

« Monsieur le professeur,

Pensez-vous qu'un auteur ait eu la moindre idée de toutes les conneries qu'on lui fait dire quand on le commente ?

Par ailleurs, est-ce un effet de mon imagination, mais avez-vous remarqué que les grands livres comme les grands auteurs ennuiant ?

Ainsi, faut-il qu'un livre soit chiant pour qu'il soit bon ? N'est-il pas de convention de le croire ?

Ma bonne compréhension d'un livre auquel personne ne comprend rien, fait-elle de moi un érudit ?

D'où une autre question : Pourquoi écrire un livre dont personne ne possède suffisamment de patience pour aller au bout ?

Doit-on penser d'un livre ce qu'en pense conventionnellement les experts quand les experts eux-mêmes ne sont pas d'accord sur ce qu'ils ont lu ?

Comme ils font thèse de leurs conclusions, doit-on les accepter comme vérité ? Se sont-ils, appropriés la compréhension universelle ?

S'il y a contradiction n'est-ce pas la preuve que seul le doute est vrai ?

Alors à quoi sert de former mon esprit au travers d'idées pouvant être fausses ?

Une idée mal exprimée reste-elle une bonne idée ? En clair un bon mot fait-il une bonne idée ?

Etc... Etc...

Le tout se terminant par :

Je vous prie de croire, Cher Professeur, que je me suis profondément amusé.

Il ne connu jamais la « bulle » devant en résulter ni l'avis déploré du professeur, car ce qui allait suivre devait l'en empêcher.

La dictature de ses vieux recommençait à être pesante. L'année réputée « importante », ils allaient l'emmerder jusqu'au bout. Des moments de bonheur il ne restait rien. La routine mortelle s'installait.

Pour rajouter à cette langueur, les rares courriers de Jeanne ne laissaient rien supposer de ses sentiments envers lui. La dèche totale !

Le samedi 2 novembre qui succédait à la Toussaint, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Brendan jeta un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Michel comme à l'ordinaire venait passer un moment avec lui.

Il allait balancer les clés pour éviter de descendre, quand son pote tout excité lui cria :

« Descends, vite ! »

Il enfila son caban puis dévala les escaliers.

« Tu peux pas monter ? C'est quoi ton problème ? »

« Viens ! »

Michel sans un mot l'entraîna sur la place nouvelle.

Assises sur un banc, deux filles dont on ne distinguait pas le visage, attendaient, emmitouflées dans des manteaux. Lui approchait, dubitatif, lorsqu'à quelques mètres d'elles, il n'en crut pas ses yeux :

« C'est pas vrai ! Mais qu'est-ce que vous foutez là ? »

« Tu n'es pas heureux de me voir ? »

Epaté, surpris, il touchait Jeanne et Sophie comme pour s'assurer qu'elles n'étaient pas des fantômes.

« Mais enfin, tu imagines ? Comment m'attendre à ça ! Bien sur que je suis heureux ! C'est vraiment super !... Mais vous êtes venues comment ? »

La voix de Sophie, sortie d'en dessous son capuchon se fit entendre.

« Tu connais Jeanne, pas besoin de te faire un dessin ? L'autre jour on a décidé de descendre et hop, on est venues en stop ! »

« *Tu connais Jeanne, tu connais Jeanne, en fait non... Si tu peux me faire un dessin, ça m'arrange...* »

« En stop ? Mais ça fait une trotte ! »

Il regardait les filles avec admiration en répétant « C'est pas possible !... » puis se retournant vers Michel « Tu les as trouvées comment ? »

Jeanne prit les devants.

« J'échange aussi avec ton ami qui m'a expliqué les difficultés avec tes parents. Je lui ai demandé de ne rien dire pour te faire la surprise. Alors on a d'abord sonné chez lui et nous voilà »

« Toi... ah toi... t'es un beau salaud !... A moi, tu me fais des cachotteries ? Il avait pris son pote par le cou pour le secouer comme un prunier »

« Ecoute, j'avais des consignes... Merde, t'as qu'à te démerder avec elle ! »

Jeanne frigorifiée par un mistral terrible qui accentuait un froid quasi polaire s'impatientait.

« Bon, les frisés, c'est pas le tout, si on allait se mettre à l'abri quelque part ? »

« On peut aller chez Lulu ? »

« Ok ! »

Installés dans leur quartier général, les cafés commandés, le patron, pour une fois discret, ne put s'empêcher de leur lancer des clins d'œil en préparant les tasses.

La chaleur redonnant un peu de couleur aux visages la discussion put alors commencer.

Elles racontèrent leur périple. Des éclats de rire accompagnaient les péripéties du voyage et leurs rencontres improbables. Puis, l'heure passant Jeanne en vint au côté pratique.

« Avec Sophie nous allons coucher à l'hôtel. Avant de te récupérer, Michel nous a menés réserver une chambre »

« Ok... Mais... vous restez un peu ? »

« Non, on repart demain soir... Mais cette fois en train ... on a eu trop froid ! »

« Tout ça pour rester un jour ? Dommage non ? »

« J'avais envie de te voir... Mais il faut que je remonte pour des partiels ».

On fixa la rencontre du lendemain pas trop tôt pour permettre aux filles de récupérer.

Avant leur entrée dans l'hôtel, isolé avec Jeanne, Brendan, les mains dans les poches tapait ses pieds en cadence sur la chaussée pour se réchauffer :

« Tes lettres étaient rares. Je comprends pourquoi !... La surprise ?... Ici on se fait chier comme des rats morts. De te voir

ça me remonte un peu le moral. Tu n'es venue que pour me voir ? C'est sympa ça... Tu as du gamberger alors ? »

« Et toi ? »

« Comment te dire... J'en suis au point mort. Je rumine, mais je vois que je peux compter sur toi »

« Tu sais, je ne voudrais pas que tu penses que je suis en train de te forcer la main ! »

« Ben non voyons ! Mais je ne sais quoi dire, c'est tellement inattendu ! »

« Bon, on va se coucher ? A demain ?... »

Une bise sur la joue.

« A demain Jeanne »

Le Dimanche, les garçons furent précis au rendez-vous.

Le mistral soufflait de nouveau, les nuages bas et menaçants naviguaient à vive allure, les bourrasques effeuillaient les grands platanes de la place et ceux des routes environnantes.

Le froid pénétrait l'intérieur des vêtements. Les visages se crispaient sous la bise froide. Dans l'air naviguait cette sensation de décrépitude annonciatrice des jours d'hiver, cette langueur qui s'empare de l'âme pour la conduire vers l'hibernation forcée, cette sorte de monotonie lancinante des heures qui s'écoulent avec lenteur et la perspective de subir le froid qui contraint à tout résumer à devoir s'en protéger.

Saison de l'inaction, période où l'on s'enterre pour trouver son bonheur au bord des cheminées et dans les lectures tranquilles.

Malgré ce temps maussade et la température peu clémente, les amis décidèrent pourtant de sortir.

Jeanne et Michel marchaient devant, parlaient en se tenant par le bras. Brendan le sien sur les épaules de Sophie, se faisait raconter leur voyage et posait des questions sur les motivations inattendues de leur venue.

Puis, un sandwich avalé à l'hôtel, ils partirent sur Toulon accompagner les filles à la gare.

A l'arrivée du train Brendan embrassa Jeanne sans autre commentaire. En montant les marches du wagon elle murmura :

« J'espère te revoir ! »

Il ne répondit que par un sourire.

Le train s'ébranla, les signes de la main insistèrent jusqu'à ce que l'on ne se vît plus.

Et ce fut tout.

Quand le dernier wagon disparut, on sentit de la colère dans la voix de Michel.

« Elle a fait des kilomètres uniquement pour te voir et toi... Tu as l'air de complètement t'en foutre... »

« Mais je n'ai rien demandé, merde. Je ne sais rien sur elle... A part qu'elle soit venue jusqu'ici... Sur ses sentiments ? Que dalle. Elle a plus passé de temps avec toi qu'avec moi. Elle t'a dit quoi pour que tu m'engueules comme ça ? »

« Rien de spécial, on a parlé de tout et de rien »

« Et bien voilà !... C'est confirmé... Même moi je sais plus où j'en suis !... Alors si en plus je dois savoir où en sont les autres... Surtout quand ils ne disent rien... Ca me prend la tronche... Repartir pour arriver au même endroit, je préfère rester sur place. Tant qu'il s'agit de cul ça n'a aucune importance, mais là c'est pas pareil ! »

« Bon écoute c'est toi qui vois, mais enfin... Elle m'a fait de la peine »

« Elle n'a qu'à dire ce qu'elle veut à la fin... Merde... Même dans ses lettres c'est pas clair ! »

Mais le pseudo blasé avait un autre plan en tête.

Si Jeanne tenait à lui ce sentiment devrait bien durer encore quelque temps. Il n'avait plus l'intention de se tromper.

Le retour au bahut fut un peu moins ankylosant. Une idée, considérée comme « *pas con du tout* », mûrissait dans son citron et devait résoudre pas mal de problèmes.

Une convocation pour accomplir ses fameux « trois jours », du rituel conseil de révision, passage barbant obligatoire avant d'accomplir un non moins chiant service militaire, venait d'arriver.

Après renseignements, les fameux trois jours ne dureraient en fait qu'un jour et demi.

En profiter pour mettre les voiles à ce moment là, *voilà une idée qu'elle était bonne*.

Trente six heures de battement, beaucoup plus qu'il n'en avait jamais eu.

En son absence, il ferma sa chambre à double tour pour éviter toute intrusion intempestive indiquant que désormais il s'occuperait lui-même du ménage.

En toute discrétion pouvait alors se déplier sur le mur au dessus du bureau, une grande carte Michelin. Il compta les jours le séparant du départ puis traça au crayon le chemin à parcourir.

A l'aide d'un double décimètre il mesura la distance qui séparait son village de la ville de Tarascon où devaient s'accomplir ses obligations et fit de même entre Tarascon et ...Neufchâteau !

Il divisa le parcours en vingt segments à peu près égaux représentant le nombre de jours le séparant du départ, une sorte de « calendrier de l'avant » de son escapade.

Surtout ne prévenir personne, en particulier Michel qui serait bien capable de vendre la mèche.

Le jour même, il surchargea au stylo la première section et fit de même tous les soirs. A chaque tronçon dessiné, son excitation montait d'un cran.

La ligne se noircissait, passant sur Montélimar, sur Lyon, Macon, Chalon, Dijon....

Le soir du segment de Langres, il prépara son bagage.

Il y rangea ce qui lui semblait important : Son BEPC, son rasoir électrique, de l'argent mis de côté, un imperméable, des serviettes de toilette et des babioles dont il ne voulait pas se séparer.

En résumé, une valise aux trois quarts vide, d'où l'hésitation d'y rajouter les documents escamotés au bouffon qui fut assez brève. Glisser, papiers, cartes de visite et le fameux stylo Dupont ne prit que quelques secondes, par contre les conséquences allaient ruiner des années de sa vie.

La veille, il détacha la carte, la glissa dans son caban, fit une dernière fois l'inventaire du contenu de sa valise et pour lever toute suspicion mit à jour l'éphéméride à la date de son retour présumé.

L'impatience le gagnait, des frissons lui traversaient l'échine au point de ne pas dormir de la nuit, pressé de connaître l'effet produit sur Jeanne par sa venue impromptue.

Tout se trouvait enfin réuni, l'occasion et le motif.

L'arrivée sur Tarascon se fit en train.

Des camions militaires attendaient les conscrits.

Le temps de déposer les affaires, on se rassemblait déjà pour la traditionnelle visite médicale.

Brendan, indifférent, attendait surtout le lendemain midi pour être le premier à mettre les voiles afin ne pas perdre une seconde.

Le soir, les transistors passaient en boucle « *Eloïse* » et « *On the road again* ». Tout un symbole.

La nuit s'écoula dans cette caserne fétide. Dire qu'il avait dormi serait un bien grand mot !

Les couvertures sentaient le conscrit du mois précédent, les draps rêches, cartonneux, avaient du mal à prendre la forme des corps et l'environnement puait les panards mal lavés et les slips sales.

Lui revenaient en mémoire ses années de pension.

Si certains *minets* se trouvaient choqués, pour lui il s'agissait d'une question d'habitude.

La nuit ça ronflait à tout va, certains faisaient des cauchemars, d'autres dégazaient sans vergogne, un concert dont il connaissait toutes les partitions.

Le sommeil, on imagine, eut un mal fou à venir, surtout dans son état de surexcitation. A mesure que s'écoulaient les heures on se retrouva ainsi au lendemain.

Le clairon, contrefaçon du coq de campagne, annonça le grand jour.

Après un petit déjeuner infâme tous furent réunis dans une grande salle pour passer une série de tests de connaissance. Expérience incroyable et triste à la fois. Après chaque questionnaire, on sortait les incultes, certains ne savaient ni lire ni écrire.

Rien de cela ne s'inscrivait sur leur pauvre visage, sauf la honte de se voir si vite débusqués.

L'armée avait ce bel avantage de détecter l'illettrisme pour tenter d'y apporter remède, mais tout ce qui est bon finit paradoxalement par fatiguer les élites, plus préoccupées de laisser leur nom dans les livres d'histoire. Alors on modifie, on supprime, on invente et on se retrouve dans la merde !

Enfin ce fut la libération.

Nous étions le vendredi 23 novembre, à midi !

Le premier à s'extraire, Brendan s'éloigna discrètement de ses connaissances pour suivre les panneaux indicateurs conduisant en bordure de la route fixée par la carte.

Après avoir ostensiblement levé son pouce, un camion s'arrêta, il y grimpa.

« Ca y est, c'est parti ! »

Le semi le déposa aux alentours de Valence, sur le bord d'une route balayée par un vent glacial qui soulevait sa capuche d'anorak tandis que les gouttes de pluie embuaient ses yeux. C'est tout juste s'il vit qu'une voiture venait de s'arrêter.

Une femme au volant qui l'amena sur Vienne, aux portes de Lyon.

La traversée de la grande ville, réputée compliquée à cause du tunnel de Fourvière ne s'annonçait pas idéale pour un autostoppeur ayant étudié le trajet. De plus le centre devait s'encombrer de véhicules tournant uniquement sur le secteur.

En conséquence il se fit arrêter en bordure de gare.

Shooté à l'adrénaline le vent coupant ne lui produisait aucune sensation.

La pression montait mais son sentiment de liberté reposait sur fond d'inquiétude car les recherches débuteraient sous peu. Il

fallait mettre le plus de distance possible pour s'assurer une marge de sécurité.

Le train traversa la capitale des Gaules.

Au travers de la vitre humide du compartiment défilèrent les lumières de la ville, puis celles de rares lampadaires bordant les routes, puis le noir entrecoupé par les éclairages de maisons isolées ou d'un village lointain, enfin de nouveaux lampadaires avant l'arrivée sur Villefranche-sur-Saône.

La nuit s'installait. L'horloge de la gare affichait huit heures, la pluie redoublait de violence, les bourrasques infiltraient les vêtements. Il sortit son imperméable pour l'enfiler par dessus son blouson.

Personne ne devait encore se soucier de lui, mais il fallait avancer, vite, la route restait longue !

Encore un camion. Le ciel déversait des cordes lorsqu'il entra détrempé dans la cabine.

« C'est pas un jour pour faire du stop mon gars ! Monte !... Vite !... Tu vas où ? »

« Aussi loin que possible... que j'aie au moins le temps de sécher ! »

« Je vais jusqu'à Dijon, ça te vas ? »

Il faillit l'embrasser. Un pas de géant en une fois.

« C'est super ! Merci mille fois ! »

« Ok ! Tu veux un peu de musique ? »

« Non, merci, j'ai mal au citron, je vais essayer de me reposer si cela ne vous dérange pas »

Tant pis pour « on the road again » ou « Eloise » fallait surtout éviter les avis de recherches diffusés par les radios.

Ni le confort douillé de la cabine, ni le chauffage ni le ronron du moteur ne l'incitaient à la somnolence.

Pour lui, voir défiler les kilomètres participait à la vitesse du camion. Il trépignait. Allez, Vite, merde vite !

Quatre heures pour franchir la distance.

Minuit environ le déposa en ville où l'on commençait à poser les guirlandes de Noël. Spectacle magnifique ! Mais, pas le temps de s'extasier..

La pluie avait cessé, il avait eu le temps de sécher. Tout pour repartir en forme.

D'après la carte, prochaine étape : Langres
A partir de ce point ses pensées basculèrent.
L'appréhension des recherches versa du côté de Jeanne et sur
l'inconnu des retrouvailles.

La circulation, quasi nulle, le rendit soudain inquiet. Allait-il
rester bloqué là ?

Un bon quart d'heure sans voir un seul véhicule, quand soudain,
sortie de nulle part, une *quatre L* se pointa.

Le conducteur, affalé sur le siège passager, tournait la manivelle
de la portière pour descendre la vitre.

A demi couché, il gueula.

« Tu vas où ? »

« Langres ! »

Un type hirsute, légèrement bourré. Brendan en entrant dut le
pousser pour le recadrer face au volant.

Un fort accent des Vosges bredouilla d'une voix pâteuse :

« T'as de la chance, mon gars... T'as de la chance... Oups... Je
vais à Vittel ! »

« Vittel ? »

Lui comptant passer par Chaumont, la direction lui parût louche.
Comment faire confiance à un type plein comme un œuf !

Après avoir remis une nouvelle fois le chauffeur face au volant, il
sortit sa carte.

Le Ribouldingue, d'un doigt qui titubait autour de plusieurs
villes, montrait une direction. Il puait la vinasse et la clope,
infestant la bagnole de ces odeurs crasses.

Direction Vittel, on passait bien par Langres... mais à tout bien
considérer... Vittel ne se trouvait qu'à deux pas de Neufchâteau.

Brendan se ravisa en rangeant la carte,

« Bon... Finalement... je viens avec vous jusqu'à Vittel »

« Dac !... On s'en jet' un p'ti avant d'partir ? »

« Non, non, c'est bon, je suis pressé »

« Com'tu veux »

Un démarrage en fanfare... de ferrailles.

Le bougre venait de tirer sur la tige de vitesse pour enclencher la
première, ce qui eut pour effet de les faire naviguer plusieurs fois

entre le pare brise et le fond de leur siège avant que tout se stabilise.

« *Oh putain, c'est pas gagné ! Il est capable de nous foutre en l'air ce con ! Il va couper à travers champs !* »

A penser trop fort cela eut pour effet de réveiller Fangio qui gueula au travers du bruit du moteur.

« T'as pas peur au moins en bagnole ? »

« *Merde, me voilà rassuré, y'a qu'un dingue pour poser une question pareille...* »

« Non, pas de pet !... *Ô putain....* »

Une fois lancée, la quatre L tenait la route, mais ce fut long, ***bordel*** que ce fut long.

La neige commençait à tomber.

Sur la route devenue invisible, le « bourrin » continuait sans encombre, les yeux perdus dans la buée des vitres.

Dans les côtes la voiture patinait, mais l'ivrogne passait miraculeusement l'obstacle.

On ne sut trop pourquoi, il voulut traverser Langres.

Ce fut féérique ! Tout illuminé, les rues scintillaient de guirlandes. Un vrai Noël de neige magnifique ! Brendan découvrait émerveillé ces paysages d'hiver auxquels il n'était pas habitué.

A l'approche de Vittel, la route devint de plus en plus compliquée.

Le peu de circulation laissait une moquette quasi intacte. De temps à autres deux sillons tournaient dans un chemin invisible pour se perdre dans la nuit.

La guimbarde poursuivait méthodiquement le sien. « *Conduire bourré doit avoir ses avantages ! Ou alors l'alcool relativise le danger. J'aurais du boire une petite gnole pour ne pas voir ma misère* »

Le bourrin extrasensoriel venait de lire une nouvelle fois dans ses pensées car sorti bizarrement de son mutisme et de l'attention portée à sa trajectoire, il cria :

« T'inquiète, on va arriver ! »

Effectivement on arriva, mais à quatre heures du matin.

Il se serait bien fait arrêter à l'embranchement de Bulgnéville.

Mais, par prudence, mieux valait accompagner le pochtron

jusqu'au terminus quitte à refaire une partie du chemin en sens inverse.

Il le quitta avec des tas de remerciements.

En sortant, il puait la clope. Infect. L'air pur arrangerait tout ça.

Ca y est ! Neufchâteau et Jeanne se trouvaient à deux pas.

Il avait presque réussi !

Au travers des nuages de vapeur dégagés par sa bouche se dévoilaient les contours d'une gare aux portes closes. Rien à cette heure ne semblait ouvert.

A l'abri du porche recouvert d'une verrière, à l'aide d'une serviette sortie de sa valise il s'entoura la tête avant de remettre par-dessus la capuche du blouson et celle de l'imperméable.

L'attente recommençait.

Immobile dans le froid pétrifiant, un temps incalculable s'écoulait avant qu'il ne décide de se lever pour effectuer des mouvements d'échauffement, se baissant, se relevant, frappant ses bras contre les épaules tout en s'aventurant sur la route où soudain un bruit lointain se fit entendre, celui du moteur d'une improbable voiture qui approchait.

Au milieu de la chaussée glacée il héla le chauffeur qui vint se garer au bord du trottoir.

« Vous n'allez pas dans la direction de Neufchâteau par hasard ? ».

« Je dois aller à Fréville... »... Puis hésitant « Ca me fera un détour, mais monte ! »

Sa valise récupérée en courant, Brendan intégra le chaud du véhicule.

« Par un froid pareil, j'allais pas te laisser dehors ! »

« Merci.... Sympa de votre part des mots qu'il glissa péniblement au travers de ses lèvres paralysées par le froid.

Un trajet assez court, mais la neige interdisant toute vitesse excessive, ce ne fut qu'aux alentours de six heures du matin que le véhicule s'immobilisa, non loin du centre ville.

« Ca ira mon garçon ? »

« Oui, merci pour tout. Ici je connais, ça va la faire ! »

Ayant récupéré son bagage et salué son bienfaiteur il se mit en quête de trouver un troquet ouvert.

La neige gelée transformait tout en patinoire. Ses chaussures peu adaptées aux terrains glissants, lui faisaient friser la chute à chaque pas.

Le patron du Pollet resta bouche bée en le voyant enter.

« Ben qui voilà !... Ah lala !... Mais qu'est ce que tu viens faire ici ! Il penchait légèrement la tête sur le côté, faisant mine de réfléchir, une main en dessous du menton, Jeanne ?... C'est ça ? Puis sortant de derrière le comptoir il vint lui serrer la main

« Tu es venu comment ? »

« Ouf !... Une histoire à vous couper les guibolles et à vous geler les grelots ! Désolé, je n'ai pas pu ramener de pastaga... La valoché... trop lourde... »

Il éclata de rire.

« D'ailleurs, je peux vous la laisser un moment ? »

« Pas de problème petit, il montrait un renforcement derrière le zinc, regarde, je la mets là. Tu veux un café, des croissants ? »

« Par maintenant, merci ... Je fais un tour et je reviens ! »

Il faisait encore nuit en empruntant la rue de France, avant de déboucher sur le carrefour conduisant au pensionnat. Méconnaissable sous la serviette et la capuche, ce fut une surprise que de s'entendre interpeller de l'autre côté de la rue :

« Brendan ? »

Sur le seuil de la boulangerie venait de le reconnaître une amie de Sophie qu'il connaissait pour être venu à de multiples reprises acheter des pains au chocolat au petit matin après ses virées nocturnes.

L'air offusqué, il traversa pour l'embrasser.

« Mais comment tu as pu me reconnaître ? »

« Ta démarche, c'est fou ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ? »

« Je me suis barré de chez moi ! Plein le cul ! »

« C'est pas vrai ! Mon Dieu ! Et je me doute que tu es venu voir Jeanne, n'est-ce pas ? »

« Possible, mais pour le moment tu ne dis rien à personne. Je compte sur toi ? »

« Tu veux entrer ? »

« Je vais faire un tour et je reviens »

Respirer avant tout, profiter de son exploit en solitaire primait. Les grandes explications ce serait pour plus tard. L'excitation du

voyage ne lui avait guère laissé le loisir d'organiser sa « surprise ». Même s'il avait imaginé des scenarii possibles le moment de vérité pouvait se produire n'importe quand.

Tout à son émoi, il emprunta d'un pas de promenade le petit chemin conduisant au terrain de jeux. Le jour se levait, éclaircissant le ciel, puis devant ses yeux ébahis se déroula une scène féerique.

La neige immaculée rayonnait devant lui sans aucune imperfection. De grands monticules s'étaient formés au dessus des pierres et des plantes ensevelies. Les clôtures semblaient recouvertes de chantilly en leur sommet. En cet instant où le soleil doucement se leva et monta derrière les arbres, il y eut dans les branches mille guirlandes de glace scintillante, le tout baignant dans une vapeur bleutée qui se mélangeait à celle sortie de sa bouche. Un émerveillement de gamin collé derrière une vitrine de jouets. Il n'avait jamais connu un spectacle aussi grandiose.

Il était planté là comme devant un feu d'artifice. Les couleurs changeaient, les prismes formés par la glace renvoyaient toutes les couleurs de l'arc en ciel, des diamants recouvraient la neige. Il se sentait enfin vivre dans ce froid brillant de mille feux.

Puis les premiers passants qu'il salua vinrent fouler le manteau immaculé. Le spectacle terminé le fit redescendre, transi, vers le centre ville.

Deux personnes seulement l'avaient vu, mais au Pollet, tous semblaient au courant de sa venue. La « surprise » en prenait un sacré coup même si personne ne se doutait d'une fugue, sauf la petite boulangère tenue au secret.

On s'empressait autour de lui, l'assommant de questions sur sa venue, on prenait des nouvelles de ses potes, de Michel, de « l'anglais » et puis on voulut savoir si sa présence avait un rapport avec Jeanne.

Mais sur ce sujet il restait muet, s'en trouvant même agacé.

En ingurgitant pains au chocolat et cafés dont on l'abreuvait, son teint reprenait des couleurs, il souriait, plaisantait, avec des frissons de partout.

Par ailleurs la rumeur se propageait si bien dans la cité, que vers onze heures Sophie se pointa.

S'étant levé pour l'embrasser il l'invita à prendre place, les autres s'écartèrent pour les laisser seuls.

Un grand éclat de rire ouvrit le bal.

« Mais t'es complètement dingue ! Tu t'es cassé de chez toi ? »

« Qui t'as mise au parfum ? »

« Elise, la traître de petite boulangère ».

« Je lui avait dit de la fermer ! »

« Aussi, qu'est ce qui t'a pris de le lui dire ! »

« Bon, j'ai merdé et je m'en tape. D'ici peu tout le monde sera au parfum. On va me rechercher ! Mais avant, j'aurai eu le temps de filer. Et puis, personne ne me contraindra à redescendre ! Il n'est pas encore né celui-là ! »

« Jeanne ne rentre que ce soir. On va rester chez moi en attendant. J'ai rencard avec elle vers dix heures en boîte de nuit »

« En boîte ? Ah ?... Ok. »

Le bagage récupéré, elle l'entraîna hors du troquet en direction du champ de foire.

Au milieu d'une rue, elle ouvrit une porte en bois massif pour se retrouver dans un couloir sombre puis à main droite poussa la porte d'un petit salon où patientait un canapé étroit.

Elle l'invita à s'y poser et s'installa à ses côtés en prenant ses mains entre les siennes.

« Je t'adore. J'espère que tout ira pour le mieux. Jeanne est un peu spéciale tu sais. C'est un vagabond ! Et puis tu ne donnes pas l'impression d'y tenir beaucoup... ».

La deuxième fois qu'on lui faisait la réflexion. Peut-être du vrai, pourtant sa venue démontrait le contraire.

Soudain le visage de Sophie se transforma. Son regard envoûtant se posait sur lui tandis que lentement la tête brune approchait de la sienne. Les yeux déjà clos, les lèvres tendues approchaient de sa bouche. Il n'eut que le temps de se détourner, pour éviter le baiser qui explosa sur sa joue.

Il éclata de rire

« T'es barge, miss ! Imagine que je te saute dessus... là, tout de suite ! On aurait l'air de quoi ? »

Le ton de la plaisanterie masquait l'embarras. Estomaqué par la mignonne aux yeux bleus et aux seins proéminents, il demeura dubitatif.

Mais la fatigue neutralisant toute réaction, fallait laisser couler.

« Et alors ? J'te plais pas ? »

Le ton naturel le désarmait.

« Mais enfin, c'est pas la question ! »

« Je me sens bien avec toi... Tu te souviens dans le sud, quand tu me tenais par les épaules ?... Ca m'a fait tout bizarre... J'ai ressenti des frissons ! ».

Les joues gonflées comme un ballon de baudruche il évacuait un long soupir d'horreur en se frottant énergiquement le visage.

« Mais c'est pas vrai !... Et ton amie, tu y penses ? »

La réponse fut des plus laconique :

« Laisse tomber ! N'en parlons plus... Mais si un jour... Enfin, tu verras... ».

Bizarre, bizarre.

Même pas offusquée, comme si rien ne venait de se passer elle se dirigea vers la pièce d'en face :

« Tu viens ? Je vais préparer de quoi manger ! »

Les sourcils en forme de désespoir, il la rejoignit dans la cuisine.

« Assieds toi ! »

Sans un mot, elle mit table, prépara des œufs au plat, sortit du pain, du fromage, du vin et vint s'asseoir en face.

Lui, intrigué, la regardait plus qu'à l'ordinaire. Jusque là elle passait complètement inaperçue.

Pas très grande, brune, bien proportionnée, des yeux azurs, à y regarder de plus près... finalement... pal mal foutue.

En dressant le couvert, elle prenait un malin plaisir à se pencher au dessus de la table, laissant apparaître ses seins dans l'échancrure de sa chemise dont elle avait pris soin de défaire les premiers boutons.

Avec un sourire malicieux, ses prunelles plongeaient dans les yeux du frisé. L'intérêt soudain qu'il portait sur ses formes ne lui avait pas échappé, car les mirettes de Brendan se plantaient régulièrement dans l'ouverture de son chemisier

En une mimique significative, elle résuma la situation « *Tu vois ? T'as qu'à demander !* »

En face, nouvel air découragé mais confus, nouveau soupir de désespoir.

L'histoire en resta là mais, en bonne petite femme qui se respecte, elle comprit assez vite le trouble de son invité.

La fin du repas le vit s'étaler sur le canapé et profiter enfin d'une sieste réparatrice.

Le soir, complètement groggy, ce fut en compagnie de l'inénarrable Sophie qu'il se dirigea vers la boîte de nuit.

Le somme, finalement peu réparateur, l'avait plus engourdi qu'autre chose, mais, à l'approche de l'entrevue, l'adrénaline envahissait un corps aux palpitations effroyables.

Il allait enfin savoir.

Ils entrèrent.

En arrivant de l'extérieur, les lumières aveuglantes firent que les yeux eurent du mal à s'accoutumer.

La boîte, une sorte de grande cave voûtée, aux pierres apparentes parfaitement scellées, se composait au fond d'une piste de danse et d'un bar aux bouteilles multicolores qui venait en perpendiculaire. De l'autre côté des places vides autour d'un piano semblaient attendre des musiciens. Juste à côté un type manipulait une sono d'où sortait une tempête de Dieu.

Un monde fou autour du bar et des tables disposées un peu partout entre lesquelles des serveurs acrobates et contorsionnistes zigzaguaient le plateau à la main en évitant le pire.

Eux se situaient presque à l'entrée, une bande d'amis en pleine discussion autour d'une desserte garnie de verres.

Conversant avec un grand blond à l'allure sympathique, Jeanne, souriante, un coude appuyé sur le dos de la banquette avait cette sereine élégance de « la longue dame brune ».

La musique assourdissante couvrait les bruits et les voix, mais l'entrée de nouveaux arrivants fit machinalement détourner la tête de la dame. Leurs regards se croisèrent. Brendan souriait.

Mais avec le frisé, pourquoi les choses prenaient toujours une tournure inattendue ? Car l'impensable allait se produire.

Après un sursaut de stupéfaction Jeanne posa sur lui un étrange regard. Elle paraissait interloquée, prise au dépourvu, pire, crispée. Dans ses yeux une phrase : Que fais-tu là, sans prévenir, sans une lettre !?

« Il s'est fait la malle... Lança la très psychologue Sophie en guise de bonsoir, mais comme personne ne réagissait, elle se sentit obligée de préciser, il s'est taillé de chez lui ! ».

L'empressement, la chaleur tant espérée tout au long du voyage, s'inscrivait sur sa liste des abonnés absents. Il n'y avait de présent que ce regard froid et une indifférence générale autour de la table. Le flop !

Lui s'était préparé à autre chose mais, en cet instant, ne sut plus dire quoi. Pouvait-il s'être trompé à ce point ?

Une gêne indescriptible paralysait son corps. Etait-ce l'épuisement, le froid, le fait d'être entouré d'inconnus qui le dévisageaient bizarrement, ou alors ce regard ?

« *Bouge mec !* »

L'envie soudaine de repartir, de se retrouver seul, le poussait à agir. Il l'aurait fait en toute autre occasion, mais la fatigue le scotchait sur place, la désolation s'abattait sur lui comme un poids mort intransportable.

L'histoire recommençait sous une autre forme.

Soudain le silence. Une coupure nette de la musique laissait place aux conversations devenues audibles.

Cet instant précis, où entre deux morceaux, les voix criardes, prisent au piège d'un calme brutal, baissent d'un coup en intensité, où tout reste en suspens. Ces quelques secondes durant lesquelles tout se perçoit, tout se remarque, du moindre chuchotement jusqu'au bruit des glaçons que l'on remue dans les verres. Ces quelques secondes où l'on sort de l'emprise du clan qui entoure sa table pour porter le regard sur les autres.

Pile poil ce qu'il fallait éviter en pareille circonstance. Il devenait la cible de tous.

La reprise se fit. Un air doux, au tempo plus lent, une compréhension divine du désespoir qui montait en lui et de sa peur du ridicule.

*We skipped the light Fandango
Turned cartwheels 'cross the floor*

Procol Harum...

Complainte des rapprochements amoureux où les corps se rejoignent bercant à deux les sentiments inavoués, air langoureux qui murmure à l'oreille bien plus que des mots, fait exploser les cœurs dans ce tête à tête tactile où le parfum de l'autre s'exhale en mille pensées.

Mélodie devenue pour lui si triste au souvenir du passé, remuant la langueur des amours abîmés, des désillusions sans fin où la gorge serrée, on ne sait plus que dire tant on est désolé.

Cette chanson lui prenait les tripes au point de se pincer les lèvres pour ne pas craquer.

Ne restait en lui que la peine immense et la solitude de l'intrus.

Tout ce chemin pour rien, toute cette fatigue pour un fiasco qu'il sentait doucement arriver.

Désarroi à ce point palpable que Jeanne, l'ayant capté, se leva enfin pour le rejoindre et le serrer dans ses bras comme pour des retrouvailles avec ami cher.

Le baiser amoureux tant attendu ne venait pas. La déchéance totale. Pour se donner contenance, passant la main dans ses cheveux, il eut un petit hoquet moqueur adressé à lui-même, puis respira un grand coup en faisant un effort énorme pour se ressaisir.

« *Voilà bien l'endroit pour se retrouver ! Qu'est ce que je fous ici !* »

De plus, le type que Jeanne venait d'abandonner regardait la scène, un tantinet exaspéré.

Brendan, les yeux mauvais, le toisait le temps nécessaire pour que l'autre finisse par regarder ailleurs.

Puis la question tomba :

« *Qu'est que tu fais ici ?* »

« *C'est justement ce que je me demande ! Dit-il d'un ton railleur en détachant lentement son regard du blondinet.*

« *Tu es parti de chez toi ? Tu es complètement fou !* »

Il eut envie d'exploser :

« *Oui, je suis partis... Pour toi... pour te voir... tu comprends ? Je ne vais pas le gueuler pour que tout le monde l'entende ?* »

Peut-être la bonne décision. Tous, auraient été au parfum et si « ça partait en couilles », il savait qui serait le premier à prendre une mandale en pleine tronche.

Mais finalement, pour ces extravagances, la forme manquait. Il se contenta de répondre d'un sourire espiègle, limite agressif en direction du platiné.

Sans faire la moindre présentation, Jeanne l'entraîna hors de portée de la possible déflagration.

« Viens... Invite moi à danser et... raconte moi »

Cette musique enveloppante, l'ambiance et la lassitude devenaient oppressantes. Un tout. Pesant, harassant.

Les questions se bousculaient dans sa tête. Tenait-il vraiment à Jeanne ? Valait-elle cette Berezina ? N'était-elle pas simplement un prétexte pour organiser sa fuite. Un but à atteindre ?

Arrivés sur la piste il devait reprendre l'avantage, mettre fin au ridicule. C'est donc plus par amour propre que par réel sentiment qu'il la prit dans ses bras pour tenter de l'embrasser.

Mais aussitôt il se ravisa.

Vu leur première approche, avait-elle vraiment envie d'échanger un baiser sous le regard de ses amis qui continuaient à les lorgner, de plus en plus intrigués ?

Essayer un refus dans de telles conditions serait un anéantissement, une insulte. Cette situation le plongeait dans un doute immense.

Il arrêta son geste. Finalement rien à foutre.

Au milieu de la piste, il la repoussa, écarta les bras, les mains grandes ouvertes :

« Je suis désolé Jeanne... Je suis vraiment désolé. J'arrive ici sans prévenir, habillé comme un clodo, tu es avec tes amis et je comprends que ce n'est pas ma place »

« Qu'est ce tu as ? »

« Ce que j'ai ?... J'ai que je me suis encore trompé. Finalement je suis un con... Je suis fatigué. Il faut que je dorme. Demain ça ira mieux »

« Mais tu vas dormir où ? »

« J'en sais rien... Je m'en branle... Quelque part... Tu sais depuis que je suis parti je me démerde... Bon, allez... Salut ! »

Il la planta au milieu de la piste pour rejoindre la sortie et sans se retourner lui fit un signe de la main.

Arrivé à hauteur de Sophie il la tira par le bras.

« Toi, tu viens avec moi ! Il faut que je récupère ma valoché »

Avant qu'elle n'ait le temps de lui répondre, Jeanne se précipitait dans leur direction.

« Attends... Je viens avec vous. Il y a un petit hôtel pas loin d'ici. On va t'y conduire »

N'ayant aucune envie d'en rajouter il se laissa entraîner hors de la boîte en direction de l'hôtel.

« Il faut que je récupère mes affaires ! »

« On va passer chez Sophie avant, ok ? ».

Le long des ruelles, le pas se pressait, le froid n'incitait guère à la conversation. Lui marchait sans rien dire, à une vitesse qui contraignait les filles à courir pour rester à sa hauteur.

Jeanne essaya de lui prendre le bras, mais d'un mouvement brusque il le lui fit lâcher.

Le passage chez Sophie fut des plus brefs. Il empoigna sa valise et aussi sec se rua à l'extérieur dans l'attente de se faire guider.

L'hôtel semblait confortable.

Dans l'attente des cafés qui devaient réchauffer les corps, il tambourinait de ses doigts sur la table, sans un mot, le regard perdu vers la porte d'entrée.

« Brendan, tu vas dormir ici ! Demain on se parlera sérieusement ».

« Jeanne, je n'ai pas envie de parler sérieusement, tu comprends ? On va me rechercher et j'ai bien peur qu'ils commencent par ici ».

« Tu veux repartir, alors ? »

Elle semblait émue.

« Je pense que c'est mieux pour tout le monde. Je me casse dès demain, à la première heure ! »

« Et tu vas aller où ? »

S'en suivit un grand silence. Brendan n'avait nullement l'intention de dire ce qu'il comptait faire d'autant que lui-même n'en savait rien. Il trouverait bien une solution.

« J'ai promis de t'aider, finit par dire Jeanne. Sophie est actuellement en congés. Tu sais qu'elle travaille sur Paris ? *Non, il ne savait pas.* Pour ma part il faut que je termine mon trimestre, j'ai mes partiels la semaine prochaine. Voilà ce que je te propose. Les vacances de Noël sont dans trois semaines. Tu vas sur Paris, tu peux te débrouiller pendant quelque temps ? »

« Oui ! »

« Lorsque Sophie rentrera, vous partagerez sa chambre à Port Royal, c'est ok ? »

Large sourire de l'hôtesse d'accueil « bien sûr... aucun problème ! »

« Elle travaille de nuit... Tu lui laisses la chambre la journée et tout est réglé. Quant à moi je vous rejoins dès le premier jour des vacances et nous aurons tout le temps de nous voir, de parler de tes problèmes et... de nous »

« De nous ? » « *A vrai dire, après cette charmante soirée, je n'en ai plus rien à foutre !* ».

Sophie notait son adresse, fixait le jour de son arrivée. Affaire conclue.

Au bout du rouleau, ne voulant plus rien entendre ni répondre, il embrassait Sophie pour la remercier puis lançait vers Jeanne un regard qui se voulait neutre, mais qui ne trompait personne.

« Je crois que l'on s'est tout dit. Merci néanmoins pour ton aide, désolé de t'imposer tout ça »

« A bientôt sur Paris ?... aucune réponse... Brendan ? »

« C'est ça...ouai... à bientôt sur Paris »

Il tournait les talons, se dirigeait vers le concierge pour récupérer les clés de sa chambre, puis toujours sous le regard des filles restées assises, entamait sans les regarder les premières marches conduisant aux étages.

Sophie alors murmura.

« Parle lui maintenant Jeanne !... Il part demain ! »

« Inutile, il est épuisé, ce n'est pas le moment ! Il ne comprendrait pas ! »

1968 – Toulon et Paris

Dans un bureau cosu d'une rue parisienne, un message « urgent » venait d'être déposé.

Au retour de son déjeuner au « *Pré Catelan* », en plein centre du bois de Boulogne, le maître des lieux en prit connaissance.

Mais revenons quelque temps en arrière.

Marc, après de brèves recherches, venait de tomber sur une information capitale.

De retour des Etats-Unis, resté muet sur ses mésaventures, il avait mis à contribution bon nombre de relations de son père pour mettre la main sur son voleur, mais sa découverte fut pourtant des plus rapides et beaucoup simple que prévu.

Son *empaffé*, rencontré dans le couloir du 25, il devait le revoir quelque temps plus tard, non physiquement mais par l'entremise d'une photo mise en évidence sur un meuble de la maison d'Henri.

Brendan y posait sur la plage du Mourillon en compagnie d'Isabelle.

Interrogeant discrètement son entourage il apprenait finalement que le type n'était autre que le petit ami de la fille cadette du magnat.

Sauf qu'Isa, devenue recluse depuis son retour, ne voulait plus voir personne suite à un courrier qu'elle avait reçu de lui.

Marc, venu au secours de la déplorée, désespéré lui-même par la disparition de Margareth, faisait adroitement se mélanger leur peine au point de devenir son confident, jusqu'au jour où il tenta de l'embrasser.

L'affaire fit alors grand bruit dans la famille du magnat au point que ce dernier prit une décision irrévocable avant que tout ne dégénère.

Malgré les confidences obtenues, Marc n'arriva jamais à situer son voleur ni à connaître son adresse.

Persuadé que Brendan, baccalauréat en poche, partait pour l'université, il décidait, dès la rentrée, de mettre sur le coup ses sbires pour découvrir son point de chute.

Au bout de quelques semaines, ayant fait chou blanc, il en venait à se demander si ce crétin n'était pas tout simplement resté une année de plus au lycée.

Il interrogea des étudiants, des profs qui, dans une certaine confusion le situaient en terminale, bien qu'il ait complètement disparu de la circulation.

Restait à découvrir où il habitait.

L'info tomba par hasard, lors d'une discussion avec un élève, qui l'ayant rattrapé à la sortie du bahut, lui demanda ce qu'il voulait. Se faisant passer pour un ami de Brendan, Marc expliqua qu'il s'inquiétait de ne plus avoir de nouvelles. L'autre l'informa alors de la fugue lui donnant les coordonnées du village où il pourrait en apprendre un peu plus.

En s'y déplaçant, il questionna des habitants qui, vu le contexte, furent peu enclins aux confidences, puis s'adressa à la mairie pour se voir confirmer qu'il avait bien pris la tangente.

Isabelle alors expédiée aux USA, le lien principal était donc rompu.

Il allait se mettre à l'œuvre pour trouver une autre solution quand, en décembre, Isabelle fit sa réapparition.

Informé de la chose il décida de la suivre.

Sauf qu'Alfred veillait au grain.

Un soir, l'adjoint d'Henri le coinça dans un parking entre deux voitures. Après avoir échangé quelques mots sympathiques, il lui colla un crochet du droit qui, par ricochet, le fit valdinguer contre un pare choc qui lui ouvrit le cuir chevelu.

« Si tu continues je te saigne, compris ? Si tu mouftes je te retrouve en tête à tête... ».

Ne sachant pas très bien si la menace concernait ses tentatives sur Isabelle ou celles entreprises contre Brendan, Marc en resta sur ses plaies et ne fit plus parler de lui pendant longtemps.

Sauf qu'en douce, menant dorénavant une guerre souterraine, il faisait parvenir le message évoqué en début d'histoire.

« Je tiens à vous faire part que je sais désormais qui est détenteur des documents que nous intéressent. J'ai appris fortuitement qu'en ce moment il devrait se situer sur Paris, etc... »

Suivaient des coordonnées et une photo...

1968 - Neufchâteau 1 heure du matin

Dix minutes après le départ des filles, Brendan s'aventurait à l'extérieur, faisant le tour des parkings pour jeter un coup d'œil sur les plaques d'immatriculation des véhicules.

Aucun 83. Il avait le temps de déguerpir.

La nuit lui fit tourner et retourner les événements.

Jeanne, pouvait rester une bonne amie, mais sans plus. Pour le reste il demeurerait le nul qu'il avait toujours été.

Changer les choses à ce niveau, il ne savait pas le faire, sauf à tomber dans le ridicule.

Quant à se dévoiler, d'expérience il savait bien ce que ça donnait. Restaient les histoires sans lendemain.

Au petit matin, par un temps bas, valise à la main, il se pointa sur les routes enneigées.

Noyé de blanc et de neutre, le paysage se dévoilait comme au travers d'une vitre embuée.

Rien de cette destination n'avait été prévu. Une nouvelle aventure, sans point d'attache immédiate venait de commencer.

De cet épisode pathétique, la seule chance fut que le véhicule qui venait de s'arrêter allait justement direct dans la capitale.

Un voyage paisible, les champs s'étendaient à perte de vue, recouverts d'un drap blanc presque immaculé d'où émergeaient quelques arbres décharnés aux branches chargées de crème blanche, comme une friandise à déguster.

Le soleil d'hiver montait lentement au travers de la brume qui s'élevait en forme de bandeaux bleutés. La buée venait obstruer le pare brise que l'on essuyait à période régulière d'un revers de la manche.

Le chauffage poussé au maximum venait détendre les membres. Il s'affaissait lentement dans une demie somnolence, aucune idée en tête, même pas celle d'aller vers l'inconnu.

Il ne retint du périple, à l'amorce d'un virage en rase campagne, qu'un immense panneau indiquant qu'en ce lieu on dénombrait 252 morts et 1261 blessés.

Le conducteur qui l'avait réveillé pour lui montrer cette horreur devait connaître le coin car il fit remarquer avec beaucoup d'ironie :

« Regarde ! Quelle idée un machin pareil ! Ils pouvaient éliminer le danger au lieu de dépenser un fou fric pour ce truc infâme ! Depuis, les chiffres ne sont plus bons. Ces cons auraient du mettre des numéros amovibles, comme au tennis, pour compter les points ! ».

On comprendra que l'ineptie de l'administration n'en était qu'à ses premiers balbutiements.

En milieu d'après midi on reniflait les pourtours parisiens avant d'arriver tout près du Château de Vincennes où le chauffeur lui indiqua une station de métro avant de l'abandonner.

Le métro ? Mais c'est quoi ? Il n'avait de ce moyen de transport qu'une vague connaissance télévisuelle ou cinématographique.

Descendu hésitant dans l'ancre de ce qui ressemblait à une grande chenille de fête foraine, il acheta un billet pour son tour de manège et se présenta au poinçonneur.

« Bonjour Monsieur, j'aimerais aller au centre de Paris »

L'homme en blouse grise, portant casquette, cigarette au coin du bec, lui répondit sans enthousiasme tout en niquant son ticket d'un trou fait à l'aide d'une pince boursouflée :

« Pont de Neuilly ! »

Dans un wagon grinçant, assit sur une banquette en bois, il attendait impatient le fameux « Pont de Neuilly ».

Après de longs tunnels, on s'arrêtait dans de petites gares souterraines voûtées où des noms, en majuscules blanches, s'affichaient sur des plaques blues vissées contre les murs.

Certaines rappelaient les émeutes de mai, Nation, Bastille, d'autres la révolution, ou l'Amérique.

Paris devait être grand car le voyage semblait interminable et « Pont de Neuilly » toujours invisible.

A chaque station des gens entraient sans se dire bonjour, puis s'agglutinaient les uns sur les autres jusqu'à former des paquets serrés. Les sacs encombraient, les mains s'accrochaient sur des barres de fer pour éviter la chute, certains équilibristes arrivaient à lire leur journal, coincés de toute part par des tuteurs humains.

Le tout tenait par miracle, compact, oscillant de concert à chaque virage, maintenu debout par les portières refermées avec difficulté sur cette masse dont certains imperméables, coincés par les mâchoires caoutchoutées, débordaient à l'extérieur. Quelques fois les portes s'ouvraient pour éviter de couper en deux un type ou une femme qui poussait vers l'intérieur pour s'intégrer au milieu du bloc. Alors la mêlée se déplaçait lourdement pour aller s'éclater de l'autre côté du wagon.

Tous, imperturbables, visage contre visage, sans se voir, comme dans les ascenseurs surchargés, silencieux, le regard fuyant évitant celui des autres avant de se poser quelque part pour ne rien regarder. Et jamais un sourire.

Puis tout se vidait. Sous la pression intérieure les portières ouvertes éjectaient les gens sur les quais. L'énergie dégagée faisait qu'ils se mettaient à courir pour s'engouffrer dans un autre couloir.

Un truc de parisien, une curiosité qui se visite.

Après de multiples arrêts, apparut enfin sur le mur de la gare le nom tant attendu, confirmé par un message vocal :

« Pont de Neuilly – Terminus – Tout le monde descend ! »

« Terminus ? En plein centre ? Il devait y avoir une erreur ! »

Le wagon devenu quasiment vide et le peu de monde pour descendre au cœur de la capitale paraissait tout de même suspect.

Dès sa sortie, le paysage qu'il découvrait en escaladant les marches, se composant d'une grande esplanade et d'une succession de grands immeubles cossus, n'avait effectivement rien à voir avec l'idée qu'il pouvait se faire d'un centre ville.

Perplexe, il redescendit dans le tunnel pour acheter un nouveau billet :

« Je comprends pas très bien... Je veux aller au centre de Paris ! »

Le nouveau poinçonneur, cousin du précédant, balança d'une voix laconique, certainement brevetée par l'institution :

« Château de Vincennes ! »

« Mais j'en viens ! »

Oups, voilà que la casquette, sortie de son ordinaire, venait de se déridier pour prononcer certainement l'une de ses rares phrases de la journée :

« Mais petit... De temps en temps, faudrait regarder les panneaux !... Pour le centre tu t'arrêtes au Châtelet par exemple. Achète un plan, ça ira mieux ! »

« Ben, vouai, mais je suis pas d'ici ! »

« Pas possible !? »

Bienvenue dans la capitale !

Paris, une grande découverte, la ville de toutes les illusions, grandes et petites qui laisse en mémoire sa devise du bateau qui tangue mais ne coule jamais.

Et le Grand Charles avec son

Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré !

Un Paris de conquêtes, avec ses provinces oubliées, son empire brisé, ses colonies martyrisées, mais son pouvoir toujours centralisé.

Une grande illusion fabriquée pendant des siècles où, chaque étage rajouté, enfonce un peu plus dans la misère le dessous de la ligne de flottaison.

Jusqu'au jour où le navire deviendra à fond plat quand les habitants des cales auront déserté les gourbis loués à prix d'or et laisseront leur place aux plus fortunés qui rafistoleront le quartier pour faire grimper les prix.

Pourtant les *fonds plats* résistent moins aux tempêtes.

Paris dans cent ans sera un ghetto pour riches, ou un ghetto pour pauvres ?

Une lutte sans merci est engagée.

Car si la pauvreté prospère plus vite que la richesse, elle envahira alors tous les recoins de la capitale et ce seront pour sûr les rats bourgeois qui quitteront le navire.

Mais à cette époque Paris sentait bon dans tous ses recoins, Paris fleurait encore la province.

Brendan en tomba follement amoureux.

« Parl' nous p'tit, ça nous rappel' les vacances ! » sa propension à causer avec son « *assent* des cigales », le rendait sympathique.

Pourtant sa première nuit décevante, s'écoula, bruyante, dans un hôtel minable, d'un quartier miteux, ses moyens ne lui permettant que peu de fantaisie.

La seule fois d'ailleurs qu'il s'octroyait ce dépassement de budget. Pour manger, il devrait trouver de quoi se faire quatre « ronds » ou économiser sur le maigre pécule qui lui restait.

La valise déposée dans une consigne de restaurant, il passait la plupart des journées à déambuler dans les rues, ce qui coûtait encore le moins cher.

Emerveillé, faisant le tour des monuments, des parcs, des magasins, il se sentait enfin libre mais déçu à la fois. Ses relations sentimentales le laissaient morose.

Les nuits l'accueillaient sur les paillassons des immeubles bourgeois. Il attendait une heure tardive pour s'y installer afin de ne pas se faire gicler et dormait là, jusqu'au petit matin où un concierge venait lui taper sur l'épaule pour le faire dégager.

Jusqu'au jour où l'un d'entre eux fit cette réflexion :

« Tu sais mon garçon, ce ne sont pas des endroits pour dormir ! Vas donc voir à « la péniche », c'est sur le quai d'Austerlitz... Je vais te filer une adresse... là ils te donneront un ticket »

Le jour même il passait visiter les lieux. Sur la porte de l'immeuble une inscription : « Petites sœurs des pauvres ».

En entrant, une femme âgée se tenait derrière un comptoir.

Les deux avaient l'air très fatigué.

La vieille souriante demanda d'un air apitoyé.

« C'est pourquoi jeune homme ? »

« Voilà, Madame, je couchais dans le XVI ème... mais sur des paillassons si vous voyez ce que je veux dire. On m'a donné votre adresse et me voilà ».

La réponse fut mystérieuse, quasi énigmatique.

« Ce ne sera pas tous les jours, tu sais ? » *non, il ne savait pas,*

« Mais bon... Pour ce soir voilà un billet. Quand tu arrives tu le présente aux gens de l'entrée »

Oups. Il était sensé avoir tout compris de ce charabia destiné aux habitués. Toutefois le langage d'initiés auquel il ne comprenait rien s'accompagnait d'un ticket d'entrée pour un spectacle inconnu.

La mamie indiqua simplement le chemin à suivre avant qu'il ne sorte.

Le soir, fatigué, en approchant des quais de Seine, à hauteur d'Austerlitz s'accostait une grande péniche entourée d'une faune

incroyable composée de clochards barbus et édentés. Des litrons de rouge faisaient rebondir les poches de leur vieux pardessus crasseux. Certains avaient des bonnets sur la tête, riaient entre eux, à moitié bourrés, se tapaient sur l'épaule, crachaient des glaviots putrides où se mélangeaient la salive et la chique de leur mégot.

En voyant arriver le *client*, ils s'approchèrent de lui.

« Alors milord, tu viens au spectacle ? »

« Non, je viens dormir ! »

« Et t'as un billet mon prince ? »

« Ben vouai ? »

Quand il sortit le sésame de sa poche, ils restèrent ébahis, comme si on leur présentait un louis d'or.

Ils lorgnaient avec convoitise sur le bout de papier chiffonné, à se croire dans les caraïbes au milieu des corsaires venant de découvrir un trésor et s'apprêtant à en découdre pour partager le butin.

Prenant conscience de la valeur du chiffon, au regard des têtes d'envieux qui le mâtaient de travers, comme autant de bossus de Notre Dame, Brendan, vu l'ambiance et la perspective de devoir coucher dans cet endroit pitoyable, tendait le ticket.

« Qui le veut ? »

Comme une nuée de zombis, ils se précipitèrent pour s'en saisir.

« Mouaaaa !!! Moa ! »

L'un d'eux mit fin à la curée en proposant, d'un air supérieur, un troc qui laissait supposer que l'on venait d'atteindre le summum de ce qu'un honnête homme pouvait offrir.

« J'te file un paquet d'clop' en échange »

« Ok, fais voir ! »

La cloche tendit un *moulon* de gauloises à moitié écrasé. Seul le bleu du papier sorti de la poche d'un manteau usé à la corde et qui devait aussi servir de matelas portatif, attestait qu'il s'agissait bien, à l'origine tout du moins, d'un exemplaire de la régie des tabacs.

Il hésitait. De toute évidence des clopes infumables. Mais, bon, il en tirerait peut-être quelques unes de potables.

Comme personne ne venait surenchérir, le sésame changea de mains. Affaire conclue.

En s'éloignant des quais, il balada une partie de la nuit son paquet de tiges pour le déposer enfin sur la table d'un bistrot qu'il eut du mal à situer et dans lequel, grand luxe pour ce nouveau clochard, il commanda un café.

Une fois avalé, il se précipita sur le petit biscuit posé au bord de la tasse, défit méticuleusement le papier qui l'entourait et croqua par petits bouts la minuscule friandise pour en faire durer le plaisir.

Son unique repas du soir qui lui faisait presque regretter son troc avec les pirates. Certes, la péniche n'avait rien d'un palace, mais elle aurait garanti, pour pas un rond, un bol de soupe et un peu de pain.

Il ressentait son amertume quand un miracle se produisit à l'arrivée de quatre gaillards impressionnants à la table voisine.

Après s'être installés dans un fracas de chaises, l'un d'eux lui demanda :

« Je peux te piquer une clope ? »

Brendan, fit un signe approbateur du menton en direction du paquet.

« Merci mon gars ! »

De leur conversation on déduisait rapidement qu'il s'agissait de routiers.

Le colosse jovial, d'une cinquantaine d'année, alluma la tige à moitié tordue :

« Tu as faim ? »

Comment avait-il compris ?

« Ben vouai ! »

« Patron, comme d'habitude... Rajoute une assiette pour notre jeune ami »

Son estomac n'en croyait pas ses oreilles, il allait enfin pouvoir engloutir un repas chaud !

On discutait, de tout de rien, puis les quelques confidences sur sa situation furent balayées par l'arrivée des plats.

Ces types sympas, pour le moins compréhensifs, le regardaient bâfrer avec grand appétit en échangeant des sourires, heureux de lui faire plaisir. Un repas gargantuesque.

« C'est chic de votre part. Je crevais la dalle ! »

« On a vu ça !... Dis moi, tu ne chercherais pas du boulot par hasard ? »

« J'aimerais bien ! »

« On est à deux pas des halles ici. Les « forts » cherchent des bras pour décharger les camions »

« Les forts ? »

« Oui... les placiers, les gens qui t'affectent en fonction des besoins. Tu passes au guichet, tu donnes ton numéro de sécu et tu attends qu'on t'appelle »

« Un numéro de... sécu !? »

« Fais-en un.. »

« Comment ça ? »

« Je t'explique... Ils s'en foutent, il n'y a aucun contrôle. Tu as de quoi écrire ? Tiens, note sur ton paquet de clopes, le type passait un stylo décroché de la poche de sa chemise. Ecris. Un, c'est pour le sexe... deux, c'est réservé aux nanas... ensuite tu rajoutes les deux derniers chiffres de ton année de naissance... les deux de ton mois de naissance, les deux... (un pote lui soufflait)...de ton département de naissance, le reste tu t'en fous, l'essentiel c'est d'en rajouter six de plus... Mets n'importe quoi !... Voilà tu as ton numéro, tu annonces ça à l'embauche et le tour est joué ! »

« Et on peut commencer quand ? »

« Tout de suite si tu veux !... C'est bientôt le tour des fruits et légumes. Ensuite tu peux finir par les fleurs ; Si c'est pas ce soir... Demain alors ? »

« Ben, non, ce soir, super ! Si je veux manger demain, il me faut de la tune ! »

« T'es courageux mon gars. Quand on a fini, on y va ensemble »

En sortant, Brendan s'aperçut qu'en poursuivant son chemin de quelques centaines de mètres, il se serait retrouvé face à un énorme bâtiment de ferraille, une sorte d'immense marché couvert devant lequel des camions de toutes sortes stationnaient. Des dizaines de restaurants entouraient cette grande cage qui ressemblait à une tour Eiffel, mais à plat.

Une animation inattendue secouait ce quartier.

Tous s'affairaient, bossaient dans un grand vacarme. On donnait des ordres à la fourmilière, on bougeait dans tous les sens, on empilait des cageots dans des endroits qui semblaient convenus,

on se tapait dans les mains. Un spectacle incompréhensible pour notre novice.

Ses amis passèrent en éclaireurs en indiquant la marche à suivre attendant son passage aux guichets, prêts à intervenir en cas de problème. Il débita son numéro avec le plus d'assurance possible, on lui remit une carte et avec un sourire de satisfaction il rejoignit ses compères.

« Tu vois, ce n'est pas bien compliqué ! »

L'un des routiers se dirigea vers un personnage à grand couvre chef en donnant un coup de menton dans la direction de Brendan. L'énorme chapeau mexicain, remua de haut en bas. En dessous le type avait l'air entendu.

« C'est la première fois ? »

« Oui Monsieur »

« Alors suis-moi ! »

Dans le coin d'un bâtiment, on l'équipa de gants, d'une blouse grise mode Baltard, on le conduisit au cul d'un camion où d'autres, déjà à la besogne et sans un mot, l'intégrèrent au déchargement.

Quelques poids lourds plus tard, vanné, manquant de sommeil il voyait l'aube se lever.

Après avoir reçu sa paye, il allait se barrer quand un type souriant tapa amicalement sur son épaule pour l'inviter au traditionnel repas offert par le patron du dernier camion déchargé.

Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, on s'installait au hasard dans l'un des nombreux restaurants entourant les bâtiments.

Une coutume, comme la venue sur place d'une kyrielle de personnages hétéroclites.

Vers une heure du matin, on croisait les vedettes de cinéma, les comédiens des pièces de théâtre jouées dans les environs les musiciens de l'opéra en queue de pie, les filles des cabarets, les permanents du théâtre Molière, tout ce beau monde côtoyait amicalement les maquignons, les routiers, les putes de Saint Denis, les ouvriers, les guichetiers des spectacles, les ouvreuses de cinéma, bref tout ce qui vit la nuit dans la capitale.

Le spectacle proposait aussi les cris des retrouvailles, des blagues graveleuses ou des histoires alambiquées, le tout dans les senteurs incomparables des graillons sortis des cuisines où se préparaient de copieuses assiettes garnies de bonne barbaque et de frites bien grasses.

Passant entre les grandes tables pour se délecter de la bonne pitance, il arrivait qu'un rat vienne semer le trouble dans la bonne compagnie. Les filles bondissaient, les hommes chassaient l'animal, on plaisantait de la bonne farce et le repas reprenait.

Une fois repu, Brendan passait par les toilettes se rafraîchir, remettait ses vêtements et repartait pour nulle part.

Bénie sois-tu Marie.

Une fin de journée, son chemin le conduisait aux portes de Notre Dame de Paris. Une fatigue insoutenable empêchait son détour habituel par les halles.

Il entra pour se poser sur un siège, baladait son regard un peu partout tandis que mûrissait en lui une idée lumineuse.

Se levant avec peine pour faire le tour de la nef centrale par les allées adjacentes, de chaque côté se dévoilait une succession d'enclaves avec des hôtels, des statues, des recoins, qui donnaient corps à sa fulgurante idée.

Il cherchait une planque avec un intervalle assez large pour pouvoir s'y glisser sans être vu.

Après avoir jugé un coin adapté, il approcha discrètement, pour y passer le corps.

L'espace semblait suffisant pour s'allonger dans un certain confort tout en restant invisible de l'extérieur.

Une fois installé, couvert de son blouson il tomba dans un coma bienfaiteur.

Les portes durent se fermer. Ni le froid ni les heures qui sonnaient n'eurent de prise sur son profond sommeil.

Lorsqu'il émergea, réveillé par des chants dans la cathédrale, il dégagea sa tête. Une foule assistait avec piété à la grand-messe.

Affaire embarrassante pour notre client clandestin qui n'avait aucun intérêt à venir se plaindre à la direction.

Il est souvent plus facile de se casser sans payer d'un hôtel quatre étoiles, les portes y sont nombreuses, mais pour le coup dans la cathédrale il n'en connaissait qu'une.

Sortant discrètement de sa « chambre », les godasses à la main, il ne put néanmoins éviter le pire.

Quand les paroissiens virent sa tronche apparaître entre sainte Thérèse et l'enfant Jésus il y eut comme un malaise.

Certains crurent au miracle, mais la plupart exprimèrent leur réprobation de bigots par des mouvements de tête scandalisés en comprenant l'arnaque.

Une sourde bronca monta des travées.

Le curé restait en arrêt, les bras tendus vers le ciel, l'hostie au dessus de lui, les yeux rivés sur la nouvelle statue animée dont on avait certainement oublié de le prévenir de sa récente installation.

Ca devait lui faire tout drôle.

Le corps du Christ, resté en apesanteur, commençait à trouver le temps long, les bras de son apôtre commençaient à flageoler car le curé n'avait pas encore mangé.

De longues secondes qui lui filaient le vertige, le temps pour le blasphémateur de remonter discrètement la travée pour regagner la sortie.

A hauteur d'un bénitier, il trempa ses doigts dans l'eau, se signa et envoya un baiser à l'intérieur de la cathédrale accompagné d'un sourire radieux à destination des grincheux. Le parvis était trempé. Bizarrement il pleuvait à Paris !

Il était temps de remettre les godasses.

Si les Halles constituaient un moyen pratique pour manger et régler une partie de ses problèmes, par contre, l'hôtel Notre Dame ayant ses horaires, valait mieux éviter les moments d'affluence.

Un évènement majeur se produisit quelques jours après son arrivée dans la capitale qui, quelques années plus tard, devait avoir des conséquences hallucinantes et il convient ici d'en faire connaître la teneur.

Ce soir là il se promenait tranquillement dans une rue commerçante quand une grosse berline roulant au ralenti le suivit sur une centaine de mètres.

Il s'arrêtait, la voiture aussi. Il reprenait son chemin, la voiture faisait de même.

Trois fois il renouvela l'expérience, trois fois il en fut ainsi. N'y tenant plus, il interpella le conducteur :

« T'es un malade mec ? »

L'autre, au lieu de s'en s'offusquer, s'accoua à la portière :

« Monte ! Ne crains rien ! Monte »

Le type en costard n'avait pas l'air dangereux ce qui incita notre flâneur à faire le tour du véhicule pour venir s'installer sur le siège passager.

« Vous voulez quoi au juste ? »

« Tu es parti de chez toi, n'est-ce pas ? »

Merde un flic ! Un mouvement pour ressortir du véhicule avant que l'autre ne démarre, mais la voiture resta à l'arrêt, le type le retenant gentiment par le bras :

« Ne t'inquiètes donc pas, je ne suis pas de la police »

L'inconnu sortit de sa poche une carte de visite.

On pouvait y lire « Maître Benard, avocat au Barreau de Paris » suivi d'une adresse dans le seizième et d'un numéro de téléphone.

« Je suis en congés pour deux semaines. A compter de là, tu peux passer me voir à mon cabinet ? »

Brendan, lançait un regard suspicieux

« Ok. Et c'est pourquoi ? »

« Je t'expliquerai tranquillement. Ici, ce n'est ni l'endroit, ni le moment. Fais moi plaisir, tâche de venir, c'est pour ton bien ».

Comprenant qu'il ne tirerait plus rien de la discussion, la carte de visite en main, il descendit du véhicule.

Le baveux démarra sans autre explication, faisant un signe de la main sans même le regarder. Puis la berline disparut dans la circulation.

Après ces jours épuisants, l'arrivée de Sophie lui fit grand bien.

La valise récupérée on la déposait dans une sorte de chambre universitaire mise à la disposition de Sophie en guise de logement de fonction. Seule condition : qu'elle l'occupe seule.

Tout y était exigü, mais confortable et très bien agencée.

Pour leurs retrouvailles ils dînèrent dans un petit restaurant de quartier comme Paris sait en proposer un peu partout.

Elle ne reprenait le boulot que le lendemain soir, ils avaient donc tout leur temps.

Au repas, la conversation s'orientait sur les activités de Brendan pendant ses journées parisiennes. Elle, très attentive, dévoilait une grande gaïté, lui, entrant dans les détails de ses frasques, l'amusait des situations burlesques dans lesquelles il s'était trouvé, en particulier celle qui consista à prendre Notre Dame pour un hôtel de luxe.

Une soirée agréable, Sophie l'écoutait avec un regard tendre laissant supposer qu'elle n'avait rien perdu du fil de ses sentiments.

Mais son « *laisse tomber ! N'en parlons plus* », avait, à l'époque, clos les débats. Du moins le croyait-il.

Tout allait donc pour le mieux car il ne lui trouvait rien de bien spécial, sauf peut-être ses nichons.

N'ayant plus un radis en poche, c'est elle qui paya la note.

Dehors les flaques d'eau et le macadam humide reflétaient les lumières de la ville, les gens se pressaient sur les trottoirs pour se mettre à l'abri d'une devanture, le visage de Paris un soir d'hiver.

Au milieu du tumulte des klaxons et du tohu-bohu des voitures, une grosse berline passa devant la baie protectrice du restaurant.

Un instant fugace qu'il ne put totalement maîtriser, le temps de réagir, le véhicule s'éloignait. Etait-ce un hasard ?

Port Royal une demi-heure plus tard.

Discrets, pour ne pas attirer l'attention du gardien, ils montaient dans la chambre qu'ils devaient partager. Lui naturellement proposa de coucher par terre.

L'affaire entendue, il récupérait une couverture, s'allongeait sur un tapis tenant lieu de matelas et pointait son regardant vers le plafond les mains posées derrière la tête.

Sophie alors se planta au pied du lit pour commencer à retirer ses vêtements sans se préoccuper de sa présence.

Toujours plus ou moins bien fagotée, ne se mettant jamais en valeur, l'effeuillage allait réserver bien des surprises.

Elle se retrouva en quelques secondes en slip et en soutif sous le regard médusé de son invité qui n'en croyait pas ses yeux.

Un vrai canon !

Ses fesses certes ne faisaient pas oublier ses seins, mais quel cul, *mamma mia*, quel cul !

Fallait être en béton armé pour résister, même un paralytique lui aurait sauté dessus. Sure de son coup, de temps à autre elle jetait un coin d'œil dans sa direction mais sans vraiment le regarder en face.

Pour ne plus la voir et jouer l'indifférence, Brendan se tourna face au mur : « *Oh Putain !... c'est pas vrai !* »

Couchée ainsi dévêtue et après avoir éteint la lumière, pendant de longues minutes on l'entendait tourner et retourner dans le lit, souffler à intervalles réguliers pour bien faire comprendre qu'elle était toujours éveillée.

Le temps passait, entre deux grincements de sommier, sans autre réaction de part et d'autre.

Une heure devait s'être s'écoulée quand soudain, plus aucun mouvement, plus aucun bruit. Elle s'était enfin posée.

C'est alors qu'il entendit dans un murmure :

« Brendan ? »

En répondant il serait cuit dans tous les sens du terme. La fatigue surtout, qui le rendait incapable d'entreprendre quoi que ce soit sauf à prendre le risque de passer pour un impuissant.

Faisant mine d'être endormi, mais les yeux entrouverts, il comprit que rien n'arrêterai Sophie dans ses tentatives, ce qui le fit cuire sur l'autre face.

Le matin la maintenait forcément dans les lieux puisqu'elle travaillait de nuit.

De la pièce surchauffée en cette période de l'année, les deux protagonistes eurent du mal à émerger.

Sophie se leva la première, vers dix heures du matin.

Toujours dévêtue, comme la pièce était étroite, elle du enjamber son invité pour gagner la petite salle de bains adjacente.

Il la vit passer au dessus de lui.

La première jambe d'abord, puis ses yeux remontèrent jusqu'au sexe tout juste caché par la culotte qui s'enfonçait entre ses fesses rebondies.

Derrière la cloison, on entendait le froufrou des dessous retirés puis le robinet s'ouvrir.

« Mon pauvre, tu dois être cassé en deux ! Passe donc dans mon lit, ce sera plus confortable »

Courbatu de toute part, il obtempéra sans rien dire. Les douleurs de ses membres résultant des déchargements de cagettes se faisaient ressentir et les marches sans fin au travers de la capitale avaient provoqué des élongations au devant de ses tibias.

Sur la couche douillette, l'oreiller diffusait un parfum délicieux, et des draps, emplis de l'odeur de sa peau, quelque chose d'animal émanait de sa légère transpiration. Quelque chose d'impalpable qui se mariait si bien avec la personne qui frottait son corps derrière la mince cloison.

L'imaginant complètement nue, la sève montait en lui.

Les draps au niveau de son sexe commençaient à former une tente. Comment aurait-il pu imaginer que Sophie soit aussi excitante ?

Elle, sans vergogne sortit de la salle de bains dans la même tenue, sauf qu'entre temps elle avait changé de sous vêtements.

Lui se penchait légèrement sur le côté, dans l'espoir de faire disparaître le tipi provocateur.

Le nouveau soutient gorge mettait encore plus en valeur les galbes de sa poitrine débordante dont les bouts roses, pareils à deux tétines, pointaient au travers d'un corsage presque transparent.

En rattachant ses cheveux elle le fixait comme une chatte qui joue avec sa proie.

« On fait quoi aujourd'hui ? Tu veux te reposer ici ? »

Lui, émoussillé, ne savait plus où poser les yeux, comme paralysé, sauf du membre incontrôlable qu'il tentait de faire disparaître sous les draps.

Elle choisit ce moment pour porter l'estocade.

Comme il ne disait rien, elle se mit à genoux au bout du lit puis, s'approchant à quatre pattes, passa au dessus de son corps et avança jusqu'à ce que ses seins obstruent le champ de vision.

Au passage, heurtant le sexe dur qu'elle faillit écraser d'un genou, un sourire de satisfaction entrouvrit ses lèvres avant que se bouche ne viennent effleurer celle de Brendan.

Le béton armé se fendit de toute part. N'y tenant plus, il l'attira contre lui.

Elle enleva le peu qu'elle portait avant qu'ils n'entament une bataille furieuse.

Lui, parti comme dingue, son premier assaut ne dura que quelques secondes. Tout ce qu'il avait retenu si longtemps se déversa un peu partout.

Mais l'excitation fut telle qu'il revint à la charge, elle, sublime et sans retenue.

Vers quatre heures de l'après midi, fourbus, à bout de souffle sonna l'heure des comptes et des mises au point.

« Et maintenant Sophie ? »

Les seins tout rebondis, le souffle encore court elle répondit sans se départir.

« J'avais prévenu Jeanne que je t'aurai ! »

Il resta un moment sans comprendre. Puis, en traînant sur les mots :

« Mais qu'est ce que ça peut me foutre... Qu'est-ce que vous avez tous à me gonfler avec elle ? »

Puis plus amer :

« Et lorsqu'on l'a surprise en boîte... Avec son con de blondinet !... Même si je lui portais un quelconque intérêt... Ça casse un peu l'ambiance non ?... Je ne suis pas son genre. Alors qu'est-ce que ça peut lui foutre que tu m'aies eu ou pas ? »

« Sauf que cet été... »

« Quoi cet été ? »

« Vous êtes restés ensemble pendant près d'un mois... C'est qu'elle devait te plaire non ? Et pour elle... Je suis sûre que c'était pareil ! »

« Arrête... Laisse tomber... Et toi quand tu sortais avec mon pote ? »

« Ah ?... Tu l'as retenu ?... Je t'intéressais donc ? »

« Mais non... Pendant ce temps, tu nous lâchais... »

Ce n'était pas mérité, mais quelque part la rancœur des trahisons successives le rendait mauvais.

« J'ai juste flirté avec lui, c'est tout ! dit-elle d'une voix plaintive comme pour s'excuser »

« Ouai !.. C'est ça !... Ouai !... Et bien, moi c'est pareil ! »
« Brendan, tu as un peu de sentiment pour moi ? »
« Je pense ne plus avoir de sentiment pour personne. Désolé »
« Je suis juste une passade, Hein ? Une grosse salope juste bonne à baiser ? C'est ça ?... »

Un long silence

« Je me suis donnée par amour... J'avoue que je t'aie un peu excité, mais l'amour ça peut être quelque chose de simple ! Ne vas pas tout compliquer ! ».

Assise au bord du lit elle s'effondra en larmes.

Lui, un sourire aux lèvres, pensait. « Tsss...*Un peu excité ?!... Elle est gonflée quand même* »

Pour le reste ça devenait plus embrouillé...

En fait, aimer, c'était quoi au juste ? Le sexe ? L'esprit ? L'idée d'un partage ? Tout à la fois ? Ou alors cette option inaccessible qui le hantait, cette quête de perfection, ce spleen perpétuel dans lequel la langueur lui tenait lieu de sentiment amoureux ?

Sophie prouvait le sien, à sa façon, sans sous titre.

Rester dans l'attente de l'amour parfait ne pouvait se prolonger à l'infini. Voir les choses autrement pouvait être la leçon du jour.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa sur le front.

« Bon, si tu bosses, il va falloir manger et te préparer... »

« Non, avant de rentrer, j'ai appelé pour prolonger mes congés ! »

Il éclata de rire

« Tu as tout combiné !... Hein ?... Sure de toi ! Alors, on va baiser jusqu'à l'arrivée de ta copine, c'est ça ? »

« Tu es vraiment nul. Je l'appelle et je lui explique tout ! »

« Mais Sophie.... Il n'y a rien à expliquer. Ta copine ne doit pas se gêner pour faire sa vie. Tout est parfait comme ça ! Putain, on veut absolument m'accoquiner avec elle, mais je n'en ai rien à foutre, merde, arrêtez tous avec ça ! ».

Donc on arrêta tout et les jours suivants passèrent comme il l'avait prévu... au lit.

Et puis, un matin, le télégramme arriva.

Ce n'est que le soir qu'ils en prirent connaissance en passant devant les boîtes aux lettres. Un message daté de la veille et ainsi rédigé :

« *Sommes sur Neufchâteau pour te voir.
Attendons sur place. Pouvons pas rester longtemps
Michel et Richard* »

Sauf que c'était vague. Sophie s'inquiétait.

« Tu vas y aller ? »

« Il faut que je leur explique que je ne redescends plus... Que je le leur dise en direct... tu comprends ? Au moins j'ai une chance qu'on me lâche la grappe ! »

« Tu reviendras ? Jure le moi ? »

« Juré ! Je fais juste l'aller retour !... D'ailleurs je te laisse ma valoché... En plus j'ai rencard dans quelques jours avec l'avocat dont je t'ai parlé, tu te souviens ? »

« Tu pars quand ? »

« Tout de suite. Ça fait une trotte jusqu'à ton bled... Et puis vu le message... « *Pouvons pas rester longtemps* » ça veut dire que « ça urge » ! Tu veux venir avec moi ? »

« Non ! Je t'attends ici ! Tu nous vois arriver bras dessus bras dessous, alors que je suis sensée travailler ? ».

A coup sûr elle voulait éviter une entrevue avec Jeanne. Mais qu'elle le laisse partir seul au risque de le voir retomber sous le charme de sa copine le surprenait un peu.

Comme en écho à sa pensée, elle murmura.

« J'ai confiance en toi ! Je t'aime Brendan... Toi, tu ne me l'as jamais dit ! »

Elle ne se trompait pas. Il scrutait le bleu de ses yeux. Elle était touchante, nature, parcourue de légers frissons dans l'attente d'un mot gentil.

« Ne t'inquiète pas... Je reviens au plus vite... Je... t'aime ».

Le dernier mot un peu forcé, un minimum, peut-être le plus beau cadeau qu'il pouvait lui faire dans l'attente de son retour.

Un point de vu bien personnel qui allait rapidement être démenti.

Elle lui tendit quelques petits billets de banque tirés de son porte monnaie.

« Tiens ! Et fais bien attention à toi ! ».

Il prit son manteau, son imper, glissa la carte routière et l'argent dans ses poches, l'embrassa une dernière fois et repartit vers les routes froides de l'est.

Comme un vrai parisien dans ses habitudes, il s'engagea dans la bouche de métro la plus proche pour rejoindre « Château de Vincennes » seul chemin qu'il connaissait pour quitter la capitale.

Une fois sur place, le bras tendu, il attendit que s'arrête une âme charitable.

A l'instant où il pénétrait dans le véhicule qui allait l'éloigner de Paris, deux types venaient frapper à la porte de la chambre de Sophie.

Elle ouvrit

« Ton appel téléphonique nous a fait plaisir, miss. Ca fait un bail ! »

« Oh !... salut !... Vous êtes déjà là ! »

Sans un mot de plus, l'un déboutonna sa chemise, l'autre fit tomber sa jupe, ils la posèrent sur le lit et la baisèrent jusqu'au petit matin.

Pendant que l'excitation de Sophie perçait les couloirs de la citée, la valise et les documents traînaient dans un coin de la chambre.

Durant la première étape Brendan préparait l'entrevue avec ses amis, et songeait à l'attitude qu'il convenait d'adopter vis-à-vis de Jeanne.

Ayant fait une croix sur ses sentiments, la nécessité d'une explication s'imposait tout de même.

La conscience de s'être complètement fourvoyé dans cette histoire de cul avec Sophie, le faisait gamberger sur le psychisme de la nymphomane.

Sorti de son emprise, on pouvait tranquillement reconsidérer la question. Certes d'un naturel désarmant, son discours assez fade mis de côté, sa façon de pratiquer, sa provocation sexuelle quasi professionnelle, son exubérance démesurée lors des rapports

charnels le laissaient sceptique et ne constituaient à ses yeux que l'unique accroche dont on avait, en plus, du mal à se dégager.

Mais la chose faite, le résumé se limitait à ce triste constat.

Au fil des kilomètres il abandonnait l'idée de faire une vie avec une obsédée.

La distance qui progressivement les séparait, devenait donc inversement proportionnelle au manque qu'il avait d'elle.

La dramatique deuxième étape se fit en camion.

La neige envahissait tout. Sur la route les phares s'écrasaient sur des halos de brume dans lesquels on entrait en aveugle.

A deux cent cinquante kilomètres environ de Paris, le camion s'immobilisait sur une route de campagne comme avait prévu son chauffeur avant de le laisser monter.

« Voilà mon gars, direction les Vosges... tout droit, moi, je tourne ici ».

Il salua et descendit sans se rendre compte de la situation.

Le Berlier tourna sur la gauche, les lumières des phares arrière lentement furent avalées par le brouillard.

Avant de se retrouver seul, dans les dernières lueurs qui s'éloignaient, Brendan se situait sur le bord d'un talus plongeant vers un fossé.

Ce fut la dernière chose qu'il vit.

Le véhicule et ses lumières engloutis par le brouillard laissaient place au noir total, une sorte de couloir sans fond, au sol instable où les murs se dérobaient à l'infini.

Devenu aveugle, égaré dans un désert glacé, il tentait un pas sur la droite mais la neige en s'effritant faillit le faire tomber. Au souvenir de sa dernière vision, s'il roulait en contrebas, on ne le retrouverait jamais. Sur sa gauche, devait se situer la route, mais rien de moins sur.

Marcher à tâtons, mais pour aller où ?

Pas une lumière, aucun point auquel se rattacher, rien qui puisse indiquer un chemin.

Les minutes suivantes lui firent perdre le sens de l'orientation.

Il ne savait plus par où il était arrivé, où se trouvait le danger, ni dans quel sens poser un pied.

Une sensation jamais connue qui le bloquait sur place comme sur un terrain miné.

Dans la nuit, il y a toujours un point lumineux, une étoile, un rayon de lune, un repaire, mais en cet instant rien.

Une nuit seulement noire l'enveloppait.

Le silence le désorientait tout autant.

Aucune odeur, le seul sens encore utile était celui par lequel il ressentait le froid dément le paralyser.

Pas de briquet, aucune allumette. Un briquet pour quoi faire d'ailleurs, pour avoir un répit de quelques minutes ?

Pour la première fois il se sentit perdu, sans savoir où, sans espoir.

Quelques minutes encore lui firent perdre l'équilibre, lui donnant l'impression de naviguer sur une corde raide au dessus du vide.

Il tomba.

L'aventure s'arrêtait là.

A cette heure, par une nuit pareille, sur cette route perdue, aucune chance de voir passer quelqu'un.

A quatre pattes, tâtant le sol il cherchait à avancer, mais cheminer ainsi relevait de l'impossible et s'éloigner de la route risquait de lui coûter cher.

Il s'assit, quelque part, ne sachant où, les bras serrés autour de lui pour attendre.

Une somnolence le saisissait, une heure peut-être qu'il se trouvait ainsi. Impossible de voir sa montre. Impossible de distinguer quoi que ce soit.

Son corps vacilla, sa tête heurta le sol, ses yeux se fermèrent sur le noir.

A dix huit ans la mort ne fait pas peur.

L'énigme au 25 de la ruelle toulonnaise reste entière.

« Eric, veux-tu me parler de toi ?... Qui es-tu vraiment ? »

« Un homme qui t'aime !... »

« Arrête ! Sois sérieux. Je te jure ensuite de tout te dire ».

Allongé sur le lit, les mains calées derrière la tête, son discours inattendu pour un bourrin de flic va la scotcher sur place.

« Un jour, deux papillons blancs voletaient devant moi.

« Quelle étrange coïncidence que de même nature, fait de la même façon, ils se rencontrent ici.

« Deux amoureux ?

« L'un partit, l'autre resta sur place, comme cherchant sa propre route, puis s'envola à l'opposé.

« Le hasard d'une rencontre ?

« Je tournais les yeux vers la campagne. Je vis alors une multitude de papillons blancs, tous semblables, qui allaient, de ci de là, butiner les fleurs.

« Il n'y avait en fait de hasard que dans la partie infime de l'espace que j'avais regardée ».

« Pourquoi me raconter cette histoire ? »

« Parce que le hasard n'existe pas, il n'y a que des rendez-vous disait Eluard.

« C'est comme le miracle... Voilà un truc qui nous tombe dessus mais qui n'aurait jamais du nous surprendre si nous n'étions pas ignorants.

« Vois-tu, si le miracle s'exclut des choses naturelles, sans relation de cause à effet avec des événements réputés comme tels, il n'aurait jamais existé si l'on avait considéré « l'inexpliqué », comme faisant partie intégrante des choses naturelles. N'est-il pas naturel de ne pas tout savoir ? »

Margareth le regarde étonnée, comme si son amoureux venait tout à coup de perdre la boule.

« Donc si ce qui est normal incluait ce que nous ne connaissons pas, ou tout de moins pas encore, le miracle n'existerait pas. On attendrait une explication rationnelle, on creuserait les espaces encore inconnus et les hommes seraient moins cons.

« Tiens, par exemple, dois-je considérer qu'une bombe tombée juste à côté de moi, tuant des dizaines de mes congénères, devienne tout à coup un miracle sous le seul prétexte qu'elle m'a

épargné ? Elle est tombée là, parce que, mécaniquement ou physiquement parlant, elle ne pouvait pas tomber ailleurs.

« Alors, hasard, coïncidence, miracle, autant de concepts qui n'existent que pour le temps nécessaire à la compréhension des données naturelles et rationnelles qui, reliées entre elles, ne peuvent rendre qu'inévitable la survenance d'un évènement.

« Ainsi, le miracle n'est que le résultat de notre incapacité intellectuelle à analyser la conjugaison des facteurs qui ont conduit à lui. Mais rien ne vient démontrer qu'il en sera toujours ainsi ».

Margareth éclate de rire.

« Mais enfin Eric, tu es dingue ? Où veux-tu en venir ? Quel rapport avec ma question ? »

« Le rapport ? Si le miracle n'existe que du fait de notre ignorance, il en est de même du hasard qui n'est qu'une conjonction d'évènements antérieurs ignorés générant un jour une rencontre inévitable. Parce qu'il ne pouvait en être autrement.

« Il y a des hasards qui ne se produiront jamais *et d'autres qu'une manipulation va rendre possible.*

« Retiens ceci : Une rencontre réputée fortuite sera juste le fruit du hasard pour celui que l'on manipule mais la contrepartie d'une construction souvent très élaborée pour le manipulateur.

« Tout a une origine et quand les origines se croisent pour des raisons ignorées mais néanmoins explicables, on doit en déduire quoi ?

« Mon expérience dans le métier n'a fait que confirmer la chose.

« Trouver quelqu'un, comprendre une situation, c'est toujours rattacher le sujet à un contexte.

« Ainsi notre rencontre ne serait que le fruit du hasard ? Tu vas comprendre que non, car tout nous ramène aux mêmes sources ».

« Eric, je comprends la démonstration, mais pourquoi tout ce charabia ? ».

« Parce qu'ici tous les éléments convergent vers une seule et même personne dans un contexte précis ».

« Mais qui ? »

« Brendan, le vol d'une valise et son profond amour pour ta
soeur »

« Brendan ? Mais... »

« Brendan est mort... »

Fin des années 80, on sonne rue Monsieur Le Prince alors que je viens à peine de m'asseoir pour prendre connaissance du fameux manuscrit de Paul.

En allant ouvrir, j'ai la nette sensation que quelque chose vient de glisser sur le sol en provenance de la liasse de papiers que j'ai commencé à lire.

Comme l'urgence se trouve côté porte, j'abandonne les documents sur le fauteuil.

Un facteur apporte un télégramme.

« Je peux vous le laisser ? »

« Aucun problème ! Merci »

Le message pouvant être important, je l'ouvre.

Un commandement du commissariat. Paul doit passer au plus vite pour une affaire « *le concernant* ».

« *Avec eux, ils ne te disent jamais rien avant de te voir, au cas où, au regard de « l'affaire », tu déciderais de ne pas te pointer* ».

J'appelle son journal pour qu'il soit prévenu, mais on m'informe qu'étant en déplacement mon pote ne *devrait* revenir que le « sur lendemain » dans la matinée.

Ce conditionnel laissant planer plus que de l'incertitude, je retourne à ma lecture, sans me rendre compte de ce qui traîne toujours sur le sol.

L'histoire commence par une succession d'évènements surprenants qui, de mon expérience personnelle, mériteraient d'être étayés de preuves tangibles, mais Paul les ayant bouclées dans la chambre, impossible d'en prendre connaissance. Mais son intransigeance malade me conduit à n'émettre aucun doute sur la réalité des faits.

Je fais par contre une critique immédiate sur son manque d'introduction qui amène directement aux faits sans aucune explication préalable.

Rien ne me laisse alors supposer que les chapitres ont été volontairement inversés afin de me faire prendre connaissance de ce qu'il veut prioritairement porter à mon attention.

Ce qu'il écrit est stupéfiant et je prends la mesure de son exaspération.

Je viens de terminer ce long chapitre devant amener enfin à la genèse de cette affaire, mais il se fait tard. Derrière la fenêtre, la

nuit tombe sans aucune nouvelle de Paul, lorsque le téléphone sonne.

C'est lui.

Il m'explique brièvement qu'il ne peut pas rentrer et que je me « *démerde* ». Une histoire à régler où il peut y avoir de la *castagne*... Comme souvent avec lui...

« Dis moi Paul, il y a un télégramme pour toi ! La police veut te voir »

« Pas grave, j'irai à mon retour... Je crois savoir ce que c'est ».

« Mais tu es où ? »

« Je repars en mission. Je rentre.... Je sais pas... Au plus tard d'ici trois jours. J'ai un rencard important, je t'expliquerai... »

Et puis il me questionne sur son manuscrit.

« Tu as commencé la lecture ? »

« Oui. J'ai bien avancé... »

« En dehors des développements du début, dis moi, rien de choquant ? »

« Paul, tout ce qui est écrit est choquant. Pourquoi ? »

« Parce que je te trouve encore bien tranquille... »

Il laisse un vide dans l'attente d'une réaction de ma part, mais comme je ne dis rien :

« Bon écoute... continue et à demain. Je t'appelle... »

Comme la faim commence à me tirailler je délaisse ma lecture pour me rendre sur le boulevard Saint Germain en quête d'un bon restaurant, mais la réflexion de mon ami me met dans le doute.

Y a-t-il une information particulière qui m'aurait échappée ?

Après le dîner, vers neuf heures, je regagne son domicile pour tenter de comprendre ce que Paul a bien voulu dire.

En entrant, mon regard est attiré par une lettre restée sur le sol, celle qui tout à l'heure a du glisser de la liasse.

En cet instant lecteur, reprends tes esprits avant de lire la suite, car tu t'es certainement fourvoyé, revenir en arrière ne t'apportera rien.

Je m'accroupis devant le fauteuil pour remonter vers moi l'enveloppe sur laquelle, en son coin gauche, s'incruste un petit mouron rouge.

Mon cœur ne fait qu'un tour.

Je me relève pour poser mon sac sur une petite table et après avoir hotté mes chaussures à talons qui commencent à m'engourdir les jambes, je m'approche du fauteuil sans quitter la lettre des yeux.

Je suis sidérée.

Au dos, un cœur dessiné dans lequel j'avais inscrit mon prénom. Mon Dieu !

Que vient-elle faire au milieu du fatras de Paul ?

Je souris, mélancolique. Me revient en mémoire l'époque où je les utilisais pour ma correspondance personnelle. Que tout ça est loin !

Sur le coup je ne prête aucune attention à l'adresse que j'y avais inscrite. Je retourne la lettre et là je dois m'asseoir pour ne pas tomber.

Mes mains se mettent à trembler, en retirant la feuille qu'elle contient et sur laquelle, de mon écriture juvénile, j'avais tracé ces mots d'amour que je relis avec une grande affliction :

Toulon, le 26 juin 1968

Brendan, mon amour

Je ne sais par où commencer...

Comment cette lettre a atterri chez Paul ?

Je suis bouleversée.

Pendant des années j'ai tant espéré qu'au détour d'un chemin nous finirions par nous retrouver.

Mais si la lettre provient de l'intérieur du manuscrit, a-t-elle un rapport avec l'histoire que raconte Paul ?

Je me rue sur les pages encore inconnues, ne prenant même pas le temps de m'asseoir correctement. Les fesses juste posées sur le rebord du fauteuil, je poursuis ma lecture.

Les premières lignes font débiter l'histoire bizarrement. Une sorte d'ébauche, pleine de points de suspensions contenant des réflexions sur la nature des hommes et puis des blancs... encore une ligne...encore des suspensions.

Paul m'a prévenue qu'il est loin d'avoir terminé l'intro mais comment imaginer la suite ? Il m'a juste précisé s'être inspiré d'écrits retrouvés.

Débute alors la narration.

Il raconte Brendan comme s'il l'avait toujours connu. Mon cœur se met à battre plus fort de ce que je vais apprendre. Qu'est-il devenu ?

Dans un brouillard j'ai du mal à redessiner son visage, mais ses yeux expressifs et rieurs émergent de l'opacité.

Ses gestes, sa façon si particulière de se moquer de tout, la complexité de son âme et ses souffrances cachées me reviennent en mémoire.

Je tourne avec avidité les pages suivantes qui vont me déchirer le cœur.

Le chagrin et le spleen m'envahissent me replongeant dans le contexte de l'époque et mes souvenirs des moments de bonheur.

Mai 68, le ciel inondé de soleil, le lycée, le port, la plage et cet appartement où nous nous étions aimés.

Après tant d'années, je ne peux imaginer que la passion dévorante remonte en moi au fil des lignes que je lis, jusqu'à ce que la réalité de notre séparation me soit révélée.

Alors l'émotion me fait chavirer l'âme, le désespoir prenant le pas sur la passion

Je pleure au point d'en inonder l'encre du texte. Je suis adulte dans la force de l'âge, mais continuer la lecture me devient insoutenable, les tourments me tordent le ventre au point de ne plus pouvoir respirer.

Comment Paul a pu me faire une chose pareille !

Versant mes dernières larmes, je prends conscience que Brendan devient soudain accessible, mais noyé dans quelque chose de monstrueux.

Il faut impérativement que je sache.

Mais comment joindre Paul ?

Je ne peux me résoudre à me coucher.

Je dois bouger, faire impérativement quelque chose, je suis prête à traverser Paris pour quémander au journal le point de chute d'un Paul pourtant toujours difficile à situer.

Il est tard, très tard je suis horripilée de devoir me contenter d'attendre de ses nouvelles.

Le quotidien abandonné sur un fauteuil annonce que le référendum sur la nouvelle Calédonie divisait le RPR et l'UDF, nous sommes le 06 septembre 1988.

Je donne quelques coups de fil que je pense être importants, pour m'épancher, avoir un peu de compréhension et casser ainsi ma solitude. Puis je me pose et quelques cachets plus tard, je tombe dans le coma.

Ce matin je suis groggy.

Après avoir ingurgité plusieurs cafés j'attends avec impatience des nouvelles de Paul, mais le téléphone reste muet.

Je passe la matinée à me morfondre dans cette affligeante lecture, encore plus fatiguée d'attendre.

Je prends mon sac pour faire une longue promenade sur les quais de Seine. Je viens d'en revenir exténuée.

Le soir tombe, je m'effondre sur le canapé pour trouver enfin un sommeil réparateur.

Nous sommes le 8 septembre au matin. J'ai encore appelé le journal. Aux dernières nouvelles Paul a eu un message pour se rendre dans le midi de la France, personne n'est capable de m'en dire plus.

L'affaire dure depuis plusieurs jours, sans aucune nouvelle de mon satané journaliste.

Enfin ce matin, dimanche 11 septembre, vers dix heures le téléphone sonne.

« Salut Isabelle, tu as bien dormie ? Désolé de....»

« Espèce de salaud ! Comment peux-tu me demander une chose pareille... »

« Ah !... Toi, tu as du finir mon livre ! »

Il rit au bout du fil, mais plus timidement qu'à son habitude. Sa voix paraît bizarre.

« Mais franchement, Paul, tu ne peux pas me laisser sans explication, alors tu vas rappliquer... et vite ! »

« J'arrive ! »

Un quart d'heure plus tard j'entends le bruit des clés dans la serrure.

Neufchâteau 1968, quatre heures du matin.

Le gel intense paralysait les environs enneigés. Seules les magnifiques guirlandes de Noël décorant les rues et les vitrines apportaient au décor un peu de chaleur rayonnante. Aucune âme qui vive, aucun véhicule sur les routes. Tout était calme, comme engourdi. Les magasins et l'hôtel dans lequel devaient tranquillement dormir ses potes étaient clos.

Le miracle a eu lieu, les phares, la voiture, le type qui sort pour venir l'aider à se remettre sur pieds.

Le chauffage à fond pour le déraider, l'inquiétude de son sauveur, les claqués dans la figure pour qu'il revienne de sa torpeur, le coup de gnole, la toux, le faible sourire indiquant que ça va mieux et vers la fin du voyage, une chanson pour dire que tout va bien.

Un brave homme qui ne l'a lâché qu'avec la certitude qu'il allait bien quelque part. Brendan le lui assura.

Mais à quatre heures du matin, il s'agissait forcément d'un mensonge, mais l'autre n'en savait rien.

Aucune serviette pour se protéger, il recommençait à sentir des raidissements jusqu'au sommet du crâne.

A quelques pas de l'hôtel une porte entrebâillée donnait dans un couloir où il s'aventura. Pas un bruit aux alentours ni dans la maison. Les premières marches usées d'un escalier le virent s'asseoir pour échapper au froid dément qui à l'extérieur lui tombait dessus.

Malgré ses somnolences dans le dernier véhicule salvateur, la fatigue à nouveau le harcelait ainsi qu'une faim de rapace.

Les minutes passaient. Au clocher d'une église tinta la demie de quatre heures. Sur sa montre les aiguilles quasi figées n'avançaient pas. Recroquevillé, tentant de diminuer la sensation de froid, ses membres à nouveau s'engourdissaient. Une demi-heure encore. Une éternité. Bouger devenait un impératif.

Le couloir protecteur et son escalier usé le virent sortir dans la rue, congelé, pour se diriger vers un Pollet désespérément clos.

Les mains calées dans les poches, courbé comme un vieux, il prit sans conviction la direction de l'habitation de Jeanne.

Tout y était calme. Un quartier de glace, un congélateur à ciel ouvert. Des boules colorées de vanille et de fraise pendaient de

sapins blancs, des couronnes givrées, faites de gui et de houx enrubannés, sculptaient les portes des maisons, la chantilly couvrait les gaufres des toits et formait des meringues au dessus des poteaux. Des filets de barbe à papa se dégageaient lentement de quelques cheminées dans un silence plombé où seules de petites avalanches tombées d'arbres trop chargés venaient s'évanouir en un chuchotement dans un immense écrin de feutre blanc.

Une heure indécente pour réveiller les gens. Il allait repartir lorsqu'une lumière, apparue au rez-de-chaussée de la maison, le poussa à dévaler le raidillon avant que tout ne s'éteigne à nouveau.

Il sonna.

Une femme inconnue en robe de chambre vint ouvrir.

Son visiteur, plié en deux, tremblait de haut en bas dans une sorte de danse de saint Guy, la tête enfoncée entre les épaules, les yeux tournés vers le haut pour la regarder.

Les lèvres gercées et paralysées réussirent péniblement à articuler :

« Dé..olé... Jour ... dame... »

Avant que ne se termine la phrase laborieuse, elle prit les devants pour abrégé ses souffrances :

« Oh ! Toi... tu dois être Brendan... Entre... Vite ! »

La chaleur ambiante, il ne put tout d'abord que la supposer. Frigorifié, la nuque raidie, ses bras ankylosés frottaient ses flancs en attendant le dégel du reste de son corps.

« Je suis la maman de Jeanne ! Viens t'asseoir je vais te faire un bon café. Tu as faim ? »

« *Ben merde, on n'aurait pas accueilli Jeanne de cette façon chez ses vieux* »

Elle l'invita à prendre place au bord de la grande table de cuisine en bois ciré, décorée en son centre par un joli napperon brodé sur lequel reposait un vase vide.

« Il me reste des pains au chocolat d'hier, tu en veux ? »

La réponse se fit entre deux claquements de dents.

« Je veux bien... Schiiii ! Merci... C'est très gentil.... schiiiiii ! »

Progressivement la chaleur, salope lâcheuse des dernières heures, l'imprégnait lentement. De longues minutes finirent par

le déraider avant qu'un soupir de soulagement ne filtre entre ses dents.

En préparant le repas, la dame parlait d'une voix douce et chaleureuse :

« Tu arrives de Paris n'est-ce pas ?... Par un froid pareil... ! Il faut être courageux ! »

Les paroles coulaient sans réprimande. Aucun reproche, aucune question sur ses motivations. N'existait en cet instant que le besoin de lui apporter un peu de réconfort.

La réponse grelottante, fut à la hauteur de la gentillesse prodiguée :

« Oui Madame, je vous remercie pour tout ! Il fallait que je vienne pour rencontrer mes amis. Ils m'ont envoyé un télégramme... »

« Je suis au courant... Mais ils sont déjà repartis... Michel je crois et... Richard ? »

Il écarquilla les yeux.

« Comment ça ils sont déjà repartis !?... J'ai donc fait tout ce voyage pour rien ? »

« Ecoute... Mange, on va attendre Jeanne qui t'expliquera »

Pendant qu'il déjeunait elle vint gentiment s'asseoir à ses côtés pour discuter.

« Tu sais ça ne me regarde pas, mais partir de chez soi parce que l'on est malheureux... Tes parents ne sont pas chics.... Tu sais mes enfants, ça ne leur viendrait même pas l'idée... Ils sont nombreux mais on tâche de bien les élever... et de tous les gâter... »

Il fit une pose dans son repas et détourna la tête pour la scruter longuement.

Jeanne lui ressemblait physiquement et devait avoir hérité bien d'autres de ses qualités. Avec une mère pareille pas étonnant que personne n'ait eu l'intention de se casser.

« Merci madame ! Vous ne pouvez pas savoir le bien que vous me faites »

Une certaine fierté illuminait les yeux de la maman qui tout en repositionnant ses cheveux en arrière lui glissa à l'oreille :

« Je vais la réveiller »

La miss se pointa quelques minutes plus tard, frottant ses yeux gonflés par le sommeil, les paupières rétrécies pour s'habituer à la clarté ambiante.

« Tu en as mis du temps pour venir ! On t'a envoyé le télégramme avant-hier. »

Une phrase à peine audible, baillée plus qu'articulée, une main devant la bouche.

« Désolé, de ne pas être James Bond, j'ai eu quelques soucis sur la route. »

Il vint rapidement l'embrasser sur la joue et retourna s'asseoir tandis qu'elle s'effondrait sur une chaise pour répondre sans avoir vraiment percuté :

« Ah... ok !.. »

De toute évidence pour elle la surface semblait encore lointaine. Dans son semi coma elle tenta :

« Michel et ton autre ami... Richard je crois ?... Sont repartis hier soir. Ils ne pouvaient plus rester »

« Miss, c'est peut-être pas le moment de t'encombrer les méninges... Mais ça change quoi, au juste, que je les aie vu où pas ? De toute façon je n'ai pas l'intention de redescendre ! »

La tête de Jeanne sortit enfin de l'eau.

La compréhension de ses phrases pâteuses s'améliora après qu'elle eut ingurgité quelques gouttes du café servi par sa mère.

« Brendan... ils voulaient seulement savoir si tout allait bien... »

Là bas tout le monde te cherche. Michel pensait que tu pouvais être ici ! Il m'a appelé mais je n'ai rien voulu lui dire. Certains lui ont demandé de monter pour venir aux nouvelles... Tu sais, personne ne t'en veut... Il paraît même que des gens ont sermonné tes parents. Ils t'aiment tous et ont bien compris que ça n'allait pas. Tu devrais au moins aller les voir... pour t'expliquer... »

Une jeune fille mignonne entrait dans la pièce pour venir naturellement embrasser sa sœur et le visiteur.

« Ma sœur Catherine ! »

« Tu es Brendan ? »

« Vouai, c'est moi ! »

Elle pris place à côté de lui, impressionnée par le personnage dont elle semblait connaître les exploits.

Au fur et à mesure des réveils, une procession interminable de jeunes venaient jeter un coup d'œil curieux dans la cuisine, des garçons, puis encore une fille.

Chaque fois on le saluait avec complicité, tous certainement au parfum de sa fugue.

Le défilé se clôtura par un homme de grande taille, accompagné de « *sévérité* » qui semblait être sa muse.

Tous deux se fixèrent dans l'encadrement de la porte.

Lui, le seul à ne pas être en tenue de nuit, était habillé d'un lourd manteau de peau. Ne manquait qu'une hache sur l'épaule pour en faire un barbare germanique.

Elle, portait son costume habituel de sourcils revêches et de front plissé.

Tous les regards tournés vers l'homme des bois attendaient ce qu'il devait dire.

« *O Putain ! Voilà le paternel qui va venir casser l'ambiance. Allez vasy pour les reproches qui vont à un moment ou un autre me tomber sur la tronche* »

Le géant vandale restait silencieux, créant ainsi un foutu malaise, fixant l'intrus de ses sourcils broussailleux au point de semer le doute sur ses intentions.

Au bout d'interminables secondes, il finit par articuler des mots sortis du fond d'une caverne.

« Mon garçon, je te souhaite du courage et d'après ce que je vois tu n'en manques pas. Décide ce que tu dois faire et de ce qui est le mieux pour toi ! »

« Pffffuuuiiii, le soupir du petit morveux, venu les emmerder à cinq heures du matin, fit rire tous ceux qui l'avaient entendu ».

Le père embrassa sa femme avant de jeter un regard circulaire sur toute sa famille :

« Vous vous occupez de lui ? Moi, il faut que je file »

Sur un signe de la main à l'attention de Brendan, il disparut dans le couloir. On sentit un courant d'air glacial entrer dans la pièce avant d'entendre le claquement de la porte d'entrée. Tous les regards convergèrent alors sur le phénomène.

Jeanne, la plus concernée prit la parole.

« Il faut que tu fasses l'effort de redescendre, tu comprends ? »

Vu son air, mélange d'espièglerie et d'ironique, ils attendaient la connerie qu'il allait sortir. Comme un encouragement quelqu'un lança :

« Attention !... »

Malgré la sympathie qui l'entourait et sous prétexte de plaisanterie, il démarra sa vengeance.

« Jeanne, franchement, dans ta robe de chambre, les yeux bouffis, même pas maquillée, si le blondinet te voyait ! »

Puis, se tournant vers Catherine.

« Par contre ici c'est beaucoup mieux !... Voilà une bonne raison de ne même pas bouger le petit doigt et de rester ici ! »

La réponse fusa.

« Encore faudrait-il que je veuille de toi ! »

« Ah ! Merde... Et ce n'est pas le cas !?... »

« Non mais tu t'es vu ? Tout bleu sous les yeux, les lèvres gercées, la tignasse en bataille ? »

Un éclat de rire balaya les intentions belliqueuses. Si seulement elle avait joué le jeu... Mais sa gueule pour sûr devait faire peur.

On l'invita à passer dans la salle de bains avant que la tribu n'aille l'encombrer.

Le miroir, le beau miroir, renvoyait au manant la réflexion de la sœur. Une tête de cadavre déterrée, hirsute, coiffé aux pétards venait d'apparaître dans le cadre. Un grand chantier l'attendait pour se rendre présentable.

Au travers de la porte, il entendait des rires. On devait forcément parler de lui. Se moquaient-ils ? Eux seuls connaissaient les intentions de Jeanne, lui se trouvait piégé par le doute.

Elle lui succéda devant la glace pendant qu'il échangeait avec la fratrie sur son escapade et que Catherine, en petite mère, passait sur ses lèvres un tube de graisse pour calmer la douleur des gerçures.

La métamorphose de Jeanne s'avéra spectaculaire.

Son amie, puisque désormais il en serait ainsi, avait repris son habit d'élégance et à son arrivée l'un des frangins balança :

« Pas pareil, hein ? »

Mais le bourrin, toujours dans sa rancœur, ne répondait pas.

Un petit sourire en direction de Jeanne, il se leva, la prenant par le bras pour l'inciter à *faire un petit tour*, en clair il l'invitait à

crever l'abcès en tête à tête pour mieux se venger. Sophie servirait de missile.

La balade démarra sans but précis. Elle, le tenant par le bras sous un froid intense malgré le timide soleil qui se perdait dans la brume montante, lui, les mâchoires serrées.

« Jeanne, il faut que je te dise... Je suis profondément désolé, mais... »

Chaque syllabe se ponctuait par un nuage de brume sortant de sa bouche.

« Tu n'as pas résisté aux avances de Sophie... »

Elle avait sorti ça comme la suite logique d'un problème mathématique. En quelques secondes la grenade venait de lui exploser sur les pompes, avant même d'être dégoupillée. Missile... coulé.

« Tu est au courant ? »

« Non c'est toi qui me le confirme à l'instant ! »

Mais quel con ! Il aurait pu faire monter la pression en jouant simplement l'étonnement, voire le déni !

Deux missiles en un, technologie très avancée, venaient de le propulser dans la stratosphère.

Mais elle tenait toujours son bras, allant même jusqu'à poser sa tête sur son épaule, comme avant.

Elle venait simplement aux nouvelles.

Mais alors, que faisait-elle toujours collée contre lui ?

« *Si on rencontrait le blond, ça allait faire un drame !* ».

Cette attitude, en pleine contradiction avec celle ayant précédé son départ, demeurait un mystère, surtout après l'aveu « finement » extorqué de ses dernières frasques.

« Jeanne, on s'en fout !... Merde, c'est pas comme si on était amoureux ! »

« Non, idiot, je ne m'en fous pas ! »

Oups !

Elle envoyait des coups de pieds aux cailloux que le déneigement de la route avait éparpillés un peu partout, parlant sans colère mais sur le ton de la personne déçue.

Lui nageait dans le brouillard.

« Tu sais, je ne la connais pas beaucoup. On s'est un peu fréquentée pendant les vacances. J'ai vite compris quel genre de fille elle était. Ici, on la connaît comme fille facile... »

« Mais Jeanne, pourquoi m'avoir envoyé chez elle à Paris ? Tu voulais donc te débarrasser de moi ? »

« Tu voyais une autre solution ? »

« Pour te débarrasser de moi ? »

Il éclata de rire pendant que Jeanne, l'œil mauvais, le regardait en coin, lui pressant le bras avec plus d'insistance.

« Tu es vraiment con mon pauvre Brendan.... Non, pour t'éloigner d'ici, à cause des recherches »

« Il y avait bien d'autres choses à imaginer, non ? »

« Ecoute, c'est fait ! A dire vrai je n'aurais jamais pensé qu'elle oserait avec toi ! Tu as l'intention de faire quoi maintenant avec elle ? »

« *Mais qu'est-ce que ça peut te foutre puisque tu fricotes avec ton santon ?* »

Avant d'être accompagnée d'une succession de nuages ridicules, la phrase du siècle fut freinée juste à temps.

Il embraya sur une vicinale.

« Tu sais, elle m'a vraiment poussé dans mes derniers retranchements !... Je comptais franchement retourner sur Paris. D'ailleurs j'y ai laissé ma valochette ! Mais pendant le voyage retour je me suis rendu compte... qu'avec elle... c'était pas vraiment le top ! »

Jeanne restait muette sans jamais le lâcher.

La vicinale empruntée devenant trop sinueuse, il décida alors de revenir sur la route principale.

« Je suis con, c'est vrai, mais rien dans tes lettres ni dans ta venue dans le midi ne m'a mis sur la voie de ce que tu pouvais éprouver pour moi. Et puis... Franchement, après la soirée en boîte... J'ai bien compris que tu étais passé à autre chose ! »

« Je m'en suis doutée... »

« Comment ça ? »

« Ta réaction... Quand tu as cru nous surprendre avec Auguste »

« *Que tu as cru nous surprendre... ?!* ... Waaaaouh !... Au-guste... !? Mais franchement, qui peut tomber raide d'un truc pareil ?... Au fait c'est qui ce charlot pour toi ? »

« Un ami avec lequel j'ai un peu flirté.... Je t'aurais expliqué...Si.. »

« Si quoi ? »

« Si tu m'avais laissé une chance de tout te raconter idiot, mais tu étais tellement... »

« Tellement ? »

« Remonté... »

« Il n'y avait rien à raconter, c'est ta vie »

« Ecoute bon sang !... Ce soir là je ne pouvais pas faire autrement. Il m'avait invitée.... Quand vous êtes arrivés j'étais en train de lui demander de ne plus trop insister... De ne plus insister du tout même... car j'étais amoureuse de quelqu'un d'autre ».

« Ah...Merde !...Tu es amoureuse de quelqu'un d'autre ?... C'est une véritable collection ! ».

« Brendan, tu le fais exprès ou quoi ?... elle lâcha son bras avec une brusquerie inhabituelle, puis apercevant le sourire narquois qui accompagnait la réflexion, en plus... regarde le, mais regarde le... il se fout de moi ! »

Elle ramassa un paquet de neige pour lui balancer en pleine poire.

« Tu as beau jeu de venir me reprocher quelque chose ! »

Il continuait de la narguer

« Tu es donc amoureuse de moi ? »

« Malheureusement...! Malgré moi... malgré tout. La colère l'envahissait, Tu n'es qu'un pauvre type ! Je suis maso ! »

Il fit un pas vers elle

« Je ne veux peut-être pas de toi. En robe de chambre... Si tu vois ce que je veux dire... Beaucoup moins sexy la nana... Ca donne à réfléchir non ? »

Pour le fuir à reculons elle trébucha sur une motte de neige pour se retrouver cul à terre.

« La vengeance du blond !... Parait que ça se mange froid.... »

Les mains dans les poches, mort de rire, il la regardait affalée dans la neige tandis qu'elle tentait de se relever.

« Mais aide moi, au moins, grand idiot ! »

Il tendit une main pour la remettre sur pieds tout en continuant de se marrer.

Leurs regards se fixèrent l'un sur l'autre. Lui, ironique, elle, misérable.

La capuche de travers ramenait sur sa figure une partie de sa chevelure. L'anorak maculé aux manches et au dos, le jeans délavé souillé aux genoux par la neige boueuse, le bout d'une narine dégageant une perle de morve qu'elle enlevait délicatement de l'index de sa main libre, Jeanne une nouvelle fois n'avait rien d'excitant.

La main de Brendan, toujours serrée sur la sienne, lui interdisait de se remettre en ordre. On ne distinguait qu'une partie de son visage. Un oeil grand ouvert, maquillé pour l'occasion, questionnait sur la raison qui la maintenait prisonnière.

De son bras disponible elle repoussa le coin de sa capuche pour mieux faire face à son persécuteur qui la tenait toujours.

Mais le rire de Brendan laissait place à un visage décomposé.

La bouche entrouverte, il tentait de parler, sans rien pouvoir sortir, sauf cette satanée buée qui s'évacuait au rythme de sa respiration de plus en plus saccadée.

Plus les secondes passaient, plus la situation devenait oppressante. Ses sourcils s'étaient froncés comme s'il avait pris un coup au plexus.

« Brendan ? »

Il ne répondait pas, seule une pression de plus en plus forte écrasait la main de Jeanne.

La fatigue, un malaise ?

En titubant il lui ôta sa capuche, la faisant tomber derrière sa tête pour la dévisager.

Un tumulte emplissait brusquement son esprit. Le rictus qui remplaçait son air narquois le rendait terrifiant. Non, il ne s'agissait pas d'un malaise mais de bien autre chose.

Il la scrutait, sans un mot.

Son visage blanchi par le froid, auréolé de bonté la rendait belle, belle aussi de l'intérieur, bouleversante de tendresse, de fragilité insoupçonnée. Tout remontait dans la gorge de Brendan, se pressait jusqu'à lui faire mal.

« Mon Dieu, Jeanne... »

Il la serra violemment pour éviter de dévoiler les larmes qui emplissaient ses yeux. Il demeura ainsi un long moment avant de

la repousser gentiment. Alors prenant délicatement son visage entre ses mains il l'embrassa.

Elle l'entoura de ses bras et au passage lui frotta sur le visage un peu de neige conservée dans ses mains, message subliminal des pardons à peine mérités.

« Fais donc confiance en l'avenir, le monde n'est pas fait que de trahisons ! »

« Je suis profondément désolé... Pour tout... Les sentiments se démontrent d'étranges manières et à chacun les siennes. Moi je suis trop con pour avoir compris. Je ne veux plus te faire souffrir... Je me rends compte aujourd'hui que je t... »

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

« Chut... L'amour ça ne se dit pas à la légère, l'amour ça se prouve ».

Sur le chemin du retour, son assurance retrouvée et comme une femme dans ses obsessions, Jeanne insista à nouveau sur la nécessité de faire le voyage, modulant le volume de sa voix au rythme des protestations enfumées de son amoureux.

En entrant, la cohue s'était diminuée de ceux qui avaient quitté la maison. Ne restaient plus que Catherine et sa mère.

« Il faut que tu prennes les choses au sérieux. Tu vas un peu te reposer et on descend »

« On ? »

« Oui, je t'accompagne ! »

Elle savait que cette perspective pèserait lourd dans la balance.

« Ok! Mais tu promets... Jeanne...?... Nous remontons ensemble, sinon, pas question que je bouge ! »

« Mais tu vas faire quoi ici ? »

« J'ai un rencard sur Paris avec un avocat qui m'a demandé de passer le voir à son retour de congés. Il pourrait me trouver du boulot! Je peux aussi retourner aux Halles, gagner un peu de pognon, trouver de quoi me loger et je t'attends... Quand tu veux. Pourquoi ne pas finir tes études à Paris ? ».

Sa mère et sa sœur discrètement éclipsées, Jeanne se pencha tout de même au plus près pour lui glisser à voix basse, mais non sans une certaine énergie.

« C'est ça !... Et à l'occasion aller faire un petit tour dans le quartier de Sophie pour passer du bon temps à m'attendre ? »

« Jeanne... C'est fini tout ça... Faut simplement que je récupère ma valise ! »

« Ta valise ?... Je m'en charge ! »

Rien n'avait de prise sur elle, mais tenter une nouvelle petite argumentation ne pouvait nuire à son affaire.

« Mais ce que je t'ai expliqué tient parfaitement la route ! Je peux me débrouiller tout seul dans la capitale. En plus Paris, c'est vraiment extraordinaire ! »

« Ok... Mais d'abord on descend tous les deux dans le sud. Après on verra ! »

On verra ? La porte venait de s'entrouvrir ?

La chambre partagée avec Catherine, laissait à chacune son coin, ses bouquins, ses affaires soigneusement rangées.

Le lit dégageait son odeur. Quand il l'embrassait, lui restait sur les lèvres un goût suave qu'il aurait reconnu entre mille.

Allongé, les yeux collés au plafond, défilaient devant lui les personnages de cette famille surprenante. Les bruits discrets de la maison respectaient avec délicatesse son repos. Dans cette ambiance apaisante, il ferma les yeux. Une sensation de bien-être détendait progressivement ses membres avant qu'il ne parte dans un profond sommeil.

Quand Jeanne le réveilla, il était midi trente.

« Tu as pu dormir ? »

« Oui, ça m'a fait du bien !... J'aurais pu continuer jusqu'à demain ! »

« Viens, ma mère a préparé un petit repas et puis on s'en va ! »

On déjeuna avec appétit. Une fois tout débarrassé, Jeanne embrassa sa mère, lui en fit de même. La gentille dame resta sur le pas de la porte, échangea avec sa fille un signe de la main et lui adressa un baiser :

« Soyez prudents ! »

Il allait enfin passer de longues heures avec Jeanne sans savoir qu'elles seraient bientôt les dernières.

.....

Une table imposante fut installée au milieu du salon. Ses amis venus participer à la fête, buvaient, fumaient dans une ambiance plus qu'inhabituelle dans ces lieux où la buvette s'accordait si mal avec le décor ambiant d'où émergeaient les statues de Saint Joseph et de la Vierge posées sur des meubles méticuleusement dépoussiérés.

On eut du mal à tirer les rallonges de la table qui n'avaient plus été ouvertes depuis des lustres.

Le tapis n'avait plus connu de miettes de pain depuis bien longtemps et avait décidé ce jour là de se bâfrer comme un dingue.

Il ressentait une certaine jouissance à voir un tel désordre dans cet endroit où, étant censé être chez lui, il n'avait jamais eu l'autorisation d'ouvrir le moindre buffet.

Une assemblée houleuse où chacun donnait son avis, certains partisans qu'il reste pour passer son bac... « *et ensuite on verrait* », d'autres plus aventuriers proposaient qu'il fasse sa vie où il voulait, d'autant que les explications fournies quant à ses rendez-vous parisiens et sa fuite récente, démontraient à eux seuls qu'il était bien capable de se débrouiller tout seul.

Ses vieux subissaient, ruminant sévère, se regardant de temps en temps d'un air compassé.

Le repas s'éternisait à leur grand désespoir. Ils lorgnaient en direction de la « *copine* » comme pour jauger de sa valeur, savoir si elle pouvait leur convenir, comprenant dans le même temps que personne ne leur demanderait jamais leur avis. Une sorte de lèse majesté indigeste.

Avant le dessert, Brendan réussit à s'isoler dans sa chambre avec Jeanne.

« Tu ne vas pas me laisser ici ? T'as vu les tronches ? Tu comprends que ce n'est pas possible ! »

« J'ai pas mal discuté avec tes amis et avec l'un de tes oncles. Je te fais un résumé de la situation et je te donne mon avis ? »

« Vas-y ! »

« Le premier trimestre s'est quasiment passé sans toi. Michel propose de te mettre à niveau pour les maths, côté littérature je te fais confiance »

L'affaire s'embarquait mal, il sentait le pire...

« Tes parents, vu la situation vont te foutre la paix, sachant très bien que tu es capable de remettre les voiles ».

Il se mit à blêmir.

« Alors, écoute-moi bien Brendan !... Regarde-moi !... Je suis là, tu comprends ? S'il t'arrive encore malheur je serai la première à te soutenir.

« Mais aujourd'hui il faut que tu sois raisonnable. A quelques mois du bac, tu ne peux pas tout gâcher par impulsion ou par impatience ».

L'angoisse et la déception montaient encore d'un cran.

Alors le prenant dans ses bras elle continua son discours.

« S'il faut que je te le dise, je t'aime... Vraiment. Mais écoute ! Pendant les vacances, c'est moi qui viendrai te voir, sauf en février où je fais un stage en Allemagne. Finalement si on était sur Paris ce serait bien la même chose non ? »

Comme il ne répondait pas elle lui mit le doigt sous le menton en le regardant droit dans les yeux

« Non ? »

« Bffff... Oui Jeanne... Je sais bien ! »

« Alors, ici où ailleurs ce n'est pas tout à fait pareil, tu saisis ?... A Toulon tu connais tout le monde. Tes profs sont au courant de tes problèmes. Tu prends courage en pensant à moi... tu t'atèles à la besogne... tu passes tranquillement ton bachot et à partir de là, si tu veux, on va à Paris tous les deux ! Ca te va ? »

Raisonnement irréfutable, elle avait raison sur toute la ligne, mais la route semblait interminable, l'envie de rester inexistante, les perspectives trop lointaines... Brendan hésitait encore.

Jeanne le comprit

« Par contre j'ai une autre proposition. On remonte... tu vas ensuite sur Paris et je ne veux plus te voir ! »

« Tu ferais ça ? »

« Oui ! Pour ton bien ! Tu m'obliges à te faire un chantage monstrueux, de ceux qui font mal, mais qui deviennent nécessaires pour protéger contre lui-même un être cher... que l'on aime... que l'on aime vraiment... et pas seulement pour une vulgaire histoire de cul ! »

Ouf, ça fait mal !

Ils se pressèrent l'un contre l'autre, comme pour se préparer à cette longue séparation et s'embrassèrent longuement.

« Tu as raison Jeanne. Vu ta façon de présenter les choses. Je ne vais pas bander pour ça, mais...Ok ! Je reste ».

« Tu m'aimes alors un peu ? J'en suis fière ! »

« C'est pas toi qui dit que l'amour ça se prouve ? »

Avant d'ouvrir la porte elle rajouta :

« De toute façon dès que je rentre, je t'écris.... On y va ? »

Ils regagnèrent le salon enfumé où le tumulte se tut dès la porte franchie, laissant Jeanne prendre l'initiative d'annoncer :

« Nous avons discuté longuement avec Brendan. Il va rester avec vous *le temps nécessaire* »

Grands applaudissements.

Sauf que personne ne releva la fin équivoque de la phrase, dédiée à ses vieux, les prévenant de ne pas trop se faire d'illusions.

Ces derniers la regardaient s'asseoir avec une mimique qui semblait dire « *finalement elle n'est pas si mal la greluche* ».

Quand on est con nature, on est con toujours et ils n'avaient pas fini de l'être.

Michel approcha sa chaise.

« Bon, maintenant je peux te le dire. Paraît que demain tu passes ton permis ? »

« Tu rigoles ! J'ai pas suivi une leçon de conduite depuis des siècles ! »

« Ecoutes, Garnier, ton moniteur, m'a demandé de te refiler ça »

Il tendait une convocation, programmée à dix heures le lendemain, pour « repasser la conduite » échouée le coup précédent ! »

Chacun mit la main à la pâte pour débarrasser puis à la poche pour payer le billet retour de la miss.

La séparation était douloureuse, le désenchantement palpable. On avait pris plusieurs voitures jusqu'à la gare où l'on se dit adieu.

Le train s'ébranlait. Jeanne faisait des signes derrière la vitre qui, en s'éloignant, devenait de plus en plus petite. Le dernier wagon disparaissait dans la courbe de la fin du quai.

Aussi incroyable que cela puisse paraître c'était fini !... Vraiment fini...

Ils ne devaient jamais plus se revoir !

La bascule

1968

On venait de quitter Jeanne qui devait s'emmerder ferme dans le train la reconduisant dans son pays magique, aux villes enguirlandées de tous les strass et lumières de cette période enchantée de Noël.

Elle lisait cette revue achetée au kiosque de la gare, l'esprit détendu de savoir Brendan revenu à de plus saines résolutions. Ses yeux se portaient sur les paysages et son esprit sur ce qui l'attendait au retour.

Sur un tout autre chemin, dans l'une des voitures les amis tapaient allègrement l'épaule de Brendan en gueulant des choses incompréhensibles.

Lui, mélancolique, regardait sans les voir les arbres défiler sur le bord de cette route trop connue tandis que ses pensées naviguaient vers les contrées scintillantes, les barrières de bois recouvertes de chantilly, les sapins aux mille lumières. Puis, d'un coup de traîneau magique il plongeait dans la vie trépidante de Paris où l'attendait Maître Benard dans son bureau du XVIème. Imperméable au brouhaha de ses potes il ne sortit de sa léthargie que par une réflexion qui fut accompagnée par une solide bourrade dans le dos.

« T'as bien fait de faire ça ! »

De faire quoi au juste ? D'être un jour parti où d'avoir décidé de rester ?

Le lendemain vers dix heures il se pointa sans conviction à son examen de conduite.

En entrant dans la voiture, après avoir salué un examinateur serein qui, en cet instant, ne se doutait pas de ce qu'il allait vivre, il cala ses deux mains sur le volant en attendant les ordres.

« On y va ? »

« On y va ! »

Le massacre à la voiture bélier pouvait commencer.

Ignorant le réglage du rétro, oubliant de desserrer le frein à main, une fois parti, il tourna dans les sens interdits, escalada les

trottoirs et en un quart d'heure réalisa l'exploit de faire le tour de toutes les manœuvres éliminatoires.

Pour conclure, le créneau se termina dans un arbre. Bref le fiasco total.

Lorsque l'examineur, tout chaviré, se tourna vers lui en tirant à sa place le frein à main pour stopper définitivement le véhicule qui, après avoir salué le platane, continuait sa route en sens inverse :

« Dis moi petit, heureusement que ton moniteur m'a prévenu qu'il t'avait *légèrement* perfectionné. Mais là... Il faut l'avouer. Tu m'en bouches un coin... Tu m'as carrément scié... ! »

En souriant et à la grande surprise de son chauffeur émérite, il sortit d'un classeur le fameux papier rose qu'il se mit à remplir.

« J'espère que tu ne parleras jamais de notre sympathique et inoubliable rencontre... Tu comprends ? ...Et même si un jour tu apprends qu'il y a prescription ! »

Il lui tendit son permis provisoire.

« Evite de conduire tant que tu n'auras pas suivi quelques leçons supplémentaires. Ce n'est pas trop pour toi que je dis ça, c'est pour ceux qui pourraient avoir la malchance de croiser ton chemin.

« Dernière chose... Ce n'est pas inscrit dans le manuel... Mais si un jour un lièvre traverse la route, regarde s'il a bien quatre pattes sinon, fais gaffe, c'est peut être bien un arbre ! »

Il partit dans un grand éclat de rire en lui tapant sur l'épaule !

« Allez fous le camp, que je ne te vois plus. Il faut que je fasse une pause pour me remettre de mes émotions ! »

Brendan, incrédule, son papier à la main, ressortit du véhicule. La grande classe ! Ces enfoirés avaient tout manigancé pour qu'il reste !!

Les vacances de Noël terminées, il retourna au bahut dans la perspective d'un *bachot à long terme*.

Il avait entre temps reçu une lettre de Jeanne qui l'informait de son retour et lui racontait tout le bien que sa famille pensait de lui.

Lui aurait préféré savoir ce que *elle* pensait de lui, mais bon.

Sa réponse fut d'écrire que le temps semblait long et que la perspective de la revoir demeurait la seule chose lui permettant de tenir le coup.

Depuis son retour, outre la réussite de son *permis* dont il oublia de l'informer, le seul élément positif fut un entretien avec sa mère qui l'informait de faire ce qu'il voulait à la seule condition de prévenir au moins de l'endroit où il se trouvait.

Que n'avait-t-il pas fallu faire pour en arriver là.

En traversant la cour qui l'amenait au bâtiment des terminales, toujours en prise avec ses rêves, il fut entouré de ses potes qui ne l'avaient plus vu depuis des semaines.

Tous informés de son aventure venaient aux nouvelles. Son escapade avait fait le tour du bahut. Un exploit. D'autant que *s'être cassé* pour rejoindre une gonzesse jetait sur la chose un parfum de romantisme.

Les questions fusaient, on se bousculait pour le voir. Lui souriait, incrédule, quand il fut sauvé par la sonnette stridente annonçant le début des hostilités.

La fête des retrouvailles terminées, on entra sans conviction dans les salles de cours et dans la sinistrose du début de deuxième trimestre.

Il fut convoqué par le prof de français hilare qui avait lu sa prose et lui demanda simplement de ne pas renouveler son exploit le jour du bac.

Les premières journées de ce mois de janvier coulèrent dans la douce ambiance de la salle surchauffée.

La buée collée aux vitres empêchait de voir l'extérieur mais de la place de cancre qu'il s'était attribué au fond de la classe, d'un revers de manche, il essayait de temps à autre un carreau pour jeter un coup d'œil à l'extérieur.

Pas folichonne la vision de cette cour déserte entourée de ses arbres nus qui séparaient les préfabriqués du bâtiment des « prépas ». Le temps peignait tout en gris, la saleté incrustée sur les façades prenait des proportions gigantesques, accentuée par l'humidité qui faisait dégouliner en lézardes apparentes la crasse accumulée. Seul le soleil d'été avait cette particularité de les rendre invisibles.

Il effaçait les murs sous un défilement d'images enchantées, les vertes prairies, les chemins de balades longeant le Mouzon, les peupliers et les saules qui profilaient leurs ombres dansantes sur la cavalcade des eaux, la main de Jeanne dans la sienne.

Hey Jude, don't let me down
She has found you, now go and get her
Remember to let her into your heart
Then you can start to make it better

L'évaporation de l'esprit devenant trop voyante, le prof du moment le rappelait à l'ordre, d'un « Brendan ! », accompagné d'un mouvement de tête significatif : « *Je sais à quoi tu penses, mais concentre toi donc si tu veux avoir ton bac !* »

Et puis un jour vint, encore plus maussade que les autres, de ceux qui vous rendent quasi neurasthéniques, calés au milieu de cette triste période sans fin où, malgré les journées qui s'allongent, des nuages bas viennent obscurcir le ciel pour avancer l'ombre de la nuit.

Ce qu'il vit ce jour là de l'autre côté de la cour, par le trou habituel créé au travers du carreau embué, fit que son cœur s'arrêta de battre.

Assise sur les marches d'un escalier situé presque en face de lui, se trouvait Isabelle.

Lorsque les soubresauts de son cou indiquèrent que son rythme cardiaque était à nouveau activé, les palpitations de sa poitrine s'étendirent à ses tempes et jusqu'à l'intérieur de ses oreilles. Tout se mit à cogner en même temps.

Alors, sans se préoccuper de quoi que ce soit, soulevé par un siège éjectable, il se retrouva debout dans le tintamarre de sa chaise qui tombait en arrière, puis, traversant la classe comme un fou, prétextant une envie pressante, il fit voler en éclat l'attention de ses amis qui écoutaient religieusement le prof de philo leur parler du hasard.

Une fois à l'extérieur il courut vers la fille se trouvant juste en face.

De loin, la surprise de la voir une cigarette entre les doigts le mit dans le doute. Alors qu'il n'était qu'à quelques mètres, elle tourna la tête, inquiète d'un tel empressement.

Il ralentit son pas et vint s'asseoir à ses côtés.

« Ben alors Brendan, tu fais quoi ? »

« Je suis sensé être aux chiottes... »

De là, on distinguait les fenêtres de la classe, mais, en dehors du trou formé par ses revers de manches, la condensation empêchait toute vision si bien que personne ne pouvait s'apercevoir de son manège.

Le cœur apaisé, il se rendit compte que la « miss » assise à côté de lui ne ressemblait pas beaucoup à Isabelle. Les stries résultant de l'essuyage avaient du déformer sa vision.

Il connaissait pourtant bien cette fille qui fréquentait le Neptunia. Ils avaient sympathisé autour du flipper.

« Tu sèches ? »

« Il reste dix minutes de philo et ça me casse les couilles... Je dirai que j'ai eu des coliques »

Un demi mensonge car ce qu'il avait cru voir l'avait pour le moins perturbé.

« A la manière dont tu es arrivé, j'ai cru que tu voulais m'assassiner » dit-elle en rigolant.

« J'ai cru reconnaître quelqu'un... »

« Isabelle ? »

« Pfff... Passe moi une tige... »

« Elle t'a largué ? »

Le temps d'allumer sa clope il restait silencieux, puis en rejetant la première fumée :

« C'est ça ! »

« Tu t'attendais à quoi avec cette fille ? »

« Tu la connaissais ? »

« Je l'ai vue souvent avec toi ... Paraît que c'était une pimbêche aux dires de beaucoup. Mais tu dois la connaître mieux que moi, non ? »

« Je croyais la connaître... En fait je savais que dalle... Elle s'est cassée aux Etats-Unis... Enfin, je crois... Depuis aucune nouvelle »

« Crois-moi, fais une croix dessus. Ce genre de fille n'est pas faite pour toi, mais pour les milieux qu'elle fréquente. M'est avis qu'elle saura vite se recaser si ce n'est pas déjà fait ».

C'aurait été dans un autre contexte il aurait défendu son ex petite amie, mais les paroles entendues ne faisant que confirmer ce qu'il avait en tête depuis leur séparation, il ne fit donc qu'acquiescer d'un signe de la tête.

La sonnette retentit.

« Salut amie, faut que je retourne au baignon. Tu n'as pas cours ? »

« Non, je dois poiroter encore une heure »

Il lui cala une bise sur la joue et regagna la salle surchauffée.

En chemin, une évidence le percutait : Il n'avait rien oublié jusqu'à imaginer une entrevue pour le moins tumultueuse qu'il aurait eue avec elle si d'aventure sa vue ne l'avait pas trompé.

Pour rajouter à la déprime, tout au long des semaines d'efforts surhumains qu'il s'imposait et malgré plusieurs lettres adressées à Jeanne, il n'obtenait aucune réponse.

Michel, week-ends compris, avait décidé de se cloîtrer en pension pour préparer au mieux son examen final, tout allait donc de travers.

Les journées passaient ainsi. Janvier s'écoulait, lentement, désespérément monotone.

Lui vint l'idée de repartir pour Neufchâteau et avoir une explication, mais Jeanne ne devait plus être en France. Et puis, comme il avait promis, fallait tenir.

Une dernière missive, demandant des éclaircissements et il attendit.

Le 5, le 10, le 15, le 20 février rien.

« Elle s'est bien foutue de ma gueule ! »

Son insistance à vouloir qu'il redescende lui paraissait de plus en plus douteuse au point de la suspecter d'avoir voulu le dégager.

Amer, il séchait la plupart des cours au point de disparaître des tablettes, n'écrivant plus rien, sentant l'inutilité de la chose. Il passait le plus clair de son temps sur le port à ruminer entre deux parties de flipper ou le matin à attendre la levée des couleurs sur la petite esplanade de l'Arsenal.

Le porte drapeau encadré de quatre marins, tête haute, fusil sur l'épaule, tenue d'hiver, bleu sombre, ceinture et cartouchière blanche, le pompon rouge ressortant sur l'immaculé du bonnet de la royale, les guêtres blanches marchant au pas légèrement écourté derrière un officier sabre au clair.

Magnifique spectacle de début de matinée annonçant la journée à coup de clairon. Ils étaient beaux ces marins, pour sûr les plus beaux du monde.

Le temps, lui, montait depuis des semaines ses propres couleurs maussades. Gris sur gris. Continuellement pluvieux. Hiver interminable au point que Bécaud en fit une chanson :

Tip Tip ...Le soleil, je le vois déjà... Mister winter go home.

*Demain, peut-être après-demain, elle viendra enfin
Mademoiselle de la ville, fragile
Demain, peut-être après-demain, elle viendra enfin
Son traîneau tiré par des anges, étranges
J'ôterai mon bonnet et je ferai ma révérence
Et puis je me l'admèrerai comme un Noël de mon enfance*

Mi-mars, à l'approche des vacances de Pâques, la lettre qui devait annoncer la venue de Jeanne n'arrivait toujours pas.

Depuis quelques jours il cherchait un numéro pour la joindre. Côté Vosges les parents n'avaient pas de téléphone, normal pour des barbares qui ignoraient le *pastaga*. Chez lui, il s'agissait plutôt d'un thème volontairement esquivé « pour ne pas être emmerdé ».

Bref, une époque assez proche de la malle-poste, de l'hippomobile et de la draisienne où en cas de mort on recevait l'avis de décès dix jours après l'enterrement et le retour poli des *condoléances attristées* coïncidaient parfois avec la naissance du dernier quand ce n'était pas l'inverse.

« C'est avec une grande joie et une immense fierté que nous vous annonçons la naissance d'Aurore... »

« Sincères Condoléances pour votre grand-père... ».

De l'Aurore au crépuscule, il y a de ces coïncidences...

Le Pollet ! »

Bien sûr !... Après avoir dégoté le numéro au bureau de poste, Il se pointa à la cabine téléphonique pour faire plusieurs tentatives mais sans succès.

Le combiné sonnait dans un bistrot vide, aux chaises retournées sur les tables en bois.

Sur la devanture un petit panneau annonçait les vacances annuelles.

De son côté Jeanne recevait des lettres de plus en plus agressives, jusqu'au jour où elle ne reçut plus rien.

A son retour d'Allemagne où son séjour se prolongea jusqu'à fin mars, elle finit par comprendre. Elle écrivit une missive à Michel qui décida, un samedi, de sortir de son cloître pour venir aux nouvelles.

Sauf que de nouvelles il n'en eut aucune, l'ami avait complètement disparu.

L'option que Jeanne ait pu couper les ponts prenait au fil du temps, des allures de certitude.

Un week-end de début mars, désespéré, il finit par se laisser trimbaler en « boîte » pour y rencontrer Julie.

Mignonne, sympa, d'une grande timidité, l'artiste lui plaisait beaucoup, même si elle mit un temps infini à lui consentir un baiser.

Lui s'accrocha, par orgueil pour finir un jour par obtenir ce qu'il voulait. Il s'amouracha d'elle et tenta de tout oublier, coupant court à tout le reste.

Rien ne vint troubler la monotonie des jours, sauf celui de la découverte d'une valise posée dans le hall d'entrée.

Jeanne avait tenu parole mais la présence du bagage, sans message, sans explication, confirmait la rupture.

De son contenu rien ne lui avait réellement manqué, mais en y regardant de près, les documents semblaient avoir disparu ainsi que le fameux *Dupont*.

Pour vérifier, il sortit une à une les affaires, contrôla les rabats, quand soudain, d'une serviette de toilette dépliée

involontairement, tomba sur le sol la grande enveloppe cachetée et une autre plus petite contenant encore des photos.

Dans les voyages successifs elles avaient du trouver leur place et échapper à la sagacité du voleur.

Il balança le tout dans le tiroir du bureau d'où elles avaient été extraites avant son départ, sans se préoccuper du devenir des autres. Tout ça n'avait dorénavant plus d'importance.

Sauf que quelque part sur Paris, des événements, aux conséquences dramatiques, allaient se succéder.

Après un bachot inespéré, Brendan se fiança un an plus tard, puis épousa la timide Julie, sauf que les traumatismes l'avaient bien éloigné des phantasmes érotiques, aidé en cela par une compagne découverte après union comme n'étant guère portée sur le sexe, même si elle fut patiente à son tour au regard de son mâle rétif.

Sa vie prenait une direction inattendue.

Ses besoins d'évasion, sa liberté, ses idées d'aventures se résumaient désormais à l'existence étriquée d'un père peinarde, prisonnier d'un contexte familial étouffant que sa belle famille imposait par l'entremise de Julie.

Elle, bien trop gentille et dévouée, n'osait que très rarement s'opposer aux décisions d'une mère encombrante pour ne pas dire casse couilles.

Ne restait alors qu'une seule perspective : La fuite.

La fuite en avant, éperdue et au bout le plongeon assuré pour la noyade.

Une sorte de suicide à long terme, avec préméditation mais sans date fixe car, au fil du temps, tout allait l'éloigner de ce qu'il était vraiment.

D'autant qu'un jour l'affaire tourna au drame.

Quelques mois après son mariage, de passage chez ses vieux qu'il rencontrait entre deux disputes, lui vint à l'idée de monter au grenier pour récupérer de vieux bouquins.

Fouinant un peu partout, retrouvant ses cahiers et ses livres d'écolier qui le ramenaient sur les bancs de l'école primaire, dénichant des fonds de tiroirs ses soldats de plomb, ses BD,

redécouvrant son train électrique monté sur une planche de contre plaqué, son regard fut attiré par un carton à chaussures posé sur une étagère d'un vieux meuble poussiéreux, qui contenait un empilage de lettres oubliées.

Curieux, il les retira une à une, certaines écrites par des potes, ou des correspondantes étrangères d'autres par Michel, la plupart ouvertes et connues de lui.

Mais soudain, apparut une enveloppe, curieusement non décachetée, dont il reconnut l'écriture.

Au dos, le nom de l'expéditeur

Du doigt, il recensa une à une les lettres suivantes, toutes rédigées de la même manière, jusqu'à ce que le graphisme change de style.

Une dizaine au total qu'il retira en paquet, certaines ouvertes, d'autre pas.

Après les avoir classées par date, il entama une lecture qui allait lui révéler l'horreur.

Jeanne y racontait sa surprise de recevoir des missives incompréhensibles ... que bien sûr elle lui écrivait régulièrement et qu'elle ne comprenait pas ses réactions, surtout son agressivité et pourquoi depuis des semaines elle ne recevait plus rien de lui. L'avant dernière lettre disait :

« Je t'ai écrit sans relâche, je voudrais enfin savoir à quoi m'en tenir avec toi », sauf que le courrier précédent auquel elle se référait demeurait introuvable.

Enfin la dernière était ainsi rédigée :

« ...Brendan, je comprends mieux maintenant... J'ai pris malgré tout de tes nouvelles auprès de Michel qui m'a répondu que tu avais rencontré une gentille jeune fille. Je te souhaite beaucoup de bonheur. Je t'embrasse. Jeanne ».

Mais le pire restait à venir.

Toujours debout, il continuait à fouiller la boîte en carton quand soudain, dissimulée entre deux cartes postales il vit apparaître une enveloppe bizarre, estampillée d'une petite fleur rouge.

Au dos un cœur dessiné, en son centre un prénom : Isabelle.

Il dégagea fiévreux la feuille et là son cœur chavira.

« Mon Dieu... ! »

Toulon, le 26 juin 1968

Brendan, mon amour

Je ne sais par où commencer.

Je t'écris désespérée. Ma pauvre sœur est morte dans un horrible accident aux Etats Unis.

Mon père est venu me chercher. Nous partons tout à l'heure et je m'empresse de t'écrire.

Je deviens folle de ton absence, et de ne pouvoir t'informer autrement.

Quand la voiture t'a renversé, j'ai tenté de te rejoindre, j'ai couru vers toi mais tu avais disparu je ne sais trop comment.

J'ai peur de ce que tu imagines.

C'était le fiancé de ma sœur dans cette décapotable qu'il a achetée pour elle. Il me ramenait du lycée. Ce n'est pas ce que tu peux imaginer. Je t'aime Brendy.

J'ai peur que tu ne crois plus en moi et j'en suis accablée.

Tu penses que j'ai décidé de t'abandonner pour un autre ou je ne sais quoi. Cela n'arrivera jamais. Jamais !

Quand tu recevras cette lettre, je serai loin, alors il faut que je t'explique et j'espère que tu vas rire et ne pas te fâcher.

Aujourd'hui je suis certaine mon amour que tu seras au lycée à m'attendre, c'est le lieu inévitable, mais tu ne me trouveras pas. Hier je me suis présentée à l'épreuve et j'ai refusée de la passer. Il ne s'agissait pas de peur ou d'un manque de confiance en moi, mais bien autre chose.

Je t'ai fuis pendant deux jours pour éviter que tu m'empêches de le faire.

Je ne t'en avais pas parlé, gardant la surprise pour aujourd'hui.

J'ai décidé de redoubler pour t'attendre. Je veux que nous soyons ensemble l'année prochaine et pour toujours.

Tout à l'heure je serais passée au lycée pour tout te raconter.

Mais ce matin tout se déroule comme dans un cauchemar.

Mon père venu m'annoncer la terrible nouvelle qui s'additionne au fait que Solange n'est pas chez elle où tu dois téléphoner en vain.

Je suis d'une tristesse infinie, désespérée. Je pense revenir d'ici une semaine et je viens te voir chez toi, c'est promis.

Brendy, mon amour, ne m'abandonne pas, attends moi, je t'en prie. Je t'en supplie, Je t'aime.

Isa

Ses mains commencèrent à trembler. Dès lors, lecteur, comment définir par de simples mots l'effroyable confusion de son esprit ? Que lui fussent tombées sur la tête toutes les poutres du toit, l'effet en eut été certainement moins douloureux. Comment supporter ce qu'il venait d'apprendre ? La pauvre Isabelle... Sa sœur, son bac, son amour pour lui qui se déversait sur toutes les lignes... Comment bâtir un avenir là-dessus ?

Le choc était tel qu'il s'effondrait. Son dos glissait le long du vieux meuble, jusqu'à ce que ses fesses se posent sur le sol crasseux. Les mains devant les yeux, les genoux repliés, le misérable pleurait à chaudes larmes comme un gamin perdu.

On avait à son insu cambriolé son cœur et son âme, dérobant un bijou impalpable dont lui seul connaissait la valeur.

Pourquoi ravir l'amour alors qu'il ne sert qu'à celui qui le tient ?

Ignorant voleur de ce penchant unique de ces deux êtres tendres, unis pour toujours dans une pièce froide où leurs âmes avaient promis l'éternité.

Ce joyau perdu à jamais dont on trouvait la trace dans ce grenier poussiéreux, qui cette fois le lui ramènerait ?

Il avait mis tant d'application pour tenter de l'oublier que l'oubli devenait impossible, comme un pressentiment de femme qui sait toujours vivant son enfant disparu.

Il divaguait.

Isabelle danse sous le soleil, heureuse, les pieds nus sur le sable. La bouche crie son amour, son corps s'évapore en un tourbillon parfumé qui l'étreint dans un murmure : « je t'appartiens ».

La fièvre mettait de longues minutes à retomber. Ses pensées confuses partaient dans tous les sens. Etait-il trop tard ? Assurément oui. Alors comment vivre l'avenir avec ce poids ? Le malheur forcément s'étendrait autour de lui.

Abandonner Julie, si douce, si gentille lui était insupportable, mais cette situation pouvait-elle durer longtemps ?

Son chagrin faisait place à la haine qui montait en lui.

Il se redressa, essuya ses yeux et descendit les lettres à la main pour entrer comme un fou dans la pièce où se trouvaient ses vieux en grande discussion avec leur belle fille.

« Julie, prends tes affaires, on s'en va ! »

Elle le regardait avec stupeur sans rien dire, lorsque d'un ton haineux il répéta

« Tu as compris ? Tu prends tes affaires et on se casse ! »

Puis s'approchant du canapé dans lequel se vautraient ses parents il les fixa, les yeux exorbités et leur gueula :

« Je suppose qu'avec votre cerveau de pourris, vous vous demandez pourquoi ? »

Puis il leur balança en pleine poire l'ensemble des missives.

« Voilà pourquoi !... Ne cherchez plus à me revoir, Compris ? »

Il prit violemment Julie par le bras, l'entraîna dans les escaliers.

Une fois dans la rue il claqua la porte d'une telle force que la poignée lui resta dans la main.

Avec rage il la jeta, puis tenant toujours le bras de sa femme, rejoignit sa voiture à grandes enjambées sans ne plus dire un mot.

Installée sur son siège, les vêtements fripés, la veste prise dans son sac à main, Julie tenta d'obtenir des explications.

« Mais, enfin qu'est-ce qui t'a pris ? »

« Ecoute Julie, je suis désolé, c'est une longue histoire, un jour je t'expliquerai »

Pour elle, Brendan, représentait toute sa vie, tout ce qu'il disait devenait parole d'évangile, tout ce qu'il faisait était parfait.

De nature calme, elle ne le contredisait que rarement, ou alors il fallait que la chose soit démesurée.

Elle se contenta de dire, comme obligée :

« Alors on rentre ? »

« Oui !... on rentre. Mais tu me promets de ne plus voir ces deux connards ! »

« Oui, Brendan, pas de problème, mais... ».

« Ecoute Julie, il vaut mieux que nous en restions là ! »

La fuite en avant venait de prendre racines. Las de voir son épouse sous l'emprise de sa mère et comme la haine prenait le pas sur tout le reste, deux jours plus tard il décidait qu'ils iraient

vivre à Paris et que si la vieille y trouvait quelque chose à redire, il en résulterait qu'elle garderait sa fille et que lui se casserait.

Décembre 1988 –

Quelques mois après son entrevue avec Paul Sernine, Michel reçoit un message sous forme d'un bout de papier plié en quatre :

Salut Mich,

Viens me récupérer mardi matin vers 8 heures à la campagne au croisement du petit chemin et de la route des bois.

Je t'embrasse

Brendan

Même si avec son pote tout demeure possible, il se présente incrédule à l'endroit convenu, dix minutes avant l'heure fixée.

A huit heures précises, il voit jaillir du sentier un type chapeauté, enveloppé d'un manteau et portant un sac à dos.

Michel sort de son véhicule s'approche, hésitant, l'air interrogateur, la tête penchée sur le côté pour distinguer le visage.

« Brendan ? »

« Mich... Tu es venu !? »

« Monte, vite, on se les gèle ici ! »

Michel fait tourner le moteur, enclenche le chauffage à fond, avant de se tourner vers son ami.

« Mais qu'est-ce que tu viens foutre ici après tout ce temps ? Tu aurais pu donner des nouvelles, non ? Tu appelles que quand tu as besoin ? »

« Les circonstances de la vie, ma connerie universelle et sans borne, voilà. Je suis un mec perdu dans tous les sens du terme »

« Qu'est-ce qui t'es encore arrivé ? »

« C'est trop long, je t'expliquerai plus tard »

« Tu sais que les flics te recherchent ? »

« Oui... On m'a dit ça, ouai ! »

« Et là, tu viens de chez toi ? »

Il embraye et commence à rouler

« Exact ! Je suis allé me rendre compte du massacre et j'avais des papiers à récupérer dans une planque »

« Tu les as trouvés ? »

« Pas sans mal. Figure toi qu'un ancien employé a décidé de squatter la maison ! ».

« Tiens, en parlant de papiers, il y a quelques mois j'ai reçu la visite d'un journaliste. Ca m'a paru bizarre. Il m'a expliqué qu'il faisait une sorte de bouquin sur toi, au travers de documents te concernant qu'il aurait trouvés dans une cave. Ce qui m'a paru inquiétant, c'est quand il m'a demandé si tu m'avais parlé de papiers qui pourraient mettre quelqu'un en cause ».

« Bfff... C'est encore une longue histoire ! »

« Dans quel merdier tu t'es encore foutu ? »

« J'essaye de comprendre justement. Il n'y a rien de naturel dans ce qui m'arrive et ça risque de me faire passer pour un parano. Expliquer serait laborieux et au résultat tu ne pourrais pas faire grand-chose pour moi. Il vaut mieux que tu restes en dehors de tout ça ! »

« Brendan, il faut que je te dise autre chose ! Mais attends que nous arrivions ! »

On continue de rouler sans en dire plus. De temps en temps les amis échangent des sourires complices et de sa main qui ne tient pas le volant Michel ébouriffe sans ménagement les cheveux de son ami :

« Putain, c'est pas vrai, ça me fait vraiment plaisir de te revoir mon con ! »

Quelques minutes plus tard la voiture s'immobilise devant les bureaux où ils entrent pour s'installer dans une pièce bourrée de rouleaux de papier.

Michel, assis sur un fauteuil à roulette revient sur le sujet dont il veut informer son ami.

« J'ai eu tort ? J'ai eu raison ? Je n'en sais rien, mais il faut que je t'explique

« Le mec qui est venu semblait intéressé par des éléments et des épisodes assez divers de ta vie

« Par exemple il avait l'air d'être au courant de ta relation avec Isabelle. Tu te souviens ? »

« Si je me souviens ? Comment pourrais-je oublier ! »

Michel s'apprête à raconter par le menu les détails fournis au journaliste quand il se fait couper la parole.

« Ecoute... Je pense qu'il doit être sur quelque chose d'important »

« Comment ça « il » doit être... »

« Mich, je me suis fait baiser sur toute la ligne, sentimentalement, dans les affaires, dans ma famille ! Je risque en plus de payer pour ce que je n'ai pas fait »

« Comment ça ? »

« Ecoute, le type dont tu me parles s'appelle Paul Sernine. C'est un journaliste d'investigation qui travaille sur Paris. Nous avons ensemble fait une partie de nos études à la Sorbonne »

Sur le coup de la surprise Michel évite de justesse la chute de son fauteuil.

« Quoi ?... Mais tu le connais ? »

« Oui ! Mais je n'imaginai pas qu'il viendrait te voir ! Qu'est ce que tu as raconté d'autre ? »

« Je sais plus moi !... Des conneries... De quand on était à Neufchâteau ! »

« A Neufchâteau ? »

« Oui... Comme je te l'ai dit, il manquait d'informations sur cette période... Je lui ai expliqué que tu étais parti en vrille, que tu avais fait la connaissance de Jeanne... Ensuite, comment j'avais appris fortuitement la mort de la fille du patron de presse et puis.... Il m'a parlé des documents et d'Isabelle.

« Ce qui m'a pété de rire... Tu sais quoi ? C'est qu'une fois terminé il m'a dit que ça l'avait aidé !... J'ai pas très bien compris pourquoi. Je ne lui avais rien dit d'exceptionnel, enfin... je le suppose... »

« Mais, quand J'ai parlé de Jeanne, il m'a dit une chose bizarre. Du style : *Jeanne ! ah ! Ok, je comprends !...* Moi je pigeais que dalle, sauf qu'il devait la connaître, mais comment ? »

« Mais qu'est-ce qu'elle viendrait foutre dans ce merdier ? »

« Au fait, si tu connais Paul et s'il est au courant de ta relation avec Isabelle, il a du t'expliquer toute l'histoire. C'est d'ailleurs ce que je voulais t'avouer dans la voiture. J'ai joué, bien malgré moi, un rôle dans cette sinistre affaire ».

Michel va avouer sa rencontre de décembre 68, mais la réponse lui fait comprendre l'inutilité de la chose.

« Non, il ne m'a rien appris. C'est l'inverse. Il a du trouver les lettres dans mes cartons »

« Les lettres ? »

« Lors de la débâcle, j'ai tout entreposé dans une cave sur Paris. J'ai vu Paul, je lui ai raconté mon histoire. Il n'en croyait pas un mot. Alors je lui ai proposé de récupérer mes archives. Il a jeté un coup d'œil. Au fur et à mesure de la lecture il me regardait sidéré. Enfin il m'a assuré de s'occuper de tout »

« C'est toi qui lui a donné tout ça ? »

« Oui, c'est moi ! »

« Il y a quoi dans ces papiers »

S'en suit une histoire abrégée pour ne pas trop y mêler son compère.

« Pourtant c'est pas exactement ce qu'il m'a dit. Quelqu'un d'autre était au courant ? »

« A priori non »

Michel se gratte la tête, gêné. J'ai peut-être fait une bourde.

« Laquelle ? »

« Laisse tomber ! Tout dépend de comment ça tourne, ce sera peut être un beau piège à cons »

« Ben, explique toi ! »

« Pas encore. Fais moi confiance. Tu as bien d'autres choses à régler, moi je vais m'occuper de cet aspect du problème

« Allez viens ! Je t'invite ! On va manger à Bandol »

Ayant conservé de sa jeunesse une manière décontractée d'envisager les choses Michel est... comment dire... d'une délicatesse bien cachée sous ses dehors rigolards et quelques fois bourrus quand la situation commence à sérieusement « l'emmerder ».

Mais avec Brendan qui le considère comme son dernier bastion, son donjon solide, il ne se fâche jamais, relativise, apaise les situations, se moque de lui en le traitant de tous les noms quand les situations dépassent l'entendement, débordant alors de patience dans ces moments graves où Brendan part « en couilles », sans bagage et sans la certitude d'avoir même beau temps.

Il prend alors l'air étonné de celui qui découvre un merdier innommable, les sourcils relevés au dessus de ses grands yeux rieurs. Il a les idées claires du matheux, sait résumer les situations embrouillées dans lesquelles se perd son pote, s'étonnant, la bouche ouverte et le menton bas, des conneries développées avec autant d'assurance par son ami.

« *Mais Brendan, t'es barge ou quoi ?* ».

Il le connaît bien son frapadingue, trop colérique, trop sûr de lui, trop impatient, trop tout à la fois.

Le compliqué n'est pas sa tasse de thé et il renifle l'embrouille à cent lieues.

Nés sous le même signe, à un an et un jour d'intervalle, ados ils étaient pourtant bien différents. Par exemple, quand s'ils rencontraient un con, Michel, le cadet, le faisait sous-entendre par des allusions subtiles. Brendan, lui, sans ambages disait simplement : C'est un gros con. Toujours dans la démesure. Pour lui il ne suffisait pas qu'un con soit con, encore fallait-il qu'il le soit de façon majestueuse.

Mais voilà, l'amitié ne l'explique pas. Comme disait Montaigne « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », pour le reste allez vous faire foutre (« le reste » n'étant pas forcément de lui).

Installés dans le restaurant, Michel pose sur son ami le sourire compassionnel des grands jours, annonciateur de sa prédisposition à entendre de nouveaux délires. Mais il tient avant tout à lui faire savoir le plaisir que lui procure cette rencontre.

« Tu ne peux pas savoir combien je suis heureux de te revoir ! Paul m'a fait remonter des émotions. Je lui en voulais presque de me ramener à ces années là ... On ne se faisait pas autant chier non ? »

De l'autre côté de la table, la gorge vient de se serrer.

« Désolé de t'avoir un peu largué. J'ai du te décevoir. On a tellement partagé de bons moments ».

« C'est la vie ! La tienne à priori n'est pas facile. J'espère sincèrement que tu trouveras la paix ! »

« J'aimerais bien, mais j'ai peur que cela soit devenu impossible... J'ai tout chié, par orgueil, par excès de confiance ou de précipitation »

Michel revient maladroitement sur le sujet d'Isabelle pour s'entendre dire.

« Paul ne m'a rien appris... C'est un drame... Un drame qui date de vingt ans. Tu imagines, vingt ans. Comment ai-je pu être aussi con ! »

Le regard fixé sur son assiette il n'ose pas lever des yeux qui s'embuent.

Michel s'en rend compte et par pudeur recule sur sa chaise pour détourner le regard vers la fenêtre.

« Mon Dieu !... Ce n'est pas possible... »

Ils se trouvent au fond du restaurant, à l'abri des indiscretions. Brendan tourne le dos à la salle, sentant monter un irrésistible tourment il remonte sa serviette à hauteur des yeux, il est secoué de soubresauts. Il pleure.

Michel fait signe à la serveuse venue prendre la commande de s'éloigner. Elle a juste le temps de se rendre compte de la situation lamentable avant de repartir à reculons un peu embarrassée.

« Tu ne peux pas imaginer la peine que je ressens... La haine que j'ai en moi et contre moi... ».

Un long silence s'installe, le temps que la crise se termine. Brendan essuie ses larmes, prend une grande respiration suivie d'un long soupir et relève ses yeux en esquissant un timide sourire.

« Je suis désolé. Il fallait que ça sorte ».

« Ca fait du bien !... Brendan... Tu es vraiment spécial... *L'anar inébranlable craque à cause de son romantisme* ! Il se met à rigoler. Putain, ça pourrait être choquant pour celui qui ne te connaît pas ! En fait, tu ne te rends pas compte que c'est justement ce qui fait ton charme ! *L'inattendu derrière la façade*. C'est pour ça qu'on t'aime gros con !... Si de temps en temps tu étais un peu plus démonstratif !... Mais dis-moi... depuis tout ce temps... tu te mets encore dans des états pareils pour cette vieille histoire ? »

« Je l'ai vraiment aimée ! Je suis conscient des reproches que tu me faisais, mais j'en suis là Mich... A me demander si la

démonstration de mes sentiments.... J'ai agi en égoïste. Je n'ai jamais cherché à comprendre. Ne comptait alors que ma propre rancœur. Quand je pense à ma façon de faire... J'ai toujours eu du mal à sortir ce que je ressentais à part de m'effondrer après coup comme une grosse merde ! Et pour Jeanne, pareil. A croire que je n'ai jamais rien compris aux femmes ou alors que j'attends un amour sans faille ».

Michel tente une boutade

« Tu sais... aujourd'hui... vous en seriez peut être au stade de vous envoyer la vaisselle en travers de la tronche ! »

Un grand rire indique que ça va mieux.

« Mais, tout aussi bien on s'aimerait toujours ! ».

« Franchement tu n'as jamais cherché à la revoir, savoir ce qu'elle était devenue ? »

« J'aurais dû, quand il était encore temps, tout casser pour savoir, pour comprendre... Mais voilà, j'étais immature... trop impulsif ... En fait, je m'étais focalisé sur le mal qui me rongait *moi*.... Aujourd'hui, ce qui me détruit le plus Michel... C'est de penser à ce qu'elle a du subir *elle*...

« Je l'ai lâchée... Au pire des moments. Elle venait de perdre sa sœur... Bien sûr, je n'étais pas au courant, mais je suis quand même un connard, je n'ai jamais cherché à savoir !

« Avant, je n'imaginai pas que le désespoir pouvait naître d'un amour contrarié... ça n'existait pas !

« J'étais trop sûr de moi, comme un nul. Je me sentais capable de tout rendre possible, pensant que les choses s'arrangeaient du seul fait de le vouloir.

« Mais lorsque la vie t'engage ailleurs et que ton amour revient du fin fond du passé clouer sur ton cœur « I Got you Baby », alors tu comprends ta stupide vanité.

*They say we're young and we don't know
We won't find out until we grow
Well I don't know if all that's true
'Cause you got me, and baby I got you*

« Tu te souviens de la chanson ? 1965.

« La vérité c'est que quelques mois après mon mariage j'ai retrouvé une lettre d'Isa dans un carton au fond du grenier, accompagnée de celles que m'écrivait Jeanne et que je n'avais jamais lues.

« Je me suis assis, j'ai pleuré comme un gosse. Ils les avaient cachées pour que je me concentre sur mon bac. Tu parles...

« Quelle belle connerie quand tu sais ce qu'il s'est passé.

« Alors, inlassablement cette période me poursuit et tout m'y ramène. Le vent dans les arbres, le soleil qui inonde les paysages, le parfum des beaux jours... Même toi, ami. Quand je te vois je retourne là bas.

« Lorsque j'ai su, je me suis mis en quête d'informations et je n'ai rien obtenu. Peut-être aussi parce que j'avais peur de trouver.

Alors les affaires, le boulot, les emmerdes finissent par t'isoler. Les années passent sans qu'on s'en rende compte.

« Et puis, un flash incompréhensible et ça te reprend. Tu sens un instant remonter les émotions... Comme avant. Elles te maintiennent à flot un instant avant de te laisser sombrer.

« Ne reste qu'un sourd désespoir qui, jour après jour, va te détruire un peu plus.

« Personne ne pourra te soigner et encore moins te guérir.

« Devenu définitivement boiteux tu compenseras à perpétue cet immortel handicap.

« Autour de toi tu ne génères que des malheureux qui t'aiment malgré tout. Ils te voient partir dans tes délires sans en connaître la raison et tu n'oses pas la leur avouer sans les rendre encore plus accablés qu'ils ne le sont déjà.

« Comment aimer les uns sans délaisser les autres ? Comment résoudre ce dilemme permanent qui s'impose à toi ?

« Si tu tentes de te confier tu tombes dans la désillusion. Les autres ont fait leur vie, ne voient plus les choses comme toi. Au fil du temps, le fossé s'est creusé. Ce que tu ressens au plus profond de ton âme est resté ancré dans ce port, en amont de leur propre destinée. Ils ont avancé et ils t'ont laissé là !

« Après tous mes déboires, je suis perdu dans un brouillard au fond duquel je perçois un monde dans lequel je n'ai plus envie de vivre.

« Je suis devenu un étranger pour moi même. Je ne me reconnais plus d'avoir accepté tant de compromissions et d'hypocrisie. Certains diront que j'ai fui comme un lâche. En fait j'ai déserté tout ce qui n'était plus moi ».

Michel ne dit rien ne sachant que répondre. Dans les deuils, le mieux est de se taire. Parler, c'est prendre le risque de viser à côté de la plaque, ne sachant finalement qui plaindre du mort ou de ceux qui restent.

« Brendan, dans ta vie tu as eu quand même des moments de bonheur ? ».

« Mes enfants. Pour le reste j'en suis à me demander si le bonheur ce n'est pas tout simplement une emmerde qui s'arrête. C'est pernicieux. On te plonge malgré toi dans les tourments et tu te crois heureux du simple fait d'en sortir ».

La serveuse revenue avec les cartes, en tend une à Brendan avec un sourire et un regard envoûtant.

Quand elle tourne le dos, Michel hausse les sourcils.

« HUUU !.. T'as une sacrée touche mon pote ! »

« Bof, tu sais, les mecs qui pleurent ça fait toujours son effet ».

Un silence.

Brendan prend son sac, le pose sur ses genoux. Il faut que je te demande quelque chose. Si tu veux, bien sûr...

« Vas-y ! »

« Il faut que je te confie des documents. Tu es le seul en qui je peux avoir confiance »

« Ah ! Les fameux papiers ? »

« Les fameux papiers. »

« Donne, j'ai de quoi les faire disparaître le temps nécessaire »

Brendan fouille l'intérieur de la besace. Opération interminable, ses yeux, ses mains cherchent partout.

Les documents ont disparu, tout comme son carnet !

Quand il remonte son regard inquiet vers son ami, les yeux de Michel légèrement tournés vers la fenêtre se sont embués.

Son histoire l'a-t-elle ému à ce point ? Il n'est pas du genre à pleurer.

Il ignore alors qu'il s'agit de bien autre chose.

En ce matin de décembre 1988, alors que Michel vient de récupérer son ami à la sortie du petit bois et une heure après le départ de *Monsieur* de son ancienne demeure, François décide de ramasser du bois mort pour garnir la cheminée.

Après avoir reconduit « la dame » sur l'une des hauteurs surplombant le domaine où elle a abandonné provisoirement son véhicule, il redescend tranquillement en direction de la maison, quand soudain un homme en sort furtivement.

Dévalant le petit sentier, il se précipite vers sa cache à fusil.

Dans la remise du sous-sol, en état de panique, pressé par les événements, piétinant autour de sa planque, ses yeux courent le long du mur.

Le clou auquel il suspend l'arme se détache, solitaire. La pétoire a disparu.

Saisissant une gaule servant à la cueillette des fruits, il remonte lentement sur l'un des côtés de la bâtisse et en sortant de l'angle, se retrouve nez à nez avec un personnage stupéfiant.

Un colosse à la carrure imposante fume tranquillement sa cigarette et tente de lui barrer le passage.

Le bâton menaçant, François se dirige vers le géant qui, impassible, continue de façon nonchalante à évacuer sa fumée en le fixant sans sourciller.

« Què...Qu'est ce que vous foutez là ? »

« Il est où ton patron ? »

« Mon pa...patron ?... Je vis seul ici ! »

« Ouai, sauf que tu viens de raccompagner quelqu'un en haut du chemin des bois ! On sait qu'il est là... »

« Vous n'avez qu'à entrer... Vous verrez par vous même ! »

« C'est fait et c'est pour ça que je te demande où il est ? »

« Mais je n'en sais rien ! Ça fait des mois, que je ne l'ai pas vu »

« Arrête de me prendre pour un con ! »

« Mais vous êtes qui... au juste ? »

« Un ami ! »

« Ah, oui, vous m'en avez tou... tout l'air ! »

« Tu vas faire quoi avec ton bâton ? »

Le colosse en rigolant sort une carte de la poche intérieure de son blouson et la lui collant sous le nez, « regarde gros nase, je suis inspecteur de police... Je te dis que je suis un ami ! Alors quand

un inspecteur te parle, il faut non seulement que tu lui répondes mais en plus que tu le crois... Tu comprends ? »

« Qu'est ce que vou... vous lui voulez au juste ? »

« J'ai pas à te le dire. Par contre... Je vais te le demander une dernière fois... Il est où ? »

François, méfiant, persuadé d'avoir à faire à un renégat venu rôder, prend son bâton à deux mains, mais avant qu'il ne puisse accomplir son geste, il reçoit par derrière un coup sur la tête et s'effondre.

Déconcerté, l'immense inspecteur devenu impuissant face à la connerie dont il vient d'être témoin, abaisse ses bras et se met à hurler, prenant le ciel à témoin.

« Mais qu'est-ce qu'il est con !... Je me trimbale depuis des jours avec un débile mental !... Quel est le baltringue qui m'a affublé de cet australopithèque !... Comment peut-on être aussi barge ! Qu'est-ce que tu as dans la calebasse, pauvre mongolien !... Et maintenant on fait quoi ? ».

En parlant il avance menaçant vers un jeune collègue, tout penaud, qui enfonce sa tête entre les épaules dans l'attente de la chute du bâtiment qui doit s'écrouler sur lui.

« Tu penses que je n'étais pas de taille à le stopper ? Putain, mais regarde, tu l'as complètement éclaté ! On t'a rien appris à l'école ? Merde ! »

Il débite ces dernières paroles, accroupi, les doigts pressant le cou de François pour en vérifier le pouls.

« T'as de la chance, il va s'en tirer avec une commotion. Vas au village et appelle un toubib ou les pompiers, enfin démerde toi et fissa ! »

Puis se retournant vers le moribond qui refait surface

« Ne bouge pas ducon, mon collègue est allé chercher des secours »

Du robinet extérieur, il fait couler un peu d'eau sur un mouchoir sorti de sa poche, puis revient nettoyer avec délicatesse le sang qui s'écoule de la plaie de son prisonnier.

« Garde ça bien serré ! »

Puis disparaissant dans un angle de la demeure en revient avec le fusil de chasse qu'il a caché.

« Tu as des clés ? Il faut fermer tu comprends ? »

François, adossé au mur, le mouchoir appuyé sur la plaie pour tenter de stopper l'hémorragie, fouille dans ses poches et tend son trousseau au flic.

Une fois tout verrouillé, le colosse vient s'asseoir au pied du mur, tire d'un paquet tout fripé une nouvelle *tige* en balayant du regard le coteau d'en face, les yeux perdus dans ses pensées.

Un corbeau traverse le ciel, l'air frais dégage les bronches, le soleil réchauffe la terre maintenant au raz du sol une brume bleutée.

« Il est où ce phénomène ? Il faut lui mettre la main dessus avant que ça tourne mal ! »

En 1985, bien que n'aimant pas le coin, Brendan s'était laissé convaincre par un ami de s'installer dans la région marseillaise et l'aider à créer une annexe de sa Société.

Marco, lui fit découvrir la ville et son fameux quartier de « la belle de mai ». En déambulant au travers des ruelles, il racontait sa jeunesse passée dans ces lieux où sa mère vivait encore.

« Tu vois, ce coin est légendaire... Pas forcément pour les bonnes raisons.... Ici, tous les amis que j'ai connus sont morts, ou en prison ! »

Un sourire peiné accompagnait ses histoires, comme pour s'excuser de ne pas avoir suivi la voie royale que ses ancêtres avaient tracée pour lui.

Ce n'est pas que ses affaires fussent vraiment louches, mais plutôt entourées d'une atmosphère sulfureuse. Les rencontres avec ses *relations* se déroulaient toujours de façons spéciales, comme si l'odeur de ce quartier lui collait à la peau au point de ne jamais pouvoir s'en défaire.

Ici, tous où presque d'origine italienne l'avaient connu gamin. Il faisait donc partie de la « famille » qu'il le veuille ou non. On lui voulait du bien, malgré lui, au point de lui faire en permanence des tas de propositions douteuses.

Des trafics en tout genre s'organisaient autour de lui. On le sollicitait pour des « services » que certaines fois il lui était difficile de refuser. Comme il disait, « *jamais dans le système mais toujours sur la tangente* ». Jamais dedans, mais toujours un point en commun.

Marco voulait que Brendan le suive partout, si bien qu'au bout de quelques mois, la confiance établie, il fut intégré au « système » au point que si d'aventure il ne se trouvait pas à un rendez-vous, on s'inquiétait de sa personne, surtout la « mamma » chez laquelle tous deux déjeunaient les jeudis.

La veille, elle préparait avec amour les vieilles recettes d'Italia. La porte franchie, on se régalaît déjà des senteurs de friture d'oignons, d'ail et de sauce tomate « *légèrement attrapée mais pas trop* ». Des cannellonis ou des rôtis grillés et toutes sortes de plats mijotés les attendaient en ces milieux de semaine. Elle faisait les raviolis à merveille, identiques à ceux que Brendan dégustait chez la *nonna*. *Uguale*.

« Ti piace ? Fa mi piacere, Mangia ancora ! »
« Vous les faites aussi bons que ma grand-mère ! »
« Oh, ma per questo bisogna essere italiana ! »
« Mais elle l'est ! Mes grands parents sont nés en Italie ! »
« Ah !... Bene !... »

Le fait d'être à moitié transalpin mettait « le milieu » en confiance, le rendait sympathique et donc intégrable. Il parlait la langue, chose appréciée par les plus vieux qui ne pipaient pas un mot de français.

De mois en mois, il mit en place tous les éléments de la Société désirée par son ami. Sa prospérité attira l'attention au point qu'un jour se pointa dans le bureau un étrange individu.

Un type presque rebutant à tête de brute, au coup de taureau et des mains en forme de battoir.

« Augusto ? »

« Comment va... Marco... » Articula le sumo haletant en l'embrassant.

« Ca va pas mal. Mais... assieds toi... »

Le gros tomba comme une masse sur une chaise qui faillit péter sous son poids, puis, un coude appuyé sur le bureau, commença au travers d'un sourire gras à parler d'une voix restée en fond de gorge et que seule la suffocation arrivait à évacuer.

« Marco... Marco... Tu refuses toujours mes cadeaux... Ca me chagrine tu sais... mais aujourd'hui j'ai besoin d'un petit service »

Avant que son interlocuteur ne lui réponde, il rajouta en riant.

« Non... Ecoute, avant de parler pour rien... Ce n'est pas ce que tu crois »

Il reprit un peu d'air avant de poursuivre.

« Ton ami, là... On m'a dit beaucoup de bien. C'est ton comptable, ton « *consigliere* »... »

Depuis son entrée, l'australopithèque avait complètement ignoré Brendan, le désignant seulement d'un pouce sans même se retourner. Il parlait de lui comme d'un meuble décoratif.

« Oui Augusto... C'est surtout mon ami ! »

« Tu sais, les affaires ne vont pas bien en ce moment... J'ai l'impression qu'on me tape dans la caisse et j'aime pas ça... En plus, *porca putana*, ces enculés m'ont foutu un contrôle fiscal. Ils

me demandent une fortune... Marco... Tu sais que je ne suis pas trop allé à l'école. Je n'y comprends rien. Tu sais aussi que chez moi, tout n'est pas clair, mais si ton ami pouvait me donner un coup de main... »

« C'est à lui qu'il faut demander ».

« Oui, je sais, mais je veux que tu sois d'accord. Si c'est ok, qu'il vienne quelque temps éplucher mes comptes »

« Mon ami fait ce qu'il veut, alors demande lui... »

Pendant que la masse se tournait enfin pour le considérer (il ne lui aurait jamais parlé si on avait refusé son offre), Marco, faisait un signe des yeux dans son dos pour indiquer « Vas-y ! Vas-y ! »

« Vous pourriez venir ? Je vous en serais reconnaissant... »

« Augusto... tu peux le tutoyer ! »

Le gros évitant de trop bouger sur la chaise, continuait de fixer Brendan d'un regard suppliant.

« Vous êtes un ami de Marco ! Donc aucun problème. Vous me dites où et quand ! »

La graisse se retourna pesamment vers Marco :

« J'aimerais que tu viennes l'accompagner, ça me ferait vraiment plaisir et aussi... tu le sais... à toute la famille »

Une manière élégante de faire comprendre que toutes affaires cessantes, il convenait de venir tout de suite.

Ils partirent dix minutes après le monstre. Dans ce milieu on n'aime pas faire attendre. Pendant le trajet, Marco expliqua la situation du bonhomme. Ami de son père mort prématurément, le type était propriétaire de plusieurs restaurants et en sous main possédait quelques boites de nuit à la mode.

« Quand tu vois ce type, il te fait peur, mais quand tu verras sa baraque... »

Une bâtisse gigantesque, somptueuse. Des fleurs et des fontaines réparties un peu partout dans les jardins aux pelouses méticuleusement tondues. De grands arbres apportaient une ombre bienfaisante. On y arrivait par une allée gravillonnée. Un escalier monumental menait à une entrée à double battant recouverte d'une verrière.

Marco sonna à la porte vitrée décorée de ferronneries finement ouvragées.

Une bonne en habit noir, ruban blanc noué autour d'un superbe chignon, vint leur ouvrir.

Certainement prévenue, après les avoir poliment salués elle les installa, sans autre commentaire, dans le canapé d'un magnifique salon du rez-de-chaussée.

Tout était luxueux jusqu'aux plafonds décorés de lustres majestueux. Des tableaux, des vases remplis de roses, des tapis d'orient et dans un coin un piano. En fait un décor qui s'accordait mal au personnage sans grâce, limite répugnant rencontré quelques minutes auparavant.

Un jeune homme, beau de sa personne, brun, grand, svelte, d'allure sportive se présenta sur le seuil d'une porte opposée. Marco se leva pour le serrer dans ses bras :

« Giovanni... Ca fait un bail ! »

« Marco, chaque jour qui passe je pense qu'il faudrait que je t'appelle et puis tu sais, la vie, le boulot... Mais c'est toujours un plaisir de te voir ! »

Il se tourna vers Brendan

« Ah !... ton ami... Notre sauveur !?... Enfin espérons... Tu connais le vieux, toujours aux quatre cents coups ! »

« S'il y a quelque chose à faire, c'est l'homme de la situation répondit Marco avec un certain orgueil ».

« Bienvenu ami. Mon père va nous rejoindre et ... »

Brendan resta bouche bée.

Son père !!! Mais comment une brute pareille avait pu engendrer un type comme ça !

Giovanni comprit tout de suite le trouble de son invité.

« Je te sens tout drôle, on peut se tutoyer n'est-ce pas ? »

« Bien sûr ! »

« Je sais ce que tu penses. Mon père... » Il écartait ses bras comme pour se grossir « Et moi » il passait sa main sur son ventre parfaitement plat « Comme cela est-il possible ? »

Brendan esquissa un sourire.

« Et bien je vais te le dire. Mon père, à mon âge, voilà à quoi il ressemblait »

Il prit sur un guéridon une photo posée dans un cadre doré.

On y voyait un superbe mâle en compagnie d'une femme magnifique.

« Papa et maman ! Dieu les garde... Ma mère est en pleine forme, malheureusement mon père a eu d'énormes problèmes de santé qui l'ont rendu tel que tu le vois aujourd'hui »

« Et Gina ? » s'enquit Marco

« Gina est de passage chez nous. Vous devriez la voir ce soir car je suppose que vous allez rester pour dîner. Sinon tu connais papa, il va encore nous faire une crise ».

« De passage ? »

« Oui, tu ne sais pas ? Elle est allée vivre aux Etats Unis. Mais ça fait des années Marco... On ne s'est donc plus revu depuis tout ce temps ? ».

La discussion s'interrompt à l'entrée d'Augusto.

« Mais pose ça, mon fils, personne ne va croire à ton histoire ! » il plaisantait en voyant la photo dans les mains du fiston. Puis faisant un signe, « Venez, venez, suivez-moi »

Sans perdre de temps il les conviait dans son bureau pour commencer à présenter des documents.

« Brendan, tout ce qu'il te faudra on le mettra à ta disposition. Ici, tu es chez toi. Tu demandes, on exécute... ».

La réflexion équivoque fit éclater de rire. Le père rectifia.

« Tu demandes... on obéit... En fait, ce n'est qu'après qu'on exécute »

A première vue le travail s'annonçait ardu sans que la situation ne soit totalement désespérée. On s'attendait à n'avoir aucune trace de comptabilité, mais des bilans correctement rédigés par des experts comptables et chose encore plus surprenante, certifiés par des commissaires aux comptes, signifiaient que les affaires avaient une certaine envergure et se trouvaient au moins légalement suivies.

« Alors, Brendan ? Tu y comprends quelque chose ? »
Questionna Giovanni.

« Que dalle »

Augusto levait des yeux désespérés, mi colère, mi dépressif. Son fils voyant le sourire qui accompagnait la réflexion éclata de rire et du coin de l'œil désignant son père.

« Allez... Déconne pas, on frise l'apoplexie là... »

Marco répondit à sa place.

« Enfin, tu ne crois pas qu'il va te trouver la solution en cinq minutes !? »

« Mais non, calme, pas de problème, néanmoins ça va prendre du temps. En clair si l'on veut tout appréhender et aller au plus vite, une aide serait la bienvenue »

Le visage plus détendu, Augusto fit claquer ses doigts

« Si tu es sage... Mais faudra me promettre de l'être, je pense avoir la solution ».

On l'abandonna dans le bureau au milieu des dossiers et vers dix neuf heures, la bonne toqua discrètement à la porte.

« Monsieur, je vous informe que le dîner va être servi. Si vous voulez bien me suivre »

Après avoir énergiquement frotté ses yeux, en suivant la jeune femme pour traverser un grand couloir, il reconnut le salon où ils avaient été reçus, puis après une succession de portes ils tournèrent à droite pour entrer dans une grande salle à manger. Une table dressée de magnifiques assiettes, de verres en cristal et de chandeliers posés sur une nappe blanche assortie aux serviettes attendait les convives.

Marco et Giovanni discutaient au bord d'une fenêtre, Augusto, avait déjà pris place, on attendait à priori plus que sa femme et Gina.

Brendan vint rejoindre son ami.

« Alors ? Ca s'annonce comment ? »

« Il est tôt pour le dire, mais la lecture des bilans fait ressortir pas mal d'anomalies. Pour ce secteur d'activité, les ratios ne sont pas conformes à la moyenne. Les redressements fiscaux résultent souvent de ce type de détails ».

« Tu nous parles chinois ! »

« En clair, les contrôleurs appliquent aux achats un coefficient qu'ils déduisent de la moyenne d'une profession. Le résultat donne le chiffre d'affaires en dessous duquel ils estiment que tu les baisses, sauf à devoir apporter des preuves contraires. De plus dans la restauration tout varie en fonction de la nature du produit. Il faut que je vérifie tout ! Mais je peux t'affirmer qu'il y a de gros problèmes »

« Ah merde, Tu en es sûr ? »

« Sur ! Par ailleurs, j'ai vite jeté un coup d'œil sur la notification du redressement. L'Administration opère aussi des calculs à partir du pain et des serviettes en papier achetées pour étayer ses conclusions. Mais il y a matière à contester et j'expliquerai comment »

On n'osa plus l'importuner. Ayant passé une partie de l'après midi dans les comptes, la discussion dévia sur d'autres sujets quand une dame d'un certain âge mais d'une extrême élégance, suivie par une jeune femme d'une beauté à couper le souffle firent leur apparition.

« Mamma... Gina.... S'exclama Giovanni en venant les embrasser, enfin, vous voilà, on est mort de faim. Mais, venez que je vous présente »

La mère, majestueuse et racée, semblait sortie d'une peinture de Botticelli. La forme du nez, ses sourcils finement éclaircis et son regard mystérieux faisait penser au portrait de Simonetta Vespucci peint au XV siècle par le maître. Sa poitrine généreuse supportait un collier de pierres précieuses gage de sa respectabilité et de l'aisance dans laquelle l'entretenait son truand de mari.

Du haut de ses talons, elle s'approchait de Marco, la main tendue pour venir lui caresser la joue.

« Oh, toi ce n'est pas la peine de faire les présentations, je t'ai vu naître et souvent fait sauter sur mes genoux ».

Elle l'embrassa, puis ce fut au tour de Gina, imitant la main tendue de sa mère, mais à portée de la joue la caresse se transforma en petite gifle claquante.

« Tu pourrais de temps en temps donner de tes nouvelles ! »

Gina représentait l'image de ce que l'Italie sait produire de mieux en matière de femelle.

Un visage fin faisait rebondir ses pommettes, des cheveux en chignon couleur de jais, de grands yeux noirs aux cils sans fin, une bouche pulpeuse laissant entrevoir une dentition d'une blancheur parfaite, des seins à damner un bon chrétien et une croupe mise en évidence par un tailleur moulant.

On avait, du mal à poser son regard quelque part sauf à passer pour un satyre tout droit sorti des bois.

Brendan ne ressentait aucune envie de se trouver dans des ambiances pareilles. Non seulement n'y étant jamais à l'aise, il commençait « *à en avoir jusque là* » de ces mondanités, de ces étalages plus ou moins « à propos » de la réussite d'un tel ou d'un tel, des présentations interminables, de la nécessité de faire des ronds de jambes pour paraître crédible et de ce cinéma à multiples séances qu'il fallait se farcir avant de passer aux choses sérieuses.

« Mamma... Gina... je vous présente, l'ami de Marco dont papa nous a parlé »

« Nous sommes enchantés jeune homme, déclara avec emphase la peinture de Maître. Faites pour le mieux ! Mon mari est au bord de la dépression »

Gina le salua avec beaucoup de grâce et de gentillesse, alors qu'il s'efforçait de ne la fixer que dans les yeux, inquiet, sous le regard de tous, qu'on puisse le prendre en faute d'une oeillade mal placée.

Augusto resté assis, rouspétait, accompagnant ses dires de gestes rétrécis par son embonpoint, où seules ses mains boursoufflées semblaient se sortir d'affaire. Il montrait les places vides.

« Bon, asseyez-vous !... Marco, sers nous à boire et enfin commençons. *Porca miseria*. Avec les femmes c'est toujours pareil. Non seulement elles sont toujours en retard, mais en plus elles n'ont jamais faim... La ligne... »

Pendant le repas, on échangea, Gina était assise aux côtés de Brendan. Un calvaire.

On ne sait pourquoi les nichons sont toujours des aimants pour les mirettes. Lui s'évertuait à ne jamais tourner la tête dans sa direction alors qu'elle se penchait en permanence pour lui faire des commentaires dans l'oreille.

Un supplice.

Pour couronner le tout, Augusto, profitant d'un vide qui régnait autour de la table, essuya sa bouche grasse, avant de faire part de sa décision :

« Il te fallait de l'aide ?... Alors ce sera Gina »

« Ô, putain... »

« Mais là, je te préviens... C'est sacré. Elle est belle hein ? Intelligente, mais... c'est couillon pour toi, elle est déjà mariée.

Mon gendre ne supporterait pas qu'on la regarde de trop près.
Capito ? »

La chose fut dite sans autre commentaire.

Brendan ne releva que par un sourire discret. Dans son fort intérieur « *il n'en avait rien à foutre de s'accoquiner avec la poupée de luxe* » surtout ayant conscience de tout ce qui allait avec.

Comme en réponse à ses pensées, Gina lui glissa à l'oreille.

« Ne t'inquiète pas, il est très possessif. Aux Etats Unis, j'ai un peu d'air. Ici, il m'arrive d'étouffer... Mon mari est adorable. Il s'entendrait bien avec toi »

« Tiens j'ai parlé de mon travail à ma famille irlandaise, il regardait Augusto en faisant sa remarque, ils sont très heureux pour moi mais n'avaient pas trop le temps de me parler... »

« Et pourquoi donc ? »

« Ils sont en planque actuellement depuis qu'ils ont fait sauter une caserne anglaise ».

Il y eu comme un malaise autour de la table.

Le travail fut stressant, mais superbement agréable, car à l'abri des regards il pouvait enfin balader le sien sur l'anatomie de la belle auxiliaire.

Comment pouvait-on vivre tranquille, marié avec à un engin pareil ?

Et dire que son mec semblait peinard aux Etats-Unis pendant qu'elle baladait son cul superbe dans les rues de Marseille.

Ne lui serait jamais venu à l'idée de la draguer tant les souvenirs des personnes parfaites faisaient remonter en lui les tracas qui se marient avec.

Ceux qui osent s'aventurer dans ce type de merdier en sont souvent pour leurs frais, il en savait quelque chose.

Dans le cas de Gina s'additionnait l'union d'intérêts des familles fortunées qui devait constituer une « attache » préservée par les paternels respectifs.

Le fric remplace souvent la ceinture de chasteté et cette chatte, dans tous les sens du terme, ne lâcherait certainement pas la proie pour l'ombre même pour une petite tringlette à la sauvette.

Les journées passaient. Harassantes. On découvrait des indices, des détournements, tout en préparant la réponse qu'il convenait de faire à l'administration, une complicité qui à chaque découverte les faisait bondir de joie comme des gamins.

De temps à autre le vieux faisait une apparition, de plus en plus impatient.

Un jour, lors d'une pose Brendan questionna Gina :

« Tu habites en Amérique depuis longtemps ? »

« Au début j'y allais pour rencontrer des amis, mais depuis mes fiançailles et mon mariage, j'y demeure à l'année... sauf bien sûr pour venir ici le plus souvent possible ».

Il lui confia son histoire d'amour avec une fille qui vivait là bas.

« Mon pauvre, quelle triste histoire ! Elle s'appelait comment cette fille ? »

« Isabelle »

« Tiens c'est marrant, c'est justement le prénom de ma belle sœur ! »

L'histoire en resta là.

Coïncidence impensable même si la vie est pleine de ces choses qui n'ont souvent aucun sens... à priori.

Trois semaines plus tard, on demandait à voir Augusto.

« Monsieur, le travail est terminé. La semaine prochaine nous avons rendez-vous avec le fisc. Par ailleurs je vais vous expliquer comment des fonds ont été détournés ».

Les tractations avec l'administration furent âpres.

Malgré les malversations et les détournements, on démonta le raisonnement bureaucratique, puis le calcul du redressement en apportant des preuves irréfutables de l'impossibilité matérielle de pouvoir réaliser le chiffre d'affaires calculé par le contrôleur. A partir d'une règle de ventilation des différents produits on put renégocier le montant du redressement et de celui de la TVA qui en découlait.

Une semaine plus tard tombait la nouvelle notification : Un quart de la somme initialement demandée restait à payer. Cela demeurait assez conséquent, mais le pire avait été évité.

« Ils peuvent encore me faire chier ? s'inquiétait Augusto »

« Une fois notifié le redressement devient définitif, l'administration ne peut plus revenir dessus !

« Par ailleurs, voilà un rapport détaillé de ce qu'il ressort des détournements »

« Merci, mon grand, de ça on va s'en occuper ! *A modo mio...* »

La nouvelle se propagea chez les mafieux. Chacun venait alors présenter ses doléances pour être à son tour sorti du pétrin. Brendan se dévouait, jusqu'au jour où il leur fit entendre que n'ayant plus le temps de jouer les comptables secouristes, il devait retourner à ses occupations.

Marco et son épouse possédaient une maison de campagne isolée, pas très loin d'un petit village de Provence.

Brendan et Julie venaient souvent y passer les week-ends.

De temps en temps, des semi-remorques entraient en marche arrière par l'étroit chemin menant chez eux. Un nuage de poussière les annonçait, comme la fumée d'indiens envoyant des messages.

« Putain, c'est pas vrai ! »

Les amis se levaient pour parler au chauffeur.

« On a dit non ! Plus de cadeaux, Merde, vous comprenez ? On a tout ce qu'il nous faut maintenant... »

Le chauffeur, aux ordres, se croyait obligé de descendre le hayon. Toujours une surprise. Une fois des téléviseurs, une autre des jeans, des souliers, des vêtements pour hommes, pour femmes, des parfums... Enfin tout ce qui pouvait se chouraver en camion complet sur les routes de la plaine de la Crau.

Les premiers temps ils se laissèrent aller. Mais là ça devenait insupportable, surtout le jour où ils virent arriver un camion de bestiaux qui puait la merde à cent lieues à la ronde.

« Qui c'est qui t'envoie cette fois ? »

C'était machin, ou truc, de temps en temps c'était Augusto.

« Alors tu vas lui dire que c'est bon ! Qu'on est quitte maintenant, Ok ? »

Le chauffeur remontait le hayon et partait fourguer sa came on ne sait où.

Quand ils revenaient s'asseoir, les femmes voulaient être informées.

« C'est encore une erreur, un type qui s'est planté ! »

Et elles de rajouter :

« C'est fou quand même le nombre de gens qui se perdent par ici. »

Et puis tout s'arrêta. La période heureuse s'envola avec Marco au paradis des hommes généreux et bons, ce jour où il quitta notre monde dans la force de l'âge.

Vu son quartier d'origine, ce ne fut pourtant pas une balle qui eut raison de lui, ni un assassin embusqué, ni un coup de couteau dans le dos, mais tout simplement un cancer de merde.

Lorsqu'il fut mis en terre Brendan revit « la famille » au grand complet et à sa tête, l'énorme Augusto.

A la fin de la cérémonie, après avoir salué le curé comme il se doit, hypocrite connivence entre vice et vertu, l'adipeux patriarche et deux autres mafieux le prirent à part.

Le parrain, dont la chevalière en or avait pris place dans la graisse de son auriculaire boudiné, seul doigt possible pour accepter encore l'anneau, embrassa le bijou en signe d'engagement solennel.

« Marco était comme mon fils et mon ami. Je sais que c'était aussi le tien, il se signa en regardant le ciel, alors au nom de cette amitié, je promets d'être là le jour où tu auras besoin et montrant les deux autres, pour ces deux là c'est pareil, Capich ? Tu as beaucoup fait pour moi et pour ma famille. Tu fais signe, on arrive. Que Dieu nous en soit témoin ».

Il saisit Brendan par les épaules, le serra contre lui avec une série de tapes dans le dos, les deux autres firent de même.

Putain, que vient foutre Dieu là dedans ? Il faut que tout cela cesse.

« Tu seras toujours le bienvenu, même sans prévenir. Tu connais le chemin ? *Allora, Ciao e Dio ti protegga !* »

Le type d'invitation qui ne coûte rien, sachant que souvent on n'y donne jamais suite.

Certain de ne jamais le revoir, il le remercia par l'accolade règlementaire. Le patriarche se recula en lui tapant l'index sur le torse sans rien rajouter.

A l'écart pour laisser parler son père, Giovanni s'approcha à son tour.

« Je n'ai rien à rajouter. Gina n'a pu venir, elle a peut être des informations sur une certaine Isabelle. Voilà le numéro de ma sœur aux Etats Unis. N'hésite pas si tu as besoin de quoi que ce soit... Tu sais où me joindre. Ciao amico »
C'est là que les emmerdes commencèrent.

Le 10 septembre 1988 à Paris, rue Monsieur le Prince
Quand Paul apparaît sur le pas de la porte, ma première réaction est de me ruer sur lui pour le cogner.

Dans ma fureur, il saisit mes poignets et tente de me calmer en me faisant m'asseoir.

« Tu te rends compte de ce que tu as fait ? »

Je me remets à pleurer.

« Isabelle, il faut que tu l'aides... tu comprends ? A l'époque il a sorti ton père de la merde sans que personne ne le sache... Aujourd'hui il a besoin de nous... C'est dur Isabelle, mais je me doute que tu ne l'as pas oublié ! »

Noyée dans mon excitation, n'ayant rien compris de ce qu'il me raconte, je reste muette.

Paul revient donc à la charge

« Tu l'aimes encore n'est-ce pas ?... Ne fais pas comme si... Quand tu parles de cette vieille histoire tes yeux ne mentent pas ! Alors ? »

« Oui ! »

« Il faut me donner un coup de main dans cette sale affaire ! Comment voulais-tu que je t'explique avant que ne tu ne lises tout ça ? »

« Il est seul et son ami Michel ne peut pas faire grand chose. Nous avons un minimum d'influence. On pourrait au moins faire connaître la vérité ! »

« Paul... le revoir signifierait tout chambouler... D'après ce que tu racontes il est marié, il doit avoir des enfants. Et puis... comment peux-tu écrire des choses pareilles sans savoir ? »

« Parce que je le connais. On a longuement parlé. Il a aussi beaucoup écrit pendant toutes ces années ».

« Tu dis l'avoir connu à la Sorbonne... mais enfin Paul... ce n'est pas possible ! Tu me mens. Nous avons suivi les mêmes cours... tous les deux... ici ! Je ne l'aurais donc jamais rencontré ? Tu imagines que je ne l'aurais pas reconnu ? »

« Non Isabelle, nous n'avons pas *toujours* suivi les mêmes cours ! Brendan bossait. Il venait souvent aux conférences et aux cours du soir.

« J'ai partagé les bancs avec lui pour des matières qu'il m'était impossible de suivre autrement. On a sympathisé, ensuite on est resté en contact ».

« Quels cours du soir ? »

« Un truc qu'on adorait tous les deux, dispensé par Pierre Miquel sur la créativité dans l'audio visuel. Les TD se déroulaient rue Richier à deux pas « des Folies Bergères » où nous placions des caméras pour rendre crédibles les synopsis qu'Henri Spade nous demandait d'écrire ».

« Et tu ne m'as jamais parlé de rien ? »

« J'aurais du te raconter les soirs où nous trinquions avec les filles du cabaret ? »

« Ne soit pas stupide »

« Non je ne t'en ai pas parlé, pas plus que je ne te tiens au courant de tous les gens que je rencontre.

« Pour quelle raison t'aurais-je parlé de lui?... Malgré nos échanges, je n'ai eu connaissance de cette affaire et de ses liens avec toi que lorsqu'il m'a communiqué ses archives.

« Avant de te contacter, j'ai fait des recherches. Puis, vu le contexte, j'ai pris la décision de te faire venir ».

« Depuis, tu ne lui as jamais rien dit sur moi ?... Et lui ne t'a jamais questionné ? »

« Je voulais te voir avant... Connaissant la situation et tes confidences douloureuses. Je devais te faire connaître la vérité... Sinon tu ne m'aurais pas cru. Vérité d'ailleurs que je viens juste d'apprendre.

« A l'époque tu ne m'as jamais clairement indiqué son nom. Brendan, bon et alors ? Comment voulais-tu que je fasse un rapprochement ? En 68 on ne se connaissait pas, tu vivais dans le sud...

« En plus, pour ne pas dénaturer tes rêves, j'allais pas t'avouer que celui dont tu parlais ne méritait pas ton attachement.

« Une histoire d'ados... banale. Un type qui largue sa petite amie, pas de quoi en faire un fromage. Il n'y avait que toi pour en faire un cataclysme. D'ailleurs je ne comprenais pas.

« Et puis celui que je fréquentais, même avec un accent du midi, ne faisait pas l'effet d'un gros pervers en quête d'aventures.

« Il vivait à Paris... marié... tu me voyais lui dire. « *Dis donc mon pote, je connais une fille qui a connu un Brendan, tu ne veux pas que je te la présente pour voir si ce n'est pas toi ?* »

« J'avoue cependant que dès nos premières rencontres, quelque chose ne tournait pas rond chez lui.

« Il avait des réflexions d'une grande profondeur et dans la foulée, il devenait exubérant, volatile, d'un superficiel désopilant.

« Un décalage souvent lié à une émotivité à fleur de peau, Tu le connaissais... Un type difficile à percer côté sentiments.

« Pourtant, un soir de juin 1977, lors de notre dernière année de fac, à quelques jours des exams, un prof nous invite à boire un coup dans un bar à bières du quartier latin, histoire de nous détendre.

« L'heure passant, tous partaient les uns après les autres nous abandonnant Brendan et moi.

« J'aimais vraiment ce mec, avec ses conneries qui partaient dans tous les sens !

« A l'époque j'étais un beau jeune homme, tu le sais... d'ailleurs... c'est bizarre que tu n'ais jamais voulu de moi... »

Il attend une réaction de ma part, mais comme je ne réponds pas, Paul continue :

« Deux filles viennent s'asseoir à une table, juste à côté de nous. Elles nous regardent à plusieurs reprises avec de grands sourires significatifs.

« J'allais lui faire un signe, mais il avait son regard plongé dans le fond de son verre vide.

« Sans se soucier un seul instant des nouvelles arrivantes, il lève ses yeux vers moi en me disant simplement :

« *Tu veux prendre un autre verre ?* »

« *Ok !* »

« Les filles, conscientes de notre totale indifférence, décident d'entamer entre elles une conversation.

« Une fois servis, je lui pose quelques questions sur son comportement quelque peu spécial.

« Sans me regarder, les yeux calés sur son verre, il me répond :

« *Tu sais Paul, les gens ont seulement l'apparence qu'on veut bien leur donner. Certains te voient ou te jugent comme ça les arrange. Pour eux,*

il est plus pratique de te cataloguer. Ils n'ont plus qu'à ouvrir un tiroir précis de leur mémoire et ils te parlent en fonction de ce qu'ils ont retenu superficiellement de toi. Souvent ça ne va pas plus loin »

Je lui dis :

« *C'est le cas pour tout le monde !* »

« *C'est vrai ! On pourrait alors spontanément parler à la chose en se confiant... mais cela manquerait totalement de pudeur... sauf à y être amené par la question qu'un ami te pose...* »

« Il tourne alors le regard vers l'une des filles installées à côté de nous ce qui me permet d'en déduire qu'il les avait bien vues arriver.

« Une fille très jolie, des cheveux tirés en arrière en forme de natte qui lui dégagait un front bien haut. Je m'en souviens comme d'hier et je t'expliquerai pourquoi ».

Après avoir ménagé le suspens, Paul continue

« Il a rapidement détourné son regard avant que la fille ne se rende compte de quoi que ce soit :

« *J'ai follement aimé une personne dont j'ai pensé à tort qu'elle m'avait trahi. J'ai appris après mon mariage qu'en fait il n'en était rien. Depuis je traîne ça comme un boulet de merde* »

« Il m'a confié les circonstances de sa triste découverte sans entrer dans les détails, mais j'ai bien compris que l'histoire l'avait profondément meurtri.

« Alors Isabelle ? Il fallait que j'en déduise qu'il parlait de toi ?

« Je sais que c'est pénible à entendre. J'essaie simplement de répondre à tes questions ».

« Mon Dieu !...Paul... J'en deviens misérable... Mais comment ces souvenirs sont aussi vivaces en toi ? »

Paul change de visage, une ride profonde se creuse entre ses sourcils

« Je comprends aujourd'hui ce que cette apparition avait fait naître dans son esprit. Je ne t'avais jamais connue coiffée de la sorte. Malgré tout, en dehors de cette natte, elle ne te ressemblait pas du tout, mais cette fille m'a fait un tel effet que je suis entré en discussion avec elle.

« Brendan nous a quitté et nous sommes restés une bonne partie de la nuit à échanger.

« Nous nous sommes revus, puis follement aimés.

« Un jour pour des motifs inconnus elle a disparu. J'ai souffert comme un damné.

« Il y a un an, je suis tombé sur elle par hasard. Les raisons de notre séparation furent aussi invraisemblables que les vôtres. Mieux que personne j'ai compris alors vos angoisses, sauf qu'avec Elodie nous étions libres tous les deux.

« C'est d'elle dont je t'ai parlée quand je suis venu te récupérer. Il faut absolument que je te la fasse connaître ! ».

« Si elle ne me ressemble pas du tout, c'est qu'elle doit être une vraie blanche alors... Je dis ça avec un grand sourire qui fait tout de suite réagir Paul

« Mais enfin Isa... »

« J'ai le teint halé d'une indienne d'Amérique mon Paul et qui sait de quels autres mélanges ».

« Je ne suis pas raciste dit-il en souriant sans savoir ce que j'allais lui apprendre »

« Je peux te le dire tu sais. L'un de mes ancêtres côté maternel, d'origine anglais, a participé, dans le mauvais camp, à la guerre d'indépendance. Les Iroquois avaient optés pour un soutien au British. Après les affrontements mon illustre aïeul a enlevé, avec le consentement total de la victime, une Mohawk que la tribu n'a jamais plus revue. Ils ont produit. Les générations suivantes aussi, jusqu'au jour de la naissance de ma mère où l'on a bien senti la lignée. Je me mets à rire avant de rajouter au cas où il aurait un doute... Et à ce que l'on dit, je suis le portait craché de ma mère... ».

« C'est fou. Brendan était au courant ? »

« C'est l'une des rares questions qu'il m'ait posée sur ma famille au regard de mon teint « un peu spécial ». Il m'a fait la gueule... j'éclate de rire....Tu le connais avec son pince sans rire. »

« Il t'as fait la gueule ? »

« Je te le refais ?... *Ecoute Isa, ce n'est plus possible entre nous. Ou alors on va faire une putain de version française de West side Story, et quand je lui demande pourquoi il me balance que nos familles ont toujours été ennemies.*

« *Tu comprends Isa, je te parle pas de la guerre de cent ans mais plus récemment... Côté américain les british luttaien contre les français avec les Iroquois, super... bon... ça c'est vieux, on peut pardonner... mais*

côté européen mes ancêtres irlandais se battent toujours contre les tiens, putain, on n'est vraiment pas dans la merde... Je m'arrête, les larmes me montent aux yeux... Paul, il me manque ».

Mon ami me dévisage avec une peine immense, communicative, qui ne fait qu'accentuer mon malaise.

Je suis là, abandonnée une nouvelle fois, avec cette conscience ambivalente d'un amour profond que je sais aujourd'hui toujours partagé, mais qui me fuit encore, désespérément, sans que je n'aie eu le temps de m'en réjouir une seule seconde.

Paul comprenant que parler d'autre chose pourrait me dérider :

« Et toi ? Raconte un peu... ».

« Moi ?... Si cela ne tenait qu'à une décision de ma part... ».

J'hésite sur ce que vais dire. Comprendrait-il les angoisses de la femme que je suis ?

Un mâle partirait peut-être à la charge sans trop d'état d'âme. Pour ma part les sentiments sont beaucoup plus mitigés. Mes émois montent et descendent lentement sous forme de frissons, mais l'ivresse du moment me partage entre le désir de le revoir et des craintes sans réel fondement.

Pourtant Brendan est à moi, il m'appartient de droit.

Je veux l'avoir à mes côtés pour toujours et dans la seconde suivante, m'interdire une approche qui pourrait tout détruire.

Je sais qu'il lira un jour ce livre. Je retranscrirai sur un papier les sentiments qui en ce jour me dévorent.

Mais pourquoi ne pas porter ce message d'amour d'une toute autre façon ?

Tu ne le sais pas encore Isabelle, mais cette autre façon sera pour le moins dramatique...

Je m'éloigne de ces pensées et finis par répondre d'un air le plus naturel possible :

« Je ne sais pas si le revoir serait la meilleure des solutions. Mon Dieu, cela me ferait une de ses impressions ! »

« Mais, Isa, tu m'aideras ? »

« Je t'aiderai Paul ! »

« Dis moi, tu ne m'as jamais expliqué. Comment es-tu devenue journaliste ? »

« Tu sais, c'était écrit dans le livre des évidences. Après une équivalence du bac obtenue aux Etats Unis, j'ai entamé des études. Comme tu le sais, Papa subissait des attaques de personnes mal intentionnées le mettant en cause.

« Il m'a demandé de revenir en France pour le seconder. J'ai pris en cours un dossier mal embarqué. Et puis un jour, comme par enchantement, on arrêta les poursuites suite à la production de pièces miraculeusement sorties d'on ne sait où.

« J'en comprends aujourd'hui l'origine sans connaître les détails de cette opération d'escamotage.

« Entre temps, je suis venue sur Paris pour y finir mes études et voilà ! »

« Côté amoureux tu en es où ? »

« Tu es vraiment terrible Paul ! Je te vois venir avec tes gros godillots... Tu veux me caser ?... Tu penses même avoir ta petite idée ?... Eh bien tu te trompes ! (je n'en pense pas un mot) ...Pour le reste, comme beaucoup... Des aventures sans lendemain. L'une a même duré un an. Mais en fin de compte, rien de bien satisfaisant... »

« Toujours ton frisé dans la tête n'est-ce pas ? »

« Bon, écoute Paul, tu laisses tomber. Il est treize heures, rien ne t'empêche de m'inviter. Pour le reste occupe toi de ton amour adorée et quand nous reviendrons, tu me diras en quoi je peux t'être utile »

« Ok, tu veux aller où ? J'ai beaucoup de choses à te dire ! Il faut impérativement que je te parle de Brendan. Je crois que j'ai fait une belle connerie... En plus il faut que je te dise... Je l'ai vu récemment ! »

1988 – la rue Toulonnaise

« Brendan est mort ? Mais enfin... c'est impossible puisque... »
Margareth écarquille ses grands yeux sous l'effet de cette information absurde.

« Laisse moi t'expliquer.

« Pour commencer, seule bizarrerie que je consens dans cette affaire, saches que je suis né à Marseille dans un quartier sulfureux, alors qu'il est l'un des plus calmes de la ville pour une raison simple : On évite toujours de foutre la merde chez soi.

« Par l'intermédiaire d'un ami, né comme moi dans l'annexe italienne, j'ai eu vent qu'un certain Brendan avait des problèmes.

« Brendan ? Mais... »

« Laisse moi poursuivre et tu vas comprendre

« Sachant que je pouvais obtenir des informations, il me demanda si je voulais bien m'en occuper.

« J'avais envers sa famille beaucoup de reconnaissance car ses parents, suite au départ de mon père, m'avaient en partie élevé pour me mettre à l'abri des sévices que je subissais chez moi.

« J'ai donc fait une enquête. Pas simple. Je pensais être en mesure de ramener à moi toutes les ramifications, jusqu'aux différents personnages ayant participé à cette affaire, mais après tes explications, force est de constater que je suis loin de tout maîtriser !

« Par exemple, un type énigmatique vient se rajouter à ma liste. Celui dont le nom est apposé sur la porte du premier étage : Qui est Charles ? »

Charles

Que venait donc faire un tel personnage timoré dans une pareille histoire ?

Son père Alfred, ancien légionnaire, avait pas mal bourlingué. Après avoir connu les affres de la seconde guerre mondiale, suite à une déception amoureuse, il s'engageait dans l'armée, pour, de façon équivoque, côtoyer en pleine guerre d'Indochine ses anciens ennemis, pour la plupart vétérans de la Wehrmacht ou de la Waffen-SS, le tout pour lutter contre les communistes, quelque part ses anciens alliés. Les nécessités de l'histoire ont parfois de ces finesses...

Il en revint en 1948, libéré de ses obligations, avec de bonnes cicatrices et une balle logée au raz de sa colonne vertébrale qu'aucun médecin n'avait voulu opérer.

C'est dire que le personnage n'avait rien d'impressionnable.

En 1944, il avait connu Henri, son cadet de 5 ans qui devait devenir son patron quelques années plus tard.

Ému par le courage de ce dernier qui venait tout juste de s'engager, il le prit sous son aile, mais leur relation ne fut que de courte durée.

Lors d'une confrontation avec un bataillon allemand, son protégé se retrouva blessé et envoyé aux USA pour y être soigné.

Alfred, revenu en France, s'installa à Toulon, dans le quartier Saint Roch où il fit connaissance d'une belle italienne dont il tomba éperdument amoureux. En 1950 naissait Charles.

Dans une ville où presque tout le monde se connaissait, la rencontre des deux anciens combattants devenait inévitable. Henri proposa à son aîné un poste de confiance. Alfred en fut très honoré reprenant ainsi avec son cadet ses habitudes protectrices. La guerre, les épreuves créent forcément des liens.

Depuis quelque temps, il avait l'œil sur le père de Marc. Un universitaire guindé qui ne lui inspirait aucune confiance, ayant engendré un « *minet* », fat, qui se pavanait dans des voitures de luxe et portait des costards et des montres hors de prix.

Un scandale pour un baroudeur, convaincu que les enfants devaient être élevés à la dure comme de bons guerriers. Voilà que ne cadrait guère avec son univers.

Mais, ce qu'il considérait chez les autres comme débile en matière éducative, il se le voyait imposer chez lui par son italienne de femme qui l'avait bien amadoué.

Il filait doux, ruminant au constat affligeant de l'éducation « *mère poule* » que la transalpine prodiguait à leur fils.

Charles fut donc choyé, chouchouté au point de devenir timoré au grand désespoir de son taureau de paternel qui remâchait en douce sa ranceur.

A la moindre remontrance, il se faisait reprendre de volée par un mot claquant comme une menace : « Basta ! »

« Il dolce bambino » devint d'une grande sensibilité jusqu'au jour où l'on se rendit compte qu'il préférait les garçons.

En ces temps peu tolérants en matière de « pédérasie », façon abrupte de nommer à l'époque ce penchant inavouable, les parents catastrophés essayèrent tant bien que mal de donner le change.

À contrario de beaucoup d'autres, au lieu de renier leur rejeton, la chose fut d'abord acceptée puis digérée dans l'espoir que les années passant ses attirances sexuelles changeraient de camp.

Henri les invitait souvent. Isabelle et Charles sympathisèrent et leurs sorties communes, on s'en doute, n'inquiétèrent personne.

Quand Alfred se retrouvait seul avec Henri, il ne pouvait s'empêcher d'évacuer sa bile.

« Tu te rends compte... Un type comme moi, j'ai un pédé !... Henri... j'ai fait un pédérasiste ! »

« Sois à la page, répondait Henri, ce sont des choses qui arrivent ! »

« Mais d'où il tient ça ? J'ai vu des docteurs. Ils m'ont dit qu'il n'y avait rien à faire ! »

« Mais Alfred, ce n'est pas une maladie »

« Facile... Si on t'avait dit que Paul était pédé, ou Isabelle une grosse gouinasse, tu aurais fait quoi ? »

« Je n'en sais rien. J'aurais certainement continué à les aimer... »

Charles, après avoir fréquenté les écoles et les collèges du coin se retrouva au lycée Dumont d'Urville où il se révéla un élève brillant.

Il obtint son bachot avec mention « très bien », même si « très bien » en 68 ne voulait pas dire grand-chose.

Le bac bidon digéré par une première année exemplaire en fac de médecine, sept ans plus tard il devenait toubib.

Mais dans l'intervalle le plus déconcertant fut que de « voile » il passa à « vapeur », ou l'inverse, tout dépend où l'on situe la vapeur.

Se mettant à sauter sur tout ce qui portait jupon ou petite culotte, il ne fut plus question de revenir en arrière.

Son père en retrouva la respiration et l'orgueil.

En novembre 68, pour en revenir à ce qui nous intéresse, Charles reçut des Etats-Unis une missive catastrophée d'Isabelle lui narrant en détail sa terrible déconvenue.

Il proposa de faire un tour au bahut pour aller aux nouvelles mais en revint dépité.

Ne sachant comment expliquer la chose, comptant rester dans le vague en noyant l'information au milieu de palabres divers, il préféra, par commodité, prétexter que son calendrier l'avait empêché de s'y rendre.

Il ne revit Brendan qu'en 1985 quand ce celui-ci à la recherche d'un bon toubib, avait obtenu par hasard l'adresse de son cabinet.

« Ben ça alors ! »

« Charles ? Mais tu es devenu toubib ? Le nom me disait bien quelque chose, mais de là à penser qu'il s'agissait de toi ! En voilà une surprise ! »

Brendan pensait que pour un con il s'en était bien tiré.

« Alors, depuis tout ce temps, qu'est-ce que tu deviens ? »

« J'ai monté quelques affaires et pour le moment ça ne va pas trop mal »

La discussion s'orientait vers les années bénies. Fatalement on parla d'Isabelle.

« Charles, je ne vais pas te mentir. Cette histoire m'a chamboulé et je préfère ne plus en parler. Je vais même aller plus loin. Au

nom de ton secret professionnel je te demande de ne jamais parler de notre entrevue »

« A ce point ? »

« A ce point ! »

Suite à cette rencontre, néanmoins ils s'invitèrent mutuellement pour garder le contact, jusqu'au jour où le toubib fut surpris de la requête de Brendan.

« Charles, je vais te faire plusieurs confidences. La première, c'est qu'à l'époque je ne t'aimais pas trop. Au moins pour le coup il était franc, mais aujourd'hui, connaissant ton amitié pour Isabelle, je risque d'avoir besoin d'informations »

« Merci pour ta franchise, mais je vais te décevoir. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis des années. Je sais qu'elle est devenue journaliste. Mais je ne vois pas très bien en quoi je pourrais t'être utile... ».

« Ton père travaille toujours au journal ? »

« Il a 66 ans. Vu son état de santé et depuis la réforme de 82, il pourrait largement prendre une retraite méritée. Tout le monde le lui dit. Mais il préfère continuer tant que le boss ne décidera pas lui-même de la prendre. Alors, oui, il travaille toujours au journal ! »

« Et le père de Marc ? »

« Ecoute, pour te parler franc, il est mort. C'est Marc qui lui a succédé »

« Depuis quand ? »

« Ca va faire trois ou quatre ans ».

« La question que je me suis toujours posée : Comment ce type et son paternel ont pu se maintenir à leur poste avec toutes les merdes qu'ils trimbalent ? C'est incompréhensible non ? »

« Ben oui. Certainement des choses que nous ignorons. Mais pourquoi ces questions ? Je ne comprends toujours pas en quoi je peux t'aider ».

« Marc ne m'a jamais paru un type très clair ! »

« Mon père en est persuadé. Il a essayé à plusieurs reprises de le piéger mais sans succès »

« Je le soupçonne d'avoir manigancé quelque chose contre le boss »

« Il le pense aussi. Mais il s'est passé quelque chose dans le milieu des années 70 qui a du foutre son plan en l'air »

Brendan joua la surprise.

« Ah bon ? Et quoi ? »

« Je sais pas trop... Le père d'Isabelle semblait être dans une drôle de merde et hop, il s'en est sorti grâce à l'apparition de documents »

« Sais-tu qu'il en existe d'autres ? »

« De quoi ? »

« Des documents »

« Comment ça ? C'est pas possible ! Sans quoi... »

« Cet enfoiré, vous voulez toujours le piéger ? »

« Bien sûr ! »

« Tu es en quels termes avec lui ? »

« Il me prend pour un demeuré et j'essaie de jouer mon rôle à merveille. Mon père me conseille de jouer l'abruti, de n'être au courant de rien, voire même de m'en foutre. Alors, je fais la pute de luxe. Je le brosse dans le sens du poil et je reste aux aguets en attendant qu'il merde »

« Peux-tu jouer la pute jusqu'au bout ? »

« C'est-à-dire ? »

« Je vais t'expliquer. Nous allons enfin tout comprendre »

Dans le petit appartement du 25, accoudée sur le lit, Margareth répète sa question d'une voix angoissée à son Eric de plus en plus étonnant.

« Brendan est mort ? Mais c'est impossible puisque... ».

« Aujourd'hui, il y a de fortes probabilités qu'il le soit. Ce n'est pas plus mal ».

« Qu'est-ce qui te permets de dire ça ? »

« Ma volonté qu'il le soit. Si ce n'est pas encore fait, je vais veiller à la chose »

« Tu veux le tuer ? »

Eric répond dans un sourire sarcastique : « Oui... ».

« Mais pourquoi ? »

« Ecoute, passons à autre chose... Un jour tu comprendras ».

Maggie s'en trouve choquée et réfléchit un long moment en se levant pour boire un verre d'eau.

« Donc, d'après toi notre rencontre ne serait pas un hasard ? »

« Tu me taquines ou tu te fous de moi ? »

Un éclair passe dans les yeux de la fausse prostituée.

« S'il est question de Brendan dans cette histoire, ta sœur y est forcément mêlée pour des raisons qui remontent à leur rencontre »

« A leur rencontre ? Comment es-tu au courant ? »

« Je te l'ai dit, Brendan s'est confié à mon ami avant que ce dernier ne meure d'un cancer. Il lui a dévoilé ses rencontres et les emmerdes qui en ont découlé en accusant un certain Marc de tirer les ficelles ».

Margareth, de plus en plus intriguée, la bouche entrouverte ne bouge plus d'un pouce.

« Il a tiré le portrait du personnage, raconté l'épisode du vol d'une mallette contenant des documents et communiqué le nom d'un patron de presse et son lien avec une certaine Isabelle. Tu commences à voir le rapport ? »

Maggie toujours muette attend la suite.

« Or, tu me racontes qu'un certain Brendan était amoureux de ta cadette, que tu es en clair la fille du magnat et que cet enfoiré de Marc est à l'origine du départ de ta sœur pour les Etats-Unis... Donc... ».

« Eric, ton enquête t'a-t-elle menée vers d'autres personnes ayant un lien avec ton ami ? »

« Non, je n'avais qu'une mission à accomplir ».

« Je mets ma vie entre tes mains si je te raconte tout ça... »

« J'ai promis de te protéger, je tiendrai parole quoi que tu dises »

« Alors voilà... Gina, l'épouse de mon frère, est la fille cadette d'une famille marseillaise de réputation... marseillaise, si tu vois ce que je veux dire.

« Un jour elle m'a tenu un discours auquel je n'ai prêté qu'une attention relative. Elle connaissait un Brendan qui avait aidé son père mais qui semblait à son tour avoir de sérieux problèmes.

« Leur famille, avait été alertée de la chose par un ami. Un certain Marco ».

Eric à son tour reste bouche bée.

« D'après ses explications il devait être l'ancien amoureux de ma sœur.

« Lors de nos voyages en France, nous avons l'habitude de passer quelques jours chez les parents de Gina dans une grande maison aux alentours de Marseille.

« Le patriarche, Augusto...

« Augusto ?... Mais... »

« Laisse moi poursuivre... Augusto voulait à tous prix discuter avec sa fille et son gendre en tenant Isabelle et mon père à l'écart.

« Connaissant mes mésaventures aux Etats Unis, il me convia à participer à la discussion, surtout pour m'impliquer jusqu'au cou.

« Mon beau frère, était également présent. Un très beau gosse d'ailleurs !... ».

Eric, comprenant son petit manège, ne fit aucune réflexion, car l'histoire commençait à sérieusement l'intriguer.

« Augusto, entra dans une colère noire, de celles qui le rendent impressionnant. Il considérait offensant que ce *petit merdeux* ne soit pas venu en personne demander de l'aide et qu'il ait du se contenter d'être informé de ses emmerdes par Marco.

« Il était vexé.

« Tu vois, je lui ai fait des cadeaux au minot et voilà comment il me remercie »

« Mais papa, répondait Gina, il n'a pas osé. Il n'a pas pris au sérieux tes invitations ! »

« Gina... Tu vois... C'est ça l'ingratitude ? Me faire ça à moi ! Porca miseria ! »

« Mais papa, Brendan est trop gentil ou peut-être trop fier... ».

« Il m'a fait un affront... Tu te rends compte ? »

« Enfin bref, un fois calmé il en est venu à parler de l'essentiel.

« Gina... le petit... Il faut faire quelque chose ! ».

« Il arrivait à la même conclusion. Brendan, ancien petit ami d'Isabelle, avait mis la main sur la mallette et Marc devait être un fourbe instigateur.

« Il a organisé un stratagème. On n'a jamais su comment il avait obtenu certaines informations, mais tout semblait déjà combiné. Augusto a fait parvenir des messages pour convier les fauteurs de troubles à une rencontre, en prétextant une remise de documents.

« Et quand il règle les problèmes, c'est du radical ! »

Eric sursaute.

« Tu ne vas pas me dire qu'ici... ? »

« Ben oui ... »

« Et tu les as aidés ? »

« Ben oui ... L'immeuble va être détruit par un promoteur et dans l'attente il l'a mis à la disposition du patriarche sans trop savoir ce qui devait s'y passer.

« Les hommes ont sélectionné les appartements vacants et préparé le jour J.

« Sans verrouiller la porte du premier, ils ont apposé le nom de Charles. Le premier invité pouvait tranquillement pénétrer. Les heures des rendez-vous décalées, les autres devaient se succéder tous les quarts d'heure.

« Ils ont posé des bâches pour les traces.

« Un homme de main attendait dans l'appartement, pour les éliminer dès leur arrivée.

« Le travail terminé il sortait, fermait la porte à clé pour éviter les curieux. Nous faisons ensuite tout disparaître avec un double en ma possession. C'est là que tout a foiré. Le coup de feu a tout remis en question.

« Rien de tel ne devait se produire car le silencieux équipant l'arme de notre homme devait rendre la chose discrète.

« Il a fallu improviser.

« Le cirque, les allées et venues dans le couloir, l'arrivée de la police devenaient ingérables.

« Mais quand tout s'est vidé comme par enchantement, on a compris que quelqu'un avait libéré la voie comme Augusto nous l'avait assuré, mais sans nous en dire plus.

« Quelle ne fut pas notre surprise à l'entrée dans l'appartement, de découvrir deux cadavres que nous ne connaissions pas !

« Les hommes ont rapidement évacué les corps, on a levé les bâches et laissé la porte ouverte, ainsi ceux qui pénétreraient ne trouveraient rien d'anormal ».

« Mais que s'est-il passé ? »

« Un vrai mystère... Surtout que l'un des corps était le tueur d'Augusto ! »

« Et l'autre cadavre ? »

« Nous n'en savons rien ! »

« Et si quelqu'un avait défoncé la porte ? »

« On l'avait envisagé si ça tournerait mal. D'après Augusto on ne devait pas être importunés. Mais c'était un risque... »

« Dans ce cas on aurait découvert les cadavres, une enquête aurait été ouverte, le voisinage interrogé, les liens entre les morts difficiles à établir et en cas de mise en cause, l'air catastrophé, nous aurions invoqué une nouvelle vengeance liée à l'histoire de mon père ».

« Alors, pourquoi vous être donné tant de mal pour enlever les corps ? »

« Augusto à la réponse, mais j'ai ma petite idée.

« S'assurer de l'identité des morts ? La presse se serait empressée d'en faire connaître les noms. Je pense surtout que dans tous les esprits, leur disparition laissait planer le doute sur la tournure des événements ».

« Pourquoi t'avoir fait courir autant de risques ? »

« La présence d'une femme, déguisée en prostituée, rendait crédible les allées et venues de marins dans la maison. J'étais la seule disponible. Gina devait venir, mais il semblerait qu'elle soit enceinte. Je dois avoir une sacrée réputation de nymphomane ! ».

Eric éclate de rire.

« Chiotte ! Le mec qui m'a foutu par terre était aussi dans le coup ? Quel salop... Il avait ce sourire... Ce putain de sourire !! »

« Ah, ah, ah... Là, c'est toi qui me prend pour une dinde ! »

« Comment ça ? »

« Je suis sûre que tu lui a rendu son sourire à ton marin, n'est-ce pas ?... Eric, joue franc jeu ... sinon j'épouse mon beau frère ! »

« Comment as-tu compris ? Le beau flic ténébreux affiche un air désespéré, tu étais au courant... ? Tu savais qui j'étais ? »

« Non. Mais quand le vide s'est fait, ne voyant plus un policier dans le quartier sauf toi, j'ai compris que tu n'étais par forcément un ennemi.

« Intuition de départ confirmée par les pétards... mon Dieu... les pétards. Elle se met à rire. A la descente du dernier corps quand le feu d'artifice a commencé, j'étais cachée derrière la porte. Pourquoi tout ce bruit ? Pourquoi rameuter le quartier ? Il te fallait une couverture... Ton marin, t'a trop facilement foutu par terre... Toi aussi tu savais, tu savais beaucoup de choses. C'était toi le type d'Augusto ! »

« Eric, dans un sourire malicieux lâche le morceau, Oui, je savais pour le grabuge, sans savoir qui devait en faire les frais ».

« Je devais simplement me pointer et m'assurer du chargement sans que rien ne l'empêche. J'avais repéré les lieux c'est de cette façon que je t'ai rencontrée la première fois. Quand l'info est tombée au commissariat, j'ai compris que les choses tournaient mal.

« En me pointant j'ai fait le ménage et j'ai attendu. Peu importait comment évoluaient les choses, je devais avoir un contact avec vos hommes. Il ne restait qu'à monter un plan pour me créer un alibi. J'avais même prévu de flinguer avec un pétard planqué dans le débarras pour justifier la légitime défense. Mais, je ne savais rien de toi ».

« C'est bien Augusto, qui t'as demandé d'intervenir ?... »

« Oui »

« Mais c'est dingue... !! Alors tu m'as menti... »

« Je ne t'ai pas menti !... Je n'ai jamais rencontré ton patriarche... Ni lui, ni aucun membre de cette famille.

« Je n'ai eu que des rapports téléphoniques. En souvenir de Marco, il m'a demandé que je fasse quelque chose pour lui. Il m'a raconté son histoire, j'ai accepté. Point. Ce n'est que lorsque tu m'as expliqué que j'ai fait le rapprochement ».

« Sacré bonhomme... Je comprends pourquoi il était aussi sûr de lui... »

« Oui, il détenait toutes les clés. Un coup presque parfait, sauf qu'il en résulte un fiasco magistral. Mais pourquoi avoir choisi de faire ça ici ? »

« L'endroit idéal pour que chacun morde à l'hameçon ».

« Reste que nous avons un sérieux problème. Qui est le tireur de la maison d'en face ? Eric tire le billet de sa poche, *Gros problème...* ! Doux euphémisme quand on connaît le résultat. Finalement, qui devait venir à ce rendez-vous merdique ? »

« La rencontre devait se passer entre Brendan et Charles, chose que chacun devait croire ».

« Vous aviez vraiment l'intention de tuer Brendan ! ? »

« Je ne sais pas ! Mais le message que j'ai vu ne lui était pas destiné !... »

« Ben alors, à qui ? »....

« À Paul Sernine ! »

Les messages d'Augusto

Henri, le grand patron de presse vient de s'installer dans l'un des confortables fauteuils en cuir que Augusto, dans un geste qui se veut ample, vient de lui proposer.

Du bourbon est servi dans deux verres déposés sur une table basse en bois laqué sur laquelle s'incrudent deux dragons en nacre.

Le parrain vient pesamment obstruer le canapé qui fait face à son invité.

« Henri, je connais tes emmerdes, je pense qu'il y a un créneau dans peu de temps »

« Marc et son paternel me tiennent par les couilles »

« *Nous* tiennent par les couilles »

Augusto se penche non sans difficulté pour saisir l'un des verres et le tendre à Henri puis, prenant le sien, il en fait tinter le cristal de sa chevalière en or.

« Salute... Calme toi ami... Depuis que nous avons unis les enfants, vous faites partie de la famille, tu le sais bien. J'ai toujours respecté mes engagements, y compris avec ce petit merdeux de Brendan. Mais là tu me causes un problème.

« Car avant tout, une question Henri : Tu sais qui se trouvait en possession des documents ? »

« Marc, ce salop de Marc... ou son père... »

« Non... »

« Comment ça non... »

« Non... Alors tu ne sais même pas qui t'a sorti de la merde ? »

« Non. Je suis tombé des nues. Mais toi, tu es courant n'est-ce pas... ?! Depuis longtemps... Et c'est aujourd'hui que tu m'en parles ? »

« Je n'avais pas l'intention de le faire pour te dire les choses franchement... Et les photos, tu penses qu'elles sont assez... compromettantes ? »

« Tu les as vues ? »

Augusto se met à rire, d'un rire poupon qui fait trembler de haut en bas sa grosse tête lourde et ses larges épaules dans un mouvement symétrique. Un rire serein, plein de certitude.

« Henri, Henri... »

« Mais le dossier pour le procureur.. »
« Le problème vois-tu, c'est que dans cette putain de mallette, il y avait tout et son contraire... Tu le sais bien ou alors... »
« Comment ça tout et son contraire ? »
« Les photos, annexées à ton putain de dossier... »
« Quelles photos... ? »
Augusto se lève pesamment.
Il respire avec difficulté en s'approchant d'un tableau suspendu qu'il bascule sur le côté pour dévoiler un coffre. Il manoeuvre les boutons et retire une enveloppe qu'il jette sur les dragons de la table basse.
« Regarde ! »
Henri l'ouvre et reste pétrifié.
« Voilà mon ami ce qui circule aujourd'hui. Tu as été blanchi, voilà plus de dix ans par le seul document à l'attention du procureur. Reste que ceci... »
« Ces photos ? mais... »
« Il y en a d'autres... De vieilles histoires tu te souviens ? »
« Et en quoi cela me concerne ? »
« Tu ne reconnais personne ? Regarde bien... »
« Mais enfin Augusto, nous sommes réunis avec les huiles locales au cocktail d'inauguration de... »
« C'est ça Henri, c'est ça... »
« Alors quoi ? »
« D'autres manquent à la collection... »
« D'autres photos ? »
« Te souviens-tu... ? *L'inauguration* précédente ? Nous étions plus jeunes, Un prémisses à nos affaires communes... »
« Ce n'est pas possible !... »
« Tu vois mon embarras si je te dis que le petit merdeux est encore en possession de celles-là ? »
« Augusto... »
« C'est lui qui a carotté la mallette pour se venger de Marc »
« Augusto ... »
« Ne fais pas l'innocent, tu es parfaitement au courant par ton banquier de merde ». »
« Augusto ... »

« Arrête avec Augusto... Tu me fais chier. Une nouvelle fois je vais devoir m'occuper de cette affaire sinon... Couic... on est mort, tu comprends ? Le morveux n'est pas si con... »

« Comment vas-tu régler ça ? »

Un nouveau rire poupon fait trembler la carcasse

« Un piège, un piège infernal à multiples facettes, mélange d'innocence, d'amour et de croyance en l'amitié éternelle auquel nous rajouterons un soupçon de poudre et de sang ».

Le temps a pris son temps.

Vingt ans écoulés entre les événements et soixante douze heures pour tout régler.

Trois jours avant le rendez-vous toulonnais, le 06 septembre 1988, tard en soirée le téléphone sonne villa myosotis.

« Allo... Maggie ? »

« Isa ? Ma chérie... Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ?... »

« Ce qu'il m'arrive ?... Ce qu'il m'arrive est impensable... Il faut que je te parle à tout prix... Je ne sais plus où j'en suis... »

Entre deux sanglots elle explique ses découvertes, se lance dans le détail de l'histoire qu'elle est en train de vivre. Coupée puis encouragée par sa sœur elle raconte sa venue sur Paris, sa rencontre avec Paul, sa lecture du manuscrit, ce qu'elle y a appris de sa séparation avec Brendan et les suggestions de son ami journaliste pour qu'elle reprenne contact avec son amoureux.

« Maggie, que faut-il que je fasse ? Je suis complètement perdue... »

« Tu es où en ce moment ? »

« Chez Paul »

« Chez Paul ? Mais... »

« Il m'a laissé son appartement pour que je fasse cette lecture qui m'a foutue en l'air. Et puis ce salop a disparu... pour une mission à priori... »

« Isa, calme toi... Ecoute bien... Paul n'est pas clair dans cette histoire, pas clair du tout. Il faut continuer tes recherches. Laisse lui supposer que tu vas tenter de reprendre contact avec Brendan. Pour le moment reste sur place, je vais essayer de venir te voir sur Paris »

« Paul ? Pas clair ? Mais c'est quoi cette histoire ? »

« Laisse moi faire ma chérie, tu ne risques rien... Fais moi confiance, je t'expliquerai tout ça de vive voix ».

Le 07 septembre, 8 heures du matin, villa d'Augusto

Le téléphone en main Giovanni appelle son père

« Papa, tu peux venir, c'est Maggie, l'affaire se corse... »

La voix tranquille d'Augusto prend la relève au bout du combiné.

« Oui, bella, dis moi tout... »

« Isabelle est actuellement chez Paul Sernine »

Elle fait un rapide résumé de son entretien avec sa sœur.

« Maggie, pas de panique... Préparez dès maintenant le terrain.

Le 9 il faut agir. C'est vendredi. Le soir avec la panique dans la basse ville, les flics, en effectif réduit, sont remplacés par la police militaire, ce sera le bon moment pour passer inaperçu »

« Tout est en place Augusto »

« Alors, rien de plus, rien de moins que ce que nous avons dit »

Le 07 septembre 8 heures 30,

Le combiné du cabinet médical sonne. La secrétaire répond, c'est urgent, très urgent.

« Allo, Charles, ici Augusto »

Charles s'isole.

« Oui »

« Le message tu dois le montrer aujourd'hui. C'est impératif, le coup c'est pour vendredi ! »

« Ok, j'expédie mes patients et j'y vais »

« Tu as le message ? »

« Oui »

« Relis-le »

« *Suis en possession de documents concernant le père d'Isa. Il faut que je te voie impérativement vendredi soir pour te remettre les infos. Lieu et heures déjà convenues. Brendan* »

« Bien. Tu sais ce qu'il faut faire »

Le 07 septembre 9 heures,

Le téléphone sonne au commissariat.

« Allo, Le commissaire Dautrec, s'il vous plaît... »

« Je vous le passe »

« Allo, Eric ? »

« Oui »

« Ici Augusto, c'est pour vendredi soir »

« Ok, j'y serai. »

Le 07 septembre, 11 heures.

Au premier étage de la rédaction du journal

« Salut Charles, c'est quoi ton appel ? Tu es toujours plein de conneries. Qu'elle idée de me donner des ordres pour que je sois à ta disposition ? »

« C'est important Marc »

« Alors, c'est quoi ? »

« J'ai reçu ce matin une information. Nous sommes suffisamment amis pour que je te tiens au courant. Je sais que ça peut être important pour toi »

Marc prend connaissance du message. Ses yeux s'éclairent d'un méchant sourire

« Enfin, cet enfoiré, je le tiens en personne »

Charles est surpris, aucune explication à fournir car le bouffon s'empresse de lui dire.

« Quelqu'un d'autre est au parfum ? »

« Ben non ! »

« Je vais te demander un service, Charles... Mon ami... Laisse-moi y aller à ta place, putain laisse moi y aller, je te revaudrai ça »

Le 07 septembre, 14 heures

« Allo, Augusto ? »

« Non Ici Giovanni »

« C'est Charles. C'est bon, il a mordu »

« Ok, merci ami »

Le jeudi 08 septembre 1988

Paul vient de s'installer au grand hôtel de L'amirauté donnant sur la place de la Liberté. Il est environ 20 h.

Il relit le message reçu au journal :

« *Suis en possession de documents concernant Brendan. Rendez-vous à Toulon le 9* »

Installe-toi au grand l'hôtel, place de la liberté. Charles ».

La fin de la missive indique une adresse de la basse ville et une heure qui se veut précise.

Le lendemain matin, 9 septembre, le réceptionniste reçoit un nouveau message, il sonne à la chambre de Paul Sernine, personne ne répond.

Il vérifie, la clef pend au clou de la réception.

Il ouvre discrètement pour lire ceci :

« Ami, ne te pointe surtout pas ce soir au 25 de la rue toulonnaise. Moi, j'y serai et te tiens au courant. Rendez-vous à l'hôtel. Bises Fr ».

Enfin, au siège d'une banque parisienne un télégramme à destination de la direction vient d'arriver. Il est daté du 7 septembre et ainsi rédigé.

« Avons localisé les documents. Vendredi 9, présence indispensable pour les récupérer. Communication téléphonique habituelle, ce soir à 20 h ».

20h, le téléphone sonne...

« Salut, vendredi, nous allons faire d'une pierre deux coups, ami. Je te donne l'adresse ».

En compagnie de sa nouvelle femme, la troisième en cinq ans, Charles vient d'arriver dans l'appartement de ses parents. Après avoir abandonné sa compagne aux mains de son italienne de mère offusquée dans la cuisine, il vient s'asseoir à la table du salon déjà occupée par son paternel.

Alfred, toujours aussi bourru, attend que le repas soit servi tandis que son ventre agite des yeux impatients en direction de la cuisine.

Dans l'attente, l'air faussement scandalisé il lance à son fils :

« Faudrait quand même que tu te calmes, le défilé de tes concubines commencent à faire jaser ».

Les paroles s'accompagnent d'une certaine fierté, sachant qu'il a évité le pire, mais tout de même.

« Faut reconnaître qu'elle a un beau cul... »

Un rire tonitruant traverse les cloisons au point de faire apparaître les deux femelles sur le pas de la porte.

« Vous pourriez venir donner un coup de main, s'exaspère la mère »

« On sait pas où tu ranges tes affaires rétorque aussi sec Alfred qui lui signifie ainsi que la proposition ne l'intéresse guère »

« Vous vous marrez à quel sujet ? »

« On parle de la vérole qui a ravagé Marseille »

« Et ça vous fait rire ? »

Charles ne dit rien.

Un timide sourire illumine ses yeux. Une sorte de supplique en direction de la Mamma qui elle accompagne ses paroles par des mouvements circulaires de son torchon.

« Alfred, basta ! Tu es encore en train de raconter des stupidités à ton fils »

« Mais non, c'est une histoire de mecs, vas donc t'occuper du repas, on a faim ! »

Avec un haussement d'épaules, elle rejoint ses fourneaux laissant les hommes à leur discussion.

« Papa, j'ai un truc à te dire »

« Je t'écoute »

Charles se met à raconter l'histoire de ses entrevues, de son rendez-vous fixé dans quelques jours dans les ruelles de la basse ville et tout ce qu'il suppose être en relation avec cette opération.

Le paternel reste silencieux, tournant et retournant entre ses mains son verre vide tout en regardant par la fenêtre se dessiner les ombres des platanes sur les façades des immeubles d'en face.

« Tu en es où aujourd'hui de cette histoire ? »

« J'attends de voir Marc »

« Ecoute fiston, fais ce que l'on te demande pour l'instant. Mais reste surtout à l'écart, je vais m'occuper du reste. Je pense que tout ce beau monde risque d'avoir une belle surprise »

Le message reçu quelques jours auparavant par Alfred semblait on ne peut plus clair.

Il devait trouver quelqu'un pour « régler » cette affaire.

Dans un bistrot de la basse ville, Alfred, hirsute, parce qu'en congés décidés à la « va vite » lors d'une entrevue avec le boss, a convenu d'un rendez-vous discret.

Assis en face de lui, un personnage, au visage d'aigle et aux cheveux bouclés, tire sur une gauloise sans filtre qui pique les yeux, tout en sirotant dans la fumée propagée dans son verre, un pastis miniature qu'on appelle ici une momie.

Sauf qu'en ces lieux ce type de momie s'éviscère à une telle vitesse qu'il devient nécessaire de maintenir la bouteille sur place pour une reconstitution rapide.

A côté, pour la forme, un broc rempli d'eau dont quelques gouttes suffisent à blanchir le breuvage à tel point que, lorsque la lampée descend au fond de l'estomac, l'alcool est quasiment pur.

La mission est dévoilée en peu de paroles et la conclusion par une enveloppe glissée en dessous de table.

Le volatile, aux yeux éclatés par les multiples descentes du « jaune », se saisit du salaire qu'il plie dans une poche de son blouson puis, retirant de ses doigts aux ongles sales un peu de tabac resté sur sa langue, éjecte par ses trous de narines poilues la dernière fumée avant d'écraser son mégot au milieu de ses semblables dans un cendrier dégueulasse.

Alors, la bouche pâteuse, il répète lentement les consignes.

Or, l'erreur provint souvent de directives pas claires.

Le rapace a-t-il tout compris ?

Quelques jours plus tard, l'ami Alfred se trouvera face à une double déconvenue et un double mystère.

Au numéro 25, Eric vient de s'effondrer sur le lit déboussolé par la nouvelle information.

« Quoi ? Paul Sernine ? »

Maggie se vautre à nouveau sur le lit

« Oui, tout a débuté il y a quelques semaines par un appel de Charles à Augusto qui en fut très surpris.

« *Monsieur, lui a-t-il dit, si je connais votre numéro privé c'est que vous pouvez me faire confiance.*

Brendan doit communiquer des documents à Paul Sernine et vous demande, si vous le voulez bien, d'organiser cette rencontre « en souvenir de Marco » et il donna l'adresse du 25.

Comme à l'énoncé d'un mot de passe, il perçoit le message et le sous entendu.

« Lui vient alors l'idée de faire d'une pierre plusieurs coups. Sachant que Brendan et Paul seraient sur place ne restait plus qu'à persuader Marc de venir s'y pointer.

« Comment l'avez-vous convaincu ? »

« Pas chose facile, surtout pour éviter de l'attaquer de front et qu'il ne se doute de quelque chose.

« Charles, suivant le plan, devait s'empresser de montrer à Marc un faux message espérant que ce dernier morde à l'hameçon. Il s'agissait de lui faire savoir que Charles et Brendan avaient un rendez vous ici même pour remise de documents. Marc est tombé dans le panneau.

« Il nous suffisait de préparer le terrain ».

« Et Brendan ? »

« Savoir les intentions d'Augusto à son égard, mon dieu, aujourd'hui j'ai de gros doutes »

« Et il aurait laissé Paul prendre autant de risque ? »

« Il faut croire que oui... »

« Ou alors... Il est très malin »

« C'est bizarre quand même... »

« Et puis ? »

« Restait à patienter. Tu connais la suite... Le fiasco. Marc a échappé au piège en faisant certainement intervenir une petite frappe qui serait le mort retrouvé. Quant à Brendan et Paul, mystère... »

« Il y a eu d'autres messages ? »

« D'autres messages...!? »

« Oui, d'autres messages... »

« Ho, Eric, je n'en sais plus rien... Tu me mets le doute... »

« Mais pourquoi Paul ? »

« Je sais plus... Isabelle m'a appelée toute paniquée. Elle m'a parlé de sa rencontre avec lui, des détails de ses découvertes de papiers ahurissants. Elle avait retrouvé la trace de son amour d'adolescence... Peut-être que ça avait un rapport. Paul qui connaissait l'attachement de ma sœur pour Brendan, suggérait de reprendre contact, avec lui... ».

« Paul aurait trahi son ami ? »

« Je ne pense pas, je crois plutôt qu'il s'est fait acheter »

« Merde... Il en résulte... »

« Quoi ? »

« Rien, cherche pas, je t'expliquerai... »

Une idée effleure Eric, une idée impensable. Il réfléchit puis passe à un autre sujet.

« Et les bâches, vous en avez fait quoi ? »

Elle montre la fenêtre donnant sur la rue parallèle.

« Jetées par là pour qu'elles soient récupérées discrètement par les hommes ».

Eric se lève pour faire un brin de toilette avant d'annoncer :

« Tu ne bouges pas d'ici, je vais faire un petit tour dans l'immeuble »

Sorti sur le palier, il fait rapidement le point, grimpe au troisième pour toquer chez la vieille.

La dame voûtée vient ouvrir. Appuyée sur sa canne elle a du mal à relever sa tête ankylosée.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? Dit-elle d'une voix ennuyée et tremblotante »

« Bonjour Madame, je suis de la police. Je viens vous voir... vous savez... au sujet de ce qu'il s'est passé ici »

« Comment ? »

Eric hausse le ton.

« Je suis de la police ! Je veux comprendre ce qu'il s'est passé ici »

« Ce qu'il s'est passé ici ? Mais rien ! »

« Mais oui... hier... il y a eu des coups de feu. Vous savez quelque chose ? »

« Ho...Ici, vous savez... Depuis quelque temps... Il y a des choses pas claires... En m'apportant les courses l'épicier m'a dit que l'on allait faire des travaux ! »

La porte d'en face s'ouvre. Clovis vient aux nouvelles.

« Bonjour Monsieur, je suis de la police... »

« Encore ? »

« Je fais une enquête pour savoir ce qu'il s'est passé, hier, en soirée »

« Mais vos collègues sont déjà venus... En plus ils m'ont emmerdé... J'étais...»

Pour couper court, Dautrec se tourne à nouveau vers la vieille.

« Au fait Madame, hier vous avez eu la visite de votre neveu ?...»

« Comment ? »

« Hier, votre neveu est passé vous voir ? »

« Mon neveu ? »

Clovis intervient

« Ben oui... Le fils d'Odette ! »

Comme elle ne réagit pas il gueule au travers du palier :

« Le fils d'Odette... ton neveu... »

Puis se retournant vers Eric :

« Elle est sourde... En plus... Elle perd la boule. Elle a, comme on dit en termes médicaux... Des absences »

Il joint le geste à la parole en tournant une main à côté de sa tête, tandis que sa voisine, après une longue réflexion, décide de répondre.

« Un si jeune homme ? Mon neveu ? Mais... »

« Vous voyez... Elle ne se rappelle même plus ! »

« Oh, toi Clovis, arrête de me prendre pour une vieille folle. C'est toi qui travailles du chapeau. Enfin... Couillon...Vu mon âge... Mon neveu il a au moins 60 ans ! »

Clovis change de figure... La réflexion lui cloue le bec. En effet, le type d'hier était beaucoup plus jeune.

Comme tout devient statique, Eric reprend l'initiative

« Mais la personne qui est venue vous voir... »

« Comment ? »

« Le monsieur qui est venu hier, vous le connaissez ? »

« Ben non ! Mais il a été très gentil dit-elle avec le sourire fané des vieux se remémorant leur jeunesse. D'ailleurs il m'a mise dans mon fauteuil... Il a glissé quelque chose sous le coussin... J'ai cru qu'il voulait me toucher les fesses. Hou ! Hou ! Hou !... Oh ! A mon âge ! »

« Alors... ce matin... j'ai regardé. C'était une clé... Peut-être de sa chambre... Peut-être pour un rendez-vous galant...Hi hi hi !!! Hou, hou ! »

« Et vous l'avez cette clé ? »

« Oui, je l'ai posée sur la commode »

Lentement, la canne frissonnante, elle retourne à l'intérieur pour se rapprocher, à petits pas, d'un minuscule buffet.

« Venez, suivez moi »

D'une main aux doigts tout déformés, elle resserre lentement son arthrose sur la clé avant de la tendre à son interlocuteur :

« Je peux la garder ? »

« Comment ? »

« Je peux la garder ? »

« Oh oui... Je n'en ai rien à faire... Mon amoureux attendra, Hi hi hi !!! »

« Merci beaucoup Madame et au revoir. Vous voulez de l'aide pour vous installer ? »

« Non, non, ça va aller... Vous n'avez pas l'intention vous aussi de me toucher les fesses ??? hou, hou !!! »

Elle referme la porte et notre flic se retrouve face à Clovis qui aussitôt démarre.

« Peuchère, elle part en vrille sévère... Quand elle était jeune... »

Pressentant le pire, à nouveau Eric coupe court.

« Et vous... Vous n'avez rien entendu ? »

« Oui et non... Il y a eu du bruit et puis j'ai vu son neveu... Il a du toupet celui-là... Surtout si c'est pas son neveu... En plus, vous vous rendez compte, je l'ai invité à boire un coup... »

« Et il vous a dit quoi ? »

« Ben rien... C'est qu'on n'a pas eu le temps... Un policier est venu nous emmerder et... »

« Bon... Merci, merci pour tout »

Pour s'en défaire, Eric commence à redescendre, mais le vieux, montrant du doigt l'étage inférieur, murmure du haut des escaliers.

« Il y a quelqu'un en dessous... Porte de gauche... Demandez voir !?... Enfin vous verrez... C'est pas du joli, joli ! »

« Merci ! »

Comme l'ancêtre, appuyé sur la rambarde, reste aux aguets, Eric lui fait signe de rentrer en prétextant un danger possible et le pauvre vieux rendu à sa solitude obtempère.

Pour donner le change Dautrec descend au rez-de-chaussée puis sort dans la rue.

Tant qu'il y est, autant visiter l'immeuble d'en face.

Il repère la fenêtre à barreaux, aucune porte de ce côté ne permet d'accéder à l'immeuble. Le mur de façade ne laisse apparaître que des ouvertures à compter du premier étage.

Il remonte la ruelle, tourne sur sa droite et s'engage sur la voie parallèle, un peu plus large.

Quelques commerces, pour la plupart encore fermés, neuf heures du matin à peine, les hostilités du quartier ne commencent que bien plus tard.

A hauteur estimée de la fenêtre à barreaux, il se trouve face à une porte ouverte.

Une fois franchie, il escalade au premier.

Comme l'avait dit Baude, il n'y a là que des débarras où s'empilent tous les rebus des boutiques environnantes. Ca pue la pisse et l'odeur rance des vomis.

Une pièce révèle la fameuse fenêtre d'où le tir a du partir. Une image de déjà vu.

Sur le rebord aucune trace. Au sol de vieilles cagettes en partie écrasées, rien permettant vraiment de faire une analyse. Et puis à quoi bon. Les empreintes ne serviront à rien.

Il doit y en avoir un peu partout sans que l'on puisse en distinguer une en particulier. Celui qui se trouvait là hier soir ne pouvait que passer inaperçu.

Si l'on doit découvrir quelque chose ce ne sera certainement pas ici.

L'énigme, il l'imagine bien compliquée et sa solution se trouve certainement dans l'analyse des singuliers rapports entre les protagonistes dont il ne connaît finalement pas grand-chose.

Mais pour l'heure il a un coup de fil à passer.

Au premier bistrot ouvert il commande un café et demande un téléphone. En raccrochant la décision est prise. Il doit monter sur Paris.

Revenu dans l'appartement, Maggie l'attend avec impatience.

« Alors ? »

« Alors, on va faire le point »

Eric rapporte brièvement le peu de choses apprises chez les vieux et en vient à ses déductions.

« Je vois mal Sernine avoir mandaté un sbire. Mais est-ce lui qui s'est pointé ? On n'en sait rien. Vous avez trouvé deux types, l'un envoyé par Augusto, l'autre par Marc. Enfin, d'après vos conclusions.

« Donc, la petite frappe entre en premier, le tueur le flingue... Puis arrive Paul, ou Brendan ou tartempion... Finalement on ne sait pas. Le type n'a pas le temps de faire feu. Il est descendu par le tireur planqué de l'autre côté de la rue.

« Autre supposition le tueur d'Augusto est déjà mort à l'arrivée de Paul ou de Brendan ou « x », qui se barre aussi sec.

« Dans les tous les cas l'un ou l'autre, ferme la porte pour éviter d'être accusé, monte dans les étages où il se débarrasse de la clé et se fait passer pour le neveu de la vieille.

« Tout semble clair, sauf plusieurs éléments pour le moins incompréhensibles : Qui est le tireur de la maison d'en face ? Qui en conséquence était au courant de ce qui se manigançait ici et quel intérêt d'avoir empêché que l'histoire aille à son terme ?

« Or, il y a plusieurs hypothèses et c'est bien là le problème ! »

« Comment ça ? »

« Si quelqu'un était au courant du piège, il ne peut s'agir que d'une personne ayant participé à son élaboration et finalement ils sont nombreux.

« Ou encore... Une fuite tombée dans l'oreille d'une tierce personne. Marc aurait-il pris d'autres dispositions ? Finalement, qui est le second macchabée ? Est-on sûr qu'il s'agisse d'un sbire de Marc ? »

« Autre chose. A partir de quand Augusto a-t-il tout déclenché ? Charles n'est pas à l'initiative de l'appel téléphonique. Il n'a pu obtenir son numéro que d'une seule personne, Alors pourquoi Brendan n'a pas appelé lui-même ? »

« Je n'en sais rien... »

« Quels rapports avais-tu avec lui ? »

« Je ne l'ai jamais vu, sauf en photos. Ma sœur très amoureuse depuis leur rencontre, n'a cessé de m'écrire à son sujet. »

« Autre chose.... Ce Charles, pour être en possession du téléphone d'Augusto a forcément vu Brendan récemment. Il doit savoir où le trouver ? Peut-on le joindre ? »

« Je n'en sais rien... Augusto a forcément son numéro ...»

« D'après toi, Brendan serait du genre à venir se pointer avec un fusil de l'autre côté de la rue ? »

« Il semblait un très gentil garçon. Quand il a connu ma sœur, il n'avait que 18, 19 ans, mais les problèmes ça peut changer quelqu'un. Les documents récupérés peuvent nous révéler quelque chose »

« Ils sont où ces papiers ? »

« A Paris certainement ».

« Ta sœur t'as mise au courant de ses investigations il y a combien de temps ? »

« Il y a trois ou quatre jours. C'est pour ça que nous avons agit en urgence »

« Merde, il faut bouger ! ».

.....

Quelques minutes avant, dans le commissariat du sixième arrondissement de Paris, le tic tic de la vieille machine à écrire s'arrête.

Au coin d'un bureau où s'empilent des papiers, des cartons, des cendriers débordants de mégots de gitanes ou de P4 écrasés sur de vieux chewing-gums, le téléphone vient de sonner.

« Allo ? »

« Alors, quoi de neuf, il est venu ? »

« Non, pas encore. Ca fait pourtant deux jours qu'on lui a fait parvenir le télégramme »

« Putain, vous n'êtes pas allés chez lui ? »

« Oui, ducon, on y est allé ! Qu'est-ce que tu crois, ici on n'est pas dans le midi à se branler les couilles ! On a même téléphoné au journal. Je vous ai même fait parvenir un fax pour vous en informer »

« Un fax ? Mais on n'a rien eu ! »

« Tu as cinq minutes ? »

La conversation s'interrompt, puis au bout de quelques instants :

« Voilà, j'ai la copie. On vous a écrit que personne n'a répondu lors de notre visite et que le journal nous a indiqué qu'il était en déplacement justement chez vous. Alors ? »

« Vous l'avez envoyé quand ? »

« Le télégramme...le 6 - et le fax hier... à 14 heures ».

Ce même matin, à Toulon.

Maggie prend de plus en plus conscience que son amoureux s'investi bigrement dans cette affaire.

« Eric, le moins que l'on puisse dire, c'est que tu n'es pas un flic banal ! »

« Un flic banal ? Dit-il en riant mais c'est quoi au juste un flic banal ? »

« Je ne sais pas... Un flic qui respecte des règles, qui obéit aux ordres, qui passe son temps à poursuivre des assassins, des voleurs, enfin tu vois ce que je veux dire ? Et là... »

« Oui... Un bourrin en quelque sorte ! L'idée classique du petit chien-chien bien dressé prêt à mordre dès qu'on le siffle. Le flic banal sous Vichy, c'était ça aussi ! Il faut voir le résultat.

« Les polices parallèles, tu en as entendu parler ? Ce sont des flics aussi. Chacun voit les choses à sa façon. Les règles ? Ça dépend du contexte, des couilles que tu as au moment de prendre la bonne décision en conscience et ce jour là il n'y a plus de règle.

« Tu deviens un héros ou un traître, tout dépend de la manière dont les choses tournent.

« Si la cause est juste ? Question d'interprétation en fonction du résultat.

« Sa justification ? Il y en aura toujours une, appropriée, imposée par le plus fort ou celui qui avait raison. Après coup, tout devient justifiable, même les pires atrocités. Raisons d'état, alliances nécessaires. Il suffit de convaincre ou de subventionner.

« Montherlant disait « *Mourir pour une cause ne fait pas que cette cause est juste* »

« C'est clair. Quel que soit le niveau, le vainqueur imposera sa règle et la justesse de la règle dépendra de lui.

« C'est par lui que se jugeront la légitimité de la cause et la nécessité des actes.

« Mieux, on occultera des livres d'histoire ce qui dérange et le mea culpa interviendra après que se soit écoulé le temps nécessaire pour que le dernier survivant des horreurs n'ait pas à entendre la piteuse repentance qui pourrait le tuer à son tour.

« Mais il y a des irréductibles, ceux qui ne supportent ni l’envahisseur, ni les règles du vainqueur et encore moins le système mis en place.

« Les vainqueurs croiront toujours apporter la lumière. Les vaincus diront toujours pouvoir s’en passer.

« Les guerres finies, les révolutions accomplies, le tyran d’hier devient libérateur d’aujourd’hui et impose à son tour aux vaincus, politiques, colonisateurs où despotes déchus sa propre dictature.

« La nation et le monde se précipiteront alors pour sucer le jonc des nouveaux maîtres sans se préoccuper un seul instant de la justesse de leur cause.

« Je suis donc un irréductible car personne ne détient la vérité.

« J’aurais du naître con. Ca m’aurait évité de penser au sens des choses. Je ne suis pas un bon flic au goût de certains, mais je n’en ai rien à foutre tant que je suis bien avec moi-même et c’est bien là l’essentiel !

« Aujourd’hui, je suis mouillé jusque là, si l’on ne voit que les règles. Mais rien n’indique que je n’obéisse pas aux ordres. Qui les donne ? Pourquoi ? Quelle importance si le résultat me semble juste.... »

« Mais pourquoi être devenu flic ? »

« Après mon doctorat en droit.... »

« Tu es docteur en droit ? »

« Ben oui ma chère. Ca m’éloigne un peu du flic ordinaire n’est-ce pas ? Mais je n’en demeure pas moins conforme à mes idées.

« Après mes études donc, s’offraient à moi pas mal de possibilités. Avocats, magistrats, parasite d’une haute administration... Bref tout ce que je récusé. Alors, comme je te l’ai expliqué, restait une profession qui pouvait me rapprocher de mon père... Mais sans oublier qui je suis. »

« Tu es un subversif, un rebelle, c’est ça ? »

« Non, un désabusé au sens où l’on devrait l’entendre. Trompé, mais conscient de l’avoir été. Je suis donc devenu un révolté ou, pour reprendre tes termes, un rebelle qui a viré au subversif.

« Le subversif est toujours le terroriste d’un monde établi, un contresens de l’histoire que certains veulent écrire.

« Lorsque tu as vu mourir un ami à trente ans sous les balles de tes collègues pour un délit mineur et ensuite se rendre compte qu'il était innocent, tu vois les choses autrement... Surtout quand on te demande de fermer ta gueule lorsqu'en haut lieu on décide de camoufler la bavure.

« Dans le même temps, sans réel objectif et sans que les origines des choses soient comprises, on te demande de traquer les uns pour des faits secondaires mais faciles à appréhender, alors que simultanément et sous les yeux de tous, d'autres organisent des trafics monstrueux sans qu'on lève le petit doigt.

« Comment veux-tu que les gens comprennent que leurs interdits deviennent pour d'autres monnaie courante.

« Lorsque l'on envoyait au bagne l'immonde canaille affamée qui dérobaît du pain pour se nourrir, que doit-on faire aujourd'hui de celui qui vole une mobylette ou une voiture ? Que faire du proxénète notoire ou de celui qui tue, naturellement, pour braquer, asseoir sa notoriété ou protéger son territoire ?

« On oublie donc les petits larcins en subventionnant leurs auteurs à coup de « social », on sermonne les autres qui s'empressent de recommencer et enfin on emprisonne les tueurs mais seulement pour quelque temps. Tout est devenu relatif, on a simplement décalé les curseurs en rendant normal, ou tout du moins acceptable, une partie de ce qui, à juste titre, ne l'était pas avant.

« Tout devient pire que la veille, la gangrène prospère, mais peut-on parler de scandale lorsque l'on fait l'inventaire ?

« Les gens n'ont-ils pas tous les jours la notion du deux poids deux mesures ? Par exemple, peut-on juger équitablement ou faire reproche d'un acte de vol quand de toute évidence il n'est répréhensible qu'en fonction de celui qui le pratique ?

« On t'oppose le droit à la justice sans même essayer de concilier les deux.

« A quoi servent les juges si tout est écrit ? Aux assises, les jurés sont conditionnés, encadrés par la loi, manœuvrés par les magistrats qui orientent toutes décisions. Tu ne peux appliquer qu'un barème, enfermé dans un carcan. C'est une machine infernale, sans initiative où la plupart du temps l'intime

conviction se résume à celle du juge qui va jouer sur l'impatience pour forcer le dénouement.

Comment peut-on croire en des lois qui se veulent équitables tout en étant généralistes ?

Finalement on ne règle rien car tout est spécifique, particulier. Aucun délit ne ressemble à un autre, ni en terme de profil, ni en terme de circonstances, ni en terme de motivations.

« Et puis tu as cette caste de nantis, en charge de privilèges, qui t'oppose le droit, ou tout du moins ce qu'ils ont décidé d'en comprendre. Ils existent à tous les niveaux. Du petit bureaucrate de merde jusqu'aux notaires, huissiers ou greffiers.

« Voltaire dans son dictionnaire philosophique écrivait à l'attention de ceux-là : « ... *Et cet orgueilleux imbécile, revêtu d'un petit emploi dans une petite ville croit avoir acquis le droit de juger et de condamner ce qu'il n'entend pas* ».

« Et dans la version précédente encore plus claire sur ses pensées « *Et cet autre impertinent qui a acheté une charge, croit avoir acheté le droit* ».

« Donc le droit, conséquence de la loi, découle en fait de la décision unilatérale d'un nanti qui décide de l'appliquer au seul niveau de ce qu'il en comprend.

« C'est donc cette interprétation qui tient lieu de justice. Les jugements varient donc au grès des états d'âme et de la culture plus ou moins sure de celui qui l'applique, si tant est que dans certains milieux le diplôme lui-même ne soit pas acheté par le géniteur, entre deux drinks, sous les lambris dorés ou lors de partouzes organisées.

« Restent les avocats plus ou moins bien payés, qui au regard des subsides obtenus, travailleront avec plus ou moins de conscience sur le jeu de piste juridique à la pêche de l'article qui « donne raison ».

« Article que devrait connaître le juge mais qu'il est bon de lui rappeler.

« C'est comme aller chez un médecin pour qu'il te soigne, mais que ce soit à toi d'apporter la liste des médicaments, alors même qu'il devrait savoir celui qui te guérit, même s'il ne fait pas partie de ta liste.

« Mais avec plus de soixante dix codes en France, quatre vingt quatre mille articles législatifs et plus de deux cent trente mille textes réglementaires, certainement un record planétaire, on comprend mieux le problème.

« Au lieu de préférer Machiavel ou les arrêts indigestes de Cour de Cassation, mieux serait de lire Voltaire ou Confucius. Il y a là tout ce qui leur manque.

« Alors voilà, je suis flic à ma façon...

9 heures et demie.

« Margareth, tu ne vas pas rester ici ? »

« Non, le temps de me changer. Je vais direct chez mon père au Faron. Tu viens avec moi ? »

« Voir ton père ? Tu me présentes déjà ? »

« Tu es nul !... Mais j'en ai bien l'intention ! Quoi qu'aujourd'hui ce serait un peu compliqué dans la mesure où il est parti en voyage pour quelques jours »

« Il est allé où ? »

« Sur Paris... Bof, un comité de direction. Il ne faut surtout pas l'informer. Augusto n'y tient pas. Il lui parlera une fois l'affaire terminée ».

« En parlant de Paris, j'ai décidé d'y monter. Je suis sûr qu'il va s'y passer quelque chose »

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

« Si tu étais Paul Sernine, qu'aurais-tu fait hier soir ? »

Maggie reste muette.

« Voilà ce que je pense. Personne ne va en rester là. Si Paul est une cible, ta sœur est en danger. Il faut absolument agir. Pour l'instant Sernine n'est pas encore chez lui. Je viens d'avoir l'information, mais ça ne saurait tarder. Il ne sait rien de ce qui s'est tramé contre lui, mais s'il comprend...».

« Eric, je viens avec toi ! »

« Pas question. Tu restes à l'abri chez ton père. Tu me donnes un numéro où je peux te joindre. Je préfère agir seul et avoir les mains libres ».

« Ok... Si tu préfères...»

« Je vais à Hyères prendre le premier avion. A mon arrivée je t'appelle et je te laisse de quoi me joindre. Tu as un véhicule ? »

« Il est garé place d'armes en toute discrétion. Une camionnette de fonction qui appartient au journal ».

« Alors... Habille toi et tu m'accompagnes à l'aéroport... »

« J'en ai pour un petit quart d'heure »

Lorsqu'elle s'accoutre autrement qu'en pute, de prime abord Eric la trouve d'une extrême élégance... Quoi que sa métamorphose prenne une tournure des plus inattendues. Après avoir méticuleusement refait son maquillage elle revêt une longue robe noire agrémentée d'une collerette blanche puis passe un collier qui fait pendre sur sa poitrine un énorme crucifix et termine le tout en posant sur sa tête la coiffe d'une nonne qui lui va à ravir. Lui s'écroule sur le lit.

« Tu déconnes ou quoi ? Pour passer inaperçue, c'est peut être pas le top ? »

« Mon fils... Dieu vous pardonne vos péchés... Vous n'avez pas honte de coucher avec une religieuse de bonne famille ? Que va dire mon évêque ? »

Eric se croit obligé de rester dans la tendance.

« De ce qu'on en dit, il couvre bien d'autres atrocités non ? »

« Mon fils, tant de blasphèmes. Révolté... ! Mécréant... ! Allez ouste !... Allons-nous en ».

Puis se retournant vers l'intérieur de l'appartement, elle fait du bout des doigts le signe de la croix comme pour bénir les lieux

« Miracle !... Entrer ici en pute et ressortir en nonne, voilà un endroit plein de rédemption ! Amen ! »

Eric éclate de rire.

Une situation burlesque qui change radicalement notre flic de ses habitudes. Le culot et le naturel qu'elle affiche en de telles circonstances le rendent presque gauche, ne sachant quel comportement adopter pour être un digne acteur de cette mascarade.

« Tu es vraiment dingue !... Putain, c'est pas possible !... Mais c'est moi qui ait l'air d'un con ».

« Un peu de retenue mon fils, un peu de retenue ! »

Dans la rue, elle enfile ses mains à l'intérieur de ses manches prenant un air hautain et faussement digne en croisant le regard des gens.

Une nonne pareille ne peut passer inaperçue tant on peut s'offusquer du décalage entre son allure et ce qu'elle est sensée représenter.

Tout le monde se retourne sur son passage, car elle a conservé son sac à main et ses talons aiguilles qui rendent l'assortiment invraisemblable et nul « à chier ».

Sa démarche de mannequin de chez Dior et le « compagnon » qui la suit comme un toutou, ne font qu'apporter un peu plus de ridicule à leur singulière relation.

Certains, choqués, dodelinent de la tête en signe de réprimande.

« Ah, lala... Putain, mais c'est pas vrai... Enfin... Maggie, tu ne pouvais pas imaginer quelque chose de moins... Enfin de plus... »

« Ben non !... Ecoute... Si ça peut permettre à certains de se rabibochoer avec la religion ce n'est déjà pas si mal mon chou ! »

« Chuuuuut... ! Merde... N'en rajoute pas... On nous regarde... On t'entend... »

Le pire étant lorsqu'ils entrent dans la fourgonnette à l'effigie du journal pour débouler en direction du boulevard de Strasbourg.

Aux feux tricolores les conducteurs des voitures voisines interpellent leurs passagers pour leur montrer au travers de la vitre, la nonne hilare au volant.

Le journal a peut-être racheté « le pèlerin » et les curés fêtent leur victoire !

En continuant de rire aux éclats, elle secoue le volant, avouant que ce déguisement « de merde » lui a été vivement conseillé par Augusto.

« Mon père reçoit très souvent des représentants du clergé, pour des dons ou pour d'autres choses que j'ignore. Alors une nonne qui entre chez nous, c'est d'un banal.

« Les vigiles se moquent de moi, mais conservent le secret. Et puis, ce n'est que provisoire. Beaucoup aurait bien du mal à me reconnaître, même sans cette panoplie surtout qu'on me croit morte. Alors, quand je reviens en France, je suis les consignes ».

« Tu es vraiment..., hummm ! »

« Arrête de me lorgner comme ça !... Tu vas tout faire foirer !... Il y a dans tes yeux lubriques une envie de rapace qui va nous foutre dedans ! »

Eric éclate de rire.

« Mais tu imaginais m'accompagner à Paris dans cette tenue ? Dans l'avion on aurait fait scandale ! Putain j'aurais aimé voir les tronches... »

« Mon amour, ça ne tient qu'à toi. Pour moi aucun problème. Je t'aurais appelé « mon père » et le tour était joué ».

« Mais tu rigoles ça aurait été pire. Le cureton qui se fait la nonne... »

« Bof, on ne serait pas les premiers Si tu m'amènes, je change de déguisement. Je te laisse choisir. Hôtesse de l'air, femme fatale, potiche, je peux même me transformer en mec avec moustache et tout le toutim... »

« Non ! On en reste à ce qu'on a dit. Avec toi, je dois m'attendre à tout et je n'ai pas besoin de ça. Plus tard si tu veux... Putain c'est pas vrai... ».

« Putain » c'est fini mon père, depuis une demie plombe... C'est ma sœur maintenant si vous le voulez bien !... Et arrêtez donc de me caresser la cuisse ...».

L'aéroport de Hyères se dévoile après un grand virage. Sur la droite on longe le bord de mer avant d'apercevoir les premiers avions. Engagée sur la route menant aux bâtiments, Maggie arrête le véhicule « société » sur un parking.

« Je te laisse ici ? »

Eric craignant le pire saute sur l'occasion.

« C'est peut être mieux, non ? »

Après s'être assurés qu'il n'y a personne aux alentours ils s'embrassent longuement.

« Eric, je t'aime... Je t'aime comme une folle que je suis déjà... »

Un dernier baiser. Il sort de la voiture pour rejoindre l'aéroport et se dirige vers un guichet pour s'informer du prochain départ. Dans le même temps alors qu'elle va redémarrer, Maggie aperçoit sur le siège passager le portefeuille d'Eric qui a du glisser de sa poche.

Sortant précipitamment, engoncée dans sa robe de nonne elle court tant bien que mal avant d'apparaître à l'entrée de la grande salle d'accueil, le cherchant du regard.

Il est là, devant un guichet, face à une hôtesse qui le mate comme si elle voyait le bon Dieu.

Lui, poliment lui rend un sourire.

Margareth d'un pas décidé s'approche du couple. Arrivée à hauteur, elle tape sur l'épaule de son amoureux. Eric tourne vers elle des yeux complètement ahuris.

De son côté l'hôtesse, bloquée dans son élan, semble attendre avec impatience la suite des événements.

« Excusez moi mon père, mais vous avez oublié votre portefeuille dans la voiture »

« Mag... heu, Ma sœur, je vous remercie... hum... hum.... »

Les yeux faisant le tour de la salle pour s'assurer que la discussion va bien se cantonner aux trois personnes présentes autour du guichet, Maggie d'une voix voluptueuse s'adresse au faux curé.

« Je vous en prie mon père puis se penchant un peu plus près, par contre, mon amour, j'aurais du t'accompagner sur Paris si tu vois ce que je veux dire. Heureusement que tu n'as pas perdu ton futsal « rue du canon », ça aurait fait mauvais genre ! ».

Elle lui colle une énorme bise sur la joue et du haut de ses talons se retourne vers l'hôtesse médusée, en lançant un sublime « Ciao ».

Enfin, tout en s'éloignant, Maggie dépose un baiser sur le bout de ses doigts qu'elle souffle en direction du « curé ».

Lorsque Eric se retourne vers le guichet, le sourire de l'hôtesse s'est quelque peu transformé. Ses yeux fixent son client avec horreur.

« Je crois... Je suis grillé, n'est-il pas ? dit-il avec un faux accent britannique »

Elle part dans un fou rire sans fin au point de complètement disparaître derrière le guichet. Une fois réapparue, des larmes ruissellent sur ses joues alors qu'Eric reste stoïquement accoudé au comptoir.

« Ouf, Ouf...Je crois bien mon père.... Grillé, complet...Hou, hou, hou... ! Enfin, cela dit, elle est vraiment mignonne votre bonne sœur ! Ouf... ! Bfou !! »

« C'est cela même... C'est ma sister »

Elle éclate à nouveau de rire en jetant un œil sur sa pièce d'identité :

« Monsieur Dautrec ? Eric ? Ca fait pas très british tout ça ? »

Il montre en partie sa carte de flic tiré de sa poche.

« Bon, chiotte, filez moi un billet pour Paris !... Rassurez moi, je n'ai pas la tronche d'un curé ? »

« D'un curé ?... pourquoi pas... Mais celle d'un flic, sûrement ! »

« Vouai... Vouai.. C'est parce que vous avez vu ma carte... Merde ! Dites-moi quelque chose de gentil ! »

« Elle a une chance énorme votre nonne ! Et je pense que vous aussi. Soyez heureux, c'est ça le principal non ? »

Son visage est assez prêt pour qu'il lui colle en toute discrétion un baiser sur le front tout en lorgnant avec inquiétude vers la porte d'entrée.

« Merci ma belle ! Motus... On vous enverra des dragées »

En signe de conclusion il tape le guichet du plat d'une main et avec son billet dans l'autre ressort sur le parking.

Maggie a disparu.

Alors prenant une grande respiration il regarde dans le ciel quelques nuages qui lentement se déforment au rythme de l'air et du vent.

L'arrivée sur Paris se fait au travers de nuages qui ne dévoilent la piste d'atterrissage qu'au dernier moment. Le temps n'incite guère à l'action mais le travail qui l'attend lui fait monter l'adrénaline.

Il prend un taxi pour se faire conduire directement au commissariat de VI ème où il arrive vers 12 heures 30.

« Alors, quoi de neuf ? »

« Salut Dautrec. On suit l'affaire »

« Je peux avoir un bureau et un téléphone ? »

Il suit un agent de service qui le conduit dans une sorte de débarras où s'empilent des cartons d'archives.

Dans un coin, se trouve un bureau datant de Mathusalem, complètement décrépi, décoré de brûlures de cigarettes et de bouts de scotch que l'on a du mal à décoller.

A côté un téléphone posé sur une sorte de fauteuil dont l'état de l'assise raconte l'histoire des nombreux culs crasseux qui l'ont

fréquenté. Les accoudoirs sont noirs, de ce mélange de poussière et de transpiration des mains.

Dautrec ne fait même pas mine de s'y asseoir se contentant de décrocher le téléphone juste du pouce et de l'index pour ne pas s'infecter les paluches.

Il compose sur le combiné le numéro de Maggie. Au bout de la troisième sonnerie il entend une voix d'homme :

« Allo ? »

« Oui, bonjour, ici Eric Dautrec, pourrais-je parler à Margareth ? »

Un silence puis la voix de Maggie, légèrement essoufflée, se fait entendre.

« Mon père ? Vous êtes bien arrivé ? »

Elle éclate de rire

« Maggie, tu m'as foutu dans un sacré pétrin. J'avais juste l'air d'un petit pédè surpris à la sortie des chiottes ». Il rit à son tour
« Tu as réussi ton coup, imparable ! »

« Mon amour ! Désolée mais l'occasion était trop belle. Au moins tu sais à quoi t'en tenir si tu essaies de faire du gringue à la première venue ! »

« Tu es vraiment une sacrée artiste, une dingue de première, mais, voilà, j'ai déjà le mal de toi !

« Bon, je suis bien arrivé. Je te rappelle ce soir. Si ce n'est pas possible, ne t'inquiète pas. Note déjà un numéro si tu veux me joindre »

Il lui passe celui du commissariat en rajoutant

« Je ne sais pas encore où je vais me poser, mais dès que possible je te communiquerai un autre numéro ».

Maggie répond dans un chuchotement

« Fais attention à toi. Je t'aime... »

« Moi aussi Maggie. D'ailleurs, lorsque je reviens il faudra que nous parlions sérieusement... »

« Avant que j'oublie, j'ai mis la main sur des photos de Brendan »

« Super ! Mais à mon retour je veux parler sérieusement avec toi ! »

« Il y en a certaines qui sont vraiment chouettes... »

« Maggie !!!! Tu entends ce que je te dis ? »

« Je te les mets de côté ? »

« Mhrreuu... Oui ! Je vois ça en rentrant... Mais... »

« Eric, nous sommes en pleine enquête !? Je suis hyper concentrée et toi tu batifoles ! Il faut d'abord que je voie mon évêque pour savoir s'il consent à ce que je t'épouse ! »

Elle éclate de rire

« Maggie, tu accepterais ? »

« Tu es sérieux ? »

« Oui ! »

Il y a un grand silence. A l'autre bout du fil un évènement inattendu se produit. On entend au travers du combiné une respiration saccadée et des reniflements significatifs. Margareth pleure.

.....

Dans le commissariat, tout se précipite.

Un crime vient d'être commis, il convient de faire fissa. On remue dans tous les sens, on se bouscule. Puis c'est un accident, un piéton renversé rue Lobineau, encore une bagarre dans les jardins du Luxembourg, un vol dans un magasin, bref la routine. Eric s'enferme dans le bureau aux archives et décroche avec autant de précautions que la fois précédente le téléphone miteux, au gris d'origine transformé en amas de crasse.

Il va composer un numéro de téléphone tiré de son carnet, mais se ravise.

Sortant du commissariat, il marche un long moment sur le boulevard, repère une cabine téléphonique y pénètre et balance quelques jetons.

« Allo ! »

« Bonjour ici Dautrec. Augusto ? »

« Non, Giovanni son fils. Je suis au courant. L'affaire a foiré mais on s'occupe de la suite »

« Paris ? »

« Paris, entre autres... »

« Il me faut impérativement le téléphone de Charles »

Un silence, puis la voix de Giovanni se fait à nouveau entendre pour communiquer le numéro avant de rajouter :

« Eric... Les filles vont bien ? »

« Les filles vont bien. L'une se prépare à faire une belle excursion, l'autre... »

« L'autre, si tu l'as rencontrée, je n'ai pas d'inquiétude pour elle... »

« Il est temps qu'on raccroche »

« Ciao amico »

Il remet quelques jetons et compose le numéro du 36 quai des orfèvres.

« Bonjour, ici Dautrec »

« Putain Eric, tu es passé où ? »

En ce 10 septembre 1988, Installés dans un restaurant du quartier latin, nous décidons de la meilleure stratégie pour mettre en place un tri chronologique des événements du fameux dossier. Je suis à la lettre les consignes de ma sœur en continuant mes recherches avec Paul.

Commencer par les cartons entreposés dans l'une des chambres paraît le plus fastidieux.

Nous en faisons une priorité et les notes complémentaires que Paul a rédigées vont nous aider dans cette besogne.

Vers la fin du repas afin de profiter au mieux de ses explications je demande :

« Tu m'as dit avoir vu Brendan ? »

Il prend l'air soucieux et des plus sérieux pour me répondre.

« Hier, en fin d'après midi, j'ai eu un gros problème, il faut que je te raconte car... »

Soudain, alors que nous n'avons pas encore pris les cafés, Paul qui regarde à l'extérieur est soudain attiré par l'un des passants du trottoir d'en face.

« Isa, je dois te laisser ! »

Il saisit son blouson sur le dossier de sa chaise et se précipite vers la sortie.

Arrivé au milieu du restaurant il prend juste le temps de me lancer discrètement :

« On se retrouve chez moi ! Fais attention à toi... »

Et il me plante là.

Pourquoi faire attention à moi et se casser ainsi... ? Du Paul tout craché. Il n'a pas changé. Ce n'est pas la première fois qu'il me fait le coup. Toujours sur le qui-vive, à l'affût de tout, imprévisible au point de me laisser le soin de payer les additions, qu'il me rembourse, certes, mais sans se préoccuper de savoir si en l'instant j'ai de quoi régler.

A cette heure les tables désertées et le coup de feu passé ne me rendent plus indésirable.

Sachant que ses extravagances le conduisent à s'évanouir dans la nature pendant des heures, voire des jours, je prends donc tout mon temps avant de quitter la table et après avoir commandé un autre café, je replonge dans mes rêves.

Brendan, à la fois si lointain et si proche ! Quelle histoire ! Toute remuée, je suis impatiente de connaître une suite que j'ai encore du mal à imaginer.

Cela me donnera peut être une idée sur l'attitude à adopter, car pour le dire franchement, rien n'est bien arrêté dans ma tête et mon excitation doit s'extraire du sentiment diffus que tout semble encore possible.

Revenue de mes songes, je sollicite l'addition et sors pour prendre la direction de l'appartement.

Arrivée sur place avec ma clef j'actionne la serrure qui se bloque avant le premier tour. J'essaie à nouveau, rien à faire. Je tourne la poignée et pousse la porte. A ma grande surprise elle s'ouvre.

Un cri d'horreur sort de ma bouche. Mon hurlement doit s'entendre jusqu'à Notre Dame !

Je suis tétanisée.

Tout se trouve sens dessus dessous. Les étagères dévastées, des papiers et documents jonchent le sol.

« Paul ?... Tu es là ?... »

Je m'aventure avec précaution dans l'appartement, scrutant tous les recoins, m'attendant à tout moment à voir surgir quelqu'un. Le dos collé au mur, je rejoins le couloir et tente d'ouvrir la porte secrète derrière laquelle Paul cache ses documents. Elle est toujours fermée à clé. Alors, à pas feutrés et l'ouïe à l'affût du moindre bruit, je vais ouvrir la deuxième pièce.

La porte couine légèrement sur ses gonds, je passe la tête :
Personne.

L'appartement semble vide.

Revenue à l'entrée pour tirer le verrou de l'intérieur je reviens me positionner devant la porte aux archives, me penche pour regarder par le trou de la serrure, mais à l'intérieur quelque chose vient obstruer ma vision.

Ce doit être la clé.

Mais, bon sang, comment peut-elle se trouver à l'intérieur ?

Me mettant en quête du téléphone la terreur une nouvelle fois m'envahit.

Dans un tel fatras, j'ai un mal fou à trouver le combiné.

Me tient au creux du ventre la peur de voir surgir quelqu'un, la hantise d'entendre la serrure de la chambre s'ouvrir, la peur du pire...

Je tire sur le fil du téléphone pour me rapprocher de l'entrée afin de m'assurer une fuite possible et d'une main tremblante je compose le numéro de la police.

A la première voix que j'entends, j'articule dans la panique :

« Venez, venez vite je crois qu'il y a eu un cambriolage ! Je ne sais pas s'il y a toujours quelqu'un ici ! J'ai peur ! Je ne sais pas ce que mon ami est devenu ! » Et je donne l'adresse...

Pendant que ses collègues font les premières constatations et fouillent les lieux, l'inspecteur Guerchard me questionne quand on l'interrompt :

« Patron, on a un problème ! »

« Quoi ? »

« L'une des portes est fermée à clef »

L'inspecteur suit son collègue puis revient vers moi

« Vous savez comment on ouvre cette porte ? »

« Paul enfermait des documents et devait garder la clé sur lui, mais de ce que j'ai pu voir, elle semble être restée à l'intérieur ».

Guerchard fronce les sourcils.

« Comment ça à l'intérieur, ce n'est pas possible ! »

« On enfonce la porte patron ? »

« Non, non, surtout pas... Laissez moi faire »

Il se penche pour jeter un œil par le trou de la serrure et scruter l'intérieur de la pièce, mais se heurte au même problème que moi.

« Vous avez une pince à épiler Madame ? »

J'en tire une de mon sac et la lui tends sans trop savoir ce qu'il compte en faire.

Il se met à genoux, teste si elle entre par l'orifice, passe son index en dessous de la porte et demande à l'un de ses hommes de bien vouloir lui trouver un journal.

L'un d'eux revient avec une feuille de papier.

« Non, un journal je t'ai dit, quelque chose de plus grand... »

Un autre s'approche avec le dernier « Canard Enchaîné ».

L'inspecteur le déplie, en retire les deux pages centrales qu'il passe par-dessous la porte tout en se moquant de son subalterne.

« Tu as de l'humour dis donc ! »

Avec la pince à épiler, il joue sur la clé qui finit par tomber à l'intérieur sur le journal déplié et avec beaucoup de précaution il tire les pages du « canard » par-dessous la porte et la clé apparaît.

En se relevant et en réponse aux regards ébahis de certains, il assure :

« C'est une technique, vieille comme le monde voyons ! »

Il enfiche la clé dans la serrure et ouvre la porte.

Son visage se métamorphose. Il se retourne vers moi et fait signe de m'éloigner.

« Je vous en prie Madame, c'est pas beau à voir »

« Non, il faut que... »

Il essaye de me maintenir hors de portée, mais je réussis à forcer le passage pour me retrouver face à la pièce qu'il vient d'ouvrir.

Mes mains se portent sur ma bouche pour retenir un cri. Ma vue s'embue de larmes au travers desquelles je peux distinguer mon pauvre Paul, affalé sur un fauteuil, les yeux grands ouverts, une plaie sur sa tempe gauche. Du sang a coulé sur le plancher et dans le prolongement de sa main gauche qui pend, se trouve un revolver.

Après avoir examiné le cadavre le commissaire, qui m'a faite asseoir sur le vieux canapé, me parle avec beaucoup de calme comme pour compenser l'anxiété qui doit transpirer de tout mon corps.

« Racontez-moi ce qu'il s'est passé avant votre venue ici »

Je lui explique tout, les raisons de ma présence, notre intention de faire une enquête, puis notre dernier repas, son départ inattendu...

« Paul est sorti précipitamment du restaurant pour suivre ou rejoindre une personne qu'il avait du reconnaître sur le trottoir d'en face. Il y a peut-être un rapport ? »

« Et c'est maintenant que vous le dites ? »

« Je suis désolée ! »

« Et il avait l'air de quoi ? Vous pourriez me le décrire... ? Le reconnaître ? »

« Oh, certainement pas. Il y avait beaucoup de monde et je ne saurais vous dire quel est celui où celle qui a pu attirer son attention ! Toujours est-il qu'il est parti dans la précipitation »

« Combien de temps s'est écoulé entre son départ du restaurant et votre venue sur les lieux ? »

« Je ne sais plus... Une demi-heure, trois quarts d'heure au plus... »

« Vous avez touché quelque chose à votre retour ? De ce que vous connaissez et à première vue, malgré ce désordre, rien ne vous a sauté aux yeux ? »

« Non, rien de bien spécial »

Pendant ce temps, des ambulanciers et un médecin légiste viennent enlever le corps et je n'ai pas le courage d'aller voir mon ami une dernière fois.

Puis Guerchard donne des consignes à l'extérieur de l'appartement et j'en profite pour me rendre à nouveau dans la chambre de Paul car mon attention s'était surtout focalisée sur mon pauvre ami.

La fenêtre se trouve fermée, le fauteuil maculé de sang, le lit est fait, une armoire ancienne est ouverte, remplie de linge et de bouquins, des étagères supportent une encyclopédie, mais à ma grande stupéfaction, aucun carton n'est présent !

Pourtant il ne peut y avoir aucun doute possible, j'ai bien vu Paul les y entreposer. Comment ont-ils pu disparaître la porte fermée ?

Je reste anéantie. Ces documents me seront-ils définitivement inconnus ? Je décide pour l'instant de ne rien en toucher au commissaire.

Quand ce dernier revient dans le salon, je suis déjà réinstallée sur le canapé

Il se pose dans un fauteuil et me dit d'une voix tranquille :

« Tout ceci est bien étrange. Cela ne ressemble guère à un cambriolage ordinaire... Ni d'ailleurs à un suicide et... Rien ne permet pour l'instant de vous mettre hors de cause Madame ! »

Une phrase lancée sans aucune émotion.

« Vous ne pensez tout de même pas... ? »

« Ben, si ! ... »

Scandalisée, dans un cynique amusement je tente :

« Et vous me croyez capable d'avoir bouclé la porte de la chambre de l'intérieur ? D'avoir fui par une fenêtre qui se trouve être fermée, puis être remontée dans l'appartement dans le seul but de vous appeler ? Mon pseudo crime commis, il me suffisait pourtant de sortir par la porte le plus naturellement du monde et de filer à l'anglaise ! »

Guerchard esquisse un sourire

« Oui madame. En matière de crime j'ai vu bien d'autres extravagances. Par contre je vous crois incapable de transporter une telle carcasse, sauf à vous y être faite aider ! »

« Que voulez-vous dire ? »

« Que de toute évidence votre ami a été frappé à la tête dès qu'il a ouvert, ou dès qu'il est entré. On a trouvé du sang devant la porte et il avait une grosse plaie sur le cuir chevelu. Ensuite on l'a transporté dans la chambre pour le « suicider ». Or, rajouta-t-il en regardant le plancher, aucune trace qui prouve qu'on ait pu le traîner, j'en déduis donc que vous n'y êtes pour rien, sauf à être deux ».

Il s'arrête dans son discours, l'air pensif puis reprend :

« Vous étiez son amie je crois ? »

« Bien sûr »

« Etait-il mêlé à un trafic quelconque ? Gardait-il de l'argent liquide ? Cachait-il des documents ? »

Mon embarras soudain lui met le doute.

« Alors ? »

« Nous devons écrire un livre, c'est tout ! »

« Sur quel sujet ? »

« On devait en discuter et trier des documents. C'est la raison de ma présence ici »

« Il fallait que les tueurs aient une information précise de l'endroit où il cachait ses éléments. Par contre, ici, dans ce salon, il en va tout autrement. On a fouillé, mais pour quel résultat ? Mystère. Ou alors... »

« Reconnaissez-vous cette clé Madame ? »

« C'est la clé avec laquelle vous avez ouvert la chambre non ? »

« Pas tout à fait, on l’a retrouvée dans la poche de votre ami. J’ai vérifié, elle ouvre bien la même porte, vous en pensez quoi ? »

« Qu’il avait un double »

« Vous le saviez ? »

« Ben non, comment voulez-vous que je le sache ? »

« Voilà qui est de plus en plus intrigant non ? »

« Paul se serait donc enfermé dans la pièce ? »

« Je n’y crois pas un seul instant ! »

« Mais comment a-t-on pu laisser une clé à l’intérieur ? »

« Enfantin, une variante du mystère de la chambre jaune ! Mais beaucoup plus astucieux... Avec un peu d’entraînement... ».

« Commissaire, par pitié, je n’y comprends plus rien »

« Je suppose que comme moi, vous ne croyez pas à la thèse d’un suicide ? »

« Pas une seconde. Nous avons tant de choses en préparation. Et puis il était amoureux, plein d’espoirs... »

« Et bien pourtant c’est peut-être aussi ce qu’il s’est passé.

« Laissez-moi faire, je vous expliquerai tout ça le moment venu. Vous souvenez-vous encore de quelque chose ? »

Un policier qui vient d’interroger le voisinage, apparaît sur le pas de la porte.

« Inspecteur, des voisins m’ont indiqué avoir vu Mr Paul monter dans son appartement avec un type en pardessus, assez mince, brun, moustache et lunettes noires.

« A quelle heure ? »

« Vers 13 h 45 »

L’inspecteur pointe vers moi un menton interrogateur

« C’est approximativement l’heure où Paul m’a quittée... »

Un autre signe de la tête en direction du policier pour qu’il continue :

« Puis ils ont vu un grand type, un peu gros, presque chauve, un peu dans votre genre ... »

Guerchard, ferme à demi les yeux en faisant un signe de désespoir de la tête puis invite son subalterne, devenu tout confus, à continuer.

« Heu... oui... accompagné de quatre baraqués. Ils les ont vus monter puis redescendre avec des cartons mais ils ne savent pas dire d’où ils venaient. Ils ont chargé le tout dans une

fourgonnette blanche garée en bas, partie sur le trottoir. Le conducteur, a ensuite démarré en trombe et les quatre costauds sont partis à pieds chacun dans une direction différente. L'autre, enfin... Le... »

Guerchard le coupe,

« Oui, le gros... un peu dans mon genre ! »

« ...Ils ne l'ont pas vu redescendre ».

« Et le moustachu, à lunettes noires, il est devenu quoi ? »

« Ben, lui non plus, personne ne l'a vu. Ils m'ont expliqué qu'ils ne sont pas toujours là à regarder ce qu'il se passe... Ils sont peut-être ressortis sans qu'ils ne s'en rendent compte. Et puis les uns ont vu ceci, les autres cela, je vous fais un condensé chef ! »

L'inspecteur ajoute sur le ton de la plaisanterie :

« Et bien, pour des voisins qui ne s'occupent pas toujours des allées et venues, finalement ils en ont vu pas mal les bougres ! »

Puis, plus sérieusement il demande à son collègue :

« Et ils n'ont vu personne d'autre entrer ou sortir de l'immeuble ? Dans cette rue, les passages sont rares ! »

« Oui, mais ils ne savent plus très bien »

« Et les habitants de l'immeuble ? »

« Au dessus habite une vieille dame sourde comme un pot, j'ai mis un quart d'heure à lui expliquer... »

« Oui, ça va coupe l'inspecteur... Et ensuite »

« Au troisième il n'y a personne. Sur la sonnette aucun nom et enfin il y a deux petits garnis au dernier. L'un est fermé, dans l'autre réside un jeune étudiant. J'ai vu uniquement sa copine, lui est parti pour quelques jours chez ses parents pour cause de décès. A l'heure du crime elle était en cours et en rentrant elle m'a dit avoir été choquée de voir autant de policiers. »

Guerchard pose un doigt sur sa tempe qu'il caresse doucement et demeure pensif un long moment.

Dans la pièce un silence religieux s'installe, tous attendent les ordres.

« Antoine, tu t'occupes de savoir qui habite au troisième, cadastre, préfecture, PTT... Renseigne toi aussi sur la vieille du second, si elle a de la famille, enfin tu vois... »

Puis se retournant vers moi :

« Ecoutez Madame, les scellés vont être posés sur cet appartement, mais avant de le faire je vais vous demander un service »

« Je vous écoute »

« N'ayez crainte, vous n'êtes pas soupçnable, il s'agit d'une affaire bien spéciale. J'aimerais que vous restiez ici cette nuit. M'est avis que nous pourrions encore avoir de la visite. Il n'est pas certain que les intrus soient arrivés à leur fin. Et vu leur façon de pratiquer ce ne sont certainement pas des amateurs. Pas de panique, l'un de mes hommes restera en votre compagnie et je poste deux agents en bas dans la rue. Quant à vous, faites moi le plaisir de faire le tri de tout ce bordel et demain tenez-moi au courant de vos découvertes. Voilà mon numéro de téléphone au commissariat. J'y reste toute la nuit. Au moindre problème, vous m'appellez. Vous sentez vous le courage ? ».

En clair j'ai soit cette solution, soit d'aller à l'hôtel. Finalement la place est enviable. Je peux trouver quelque chose de positif dans tout ce fourbi. Je lui fais signe que oui.

Le salon progressivement se vide, chacun se retire après avoir reçu les consignes de l'inspecteur qui, ensuite, vient me saluer en compagnie d'un très bel homme.

« Voilà, il sera en charge de veiller sur vous , puis en tapant sur l'épaule du grand gaillard et en me regardant avec malice il rajoute, avouez qu'il y a pire pour passer la nuit ! »

La porte refermée, je m'effondre dans le canapé à côté du bellâtre.

Il est 20 heures 30.

« Dure journée madame ! »

Des larmes coulent sur mes joues, je suis en train de craquer.

« Je suis fourbue, désespérée et la journée n'est pas terminée ! Tout ce fatras à classer !... Mon pauvre Paul... Qu'avait-il découvert ? Ou alors cette affaire n'a rien à voir... ? »

« Rien à voir avec quoi madame ? »

« Ecoutez... »

« Oui madame »

« Oh, arrêtez avec *madame*, je m'appelle Isabelle... Isa pour les amis... Puis-je vous faire confiance ? »

La réponse est accompagnée d'un magnifique sourire :

« Je suis policier... Isa... »

J'hésite, mais le visage tellement sympathique de cet homme me décide à me laisser aller sur la confiance. Lui, vautré dans un fauteuil attend ce que je dois lui dire.

Il a des cheveux noirs coiffés en arrière, une mèche pendant sur le côté, un trou au menton et de magnifiques yeux verts.

« Quel est votre prénom ? »

« Eric »

Je lui souris, tentant de rassembler chronologiquement les événements que je mets ensuite un long moment à lui raconter.

Il écoute sans parler, rien ne semble le troubler, question d'habitude certainement.

J'en ai quasiment terminé, sans avoir vraiment évaluer le temps écoulé, lorsqu'un bruit se fait entendre à la porte d'entrée.

Eric, toujours assis dans le fauteuil ne bouge pas un cil. Il me regarde en souriant.

Le stress soudain s'empare de moi. Je chuchote.

« Eric, il faut faire quelque chose... »

On entend un froissement et un papier glisse sous la porte.

« C'est certainement pour vous Isa, dit tranquillement mon compagnon du soir ».

Lui, reste confortablement adossé au fauteuil, les mains croisées sur ses abdos. Ces quelques mots prononcés avec calme me font froid dans le dos. Je n'y comprends rien.

Sans le perdre des yeux, je ramasse le document pour en prendre connaissance. Quelques mots inscrits à la va vite :

« *Les cartons sont à l'abri, demain vous aurez l'adresse. Motus absolu !* »

Je reste là, les bras ballants, comme une somnambule et les idées en vrac.

Lui se lève et tout en reboutonnant sa veste pointe son menton en direction de la feuille de papier que je tiens :

« Les cartons sont à l'abri ? »

Je suis au bord de l'évanouissement, mais il insiste

« Les cartons sont à l'abri ? C'est confirmé ? »

« Eric... je vous en supplie... expliquez moi... Je rêve... C'est un cauchemar »

Je m'effondre à nouveau dans le canapé prête à accepter toutes les tortures tant mon moral se trouve au plus bas. Il me prend le papier des mains et après y avoir jeté un coup d'œil vient s'asseoir à côté de moi et de son index, tourne mon visage dans sa direction.

« Isa, vous n'avez plus rien à craindre, c'est fini »

« Mais qu'est ce qui est fini ? Je deviens folle... »

Je me lève pour prendre le téléphone et appeler l'inspecteur.

« Ne vous donnez pas cette peine, Guerchard est au courant. Il l'était même avant le crime »

« Comment ça ? »

Je compose en tremblant le numéro. Eric agacé par mon incrédulité reste néanmoins tranquillement assis.

Au bout de deux sonneries la voix lasse de Guerchard répond.

« Commissaire, je... »

« Isabelle, maintenant allez vous coucher, Eric restera dans l'appartement. Je vous retrouve demain sur place. Dormez tranquille. Le principal ennemi de Brendan est mort cet après midi, l'autre ne se montrera pas ce soir »

Le téléphone me tombe des mains. Eric se précipite sur moi avant que je m'écroule.

Toulon et le mystérieux tireur de la maison d'en face.

La montre affiche 19 heures 15 en ce neuf septembre 88 alors que la nuit commence à tomber.

Au 25, au travers des deux lamelles cassées de l'une des persiennes, les volets encore clos du premier étage laissent entrevoir des mouvements à l'intérieur de l'appartement.

A l'abri des murs qui entourent la fenêtre à barreaux, un fusil posé à ses pieds, notre homme a une vue plongeante sur les allées et venues de la ruelle dans laquelle il jette de rapides coups d'œil avant de promptement se retirer pour ne pas être repéré.

De rares passants se croisent sans qu'aucun ne se dirige vers l'entrée de l'immeuble qu'il surveille.

Le chapelet des minutes s'égrène à croire que personne ne va venir. Y a-t-il eu contre ordre, une modification du programme ? L'impatience et le doute commencent à le tenir quand enfin un type qu'il ne peut qu'entrevoir en pousse la porte après un léger temps d'hésitation.

D'un geste prompt il s'empare de son arme, vient se caler dans le milieu de la pièce pour éviter d'être aperçu de l'extérieur et pointe le canon en direction de la façade.

La lunette réglée se positionne sur les volets clos qui ne tardent pas à s'entrouvrir puis la fenêtre vitrée se referme. Un sourire en coin se dessine sur le visage du tireur. Le type d'en face est certainement un pro. Mettre à contre jour l'adversaire fait partie du métier.

La croix de la mire plonge dans la pièce au travers des vitres sales, se balade sur la porte d'entrée puis sur une partie des murs avant de venir se positionner sur la nuque de taureau de l'homme qui tourne le dos.

Derrière la lentille l'œil se dilate, quelques secondes encore, la porte de l'appartement s'ouvre.

Une tête se dessine. Le réglage de la molette la rend visible à un pas. On peut tuer une mouche entre ses yeux.

La première balle enclenchée, ne reste plus qu'à tirer.

Mais derrière le fusil les sourcils se froncent. L'incertitude se lit aux mouvements hésitants de l'index sur la gâchette.

Le type, au visage d'oiseau de proie, taillé à la serpe, cheveux bouclés qui vient d'entrer, n'est pas celui qu'il attend.

La mire revient sur la nuque imposante sans perdre le visage du nouvel arrivant.

Alors se produit un événement stupéfiant.

Sans qu'il n'ait le temps de réagir, le rapace change de figure, ses yeux s'ouvrent tout ronds dans un mélange de surprise et de douleur avant que son corps ne s'affaisse pour disparaître de sa vue.

« *Merde, qui est ce type ?* »

Baissant son arme, il jette un coup d'œil dans la rue puis sur l'entrée de l'immeuble. Personne.

Alors, immobile, il patiente encore de longues minutes.

Voilà que les choses prennent une tournure inattendue.

Soudain, des bruits de pas martèlent les escaliers qui mènent à son dépotoir. L'arrivée inopinée d'un importun risque de tout foutre en l'air.

Fondu dans un coin de murs, il entend les chocs successifs se rapprocher inexorablement. Le moindre mouvement de ses pieds sur l'amoncellement de caquettes peut le trahir.

Dans un effort pour maintenir son équilibre, toujours aux aguets, il dépose lentement son arme pour se mettre dans la position d'un félin prêt à bondir.

Le type se trouve à quelques mètres de lui. Il le sent.

Le silence s'installe. Mais que peut faire ce con ?

Il tend l'oreille. Un sifflement, un air qu'il croit reconnaître se répand dans la pièce voisine, « la vie en rose » de Piaf, puis le son caractéristique d'une cascade de pisse tombant sur le sol accompagne la mélodie.

Il retient son souffle, jette un coup d'œil par la fenêtre.

Ne surtout pas rater la nouvelle arrivée.

Un bruit à nouveau dans les déchets éparpillés. Le type a du pisser sur un rat qui vient pointer son museau humide dans l'angle de la porte.

Un silence encore, puis des claquements de godasses qui descendent l'escalier, s'éloignent et disparaissent. Le porc a fini de vidanger ses pintes de bière.

Plus question de s'attarder. Il doit régler cette affaire au plus vite et prendre la tangente.

Revenu se positionner à l'angle de la fenêtre, un rapide coup d'œil à l'extérieur, en face, les volets sont toujours ouverts, le colosse toujours dans sa position, rien n'a évolué en son absence. Il était temps. Une minute à peine et un second personnage, qu'il ne peut encore reconnaître, pousse à son tour la porte du 25. Attentif aux sons qui l'entourent, il se remet en position de tir. La porte du taudis s'ouvre à nouveau. En face le taureau reste toujours immobile. Si ses calculs sont justes, le premier visiteur étant inconnu, le second ne peut être que celui qu'il attend. Il n'y a plus à réfléchir. La mire se porte en direction du molosse, s'immobilise sur sa tête, le coup part. La lunette balaie la pièce pour tenter d'apercevoir le type qui vient d'arriver. En face, tous sont couchés, impossible de reconnaître un visage. Il faut remballer au plus vite. En un éclair, le petit filet attaché à hauteur de l'éjecteur pour récupérer la douille est défait, la lunette démontée, le fusil déboîté en deux parties, le tout méticuleusement rangé dans une mallette. Trente secondes plus tard, notre *nettoyeur* s'éclipse. Arrivé sur le pas de la porte extérieure, il jette un coup d'œil. Vers le haut, des gens se précipitent en direction du 25 de la rue parallèle. Vers le bas la voie est libre. Il sort le plus naturellement du monde. Son coup vient de réussir. Le commissariat se situe à dix minutes à pieds. Après une marche tranquille sur les trottoirs, il y pénètre pour rejoindre le bureau qu'on lui a provisoirement affecté, bascule sa mallette dans une valise de voyage et dépose le tout dans un placard qu'il ferme à clé. Cinq minutes plus tard le téléphone sonne. L'affaire qu'il attend vient de faire du grabuge dans la basse ville. Eric Dautrec est sur le pied de guerre.

Dans l'avion l'amenant sur Paris, Eric gamberge et se remémore les évènements.

Les informations d'Augusto avaient été pour le moins laconiques. Des cadavres devaient sortir de l'appartement et lui veiller à leur embarquement.

Mais y avait-il le compte et était-il le bon ?

Le seul lien de confiance dans cette affaire avait été sa rencontre avec Marco et leur long entretien. L'enquête menée l'avait conduit à bien des conjectures avant qu'il ne se décide à agir.

De toute évidence, en cette fin d'après midi, ce qui se présente à lui le laisse sceptique, d'autant que son plan semblait parfait.

Il décide alors de tout reconsidérer car cette histoire devient une nébuleuse, tout ne semble être que manipulation. Ne rien maîtriser le met mal à l'aise, il doit reprendre le contrôle car des doutes subsistent sur les motivations de ce traquenard.

Augusto l'a-t-il manœuvré ?

Quelles sont les ramifications de cette affaire, les rapports entre les protagonistes ? Le hasard, comme il le dit, n'existe pas.

Il faut désormais la jouer « fine » et s'accrocher au moindre détail.

La machination réglée sans le tenir complètement infirmé, constitue la preuve qu'il devait ignorer l'identité des futurs macchabées.

Jusque là il a vu juste.

Tout se serait réglé discrètement à coup de silencieux, les sbires auraient remballés les corps et le mystère restait entier.

Depuis le début il a un plan pour débusquer son monde.

La méthode imparable imaginée : Faire en sorte que les flics interviennent pour qu'il puisse ensuite les maîtriser, faisant du petit violoniste de fond de fosse, auquel on veut le cantonner, un véritable chef d'orchestre.

Il décide en conséquence de faire un battage suffisant pour que son coup de feu ne passe pas inaperçu et nécessite une intervention extérieure.

En pénétrant ce soir là dans la ruelle, son intention est donc de jouer son rôle à fond. Comme convenu, il fait donc le ménage,

informant Baude que désormais il prend les choses en mains et patiente dans les étages avec la ferme intention d'en apprendre un maximum.

Sa rencontre avec la prostituée constitue une bénédiction et même s'il doit déployer tout son charme pour qu'elle avoue son implication, ce n'est pas peine perdue car les renseignements obtenus le stupéfient.

Une fois libéré de sa présence, il a maintenant tout le temps pour la réflexion durant son voyage pour Paris.

Appuyé au fond de son siège, l'air perdu dans les lumières du hublot son esprit tente de faire le point.

Mais aucune certitude ne peut étayer un quelconque raisonnement, car, parmi toutes ces personnes, qui dit la vérité ?

Rien de cohérent ne répond à ses questions. Qui était réellement attendu dans ce fichu appartement ? Le type envoyé par Augusto ? Certainement... Sernine ? Mais était-ce bien lui ? Et puis pourquoi Sernine ? Et l'autre ? Le premier entrevu dans sa lunette...

Autre chose le chagrine. Pourquoi le père de Margareth l'a faite passer pour morte alors que ses autres enfants semblent naviguer sans problème ?

Isabelle, ne risque-t-elle pas tout autant de subir des agressions ? Et le fils aux Etats-Unis... ?

Enfin, Marc est-il vraiment à l'origine de tout ? Quel est alors le réel motif de l'éloignement de Margareth ?

Le puzzle se constitue, les bribes recollées les unes aux autres, les histoires de Brendan, ses pistes suivies, Eric commence à y voir clair.

Et puis, cette interrogation anodine de la préfecture, puis du procureur aux abois qui avait eu vent de son enquête.

Eric se replonge dans les péripéties de ses recherches.

Tous avait été fait dans la plus grande discrétion, ses questions restant des plus banales pour ne mettre personne sur la voie de ses investigations.

Mais tout dépend *qui* l'on importune, surtout ceux qui se croient intouchables et ont l'appel téléphonique de secours rapide. Mais c'est là que les gens se trahissent.

« *Dautrec, c'est quoi cette histoire ? Vous avez interrogé un tel sur un sujet semble-t-il délicat, secret défense, secret tout court...* »

Aveu implicite de celui qui n'est au courant de rien ou du mec vexé d'être tenu à l'écart et qui veut donner l'illusion d'être au courant de tout.

Ou alors du branleur congénital qui se voit dérangé dans son ronron administratif et auquel la moindre vague donne le mal de mer.

Et lui de répondre de façon laconique ne pas comprendre de quoi il s'agit.

A cette époque, les ombres du secret rodait autour de lui, ombres indéfinissables, visages encapuchonnés des cérémonies ésotériques et obscures, d'obédiences sataniques dans la lumière ocre et blafarde des chandelles et des torches suspendues. Les liens occultes noués dans les cabinets noirs avec leurs signes cabalistiques de reconnaissance.

Autant d'approches qui le faisaient sourire, car derrière le masque se cachait souvent une tête d'abruti jamais sorti de l'enfance. Le tout se voulait impressionnant pour cacher la nullité profonde des intérêts partagés.

Pourtant les liens devenaient clairs, les connivences aussi. Les *huiles* concernées jouaient leur dernière carte. Aller plus avant dans leur demande de soutien risquait de semer le doute dans l'esprit de ceux sensés assurer leur obscure protection.

On ne dérange pas impunément un procureur sans éveiller sa curiosité et ainsi prendre le risque de questions embarrassantes.

Demander de ne *pas trop s'occuper* d'une affaire, éveille forcément les suspicions et la requête démontre non seulement qu'existe l'intrigue, mais qu'elle a atteint son point de fusion.

Tel un feu qui couve elle risque alors de s'étendre comme une poussée de fièvre dans tout l'édifice pour éclater un jour comme une bombe.

Moment propice pour la canaille de cacher tout ce qui peut la compromettre, de s'isoler de la vérole débusquée, fut-elle son alliée de la veille et de faire le vide autour de soi dans l'attente de voir comment tourne l'affaire.

Le summum étant pour eux de s'immiscer, le moment choisi, comme sauveur de dernière minute.

Ces moments subtils où les liens se distendent entre les protagonistes, Dautrec savait les attendre et les savourer.

Plonger ses analyses dans les contradictions et les non dits, contraindre aux parallèles imparfaites entre les mensonges pour les faire ensuite se rejoindre, dénicher la trahison des uns, les dissimulations des autres, les comparer aux faits, constituaient sa spécialité.

Mais comme toute stratégie suppose d'assurer ses arrières, il avait largement élargi sa marge de sécurité.

Sa force résidait dans la quantité des dossiers montés à l'encore de ses détracteurs potentiels, à commencer par les tireurs de ficelles planqués derrière leurs soldats ou les hauts fonctionnaires planqués derrière l'Etat.

Sa carrière aux multiples rebondissements et ses différentes fonctions l'avaient mis souvent au contact d'affaires qui puent, fuies par certains comme la peste, de celles que l'on enterre au plus profond pour éviter la contamination, mais que lui avait pris soin de conserver en copies... au cas où.

Devenu une sorte d'électron libre il semblait ne devoir rendre de comptes qu'à très peu de personnes.

Pour cette affaire, en haut lieu, de toute évidence on se doutait de quelque chose, mais personne ne voulait ou ne se trouvait en mesure de parler.

« *Vous savez Dautrec, certains ne savent pas toujours où ils mettent les pieds... le prévenait-on* ».

Le type même de réflexion qui vous assure d'être sur la bonne piste.

Plongé dans de ténébreuses histoires politiques visant l'étranger, il avait été plusieurs fois dans l'obligation d'écourter ses traques, flinguant pour éviter de se faire dézinguer.

Lors de missions, il avait même reconnu d'anciens collègues à la botte d'on ne sait qui.

Au résultat sur lui, on imaginait, on soupçonnait, on subodorait, mais jamais on ne connaissait ses implications. Du cousu main.

Son stratagème prenait alors toute son importance.

L'origine commune, les documents, la mallette, les protagonistes, tout s'agençait à merveille.

L'éloignement de Maggie, les rapprochements souhaités entre Brendan et Isabelle devenus dangereux, le rendez-vous organisé au 25, sa présence sur les lieux, chaque pion trouvait sa case après une première partie dans laquelle il n'avait été que spectateur mais où chacun avait dévoilé ses ruses et ses faiblesses.

Chacun sauf lui. Question d'habitude, de façon de faire, sa signature en somme. Laisser venir, jouer au con avant de porter l'estocade.

Depuis qu'il avait quitté Toulon, c'est lui qui avait toutes les cartes en main, il le savait. Restait à bien manœuvrer.

Dans la bibliothèque de l'université où je m'étais installé sur l'une des grandes tables, juste en dessous d'une petite lampe à abat jour de verre, je replongeais dans mes souvenirs. Cette place je me l'étais plus ou moins attribuée lorsque je faisais ici mes études et je demeurais toujours admiratif de cette architecture et de son environnement de livres.

J'avais une nouvelle fois fait le tour de ces grands couloirs qui prennent le nom de galeries dès l'entrée principale souvent close, où les grands hommes vous toisent du haut de leur érudition.

D'abord la galerie des lettres qui longe le grand amphithéâtre et vient au bout de quelques marches se planter en perpendiculaire de la celle de Robert de Sorbon, le fondateur. Sur la droite, elle s'ouvre sur la cour d'honneur et la chapelle, de l'autre côté elle permet d'accéder à la galerie Richelieu et à son amphi du même nom. Puis, sur la droite le secrétariat, quelques marches encore, la galerie Gerson et les deux parallèles que sont la galerie Claude Bernard et Jean Baptiste Dumas.

Aux étages, des salles de cours ou de travaux dirigés, pour la plupart au décor spartiate comparé aux boiseries des amphis du rez-de-chaussée. A croire que l'ascension dans les étages de cette université était inversement proportionnelle à l'acquisition du savoir.

Plus on montait plus on allait vers la décrépitude jusqu'à atteindre la coupole astronomique finissant les toits d'où depuis bien longtemps on ne lorgnait plus rien dans les étoiles.

Inversement et paradoxalement, les sous-sols lugubres auxquels on accédait par des marches taillées dans la roche abritaient à mon époque les sciences d'avenir, loties dans des lieux bien moins confortables que des caves.

Ce que peu de gens savent, c'est que la Sorbonne fut l'une des premières universités à croire en l'informatique bien avant que Apple ne naisse dans un garage et que Bill Fernandez, Steve Wozniak et Steve Jobs ne commencent leurs premières bidouilles.

L'époque des cartes perforées et des premiers ordinateurs bricolés qui s'incrustaient dans de petites salles voûtées où l'on avait du mal à tenir debout.

Des précurseurs avaient réussi à convaincre le doyen de leur affecter un lieu et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent dans les catacombes. On ne refusait rien, on donnait une chance, mais on devait se débrouiller.

Pourtant le boom informatique du début des années 70 allait se faire sans eux ou presque.

Une nouvelle fois, l'emprise américaine allait prévaloir, alors que j'avais connu dans les étroites artères de ce labyrinthe souterrain des petits génies bien français qui pouvaient en faire tout autant.

Mais d'un système déjà sclérosé, rien ne pouvait sortir de bon, aidé en cela par un archaïsme bancaire peu enclin à l'aventure.

Bizarrement le progrès est souvent entravé par des instances d'un autre âge devenues inadaptées du fait de l'accumulation des complexités qu'elles ont générées et dans lesquelles elles-mêmes se noient, paralysant ainsi les initiatives.

Je pensais à ma première entrée dans ce monument universitaire. En franchissant les portes de l'institution, on est un peu accablé ou alors énormément vaniteux.

On y pénètre par la place de la Sorbonne qui donne sur la Cour d'honneur, l'entrée principale étant réservée aux réceptions officielles ce qui donnait un lustre orgueilleux à ceux qui venaient renifler un peu de culture française.

Car notre pays, on le sait bien, détient la vérité absolue et en conséquence s'autorise à donner des leçons au monde entier, même si la terre est ronde grâce à l'alchimie des antiques et des Italiens, que la gravité fut dévoilée par un british en voyant tomber une pomme ou que les chiffres nous viennent des arabes.

Enfin bref, nous avons eu de grands hommes et si Descartes n'était pas venu nous dire « *je pense donc je suis* », nous en serions toujours à nous demander si « *nous sommes parce que nous pensons* ».

Voilà une chose capitale que d'en faire la différence, surtout dans les contrées où règne la famine.

D'autant que ce syllogisme incomplet, supposé ouvrir les portes du sens que nous voulons donner aux choses, diverge, comme le reste, au regard des interprétations expertes, faisant de nous les grands penseurs de l'inutile.

Alors, fort de cette érudition consistant souvent à couper les cheveux en quatre, nous continuons à éclairer le monde d'hier, tandis que nous subissons le réalisme anglo-saxon qui nous pique le présent, le futur et tous les marchés.

En tant qu'ancien, les portes me restaient ouvertes. Aujourd'hui il n'est plus question d'y pénétrer, sauf à être étudiant inscrit, pour cause de mise en place d'une « vigie pirate », preuve flagrante, en ces lieux, de notre fulgurance intellectuelle à savoir gérer nos différences dans l'attente de l'impact qu'aura notre philosophie « *au-delà des Pyrénées* ».

Il m'était venu à l'idée de reprendre contact avec un professeur m'ayant suivi lors de l'élaboration d'un mémoire de maîtrise puis de mon DEA. A l'époque il fut question pour moi de poursuivre jusqu'au doctorat mais les circonstances de la vie en décidèrent autrement.

J'avais besoin de conseils pour la mise en forme d'une étude demandée par l'un de mes clients.

Il s'agissait de trouver l'implantation idéale d'une usine qu'il avait l'intention de créer, chose qui correspondait à une partie de ma formation. La Sorbonne, à l'époque, était une manufacture d'idées.

L'entrevue avec mon ancien prof me fut bénéfique et il en profita pour me relancer sur mon doctorat avorté en me proposant de venir le terminer sous son égide.

« Vous savez bien que ce serait avec un énorme plaisir, mais vous n'êtes pas sans ignorer que j'ai suivi des études parallèles dans une Ecole supérieure de gestion et que j'ai ouvert mon propre cabinet de conseils ce qui ne laisse que très peu de temps pour me concentrer sur un travail qui nécessiterait un minimum d'assiduité »

Il n'avait pas trop insisté mais m'avait laissé entrevoir que les portes restaient ouvertes si d'aventure je changeais d'avis. L'idée avait suivi son chemin au point que je fus à deux doigts d'y donner suite.

Il était en effet l'un des rares spécialistes en la matière au point de donner des conférences un peu partout dans le monde, y compris aux Etats-Unis et au Japon. Être épaulé par lui pour cette épreuve couronnant un cycle complet d'études constituait un atout appréciable.

Pour l'heure, il m'avait conseillé de me replonger dans une littérature assez ardue traitant du sujet, me confia des polycopies de ses cours et me communiqua un ensemble de références qui me seraient utiles, tirées en grande partie des ouvrages que lui-même avaient écrits mais que je connaissais déjà par cœur.

D'un autre côté, le chemin de ma vie devenait rocailleux. Je ne savais trop pourquoi mais l'impression de me perdre de vue me serinait.

N'ayant que des contacts professionnels, mes illusions se confrontaient à une réalité beaucoup moins euphorisante.

Mes nouvelles relations, que je me convainquais de prendre pour des amitiés, me semblaient dès lors n'être liées qu'à des intérêts bassement matériels.

Chacun voulant tirer avantage d'accointances profitables, n'en résultait que fausseté et hypocrisie dans ces rapports entretenus par nécessité.

Engoncé dans des titres dont on m'avait affublé, j'étais devenu le jouet d'une caste pourtant bannie dès mon adolescence.

La suffisance, l'obligation des repas d'affaires où il était de mise de porter un masque de respectabilité, m'écoeuraient de plus en plus.

Autant d'ailleurs que cette autre obligation de faire apparaître tous les jours ce personnage que je fabriquais au fur et à mesure des besoins et qui devait s'intégrer aux forceps dans les interstices laissés entre les blocs établis.

Mes études avaient fait de moi un singe savant, mais ma propension à la déconne s'en trouvait muselée. De temps en temps je me laissais aller au plus grand bonheur de mes interlocuteurs, mais leurs réactions sonnaient faux.

Dans certains milieux l'insolence doit être canalisée, mesurée... On ne rit que de ce que l'on contrôle, mais pas trop pour éviter les vocations.

J'étais le vilain petit canard accepté par curiosité.

Par ailleurs, le pire n'était pas le travail en lui-même, mais cette perpétuelle confrontation avec une administration de merde, ce boulet permanent qu'il convenait de tirer.

Un poids mort dont on ne peut se débarrasser, un handicap au progrès, pénalisant tous ceux qui voulaient entreprendre.

J'en arrivais même à la conclusion que certaines lois ne devaient être faites que pour être contournées, surtout quand elles étaient nulles.

Toute loi, toute contrainte, tout empêchement trouve sa riposte. Ainsi de restrictions en parades on en arrivait à une prolifération de textes contournés, dont le contournement nécessitait à son tour l'élaboration de nouveaux textes.

Une démultiplication de tout et de son contraire qui finissait par paralyser le système, rogner les libertés en favorisant les passes droits et les injustices.

En parallèle, flottait un vent de jalousie derrière ces visages fourbes qui attendaient un faux pas de ma part.

Dans cette course effrénée aux affaires, j'avais délaissé Michel que je prenais pour un nase sans ambition. Il se cantonnait, à mes yeux, à des idées mesquines, moi qui de réussite en réussite commençais à construire un petit empire inattendu qui se bâtissait pourtant à des années lumières de mes idéaux premiers. Je reproduisais un système que je maudissais, appliquant des méthodes ayant déjà fait leurs preuves pour avoir conduit à des révolutions auxquelles, intellectuellement parlant, j'avais participé.

A quoi servaient tant d'années d'études pour ne pas savoir qu'il est difficile de vivre contre nature.

La tête prise par ces pensées, je me plongeais sans conviction dans les livres conseillés par mon mentor.

C'est là que je tombais par hasard sur un livre écrit par un américain qui voulait compléter, en s'y référant, les recherches de mon maître.

En tournant les pages pour avancer dans mes analyses et après avoir noté une série de calculs pour le moins intéressants, je tombais sur des documents intercalés entre deux feuilles.

Il y avait toujours profusion de ce type d'intrus, éparpillées un peu partout dans les divers recueils que l'on pouvait consulter.

Pour certains ils avaient servis de marque-pages oubliés par les lecteurs successifs.

Mieux valait découvrir ce type de choses que de voir, à même le livre, des annotations écrites sans vergogne par l'emprunteur du moment, ou des surlignages attirer l'attention sur des éléments

pas forcément en harmonie avec ses propres recherches, ou encore passer de la page 110 à la 118 à cause d'un prélèvement intempestif que le fainéant précédent avait décidé d'opérer.

Dans le cas présent il s'agissait de bien autre chose.

A chaque emprunt, une fiche nominative était remplie en double exemplaire, l'une pour le bibliothécaire, l'autre pour l'étudiant, permettant d'assurer le bon retour du bouquin sur les étagères, mais le manque de discipline n'aidant pas, il en résultait une fois sur deux que le bristol restait dans le livre et le livre sur la table.

Dans mon cas, on avait abandonné non seulement la carte d'emprunt mais aussi des papiers annotés.

L'écriture, me semblait familière avec ses lettres amples, rondes, ondulantes et ses mots dont chaque syllabe se trouvait séparée par un minuscule intervalle.

Une sensation de déjà vu.

Il s'agissait de notes, de références à des articles de journaux ou de revues spécialisées.

Mais à la lecture du nom inscrit sur la fiche, je n'en crus pas mes yeux.

Comment une telle chose pouvait être possible ?

Mon esprit soudain s'embrouillait.

Le document à la main, je continuais à surfer sur mes pensées car cette coïncidence, intervenue dans ces moments de doute, semblait incroyable et allait enfin me donner un espoir.

A force de marcher de travers, j'étais devenu boiteux. Quand on a mal à une jambe, le phénomène de compensation finit par raidir l'autre, le bassin se décale, la colonne vertébrale se vrille et tout le corps subit les conséquences du handicap d'origine, comme une gangrène qui prospère.

Pour la cervelle je pense qu'il en est de même.

Quand, par nécessité, on se force d'être celui qu'on n'est pas, n'est-ce pas la meilleure manière de se tordre l'esprit ?

Mes grands parents, qui venaient tout juste de fêter leur anniversaire de mariage après soixante années de vie commune, avaient-ils connu pareil embarras ?

Ce jour là, le soleil baignait la campagne et les monts de l'Emilia-Romagna sur les hauteurs presque inaccessibles de Modena.

En marchant on surplombait une terre pauvre, remplie de cailloux et d'herbes folles. Des oratoires de bois longeaient les chemins rocailleux et au détour se dévoilaient les fontaines que Joseph me faisait découvrir.

Chacune avait une histoire et mon grand père me les contait dans son patois italien que depuis mon enfance j'avais réussi à déchiffrer.

D'une voix calme il me parlait des aléas de son pays de misère qu'il avait fui, comme la plupart de ses congénères, tant à cause du fascisme que pour permettre, à ceux qui restaient, de pouvoir vivre de leurs maigres récoltes.

La terre ne pouvait plus nourrir tout le monde.

Ils rejoignirent alors ceux déjà installés aux quatre coins du monde.

Lui avait choisi l'Amérique. Détroit pour être précis et ses usines. Puis la guerre déclarée, il revint combattre pour les siens contre les Autrichiens.

Le conflit compta de nombreuses victimes et grâce à Dieu, il en revint vivant, mais le corps criblé d'éclats d'obus.

Bien loin des fastes que j'avais pu connaître, ce fut au milieu de ces champs, à l'abri du tumulte, dans le dénuement le plus total qu'il avait demandé la main d'une bergère aussi pauvre que lui. Pour toute preuve d'amour, il avait tendu vers elle son « *mazzolin di fiori* » méticuleusement cueilli dans les prés, juste avant de faire sa supplique de peur que les fleurs ne se fanent.

On n'a jamais vraiment connu leur date de naissance, ni celle de leur mariage, les enregistrements ne se faisaient que les jours où l'on descendait vers la civilisation, deux ou trois fois dans l'année.

En ce mois de juillet 1960 le vieux couple revenait sur ces lieux, 35 ans après leur exil, pour régler des affaires de famille auxquelles je ne comprenais rien.

J'avais 10 ans d'insouciance.

Comme rien n'existait d'essentiel en dehors de ces pauvres tractations, nos promenades avec Giuseppe se multipliaient, lointaines et variées. Le crépuscule tombant, nous revenions au village pour faire une pose dans le petit café et boire une limonade.

Dans la fraîcheur du soir les lucioles éclairaient la nuit et les silences que nous partagions valaient bien tous les discours d'amour réciproque.

Mon grand père, assis à mes côtés, dur comme un roc, suffisait à mon bonheur. De temps à autres il tirait sur son « *nina* », la braise faisait luire le bout de son nez et avec son sourire poupon, de quart d'heure en quart d'heure, il montrait du doigt quelque chose d'invisible en me parlant de la vie avec beaucoup de philosophie. Un cadeau au quotidien.

Je repensais avec nostalgie à ces instants simples et merveilleux. Pourquoi ?

Pourquoi vouloir posséder toujours plus ?

Un système fabriqué pour user, de sorte que la lassitude finisse par convaincre de rester des moutons pour ne pas être emmerdé ou alors on devait enfreindre les règles.

Pourtant, Joseph répétait souvent « *meglio un giorno da leone che cento da pecora* ».

Ce n'était pas pour de l'argent qu'il voulait être fort, mais simplement pour être un homme.

N'avoir que l'essentiel, donc ne rien avoir à perdre du superflu, constituait pour lui un gage de liberté dans le respect de soi.

Seul l'amour importait, comme un trésor inexpugnable exonéré de taxes. La seule chose qu'il possédait vraiment et qu'il dépensait sans compter.

Il voyait juste, je n'ai jamais été aussi libre et insouciant qu'en ne possédant rien de l'inutile dont je m'encombrais.

La véritable prison je l'avais construite moi-même, m'y étant assigné par des engagements, des risques qu'en plus je n'avais pas eu obligation de prendre dans un monde pipé.

Lâchant mes pensées, mes yeux revenaient à nouveau sur le document tenu entre mes doigts.

Comme une incitation, une confirmation de mettre en pratique l'idée qui s'encastrait en moi : Celle de tout envoyer péter.

Car la personne ayant récupéré provisoirement ce livre n'était autre... qu'Isabelle !

Sauf qu'elle eut un homonyme écrivant de la même façon, le doute ne pouvait subsister.

Le passé qui me tourmentait venait de me rattraper de façon inattendue. Une douce ambiance m'enveloppait d'un manteau protecteur, me mettant à l'abri des adversités, des errances de ma vie et des crétins ambitieux que je subissais tous les jours par obligation.

Je passais dans une autre dimension où n'existait que le bonheur de vivre libre. Je devenais inatteignable. Soudain tout devenait peanuts.

De ne pas avoir compris ça plus tôt, me révoltait contre moi, contre la société, contre le système de merde et ça me rendait fou. J'avais volé ma vie pour une illusion.

Encore jeune, je me sentais capable de tout sauf de demeurer écartelé entre deux mondes dont l'un devenait à mes yeux d'une nullité affligeante.

Et puis, ce perpétuel report d'une décision suite aux flashes périodiques qui m'électrisaient au souvenir de cette période bénie, je pouvais dès à présent le transformer en action immédiate.

Il était temps de tout envoyer chier.

Je n'avais rien oublié de notre histoire, mais revenir en arrière était-ce possible ? Voilà une question pour le moins absurde tant que l'on n'a pas essayé.

Vivre de cette incertitude devenait lancinant. Car l'incertitude est ambivalente. C'est une eau trouble dans laquelle nagent nos peurs, nos illusions et nos espoirs. On ne sait rien sans aller voir.

J'avais pourtant peur de regretter cette période de doute qui me tenait lieu de planche de salut.

"Je préfère le désespoir à l'incertitude" disait Sartre. Va pour le désespoir.

Les papiers glissés dans l'une de mes poches, je restituais les livres empruntés et sortis de la fac en quête d'informations sur les fameux articles de journaux.

Avec une grande excitation je visitais les éditeurs, majoritairement parisiens et réussis non sans mal à me procurer

la plupart d'entre eux. Certains étaient signés par un ancien ami de fac : Paul Sernine !

« Comment pouvait-il y avoir un lien entre tout ceci ? »

Deux jours plus tard je revenais à la fac pour interroger le service administratif qui jouxtait le bureau du doyen.

La secrétaire à ma grande surprise, toujours la même depuis mes années d'étude, me reconnut.

Après un échange de politesses et d'informations sur l'avancement de nos vies réciproques, j'en venais au sujet qui m'amenait.

Pouvait-on savoir si des étudiants dont j'avais les noms, avaient suivi des cours entre ces murs illustres les mêmes années que moi ?

Pour éviter d'attirer l'attention en focalisant la recherche sur une seule personne, je donnais plusieurs noms dont celui de Paul et d'Isabelle.

Les retrouvailles chaleureuses avec la secrétaire devaient faciliter les recherches et c'est avec une énorme bienveillance que j'obtins les informations.

Concernant Paul, aucune surprise, mais j'avais un gros doute concernant Isabelle. Je terminais ma requête par son nom.

Au travers de fiches consultées, la secrétaire authentifia sa présence en rajoutant qu'Isa avait obtenu une partie de ses diplômes la même année que moi.

J'étais complètement bouleversé, me remémorant son départ pour les Etats-Unis.

Comment pouvait-elle se trouver en même temps ici et pourquoi ne l'avais-je jamais rencontrée, ne serait-ce qu'entrevue ?

La secrétaire perçut mon émoi au point de m'en faire la remarque.

« Ah ! Voilà quelqu'un qui a du compter pour vous ! Une brillante étudiante en lettres vous savez ! Elle est revenue à plusieurs reprises nous rendre visite... »

Comme je ne disais rien mais que ma tête passait par toutes les émotions, elle rajouta :

« Vous voulez son adresse ? »

« Je veux bien... si c'est possible !? »

« Je ne vois pas de problème à essayer de vous rendre heureux ! »

Elle écrivit l'information sur un bout de papier.

Je déclanchais un sourire qui devait en dire long car elle me le rendit non sans une pointe de malice.

« Villa myosotis Le Faron – Toulon »

« Merci bien ! Je dois continuer mes recherches. A bientôt peut-être... »

« Quand vous le désirez. Vous connaissez le chemin n'est-ce pas ! Ce sera toujours avec plaisir »

Je retournais m'installer dans la bibliothèque.

A peine assis, mon esprit me déposait sur le chemin menant à la grande grille pour y retrouver les cerbères qui m'empêchaient d'entrer.

Les poils se hérissaient sur ma peau.

Certes, rien de nouveau sur son adresse qui depuis ne devait plus être la bonne, mais je tenais une piste.

Retourner sur Toulon me paraissait ridicule. Après toutes ces années...Mais pourquoi pas ?

Sauf que j'étais devenu un gros con au langage surfait, aux idées dénaturées par l'orgueil. En résumé, comme le chantait Sardou, *il y avait longtemps déjà que je ne m'aimais plus !*

Comment pourrait-elle à nouveau s'enticher d'un type de merde qui ne parlait que business, challenge et autres conneries de ce genre ?

Pour me situer dans mes relations, je repensais à mes dernières entrevues avec Michel.

Nous ne vivions plus dans le même monde. Mon pote m'avait gentiment renié.

Lui me parlait de nature, d'écologie, des capitalistes et de leurs conneries.

Moi j'y allais de mes contradictions.

Il votait à gauche, écolo pour être précis, moi je votais à droite et défendais le patronat dans les instances duquel on m'avait intégré.

Je ventais avec agressivité les vertus du libéralisme avec des mots savants qu'il ne voulait même pas entendre.

Lorsque l'on se quittait, il m'embrassait avec affection comme s'il me pardonnait d'être aussi con.

Je devais être d'autant plus ridicule que je cumulais Mercedes dernier cri, villa somptueuse, amis bien placés, maîtresses, bref la panoplie complète du parfait connard.

Notre amitié ne subsistait qu'au regard du passé.

Nos voies séparées, chacun avait ramé à sa cadence.

J'avais pris une énorme avance, du moins c'est ce que je croyais, mais tandis qu'il descendait, tranquille au fil de son destin, nous nous sommes bizarrement croisés le jour où, de mon côté, je tentais de remonter le courant à la recherche de mon bonheur perdu.

Je sais qu'il a fini par aller plus loin que moi car, malgré tous mes efforts, je ne suis jamais arrivé dans aucun un port. Lui oui.

Il continuait de m'aimer et je ne voyais rien.

Je l'avais sacrifié à ma vanité au point de ne jamais l'avoir sollicité ni le faire participer aux heures mémorables ou glorieuses de ma vie, lui préférant mes rencontres de pacotille que je mettais sur un piédestal, les considérant comme tuteurs de mon ascension alors qu'ils allaient me lâcher à la première occasion.

Ce jour là je pensais ne jamais m'en remettre.

Etait-il trop tard... ? Pour tout ? Comment redevenir celui que j'étais ? Aujourd'hui, sali, abîmé, méconnaissable, *I'm just haft the man I use to be.*

Isabelle aurait-elle réussi à canaliser mes errances ? Personne ne pouvait l'affirmer, personne ne le saura jamais.

Le constat que je faisais ne pouvait demeurer sans conséquence.

Il fallait trouver une issue, sachant n'obtenir aucune aide, aucune approbation.

Trop d'intérêts, trop de capitalisation déposés sur mes épaules, inconvénient d'être devenu un investissement rentable.

En même temps, je sentais monter quelque chose de sournois, *un je ne sais quoi* qui me tourmentait.

Un besoin d'aide ? Mais sur qui pouvais-je compter ?

Quand on en arrive là, on prend conscience d'avoir perdu ses vrais amis.

Et puis me revenait un film de 73, « *Mon nom est personne* » et cette fable un tant soi peu philosophique racontée par Terence hill à Henri Fonda autour du billard.

Cui cui, cui cui ! Une vache, voyant un oisillon tout apeuré tombé du nid, se retourne et dépose sur lui une énorme galette de merde pour le mettre à l'abri.

L'oiseau presque étouffé finit par sortir la tête et continue : Cui cui, cui cui !

Passe par là un coyote qui le sort méticuleusement de sa bouse, le nettoie puis... lentement... le fait descendre dans son gosier et le dévore.

Moralité : Ce n'est pas celui qui te met dans la merde qui te veut le plus de mal et ce n'est pas celui qui t'en sort qui te veut le plus de bien.

Mais dans tous les cas, quand tu es dans la merde, ferme-la !

Combien d'heureux allais-je faire ? Il y aura toujours quelqu'un qui m'aura trouvé bizarre, quelqu'un que j'ai gêné, quelqu'un qui va profiter de mon désarroi pour me faire la peau.

Je ne savais pas qu'il était déjà trop tard.

Aveugle, partagé entre le besoin d'une glorieuse fuite en avant et celui d'une quête de sérénité, j'avais oublié les coyotes qui rodent.

Voilà des années que j'étais parmi eux, sans le savoir, les prenant par confort pour des amis.

Mais une concomitance de situations allait me les faire connaître sous un tout autre jour avant que je ne plonge dans l'abîme.

Un monde bien différent que celui imaginé au début, non qu'il ait changé, mais mon regard l'appréhendait sous une autre perspective, un monde réel où explose la nature humaine dans toute son horreur.

Je revenais à moi, toujours assis à cette table

Mon cœur battait fort, l'adrénaline montait en moi.

Je devais décider, agir, en fait rien pour me déplaire.

Je fermais les livres.

Il était 11 h 30.

Je me dirigeais vers la bibliothécaire pour rendre les ouvrages puis sortis prendre un repas chez l'auvergnat, au bas de la rue Monsieur le Prince, qui me revoyait des années en arrière, en étudiant fauché venu prendre place dans ce petit restaurant où le repas ne coûtait presque rien.

En mangeant, je repensais à mes années d'études, à Julie, aux enfants que j'adorais. Eux n'avaient rien demandé à personne pour se retrouver plongés dans cette galère.

Tout allait de travers. Qui pouvait comprendre ?

Et puis cette accumulation des regrets la devais-je à Isabelle où à la perte de mon insouciance ?

Il fallait que je sache.

Le lendemain, lorsque l'avion atterrit à Hyères, il devait être 14 heures.

Mon déplacement devant se prolonger une semaine, je n'avais prévenu personne de mon retour donc personne n'était venu me chercher.

Je ne savais d'ailleurs pas pourquoi j'avais agi ainsi. Une pulsion. J'avais les mains libres.

J'appelais un taxi et me fit conduire direct au Faron.

Sur place je demandais au chauffeur de m'arrêter à une distance respectable du chemin qui menait aux grilles de la villa.

Le véhicule reparti, je flânais en direction de l'impasse, hésitant avant d'emprunter le parcours de mes 18 ans.

Aucun vigile ne bloquait l'entrée, je m'approchais mais fus contraint de me jeter en arrière.

Un énorme chien noir aux babines retroussées venait de poser ses grosses pattes sur les fers forgés avec un grognement significatif.

De l'autre côté aucun signe de vie, les volets fermés.

Je cherchais une sonnette quand une porte s'ouvrit pour laisser passer une femme d'un certain âge qui, venant à ma rencontre, parlait avec un léger accent britannique.

« Vous désirez quelque chose ? C'est une propriété privée à partir de l'entrée du chemin là bas ! »

Mon cœur se mit à battre la chamade à l'idée que j'allais avoir des nouvelles d'Isa mais au fur et à mesure que la dame avançait, mes moyens s'effondraient au point que lorsqu'elle fut à ma hauteur et alors que le chien continuait d'aboyer en évacuant une quantité impressionnante de bave blanche, je fus dans l'incapacité d'articuler le moindre mot.

De cet émoi j'en fus le premier surpris.

Rien ne me faisait peur en temps ordinaire, j'avais l'habitude de faire des discours éloquentes sans me laisser impressionner une seule seconde, je pouvais tenir tête à un troupeau de contradicteurs, mais là, j'étais complètement paralysé.

J'aurais préféré, limite, me fritter avec les sbires de l'époque mais je n'expliquais pas mon attitude et ma réaction de l'instant. Etais-je encore à ce point amoureux de la princesse du château ?

« Monsieur ? Si vous ne partez pas, je vais être dans l'obligation d'appeler la police ! »

« N'en faites rien madame, je me suis tout simplement trompé de chemin et j'en suis désolé »

Elle se rendit compte que je n'allais pas bien. Je n'avais rien mangé de la journée et je faisais certainement une bonne vieille crise d'hypoglycémie. Mon cœur battait fort et des sueurs froides commençaient à perler sur mon front.

Un léger vertige me fit m'appuyer contre la grille et le chien qui venait de changer de place menaçait la main qui me tenait debout.

« Ca ne va pas monsieur ? »

« Ca va aller ! »

« Vous voulez boire quelque chose ? »

« Un peu de sucre si vous avez ! »

Elle calma le molosse, le fit entrer dans une sorte de buanderie donnant sur l'un des côtés de la maison et d'une clé qu'elle gardait dans sa poche ouvrit la grosse serrure du lourd portail de fer.

« Venez, suivez moi »

Je lui emboîtais le pas. On gravit quelques marches pour se retrouver dans un vestibule assez large et la gardienne me fit pénétrer dans une pièce du rez-de-chaussée, une sorte de cuisine d'appoint.

Elle sortit d'un placard quelques morceaux de sucre et des biscuits. J'en avalais quelques uns, alors qu'elle me priait de m'asseoir tout en versant du jus d'orange dans un grand verre avant de me le tendre.

Au bout de quelques minutes, mon visage avait du se transformer car elle s'empressa de me faire remarquer :

« Oh, ça à l'air d'aller mieux ! Vous reprenez des couleurs ! Ca vous arrive souvent ? »

« Certainement la fatigue... Et puis je n'ai pratiquement rien mangé depuis hier midi ! »

« Vous voulez d'autres gâteaux pour la route ? »

« Non, je vous remercie, je vais tenter de faire un bon repas dans un restaurant de la ville... »

« Pourquoi être venu vous perdre par ici ? »

« Je vais vous parler franc madame. Je suis en fait venu prendre des nouvelles d'Isabelle ! »

Elle resta interloquée. Sur son visage se lisaient les remords d'avoir peut-être laissé entrer un importun.

« Mais, qui êtes vous ? »

« C'est une longue histoire. Je l'ai connue au lycée, il y a pas mal d'année et je me demandais ce qu'elle était devenue »

Je reprenais mes esprits et le fait de commencer à me dévoiler me donnait un peu plus d'assurance.

« Oh, elle n'est plus ici !... Elle est devenue une grande journaliste et s'est installée.... »

Elle s'arrêta net pour me dévisager avec une insistance qui me mit mal à l'aise. Elle disparut dans une pièce voisine et en revint avec une photo qu'elle regarda avec un air pincé. Ses yeux faisaient des va-et-vient entre le cliché et mon visage.

« Vous n'allez pas me dire que vous êtes cette crapule ? »

Je restais coi.

« Une crapule ? Qu'elle idée ? »

Elle me tendit une photo d'Isabelle et moi immortalisés sur la plage du Mourillon.

« Elle a gardé ça ? »

« Vous êtes un vaurien ! Vous n'avez pas honte ? Vous l'avez laissée tomber... Elle a été malheureuse pendant des années et vous venez aujourd'hui remuer tout ça et prendre de ses nouvelles ? Vous ne manquez pas d'air ! Vous avez de la chance que son père ne soit pas là. Il vous aurait certainement corrigé ! »
J'étais anéanti.

« Mais madame, vous ne savez rien ! Vous ne savez pas.... »

« Foutez le camp où je vais chercher le chien et j'appelle la police ! »

Je me levais, tentant de la calmer, mais rien n'y faisait. En quelques coups de poings sur mes bras, elle me chassa de la maison, me suivant jusqu'au portail qu'elle referma en tournant la clé de la grande serrure. Pendant que je m'éloignais elle criait au travers de la grille.

« Ne remettez jamais plus les pieds ici, c'est compris ! »

En sortant du chemin je réalisais ma nullité de n'avoir même pas imaginé cette réaction pourtant prévisible et naturelle.

Pour eux, tout était resté en l'état.

Je n'avais jamais donné de nouvelles ni fourni d'explications et il m'avait suffi de décider de la revoir pour que tout s'efface et que l'on m'attende les bras ouverts.

J'étais seul à savoir que tout était allé de travers. Isabelle en restait au stade d'une trahison. C'est elle que j'aurais du voir. Quelle idée de nase d'être venu ici !

Mais pendant que je buvais mon jus d'orange, mes yeux avaient été attirés par une photo agrandie de son père en compagnie d'une personne que je ne connaissais pas.

Sur le mur, derrière eux, deux tableaux aux traits verticaux me firent presque avaler de travers.

A s'y méprendre, deux huiles du peintre Buffet que je connaissais bien. Des copies ? Où alors que faisaient-elles là ?

Rue Mr Le Prince

Soutenu par Eric, je m'effondre dans le fauteuil, le cerveau pris dans un étau qui en aurait chassé toute la substance pouvant le faire fonctionner.

Mon protecteur me donne un peu de cognac après avoir trouvé une bouteille trônant sur une étagère. Moi qui ne bois jamais d'alcool, il doit user de formules alambiquées pour me faire comprendre tout le bien que je vais tirer de la prise de ce breuvage magique qui se transforme, au fur et à mesure des explications, en médicament breveté.

Passé le premier goût suave, le liquide qui dévale la pente de mon estomac me déchire l'œsophage avant qu'une brûlure n'envahisse ma poitrine et les profondeurs de mon ventre.

Super !! Si le côté médicamenteux reste à démontrer par contre le produit devrait servir à la confection des cocktails Molotov.

C'est une boisson d'homme fais remarquer Eric en siphonnant une grosse goutte au goulot de la bouteille.

Sa désinvolture me déconcerte.

En toussant le feu qui envahit mon corps je finis par lui dire :

« Au lieu de te saouler, tu vas donc m'expliquer ? Paul, un ennemi de Brendan ? Mais c'est ahurissant voyons ! Et puis les cartons... Ses archives, pourquoi tout ce cinéma ? »

« Isa, calme. Mon père m'a demandé un coup de main dans cette affaire et... »

« Ton père ? »

« Oui... Guerchard ! »

Je me lève d'un bon, c'en est trop.

« Tu es le fils du commissaire ? »

« Non de l'inspecteur... Le commissaire, c'est moi... Et si tu es encore capable de supporter les bonnes nouvelles, je suis aussi un *très bon* ami de ta sœur Margareth ! »

Les mots grossiers déferlent, pas trop mon style, mais là il faut que j'évacue.

« Zut, crottes, Hmmm... zizi, et quoi encore ? Je vais être grand-mère et je n'en sais rien ? »

« Vas savoir... Pt'être ben tata... »

J'éclate de rire. Les nerfs sûrement. Mes yeux se mouillent. Face à moi un superbe male pouvant devenir mon beau frère et moi en tata gâteau, en vieille quoi, émissaire de la déchéance complète des vieilles filles fêtant les *catherinettes*, cette outrageante punition.

Mais je reviens très vite aux réalités qui effacent le malaise. L'horrible mort de Paul, un ami de vingt ans, me tourmente et me fait perdre tout espoir. Comment récupérer ses dossiers pour que survive son livre ?

Tout me tombe dessus en même temps, comme une douche écossaise censée activer la circulation mais qui a pour effet de me coaguler le sang.

Je n'ai de ma sœur que des nouvelles épisodiques. Souvent en déplacement, c'est moi qui appelle. La dernière fois, il y a quelques jours, je lui parlais de mes délires et pourtant elle ne m'a rien dit.

Eric me ramène sur terre

« Isabelle, il nous a fallu agir vite. Tu es en danger maintenant que Paul n'est plus là... »

Je ne comprends rien.

« Mais si Paul est mort d'où viendrait la menace ? »

« Paul s'est certainement fait acheter. Il voulait récupérer les derniers éléments en se servant de toi ».

« Comment ça ? »

« Ceux qui tirent les ficelles pensent que Brendan les détient toujours. En te faisant reprendre contact avec lui, tu pouvais les mettre sur une piste. Or, tant que le piège fonctionnait, ils pouvaient espérer. Aujourd'hui cette option est morte avec Paul. Il ne leur reste plus qu'à s'en prendre à ceux qui détiennent des informations ».

Je ne comprends toujours pas pourquoi, depuis 76 où sont sortis les documents concernant mon père, on puisse encore s'intéresser à cette affaire

« Paul aurait trahi tout le monde...? »

« Réfléchis. Il connaissait toute l'histoire et possédait toutes les pièces du puzzle, sauf ces fameux documents qui lui manquaient. Quant à ses motivations, tu le connaissais mieux

que moi. Les possibilités sont multiples... Le fric, un scoop, je ne sais pas »

« Mais quelque chose cloche Eric : Pourquoi alors écrire un livre sur Brendan ? »

« Un chantage peut-être... Un prétexte pour récupérer toutes les pièces. »

« De ce que j'ai lu, ce livre est troublant. Il y a des allusions à des malversations, mais beaucoup de choses m'échappent »

« Sais-tu que ton ex petit ami est à l'origine du vol des documents qui concernaient ton père ? »

« Paul a essayé de me le faire comprendre. C'est impossible ! Vous débloquez ! Comment imaginer une chose pareille ? »

« J'ai mené une enquête, on t'a tenue à l'écart mais aujourd'hui il faut que tu saches. Il me narre toute l'histoire, enfin du moins je le crois, ignorante encore de l'épilogue stupéfiant qui devait intervenir quelques mois plus tard. J'en profite pour lui demander ce qu'est devenu mon amour. Eric hésite. Je ne comprends pas le long silence qui suit, puis il finit par répondre : Je ne sais pas, enfin... c'est compliqué, il vaut mieux que je t'explique tout ça plus tard »

« Qui a fait parvenir les documents qui ont sauvé mon père ? »

« Aucune idée en vérité. On sait seulement que Brendan les a volés. Ensuite Marc serait à l'origine de tous les tracas »

Il me raconte qu'une partie a disparu lors de son escapade en 68, que certains éléments ont réapparu au milieu des années 70 et qu'aujourd'hui l'affaire recommence.

« Qui les remet en circulation ? C'est un mystère ».

« Ce salop de Marc. Sais-tu qu'il a essayé de me séduire et qu'à cause de lui je n'ai jamais pu rejoindre mon amour ? Alors comment a-t-il pu le retrouver ? »

« Nous n'en savons rien. Mais si c'est lui qui est à l'origine de cette merde, les ponts sont désormais coupés avec Paul ».

« Je n'ai trouvé que des allusions dans son livre, mais les documents pourraient nous en apprendre d'avantage ! »

« Ils sont à l'abri. L'affaire s'est jouée à peu de chose »

« Il faut que je les lise ! »

« Aucun problème. Mais je dois d'abord te mettre en sécurité »

« En sécurité ? Mais où ? »

« Dans le Berry »

« Dans le Berry ? »

« Oui, on t'a dégoté une petite maison isolée du côté de Lignièrès, à une quarantaine de kilomètres au Sud de Bourges. Deux heures, deux heures et demie de Paris. Hors de question que tu retournes chez toi. Je m'occupe de rapatrier ton nécessaire et ta sœur ira te rejoindre ».

« Mais enfin Eric, c'est grave à ce point ? »

« Ne discute pas. C'est la seule solution ! »

« Mais pourquoi tout ce cinéma ? »

« Je ne peux rien te dire pour l'instant... Question de sécurité ».

L'inspecteur Guérard se pointe le lendemain, juste avant mon départ de Paris.

Il nous invite dans un petit restaurant discret de la montagne Sainte Geneviève, à deux pas de la garde républicaine presque au bout de la rue Mouffetard.

Une fois installés, il s'adresse à Eric avec un sourire plein de malice.

« Alors, mon fils tu ne vas pas maintenant t'amouracher de la sœur ? »

« Papa, tu ne vas pas commencer ? »

« Tout est ok ? C'est pour aujourd'hui ? »

« Tout est ok ! »

« Bon, Isabelle, silence radio jusqu'à ce qu'on vous fasse signe, promis ? »

Le père d'Eric, personnage stoïque et calme, aidé par une haute stature en impose au point qu'il paraît bien compliqué de le contrarier.

« Il faudrait quand même m'expliquer ... Les cartons... Vous étiez au courant ? »

« Il va falloir patienter jeune fille. Chaque chose en son temps. Si vous êtes futée, comme je le pense, vous ne tarderez pas au fil de vos recherches à trouver une grande partie des réponses à vos questions, d'autant que je compte sur vous pour me dévoiler ce que j'ignore encore à ce jour »

« Dites-moi une seule chose, avant que je meure idiot ».

« Allez-y ! »

« Comment pouvez-vous croire que Paul se soit réellement suicidé ? »

Echange furtif de regards entre père et fils.

« A la fin du livre que vous allez rédiger, si vous n'avez toujours pas compris, je vous livrerai la solution, mais pas avant. C'est pour vous éviter les préjugés et les conjectures »

« Comment savez-vous que je vais écrire un livre ? »

Guerchard se met à rire.

« Je suis flic, je sens les choses... C'est une évidence, vous n'allez pas en rester là ! »

Le repas se poursuit sur des discussions anodines dont je n'arrive plus à démêler les sous-entendus.

Les oeillades entre Eric et son père restent les seuls indices auxquels je peux me raccrocher mais les phrases évasives et les échanges complices ne m'apportent rien de concret.

Quand nous en sommes à prendre le café, le colosse tourne son visage dans ma direction.

« Avant de nous quitter, je vais quand même vous faire une petite démonstration ».

Un signe au patron, certainement prévenu, ce dernier arrive aussitôt avec une petite trousse.

Guerchard en extirpe une bobine de fil à coudre, une aiguille, un rouleau de scotch et une petite lame fine.

Avec une adresse inattendue au regard de la taille de ses mains et de l'épaisseur de ses doigts, il fait passer le fil dans le chas, en déroule un bon mètre et demi, puis se levant, s'approche de la porte d'une réserve toute proche pour en retirer la clé.

Par le trou de la serrure, il introduit l'aiguille qui doit lentement descendre de l'autre côté. Arrivée en bas et laissant un peu de mou, il scotche sur la serrure la partie du fil restée entre ses doigts, puis se penchant, à l'aide de la fine lame qu'il passe en dessous de la porte, il fait venir à lui l'aiguille qu'il retire du fil pour y accrocher la clé à l'aide d'un petit noeud savant.

Il pousse alors la clé par-dessous la porte et tire sur la partie du fil resté collé au niveau de la serrure.

Pour nous faire comprendre le système, il entrebâille la porte et nous voyons la clé monter, monter, jusqu'à hauteur de la

poignée. Là, il donne de l'extérieur quelques petits coups secs, puis à l'aide de la fine lame, il fait glisser la clé dans la serrure.

Je reste ébahie par son adresse, mais il fait encore mieux.

Il retire la clé toujours attachée au fil, la repositionne juste derrière la serrure et cette fois, sans s'aider de la lame et en tirant simplement par saccades, il la fait à nouveau pénétrer dans le trou.

Puis, comme un prestidigitateur, par une dernière manipulation, en tirant le fil vers le haut il le détache de la clé.

En revenant s'asseoir, il me regarde avec un large sourire.

« Voilà ! Question d'entraînement, de doigté et surtout de confection du nœud ! »

« Et vous croyez... ? »

« Que cela ne fonctionne qu'avec ce type de serrure d'intérieur, oui ! »

« Ce qui veut dire... ? »

« Que *Tout est possible à celui qui sait et rien à celui qui ne sait pas... Sauf à se perdre en supposition* ».

Je reste silencieuse car de toute évidence il veut rajouter quelque chose.

Ménageant son suspens, l'immense policier me fait une série d'autres réflexions non moins surprenantes.

« Voyez-vous, ceci est une option... Mais, il y a cette deuxième clé... Le fait que Paul était droitier, le foutoir dans le salon...

Alors jeune princesse attendez la fin de votre roman et vous verrez *qu'il ne peut y avoir dans cette affaire qu'une seule solution* ».

Inutile d'insister. Je n'obtiendrais rien de plus. Je prends donc ces dernières paroles comme un appel du pied pour me mettre rapidement au travail.

Je me retrouve donc dans le Berry habillé d'automne.

Dans l'attente de Maggie, je visite cette région féerique, pour moi encore, *belle inconnue*.

Le pays des sorcières. On se trouve à deux pas de Rezac qui semble en être l'épicentre.

Les esprits me seront-ils favorables ?

En arrivant ici, j'ai tout d'abord appris qu'on se chamaille pour délimiter les contours de ce pays enchanté du Grand Meaulnes et de George Sand car pour les puristes, la région chevauche plusieurs départements, sans pour autant les intégrer dans leur totalité.

Le Nord de l'un, le sud de l'autre, n'est pas berrichon qui veut. Ses territoires sont des bocages, des châteaux disséminés un peu partout, des paysages bucoliques aux confins du Cher et de l'Indre englobant la forêt de Tronçais, Epinay le Fleuriel avec l'école d'Alain Fournier, la maison de Nohan, le canal du Berry qui court sous les frondaisons, Ayné le Vieil aux arbres millénaires, Culan et sa forteresse rugueuse et bien d'autres merveilles.

Aux fêtes médiévales, on y croise les soirs d'été les preux chevaliers du château du Plaix, les Ducs, les rois, Louis XI né au palais épiscopal de Bourges qui veille encore au bon acheminement de ses plis en surveillant les entrées et sorties d'un bureau de poste aux pierres de taille digne d'un château fort.

On y entend les ruisseaux courir, au son mélodieux de minuscules cascades sautant par-dessus les pierres. Spectacle de la nature, sans pareil, rappel d'un passé qui vous reconstruit, qui vous rend humble à la vue du travail des champs que perpétuent des géants aux mains calleuses.

On y danse encore la bourrée qui, à coups de sabots, semble écraser les esprits maléfiques. On y fête les saisons, on défile aux comices comme au temps de Flaubert. Les hommes y sont encreés, rudes, leur colère est sourde mais tenace.

Leurs rares escapades se lisent sur leurs monuments aux morts. Les listes sont longues, disproportionnées. Plus ici que dans les grandes cités, on prend la mesure de ce que furent les chagrins et les absences.

Certains vivaient là, sans s'être une seule fois évadés, faute au bétail, faute aux saisons.

Quand les trains proposèrent enfin un grand voyage, la destination sonna comme un clairon :

Le front !

Les champs se sont vidés, le bétail est resté sans maître le jour où on leur promit un rapide retour, une formalité en somme.

Et puis les moissons sont passées.

Ici on attendait les lettres sans savoir que là bas, sur des champs autrement labourés, tels des dormeurs du val, le fils, le frère, l'amant, le père, autrement retournés par de funestes faneuses, fermaient doucement les paupières, voyant défiler au travers de leurs cils maculés de sueur et de boue, les paysages de printemps, les blés en herbe, les sources claires et les visages familiers de la mère, de la sœur, de la maîtresse, des fils orphelins et des amis de toujours.

Ils leur ont dit adieu par un dernier soupir emporté par le vent, sans ne savoir jamais si ce message d'amour leur parviendrait un jour. Ils partaient simplement, anonyme, avec pour peine la certitude de manquer.

On prend ici la mesure de ce que fut la déshérence en lisant sur ces pierres des noms répétés jusqu'à cinq fois, différenciés par leur petit nom, Léon, Charles, Louis... Autant de familles décimées, autant de bras enlevés aux labeurs. Après les avoir sacrifiés, l'Etat s'est empressé de récupérer l'héritage. Ben oui, il n'y avait plus personne pour le recevoir...

On a mis sur tout ça un mouchoir encore humide de leurs larmes. Pas eux, bien sûr, mais ceux que l'histoire dérangeait. Ces experts qui croyaient déjà leurs thèses imparables, que les murs étaient solides, les lignes infranchissables. Ces hypocrites qui vous parlent des guerres justes, juste parce qu'elles leur vont bien. Ces généraux de merde, à l'abri de leur science et de leur quartier, consultant des cartes pour envoyer au casse pipe des générations complètes. Alors quand il y eut les premiers morts, on leur fit oublier les motifs pour lesquels ils faisaient cette sale guerre, il fallait maintenant les venger. Quel bel objectif !

Mon Brendan, je suis ici grâce à ou à cause de toi.

Assise au bureau je tente d'écrire quelques lignes et par moment en redressant la tête j'admire au travers de la fenêtre un paysage qui m'émerveille.

Ici, c'est le pays du recueil, de la paix de l'âme, de la méditation au milieu de champs verdoyants tachetés du blanc des bœufs qui y paissent.

Dans le parc veillent les grands chênes, les hêtres et au loin les forêts obscures scintillent aux mille couleurs de surface.

Des oiseaux habitent chez nous et chantent pour quelques miettes de pain, des chats qui n'appartiennent à personne rodent un peu partout à l'affût du mulot qui fera leur repas. Le chevreuil sans vergogne mange l'écorce de l'arbre et le pivert en teste le son. L'invisible coucou, la fauvette, la grive, la huppe, la mésange décoorent les bouchures, puis lorsque la nuit se pose, la voûte céleste, qu'aucune lumière terrestre ne vient plus perturber, fait alors rayonner ses étoiles.

As-tu déjà ressenti cette impression de vertige, allongé dans les herbes au milieu des grillons qui accompagnent la valse du ciel ?

Ici le temps n'a pas de prise.

Mais avant d'oublier, il me faut te narrer ma récente et émouvante journée.

Lors de la visite d'un château, dans l'une des salles, des cadres suspendaient de vieilles photos de famille. L'une représentait un jeune militaire et sa vision me tiendra longtemps.

Son visage renvoyait une infinie bonté, en opposition à cet habit hautement symbolique dont il ne semblait pas se prévaloir mais juste s'accommoder. Dans ses yeux une sorte de fatalité, un abandon, une impuissance face au destin qui l'attendait et dans son sourire émouvant, la troublante résignation de celui qui devine un avenir sans avenir. Une anticipation de son sort, sans illusion. Un condamné qui vous prend à témoin de son inéluctable rendez-vous avec la mort. Au bas de la photo, deux dates, celle de sa naissance et celle de sa mort entre les deux on comptait seulement vingt deux ans.

Il m'a pourtant redonné la force, à la l'unique pensée d'être toujours vivante, n'ayant pour seul souci que celui de te retrouver. Car désormais je veux savoir. Et pourtant...

Où es-tu ? Le calme n'est plus. Mon âme avait assoupi ton absence et tu viens perturber ce douloureux sommeil. Elle vient crier à mes oreilles, comme un enfant apeuré dans son cauchemar.

Pourquoi faut-il que la paix fasse resurgir mes angoisses ? Noyée dans le quotidien, j'avais fui la solitude pour oublier. Le bruit, le stress devenus des amis nécessaires m'ont pourtant contrainte, usée, m'empêchant de penser.

Mais penser aujourd'hui me fait si mal.

L'arrivée de Maggie me fait le plus grand bien.

Venue dans un fourgon de l'entreprise de mon père, elle a revêtu une salopette de déménageur et sur la tête une casquette en tweed. Un assortiment pour le moins spécial.

Elle ne changera donc jamais. Pas excentrique, mais d'un naturel désarmant.

« Il n'y avait pas plus discret pour faire le voyage ? »

« Bien sûr ! Mais beaucoup moins pratique ! »

Elle a noirci son visage, laissant penser qu'elle n'a pas vu un bain depuis des semaines.

Depuis mon arrivée, Chantal, une gentille femme du coin contactée par Eric pour faire un peu de ménage et accommoder quelques petits plats, est venue s'installer avec moi.

Toujours aux petits soins elle sort pour nous aider à décharger les cartons récupérés par Maggie « *en toute discrétion* » me dit-elle, si tant est que dans un tel accoutrement la chose ait été possible.

Ma sœur a voyagé tout l'après midi, et les cartons mis à l'abri il n'est pas loin de 20 heures 30.

Chantal a préparé une galette de pommes de terre, accompagnée d'un civet de sanglier. L'odeur en entrant dans la cuisine nous met en appétit et tout en parlant de son voyage, mon impétueuse sœur dévore la bonne pitance berrichonne.

Une fois rassasiées, nous venons au salon et avant qu'elle ne s'effondre sur le canapé je m'empresse de lui conseiller de prendre un bon bain et d'aller au plus vite se coucher.

« Bouf ! Je suis vannée. On attaque demain ? »

« Demain on attaque ! »

« Avant de monter sur Paris, je suis passée chez papa. J'ai récupéré cette photo de toi et de Brendan »

« Mon Dieu ! »

« Eric voulait savoir à quoi il ressemblait... Au cas où... »

« Et alors ? »

« Il m'a dit que Brendan a depuis changé de nom... »

« Comment ça ? »

« Il doit venir nous expliquer, ça m'a l'air bien compliqué »

En effet, quelle histoire ! J'ai hâte de savoir, je suis toute excitée, me viennent la chair de poule et des frissons partout.

« Mais dis moi, avec Eric... ? »

« Une folie, je te raconterai... puis elle change de ton et de sujet... au fait, quand j'ai récupéré la photo, Meg m'a fait une réflexion bizarre ».

« Meg ? »

« Oui. *Ah ce petit voyou, m'a-t-elle dit, c'est qu'un jour il est passé, mais je l'ai reçu comme il fallait ce lascar* »

« Brendan est passé ? Mais quand ? »

« Elle n'a rien voulu me dire, elle avait l'air exaspéré »

Je n'ose plus poser de question.

Demain je vais enfin me mettre au travail, demain je vais entamer une descente aux enfers.

Le livre de Paul

Le livre de Paul

Il y avait dans cet immeuble parisien de la rue du 4 septembre un éventail impressionnant de branleurs en tout genre. Près de 2000 employés payés dans le seul but de permettre à quelques uns, du haut de leur pouvoir souverain, d'apposer un tampon sur un « aval » donné aux organismes bancaires aux fins de garantir les crédits que ces derniers consentaient aux entreprises pour couvrir les carences de l'administration en matière de paiement. Vaste programme.

C'est dire qu'il aurait suffi que l'Etat paie normalement ses fournisseurs pour mettre tout ce petit monde au chômage.

Tous les chefs de « services », jusqu'au directeur, se faisaient parachuter par le gouvernement en place.

Quant aux différents « services » ils étaient aussi nombreux que le nécessitaient les besoins de caser tous les fils et filles de nobles et bonnes familles désespérées par le manque d'initiative de leurs rejetons.

Il fallait bien leur trouver une occupation, de préférence copieusement rémunérée, au regard des études que papa avait subventionnées, voire même achetées, mais surtout qu'ils aient un titre présentable lors des dîners mondains.

Comme dans l'armée mexicaine, la prolifération de chefs, de sous-chefs, de sous sous-chefs conduisait au manque de troupions au combat.

« Je vous présente mon fils : Charles Henri »

« Et que fait ce charmant jeune homme dans la vie ? »

« Il est sous directeur financier »

« Ho ! Très bien »

Mais les conventions préconisaient de s'arrêter là.

D'aucun, indélicat, insistant pour connaître le contenu d'une telle responsabilité, serait passé pour un goujat en obligeant son interlocuteur à avouer ce qu'il fallait impérativement taire :

« Et cela consiste en quoi ? »

Et le désarroi d'avoir à répondre entre deux bulles de champagne :

« Il colle des tampons ! ».

Du coup en un instant on pouvait dégringoler de plusieurs étages dans la hiérarchie. Affront inacceptable sous les lambris dorés.

Donc, de convention dans ce milieu, on se cantonnait à l'énoncé d'un titre ronflant sans tenter d'en savoir plus, sachant son interlocuteur dans la même galère au regard de sa propre progéniture. On évitait donc l'effet boomerang.

Il n'eut servi à rien de se lamenter entre gens du monde sur le déchet de la production.

Trop de détails tuant l'essentiel, consensuellement on « la fermait » courtoisement.

Cette tromperie contenue, la digression devenue sujet principal se faisait dans l'espoir que le pays serait on ne peut mieux géré par la future génération d'incultes.

Ils pouvaient alors finir leur « Veuve Clicquot » sans risque de brûlures d'estomac ou de rots intempestifs.

On connaissait trop bien les effets de la contrariété et de ses gargouillis inopportuns pouvant aller jusqu'à la rétention de gaz, ce que chacun voulait éviter.

On eut vent, c'est le cas de le dire, que le directeur financier ne s'approchait plus de celui de la documentation pour avoir subi les effluves de ce dernier suite à une réflexion anodine.

Le péteur, vraiment gonflé, avait certes fait tous les efforts pour amortir le bruit, le trou de balle serré tenant lieu de silencieux, mais l'odeur l'avait trahi.

Sans se démonter il s'était détourné, laissant la suspicion planer sur les lieux de son crime, en marmonnant avec horreur et indignation un « Tout de même ! » au grand désespoir de l'innocent financier resté coi.

Cette belle aristocratie, de sang ou d'argent, ayant trouvé sa place, restait à pourvoir les amis et les amis des amis. En fait, on s'assurait « la claque » qui applaudissait à la demande. Celle des courtisans qui savent ce qu'ils doivent aux maîtres des lieux et des « clients » devenus vassaux du simple fait d'avoir été introduits dans le milieu, enfin celle du menu fretin laissé sous l'égide des précédents pour peu qu'ils sachent ronfler comme les autres. Il est toujours de bon ton de penser comme le chef.

Se côtoyaient ainsi, le vieux lettré blasé au bord de la retraite, la secrétaire docile que le chef de service baisait entre midi et deux, la noble bibliothécaire BCBG bientôt mariée à un militaire de carrière, l'huissier et son collier autour du coup attendant patiemment d'ouvrir la porte du bureau de son « maître » revenu de sa garçonnière du Loir et Cher.

On y croisait aussi les responsables financiers, cumulards à multiples casquettes et toutes les petites mains passant leurs journées en parlottes stériles ou à lire « l'équipe » et autres journaux de culture, le tiroir ouvert prêt à recevoir le quotidien en cas d'intrusion intempestive.

Il y avait même un service de la documentation qui, après enquête, ne documentait *personne*, son hebdomadaire d'informations étant lu par un autre inconnu : Dégun.

Néanmoins il occupait une cinquantaine de personnes ne faisant pas partie, on s'en doute, des plus submergées.

Chacun jouait son rôle, donnant l'illusion de son importance dans cette grande institution.

Sur les plus anciens on pouvait presque toucher le capitonnage du cocon qu'ils s'étaient fabriqués. Une sorte de chrysalide ou, mieux encore, d'une momification. Tout était statique et convenu.

Les bienveillantes places subalternes étant attribuées dès le départ en fonction des études suivies, il fallait attendre. Mais attendre quoi ?

Les plus jeunes sentaient moins la naphthaline, mais se trouvaient lentement pris par cette torpeur et leurs initiatives, vouées à l'oubli ou récupérées sournoisement par les chefs qui les faisaient leur, ne leur donnaient guère l'envie de se « fendre ».

Le soir, à la sortie des bureaux, à l'exception des « élites » récupérées par leur chauffeur personnel, les subordonnés, tous devenus égaux devant le ridicule, s'amoncelaient derrière la grille de la grande porte d'entrée, délibérément baissée, trépanant et prêts à bondir pour prendre le premier bus ou métro qui se présenterait.

Le résumé d'un clinquant moisi, couvert par les institutions et par les plafonds à caisson de cette vieille demeure.

Une époque en train de s'éteindre ? Par sûr, car nous sommes toujours en train de la payer, d'autant que la noble « maison » finit par partir en couille, un comble, laissant le contribuable le soin de se démerder.

Brendan y débarqua un beau jour de septembre.

L'impression du début fut à la mesure du bâtiment : grandiose !

Parachuté par l'un des grands pontes, on le regardait comme une bête curieuse, osant à peine lui adresser la parole tant on avait peur que soit mal rapportés les propos qu'on pouvait lui tenir, même les plus anodins. C'était mal connaître le zèbre qui n'y passait que la demie journée, le reste du temps étant consacré à ses études sorboniques.

C'est là que je fis sa connaissance.

Notre amitié allait crescendo au point qu'un jour je lui faisais part de ma nécessité de trouver un stage dans une institution de ce type. Il me présenta son directeur qui justement cherchait un étudiant pour « soulager » le service financier (rires).

« Paul, ne t'inquiète pas, je le connais bien et ça devrait le faire »

Effectivement tout se déroula sans problème et une semaine plus tard j'étais intégré.

N'étant pas dans le même service, nous nous retrouvions le midi à la cantine de l'établissement pour partager nos impressions, avant qu'il ne parte pour l'université où il m'attendait certains soirs pour suivre des cours en commun.

Les jours passaient, Brendan suffoquait, semblant s'éxténuer à devoir mener de front travail et études, les trajets rajoutant à la fatigue.

Enfin c'est ce que je supposais, car je me rendais à l'évidence qu'il souffrait d'un autre mal plus profond.

Dans nos échanges il ne parlait jamais de ce qui le rongait mais je voyais qu'il ne tournait pas rond.

Jusqu'au soir où, installés dans un bistrot, il décidait d'aller plus avant. Je compris alors qu'il s'agissait d'une histoire sentimentale, mais il resta très évasif sur les circonstances de son malheur et je n'ai jamais osé le forcer à m'en dévoiler d'avantage. Je sais aujourd'hui que j'aurais dû insister.

Au travers de la verrière de l'imprimerie de la rue des Tournelles, une parallèle au boulevard Beaumarchais, à laquelle on accède par la rue du Pas de la Mule, à deux pas de la place des Vosges et à cheval entre le 3^{ème} et le 4^{ème} arrondissement de Paris, Brendan regardait incrédule un attroupement se former autour d'une énorme benne à gravas. L'immeuble d'à côté faisait l'objet de travaux de grande ampleur.

Les pans de mur, les plafonds, les cloisons s'y déversaient par un engin à chenilles, muni d'un grand godet.

Le massacre d'un ancien hôtel Mansard avait attiré la foule. Entre deux remplissages certains escaladaient les bords de la benne pour y extraire qui des panneaux, qui des pierres, qui des carreaux de bois. La rumeur avait fait le tour du quartier.

Les plafonds a caisson, les boiseries recouvertes de tableaux finissaient souillés, entassés, écrasés par les plâtres, les briques et les amoncellements de tout ce qui peut être issu de la casse systématique d'un intérieur que les promoteurs considéraient désormais comme inadapté au confort moderne qui devait tout remplacer.

Certains considérant cette démolition comme un scandale tentaient de « sauver » ce qui pouvait l'être.

Pour d'autres il s'agissait de faire main basse sur des œuvres qui, sait-on jamais, pouvaient avoir quelque valeur.

Des camionnettes, à l'effigie d'antiquaires connus, se remplissaient de tout ce qu'ils pouvaient y charger. On sollicitait en vain que les travaux s'arrêtassent quelque temps pour mieux se servir, mais les consignes empêchaient le rationnel.

La casse allait bon train, chacun prenant alors le risque de voir les gravas lui dégringoler sur la tête.

La secrétaire d'un certain âge qui tapait avec vélocité sur sa machine à écrire finit par dire :

« Le fric ! On casse ce qui a de la valeur et on le remplace par le formica. Tout ça pour faire des appartements de plus en plus petits pour y entasser de plus en plus de monde ».

Il ne répondit que par un sourire impuissant.

Ce qui lui trottait par la tête se résumait en une question bien plus simple : Qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre ici ?

On l'avait calé dans un bureau refait à neuf. Une dépendance de l'imprimerie, avec téléphone et tout le confort. Aucun dossier à traiter, aucune affaire à suivre, aucune consigne particulière.

L'embauche d'ailleurs fut des plus surprenante.

Accompagné d'un type qui avait reçu son CV et qui n'avait pas l'air d'avoir inventé la poudre, il se pointa un jour à la porte d'un bureau qui devait être celui de l'un des dirigeants.

Après avoir toqué ils y entrèrent.

Le boss dictait un courrier à sa secrétaire et tout en continuant sa prose, leur fit signe de s'asseoir.

A l'écoute de la dictée Brendan resta plus que perplexe.

« ...Il n'est pas question, mon cher ami, que les investissements que nous avons réalisés en vue de cette promotion à laquelle, comme vous le savez, nous sommes profondément attachés... »

Il tirait sur sa cigarette

« ...Soient contrariés par des actions concomitantes... »

La secrétaire fit une pose, heurtant certainement sur le dernier mot et posa un timide regard interrogateur sur son patron.

Ce dernier en souriant cherchait appui par un geste du menton en direction de son accompagnateur.

N'obtenant aucune réponse son regard se tourna alors vers Brendan qui jusque là n'avait rien dit.

« Des actions simultanées... » Et pour ne pas mettre la secrétaire dans un nouvel embarras *« qui se déroulent en même temps... »*

Le boss lorgna en direction de son adjoint pour lui balancer :

« Bernard, relire le dictionnaire, ça serait pas mal pour toi ! ?

« Quant à vous, j'ai vu votre CV. Impressionnant... Bernard, c'est ok ! »

Aussi sec, direction le bureau tout neuf et puis plus rien.

Les jours et les semaines passaient, toujours que dalle.

Astreint à ne rien faire, il circulait dans l'imprimerie en quête d'informations.

Un jour, croisant l'abruti, il lui dit : *« J'ai un titre ici ? En fait je dois faire quoi ? »*

« Choisi ce que tu veux... Tiens, « chargé d'affaire », ça sonne bien. Fais toi faire des cartes de visite. Ici c'est l'endroit rêvé. Pour le reste, à midi on mange ensemble et je t'explique... »

Chargé d'affaire, avec ou sans « s » ? Super boulot de merde ! C'est ça Bernard, explique moi !

A l'heure du déjeuner le « *calu* » le récupéra au bureau et ils s'installèrent dans un restaurant proche de la place de la Bastille. Bernard, juste un peu plus vieux que Brendan, brun, le regard niais, le discours fade, puant de la gueule, faisait l'effet d'un bon bourrin à la botte, capable de tout faire, donc de faire tout mal.

La définition même du bon à rien.

Quoi que, bon à rien, comme le disait Pagnol, pouvait encore être valorisant. Du coup « *Il n'était pas bon à rien, il était mauvais en tout* ».

Vu l'engin, valait mieux qu'il se cantonne à se branler.

Qu'il fut d'ailleurs *collaborateur* demeurerait un mystère. Mais un collaborateur de qui et pourquoi ?

En fait les informations communiquées se trouvèrent vides de sens à croire qu'il n'en savait pas plus que Brendan, ou qu'il n'avait lui-même rien pigé.

Enfin, chose plus probable, il devait avoir un mal fou à noyer le côté nébuleux de l'entreprise.

La seule information tangible fut de reconnaître, qu'au niveau de l'imprimerie, tout partait « à vélo ».

« A vélo ? »

« Oui, tout part en couille... »

Il voulait dire à vau-l'eau, on ne contredit pas les cons.

Tout le monde sait bien qu'à l'époque de Rabelais la bicyclette n'existait pas encore.

Le seul grand évènement, en trois semaines, fut qu'on le chargeât de porter des documents à un notaire d'Orléans.

Fatigué de ne rien comprendre, il décidait de faire sa propre enquête et de fil en aiguille finit par faire une synthèse.

Le vieux propriétaire de l'imprimerie au bord de la retraite avait une fille unique mariée à un toubib.

Ce beau-fils plein aux as, mais surtout trop sympa, s'était laissé convaincre par des amis promoteurs de transformer les rotatives en affaire beaucoup plus juteuse.

Tout allait donc vers la casse générale, sauf qu'il fut aussi question de raser l'immeuble contiguë, appartenant au même propriétaire, d'où l'on s'efforçait, par des biais peu avouables, d'en chasser les occupants bénéficiant de loyer à bas prix.

Une honte pour le capital !

Se côtoyaient donc dans l'immense hangar, les imprimeurs, les faisans, les promoteurs et les employés, ces derniers tenus tant bien que mal à l'écart des douteuses intentions.

Mais la cohabitation faisait jaser et certains, comprenant que quelque chose se tramait, y allèrent de leur version la plus pessimiste sur le sort qui les attendait.

Que venait-il faire dans cette histoire ?

Tous les jours il consacrait une ou deux heures au téléphone pour appeler ses amis. Michel surtout, auquel il faisait ses confidences et au bout de chaque conversation l'éternelle question :

« Et qu'est ce que tu fais exactement ? »

« Que dalle. »

Ce fut donc avec une énorme surprise qu'il reçut en fin de mois un bulletin de salaire accompagné d'un chèque conséquent de 6000 balles.

A l'époque, une fortune, qui lui permit de refaire de fond en comble la salle de bains à la grande surprise de Julie qui n'en gagnait même pas le tiers.

Quelques jours plus tard, un mec en costard vint taper à son bureau.

« On a besoin de vous ! »

Enfin, il allait savoir.

Accompagné d'un type se présentant comme huissier, ils gagnèrent les vieux appartements et commencèrent à taper aux portes pour *signifier* à de pauvres vieux leur future expulsion.

Brendan n'osait même pas les regarder en face.

Une honte inattendue à laquelle il participait bien malgré lui. Il ne pouvait en rester là. Ca aller chier.

Les jours suivants plus rien. Aucun responsable en vue pour déverser sa bille. Ca sentait le pourri mais avant de bouger, il décidait de patienter.

Le téléphone de son bureau sonna un jour de novembre. Il avait certes donné ses coordonnées à pas mal de monde, mais cet appel fut pour le moins inattendu.

« Percy ?... Ce soir ! »

« Commandant ? »

« On te récupère à Bastille. 19 heures à l'angle de Saint Antoine »
Juste le temps de répondre « Ok » son interlocuteur avait déjà raccroché.

19 heures, Brendan était au rendez-vous.

Une berline s'arrêtait presque sur ses pieds. Il grimpa à l'arrière en compagnie de types qu'il connaissait.

Fred, assis devant, décrocha un large sourire en lui tendant la main, mais au passage gêna le conducteur qui s'énerva.

« Bon, ça va les tarlouzes ? Vous n'allez tout de même pas vous rouler un patin ? »

Fred en riant prit le chauffeur par le col du blouson et le colla contre la portière.

« Et toi, Ted, tu veux nous raconter... ? Oh ! Ted... Tu sais....
Quand le boss t'a demandé d'aller tapiner au bois de Boulogne ? »

La voiture se mit à trembler sous les éclats de rire

« T'es vraiment un enfoiré Fred à toujours ressasser cette histoire ! »

Puis s'esclaffant, il lui colla une claque sur la joue avant de reprendre le volant :

« Putain, tu te rappelles ? »

« Ah bé ouai qu'on se rappelle... Tu sais qu'on a toujours ça en réserve avec Percy... On a même des photos, whouaaahhhh !
Houhouh, whoaaaah»

« Ah ! Fred...Percy... Percy et Fred...»

« Ben quoi ? »

« Ouai, je sais, il t'a presque sauvé la vie... Tu lui revaudras ça et blabla et blabla... »

« C'est qu'elle serait jalouse la Ted... Tiens bouffe un chewing-gum, tu pues de la gueule sinon tout à l'heure tu vas t'étouffer sous ta cagoule ! »

« Quel con ! ... Bon, ce soir cambriolage ! Balança le chauffeur les yeux dans le rétro »

On passa à Brendan un sac avec tout l'attirail, la cagoule de rigueur, les gants, la ceinture avec l'outillage.

A l'étroit il enfila sa combinaison noire. En quelques minutes il était fin prêt.

Le véhicule traversa une partie de la capitale pour se retrouver, presque à l'opposé, dans le 16^{ème} arrondissement.

A l'approche plus aucun mot échangé, tous concentrés en pareil cas.

Pendant le voyage on s'était passé une carte et une petite lampe de poche. Celui à sa droite commentait un chemin par les toitures, puis, tournant la page, dévoila le plan d'un appartement en lui désignant deux pièces :

« Là, c'est pour toi. Tu ratisses tout, tu casses au besoin, Fred s'occupera du coffre »

« Ok »

La voiture ralentit aux abords d'une porte cochère et s'engouffra dans un garage adjacent.

Sur place des collègues ayant préparé le terrain, fournirent des cordes et un instrument à ventouse pour découper les vitres.

Une trappe au plafond du garage permettait un accès au niveau du premier étage du bâtiment.

Ils grimperent sur les tuiles tandis qu'une voix nasillarde sortait d'un talky walky.

De ce côté il faisait sombre mais l'on distinguait une échelle de corde qui descendait des toits.

Le premier escalada jusqu'au troisième, s'arrêta à hauteur d'une fenêtre sans volet, plaqua sa ventouse contre un carreau et fit tourner le compas.

Le verre crissa au contact du diamant puis par petites touches il détacha le cercle de verre.

Passant la main par le trou rond il actionna avec précaution la poignée intérieure et avec le plus grand soin ouvrit la fenêtre.

Disparu à l'intérieur on le vit réapparaître au bout de quelques secondes, faisant un rond du pouce et de l'index pour indiquer « tout est ok » et invita les autres à escalader.

La rue, les pourtours restaient calmes. Aux étages inférieurs, aucun bruit, aucune lumière.

Au bout de quelques minutes, Brendan enjambait à son tour le rebord de la fenêtre pour se retrouver à l'intérieur d'un appartement cosu.

Dans l'obscurité on distinguait une partie du mobilier.

Les rideaux tirés, ils s'installèrent dans la seule pièce aveugle : Une salle de bains.

On alluma et on fit le point.

Fred guidait les opérations

« Voilà les mecs. Pas de soucis, notre client est parti faire un long voyage, les autres étages sont des bureaux. Un dentiste, un coutier en assurances, bref, à cette heure, personne dans l'immeuble. Ici, seule la porte d'entrée est munie d'une alarme, alors ne faites pas la connerie d'aller l'ouvrir.

« Toi Percy, tu connais ce que l'on cherche ».

D'un mouvement interrogateur de la tête Brendan fit comprendre.

« *Et qu'est-ce que j'en saurais ?* »

« Les documents de ta valise... Ton escapade en 68 »

« Quoi ? »

« Chut ! Plus aucun bruit. Chacun dans la pièce qui lui a été attribuée mais restez en position. Si tout va bien d'ici une heure nous aurons de la visite, d'ici là fouillez partout ! »

« Mais enfin, comment je ... »

« Brendan, fait court et vas fouiller, je vais m'occuper du coffre, on t'expliquera plus tard... »

« Ok »

Brendan s'isolait dans l'une des pièces indiquée sur le plan. Après avoir vérifié la fermeture des rideaux, il promenait lentement son rai de lumière.

Un grand bureau, entouré de bibliothèques garnies de livres épais. Au sol un parquet en bois recouvert en partie de grands tapis multicolores. A y regarder de plus prêt on pouvait se croire chez un notaire.

La table centrale s'encombra de piles de dossiers, un sous main faisait face au fauteuil en cuir qui tournait le dos à des rangées d'étagères où s'alignaient en bon ordre des classeurs. De l'autre côté deux sièges capitonnés de velours rouge.

Il ruminait. La réflexion de Fred le laissait perplexe. Pourquoi devait-il savoir ? Pourquoi ici ?

Après avoir encore baladé sa torche sur les rayonnages, ne sachant par où commencer ni d'ailleurs quoi trouver, il revint vers la table centrale.

Au devant du sous-main en cuir, se trouvaient un étui assorti dans lequel reposaient des enveloppes, à côté, un porte crayons, un encrier et un très beau stylo. Un Dupont.

Sur l'attache, deux lettres : M&M

« *Merde, c'est pas possible !* »

Le stylo du blaireau ? Comment pouvait-il avoir atterri ici ?

Le tournant, le retournant de sa main gantée, aucun doute... là, cette légère trace au coin de la bague confirmait l'original...

Ce stylo, bon sang, devait être unique !

Fébrile, sa main machinalement soulevait le cuir du sous main. A l'intérieur une lettre aux termes juridiques assez classiques. Son regard se porta alors sur l'en tête et sur la signature.

Un frisson l'envahit jusqu'au sommet du crâne :

« Maître Benard ! », son rendez-vous manqué de 68 !

Posées dans un casier sur le coin gauche du bureau, d'autres feuilles qu'il extirpa frénétiquement une à une.

Des courriers portant tous la même en tête et la même signature.

Assis dans le fauteuil en cuir, les yeux collés au bac à correspondances, il n'y comprenait plus rien.

On cambriolait l'avocat rencontré huit ans plus tôt lors de son escapade.

« *Mais c'est quoi ce bordel !?* ».

Ne pouvant réagir sans remettre en question la mission, il trépignait de ne pouvoir prévenir son équipe ou Fred.

On était venu pour des papiers pas pour un stylo, fut-il le fameux Dupont.

Une demie plombe qu'il fouillait pour tenter de trouver autre chose, lorsqu'un bruit résonna au fond du couloir venant de la porte d'entrée.

Certainement la visite prévue. Mais qui ? Pourquoi Fred avait autant de certitude sur la venue de quelqu'un ? Allait-il revoir ce type, l'avocat ?

La cagoule rabaisée, son flingue en main, il s'immobilisa dans la pièce devenue complètement obscure à l'extinction de sa torche.

A l'extérieur, on devait composer le code de l'alarme. On entendit le bruit de la clé qui s'enfiche dans la serrure puis le son caractéristique de l'ouverture des trois points.

La lourde porte s'ouvrit, les plafonniers en cristal du couloir s'allumèrent. Puis, un silence, un bruit sourd, une sorte de bagarre qui ne dura que quelques secondes et la voix de Fred :

« C'est bon les mecs, vous pouvez sortir ! »

On se retrouva dans le couloir.

Fred, le dos de son prisonnier collé contre sa poitrine, obstruait sa bouche d'une main et de l'autre maintenait son bras en arrière si bien que faisant face à l'immense couloir le captif voyait l'ensemble des hommes cagoulés.

De petite taille, complètement terrorisé, il ne semblait pas bien compliqué à maîtriser.

« Je vais vous lâcher si vous promettez de ne pas crier... on ne vous veut pas de mal... Vous avez compris ? »

Le corps bougeait à peine, le bras toujours collé en arrière sous la pression de Fred, les yeux exorbités essayaient de voir son agresseur mais, n'y parvenant pas, tentaient de faire comprendre quelque chose, mais Fred insistait.

« Vous avez bien pigé ? »

Il lâcha un peu de lest, la tête remua par de petits mouvements rapides de haut en bas.

Fred traîna sa proie dans un salon contiguë. Il la fit asseoir dans un fauteuil et c'est alors que l'on put voir complètement son visage d'où ressortaient les yeux très bleus d'une femme devenue blonde que Brendan reconnut tout de suite :

Sophie.

Surprise totale.

Brendan en tension sous son accoutrement, rien ne pouvait trahir le rictus qui figeait son visage, seul un soubresaut montrait qu'il accusait le coup.

« Percy, fait voir ta tronche. Ca va lui rafraîchir la mémoire ».

Gros moment d'hésitation :

« Vas-y, tu risques que dalle, à notre départ je suis sur qu'elle va la fermer et se tournant vers elle en faisant sauter sa cagoule, sa tête à quelques centimètres de la nymphomane : n'est-ce pas que tu vas la fermer ? »

Sophie pétrifiée, l'air hagard, bougeait seulement les paupières en signe d'assentiment, détournant seulement ses yeux vers celui que Fred venait de désigner.

Elle le vit lentement retirer son masque jusqu'à dévoiler ses cheveux frisés. Elle tentait de dire quelque chose mais rien ne sortait de sa bouche.

Le contexte de ces retrouvailles devenait incroyable, impensable, rocambolesque.

Comme elle avait du mal à respirer, Fred lui porta un verre d'eau qu'elle but à petites gorgées avant de s'adresser à son ancien amant d'une voix à peine audible.

« Pourquoi ? »

Fred prit les devants et la situation vira au grotesque.

« Il t'as remis une valise à l'époque, qui contenait des documents. Tu en as fait quoi ? »

En pleurs, ne saisissant rien, au bord de la rupture, elle craquait, lamentable.

« Mais ... je l'ai remise à Jeanne. Tout ça pour une valise... Mais enfin... je ne comprends pas... »

Vu sous cet angle, tout devenait cocasse, comme envoyer un porte avion pour tuer une mouche.

Un éclat de rire général coupa court à la scène et eut pour effet de quelque peu déstresser Sophie.

« Fred, c'est quoi le problème de cette valise ? »

« Tu voulais un rendez-vous avec Marchand ? Alors on y va ! »

Puis s'adressant à Sophie :

« Toi, tu la boucles, on n'est jamais venu. Capich ? Tu fais le ménage, tu ré pares le carreau de la fenêtre et point barre. En contre partie, on oublie qui tu es ».

Puis sortant son talky walky il appuya sur le bouton « Ici Benard... On dégage ! »

Fred ouvrit la porte palière devenue muette, jeta un coup d'œil à l'extérieur. Tout étant calme, il fit signe de descendre.

On planta Sophie sans autres commentaires. Vu son état, il lui faudrait des heures pour s'en remettre. Elle n'allait certainement pas demander son reste.

La voiture attendait devant le grand porche. Tous installés, on prit la direction de « la villa ».

Dans une salle, le commandant était assis derrière un bureau, l'unique meuble de la pièce.

Tandis que Brendan saluait Marchand, les autres s'appuyèrent de l'épaule ou du dos contre les murs, une seule chaise face au commandant sur laquelle il s'installa.

« J'ai eu ton message. Tu veux quoi au juste ? »

« Des documents que j'aurais aimé vous communiquer, sauf que je viens de comprendre que rien ne vous est étranger ».

« C'est quoi ce charabia ? »

« Chez Benard, j'ai retrouvé un stylo Dupont qui m'appartient, enfin presque ».

« Mais tu racontes quoi ? Tu as bu, tu es malade, tu ne supportes plus le stress ? »

« Commandant ! ? On cherchait quoi au juste chez cet avocat ? »

« Rien ! Enfin presque... »

« Vous me prenez pour une bille de flipper. Comment ça rien... »

« Un avertissement, une confirmation de ce que nous savons déjà. Une série de photos et de documents a réapparu il y a quelques mois, on ne sait trop pourquoi. Ceux qu'on t'a fauchés à l'époque certainement. On soupçonne le *baveux*. Alors, pour bien lui faire comprendre d'arrêter son cinéma, nous sommes allés lui rendre cette petite visite de courtoisie et faire peur à sa pute qui va se charger de lui raconter sa mésaventure. Première semonce en somme ! »

« Sa pute ? »

« Ça t'épate hein !? »

« Pour ma part, j'ai une longue histoire qui risque de vous intéresser »

« Ca fait deux ans que tu bosses avec nous et c'est maintenant que tu te décides ? »

« Question d'être sûr que je pouvais compter sur vous... »

« Et qu'est-ce qui te fais croire aujourd'hui que tu peux compter sur nous ? Tu n'existes pas ! »

« Parce que j'en suis sûr ! ».

« Alors, la p'tite Sophie ? Surprise n'est-ce pas ? Belle salope surtout ! »

« Comment a-t-elle connu Benard ? Elle avait ma valise... Mais depuis elle est passée entre d'autres mains... ».

« Ne t'inquiète pas, c'est elle. Ta valise est revenue n'est-ce pas... ? Mais pas les documents... Enfin, pas tous ! ».

« Comment le savez-vous ? »

« Elle a du garder tout ça bien au chaud... » Le ton devint ironique « En souvenir de toi, certainement ».

Brendan ne répondait pas. Ne maîtrisant plus rien de ce revirement, il décidait d'attendre la suite.

Le commandant reprit

« Bon, bref, je te résume : Il y a quelques mois, on ne se sait ni pourquoi ni comment, des photos et des documents ont réapparu qui semblent gêner pas mal de monde. Alors, de quoi s'agit-il ? Tu es au courant de quoi ? Si tu voulais me voir ce n'est pas pour rien. Même si je sais ce que je te dois ! »

« Voilà commandant. A la fin des années 60 un projet dingue prit corps dans l'esprit de certains. Monter une aciérie sur les pourtours toulonnais.

« On invoquait que l'arsenal et les infrastructures pouvaient justifier pareille entreprise, sauf que personne n'y a jamais donné suite, l'implantation géographique paraissant loin d'être idéale.

« Un patron de presse avait suivi les dédales de cette affaire et à l'époque, comprit qu'il pouvait s'agir d'une réelle embrouille.

« Mais on ne fit que reporter le projet.

« A la mort prématurée de Pompidou, juste sortis des polémiques concernant la construction de la *Marina baie des anges*

du côté de Nice, certains politiques osèrent tout de même déterrer le fameux projet.

« Allait naître Sud Acier, dont l'inauguration s'est déroulée il y a 2 ans.

« Relayés au début par la presse, certains dirent que cette opération, essentiellement financée par des Italiens, ne servait en fait qu'à des fins politiques pour conquérir un électorat hésitant, mettant en avant des créations d'emplois à la veille des législatives.

« Il ne fallut que peu de temps pour donner raison aux détracteurs. La situation financière se dégrada rapidement au point de parler de dépôt de bilan pour y aboutir cette année.

« Or, la faillite, inévitable, avéra que le matériel, déjà acheté obsolète, fut de plus financé par un leasing. C'est dire que Sud Acier, propriétaire de rien, se trouvait être une coquille vide.

« Celui qui a suivi cette affaire depuis ses débuts a réuni des preuves, mais une cabale d'envergure s'est mise en place tendant à l'empêcher de divulguer ses informations. Comme à l'ordinaire, pour le faire tomber, on le mêla de près au cataclysme.

« Je me suis trouvé en possession de ces papiers sans avoir, alors, la moindre idée de leur importance.

« Aujourd'hui j'en mesure toute la teneur et j'aimerais que vous m'aidiez ».

Le commandant perplexe se frottait le menton, l'air dubitatif.

« Dis moi, comment es-tu en possession de ces documents ? »

Il expliqua brièvement l'histoire se doutant que Marchand possédait déjà les informations. Mais jusqu'où avait-il creusé l'affaire ?

L'exposé terminé, le commandant en fit son propre résumé.

« Si je comprends bien la situation : Tu as volé des documents importants, tu veux sauver la peau d'un type que tu ne connais pas, uniquement parce qu'il est le père d'une fille qui t'a largué. Faut avouer que c'est déjà pathétique.

« Mais que tu viennes nous voir pour faire une chose que tu pourrais faire tout seul, en expédiant à qui de droit ces éléments compromettants, le tout au risque d'apporter la preuve de malversations politiques concernant des personnes aujourd'hui

en place et auxquelles, *ici*, nous devons rendre des comptes, ce n'est plus seulement tragique, mais suicidaire.

« Car c'est bien ça ? Mais tu es complètement dingue ! Tu imagines ce que tu me demandes ! »

« La fille ne m'a jamais largué commandant. Mais c'est une trop longue histoire. Par ailleurs ce serait effectivement con de ma part de vous solliciter s'il n'y avait pas autre chose ! »

« Et quoi encore ? »

« Le conglomérat italien... Il n'entant pas la chose de la même façon ! »

« Tu veux me dire qu'il y aurait de la vengeance dans l'air ? »

« Je veux vous dire qu'il semblerait...que la chose soit déjà faite depuis huit ans ! »

« Je te le dis à nouveau, tu m'as sorti un jour de la merde, mais là tu m'en demandes trop ! »

« Commandant, il faut agir. Isa, je ne sais ce qu'elle est devenue, mais si elle est toujours vivante, elle est forcément en danger ! »

« C'est aujourd'hui que tu t'en soucies de cette fille qui t'a jeté comme une vieille chaussette ? Tu cherches quoi au juste ? »

« A mettre tout en en ordre. Si je n'avais pas gardé ces documents peut-être les choses auraient viré autrement »

« Ou alors, il valait mieux que tu les aies volés, surtout s'il s'agissait des documents auxquels je pense »

« Que voulez-vous dire ? »

« Que celui ou ceux à qui tu les as chouravés n'avaient pas forcément de bonnes intentions ! »

« Peut-être, mais cela reste à démontrer »

« C'est fait ! »

Un signe du menton aux hommes collés aux murs pour les inviter à sortir, il commença ses révélations.

« Brendan, oublions ton nom de code, nous voilà seuls et j'espère que tu vas bien saisir ce que je vais te dire. Promets de t'occuper uniquement de ton ex futur beau père et de nous foutre la paix sur le reste.

« Si nous parvenons à faire taire ce putain d'avocat cette histoire en restera au stade du néant dont elle n'aurait jamais du sortir.

« Margareth, la fille « morte » aux Etats Unis était à priori fiancée à un certain Marc. Il a fait des pieds et des mains pour découvrir

qui avait dérobé les documents, remué ciel et terre, fait appel à ses nombreux amis, fait analyser la moindre empreinte sur la mallette au point que par connivences interposées, les « services » ont été sollicités. C'est ainsi que nous avons été informés.

« Si tu veux des explications cherche du côté de ce type et de ce qu'il avait vraiment décidé de faire.

« Par ailleurs, excuse moi si cela te vexe un peu, beau ténébreux, mais la petite Sophie, qui, en passant, se faisait baiser par le premier venu, a reçu un jour la visite d'un certain maître Benard, qui t'avait suivi.

« Ne t'ayant pas vu venir au traquenard qu'il t'avait fixé, le baveux s'est informé discrètement du lieu où tu avais bien pu poser tes pénates.

« Il l'a convaincue, soit en la baisant, au regard de la situation actuelle, soit en lui foutant les miquettes, de bien vouloir lui ouvrir cette putain de valise ».

Brendan demeurait le plus stoïque possible à l'écoute de ces informations.

Le « blaireau », n'était donc pas si con et pouvait tout aussi bien être l'instigateur des problèmes du magnat.

« C'est ainsi, continua Marchand, que nous savons depuis longue date qui sont les détenteurs des fameux documents. L'ordre est venu de laisser les choses en l'état, mais quand l'occasion s'est présentée de t'accueillir parmi nous, il est clair que nous ne l'avons pas laissée passer ».

Brendan se décomposait.

« Ok, Commandant. Je vois. Vous saviez tout depuis notre première rencontre ! Super ! Mais si j'ai les glandes, c'est moins de savoir que vous faites votre boulot que d'apprendre que l'autre enculé se trouve à l'initiative de cette machination

« Mais, pour sauter du coq à l'âne, qui est maître Benard ? »

« Je ne sais pas si je suis habilité à te répondre. On a un œil sur lui. Ce mec n'est pas clair, il a bossé pour nous mais on ne sait pas au juste pour quels intérêts il travaille en sous mains.

« Toi, qui soutiens ton pote Chirac, tu ne vas pas me dire que le SAC ça ne te dis rien ? Depuis Giscard, les choses ont bien changées. Alors notre homme s'est trouvé de nouveaux clients ».

Il ouvrit un tiroir du bureau et en sortit des cartes de visite et des documents.

« Voilà ce qu'il te manque. Le reste, toi seul sais où tu l'as fourré. Raison pour laquelle tu es toujours vivant. Mais je crois, finalement, que ce tu détiens n'a d'importance que pour toi ».

Il reconnu une partie des choses dérobées.

« Vous avez eu ça comment ? »

« Je te l'ai dit, Benard travaillait pour nous ».

« Où sont les autres photos ? »

« Les autres photos ? Quelles photos ? »

« Dans la mallette il y avait ceci, il tira d'une poche intérieure le seul document du procureur, gardé sur lui en vue du rendez-vous sollicité avec Marchand depuis des semaines, plus ce que vous avez sur le bureau.... Reste qu'il manque des photos ! »

« L'enfoiré !... On ne va pas le lâcher. C'est bien lui qui manipule tout ça ! Je peux ? Marchand faisait signe pour voir les feuilles que Brendan tenait à la main.

Après en avoir pris connaissance, il les replia pour les déposer à côté des éléments sortis du tiroir et poussa le tout en direction de son interlocuteur.

« Si tu avais tout ça... Tu ferais quoi ? »

« Commandant... Je suis venu ici pour que vous m'aidiez !... Pas pour vous dévaliser ! Qu'est-ce qui vous retient de me filer un coup de main ? Vous voyez bien, qu'il n'y a rien pour mettre en cause les personnes à qui vous devez rendre des comptes. Il ne s'agit que d'un document qui disculpe le père d'Isabelle »

« Et les photos ? »

« Les photos... Si mes souvenirs sont bons elles concernent des personnes que je ne connais pas, peut-être des politiques, peut-être pas. Mais pourquoi cette question ? Vous savez qui les détient non ? »

« Oui, sauf, que certaines sont ressorties. Ô, pour l'instant de façon non officielle. Mais ce qui me fait chier... c'est que cet enfoiré, ne semble plus les détenir.

« Ce n'est pas la première fois que l'on fouille chez lui. Il a embauché depuis pas mal de temps une femme de ménage « *chaudement recommandée* » si tu vois ce que je veux dire. La discrétion absolue. La *maison* l'embauche car elle manipule les

coffres comme personne. Ca fait des mois qu'elle astique la baraque. Rien. A croire qu'il a déjà tout fourgué. Mais à qui ? »

Il fit une pause avant de rajouter.

« Je sais que tu vas continuer. Alors si d'aventure tu mets la main sur quelque chose... Des photos par exemple tu fais signe ? Ok ? »

Le pouvoir de chantage dépend souvent de l'ignorance de ce que détient vraiment le maître chanteur.

Encore fallait-il le connaître. Brendan se félicitait d'avoir conservé une enveloppe de ces clichés qui semblaient devenir de plus en plus intéressants.

Qui étaient donc ces personnes posant sur le papier glacé ? Sur les trois enveloppes escamotées, deux avaient été reprises, mais il détenait encore des preuves pouvant lui permettre de savoir.

Pour l'heure son objectif serait atteint si le document qu'il détenait était remis à qui de droit.

« Et pour les ritals ? »

« Bof, tu veux mon avis ? L'affaire sera enterrée... Trop de compromissions. Aller chercher les Italiens chez eux, bon courage ! Et puis, revenir sur une histoire qui n'aboutira à rien quel serait leur intérêt ?

« La vendetta, c'est pour les filles ou pour le pognon. Les filles, ce n'est pas le sujet. Quant au pognon, qui sont les voleurs ? Ils n'ont pas mis une tune. Les leasings, les banques vont s'asseoir dessus, comme après chaque embrouille quand tout le monde se sera servi et blanchi.

« Et puis ce n'est pas ton *magnat* qui les a conduit à la faillite, bien au contraire. Enfin lui, s'il s'en sort avec ce papier, je le vois mal entreprendre autre chose. Et puis tu veilles au grain à ce que je vois ! »

« Les documents sont à vous. Je serais plus tranquille sachant que vous ferez le nécessaire pour qu'ils arrivent à bon port »

« Brendan, avant de partir il faut que je te dise... Te voilà libre à compter d'aujourd'hui. Ta punition se termine. J'en ai référé, tout le monde est d'accord. Tu as du cran, tu es efficace, mais trop... comment dire... *sentimental* et ici faire du sentiment c'est dangereux. Regarde où ça t'a mené ! Alors bon vent. Et si un jour tu es *vraiment* dans la merde, pense à notre maison ».

Putain... Le commandant... Dans tous ses états...
Il s'approchait pour faire une sincère accolade, bien soutenue,
avant de lui serrer la main et de lui ouvrir la porte.
Dans le couloir il s'adressa aux autres.
« Bon, cassez vous, ça va pour ce soir ! »
Ici les soirées se terminent à trois heures et demie du matin !

Marchand a tenu parole.
Quelques semaines plus tard, les articles publiaient une relaxe
du patron de presse, quant à l'affaire SUD ACIER elle trouva son
épilogue en 78 avec sa liquidation totale. L'usine fut démantelée
quelques années plus tard par une fourmilière de chinois ayant
acheté au prix de la ferraille l'ensemble industriel pour aller le
reconstruire dans leur pays.
La somme de cette vente « fabuleuse » resta secrète, d'aucuns
disant qu'elle aurait néanmoins payé les honoraires du
liquidateur. Alors, si les honoraires avaient été payés, nous
pouvions dormir tranquilles.
Mais cette histoire, allait connaître par répercussion, bien
d'autres rebondissements.

J'avais suivi Brendan à ses débuts dans les affaires. S'étant installé après nos études communes dans le midi de la France, il venait régulièrement me rendre visite sur Paris alors que je n'étais pas encore installé dans le quartier latin. Je vivais à cette époque dans le 18^{ème} presque au croisement de la rue Duhème et du Poteau, à deux pas de la mairie, en contre bas de la butte Montmartre. Je l'avais remplacé dans le petit studio qu'il occupait avant qu'il ne décide d'aller sur Colombes avec Julie.

A l'époque n'étant qu'un étudiant sans le sou, le quartier, comme il disait, l'avait nourri.

Tous les jours un marché s'installait sur les trottoirs de ces deux rues perpendiculaires et à chaque visite il ne tarissait pas d'éloges sur les commerçants qui lui avaient permis de survivre dans cette période difficile. Il me racontait toujours les mêmes histoires.

« Tiens, voilà le traiteur chez lequel je me ravitaillais de quelques rondelles de saucissons et d'une petite barquette de pommes de terre à l'huile. Au bout d'un mois qu'ils me voyaient prendre toujours la même chose, ils m'ont pris en pitié.

« Un jour ordinaire, un commis me demande ce que je veux. Comme les autres jours ordinaires je lui réponds « *ben, comme d'habitude* », un discours typiquement parisien.

« Sauf que ce jour là les rondelles de saucissons dégringolent plus que de raison sur le papier boucher et la barquette de patates triple de volume. Pour faire bonne mesure il rajoute du jambon, quelques ravieres de champignons et autres produits de leurs confections que je matais avec envie sans avoir les moyens de me les payer.

« Je tente de l'arrêter, mais comme tout bon parigot qui se respecte, même pas il me calcule. Sans un mot il fait ses paquets et balance le tout dans un sac en plastique pour finir par un clin d'œil au patron qui trône derrière sa caisse.

« Ils ne devaient plus vouloir de moi, façon de dire que n'étant pas bon client, j'évite de revenir.

« N'ayant pas un radis de plus qu'à l'ordinaire, je fais dans ma tête le rapide calcul du maigre contenu de mon porte monnaie au regard de l'énorme paquet déposé sur le comptoir.

« Pour sûr, j'allais passer pour un con, la honte en plus.

« Habituellement j'évitais de dépasser mon budget de deux francs, trois, les jours fastes, mais là j'allais en prendre pour un max.

« Arrivé à la caisse, l'angoisse monte d'avoir à m'expliquer avec un patron qui forcément allait devenir plus bavard.

« A ma grande surprise il ne l'est pas plus que son commis.

« Deux mots seulement. Deux mots prononcés avant que je n'aie le temps de dire quoi que ce soit, deux mots qui allaient changer mon quotidien : « Deux francs ! ».

« J'ai du avoir un sourire tellement reconnaissant, les yeux au bord des larmes, à la mesure de cette gentillesse qu'il s'est cru obligé de rajouter au moment où j'allais partir.

« *J'espère que l'on va te revoir !* » au cas où je n'oserais plus revenir.

« Nous n'étions pas passé devant le juge, mais je venais d'être adopté par le quartier.

« J'y retournais moins souvent, bien sûr. J'en avais pour des jours à tout dévorer, mais il en fut ainsi à chacune de mes visites.

« Le dimanche j'avais droit aux gâteaux chez le boulanger, à des côtes d'agneau chez le boucher. Le soir le maraîcher me refilait ses invendus me mettant à l'abri des fluctuations du cours de la salade. Bref, tous s'étaient donnés le mot pour subvenir à mes besoins.

« Un jour à la bourre, n'ayant pas le temps de me faire à manger, je descendais au bistrot qui faisait l'angle pour commander « *une omelette avec beaucoup de pain* ».

« Le patron disparut derrière le comptoir. Des chocs se faisaient entendre avant de le voir réapparaître avec dans une main une bouteille et dans l'autre un tire bouchon.

« Venu à ma table, il dégagea le goulot, déboucha le litron entre ses genoux avant de le poser sur la table avec ces mots inoubliables.

« *Tiens petit, ça te rappellera ton pays* »

Sur l'étiquette on pouvait lire « Rosé de Provence ».

« D'en parler j'en ai encore les larmes aux yeux .

« Faudra jamais me dire du mal des parigots. Putain, jamais ! ». Nous flâinions ainsi à la recherche de son passé. Un amoureux de Paris. Nous retournions dans les lieux connus, tandis qu'il parlait avec nostalgie de ses aventures.

Je descendais dans le midi avec ma copine du moment, souvent les étés pour profiter du climat où il nous recevait avec Julie, sans chichis, toujours jovial et m'expliquait ses entreprises.

Quelques années plus tard, j'étais un petit journaliste venant de prendre ses quartiers dans une rédaction importante de la capitale et chemin faisant j'obtins de ma direction de m'occuper de sujets de plus en plus brûlants.

Un jour, les années passant mon patron me demanda de suivre un événement qui faisait la « une » d'un quotidien régional.

Le midi était toujours en proie à de multiples affaires plus ou moins louches, aux connotations mafieuses qui prenaient certaines fois des dimensions nationales.

Orienté dans le journalisme d'investigation je m'étais rodé en région parisienne à bien d'autres histoires de ce genre.

Dans les années 80, je ne connaissais pas grand monde dans le milieu sudiste et grâce à une amie dont le père possédait entre autres un journal dans le secteur, j'y fus introduit.

J'avais connu Isabelle sur les bancs de l'université et pour elle ce fut un plaisir de me faire rencontrer les collaborateurs locaux de son père qui me permirent d'obtenir quelques informations sur le sujet.

Tout en continuant de bosser pour mon journal, on me laissait certaines manchettes à disposition si je voulais d'aventure exprimer de mes idées.

Les investigations commandées par mon patron allaient bon train. Mais essentiellement d'informations locales, les enquêtes du type de celles que j'opérais ne constituaient pas le fort du quotidien régional, les affaires plus importantes se trouvant analysées par d'autres revues du groupe.

Me voyant ainsi travailler, les méthodes utilisées commencèrent à intriguer mon entourage par leur originalité au point que le fils de l'un des sous directeurs vint un jour dans le bureau que l'on avait bien voulu mettre à ma disposition.

Je lui expliquais mes recettes qui semblaient le surprendre. Il me comparait à un flic sur la piste d'un assassin. Je le sentais aux aguets, prêt à me confier quelque chose jusqu'au jour où il m'invita à déjeuner.

L'histoire dont il me parla me mit sur le cul, car son discours m'informait qu'il était au courant d'une relation qu'avait eue l'une des filles du patron avec un certain Brendan.

Marc, c'est ainsi qu'il s'appelait, me parla ainsi :

« Je sais que tu la connais très bien. C'est elle qui t'a introduit ici. Il faut que tu saches que j'ai été amoureux de sa sœur aînée malheureusement décédée suite à un accident de voiture, bien que j'ai un gros doute à ce sujet »

« Comment ça ? »

« Je ne sais pas, une intuition, il y a certaines choses qui ne cadrent pas »

« Mais enfin, c'est dingue ! »

« Bon bref, oublie. J'ai plus urgent à te demander.

« En 68, je me suis fait voler une mallette qui contenait des documents. Par l'intermédiaire de mon père, j'ai pas de relations qui m'ont permis de connaître l'origine du vol »

« Et tu as pu les récupérer ? »

« Non ! Voilà le problème car certains sont toujours dans le circuit »

« Depuis 68 ? Ça fait un bail quand même... »

« Sauf que d'autres affaires sont venues se greffer et celle de 68 expliquerait pas mal de choses »

« Mais puisque tu sais qui les détient... »

« Celui qui les détient doit les avoir foutus dans un endroit qui m'est inconnu ... »

« Et quel est le nom de ton client ? »

C'est là qu'il me balança le nom de Brendan.

Mon sang se glaça dans les veines et j'eus toutes les peines du monde à reprendre mes esprits.

Que devais-je dire ? Que je ne le connaissais pas ?

Mon silence eut pour effet de mettre Marc dans le doute. La question tomba inévitablement

« Tu le connais ? »

Je réfléchissais, mais le temps jouait contre moi.

« Tu dois forcément le connaître si tu es un ami d'Isabelle. Bien étonnant qu'elle ne t'ait jamais parlé de lui, même s'il l'a envoyée balader sans explications ».

Je n'en revenais pas. Brendan et Isabelle ! Dès lors impossible de trouver une parade.

« Oui, je le connais, nous avons fait une partie de nos études sur Paris »

« Bien... Alors trouve le moyen de le voir, le plus rapidement possible et démerde toi pour récupérer ces papiers. Je ne te fais aucun chantage, c'est pour le bien de ton pote. Jusqu'à aujourd'hui j'ai fait de mon mieux pour éviter le pire, crois moi sur parole ».

Il fit une pose avant de rajouter

« Il te parlera de ses problèmes actuels. M'est avis qu'ils ne sont pas finis. Alors pour que tout s'arrête il faut que tu fasses ce que je te demande. Je te donne ma parole que c'est pour son bien. Alors si tu es l'un de ses amis... ».

Il me tendit sur le côté de la table une enveloppe.

« Tu regarderas plus tard. C'est un acompte pour tes frais... »

Je rentrais sur Paris. J'avais depuis aménagé dans le quartier latin et quelques mois plus tard je reçus un coup de fil de mon Brendan.

Il se savait en danger, confirmation de ce que m'avait dit Marc, mais j'évitais de lui parler des documents dans l'attente de trouver une autre solution.

Je jouais alors une sorte de billard à trois bandes.

Mais contre toute attente c'est lui qui me sollicita.

Il vint dans la capitale comme si j'étais son seul recours pour me communiquer un tas d'archives sur lesquelles je lui promis de plancher.

Des jours de lecture, de décodage d'histoires inconcevables. Marc était-il en fait à l'origine de tous ses tracas ?

Je décidais de prendre un rendez-vous avec un certain Michel, un de ses meilleurs amis que je ne connaissais pas, mais qui pouvait peut-être m'aider à y voir clair.

Depuis 68, les documents avaient circulé, d'autres à priori étaient venus se rajouter, avais-je donc la totalité des infos ?

Même le connaissant bien, une grande partie de sa vie m'était indéniablement inconnue, preuve étant que je n'avais jamais imaginé que l'énergumène dont me parlait tant Isabelle fut le même que celui que j'avais fréquenté.

Ses écrits m'apprenaient beaucoup de sa personne mais d'autres événements pouvaient me mettre sur la voie. Il fallait creuser plus avant.

J'en étais là lorsqu'une boîte à archive pas encore ouverte tomba de mon bureau, éparpillant sur le plancher des chemises, des documents écrits et des coupures tirées de journaux.

En les mettant en ordre je les consultais distraitement quand tout à coup je m'assis sur le sol. Ce n'était pas possible, le père d'Isabelle...

Puis, début septembre 88, installés chez moi avec Brendan revenu me voir, je le laissais parler en prenant des notes sans rien lui dire des mes découvertes. Voici ce qu'il me raconta :

« En 1978, revenu dans le midi sur un appel de Michel qui avait trouvé un type voulant créer une société, je m'installais à mon compte. Depuis quelques années j'avais fait des recherches sur les activités des journaux du père d'Isabelle pour tenter de comprendre l'animosité qui animait ses détracteurs.

« Dominique, une amie journaliste que j'avais aussi connue sur les bancs de l'université m'avait aidé grâce à ses nombreux contacts.

« Mes dossiers se montaient à grand renfort de preuves, d'articles, d'enquêtes. Qui pouvait donc en vouloir à ce point au magnat ? D'où venait cette machination ourdie depuis plusieurs années ?

« A cette époque je reçus bizarrement des courriers dont l'expéditeur me fut d'abord inconnu. Je pensais que Dominique oubliait de mentionner au dos son adresse, quant à la mienne, étiquetée sur des enveloppes assez grandes pour contenir un dossier, elle était régulièrement tapée à la machine sur un autocollant rendant impossible la reconnaissance d'une écriture.

« De plus ces expéditions étaient tamponnées de bureaux de poste répartis à différents endroits du territoire, certaines en provenance d'Italie.

« Les premiers éléments me conduisirent sur Paris, puis l'étau se resserra autour de Marseille jusqu'au jour où l'incroyable me sauta aux yeux.

« Je cumulais. Les années passaient sans que je n'aie eu l'occasion de me pencher vraiment sur le sujet, jusqu'à récemment où une lettre accompagnait l'expédition. Je restais stupéfait à la lecture du signataire : Marc.

« Il m'annonçait la mort de son père intervenue des années plus tôt et plus surprenant encore, m'informait être au courant que j'étais à l'origine du vol de sa mallette. Il tenait impérativement à me voir et me fixait rendez-vous ».

Quelque part dans Paris, début 88.

Dans les couloirs feutrés du siège parisien d'une banque le directeur régional accompagné de sa secrétaire attendaient d'être introduits. On comprendra plus tard toute la portée de ce terme. La péremptoire convocation qu'il avait reçue l'avait précipité dans le premier avion.

L'huissier de service, en faction devant la porte monumentale à double battant de la grande direction, attendait les consignes.

Un type assez élégant arriva et vint saluer les deux personnes avant de prendre place sur un siège en velours rouge faisant face.

On devait l'attendre car dès qu'il se pointa l'huissier disparut de l'autre côté de la porte pour prévenir de son arrivée.

Comment définir à ce stade le personnage assis dans son confortable fauteuil derrière cette porte ?

En fait, ce milieu mondain se reniflait et se renifle toujours par le biais de ses femmes, meilleure façon d'aborder le sujet.

Chez la gente canine la reconnaissance se fait par le trou de balle, ici, délicatesse oblige, il en va tout autrement.

Je vous parle de celles qui n'ont jamais eues à se salir les mains ni rien d'autre à branler que les couilles molles de leur mari revenu de leur dernière coucherie.

De ces cocues magnifiques qui paradedent dans les dîners mondains, vitrines ambulantes de l'opulence de leur conjoint et qui roulent dans des bagnoles de luxe pour afficher leur importance. De celles enfin qui vivent la gloire par procuration, de celles à qui le féminisme donne la chair de poule.

Toutes suivent la même mode pour mieux se faire repérer, blondes de préférence, quitte à être décolorées, la robe fuseau noire mettant en valeur les différentes parures et babioles de grands bijoutiers, offertes par les maris comme autant d'aveux manifestes des frasques qu'ils ont du se faire pardonner. Mais même dans ce monde, l'inégalité est palpable.

Car dans ce milieu on a vite compris que les cornes ne se comptent que par paire et la tête ne suffisait plus à les contenir depuis des lustres, il était préférable, par convention, de les exposer sur le présentoir transportable que constitue le buste, les

doigts et les poignés de l'épouse, sous forme d'émeraudes, de diamants et autres pacotilles de chez Cartier.

« Je vous présente ma femme ! »

L'interlocuteur scrute la vitrine bien garnie et se fait une idée de la chose.

« Je vous complimente monsieur ! Vous aussi Madame ».

« Merci, répond la vitrine, car elle parle aussi, se croyant obligée de poursuivre la conversation sur le ton vernaculaire de Marie-Chantal. « J'ai vu à la télévision une émission révoltante. Je ne comprends pas que des femmes acceptent de n'être que des potiches »

Clairvoyante ou autruche Marie-Chantal !?

Car cette autre forme de servilité, consistant à n'être qu'une exposition ambulante, n'a finalement de prise que sur la population qui se sent concernée, population dont elle s'est naturellement exclue.

Mais à y regarder de près, il existe bien d'autres formes de prostitution auxquelles on trouve pourtant un caractère parfaitement légitime. Alors libre à chacune de gérer au mieux sa propre soumission.

Un jour on vit arriver une greluce d'une incontestable sobriété. Une très belle plante qui en faisait pâlir plus d'un. Son annulaire ne portait qu'un petit solitaire dont la pierre n'affichait aucune extravagante. Les rumeurs allaient bon train sur la respectable fidélité de son époux ou sur sa radinerie.

Une exception, dans cette faune, qui se remarquait au premier coup d'œil.

L'explication vint un jour de sa femme de chambre qui confia que le coffre à bijoux se trouvait pourtant plein à craquer de ces pacotilles hors de prix, mais qu'il était soigneusement caché à la vue du cornard car afficher les cadeaux de ses amants aurait fait mauvais genre.

On se contenta de rajouter l'impuissance au palmarès du cocu, considérant que la sobriété rime parfois avec le manque.

Un monde de l'inversement proportionnel.

Plus elles vieillissent, plus elles sont laides, plus elles sont enguirlandées.

Les mères, entichées de robes d'une autre époque, en deviennent presque bossues sous l'accumulation des breloques, signe du rang très élevé qu'elles ont atteint dans la hiérarchie.

Leurs bagouzes, prises dans la graisse des doigts boursoufflés démontrent que les escapades du vieux ne datent plus d'hier et que son entretien aux pilules magiques ne justifie plus les dépenses extravagantes, ne serait-ce que pour remettre à bonne taille le bijou qui engonce.

La descente des colliers de perles finit par se fondre avec les rides du cou ou le flétri du haut de la poitrine. Les seins, lorsqu'ils ne sont pas refaits, leur tombent sur le ventre, malgré tous les efforts du dernier bustier renforcé par des baleines d'acier.

Elles conservent dans le regard un mélange hautain de résignation et de mélancolie. L'entre jambe leur gratouille encore un peu, bien que l'espoir d'une nouvelle preuve d'amour scintillante se soit envolée avec les raideurs extraconjugales de leur compagnon.

En clair, regrettant le temps où elles étaient cocues, comme disait le pauvre Soubise, il ne leur manque plus que d'être contentes.

Toutes générations confondues, leur temps s'écoule entre les reposoirs des magasins à la mode, où elles se congratulent, se jalourent au point de se plaindre le soir de n'avoir pas la même babiole que leur rivale, impatience d'une nouvelle corne.

Comme elles s'emmerdent entre les thés mondains et leurs parties de tennis, elles se vengent en prenant un amant. Habitues le soir qu'au son de grelots vides, elles sont alors surprises de se faire défoncer par le goujat ou le gigolo qui n'en veut qu'à leur fric.

Eux, car il faut bien en parler, autres formes de souteneurs, sont des notables, bien sûr.

Il fallait au moins ça pour entretenir pareille vie.

Plus ils sont petits, plus ils se poussent du col mais restent pour la plupart dociles aux maîtres qui les emploient.

Car tous en ont un, même s'ils donnent le change en ne faisant paraître que leurs vassaux.

Mais en présence de leurs supérieurs, ces moines chantent comme l'abbé.

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Une fois libérés de leur tutelle, ils reproduisent le monarque d'un mimétisme ridicule, te regardant de haut avec l'arrogance de ceux qui maîtrisent la situation, te rabaisant pour paraître plus grands et quand ils sont atteints, ils gardent l'aplomb des menteurs professionnels dont ils usent d'ailleurs en toute circonstance.

Par des mots qui se veulent sibyllins, ils te menacent, te signifient leur puissance, jouent de leurs relations et de leurs connivences, te mettant mal à l'aise et au déficit de te confronter à leurs yeux de rapace.

Mieux serait que tu te taises si d'aventure tu leur es supérieur, car ils te jalouseront au point de vouloir te détruire.

Ils ont leur garçonnière et leur « purge » de service, souvent la secrétaire ou l'amie de leur femme, elle-même maîtresse du mari de la maîtresse. Un échangeisme courtois.

Ils résistent au divorce grâce à une réciproque hypocrisie. Pour elles, changer de mentor consisterait à trouver des bourses aussi pleines que celles qu'elles quittent et ce serait déprécier ces grandes dames que de penser qu'elles n'ont pas déjà fait le calcul avant de se donner.

Les fausses amitiés de ces hommes ne valent que dans les situations où il ne se passe rien.

Il suffit de se prétendre ami « de » pour mettre fin aux querelles sans prendre le risque d'actionner une clochette qui risquerait de ne pas fonctionner.

Ce n'est souvent qu'un fusil à un coup dont il convient de conserver le plus longtemps possible la cartouche. En face on veut bien se mouiller une fois, mais pas plus, l'odeur de la merde est tenace.

L'amitié, se borne donc aux dîners mondains où il est de bon ton de se faire voir en compagnie « de » comme dans la guerre de dissuasion où l'on montre la bombe sans jamais s'en servir.

Mais, au moindre problème les amitiés s'étiolent, sauf, si pour les conserver de force, les rapaces ont fait le nécessaire pour élabousser les copains protagonistes.

Néanmoins, à un moment précis, inconnu à l'avance, dans ce type de relations on finit toujours par contrarier les plans de ses « amis » créant ainsi de nouveaux rapports de force.

C'est là qu'entre en jeu, le fameux carnet d'adresses.

Très équivoque dans sa dénomination car si l'adresse correspond souvent à une situation géographique, l'autre acception du terme l'associe à l'adjectif « adroit », dont les synonymes comme rusé ou habile semblent mieux cadrer avec l'existence et l'utilisation du fameux carnet, tous bords confondus d'ailleurs.

Car être « adroit » n'empêche nullement d'être de gauche. Nous en avons tous connu.

Ces couples qui puent la caste des parvenus, se veulent de la nouvelle noblesse dont ils singent l'apparence, n'en ayant ni l'envergure, ni la consistance ni bien sûr la grandeur d'âme.

Le soir, assis dans le canapé dernier cri sous le dernier tableau de chez Christie's, faisant face à la cheminée monumentale, le ménage se reforme dans l'hypocrisie.

« Je te sers un drink mon amour ? »

« Bien sûr chérie ! Ma journée a été harassante ! »

« Oh... Sais-tu mon chou... La mienne aussi ! »

Ils se retirent dans leurs chambres après avoir roté les bulles de la Veuve.

Quelque fois ils font même chambre commune.

L'une revêtue de sa chemise de nuit en soie rose, l'autre du slip plein de foutre, résidu de son dernier exploit extra conjugal, ils s'allongent dans un grand soupir faisant comprendre à l'autre l'intention de ne pas se faire emmerder.

Si un lit d'un mètre quarante est réservé aux pauvres qui s'aiment, on comprendra aisément que chez eux celui d'un mètre quatre vingt ne soit pas encore assez large.

Une sollicitation du mâle le rendrait mal à l'aise vu qu'il s'est complètement vidé avant d'arriver.

Il ne peut plus bander, c'est une horreur ! L'autre, la chatte en feu, pourrait toujours simuler l'orgasme mais ce serait par des cris de douleur.

Alors se tournant le dos, comme revers d'une médaille, ils se pètent dessus sans vergogne. Entre eux le temps des délicatesses

est révolu depuis longtemps. C'est une manière de se souhaiter bonne nuit.

Voilà le moment où tout ce qui fut retenu courtoisement pendant leurs ébats de l'après midi éclate en fusées nauséabondes destinées à l'enfumage de l'autre dans tout les sens du terme.

L'amant ou la maîtresse serait horrifié.

Un dernier souci avant d'entamer une nuit de sommeil bien mérité.

« Chéri, as-tu bien mis les bijoux au coffre ? »

« Bien sur mon amour. Demain tu auras encore une petite surprise ! C'est notre anniversaire de mariage tu te souviens ? »

« Aie, aie aie !!! *L'anniversaire, c'était le mois dernier !* »

Mais la maligne, ayant eu le temps de jeter un coup d'œil discret sur le slip de son athlète, sait déjà qu'elle sera bientôt gratifiée.

Dans ce monde, mon Dieu, il faut reconnaître qu'on a de la classe !

Ce sont donc trois types de cette même composition, mais de calibre différent, qui se serrèrent la main quand l'huissier referma la porte sur eux.

La secrétaire, quantité négligeable, eut toutefois les égards dus à son rang. On lui renifla des yeux la poitrine, puis le postérieur. Enfin une fois assise, les regards remontèrent le long de ses jambes mais furent bloqués par la jupe au niveau des genoux.

Le patron des lieux, après avoir ramené son attention à hauteur des visages, entama la discussion.

« Bon, cher ami, que puis-je faire pour vous ? »

L'élégant pris la parole.

« Vous savez ce qui m'amène, suite à notre récente conversation téléphonique... »

« Oui mon cher »

« Que devons nous faire dans le présent contexte ? Ce type est incontrôlable... »

« J'ai préféré vous rencontrer en direct. Vous comprenez... Le téléphone ... Par les temps qui courent ce n'est pas le plus sûr moyen pour assurer la confidentialité d'une discussion.

« Nous avons obtenus des informations à son sujet, sur ses appuis, ses relations et *surtout sur ses ennemis* et la manière dont ses affaires évoluent.

« Nous allons faire le nécessaire pour bloquer au plus tôt les comptes de ce personnage qui commence à sérieusement nous fatiguer.

« J'ai donné des instructions à notre directeur régional ici présent »

Le dernier nommé prit alors la parole

« Ce ne sera pas chose facile, mais il semblerait qu'il ait sollicité un crédit qui, si nous le refusons, risque de le mettre dans une situation embarrassante ».

Le patron de l'illustre populaire compagnie financière, auquel son subalterne venait de s'adresser, venait de peser de toute sa carcasse sur le dossier de son fauteuil, les yeux tournés vers le plafond.

Il n'était autre que Louis De Boursicot, ça ne s'invente pas, issu d'une famille d'aristocrates, ayant tous pouvoirs ou presque sur les décisions de la banque. D'un ton péremptoire, de même nature que le contenu de ses écrits, il fit connaître sa décision.

« Refusez, mon cher, refusez ! »

« Les motifs ? »

« Démerdez-vous. Après tout, avons-nous besoin de motifs ? »

Il se mit à rire en se tournant vers l'autre personnage.

« Cela vous conviendrait-il ? »

Son visiteur ne semblait pas convaincu.

« Et bien, allons plus loin. Bloquez par la même occasion ses comptes quand il sera au plus bas. Par ailleurs j'ai fait le nécessaire au niveau de d'administration fiscale et je veillerai personnellement à ce qu'il en prenne plein la gueule. Vous m'avez informé par ailleurs que des fonds ont été virés par lui à l'étranger. Je vais faire en sorte qu'il ne les revoie jamais »

« Compte sur moi, pour suivre cette affaire de près, répondit le petit directeur régional approuvé en cela par un mouvement de tête du patron »

L'élégant invité qui suivait l'échange entre les deux directeurs restait de marbre.

« M'est avis mon cher que vous risquez sous peu de ne plus être ennuyé par cette petite merde. Mais si vous voulez m'être agréable en échange, vous savez ce qu'il vous reste à faire »

« Je sais »

Ainsi venait de se régler le sort de Brendan.

La discussion dévia sur des banalités, des nouvelles de la famille, de la santé et des affaires :

« Il est question d'un contrôle chez nous, dit le petit directeur paraissant soucieux »

« Vous savez très bien que si les bilans se trafiquent dans la confusion, les contrôles par contre se font dans le chantage. Tout n'est que rapport de force, cher ami.

« Notre Société ne prospère qu'au travers d'une nébuleuse.

« On plume d'un côté pour investir dans des projets plus qu'hasardeux mais toujours avec la bénédiction d'actionnaires après aux gains. Nos diversifications touchent des secteurs d'activités très variés pour limiter les risques. Par ailleurs nous proposons aux petits investisseurs les projets les plus pourris et s'ils s'avèrent productifs, nous nous débrouillons pour que leur côte boursière diminue afin de les racheter à bon prix tout en laissant supposer aux porteurs que nous agissons pour leurs propres intérêts.

« Inversement, notre maison a toujours conservé les bons plans pour son compte et lorsqu'ils foirent, nous conseillons vivement aux petits investisseurs de s'en saisir comme d'une affaire *exceptionnelle* qui a de forte chance de « remonter » en bourse puisque étant au plus bas.

« Couvert par ailleurs par les accords passés avec l'Etat, si d'aventure nous étions au bord de la rupture le contribuable s'empresserait de venir à la rescousse.

« Faute de quoi, cher ami, les répercussions seraient terribles, les effets dominos conséquents, dans la mesure où, par l'intermédiaire d'un dédale de filiales, nous possédons réciproquement des actions d'autres organismes qui seraient à leur tour contraints au pire. Bref nous tenons le système par les couilles ».

Au son de ce dernier mot, la secrétaire attentive se permit de poser une question.

« Nous avons beaucoup de créances irrécouvrables ».

« Ne vous inquiétez pas, nous avons aussi nos propres filiales de récupération de créances *douteuses* où, par le truchement d'accords, ces dernières déclarées « *perdues* » et déjà déduites de nos bénéfiques, sont récupérées pour un franc symbolique par des officines douteuses « *partenaires* » auxquelles on peut rajouter les huissiers véreux ce qui nous fait gagner sur les deux tableaux ».

« Mais la justice pourrait s'en mêler... »

« Il y a certes des incorruptibles que nous évitons. Par contre tout dépend du prix que l'on met pour s'assurer d'une *certaine* fidélité. Imaginons qu'un juge sollicite un crédit pour ses besoins personnels, soit pour lui, soit pour un membre de sa famille. Une affaire dont il a la charge tombe sous ses yeux impliquant l'organisme en question, que se passera-t-il ?

« De plus, nous nous sommes assurés de la présence dans nos rangs de gens bien placés, ingénieurs des mines, polytechniciens, de confession juive ou musulmane ou de tendance franc maçonne, qui dès que vous y touchez se dressent sur leurs ergots pour crier au scandale, à l'antisémitisme, au racisme, ramenant tout un chacun aux heures sombres pour justifier de la normalité de la revanche. Des types intouchables qui font des *mimacs* pas possible au travers d'une profusion de sociétés qui s'achètent, se rachètent sous les yeux mêmes des instances juridiques.... Et que se passe-t-il ? Rien, sauf à prendre le risque de voir la caste complète vous tomber sur le râble et faire suffisamment de bruit en faisant exploser une bombe qui servira de contre feu. Donc voyez-vous nous sommes bien couverts ».

Sur ces belles paroles De Boursicot se leva de son siège en cuir italien pour venir serrer la main de ses invités qui se retiraient. Il épiait la petite secrétaire d'un œil d'expert et s'empressa de dire.

« Ce soir nous convions une partie de notre personnel dans un château, du côté de Rueil Malmaison, vous êtes les bienvenus ».

Il retourna à son bureau pour inscrire une adresse sur une carte qu'il tendit à son sous-fifre de province.

Une invitation du grand patron ne pouvait se refuser. Seul l'élégant personnage venu quémander ses services, ne se sentit pas dans l'obligation d'accepter.

Le soir venu, la berline du Toulonnais dans un crissement de gravier venait se ranger parmi les véhicules garés devant un perron qui, après quelques marches, menait à une grande entrée vitrée.

Un château magnifique, des éclairages extérieurs mettaient en lumière la façade principale d'où émergeaient les sculptures et les encadrements des fenêtres en pierres de taille.

Des fontaines, posées au milieu des pelouses, jetaient leurs eaux luisantes dans des bassins remplis de nénuphars.

Le petit directeur et sa secrétaire resplendissaient, émerveillés. Lui en smoking trois pièces et chaussures en croco noir sur lesquelles se reflétait la lumière des lieux, elle en tailleur Chanel blanc dont la jupe faisait apparaître plus que le dessus de ses genoux, son haut s'ouvrant sur un chemiser à l'échancrure suffisamment large pour laisser entrevoir la forme abondante de sa poitrine.

Il faillit la prendre par la main, mais leur relation devait rester secrète. Dans l'hôtel réservé ils avaient pris soin de deux chambres séparées pour ne pas attirer l'attention.

Le lecteur coquin à ce stade s'attend au pire et bien lecteur, tu ne vas pas être déçu.

Une fois entrés, ils furent abordés par un type déguisé en laquais du dix huitième siècle, perruque ondulée blanche sur la tête. Sa veste cintrée aux multiples broderies, ouverte en son milieu, laissait déborder un large jabot blanc. Une culotte courte qui s'arrêtait en dessous des genoux se prolongeait de bas gris masquant les mollets, le tout se terminant par des chaussures noires à grosses boucles.

Le valet, d'une légère révérence de la tête, les invitait à déposer leur par-dessus qu'ils n'avaient pas pris le soin de revêtir par une soirée aussi douce et agréable.

Ce formalisme d'un autre temps emplissait d'orgueil nos deux invités, surtout le petit directeur qui ne se sentait plus d'importance, allant jusqu'à toiser du regard le laquais qui les introduisait.

La salle principale s'éclairait par des bougies posées sur des tables garnies de nourriture, homards, caviar, bouchées, rôtis de

toutes sortes et de flûtes de champagne déjà remplies par des domestiques du même style que celui qui les avait accueillis.

La tête haute, collet monté, comme s'il n'en était qu'un en pareille soirée, notre illustre convive se dirigeait vers l'un des buffets pour se faire servir deux flûtes de Don Pérignon avant de se retourner avec majesté vers sa compagne pour lui en tendre une.

Des yeux il faisait alors le tour de la grande salle pour se rendre à l'évidence qu'elle était quasiment vide à l'exception de quelques groupes dissimulés derrière de grandes colonnes soutenant un plafond à caissons où des peintures de scènes champêtres venaient s'incruster.

A y regarder de près, on y voyait des personnages à tête de bouc entourés de jouvencelles qui en voulaient à une partie intime et charnue de l'animal sans que l'on puisse en définir avec précision le morceau.

Intrigué, il faisait marcher ses peaux de crocodile pour aller lorgner d'autres tableaux suggestifs sur les murs environnants. Là un diable cornu tétait une friponne, un cerf en rut montait sa femelle, ailleurs une peinture audacieuse montrait deux chasseurs venant au secours d'une femme à la culotte arrachée par un chien en furie. Plus loin une exposition de François Boucher, peintre réputé du siècle des lumières, avec le repos de Diane, l'éducation de Cupidon, Hercule et Olympe. En face l'incontournable Courbet et son origine du monde.

Ayant fait le tour de l'exposition au thème pour le moins orienté, cherchant du regard dans les groupes diffus un visage connu, il revenait vers sa compagne qui se trouvait en pleine discussion avec deux types bedonnants aux visages cachés par des masques. Il n'y comprenait plus rien. Son visage changeait d'expression car un malaise croissant commençait à l'envahir, il se sentait tout à coup bizarre.

C'est alors qu'apparût De Boursicot, déguisé en roi soleil, les bras ouverts en signe de bienvenue.

« Venez mes amis, vous êtes ici chez vous, mettez-vous à l'aise, buvez, mangez à souhait ! »

« Mais monsieur... »

« Allons, allons, mon cher... Pas de chichi... »

Louis XIV s'approcha du groupe des bedonnants pour parler dans l'oreille de la douce secrétaire qui semblait déjà avoir quelques verres dans le cornet ce qui la faisait rire aux éclats à la grande satisfaction de ses adorateurs du moment.

Une main câline vint se poser sur la nuque de notre petit directeur qui, d'abord mal à l'aise, resta statufié lorsqu'une autre main s'enfonça entre ses cuisses. D'un côté une femme, de l'autre un homme venait le saluer.

De Boursicot avait disparu avec les deux gros cochons, la secrétaire aussi.

Lui, ne sachant que faire, se dirigea vers le buffet pour boire un autre verre sous les sourires moqueurs qu'il apercevait entre les grandes colonnes.

Sa tête s'emplissait de quelque chose d'inexplicable, son esprit divaguait sous l'effet de l'alcool, mais deux verres suffisaient-ils à tout expliquer ? Il s'aventurait dans les couloirs, montait aux étages. Derrière les portes, des gémissements, des gens à moitié nus sortaient en riant, on le touchait au passage, on le caressait, on l'embrassait à pleine bouche.

Dans l'embrasure d'une porte il vit sa secrétaire nue, les seins dressés, les yeux hagards au milieu des gros messieurs qui la pénétraient de toute part.

Ne sachant plus rien, titubant au milieu de cette orgie, le sang montait dans sa tête au moment de tomber sur une créature de rêve qui l'entraîna sans trop de délicatesse dans une chambre dont le lit à baldaquin avait déjà été souillé.

Les visons de sexes, les gémissements, l'alcool, la drogue l'avaient progressivement mis dans un état second de grande excitation.

Sans avoir le temps de comprendre, la poupée assise à califourchon sur son sexe, par des mouvements désordonnés il partit comme un fou s'emparer du corps de la déesse avant de réaliser qu'il s'agissait d'un homme.

La soirée fut épique à la hauteur de ce que l'on attend d'un employé modèle.

Comment fidéliser ses collaborateurs après avoir fidélisé la clientèle ? Il suffisait de filmer.

Dans cette phrase il convient simplement, vous l'avez bien compris, de remplacer « fidéliser » par « baisser » pour bien comprendre la chose.

Avec de tels exemples, comment dès lors s'étonner.

Les valets, avant leur récompense consistant à finir allègrement le travail des autres, ô volupté suprême, se faisaient un instant cinéastes amateurs, planqués dans les chambres adjacentes et mieux payés que le caméraman de Claude Lelouch.

On joignait ainsi l'utile des affaires à l'agréable des patrons. En cas de trahison, la menace sortait du coffre et faisait le tour de la capitale et de la province pour une fois réunies.

Aucune inquiétude pour le coût de cette production, offerte par les subsides des découverts « autorisés » ou par les pénalités de ceux qui ne l'étaient pas.

On ne revit jamais le couple sortir ensemble. Le petit directeur rentra tout penaud dans sa province aux prises avec ses remords et sa chtouille, la secrétaire de son côté, après une bonne semaine d'indisponibilité pour cause de remise en forme, se trouva parachutée directrice d'une succursale. Ses aventures avec la grande direction la rendirent à son tour intouchable.

Cher Blaise Pascal, si le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point, il n'en est pas de même pour le cul.

A quelque jours du drame, dans la peine ombre d'un restaurant toulonnais, une rencontre inattendue allait donc réunir Brendan et Marc.

Une lettre que ce dernier devait m'envoyer en dévoilait la teneur.

« Je l'ai attendu, pensant que peut-être il ne viendrait pas. Je ne le connaissais qu'au travers d'une ou deux photos datées et du faible souvenir de notre furtive rencontre dans le couloir de l'immeuble, mais dès qu'il est entré je ne pouvais avoir aucun doute. Il avait un visage que l'on n'oublie pas.

Il s'est approché sans même que je lui fasse signe. Dans sa démarche une certaine élégance et une décontraction qui tout de suite me plurent. Il me dévisageait avec un mélange d'agressivité contenue et de sympathie.

« Après s'être assis en face de moi, sans même prendre le temps de me saluer, il me posa une question à laquelle aucun homme sensé ne pouvait s'attendre dans un pareil contexte.

« Alors, qu'est-ce qu'on mange ? »

« Il souriait, comme venu pour une discussion de routine, me fixant droit dans les yeux, un coude posé sur la table, ses doigts frottant avec nonchalance son menton.

« Prenant ses aises de façon naturelle, il me faisait comprendre que ce n'était pas la peine que je l'y invite. Je me permis alors de lui demander

« On peut se tutoyer ? »

« C'est le privilège des gens qui ne peuvent pas se saquer, ou alors... celui des amis. Or, que je sache, nous ne sommes pas des amis ».

Les doigts toujours posés sous son menton, il continuait à me dévisager pour tâter ma réaction qui fut de me trouver dans l'embarras. Comme il voyait planer le doute dans mes yeux, il se cala au fond de son siège en riant et fit en sorte de me détendre.

« Je rigole... Nous sommes tous deux des anciens combattants qui ont vécu des drames. Ca rapproche et à ce titre je veux bien que l'on se tutoie »

La discussion pouvait commencer. Il prit l'initiative.

« Je suis au courant de tout, ou presque. Tout a viré de travers, n'est-ce pas ? »

« Sauf que tout démarre du vol de ma mallette, sans quoi... »

« Sans quoi les pourris continueraient à œuvrer »

« Non, les documents destinés au procureur permettaient de tout mettre sur la place publique. C'est à cause de toi qu'ils ont pu continuer... »

« Mais, dis-moi, ton père était quand même une belle ordure, non ? »

« Je sais »

« Alors, comble moi les vides. Quelles étaient ses réelles motivations ? »

« Sinistres, je dois bien le reconnaître. Comme tu dois le savoir, il était un ancien haut fonctionnaire qui n'avait rien perdu ni de ses travers ni de ses relations. Il a été contacté pour mettre fin à une affaire devenue politiquement parlant bien embarrassante, en échange de quoi on lui avait promis de l'aider à reprendre la direction du journal. Pour ruiner de l'intérieur le boss il s'est servi de moi pour que je me fiance à Margareth. Au décès de cette dernière, enfin à son simulacre, il m'a demandé de faire du charme à Isabelle, mais elle n'était pas amoureuse de moi si tu vois ce que je veux dire »

« Je vois »

« En clair nous devrions être beaux frères... »

J'ai dit ça en riant, il s'est mis à sourire et puis je lui ai posé une question qui me brûlait les lèvres.

« Je n'ai pas très bien compris... Pourquoi as-tu laissé tomber Isabelle ? »

Un long silence s'en est suivi pendant lequel il me dévisageait se demandant si notre relation récente nécessitait qu'il s'étende sur le sujet.

« Je ne l'ai pas laissée tomber. Je l'ai aimée, aujourd'hui encore, mais je n'ai plus envie d'en parler »

« Vois-tu, si tu as beaucoup aimé Isabelle, j'ai aimé de la même façon Margareth ».

« Mais enfin, c'était par intérêt ! »

« Pas de tout, crois-moi je l'ai vraiment aimé. Mais voilà, mon père... Mon père avait mis à jour des malversations et les documents que tu as récupérés dans cette foutue mallette en étaient la preuve ».

« Je ne comprends pas »

« En clair ces pièces étaient des faux, seules les photos que tu as récupérées et les éléments que je t'ai fait parvenir par la suite sont des preuves formelles de la participation de toute cette racaille au foutoir que tu as découvert.

« Un type nommé Paul Sernine est venu un jour travailler au journal recommandé par Isabelle avec laquelle il avait suivi des études sur Paris.

« J'étais sûr qu'il te connaissait et j'ai essayé de le convaincre de récupérer les papiers y compris ceux que je t'avais fait parvenir, car mon père mort, j'avais décidé de poursuivre son œuvre et d'aller jusqu'au bout ».

« Au bout de quoi ? »

« Enfin, Brendan, tu ne comprends pas ? »

Comme il restait muet j'ai poursuivi

« Si mon père ne faisait pas partie des racailles, même s'il n'est pas exempt de tous reproches et que je n'en fais pas partie, il reste qui ? »

« Pourquoi ne pas avoir dénoncé la chose avant. L'histoire dure depuis presque 20 ans ! »

« Une sorte de « donnant-donnant ». Tu ne dis rien, je ne dis rien et l'affaire s'étouffe. On échange des malversations contre un silence sur une affaire d'état »

« Une affaire d'état ? »

« Oui, une naissance en 74 reconnue en 84, il n'y a pas si longtemps... Ca ne te dit rien ? »

« Pas possible, vous étiez au courant ? »

« Entre les photos du landau, le nombre de personnes impliquées, les écoutes, les allusions lors du débat de la présidentielle de 74 auxquelles on peut rajouter des livres à énigmes et bien d'autres choses, comme le disait Jean-Edern Hallier, une histoire de polichinelle qui, pour éviter le pire, devait seulement éviter la une des journaux ».

« Sous Giscard mes amis des Maréchaux se sont contentés de faire passer les documents qui disculpaient le boss, mais pas les photos. Je ne comprends pas pourquoi... ».

« Comment ça ? »

« Rien, laisse tomber... »

« Je ne comprends pas tes références, mais si les photos sortaient, le retour de bâton était évident »

« Justement... Sous Giscard bordel... Voilà qui aurait calmé l'adversaire. Si les malversations sortaient et l'histoire de l'enfant aussi... »

« Sauf qu'entre ces deux là, il devait y avoir bien d'autres contentieux. Les dossiers qui puent on les garde souvent sous le coude en se méfiant de ce que peut détenir l'autre. On se le fait savoir en douce, une sorte

d'arme de dissuasion réciproque. Mais j'avoue être surpris que le battage n'ait pas pris une autre dimension... ».

« Pourquoi ? »

« Des documents sont ressortis à une époque et puis plus rien... D'ailleurs pourquoi ne pas avoir fait connaître les tiens avec tout ce que tu as appris par la suite ? »

« Tu t'en doutes. Mais pour l'instant je n'ai pas encore établi de rapprochement formel et puis quelle audience aurais-je eue ? Mais toi, tu pouvais aussi le faire. Expédition anonyme par exemple... »

« Si je t'ai fait parvenir le résultat des mes recherches, c'est que je comptais sur toi... Tu es le seul à posséder la clé de ce mystère »

« La clé ? »

« Oui, les photos de la mallette... »

Il resta un instant en arrêt. Je le sentais passer en revue dans sa tête les éléments qu'il avait eus entre les mains.

« Non, je ne suis pas le seul. Un type, un avocat parisien, possédait également des photos... »

« Alors soit ton type est mort, soit il s'est fait acheter. Il s'appelait comment ton avocat ? »

« Maître Benard »

A mon tour je restais sidéré

Les confidences, suite.

En 1987, au lendemain, de ma visite à la villa Myosotis, en arrivant au bureau une secrétaire m'annonçait une « bonne nouvelle », la première de mes emmerdes qui allait sonner la fin de ma fuite en avant.

Tu te doutes que ça allait m'occuper l'esprit mais pas au point que je l'imaginais.

Un crédit que j'attendais venait de m'être refusé.

Il devait me permettre de passer une étape malheureusement anticipée dans mes dépenses. Encore un excès de confiance dans la parole donnée.

Comme un con, j'avais tout mis en place. Une vaste opération *pour élargir mon périmètre d'actions commerciales* comme disent les économistes de compète. J'avais les investisseurs, les bâtiments pour le personnel, enfin ce qu'un type de ma grande classe de nase pouvait espérer.

Sauf que ce refus incompréhensible foutait tout en l'air, et ce malgré des bilans flatteurs et un accord tacite de la banque.

J'appelais, persuadé d'une erreur ou d'une mauvaise interprétation des documents fournis.

Mais tu sais bien, quand on veut te zapper pour éviter les questions embarrassantes, les personnes sont tout à coup injoignables, leur poste ne répond pas ou ils sont indisponibles. Par contre si tu as cent briques à placer, c'est eux qui t'appellent. On me balançait des excuses bidon, puis carrément suspectes.

Les créances tombaient, les salaires devaient être payés, mes comptes remontaient, baissaient, passaient dans le rouge faute aux fonds avancés dans l'attente du financement.

Puis des lettres recommandées sont arrivées, rejets de chèques, mises en demeure d'avoir à les couvrir et tout le toutim.

Les fournisseurs affolés venaient aux nouvelles, les employés horrifiés s'inquiétaient, je n'avais à leur opposer que ma bonne foi et mon incompréhension.

Le téléphone devenu inapproprié, un jour j'ai fait une descente à l'agence sans prévenir personne.

A mon arrivée, la secrétaire qui devait s'attendre un jour ou l'autre à mon apparition, décrocha rapidement le téléphone, pour prévenir le directeur.

Et là je t'explique. Brendan se lève pour mimer la scène, il aimait bien ça.

Je me rue sur le combiné et je raccroche.

« Laissez... Je vais m'annoncer moi-même ! »

Mon air agressif lui fait comprendre ma détermination, elle tente l'astuce brevetée numéro 36 adaptée à la situation :

« Mais il est en rendez-vous ! »

« Parfait... J'en profiterai pour informer son visiteur de la façon dont vous traitez les clients dans votre putain de banque ! »

Je me dirige vers la porte du boss. J'ouvre brutalement.

Le mec était seul, assis dans son fauteuil, l'air apeuré devant l'image de l'écran que renvoyait la camera ayant annoncé mon arrivée.

Le téléphone collé à l'oreille, bredouillant des mots dont je comprends vite le sens, il prévenait sa hiérarchie du problème qu'il allait lui tomber sur le râble.

Le temps d'un laconique « je vous tiens au courant » il raccroche.

« C'est ça mon con, tiens-les au courant ! Alors, avant que je m'énerve vraiment, tu vas m'expliquer tout ce merdier ! »

« Monsieur, je vous prie... »

« Non, tu vas d'abord m'expliquer, pourquoi, après des mois de tergiversations, mon crédit est refusé, mes chèques et mes échéances rejetés ! »

Mes plombs venaient de sauter. L'entraînement auquel je m'étais astreint depuis des mois avait assez duré. Fallait que je fasse le match.

Je contourne son bureau. Ce con ne bouge pas. Arrivé à ses côtés je tire sa cravate vers le bas au point que son menton se trouve au raz du sous mains.

« Alors ! »

Il était ridicule. Un péteux qui en temps ordinaires se pavanait sur ses ergots. Il tentait de se dégager.

« Si tu mouftes je t'en colle une ».

« Lâchez moi ! Je vais appeler la police ! »

« Tu ne vas rien faire du tout pauvre con ! Si tu fais quoi que ce soit, je t'attends dehors, ou chez toi. C'est toi qui vois ! Tu comprends connard ! »

« Mais ce n'est pas moi qui prends les décisions... J'étais justement au téléphone pour voir ce que l'on pouvait faire ! »

« C'est ça prends moi pour un con ! Alors tu vas m'expliquer et je te lâche, ok ? »

« C'est bon, lâchez moi ! »

Je relâche la cravate.

Sous la poussée inverse qu'il met à vouloir se dégager, sa tête se lève d'un coup avec un craquement suspect à hauteur des cervicales.

Je viens m'asseoir en face de lui, posant ostensiblement mes godasses sur le rebord du bureau pour lui faire comprendre, s'il en doute encore, mon état d'esprit.

« Alors ? »

« Vous êtes un dingue ! La chose n'en restera pas là ! »

« Ah Wouai ? »

Je fais semblant de me relever, avec un rictus destructeur qui lui fait vite changer de ton.

Là il sait qu'il ne va pas y échapper. Je te jure, ce jour là je l'éclatais.

« Monsieur, s'il vous plaît, écoutez moi. Je transmets les dossiers, les décisions se prennent au dessus de moi ! »

« Ah wouai... ! En fait tu n'es qu'un petit rond de cuir, payé au rabais et qui se prend pour la reine d'Angleterre. Aujourd'hui on voit ce que tu pèses. Que dalle ! Avec tous les clients que je t'ai envoyés, dans la hiérarchie des enculés, tu es en dessous du clébard. Lui, au moins, il a la reconnaissance du ventre. Alors tu vas prévenir ta direction que faute d'un rendez-vous en bonne et due forme, je vais aller leur démonter le bureau et leur tronche par la même occasion. Je n'ai plus rien à perdre ! ».

« Je vais m'en occuper ! »

« Non... ! Tu t'en occupes... Maintenant !... Alors voilà... Tu vas décrocher ton téléphone et comme un bon larbin que tu es, tu vas rappeler ton patron de merde... Oui, celui que tu avais au bout du fil quand je suis arrivé.... Tu vas lui expliquer notre sympathique conversation. Tu en profites pour solliciter le

rendez-vous que je demande depuis des semaines. Au moins je suis sûr que la chose sera faite ».

« Mais... »

« Tu fais fissa, sinon je te démonte la gueule ! »

Ce con obtempère, mais avant qu'il ne compose le numéro, je rajoute une précision.

« Par contre si tu te plains, aujourd'hui ou demain, comme un petit pédé que tu es, on en revient à la case départ ! Capich ? ».

La discussion finit par aboutir. Le rencard fut pris pour dans deux jours.

Je fus reçu par un type disgracieux à la hauteur du rang qu'il devait occuper dans la hiérarchie pour le moins nébuleuse de sa banque de merde qui étalait sans vergogne dans tout le pays à grand renfort de publicités devenues mensongères, tous les arguments et les détails prometteurs des avantages que l'on pouvait tirer d'une « *réciproque collaboration, étroite et personnalisée* ».

A ma grande surprise il se présentait comme sous-directeur, encore un, mais du service contentieux.

L'affaire commençait mal. Je venais discuter projet on allait me parler répression.

Le type, les pieds calés dans un tiroir, laissé ouvert à cet unique effet, tentait de me faire comprendre qu'il n'avait pas l'intention de se laisser impressionner.

A l'école des faisans, en cas de litige, on apprend surtout à fatiguer. D'étage en étage, on étouffe les problèmes d'en dessous, de manière qu'arrivé au sommet de la pyramide tu sois complètement lessivé.

Ne leur reste qu'à porter l'estocade si par chance tu es encore vivant.

Pareil pour l'administration.

Les mecs s'en foutent, le soir ils rentrent chez eux à l'abri de leur statut et de la garantie du boulot à vie.

Toi, les deux pieds dans la caca, relances et huissiers à l'appui, tu restes des années avec le problème sur le cul.

Le Français et son emblème. Le coq qui continue de chanter avec les deux pieds dans la merde, avant de se faire plumer.

Attendre. Le leitmotiv de leur douce symphonie. Rien ne presse quand le sujet est délicat pour eux et que le temps joue contre toi. Même au milieu des immondices qui finissent par les étouffer, leur mission est de ne jamais négocier au risque de devoir reconnaître les bourdes qu'ils ne commettent jamais.

Si l'erreur est humaine il est à croire que nous sommes gouvernés par des extraterrestres.

Les grognards de l'empire, prêts à se faire déchiquer pour défendre la cassette du patron, le tout pour un salaire de merde destiné à payer les échéances des crédits que leurs organismes leur ont foutus sur le cul. Une sorte de laisse invisible pour toutou récalcitrant.

Ces cons diffusent dans tout le pays, à coup de primes, la superbe nouvelle du bonheur d'être locataire perpétuel de l'état, taxe foncière oblige...

Pas question d'essayez de taper dans leur gamelle tu risques de te faire gnaquer.

A l'époque dans les usines Michelin où les mines du Nord, on fidélisait la main d'œuvre en offrant le logement. Aujourd'hui les banques ont généralisé le principe de docilité en garantissant le loyalisme des sbires à coup de crédit, façon de foutre les révolutions au placard.

Le péteux avait du baver car d'entrée de jeu j'ai eu droit à un discours agressif.

La suffisance de cet enfoiré voulait me déstabiliser en décrivant l'enfer qui m'attendait si d'aventure je ne respectais pas les règles imposées.

Une fois sur la même longueur d'ondes, en fait quand j'ai fini par comprendre où il voulait en venir, mon langage courtois du début commençait à se transformer à l'âpre senteur de la moutarde qui me montait au nez.

Lui pensant que mon manque de réaction supposait une soumission à ses explications, finit par se raidir au changement de mon ton.

On lui avait certainement parlé de moi comme d'un type spécial. Jusque là il avait eu l'impression de me mater.

Contrairement au type de l'agence il imaginait prendre le dessus au regard du trou du cul que je représentais à ses yeux.

« Monsieur, en clair il va falloir régulariser votre situation »

« Et c'est tout ce que vous avez à proposer ? »

« Ecoutez, mon cher Monsieur, les encours sont pour le moins largement dépassés au regard de vos garanties. Je pense que vous n'ignorez pas que l'ensemble de vos comptes est dans le rouge. Vous vous dites gestionnaire, en fait vous ne semblez rien connaître au milieu des affaires ».

Quand tu connais le contexte, voilà le type de réflexion sensée te faire bondir. Mais si tu tombes dans le piège tu donnes une preuve supplémentaire de ton inadaptation.

Je me calais confortablement dans mon fauteuil pour lui répondre d'un calme inattendu :

« Je suppose que le poste que vous occupez donne toutes prérogatives dans cette affaire. En conséquence si vous maîtrisiez l'ensemble du dossier, vous parleriez de l'essentiel ».

« Quel essentiel ? »

Il retira ses panards du tiroir, signe que la discussion prenait pour lui une tournure inattendue.

« Vous voulez en plus m'apprendre mon métier ? »

« Je n'aurais pas la prétention d'apprendre à un *éminent banquier* comment analyser un bilan, ni même lui rafraîchir la mémoire sur ses propres engagements. Mais tout de même ! Vous semblez tout savoir mais êtes-vous à même de tout comprendre ?

« Pourtant l'analyse ne semble pas bien compliquée ! Sauf à renier vos promesses et à vous dispenser de regarder l'évolution des comptes de vos clients ».

Son regard s'est figé sur les feuilles étalées devant lui, à la recherche d'une pièce qui pouvait manquer ou qui lui serait passée au travers.

« Monsieur, je n'ai devant moi que des positions anormales ! »

« Avez-vous celles de début d'année ? Février, Mars, par exemple... »

« Je me suis fait communiquer l'ensemble du dossier ! »

« Ah bon !?... Alors c'est spécial pour une personne qui semble vouloir donner des leçons aux autres »

« Monsieur, je vous prie de rester correct ! »

Réflexion qui démontre un début d'embarras.

« Un juste retour des choses. Mais, pour répondre à ma question, pouvez-vous me donner le montant des découverts pendant ces deux mois ? »

Nonchalant, ce con tournait et retournait les feuilles.

Soit la chose le surprenait, soit il savait parfaitement de quoi je parlais, mais dans les deux cas l'histoire allait devenir assez chiant pour leur institution.

Pendant qu'il scrutait les documents, ou qu'il faisait semblant de le faire, je sortais de ma mallette les relevés en question.

« Ne vous donnez pas la peine d'aller à la pêche. Les voici. Vous constaterez que les découverts de l'époque étaient largement supérieurs à ceux d'aujourd'hui.

« Or, la loi qui s'applique, faute d'avoir dénoncé la chose de façon explicite, vous impose d'accepter dans l'année, un encours au moins équivalent au plus fort découvert inscrit dans vos livres. Donc, faute d'avoir respecté cette règle, vous êtes dans l'illégalité la plus totale ».

Je ne te dis pas la tronche du type

Comme il restait muet, je lui ai sorti un deuxième papier, tamponné de l'agence. Un engagement signé par eux pour affecter sur mes comptes un crédit relais dans l'attente du déblocage définitif des sommes sollicitées.

Une copie de lettre de change, elle-même signée par les deux parties, mentionnait le montant qui aurait dû apparaître il y a plus d'un mois sur mes relevés.

Il cherchait dans une lecture qui se voulait approfondie, les lignes ou les mots qui remettraient en cause ce que je venais de démontrer.

« Nous n'avons pris aucune garantie au regard de la somme que vous sollicitez ! »

« Cela remet-il en cause votre engagement ? »

« Où est la lettre de change en question ? »

« Elle a été récupérée par votre organisme et doit toujours être dans le circuit »

« Faute de garantie, pourriez-vous signer une caution personnelle à hauteur de vos découverts ? »

Le type s'était métamorphosé. Son sourire compréhensif allait même jusqu'à la supplique. Mon froc baissé, j'aurais eu droit à une petite « prévôté ».

« Les choses ne sont pas évidentes. Il est vrai que je ne comprends pas très bien comment nous avons pu en arriver là ! »

« Et vous proposez quoi ? »

J'allais faire la plus belle connerie de ma vie d'artiste.

« La lettre de change sera créditée sur votre compte. Inutile de passer par un crédit classique pour peu que nous ayons un engagement de votre part sous forme d'un acte de caution. Une fois signé tout rentrera dans l'ordre ».

« Et cette caution serait de combien ? »

« Du montant de la lettre de change. Mais il serait préférable de l'étendre aux découverts actuels que nous pourrions ainsi valider de façon définitive et vous dont pourriez profiter sans blocage intempestif ».

Proposition alléchante. J'avais encore confiance.

On a convenu que le trou de balle de l'agence se présenterait à mon bureau dans la semaine pour concrétiser la chose et je suis sorti plus léger de cette entrevue.

J'avais obtenu gain de cause pour la forme, mais l'envie de continuer n'était plus au rendez-vous.

Quand on a l'intention de tout envoyer paître, faut pas se lancer dans le prolongement de la même aventure, la déconcentration te coûte très cher.

Le type se pointa deux jours plus tard en matinée.

Ce qui aurait du m'interpeller c'est son air hagard, l'œil droit noirci par une explosion de petits vaisseaux et la transpiration qui coulait sur son front.

Je n'ai compris qu'après coup ce qui allait se jouer.

Il tenait à la main un formulaire en partie rempli.

Malgré mon animosité j'étais mal à l'aise pour lui. Tout avait l'air parfaitement rédigé, je complétais le document sans prêter grande attention à l'anxiété croissante de mon interlocuteur ni à sa fébrilité au moment où je posais ma signature au bas de la feuille.

Suite de la rencontre toulonnaise.

Remis de mon émotion, avant de lui dévoiler l'information que je détenais il fallait que je lui pose une question

« *Brendan, comment connais-tu Benard ?* »

« *Une longue histoire, je ne peux t'en dire plus* »

« *Ok... Alors sais-tu qui est ce type ?* »

« *Oui* »

« *Vraiment ?* »

« *Ben oui... Mais peut-être que je ne sais pas tout* »

« *Certainement pas tout, comme tu le dis. Il est depuis de longues années le conseiller particulier du groupe, mais on n'a jamais su pour qui il tirait les ficelles* ».

« *Putain, c'est pas vrai. Certaines choses s'expliquent...* »

« *Comment ça ?* »

« *Les photos. Les premières mises dans le circuit n'étaient qu'une menace, histoire de lancer un bouchon pour voir qui allait mordre. Mais elles ne sont certainement pas les plus compromettantes...* »

Brendan se redresse sur son siège comme poussé par une excitation irrépressible.

« *Ou alors...* »

« *Ou alors ?* »

« *Il y a longtemps que Benard est votre conseil ?* »

« *Oups, il faut que je fasse des recherches, mon père l'aurait su... Pourquoi ?* »

« *Si c'était en 68 ou avant, je pige pas mal de choses, sauf les liens qui peuvent faire plonger ces types aujourd'hui* »

« *Explique, car je ne te suis pas trop là...* »

« *Quand j'ai récupéré ma valise, cherche pas c'est encore une longue histoire, le document qui disculpait le boss s'y trouvait encore avec un paquet de photos. Alors soit ils ont échappé à leur sagacité... soit...* »

« *Soit ?* »

« *Soit ils les ont laissés intentionnellement, mais dans tous les cas il y a eu forcément chantage, tout du moins au début* ».

« *Mhmouai* »

« *Quels sont tes rapports avec Charles ?* »

« *Charles ? Mais qu'est-ce qu'il vient foutre là dedans ?* »

« *Je ne sais pas... Je te demande* »

« Son père est toujours à l'affût. Il sent que je manœuvre depuis des années, mais veille à ce que rien ne sorte. Quant à Charles, j'ai l'impression qu'il joue au con pour me tirer les vers du nez »

Il a hésité un long moment avant de poursuivre et de me dévoiler une chose complètement ahurissante.

« Marc, je pense que tu es un type de confiance dans cette affaire. Alors il faut que je te mette au courant et ça ne va pas te plaire »

« Vas-y... »

« J'ai rencontré Charles il y a peu de temps. Je l'avais déjà revu et nous avions conservé des liens. Certains ont combiné un truc pour te régler ton compte car ils te soupçonnent d'être à l'origine de leurs problèmes, moi compris jusqu'à aujourd'hui. Je ne vais pas entrer dans les détails, mais Charles va te faire savoir qu'il est convoié à un rendez-vous avec moi au 25 d'une ruelle de la basse ville et te proposera de t'y pointer à sa place car il pense que tu veux me faire la peau »

« Quoi ? Mais enfin... »

« Calme. Je suis venu ici pour connaître ton état d'esprit. Sans ce que tu viens de m'apprendre j'aurais laissé filer. Mais voilà... Propose à Charles de te pointer à sa place. Une fois qu'ils auront la certitude que tu iras au rendez-vous, ils mettront tout en place, mais un conseil, n'y va pas ! »

« Mais qui ils ? »

« Cherche pas. Il veulent te faire venir pour te flinguer »

Je me suis levé, menaçant

« Mais, tu plaisantes... Mais je vais te casser la gueule »

« Assieds-toi Marc. On se cassera la gueule plus tard. Là, il faut régler cette affaire »

Tous les clients se retournèrent, le patron en panique, mais lui tout souriant m'incitait à reprendre ma place. Plus calme je m'adosais sur mon siège dans l'attente de ses explications.

« Putain, pour la discrétion, on fait pas mieux. Ce que j'ai à te dire devrait te détendre »

« Je l'espère... »

« Sans entrer dans les détails, des « amis » (il fit le signe des guillemets avec ses doigts) ont décidé de me venir en aide persuadés de ton implication. Enfin, c'est ce que j'ai cru, car tout ceci est de plus en plus mystérieux. Sauf que je me rends compte que tu n'es pour eux qu'un empêcheur de tourner en rond. Ton enquête les emmerde, donc moi aussi.

« Si tes informations démontrent des entourloupes, reste à savoir qui a intérêt à les cacher ».

« J'ai pensé que tu avais compris.. »

« On aurait gagné du temps, si tu n'étais pas resté dans l'ombre en comptant sur moi ».

« Maintenant que faut-il faire ? Quel rapport entre tes « amis » et les documents ? »

« Marc, il y en a forcément un et depuis longtemps. Le meurtre de Margareth serait lié à cette histoire. J'ai bossé chez un mafieux marseillais dont la fille est comme par hasard mariée au frère d'Isabelle. Tout est lié ».

« Margareth n'est pas morte, j'en suis sûr ! »

« Comment ça ? »

« J'ai planté devant chez eux et certaines visites m'ont vite mis sur la voie.

« Son vieux l'a faite disparaître en m'accusant de tous les maux pour qu'elle renonce à moi et éviter que je lui dévoile le pot aux roses. De son côté le père de Charles fouillait mon bureau. Il m'a même un jour cassé la gueule. C'est pour ça que je te faisais parvenir des infos pour que tu compiles et que tu comprennes ».

« Tu penses qu'il est dans le coup ? »

« Je soupçonne pire que ça. Là on s'attaque à du lourd, du très lourd »

« C'est-à-dire ? »

« J'ai fait des recherches sur le groupe. Les investisseurs sont nombreux, certains cachés derrière des sociétés offshore et quand on remonte le fil on se perd. Mon père avait compris. Plusieurs banquiers tirent les ficelles et semblent directement liés aux financements des affaires qui nous intéressent ».

« Quels banquiers ? »

« De ceux qui te tiennent par les couilles »

« Quel rapport avec les photos »

« Il y sont tous ! Banquiers, mafieux, politiques et entrepreneurs. Tous ! Les seules photos qui les accusent vraiment, c'est toi qui les détiens encore et s'ils ne t'ont rien fait, c'est qu'ils ne savent ni où tu les caches, ni tu en as des copies ni tu les as confiées à quelqu'un... au cas où. Je pense qu'ils veulent négocier après t'avoir fait plonger ».

Suite des confessions

Juste avant l'histoire de la banque, j'eus un jour l'indélicatesse, voire l'outrecuidance de poser une question anodine à l'administration fiscale afin de connaître les options d'amortissement d'un bien.

Croyant qu'affliger les gens de contraintes en tout genre leur permet de mieux gérer leurs affaires, l'administration ignorait pourtant l'existence d'un objet qui, à sa décharge allait devenir rare : L'ordinateur.

Le fait d'avoir dérangé une *cagole* qui se prenait pour je ne sais qui, a eu pour effet de me gratifier d'un contrôle fiscal de première.

Du moins c'est ce que j'ai cru au début.

Je défendais devant cet organisme de destruction massive les dossiers de clients défaits à qui l'on réclamait des montants qui les mettaient à genoux.

Une brillante préparation pour l'avenir de l'emploi.

Ne faisant nullement partie des comptables patentés, cela me valait leur animosité.

Car pour mettre au pas un expert comptable qui les faisait chier, l'affaire était rodée depuis longtemps. On prenait l'ensemble de ses clients et on leur collait un bon contrôle. Résultat aucun ne la ramenait se contentant de vivre de ses rentes.

Pour moi, c'était l'inverse, le contrôle déjà tombé, je devenais l'emmerdeur imbaisable.

Je pensais que de confrontations en confrontations, l'inimitié produisant ses effets, avait germé chez eux une répression qui devait me calmer. Mais j'étais loin du compte.

La pétasse, au nom à consonance espagnole, était l'épouse d'un ponte de la même administration qui assurait la couverture de son arrogance.

En mal de "*melons*" à mâter, c'est ainsi qu'elle appelait les arabes, cette conne continuait d'adopter la posture et le langage colonial dont elle demeurait nostalgique.

Dans une France qui décolonisait, voilà que nous devenions ses « *crouilles* » version française.

Elle faisait la honte de ces pauvres gens qui, en 62, avaient traversé la méditerranée avec leur maigre bagage et durent péniblement recommencer leur vie, laissant derrière eux biens et souvenirs, tout en restant dignes dans le malheur qui les accablait.

A ce stade, tu préciseras Paul, que mes nombreux amis pieds noirs et arabes ne se formalisent pas, mais chaque peuple, aussi sympathique soit-il, traîne avec lui ses véroles dans tous les sens du terme comme tu le verras plus tard.

Et là nous en avons un beau spécimen.

Non contente d'avoir obtenu sa nationalité du simple fait d'être venue d'Espagne coloniser un territoire conquis au détriment des autochtones, elle n'avait conservé de « *là bas* » que les mauvaises habitudes.

Chose d'autant plus choquante, que les rapatriés que je connaissais, ne reproduisaient leurs belles traditions qu'en mémoire de leurs jours heureux en les partageant avec leurs nouvelles relations. J'ai tant de bons souvenirs avec eux que je pourrais témoigner.

S'il faut rendre hommage à tous ceux qui s'étaient battus, quel que soit d'ailleurs leur camp, ou aux harkis abandonnés, il n'en demeure pas moins que celle dont je te parle était loin de la respectabilité dont elle s'affublait.

Mariée *de circonstance*, elle avait du se « *caser* » car ses « *pseudos* » diplômes avaient cramé lors des *événements*. Du moins c'est ce qu'elle disait.

Assurément il fallait bien un mentor pour attester de la chose mais la différence d'âge et de silhouette permettait à chacun de se faire une idée de la collusion.

Elle était allée jusqu'à balancer à l'un de mes clients d'origine algérienne, qui se plaignait de sa situation :

« *Ce n'est pas que je sois contre les immigrés, mais je ne comprends pas qu'après nous avoir foutu dehors, vous ayez le culot de vous installer chez nous* ».

J'avais bien aimé le « *chez nous* » quand tu sais que pendant des années elle s'était installée chez eux.

« *Pour faire, à votre place, le boulot de merde* » avais-je répondu à sa place, mais en silence.

Ca me rappelait ces Italiens qui, venus en France, avaient travesti leur nom pour qu'il sonne bien le terroir. Terroir qu'ils avaient pourtant conquis des siècles auparavant et qui porte encore des vestiges que nous glorifions.

Mais la *connasse* avait quelques atouts à faire valoir.

Quand on est bien roulée et que le côté sexuel n'est pas à l'origine du choix d'un vieux partenaire, il se passe ce qu'il doit se passer.

Le cornard se doutait bien de quelque chose, mais il n'avait aucune notion de la taille croissante de sa ramure qui finit par atteindre la démesure.

Il espionnait. Elle était maligne.

Mais souvent puni par où l'on a péché, elle se trouva bien embarrassée le jour où les douleurs cuisantes de son entrejambe et l'état de sa petite culotte lui annoncèrent le pire.

Elle avait attrapé ce que l'on appelle en terme galant dans le midi, la *chtouille* ou la *chaude pisse* autrement nommée en termes plus médicaux une maladie vénérienne.

Catastrophée, évitant son médecin habituel, elle consulta un gynécologue dans un hôpital des environs sans se douter un seul instant que le toubib en question avait été mis sur les rotules par un contrôle fiscal diligent par son étalon de mari.

C'est dire que le secret médical allait en prendre un sacré coup.

La nouvelle fit le tour de la cité et des environs au point qu'elle vint aux oreilles du cocu magnifique.

Lui ne s'était rendu compte de rien puisqu'il ne la visitait que deux fois par an, une fois pour son anniversaire, une fois pour le sien, avec une chance incroyable de cocu, si l'on peut dire, car ces deux dates étaient aussi éloignées que les équinoxes et que la maladie se déclara lors du solstice d'été. Dans son malheur, il échappait au pire.

L'affection et l'infection durèrent des mois, mais comme toute nymphomane qui se respecte elle ne put se retenir.

Dans le service il y eut recrudescence d'absences pour maladies non avouables au point que les couloirs s'en trouvèrent désertés, enfin, plus qu'à l'ordinaire.

Ce qui permit à son Rocco de mesurer l'ampleur des dégâts. Même les femmes furent contaminées, ce qui lui fit dire, un soir

de colère, qu'il n'était pas le seul à ressembler à un cerf, le rut en moins.

Pour en revenir à la répression, je reçus un jour une lettre recommandée m'informant du contrôle imminent.

On m'en fixait la date en me priant de bien vouloir accueillir le fonctionnaire mandaté dans des locaux lui permettant de faire son travail.

J'avais plus ou moins réuni l'ensemble des informations et demeurais d'autant plus serin que ma décision de tout envoyer chier me traînait vers un laxisme à toute épreuve.

Ce fut donc sans grand émoi que je vis débarquer un inspecteur venu de *la brigade financière*.

Je ne réalisais pas trop ce que ça voulait dire. Des contrôles j'en avais subis quelques uns pour le compte de mes clients mais tous diligentés par l'hôtel des impôts.

Une fois installé, Victor, c'était son nom, me devisageait comme pour lire dans mes yeux tous ce que j'étais en train de lui cacher.

Victor, Victor de la brigade mondaine, alias Lupin. Le nom m'était sympathique.

Il me voyait sourire mais dut prendre la chose comme un défit.

« Monsieur, avant tout je tiens à vous avertir que le type de contrôle dont vous faites l'objet n'est pas un classique. Nous sommes une brigade spécialisée dans l'escroquerie, les joueurs de football et les prostituées ».

« Et bien, Monsieur Victor, voilà qui tombe bien. Comme vous pouvez le constater je ne suis pas une pute ou alors je ne le sais pas encore, j'ai certes joué au football mais à un niveau qui ne justifiait aucune rémunération, j'en déduis que vous me prenez pour un escroc, mais je ne vois pas encore de quelle envergure ». Les plombs avaient encore pété.

« Pour vous parler franc, vous avez été dénoncé et c'est la raison de ma présence ici »

« Je suppose que vous n'allez pas me donner les noms ? »

« Vous supposez bien ! »

« Alors par quoi voulez-vous commencer ? La drogue, la fausse monnaie, le trafic de cartes bleues, le proxénétisme ? On a du vous dire que j'avais plusieurs cordes à mon arc ! »

Il esquissa un sourire qu'il voulut énigmatique.

« Monsieur... Monsieur... Pourquoi le prenez-vous sur ce ton ? »

« Sur ce ton ? Mais vous venez me voir pour quoi au juste ? »

« Vous me voyez stupéfait d'être considéré comme un *ponte*. Ce serait presque un honneur si ce n'était à ce point ridicule. Voyez-vous, je reviens d'un séjour parisien qui me fut profitable, non pour les recherches que j'y fis, mais pour la prise de conscience de ma situation de pauvre con ! »

« Que voulez-vous dire ? »

« Je veux vous dire qu'en dehors des problèmes qui se cumulent au dessus de ma tronche, comme autant de nuages de merde prêts à déverser leur cargaison, j'en suis arrivé à me poser des questions sur mes vrais amis.

« Mais vous me rassurez. Vu votre présence, je n'en manque pas. La jalousie, l'envie de me remplacer... Enfin, vous voyez ce que je veux dire ... ».

L'échange dura jusqu'à midi. Je décidais de manger un morceau (sinon je deviens agressif, je me connais) et j'invitais Victor à m'accompagner.

« Je ne sais pas si... »

« Vous avez peur d'une corruption... ? Ca vous permettra de me charger. Maintenant si ça vous dérange, payez votre part. Personne n'en saura rien. Ce serait sympa pour poursuivre notre agréable discussion ».

« Bon allons-y ! »

Il m'avoua plus tard, qu'il me tendait un premier piège sur mes frais de restauration.

Sauf qu'au rez-de-chaussée, se trouvait juste un troquet dans lequel je déjeunais d'un sandwich lorsque j'étais à la bourre.

Devant penser, pour l'amadouer qu'on allait se retrouver dans un quatre étoiles avec tout le chichi et les amuses gueules, il fut un peu déçu.

Installés de part et d'autre d'un guéridon bancal, le garçon venait aux nouvelles.

Je le laissais par politesse passer en premier sa commande.

« Vous avez quoi ? »

« Des sandwiches... Jambon, mortadelle, saucisson, fromage ».

« Vous n'avez rien de chaud ? »

« Non *Monsieur*, ici ce n'est pas un restaurant. Alors ? »

En signe d'impatience, tenant son plateau d'une main, il tapotait de l'autre des ongles sales sur *la fausse imitation de simili formica* de la petite table ronde.

Vu l'instabilité des pieds, son appui faisait se déplacer un cendrier plein à ras bord qui menaçait de s'éclater sur le sol.

Avant le désastre, Victor le récupéra d'un geste trop prompt. Les mégots s'éparpillèrent sur la table tandis que le garçon attendait sa décision, l'air offusqué, le regard perdu sur la rue que l'on distinguait à peine au travers d'une baie vitrée crade.

La grande classe à laquelle mon invité ne s'attendait pas.

« Je vais prendre un jambon beurre... Avec des cornichons ! »

« Et comme boisson ? »

« Une pression »

Le serveur se tourna vers moi, d'un air dédaigneux pour m'interroger :

« Et pour vous, ce sera ? »

« La même chose »

Après qu'il se soit éloigné, Victor se penchait vers moi :

« Dites donc, ce n'est pas la politesse qui l'étouffe ! »

« Oui, mais le service est rapide ! »

Je te jure que je n'avais rien prémédité. J'avais l'habitude de ces repas rapides qui me donnaient ensuite la fringale vers quatre heures de l'après midi au point d'aller me chercher un casse dalle. Mais je n'avais rien trouvé de mieux pour écourter le repas.

« Vous êtes un malin Monsieur ! »

Voilà une réflexion qui me laissait perplexe. Je n'avais encore rien dit, le contrôle n'avait pas encore débuté et voilà qu'il commençait à m'emboîter.

« Comment ça ? »

« Vous voulez me laisser croire que tous les midis vous mangez comme ça sur le pouce ? »

« Ben oui... Je me rattrape le soir... chez moi... avec une bonne bouteille que je paie avec tout le black que je me fais, servie par une bonne non déclarée qui fait en même temps la cuisine ! Votre balance a du vous le dire. Il se peut même que cet enculé soit venu s'asseoir à ma table ! »

« Vous avouez faire du black ? »

« Ben oui... Vous savez, les gens qui rendent visite à mes putes ne payent que très rarement par carte bleue ou par chèque. D'autre part, étant expert, la justice préfère en toute discrétion payer mes analyses en cash. Elle a honte d'avouer que ses juges sont des baltringues ».

« Ne soyez pas cynique, je sais qu'un contrôle est toujours difficile à digérer... »

« Mais mon pauvre Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, j'en ai rien à branler de votre contrôle. Au point où j'en suis... Pensez-vous qu'il soit possible de tondre un œuf ? »

« Comme vous y allez ! Le contrôle n'a même pas commencé ! »

« Monsieur Victor, je ne sais rien de vous, ni de vos emmerdes journalières. On vous paye peu de zébi pour vous immiscer dans l'intimité des gens, uniquement parce que la loi, qui se veut égalitaire, ramène tout le monde au niveau zéro.

« On n'aime pas les têtes qui dépassent, ça fait désordre. Combien de personnes ont été mises dans la mouise à cause de tous vos contrôles ? »

« C'était quelque fois largement mérité »

« Et quelques fois, largement exagéré. Mais dites moi, le pauvre type qui bosse dans une boîte qui fait faillite à cause de vous, il l'a mérité ? »

« Il faut bien que les fraudeurs payent. Ce serait injuste pour les autres, non ? »

« Parce que vous en connaissez ? »

« De quoi ? »

« Des autres... De ceux qui ne fraudent pas... Vous savez, cette espèce rare, en voie de disparition et à fort pouvoir de mutation.

« Laissez moi rire. Chacun a sa petite combine, mais le système ne pardonne qu'à ceux qui ont un pouvoir de chantage, car même la combine est discriminatoire. Elle dépend exclusivement des moyens que vous mettez pour contourner la loi.

« Si l'état avait plus d'argent, il le dépenserait tout aussi mal, la preuve étant que tout nouvel impôt ne l'a jamais contenté. Alors on nous explique que tout irait mieux s'il n'y avait pas de fraudeur. Ce qui est certain, c'est que faute de fraudeurs il y aurait beaucoup plus de morts ».

« Vous exagérez non ? »

« Aujourd'hui, on se penche avec une fausse naïveté sur les problèmes de notre société. Tenez, le chômage par exemple. On nous parle de malchance, de crise économique tout ça pour exonérer les élites incapables de résoudre le problème »

« Je ne vous suis pas »

« Gérer c'est prévoir. Dans les conjonctures difficiles ce sont les économies, les investissements, le travail de recherche, l'élaboration de plans et de perspectives réalisés dans les périodes de prospérité qui permettent de tenir le choc.

« Or, c'est précisément à ce moment là que l'état nous baise pour tout dépenser en conneries »

« Mhum, ouai »

« Prévoir, serait déjà de comprendre des principes de base qui, structurant les entreprises, permettent de pérenniser un PIB, de garantir des recettes en matière d'impôts et de TVA et surtout de maintenir le niveau d'emploi, lui même source de croissance.

« Mais que font les technocrates de merde ? Ils vous rient au nez, de façon condescendante en vous expliquant, *que tout est beaucoup plus compliqué*, l'air savant, mais l'air seulement, couvert par le titre dont ils sont affublés alors qu'ils ne cessent de se planter sans avoir, paradoxalement, le moindre doute sur la ligne qu'ils suivent.

« Il se félicitent même de l'entêtement qu'ils déploient à persister dans des voies sans issue.

« *Mais, attention.... Ils sont intelligents, puisque diplômés de grandes écoles qui ne sont grandes, d'ailleurs, que parce qu'ils en sortent.* »

« Mais quel rapport avec un contrôle fiscal ? »

« Pendant les trente glorieuses, *« il suffisait d'être entreprenant pour être entrepreneur »*. Suite à la dynamique de l'après guerre, l'expansion battait son plein, le chômage étant réservé aux fainéants patentés, à tel point que nous avions fait une large place aux travailleurs émigrés.

« Un moment propice pour préparer l'avenir et rendre nos entreprises plus fortes en prévision de périodes compliquées.

« Qu'a fait l'état ? Dès que certains prenaient des initiatives, leurs réussites supposaient un vice caché.

« C'est ainsi que l'on forme vos collègues. *La suspicion tient lieu de preuve.*

« Alors, soit par voie de délation largement rétribuée, soit de sa propre initiative, l'épouvantail fiscal se mettait en branle. Contrôles, inquisitions, perquisitions, redressements de toutes sortes souvent très abusifs : La panoplie complète de la répression qui, liée aux augmentations d'impôts, a mis à la rue des milliers de chefs d'entreprises et par là même des milliers de salariés.

« Mais ce sont toujours les petites sociétés, sans pouvoir de chantage, qui en ont fait les frais, favorisant ainsi l'émergence de groupes démesurés au pouvoir de chantage colossal.

« On a fait disparaître des hommes de l'art, des ressources économiques, des volontés, des idées et du pouvoir d'achat et tout ça pourquoi ? Pour entretenir des parasites et ramener à l'Etat des ressources fictives.

« Fictives parce que devenues irrécouvrables du fait de la faillite des débiteurs, débiteurs qui dans tous les cas auraient rapportés bien plus si on les avait laissés vivre, même en truandant.

« Il vaut mieux trente pour cent de quelque chose, même si la chose est imparfaite, que cent pour cent de zéro.

« Il y aura toujours des fraudeurs, c'est ça la réalité. Mais, laissez moi rire au regard des grandes entreprises qui comptent par milliards les montants de fausses factures, les scandales financiers ou immobiliers, les délits d'initiés, les prêts à de notoires escrocs internationaux, plus ce que nous ignorons. C'est comme la drogue, l'augmentation des saisies est révélatrice du marché.

« Alors le jeu en vaut-il la chandelle ?

« Demain, ces petits fraudeurs manqueront à l'appel car les donneurs de leçons, premiers escrocs notoires, s'abstiennent de penser à l'avenir pour les sacrifier à leur présent minable, souvent par démagogie ».

« Le pire de l'histoire, c'est à ceux qu'ils ont mis sur la paille qu'ils demanderont demain de faire des sacrifices ».

« Et bien... vous avez la haine ! »

« Même pas. Ce que je dis n'est que le reflet d'une juste réalité ».

« Mais vous êtes à ce point pessimiste ? »

« Non, simplement fatigué, blasé.

« Les dès sont pipés. Vous le savez bien, avec vos textes flous qui ne profitent jamais à celui à qui on les oppose. Ils prolifèrent dans vos codes, appliqués par des baltringues qui n'ont jamais compris le moindre mots des pages qui sont sensées les éclairer ni foutu les pieds dans une entreprise ».

« Comment ça ? »

« La loi est incompréhensible, nébuleuse à souhait laissant place à ce que vous appelez « l'abus de droit », sorte de jurisprudence laissée à l'appréciation de l'administration. Comme la plupart des juges sont nuls en économie je vous laisse imaginer le désastre ».

Le contrôle dura deux mois. Le temps qui passait me rapprochait de Victor au point que c'est lui qui payait nos repas du midi lorsqu'il venait me rendre visite en les faisant passer, un comble, sur ses notes de frais.

Nous en riions avec complicité et j'y allais de mes commentaires ironiques sur les petites combines.

J'en étais à me demander si ses invitations ne lui évitaient pas un repas frugal auquel je l'avais contraint car nous n'avons jamais remis les pieds dans le troquet du rez-de-chaussée.

A chacune de ses venues, une nouvelle emmerde était venue se rajouter aux précédentes. Il compatissait.

Mais je doutais de la sincérité de son amitié.

Je venais, comme me l'avait dit élégamment un pote, de me faire « niquer » par la banque et je n'avais nullement l'intention de renouveler l'expérience.

Je ressortis mes vieux cours de fac dont j'avais fait bénéficier bon nombre de mes clients, un photocopié, annexe d'un cours principal de « Méthodologie et préventions du contrôle fiscal », surchargé d'une adaptation personnelle « Comment baiser le fisc » et je me replongeais dans la chiante littérature.

Les premières investigations furent sur les dates anniversaires des membres de ma famille et paradoxalement de mes secrétaires.

Tu connais bien ce classique Paul.

Je regardais mon Victor en souriant.

Et puis ce fut le contrôle approfondi.

Plusieurs grosses sommes, laissées en évidence sur mes comptes, sautaient aux yeux.

Il m'en demanda l'origine.

L'air dépité j'indiquais mon impossibilité de lui communiquer d'informations.

Avec un plaisir non dissimulé, il notait tout sur un cahier, y rajoutant au fur et à mesure une liste impressionnante de points à élucider.

Croyait-il vraiment que j'allais tout envoyer paître ?

Au bout du contrôle il m'apporta en personne une trop rapide notification de redressement de près de 500 000 francs. Une fortune.

Cet enfoiré n'avait rien perdu de nos conversations.

Il profitait de ce que je lâchais prise pour que son administration puisse récupérer son racket dans les plus brefs délais avant que tout ne parte à vau-l'eau (à vélo comme disait Bernard de la rue des Tournelles).

Chaque point non justifié était soigneusement répertorié avec, en marge, le montant à régulariser et les diverses pénalités qui allaient avec.

Sa sournoiserie ne me surprenait guère et ne faisait que justifier la mienne.

Mais le piège que j'avais mis en place venait de se refermer.

J'avais un mois pour répondre. Je fis mine d'être contrit :

« Monsieur Victor, je prends note de votre document, mais y a-t-il matière à discussion ? »

« Cette notification est une approche. Vous devez y répondre point par point. Faute de justificatif il vous en coûtera le montant établi, car une fois rédigée, impossible d'y revenir dessus ».

« Vous en êtes sur ? »

« C'est la loi »

Plus le poisson est gros, plus on oublie les petits.

Comme prévu il avait fait son beurre sur les sommes laissées en évidence et vu le montant de l'addition, inutile pour lui d'aller chercher plus loin.

Comme le contrôle se terminait, la main sur son épaule je lui proposais :

« Monsieur Victor, pour votre *gentillesse* me permettez moi de vous inviter au restaurant ? »

Il eut du mal à comprendre, mais j'insistais.

« Je vous promets d'éviter le bouge du rez-de-chaussée, mais c'est la « quille » et la « quille » ça se fête, non ? »

« Vous n'êtes guère rancunier dites-moi ! »

« Aucune raison. Toute bagarre devrait se terminer au comptoir d'un bistrot, vainqueurs et vaincus réunis. Une sorte de troisième mi-temps... Et puis, voyez-vous, plaie d'argent n'est pas mortelle ».

« Vous êtes un sacré bonhomme. C'est bien la première fois... »

« Il faut un début à tout et vous vous souviendrez de moi ! »

Le restaurant se trouvait dans une petite rue, pas très loin du bureau.

Une devanture insignifiante à petits carreaux perdue dans les plantes grimpantes, une porte en bois massif, quasi invisible et un écriteau posé au dessus : « La Calanque ».

A l'intérieur, ambiance feutrée, des boiseries ornaient les murs, des tables recouvertes d'une magnifique nappe blanche sur laquelle reposaient des verres en cristal, des assiettes en faïence de Moustier et des couverts en argent.

Les garçons étaient aux petits soins, avec chemise blanche, gilet et pantalon noir agrémenté d'un petit tablier.

Dès l'entrée on apercevait les chariots de hors-d'œuvre qui jouxtaient ceux des desserts. A leur vue, on se trouvait déjà en appétit.

L'un des endroits les plus huppé de la ville. Les avocats, juges, toubibs et autres professions dites libérales venaient y prendre leur repas pour retrouver leurs alliés de circonstance auxquels ils murmuraient leurs secrets, leurs connivences et leurs histoires de cul.

A notre arrivée, les serveurs vinrent d'un air révérencieux me saluer comme il le faisaient en temps ordinaire.

Les différents petits signes que je recevais de ci de là en provenance de la confrérie de certains requins, mirent tout de

suite mon invité dans la confiance que je n'étais pas réellement un inconnu dans cette promiscuité de gens du monde.

Une fois installés avec tous les égards que l'on devait à une table « réservée », Victor me dévisagea avec insistance, avant que son regard ne fasse discrètement le tour de la salle, l'air un peu perdu et j'imaginai sans trop de mal ce qui devait trotter dans sa tête.

« Ca change n'est-ce pas ? »

« Vous êtes... Comment dire... »

« S'il vous plaît ne dites rien et profitez d'un excellent repas. Vous allez voir, ils ont ici de ces spécialités dont vous me direz des nouvelles »

Pendant que le serveur qui m'était attiré en temps ordinaire s'adressait à moi avec beaucoup de déférence Victor se plongeait dans l'étude de la carte qu'on venait de lui tendre.

« Monsieur va bien ? C'est toujours un plaisir »

« Permettez moi de vous présenter Mr Victor avec lequel nous sommes en affaires »

« Monsieur... »

Victor ne répondait pas, préoccupé par la lecture des chiffres qui s'alignaient en face de l'énoncé des plats. Par dessus le petit classeur de velours rouge, je voyais ses yeux se fixer sur la droite des pages.

Je fis un signe au serveur de revenir et j'attendais avec délectation que mon inspecteur préféré ait digéré par anticipation les plats qu'il hésitait à commander.

« Allez-y ! Prenez ce qui vous fait plaisir... Vous voulez un conseil, une explication, il suffit de demander... »

En même temps je faisais signe au garçon de revenir.

« Pouvez-vous informer mon ami de vos spécialités ? »

Le patron en personne vint à la rescousse et commença une longue litanie pour décrire et vanter ce que sa carte proposait.

Victor hochait la tête en hésitant mais finit par choisir un classique Chateaubriand et son accompagnement. Par élégance je pris la même chose accompagnée d'un Château Margaux.

Le temps du règlement de compte venait de sonner.

« Nous y voilà ! Je me doutais bien que ne vous contentiez pas de la gargote du coin ! »

« Allons mon cher Monsieur Victor, une fois n'est pas coutume. Je vous assure que ma dernière invitation fut tout à fait improvisée. Ensuite, pour éviter le pire, vous teniez à m'inviter. C'est donc pour moi un juste retour des choses. Je ne suis pas mesquin et je n'allais pas faire les choses à moitié... »

« Je n'ai pourtant rien vu dans vos livres qui me dévoile des extravagances culinaires »

« Les extravagances culinaires, comme vous le dites, se résument à bien manger et si vous n'avez rien découvert dans mes comptes c'est qu'il y a une raison pourtant fort simple... Mais je n'ai pas l'intention de vous la dévoiler... Secret professionnel »

« Allez-y !... Je ne peux plus rien rajouter à mon redressement. Vous êtes tranquille de ce côté-là »

« De ce côté-là, c'est sur, mais tout de même 500 000 francs ! »

« J'ai l'impression que vous allez vous en sortir. Vous ne me faites pas l'effet d'un homme à l'agonie »

Il ne se doutait pas qu'il ne me restait qu'un maigre subside que ce jour là j'allais beaucoup entamer. Les comptes bloqués ne délivrent que très peu de billets.

« Ce sont surtout mes sociétés. Sans moi et sans argent je vois difficilement comment il pourrait en être autrement »

« Pourquoi sans vous ? »

« Vous ne me croyez pas... Je vais vraiment tout foutre en l'air. Je n'ai besoin d'aucun alibi pour le faire.

« Et puis, 500 000 francs de plus ou de moins dans une faillite, quelle sera la différence ? Je n'ai plus aucune envie de me battre contre des moulins. Je ne me suis jamais senti aussi libre. Merci Victor ».

Comme il restait muet, je rajoutais :

« Voyez-vous la plupart de nos voisins de table, ainsi que le patron de ces lieux, furent de mes relations. J'ai donc une vue d'ensemble beaucoup plus avertie que la votre sur ce qu'ils représentent ».

Du regard je faisais le tour de l'assistance

« Voyez, le banquier qui asservit, le toubib qui investit, le PDG qui boursicote, le juge qui s'accoquine, l'avocat qui se vend ou s'achète, tout ce petit monde magouille en toute impunité.

« En ces lieux, comme dans bien d'autres, se font ou se défont les ralliements de la noble faisanderie, on se soutient ou on bascule dans l'inimitié au grès de ses intérêts.

« La collusion y est permanente et la composition des tables s'ordonne en fonction des intérêts du jour.

« Vous y êtes accepté qu'en fonction du niveau d'arrangement auquel vous consentez ou du pouvoir de nuisance que vous possédez ».

« Dans mon métier, savez-vous combien de bakchichs l'on m'a proposé pour orienter mes analyses, combien de menaces l'on a proférées à mon encontre et de combien se réduit la laisse invisible qui vous lie aux gens auxquels vous êtes redevable dès lors qu'il s'agit de prendre une décision qui pourrait les mettre en cause ? »

« Vous-même êtes un homme comme les autres, faillible, inconstant, avec vos propres chimères, vos secrets plus ou moins avouables et comme tout le monde, tenu par vos propres compromissions.

« On vous a aigri au contact des gens dont je vous parle, qui font en un mois votre salaire annuel et vous êtes prêt comme un bon petit chien, en vertu des principes de justice, à rétablir un équilibre qui n'existera jamais. Mais que pouvez-vous faire contre l'invisible ? ».

« Je sais bien. Mais vous avez une vue du système trop pessimiste et renoncez bien vite à trouver chez les gens un point de bonté qui pourrait vous réconcilier avec l'espèce humaine ».

« Les gens de bien sont largement majoritaires et je les aime, mais ils n'ont pas le pouvoir de ce gratin. Je les ai oublié pour faire le bonheur de cette race de pourris qui nous entoure ».

Victor semblait un peu confus.

« Je sais que vous me prenez pour un enfoiré au regard des 500 000 francs que je vous demande. Je sais aussi que la dénonciation ne reposait sur rien. Mais ne faites pas offense au peu d'intelligence que je peux avoir ! »

« Comment ça ? »

« Vous avez le sentiment d'une trahison au regard des rapports que nous avons entretenus, n'est-ce pas ? »

« Oui, c'est un peu ça ! »

« Et bien sachez que je vous ai réellement apprécié sous vos airs blasés, car il y a longtemps que j'ai rallié votre cause. Mais ne tombez dans les préjugés... même si ce que vous dites est pertinent. Une analyse approfondie vous mettrait sur la piste ».

« Vous savez ? »

« Il ne faut jamais sous estimer l'adversaire ni lui prêter des intentions qu'il n'a pas forcément. Tirer une flèche au-delà de la cible, c'est aussi la rater. Il en est de même dans les rapports humains ».

Il fit une pose avant de rajouter :

« Oui je sais ! Je sais que pour chacune de mes demandes vous avez les justificatifs planqués dans vos tiroirs. Que vous les sortirez au moment opportun sachant ma notification irréversible. Je sais que l'intention de vous retirer des affaires n'est pas feinte. Je sais que vos biens sont convoités, je sais... Je sais beaucoup de choses... »

« Je suis désolé de vous avoir sous estimé ».

« Je vous en fait grâce, car j'agis comme vous en pareilles circonstances »

Le déjeuner qui se terminait me laissait dans une confusion totale.

Je le dévisageais en essayant de comprendre ce qui pouvait bien trotter dans sa tête, quand soudain, il fit un signe au serveur pour demander l'addition.

Je m'interposais aussitôt.

« Vous n'y pensez pas ? C'est moi qui invite... »

Sans me répondre, il se contentait de demander de quoi écrire.

J'insistais à nouveau, arrachant le papier des mains du serveur.

Victor céda

« Ok pour l'addition ! Elle serait dans tous les cas hors de mon budget, mais il me reste un cadeau à vous faire ».

Intrigué, je le regardais écrire avec application au dos de la note. Quelques mots, assez bref, qu'il me tendit. Deux noms qui me stupéfièrent.

Comment pouvait-il les connaître ?

« Voici les fameux « amis » qui vous ont dénoncé ! »

Je restais sans voix. Il avait croisé les bras sur la table, en se penchant légèrement vers moi.

« Faites en ce que vous voulez, mais laissez moi hors du coup ! »
« Mais vous êtes sûr... ? »
« Sûr et certain. Sinon, comment pourrais-je connaître ces gens là ? »
« En temps ordinaire les lettres de dénonciation sont presque toujours anonymes, non ? »
« Il y a longtemps que nous ne donnons plus suite à ce type d'information un peu trop facile. Non, il s'agit d'autre chose sur laquelle je ne peux m'étendre. Mais je vous assure que ces deux là se sont chargés de diffuser la bonne parole ».
Je payais sans autres commentaires l'esprit envahi par cette incroyable information.

Nous devons nous revoir avec Victor, lors d'une convocation devant la commission de recours gracieux, pour un solde resté à ma charge.

Venu en tant que responsable du contrôle il s'assit à côté de moi. Une salle assez grande, une série de tables mises bout à bout formaient un rectangle spacieux autour duquel les représentants de diverses organisations avaient pris place.

Sur notre droite, le patronat et les syndicats. En face de nous, trois inspecteurs des finances et sur la gauche une sorte de chaire encombrée de livres et de codes rouges.

On devait attendre son titulaire car l'ambiance bon enfant faisait que chacun parlait à son voisin avec l'insouciance de ceux qui ne sont pas concernés par la torture à venir.

Un remake des tricoteuses au spectacle de l'horreur parlant chiffons devant la guillotine avant de voir le découpage.

Un bon quart d'heure s'écoula.

On discutait peinarde avec Victor de ce que nous devenions quand soudain les trois représentants nous faisant face se mirent à rire sous cape pour un motif encore inconnu.

Sur notre gauche venait de pénétrer celui qui, de toute évidence, devait garnir le promontoire encombré des bouquins rébarbatifs.

Au début, indifférents, nous poursuivions notre discussion lorsque nos regards se figèrent sur le nouvel arrivant... Enfin, plus précisément, sur la « chose ».

Un type indescriptible comme seule l'administration sait en produire et quand je parle de production, je parle de celle d'un spectacle de cirque.

A l'époque on exhibait la femme tronc, éléphant man, la femme à barbe et autres malheureuses raretés que seule l'imagination féconde de nature pouvait inventer.

Lui aurait eu sa place en pareille compagnie. Un truc innommable, une horreur, une sorte de nabot difforme, le menton fuyant, les dents du haut proéminentes, empêchant la fermeture complète de la bouche, le teint blafard de Frankenstein ou d'un vampire de Valachie.

Ses cheveux noirs et raidis donnaient l'impression qu'il portait un oursin sur la tête. Était-il chauve et portait-il une perruque ? Était-ce ses cheveux naturels ? Pour s'en assurer, personne n'avait jamais osé toucher le crustacé de peur de se faire gnaquer par un truc pareil. Et puis, connaissait-on l'antidote à une morsure pareille ?

Quoi que, mécaniquement parlant, seules les dents du haut auraient attaqué la chair car celles du bas, bien trop asymétriques, se perdaient dans les profondeurs de son goitre.

Voilà le type qui représentait le fisc et la loi.

On comprend toute l'astuce de l'embauche. Comment voulez-vous qu'un individu pareil ne se venge pas sur autrui du mauvais sort infligé ?

Mi vautour dégénéré, mi coyote, on devait le sortir de sa cage pour les grandes occasions afin de lui accorder sa vengeance en lui offrant un Prométhée des temps moderne pour qu'il lui bouffe le foie.

Mais quand c'est trop, les effets escomptés se traduisent parfois par l'inverse de ceux attendus.

En voyant nos têtes, les trois compères qui nous faisaient face se planquaient derrière leur dossier tenu à bout de bras.

On voyait les soubresauts secouer les classeurs d'où dégringolaient des feuilles qu'ils n'osaient pas retenir de peur de dévoiler leur visage. L'affaire dura quelques minutes et c'est non sans mal qu'ils reposèrent sur la table leur paravent de circonstance, les joues dégoulinantes de larmes et les yeux encore embués.

« Oh... ! Con... ! Victor, merci pour le spectacle ! Vous pensez qu'en sortant on lui laisse un pourliche ? »

Un rire monstrueux trop longtemps contenu le fit rapidement sortir de la salle. Je tentais de vite lui trouver une excuse.

« C'est les nerfs ! C'est un peu comme moi, je suis pour le moins impressionné, vous comprenez ? »

Tout partait en vrille. On entendait dans le couloir le pauvre Victor s'esclaffer, l'assemblée tentait de reprendre ses esprits et le monstre perché ruminait au dessous de l'oursin.

Le calme revenu et Victor réapparu après de son escapade, le visage rougi par les efforts inconsidérés de ses zygomatiques, la séance put reprendre.

Le crustacé, ayant compris que la peur qu'il contait distiller se transformait en fiasco total, restait muet faute de pouvoir fermer la bouche. La lèvre supérieure posée sur les dents, il consultait des notes de façon qui se voulait nonchalante.

Je ne sais s'il eut son mot à dire dans la décision finale, mais le résultat fut pour le moins complaisant. La petite somme restante fut divisée par deux. La moitié qui m'incombait ne fut jamais réclamée.

Victor, me prit à part.

« Alors, les noms communiqués vous ont servis ? »

« Merci à nouveau, j'ai un gros dossier en lien avec cette affaire qui pourrait à terme vous intéresser ».

Paris mi-août 1988

Un type assez grand, lunettes noires, cheveux grisonnants, barbe bien taillée et habillé d'un costume trois pièces se présente dans la salle des coffres de la banque.

Le vigile s'éloigne le temps qu'il fasse ses affaires.

Dans la boîte métallique, une liasse de feuilles et un classeur qu'il range dans une mallette en cuir.

Il dépose à la place un calibre 45 et un message à l'attention de *Dominique*.

Une fois sorti, il prend tranquillement la direction du quartier latin, ouvre une porte, monte au dernier étage et s'installe dans un petit appartement mansardé.

Sur un bureau, en dessous d'un vasistas, il ouvre la mallette, dépose ses papiers et commence une lecture approfondie.

L'affaire Sud Acier, une autre sur des marchés publics, une troisième sur un assassinat politique, puis un trucage de courses hippiques, une kyrielle de groupements sociaux avec diagrammes, des photos, des coupures de journaux...

L'assemblage prend des heures, les recoupements prennent formes.

On toque à la porte.

Un type entre, ils se serrent l'un contre l'autre

« Bon, alors tu en es où ? »

« Un panier de crabes... »

« Mais encore... »

« Des types féroces, planqués derrière une nébuleuse de Sociétés. J'ai fait le point ».

« Raconte »

Il raconte. Une histoire rocambolesque mêlant politique, arnaque et parle d'un type, Marc, puis d'un Brendan, dont il ne connaît pas grand-chose mais dont il faut s'occuper impérativement pour l'empêcher.

« J'ai vu le banquier avant de passer au coffre »

« Et alors ? »

« Furax le vieux, il veut faire le ménage »

« Alors on va le faire... »

Ils se mettent à rire

« Bon on commence par qui ? »

« M'est avis que ça va bouger. Mais le journaliste, le Paul là, devient une priorité »

« J'ai un plan, dis moi ce que tu en penses... »

« Vas-y »

Et il lui parle d'assassinat.

Le vol des tableaux.

Georges, natif du village, décidait à la fin des années 50 de s'installer à Saint-Tropez.

Une belle personne. Un gaillard aux yeux rieurs et à la voix roque du fumeur impénitent. Sa chevelure rousse et rase lui dégageait de grandes oreilles bien collées et un visage poupon.

Pour l'époque, il n'avait pour seul défaut que de vivre en couple, ce qui pourrait paraître banal, mais c'était avec un homme, Marc, son ami de toujours, du type chaleureux, posé et rassurant.

L'arrivée de l'icône Brigitte Bardot dans la cité du Bailli allait métamorphoser ce petit village de pêcheurs que personne ou presque ne connaissait.

Au début ils passèrent pour des « couillons » en achetant sur le port, en prolongement du quai de Suffren, une vieille baraque pour y installer, dans une grande pièce du rez-de-chaussée, un magasin d'antiquités.

Lors des travaux d'installation, j'étais encore tout jeune, Georges m'emmenait visiter les lieux pendant les congés scolaires.

De vacances en vacances, avec plus ou moins d'intérêt, j'en suivais l'évolution, surtout intéressé par les balades que nous faisons en soirée car elles s'agrémentaient de sucreries et de délicieuses glaces à la crème.

Ils firent du lieu un endroit magique, décoré de toutes sortes de meubles et objets dénichés ou échangés pour quelques francs avec les vieux de la région ravis de débarrasser de ces vieilleseries qui encombraient leur cave ou leur grenier.

Puis, nous nous sommes perdus de vue.

Je le revoyais à l'occasion de visites chez ses parents Claire et Antonin dans leur maison de village ou à la « Fourmigue », une grande bastide provençale avec chapelle, située à un bon kilomètre du centre ville mais qui aujourd'hui est noyée au milieu des habitations.

J'avais certes passé l'âge des promenades enfantines, mais il me proposait à chacune de nos rencontres de lui rendre visite.

Un jour d'été, je devais avoir 22 ou 23 ans, mon chemin me conduisit sur Saint Tropez.

Quinze années s'étaient écoulés, les temps et les meurs avaient bien changés, les lieux aussi : Cohue, gros bateaux, excentricité, bref, la carte postale d'aujourd'hui.

Accompagné de ma fiancée, je garais tant bien que mal ma voiture avant de nous engager sur un port méconnaissable pour longer les quais et passer devant un Sénéquier noir de monde aux terrasses.

Vas savoir, je n'aimais pas ce monde mais j'allais vite comprendre pourquoi.

En côtoyant les bateaux, sur les bains de soleil arrière des colonies de « bouffons », le verre à la main nous toisaient du regard, pensant certainement que nous étions des touristes admirateurs arrivés avec la ruée estivale des *doryphores*.

Un vrai menu tropézien

Gueules cramoisis à la crème d'UV, trace de lunettes fourrée à l'oeil glauque de camé, slip « moule couilles » et son radis bariolé, bikini excentrique aux senteurs de moules, le tout arrosé de déprave malsaine et de foutre bon marché.

Un vrai repas pour pigeons payé à prix d'or pour y être plumé.

Sur la promenade, un ersatz cannois de greluches affichant bon nombre de kilomètres au compteur, remis à zéro pour l'illusion, la minijupe engonçant l'abondante cellulite, les lèvres et les nichons gonflées à l'hélium.

Les poufs côtoyaient des couples à la même chemise à fleurs en signe d'appartenance réciproque, des saltimbanques venus vendre leur extravagance, des guignols au volant de décapotables appartenant à de vieux séniles auquel ils servaient de larbins et de temps en temps un artiste de cinéma entouré de fanatiques, le tout au milieu de touristes éberlués par la faune locale. Un choc des civilisations.

Le pas plus vélocé, je reconnus la devanture salvatrice de l'antiquaire. Je m'engouffrais en suivant ma compagne, laissant derrière nous le bordel ensoleillé.

L'intérieur avait changé mais le goût restait sûr.

Georges, ayant senti une présence, sortit de l'arrière boutique en criant de sa voix roque :

« Quelle belle surprise ! »

Mon savoir vivre légendaire aurait du me conseiller de dire :

« J'étais impatient de te voir »

Ma bouche stupide évacua :

« Je passais par là et j'ai pensé... Et si j'allais voir Georges »

« Ah oui... Autrement dit, si tu n'avais pas quelque chose à faire dans le coin tu oubliais ton vieil ami ».

Réalisant ma connerie je noyais ma confusion dans un « Mais non Georges... ».

« Tu nous présente ? »

« Oui, bien sûr... Ma fiancée » et me retournant vers elle, « Georges, le fils d'Antonin et de Claire dont je t'ai souvent parlé ».

Elle sourit, Georges l'embrassa avant de me prendre dans ses bras.

« Ce soir, vous mangez avec nous. Marc est allé faire une course, il sera content de te revoir »

« Ok, mais on va encore rentrer à pas d'heure, je te connais ».

Sans répondre, il nous fit asseoir dans un vaste canapé style Louis machin ou Napoléon bidule. Je n'en savais rien.

« Vous voulez boire quelque chose ? »

« Oui, du frais s'il te plaît »

Revenu de l'arrière boutique avec un plateau garni de sodas et de glaçons, pendant qu'il étalait le tout sur un guéridon, je relatais l'épisode des bateaux.

« Incroyable, ils sont tous pleins aux as dans ce pays ! Faut voir comment ils te regardent ! »

Georges éclata de rire.

« Tu rigoles ? La plupart louent le cul du bateau pour faire croire qu'ils en sont propriétaires. Tu sais ici tout a changé. Comme ils sont tous à poils, on fait plus de différence entre riches et pauvres ... ça égalise.

« Certains jouent les pique-assiettes l'été et l'hiver se transforment en mendiants. De vrais jeux de rôles.

« D'autres, tu leur filerais 10 balles pour qu'ils aillent s'habiller et ils sont plus riches que Crésus.

« Ici tu navigues entre opulence inculte et misère érudite, dans un mélange savant, de gigolos, de prostituées, de camés, de vieilles en quête de jeunesse et autres dépravés en tous genres, au point que tu n'y vois plus clair.

« Côté commerce... Tu profites du snobisme ambiant, tu cajoles, tu rends important, tu embrasses, tu ris à toutes les conneries et le soir quand tu fermes boutique tu te marres ».

Il alluma son éternelle cigarette, prit place dans un fauteuil en face de nous pour aborder d'autres sujets :

« Alors, depuis ce temps... »

Il s'arrêta car venait d'entrer un personnage des plus loufes.

Pantalons noirs, souliers noirs, gilet multicolore sans manche recouvrant une chemise à jabot de dentelle, il marchait en tortillant du cul comme une femme de mauvais genre et portait sous le bras un carton à dessin ficelé sur trois côtés.

« *Bonjooour...* » Dit-il d'une voix haut perchée, quasi féminine.

Je restais sidéré, à la vue d'un exemplaire sur pieds de ce que nous appelions vulgairement un minet, une tapette, une tarlouze... En résumé, un pédé comme on ne pouvait en trouver qu'ici, même si ce spécimen aurait pu servir d'étalonnage.

Georges n'était pas de cette race là. Si on ignorait qu'il vivait avec Marc, impossible de deviner sa tendance sexuelle. Mais là...

Georges en se levant, voyant mon air offusqué, fit un clin d'œil signifiant de garder le silence.

Il s'approcha de la « chose », récupéra le dossier et « la » remercia.

Puis en s'asseyant, pendant que « la folle » toute tortillante, *mon Dieu, mon Dieu*, regagnait la sortie.

« Tu sais qui c'est ? »

« Ben... Je préfère pas »

« C'est le valet de chambre d'Annabelle Buffet »

En quelques heures je prenais conscience de ce qu'était devenu ce joli petit port de pêche bien tranquille et de la faune qui y avait pris ses quartiers.

« Ben dis donc... ça surprend ! »

Georges rajouta d'un ton blasé

« Il m'a mené des pièces pour les exposer et bien sûr pour que je les vende ».

Il me présenta différentes œuvres : Des toiles à plat, peintes à l'huile qu'il fallait monter sur des cadres, des originaux de lithographies, des dessins, des croquis, le tout signé par le « *maître* ».

« Si ça te plait, tu peux en prendre deux ou trois, il ne sait plus ce qu'il peint ».

« Mais Georges, comment vais-je les emporter ? ».

Il prit dans un coin un cylindre de carton bouché des deux côtés.

« Voilà, pour les protéger pendant le transport ».

Comme un con je refusais.

« Non, c'est bon, je vais pas savoir ou les mettre ».

L'air dépité il referma la grande chemise.

Marc venait de rentrer, Georges lui raconta l'histoire d'un air goguenard, me lorgnant en coin.

« Tu regretteras un jour ! ».

Pendant le repas je posais à mon ami une question qui me turlupinait, précédée d'un commentaire personnel.

« Georges, comment reconnaît-on une peinture de valeur ? De ce je comprends, si j'invite du beau monde dans un château, que je présente une toile de merde mais que quelqu'un de fou m'en donne un bon prix, y compris si c'est moi qui lui donne le fric pour l'acheter, de ce fait, ma côte devient importante et quelle que soit l'horreur que je vais peindre par la suite je vais la vendre un fric fou, non ? »

Marc éclata de rire à s'en étrangler.

« Non, je te dis ça parce que j'ai vu des œuvres faites de boîtes de conserves, des tableaux que tu penses posés à l'envers et des gens s'extasier dessus. J'ai même vu dans une galerie une femme vouloir acheter l'extincteur en pensant qu'il faisait parti de l'exposition, je crois avoir perdu la notion de l'art ».

« Brendan, tu ne changeras jamais ! »

Très tard, alors que nous prenions congé, arrivés sur le pas de la porte, Georges me glissa le tuyau de carton sous le bras.

« C'est pour que tu ne regrettes pas »

Et bien oui Georges, ça fait des années que je regrette. Que je regrette ta personne, nos promenades sur la jetée, tes repas du soir, tes parents, ta mère handicapée, aimante et si pieuse qui confectionnait méticuleusement les habits des grands santons de Noël et ton père bon vivant et ses petits oiseaux sur la broche de la cheminée.

Alors, Georges, au diable la peinture, au diable les bouffons de la cité du Bailli, que Dieu ait ton âme.

Sauf que ces tableaux eurent une drôle d'histoire.

Certains après midis d'été à l'ombre des grands arbres de la bastide entourée de verdure, assis autour d'une table ronde en fer forgé mes géniteurs discutaient avec Antonin et Claire. Le fond de l'air étouffait dès que l'on s'aventurait au-delà de l'ombre portée par les arbres.

Les discussions des aînés revêtaient pour moi des allures d'inquisition, pris dans un carcan d'obligations de n'avoir rien à dire, de me tenir « sage », de ne pas mettre les coudes sur la table, de ne pas courir à cause de la poussière sur les chaussures. Mais, ici il en allait tout autrement.

Le chien « Aldo », un bull dogue baveux qui me connaissait depuis toujours me suivait comme un protecteur tout au long de la journée au point qu'étant enfant je partageais son panier alors que son maître avait du mal à s'en approcher sans recevoir un grognement significatif.

Mais dans ce parc, c'était la liberté.

L'herbe permettait les roulades, le chien jouait avec moi. De temps en temps nous nous arrêtions, lui en direction de sa gamelle d'eau, moi vers la limonade qui m'attendait au bord de la table de jardin.

En sueur, je faisais un sourire et m'éloignais sous les regards complaisants des maîtres des lieux.

Au bout d'une heure, fatigués, nous rentrions au frais de la bastide où grâce à ses murs épais l'air semblait maintenue comme dans un frigidaire.

Les collections de BD me tenaient compagnie, Aldo couché à mes pieds prêt à bondir sur le premier perturbateur, moi assis dans le confortable fauteuil d'Antonin.

Une mouche venait de temps en temps perturber le calme de la demeure et faisait se soulever une paupière de mon protecteur découvrant un œil périscopique méfiant avant qu'il ne replonge dans sa léthargie.

Je connaissais tous les recoins de cette maison, pour y passer des semaines pendant les vacances, de la cuisine (où l'on mangeait

les plats traditionnels de Provence, petits oiseaux à la broche, gibiers, sale de cousteline, sorte de pissenlits amers accompagnés de croûtons frottés à l'ail, des daubes, des aïolis), jusqu'aux aux différentes chambres de l'étage dont l'une m'avait été affectée avec toute les collections de bandes dessinées qui trônaient dans une belle bibliothèque faisant face au grand lit recouvert de broderies et de multiples coussins moelleux.

Mais cet été là, personne autour de la table blanche du jardin. Claire devenue impotente devait garder la pose dans le fauteuil de la maison de village et ses venues dans cette grande demeure devenaient rares.

C'est pourtant dans cette bastide que je les retrouvais en cette fin d'après midi quelques jours après avoir rendu visite à leur fils.

Elle, fragile avec sa peau blanche et son teint de porcelaine, assise dans le salon, cousait de ses longs doigts de fée ses canevas et ses broderies, les lunettes posées sur le bout du nez, les mèches grises tombant légèrement devant ses yeux clairs.

Antonin, un tablier noué autour de son ventre de sénateur, préparait le repas comme un vrai maître queue gourmand qu'il n'avait cessé d'être.

J'avais pour mission de leur apporter un paquet que m'avait confié leur brocanteur de fils et je fus accueilli avec des tas d'embrassades.

Après leur avoir donné des nouvelles du tropézien et confié qu'il m'avait quasiment obligé de repartir avec les tableaux, j'eus droit de leur part a un « ben, vaï, avec tout ce qu'il a, ça va pas lui manquer » et je passais la soirée avec eux au milieu des odeurs de côtelettes de mouton qui inondaient les pièces.

A la fin du repas, Claire qui parlait rarement, mais toujours d'une voix lente et posée, s'adressa à son mari de façon inattendue.

« Tu sais ce qu'on a dit... »

Antonin, que le message mystérieux avait fait se lever, disparu un instant tandis qu'elle continuait à me dire de sa voix calme.

« Je veux que tu n'en parles à personne... »

Je n'osais répondre ne sachant de quoi il s'agissait, mais l'insistance de ses yeux de perle me contraignit à lui affirmer la chose.

Le patriarche revint tenant dans ses mains un petit coffret de bois précieux qu'il déposa devant mon assiette juste à côté de mon verre de vin.

Sans un mot, du regard seulement, ils m'invitèrent à l'ouvrir.

Je restais sans voix à la découverte du contenu.

Une photo de carte postale représentait *La Saumeto* (l'ânesse en provençal) en vrai, une statue peinte d'environ quatre vingt centimètres de haut, faite en deux parties, l'une représentant la vierge Marie portant l'enfant Jésus dans ses bras, assise en amazone sur une petite ânesse, l'autre, un bâton dans la main droite et de la gauche tenant la bride pour guider cet attelage, un Joseph affublé d'un chapeau melon qui en faisait une antiquité singulière.

Je connaissais bien cette sculpture pour l'avoir vue à de multiples reprises dans la petite chapelle qui jouxtait la bastide et dans laquelle Claire venait se recueillir devant un petit hôtel dressé comme dans une église et autour duquel elle brûlait quelques cierges et un peu d'encens déposé dans un coupelle d'argent.

Le curé venait de temps en temps y célébrer des messes en mémoire de ses chers disparus.

Cette allégorie de la fuite en Egypte taillée dans du bois d'olivier fut datée du début du XVI^e siècle en référence à l'exode des habitants du haut village vers les plaines en date du 19 mars 1506.

Comment était-elle parvenue dans ce lieu, je ne le savais pas. Jusqu'au jour où l'église du vieux village, toujours perchée sur son piton rocheux et entourée de ses vieilles fortifications abandonnées, fut remise en état avec la participation de volontaires convaincus par le curé de l'époque de faire une bonne action.

Elle fut alors exposée au centre d'une niche voûtée dans une galerie de pierre entourée d'ex-voto.

Je reconnaissais dans cette offrande, la douce Claire me faisant une nouvelle fois cadeau d'une image pieuse destinée à me protéger. Mais les yeux de cette âme pure continuaient à regarder la carte que je tenais entre les mains, je décidais alors de la retourner.

Au dos, un dessin qui me parut maladroit, fait de quelques traits, rappelant la posture des personnages, accentuant le chapeau de Joseph, déformant l'ânesse devenue ventrue et la vierge, sans visage, portait en enfant bleu. Au bas, une signature : Picasso
Sous la carte, emboîtée dans un écrin de velours noir, un pendentif ovale. Au centre un gros saphir de Birmanie aux multiples facettes, entouré de diamants de belle taille.

« On sait que tu « *fréquentes* » me dit avec pudeur la douce Claire, ce sera peut-être pour ta future femme ? »

« Mais enfin, ce n'est pas pensable, rendez-vous compte, ça doit valoir une fortune »

« Tu sais, depuis le temps, tu es un peu comme notre petit... »

« Mais enfin... »

« Tututu... Ce coffret est à toi, j'ai aussi donné certaines bricoles à tes parents. A nos âges tu sais... »

J'étais à la fois gêné et ému. Cette preuve d'affection me ramenait des années en arrière, où gosse impossible, inconscient de l'attention que l'on me portait, il arrivait que, ne recevant rien, sous forme non dit je leur fasse reproche de ne pas toucher mes intérêts alors que je n'avais jamais placé le moindre centime chez eux.

Des années plus tard pendant la débâcle, lors d'une visite chez mes parents, mon père eut avec moi l'une de ses rares discussions en tête à tête.

Il avait un mal fou à parler à cause de cette merde qui lui pourrissait la bouche.

« Brendan, ils sont venus pour me demander où tu étais, qu'il fallait que tu payes sinon ils pouvaient faire vendre la maison »

« Mais papa, ce n'est pas possible ! »

« Oui, le notaire... »

« Cet enculé, il m'a déjà baisé une fois... »

« Brendan, ne parle pas comme ça ! Il a essayé d'éviter de... »

« Mais qui demande quoi ? »

Il avait du mal à articuler

« Ecoute, c'est pas lui qui est venu. Ils m'ont dit que c'était possible de s'arranger »

« Qui ils ? »

« Des banques »

« Des banques ? »

« Ne fais pas l'imbécile, les gens des banques... »

« Mais ils ne peuvent rien faire contre toi, tu comprends papa ? »

« Je sais pas, je sais plus... »

Des larmes coulaient sur ses joues.

« Alors, comme ils insistaient, je leur ai montré ce que tu m'avais laissé de chez Georges... »

« De Chez Georges ? »

« Oui, les tableaux et les cadeaux de Claire »

« Et alors ? »

« Ils ont dit que ça pouvait régler l'affaire... Alors... Je leur ai donné »

« Mais enfin papa, il faut des procès pour ça, il faut des jugements... »

« Je leur ai donné aussi un peu d'argent qu'on avait mis de côté.. »

A mon tour des larmes venaient obscurcir ma vision.

J'avais donc bien vu. La photo chez Isabelle, les tableaux. Son père, était donc un pourri ?

Je devais impérativement réagir.

Suite des confessions

Paul, il faut que je rajoute un autre épisode important, car les impôts allaient de nouveau me poursuivre.

Maintenant je comprends pourquoi, il fallait m'achever.

J'avais miraculeusement obtenu, par l'intermédiaire d'un organisme, des fonds destinés à financer des locaux au travers d'un plan de financement incluant un remboursement de TVA.

En clair, je finançais du hors taxe, le reste étant restitué par le fisc sous réserve d'avoir opté pour ce régime.

Ce fut le cas dès la constitution d'une SCI créée à cet effet.

Lors de l'avancement des travaux, les fonds furent débloqués jusqu'au jour où il fut question d'entamer la part remboursable de la TVA.

Des mois que j'attendais le déblocage.

Après plusieurs relances, on m'informait qu'il n'était plus question de rembourser quoi que ce soit dans la mesure où je n'avais « *pas opté pour le régime de la taxe susvisée* ».

Quand un problème pue la mauvaise foi, mieux vaut être patient et déterminé.

J'envoyais pour preuve copie de mon acte de soumission et j'attendis.

Les locaux terminés, je rencontrais les constructeurs pour proposer dans l'attente du déblocage une délégation de loyers.

Comme nous étions amis et associés, ils refusèrent de me donner les clés tant que le paiement intégral ne serait pas réalisé.

Entre proches on s'entraide, surtout quand on a besoin de rien.

Mais voilà, quand on sent la merde, en pareil cas se dédouaner de toute collusion devient prioritaire.

Ils s'empressèrent de sortir les pots de badigeon pour me peindre bien en noir, afin que ressorte le blanc immaculé de leurs habits de saints.

Mais comme le blanc demeurait encore sale, je reçus sur le râble des tonnes de goudron pour bien s'assurer de la différence.

Je me retrouvais avec un loyer à payer pour mes bureaux actuels, plus les échéances des crédits pour des locaux dans lesquels on m'interdisait de foutre les pieds.

C'était impossible

Je me retrouvais à la rue. Pour tenter de sauver les meubles je montais vite un dossier pour me pourvoir devant le Tribunal Administratif avec copie à la Direction des impôts.

Lorsque la menace se précise, surtout chez les branleurs professionnels dont la « *carrière à laquelle ils ont beaucoup sacrifié* » risque de finir au placard, on sort alors l'échappatoire N° 5 :

« *Ne pas faire de vague* ».

Règle fondamentale au sommet de la pyramide, car à cet étage, il n'y a plus que la foudre pour te tomber dessus.

Et Zeus n'y va pas de main morte.

Son ingratitude risque de déferler sur eux à la mesure de la permissivité qu'il consent en temps ordinaire, dans des secteurs très variés et souvent cumulatifs que sont les ronflettes de bureau, les multiples absences pour cause d'oreillons des enfants, de coliques, d'entorses du poignet et autres raisons personnelles.

Avant que la tempête se précise, je suis donc convoqué dans une salle aux allures de permanence politique.

Je te raconte.

Là, il se lève comme à son habitude et me mime la scène.

« Imagine des cloisons tapissées de leurs exploits et des affaires en cours qui côtoient les tracs cégétistes : Un mur des cons avant l'heure.

« Autour d'une table en acajou, trois personnes.

« Au centre, une pintade sur le retour, sèche, blonde, limite vulgaire, emmanchée comme un héron, un bec serré qui lui sillonne le pourtour des lèvres de rides profondes, vieilles séquelles de ses riches heures de promotion canapé...

« L'entourent deux vieux coqs plumés, aux allures dictatoriales, puant l'incontinence, une fin de parcours en forme de longue retraite anticipée, bien méritée dans à ce métier à hauts risques.

« En suivant le principe de Peter, aucun mal à deviner qu'ils ont atteint leur niveau d'incompétence comme partout dans une administration où chacun devrait se contenter de sévir à l'étage inférieur.

« Vu leur décrépitude, le sexe ne risque plus d'avoir le moindre effet, sauf pour l'oursin affamé qui se contenterait peut-être de la greluche.

« Reste donc le placard, une honte à leur âge après avoir sereinement résisté à tant de vicissitudes.

« Une horreur pitoyable. Une nouvelle fois un casting de choix.

« Le spectacle me confirme dans mes thèses que leur convocation ne doit pas être innocente, leur but étant de tester mon niveau de résistance après mon passage dans les étages inférieurs.

« Toutefois les rôles s'égalisent pour peu d'arriver en forme, car les voilà contraints à la négociation.

« Leur mine pincée se veut agressive mais laisse entrevoir une lueur de résignation.

« Avant de plier, ils tentent encore de me convaincre de mes erreurs, remettant en cause le bien fondé des réclamations jusqu'à la négation des évidences.

« Mais il n'y a pas plus têtue que les faits.

« Leur seul espoir alors est que tu manques de preuves, ou que tu aies du mal à les agencer.

« A mesure que les pièces du dossier se dévoilent, la crête des coqs vacille, finit par pendre comme un bonnet de meunier et la pintade ne sait où donner du cou.

« Tu vois le spectacle Paul ?

« Enfin arrive l'interjection : « *Bon...* », qui signifie qu'ils n'ont plus rien à dire.

« C'est le moment où, faute de mieux, ils sont contraints de te dévoiler leur mixture, préparée à l'avance, le bout du bout de ce qu'ils ont décidé de consentir dans le pire des cas.

« La dilution se fait par des mots comme « *dysfonctionnements* », autrement appelé « *cagades* », qui ne sont reconnus qu'après une guerre de tranchées, négations, mensonges et tentatives d'intimidation.

« Enfin, pour s'assurer de mes intentions, comme si le fait d'avoir vu leur tronche suffisait à me faire changer d'avis, les volailles me demandent : « *Et que comptez-vous faire ?* »

Je comprends que dalle à une question aussi con. Je leur balance

« Mais vous avez sous les yeux copie d'un mémoire déposé au Tribunal Administratif décrivant les *dysfonctionnements* ! »

« Les regards se croisent à plusieurs reprises, le ton des volatiles change, devenu mielleux, nouvelle tactique. On tente de m'amadouer. Je bande.

« Il y a peut-être un arrangement que nous pourrions trouver ? Vous désirez quoi en somme ? »

« En somme ? C'est que la somme va être rondelette ! Vos retards m'ont mis dans une situation apocalyptique ce qui ne semble pas vous atteindre ! »

« Mais, qu'allez-vous faire de ce que nous devons vous rembourser ? »

« Je vais éviter de devenir grossier, mais en quoi cela vous concerne ? »

« C'est que, dans le contexte que vous décrivez, nous voudrions éviter que cela devienne une charge supplémentaire à rembourser ».

« Vous semblez ne rien comprendre aux lois qui vous obligent. Contentez-vous de me donner ce à quoi vous êtes contraints. S'il y a un problème, nous serons à temps de savoir qui en est responsable ».

L'impasse. Rien ne peut les sortir du piège dans lequel l'ineptie de leurs subalternes les a enferrés.

Reste plus qu'à dévoiler les dernières batteries pour éviter la pire.

« Bien ! ». Nouvelle interjection signifiant que nous allons enfin passer aux choses sérieuses et aux propositions qu'ils sont contraints de faire.

La première, ils me remboursent la TVA, la deuxième, ils versent des intérêts moratoires non négligeables, la troisième ils font une croix sur tous mes impôts, sociétés comprises.

En échange je m'engage à ne pas donner suite à la procédure.

C'est dire qu'ils se sentaient vraiment le cul merdeux.

Mais il était déjà trop tard surtout que je n'avais pas fini de morfler.

Car « *les cons ça osent tout* ». Et quand on en arrive là c'est que les choses ne sont pas claires Paul.

Les deux premières manches perdues, ils veulent quand même jouer la belle.

Un nouveau redressement.

Le paiement de la taxe parvenu, j'étais en mesure de solder l'achat des locaux si gentiment conservés par mes fidèles amis qui, pour me prouver leur profond attachement, s'étaient empressés d'y prendre une hypothèque, au cas où.

L'amitié et la confiance sont des bienfaits pour qui traverse des temps difficiles.

Pour eux, la meilleure manière de faire tomber quelqu'un était d'attendre qu'il soit déjà par terre.

Même pas aigri, aucune rancœur, je faisais simplement l'apprentissage de la nature humaine confrontée à la peur de perdre quelque chose.

Sans attendre, ils me jugeaient, de façon expéditive, comme un mutin désertant leur camp, mettant leur petit bien être en péril, car je connaissais trop leurs magouilles et leurs histoires intimes.

Dans ce cas, faire masse et discréditer par anticipation devint l'arme fatale.

Impliqué en cette bonne compagnie dans des sociétés communes, ils s'empressèrent de m'éjecter en me faisant signer moult documents me délestant de toutes mes parts, sans contre parties.

Un de ces moments d'extase où tout réussit à l'envers, une implosion, effet de trou noir où s'engloutissent les illusions.

Aucune option offerte sauf celle d'obtempérer. Lorsqu'ils commencent à faire foule, aucune chance de survie, l'un se servant de l'autre pour mieux te démolir.

Au milieu de ce chaos, quelques mois plus tard une notification de redressement pour le moins ahurissante me parvenait encore.

Je n'en aurais donc jamais fini ?

L'administration cette fois réclamait la déclaration des loyers des fameux locaux dans lesquels, grâce à elle, je n'avais jamais pu foutre les pieds : 600 000 Frs.

Einstein disait qu'il ne connaissait que deux choses infinies, l'univers et la connerie humaine, rajoutant que pour l'univers il n'était pas sûr. S'il avait connu l'Administration il aurait eu de quoi conforter sa thèse.

Echanges de courriers et longs mois de tergiversation, pour voir la facture se réduire de moitié, puis des trois quarts, puis de

presque tout, se résumant in fine au paiement d'une taxe annexe de 3000 Francs que je contestais, mais cette fois sans preuve.

Me vint alors à l'idée de téléphoner au type à la voix efféminée qui n'avait de cesse de me relancer sur cette affaire.

Au fur et à mesure des rabais que sa direction se voyait contrainte de consentir, il devenait de plus en plus agressif et cette fois il était mûr pour l'estocade. Car celui que tu rends nerveux finit toujours par faire une connerie.

C'était un peu suivre les préceptes de Sun Tzu dans l'art de la guerre : *Si ton ennemi te semble colérique, cherche à l'irriter encore davantage.*

« Bonjour, vous devez certainement vous rappeler de moi ? »

« Oui, oui ! Cette fois vous n'y échapperez pas ! Il va falloir payer ! »

Je le supposais au bord de l'apoplexie.

Effectivement, des 600 000 Frs exigés au départ, ne plus avoir que 3 000 balles à réclamer, avait de quoi le névroser.

« Je veux bien payer, ma louloute, mais la taxe, je ne l'ai jamais reçue ! »

La folle monta dans les aigus.

On la sentait *toute excitée* à l'idée de me prendre au moins cette misère à laquelle elle s'accrochait comme à une bouée de sauvetage, sinon c'était le naufrage complet. 0,005 % de la somme demandée au départ, tu imagines, l'aboutissement de sa carrière de merde, comme toucher au nirvana.

Elle détenait enfin la preuve de ma culpabilité et ce montant, aussi minable soit-il, démontrait ma mauvaise fois et devait justifier à lui seul les tracas imposés depuis des mois.

Le castrat insistait.

« Oui, oui... Il faut que vous payez... j'ai la preuve... j'ai la preuve ! »

« Alors ... Si tu as la preuve, il faut l'envoyer chérie ! »

« Je ne vous permets pas... Je ne vous permets pas !! »

Les verres de la cafétéria durent péter aux cris de la Castafiore en folie et mon bras n'était pas assez long pour maintenir le combiné à distance pour éviter de me faire crever les tympans.

« Mais je ne vais tout de même pas payer sans preuve ! »

« Vous la voulez la preuve ?... Vous la voulez ? »
« Envoie-la... »
« Mais je vais le faire, je vais le faire... Et vous allez voir... »
« En recommandé ! »
« Oui, oui, je l'envoie en recommandée, comme ça vous n'aurez pas l'excuse »
« J'attends de tes nouvelles »
« Vous allez en avoir de mes nouvelles, ne vous inquiétez pas ! »

Il me raccrocha au nez.

Je le voyais, les yeux exorbités, remuant son cul dans les couloirs en se précipitant sur la machine à timbrer pour que sa « preuve » parte le jour même.

Effectivement, le lendemain je recevais la missive. En règle générale les bonnes nouvelles arrivent toujours très vite.

A l'ouverture, j'éclatais de rire.

L'eunuque m'expédiait la copie de la fameuse taxe dont l'accusé de réception initial mentionnait une mauvaise adresse. La preuve qui me manquait.

Oups.

L'administration, dont nous avons démontré toute la tolérance, finit par se fatiguer.

Le placard des lieux étant déjà plein, valait mieux que certains changent d'air.

C'est bon pour les bronches et les cordes vocales paraît-il. C'est ainsi que le châtré et ses acolytes furent priés d'aller se rafraîchir du côté du Dunkerque où paraît-il, ils avaient « choisi » de finir leur illustre carrière.

Début Juillet 1988.

« Salut, j'en peux plus, il faut que je fasse le point ».

« Faut pas t'affoler, tu vas perdre beaucoup mais je vais veiller au grain côté vente de la maison. Après nous verrons. Vas faire un tour chez Pierrot.

« Je vais prévenir qui tu sais, il va t'arranger ça sans problème.

Calcule bien ton plan et dis moi ce que tu comptes faire.

« Au pire, j'ai une petite idée, mais malin comme tu es tu vas bien nous pondre quelque chose.

« Le problème avec toi, c'est qu'il faut que tu sois dans la merde pour redevenir intelligent.

« Je connais les deux pourris qui m'ont donné au fisc ».

« Le magnat et Augusto, c'est ça ? »

« Mais putain comment peux-tu savoir ? ».

Paris, mi-août 1988

Dans le petit appartement parisien, après sa visite au coffre de la banque dans lequel il a déposé son calibre, notre homme après avoir élaboré son plan, convient avec son père de se retrouver dans ces mêmes lieux dès l'annonce que ferait Augusto sur la date du grabuge devant intervenir sur Toulon.

Dautrec a changé de style après ôté sa barbe et son costard trois pièces pour redevenir un flic au blouson élimé.

Sa dernière visite chez De Boursicot, l'a laissé perplexe.

Précédemment, mis au courant par son enquête des rapports entre les différents personnages, il avait rencontré le banquier pour un sujet qu'il croyait bien différent, lié à un chantage dont il était victime et qui lui rappelait quelque chose.

Un ponte, dont nous tairons le nom, s'était empressé de le charger de l'affaire en lui recommandant la plus grande discrétion, autrement dit notre flic se doutait que l'histoire devait puer le chacal.

Début 88, lors d'une discussion, bakchich à l'appui, le roi soleil lui avait fait miroiter monts et merveilles, comprenant, s'il le

voulait, une séance de remise en forme au château de Rueil Malmaison.

Il balançait le nom de Benard, avocat réputé à la Cour qui serait détenteur de pièces, dites sensibles, pouvant nuire à la réputation non moins sensible de hauts personnages.

Eric, obéissant aux ordres, s'était mis à la besogne pour de fil en aiguille se rendre compte que l'avocat dont on lui parlait se trouvait être aussi le conseiller d'un groupe de presse dans lequel l'avait introduit... De Boursicot lui-même. Voilà qui semblait être pour le moins bizarre.

Le noble banquier craignait-il que Benard le fasse chanter alors même qu'il était à l'origine de son parachutage ou bien était-il question de tout lui coller sur le dos ?

Il prit rencard avec l'avocat pour lui parler de tout et de rien et dans un échange qui se voulut de pure forme, glissa un nombre de questions insidieuses qui le mirent rapidement sur la voie.

Car voilà que le baveux en question il en avait déjà entendu parler dans d'autres circonstances vu qu'il semblait tremper dans pas mal de combines douteuses.

En résumé, il comprit de la discussion, sans que l'autre ne se mette vraiment à table, dans ces milieux tout doit rester flou, que le type s'était « casé » en laissant croire qu'il détenait encore des informations, mais en clair et de tout évidence, aujourd'hui il ne possédait plus que dalle pour avoir abandonné son pouvoir de chantage en échange de son fameux poste de conseiller du groupe.

Voilà qui devenait de plus en plus mystérieux.

Mais pouvait-on le croire ? Dans ce monde opaque, quand les rapports se délitent tous les coups sont permis et il semblait en avoir un bel exemple.

D'autant qu'à mesure qu'il avançait, sa piste recoupait celle entreprise pour le compte de Marco ce qui ne manquait pas non plus de l'intriguer.

Il en arrivait à la conclusion que si le plus compromettant résidait dans des photos que l'ancien petit ami de l'une fille du magnat possédait, il suffisait alors de l'inciter à les récupérer.

Une idée de plus en plus précise se formait dans son esprit car ce qu'il entrevoyait commençait vraiment à le stupéfier.

A ce stade, au retour de sa récente entrevue avec le banquier il échafaude un plan risqué car ne reposant en fait que sur un élément psychologique.

Lorsqu'on veut découvrir une planque que l'on situe dans une pièce précise mais que le temps manque pour la découvrir rapidement, il suffit de crier au feu pour que celui qui y a caché quelque chose s'y précipite pour l'ouvrir et récupérer son bien.

Marc, voilà une piste qui semble intéressante.

Il le rencontre au journal. Contre toute attente, le type est sympa, affable, au point que l'entrée dans le sujet épineux se révèle des plus faciles.

Marc lui déballe l'affaire en deux deux, d'autant que l'aide de la police risque de mettre un terme à cette trop longue histoire qui, pour le coup, éclaterait au grand jour. Les flics ont des moyens expéditifs que lui ne possède pas et surtout rendent l'origine de la fuite plus discrète.

Evidemment, il parle de Brendan et d'un certain Paul Sernine à qui il a demandé un service.

« Vous voulez résoudre cette affaire ? »

« Bien sûr ! »

« Filez rencard à Brendan, expliquez lui votre position. Précisez-lui surtout que la clé du mystère se trouve dans les photos qu'il détient »

« Et s'il refuse ? »

« Vous verrez bien »

Eric ensuite se procure l'adresse du journaliste. Le reste des documents sont à sa portée. Un sourire illumine son visage, il va toucher le gros lot, De Boursicot aussi, on allait bien rire.

Ce jour là en sortant tranquillement de son petit appartement, au bas des escaliers il se trouve rue Monsieur le Prince.

Les deux noms communiqués par Victor me laissaient perplexe. Ca paraissait tellement invraisemblable.

Entre la banque et les impôts j'avais évité le pire. Si je devais tout envoyer balader, fallait le faire proprement.

Tout devenait urgent. J'en avais ras le bol.

Les rumeurs concernant mes déboires prenaient des proportions considérables.

La banque me mettait dans la mouise, les effets pervers se firent ressentir dès que les échéances impayées concernèrent les locaux, les investisseurs, prévenus par je ne sais qui, commençaient à demander des comptes.

Je rassurais, sachant une fenêtre de tir possible pour viser une sortie honorable, à condition que tout se déroule sans encombre.

Mais, tout alla de travers.

A la suite de mon entrevue avec le petit con de l'agence bancaire, j'attendais tous les jours de voir mon compte crédité.

Mais dans la sueur qui dégoulinait de son corps, il s'était empressé de faire main basse sur les cautions signées en me certifiant le transfert des fonds dans la journée.

N'importe quel idiot aurait compris le stratagème, moi j'avais opté pour la confiance, n'ayant jamais eu de problème avec l'institution.

Des rapports chaleureux. Une erreur qu'ils venaient de corriger, un retard peut être explicable. Une illusion.

Mon attention n'était plus la même depuis quelque temps.

Lui avait joué son poste, j'avais signé mon arrêt de mort.

La lettre de change ne fut jamais créditée et je n'avais pour moi qu'une copie et des témoins qui m'avaient vu parapher l'original.

Au lieu de m'apporter un peu d'air, ma signature n'allait servir qu'à garantir les découverts auxquels les rapaces ne s'intéressaient plus depuis qu'ils les avaient « couverts ».

Dans la foulée je reçus une lettre recommandée m'informant du montant maximal de la *facilité de caisse* que j'avais déjà dépassée.

Ces enclûs comblaient ainsi leurs lacunes précédentes.

Le pire fut de recevoir par erreur un échange de courrier provenant de mon avocat en entamant une procédure contre la banque

Les missives faisaient état d'un rapprochement entre celui de la partie adverse et un certain confrère dont le nom me mit le cul par terre : Maître Benard !

Je décidais de mettre les locaux à la vente et dans l'attente, je les louais.

Avec des compromis signés quelques mois plus tard, je pensais respirer un peu, même si l'organisme prêteur demandait des signatures simultanées pour l'ensemble des lots.

Une ineptie, car le sort s'acharnait. Le premier acquéreur prêt pour la signature, fonds bloqués chez le notaire et l'autre en cours d'obtention de crédit, la contrainte d'avoir à conclure le même jour fit qu'à l'arrivée, le premier se désista à force d'attendre et le second ne put jamais signer puisque le premier avait disparu.

Les locaux furent effectivement vendus le même jour... Aux enchères, avec une soulte à ma charge pour laquelle on vint me rechercher.

Rien ne servant plus à rien, la pente conduisant aux enfers ne me faisant plus peur, je me foutais de tout en bon philosophe.

Je décidais de me laisser porter par le vent, comme une plume d'oiseau, de devenir spectateur d'un monde qui finissait par me faire rire. A quoi aurait servi de me planter au milieu de la tempête et de gueuler de rage après un Dieu qui m'abandonnait ou me punissait.

Sensation de ne plus être dans la réalité, je vivais à côté, plongeant pour ma survie dans une forme d'égoïsme. Un repli sur moi, une protection contre cette déprime de ne plus voir ce monde que dans sa partie sombre.

La promiscuité de mes faux amis m'ôtait l'illusion que l'on pouvait m'aimer encore.

Je refusais de comprendre pourquoi.

Gamin, je donnais des crayons ou des billes pour que l'on joue avec moi. J'avais peur de la solitude, que l'on m'abandonne à mon triste sort. Aujourd'hui il ne me restait rien à échanger.

Ce que je tentais d'éviter me rattrapait toujours. Cette impression que mon mariage ne s'était bâti que sur la rancœur d'un passé douloureux m'obsédait.

Au courant de ces lettres, que serait-il advenu ?

Au regard de mes enfants, pour rien au monde je n'aurais voulu revenir en arrière me privant de la joie de les avoir vu naître.

Chaque fois que je pensais « et si c'était à refaire ? » une barrière infranchissable se dressait devant moi : Le visage de mes petits.

Et pourtant j'allais partir.

Julie sentait depuis quelque temps que les choses n'allaient pas. Je ne tournais pas rond, mon attitude avait changé. Le besoin de fuir me tenaillait et puis il y eut Clotilde.

Je travaillais avec elle depuis quelques années. Elle m'avait suivi partout subissant toutes mes épreuves et bien que n'ayant de prime abord aucune attirance particulière à son égard, son dévouement et ses problèmes familiaux nous rapprochèrent.

Mignonne, menue, faite à l'envers de mes attirances premières, sauf au niveau de son superbe cul, elle avait sur moi un effet de plus en plus troublant.

L'affaire fit grand bruit dans les milieux *s'étant autorisés*, ceux où l'on cocufie à outrance, où l'on juge chez les autres ce que l'on se permet chez soi et où l'on s'outrage que l'on puisse se mêler des affaires intimes. Eux avaient toujours des excuses. Moi pas.

Car la rumeur mettait en cause celui qu'ils s'apprêtaient à assassiner, sordide moribond, qui juste avant de crever pouvait, dans un dernier soupir, révéler leurs exploits extra conjugaux et leurs magouilles. Un dangereux pouvoir de nuisance inacceptable.

Leurs cris d'orfraie se faisaient à la hauteur de leur fausse désapprobation, proportionnels à ce qu'ils avaient à se faire eux-mêmes pardonner.

Si leurs compagnes avaient été plus malignes, elles auraient vite compris ce qui les attendait.

« Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre. Tous partirent à commencer par les plus vieux ».

Eux s'éloignèrent des évangiles, car faute de pierres, ils ressortirent la barrique à goudron pour une nouvelle couche,

mais cette fois les éclaboussures en salirent plus d'un, ignorant que dans les divorces, il y a toujours des responsabilités réciproques, sauf pour les aveugles du cœur ou les malentendants de la prostate.

La suite fut pitoyable, au reflet de notre système.

Devenu conscient de cette toile tissée autour de moi attendant la tarentule devant me coquer, dépouillé de tout ce qui permettait ma survie, je déposais un à un les bilans.

En un instant, en vertu de décisions prises par des individus qui n'ignorent rien de la magouille, mais qui, si on les écoute, ne sont là que pour appliquer les lois, on allait me foutre à poils en me culpabilisant.

Car je me trouvais parachuté dans une histoire dont il convient de connaître les débuts.

Lorsque je décidais d'écrire une partie de ces lignes, le contexte politique n'était finalement que la suite des précédents.

En 81, après l'élection « *surprise* » de Mitterrand, car à l'écoute de beaucoup personne n'avait voté pour lui, on connut jusqu'en 84 une succession de trois gouvernements, la stabilité n'étant pas le fort de cette période.

Puis l'on changea de premier ministre dans l'attente de la cohabitation de 86.

L'arrivée des socialistes au pouvoir installa la torpeur dans les milieux financiers au point que les capitaux, comme lors des événements de 68, avaient pris la tangente.

Peine perdue car les hommes mis en place étaient aussi des capitalistes qui profitèrent de l'occasion pour acheter à bas prix les appartements délaissés par les bourgeois.

Après un coup de barre à gauche pour le rodage et le temps de se débarrasser des communistes, tout allait continuer comme avant, en pire.

Pour donner le change et prouver l'inflexion de sa politique, le pouvoir amusa la galerie par des promotions diverses et des incitatives à la création d'entreprises.

Des émissions télé furent consacrées à la gloire de l'esprit d'initiative, au point que l'on qualifiera cette période d'un terme antinomique à la pensée socialiste : Les années fric.

Mais pour un juste équilibre, dans le même temps les lois mettaient au pas le patronat à coup de mesures restrictives, d'impôts sur les capitaux, sauf sur les œuvres d'art car certains membres du parti s'asseyaient sur une fortune en tableaux de maître.

Ces petits arrangements réalisés, on continua à méconnaître les réalités économiques, thèmes où les socialistes ont toujours fait preuve d'une nullité absolue.

Encore naïf, je tentais de m'expliquer le fonctionnement de nos institutions avec un minimum de lucidité. Une époque bizarre, comme on va le voir, sans commune mesure avec celle connue par la suite (il s'agit là d'une boutade).

A l'origine, une confrérie de députés était élue, regroupant tous ceux qui voulaient détenir une parcelle de pouvoir, ça pour les plus modestes, jusqu'au pouvoir absolu pour ceux qui n'avaient toujours pas compris que nous vivions en république.

Ils constituaient donc un groupe tout à fait homogène au sens de la théorie des comportements promue par Linton ou Lewin à titre d'exemple.

Car l'appartenance à un groupe, d'après ces doctrines, ce qui en fait la cohésion, ce sont « *des facteurs extrinsèques, des rôles biologiques et une passion commune* » semblant correspondre en tous points à notre échantillon.

Il convenait alors de tout simplement déceler la réalité de cette passion cachée au milieu des beaux discours.

Me sauta aux yeux : *La soif de pouvoir et l'attrait du fric.*

De droite, de gauche, du centre ou "d'ailleurs", ils étaient tous estampillés.

Ainsi cet amalgame coloré, représentant non plus des tendances, mais des groupes d'intérêts allant du général à ceux plus particuliers de leurs chefs ambitieux, en passant par les sous-groupes de circonstance, décidait des lois et de leur contenu, lorsque polémiques, tensions, et "affaires" leur en laissait le temps.

Cet espace étroit consenti à leur travail, leur permettait de venir écouter, entre deux somnolences, les propositions de lois pondues par des technocrates invisibles qui n'avaient de connaissance des réalités qu'au travers du milieu soyeux dans lequel ils évoluaient, quand ils n'y étaient pas nés, les mettant ainsi à l'abri d'avoir à côtoyer les rustres du pays.

La majorité, le doigt sur la couture du pantalon (ou de la rare jupe), votait des textes dont certains n'étaient jamais mis en application faute de décret.

Les autres lois, laissées à l'appréciation du lecteur, s'empilaient, illisibles dans leur charabia d'un autre âge.

Débilité d'un système où toute règle se trouve confrontée à sa mise en application.

Rien ne sert de l'établir si la pensée qui l'a faite naître se voit dénaturée par ceux qui sont chargés de l'appliquer.

La profusion de délégués, d'intermédiaires, conduit à l'inégalité de traitement du fait de la divergence d'interprétation.

Or, si les règles dépendant de leur compréhension, elles sont donc laissées à la volonté de ceux qui veulent les orienter dans le sens qui les arrange en fonction du contexte, de leur animosité, ou tout simplement de leur fainéantise.

Raison pour laquelle les administrations font si peur.

Non que les règles soient déficientes, quoi que, mais l'on ignore les prédispositions de ceux qui les appliquent.

Comme tous les textes sont alambiqués, ce qu'il en sort n'est jamais à la mesure de ce que l'on a mis dedans.

La pensée des auteurs de ces baragouins n'est que partiellement distillée par le cerveau moyen.

Ainsi d'un mélange pressurisé de si, de seulement si, de conditions, de sous conditions, il ressort au bout du tuyau quelques gouttes d'une approximative compréhension ne s'apparentant en rien avec l'idée d'origine, chaque méninge produisant sa propre cuvée.

Les petits chefs « ronds de cuir » qui vont du guichetier qui se prend pour le patron, de la secrétaire de mairie acariâtre, du notaire, de l'huissier ou du juge, tous, sur le même sujet auront des interprétations différentes, ou tout du moins adaptées à la taille de leur cervelle.

Le pire étant l'intello raté derrière son bureau.

Si tu es outré par la réponse apportée, il te sera répondu de façon courante : C'est la loi ! Alors que la plupart en ignore le sens et t'impose la leur.

L'inverse est pourtant vrai aussi, il faut bien le reconnaître car si d'aventure l'interprétation est bonne, elle peut tout aussi bien tomber dans l'oreille d'un benêt.

Il en résulte que si de s'expliquer avec un con est déjà bien compliqué, alors si un con s'explique avec un autre con, je te laisse imaginer.

La loi est ainsi faite de bonnes intentions, dictées au travers de textes flous et indigestes à l'attention de gens qui n'y comprennent rien.

Pour en revenir au propos, en cas de révolte dans les rangs majoritaires et si la situation l'exigeait, ils sortaient sournoisement un article 43, une sorte de bâton de dictature. Une honte pour l'époque.

Encore fallait-il, pour être complet, ajouter les sages retraités de l'autre "chambre". Elus des élus sur le seul critère de sénilité, dévoués à la cause de leur électorat, on leur demandait de bien vouloir corriger, lors des « navettes », les fautes d'orthographe de leurs cadets pour justifier leurs appointements.

Ainsi naissaient les lois devant nous pourrir la vie, entre ronflements des uns et griseries verbales des autres.

Pour la forme, mais pour la forme seulement, il arrivait que l'accouchement soit difficile, histoire de montrer qu'ils étaient pour une fois présents.

Le bruit alors qu'ils entendaient faire devait compenser l'écho des jours de vide absolu.

On s'attardait en discours et en engueulades sur des réformes, appelées "profondes" ou "de refonte du système" pour que finalement la profondeur n'en soit que leur tombe.

Au côté illisible des lois, s'ajoutaient les arrêts de Cour de Cassation qui venaient apporter leur lumière dont voici un exemple :

Y avait-il eu viol ?

Rappelons les faits. Le présumé violeur invoquait le consentement de la victime et vu la confusion des textes dans la chronologie du consentement.

Arrêt de la Cour :

Alors que si « oui », alors que « non » dont s'agit, mais que « oui » aurait pu s'agir, mais alors que « oui » est dit avant « non » alors que « non » en vertu de l'art 69 du kamasoutra, vient d'abord et que « oui » n'en est que le substitut, la substitution, car substitution il y a, peut être invoquée dans le cas dont s'agit.

Qu'en conséquence « non » ne découlant de « oui » qu'après coup et que « oui » est dit avant « non » il n'y a pas eu viol.

T'as compris ? C'est la loi.

Et pendant ce temps le pauvre boulanger était en train de dormir après une nuit harassante.

Mon métier, m'avait fait suivre celle du système des redressements judiciaires et des mises en liquidation, qui en matière de « *profondeur* » allait une nouvelle fois en rester au stade de la cuvette du fait de la révolte des profiteurs du système.

On aurait du comprendre que toucher aux castes des notaires, huissiers, greffiers, syndics, ou autres « *officiers* » ministériels était pour le moins stupide. Comme dans les zoos aquatiques, on ne touche que très rarement aux requins.

Là, il s'agissait des liquidateurs judiciaires.

Pour le coup, elle avait du sens, prenant en compte les problèmes de terrain, car la mise en application de la loi précédente faisait fi de toute logique pour aboutir à des inepties.

Je ne savais pas que j'allais moi-même y être confronté.

Un dépôt de bilan, pouvant résulter malencontreusement d'une succession d'impayés, d'une rupture abusive de crédits, d'une maladie ou autres phénomènes impondérables, la loi proposait l'adjonction d'expert pour tenter de sauver quelques sociétés pouvant rester malgré tout viables.

J'avais rencontré pour la première fois un de ces liquidateurs, triste personnage, dans un contexte bien différent.

Un ami, un vrai, m'avait proposé de devenir expert, au moment où la proposition de loi venait justement de sortir et j'avais accepté.

L'intégration d'hommes de l'art pour assister la justice, sorte d'architectes conseils venant visiter des monuments en péril pour savoir si un bon rafistolage n'était pas préférable à une démolition complète, l'idée me plaisait bien.

Rien de définitivement écrit, tout n'était encore que rumeurs qui allaient bon train dans ce petit monde, d'autant que cela risquait de mettre un coup de pied dans une fourmilière confortablement établie.

Car il était question de parachuter dans ce microcosme une nouvelle race venue d'ailleurs dont on ne savait si elle serait docile ni quelle incidence elle aurait sur l'évolution de celle déjà en place.

Contrairement aux racistes primaires, des tordus, beaucoup plus malins, se mirent en tête par anticipation, qu'il pouvait être nécessaire de parlementer voire de collaborer avec elle.

A ma grande surprise, n'étant pas vérolé de nature, je fus bizarrement courtisé par bon nombre d'entre eux. Rendez-vous, invitations, sorties, toute la panoplie des flagorneurs.

La lecture des textes me fit rapidement prendre conscience du soudain intérêt qu'ils portaient à ma personne.

Ils m'avaient placé comme un pion de secours sur leur échiquier, prêts à le sacrifier dans leurs sinistres manœuvres.

Car dans le même temps leur groupe d'intérêt faisait pression sur l'état pour qu'une telle loi ne puisse voir le jour, ou tout du moins, ils firent apporter de tels amendements qu'elle ne voulait plus rien dire.

Ils jouaient ainsi sur tous les tableaux.

Comme souvent, l'état céda me privant aussi sec de la cour constituée autour de mon auguste personne et des sorties ennuyeuses qui allaient avec.

Après mes dépôts de bilan, je me retrouvais donc entre les mains de la justice commerciale, que je connaissais bien pour y avoir de bonnes relations, et de ses juges *impartiaux* et *compétents* qui, commerçants comme moi, avaient jusqu'à présent échappé aux

foudres de la déconfiture grâce aux divers stratagèmes que l'on peut imaginer.

Ma situation pitoyable, dont je n'étais guère responsable, m'empêchait de rétablir l'équilibre de mes comptes en augmentant des impôts ou en facturant à la tronche du client comme le faisait France Télécom pour payer ses satellites.

Confiance oblige, je dus avant tout payer en *espèces* une provision que je ne reverrais jamais, sous le regard réprobateur d'une secrétaire du greffe, acariâtre, qui n'avait jamais connu de sociétés que par ce subtil truchement.

Seulement, voilà, en cas de déconfiture il est de mise de faire profil bas, être honteux au grand plaisir des maîtres des lieux jouissant dans leur froc.

La mise en condition commençait par cet échange de regards furtifs. Quand on est en faute, on doit culpabiliser.

Les élites, qui me saluaient en temps ordinaires, rasaient les murs au plus près afin d'éviter de me serrer la main ou de croiser mon regard comme si l'une ou l'autre de ces actions allait les « pestiférer » de la maladie contagieuse dont je souffrais.

Ici, rassure-toi, il n'est pas question de juger celui qui t'a planté une ardoise de plusieurs millions faisant peut-être partie des amis des magistrats, ni celui qui t'a coupé les vivres ou encore de ton fournisseur principal, parti en vrille en te laissant une production inachevée sur les bras.

Non, il ne va s'agir que de toi, le responsable de tout, unique objet de leur ressentiment.

J'allais être, sans tarder, convoqué dans l'arrière boutique de la grande sale d'audience du tribunal.

Là, assis face à la crème de mes pairs, on me posait les questions de principe sur les raisons de ma situation et me contraignait à ruminer les idées noires qui te rongent. On me demandait de confirmer le "dépôt", comme si le regret ou le doute pouvait redonner un souffle de vie à mes boutiques.

Puis, on s'étendit largement sur l'essentiel : La valeurs des actifs sociaux, immeubles éventuels, mobiliers, outils, machines, stocks et le montant de mes créances, bref savoir avant de me couper la tête, s'il n'y avait pas quelque chose à gratter.

Si des créances demeuraient inscrites, elles reflétaient pour la plupart des clients insolvable qui eux par contre pouvaient dormir tranquilles, faute de quoi je m'en serais servi.

Et moi, comme un con, par peur de la répression fiscale, je m'étais interdit de provisionner ces merdes en franchise d'impôt.

Ainsi, non seulement j'avais payé pour rien, mais voilà qu'on me taxait d'avoir gonflé artificiellement mon actif en assimilant cette carence à un soutien fictif d'activité, non seulement répréhensible, mais preuve de mon incapacité à gérer une affaire que pourtant j'avais créée et faite vivre pendant des années.

On ne tint pas compte des sommes indûment versées au fisc, bien au contraire. Dès que l'administration, par le biais des annonces légales, prit connaissance de ma situation elle s'empressa d'adresser une liste impressionnante de redressements aberrants auxquels j'aurais toutes les peines du monde à répondre du fond de mon désarroi.

Tout plaidait contre moi, surtout que l'on m'affublait de deux nouveaux personnages : Le syndic et le juge commissaire.

Ce second, pour décrire le genre, s'était assigné une mission essentielle : Grenouiller chez les syndics, à l'affût de la bonne affaire pas trop chère, réalisée en sous main avant que ses collègues ne donnent leur accord pour le dépouillement organisé.

Une sorte d'habitué des vides greniers, venu faire son marché avant l'arrivée de la foule.

Le syndic, n'était pas de ceux qui s'occupaient de la gestion des immeubles, non, lui les nettoyait, de la cave au grenier.

Mon dernier contact avec cet enfoiré, remontait à quelques mois à peine, au moment où il venait encore me sucer les couilles pour que je fasse partie de son jeu d'échec.

Car, après que la loi soit tombée dans les oubliettes, je ne vis plus personne jusqu'à ce jour mémorable où ce flagorneur changea de ton.

Me recevant dans son bureau, après sa nomination en tant que *nettoyeur*, sa réaction fut à la mesure de la honte qu'il avait du ressentir à l'époque où il devait se prosterner devant moi.

Comme s'il ne me connaissait pas, je fus accueilli, après un rendez-vous « impératif » en forme d'ultimatum, par le sous-fifre de service, qui, se donnant de faux airs de patron, me reçut trois bonnes heures après « l'impératif » fixé.

Assis au milieu des cartons dans un couloir sordide, je vis passer en coup de vent le courtisan d'antan qui, sans me saluer, s'enquit de sa seule préoccupation du moment à savoir comment *je comptais payer*.

Payer qui ? Ben, lui pardi !

De l'entrevue avec son subalterne je repartis avec une liste interminable de documents à produire, qu'il me fallut ramener en deux ou trois fois compte tenu du volume, toujours incomplet par principe, le tout sous la pression des réflexions désobligeantes de l'enfoiré.

Tout rassembler devenait très compliqué car une partie de mon personnel, disparu sans remords en faisant main basse sur l'essentiel, avait abandonné le reste à ma sagacité.

Un jour, pensant m'avoir suffisamment humilié, il m'invita dans son bureau avec un sourire malsain de satisfaction.

En s'asseyant de façon nonchalante dans son fauteuil pourri, volé certainement avant des enchères il commençait :

« Alors, où en sommes-nous ? »

Comme je le regardais de façon méprisante et comprenant que l'humiliation n'avait pas assez duré, il se leva pour me faire comprendre par d'autres mots tout le pouvoir qu'il avait sur moi.

« Si vous ne faites pas ce que l'on vous demande, je peux vous faire mettre en prison ! »

Il disait ça dans un mélange de fausse plaisanterie et de suffisance.

Un nabot qui ne régnait qu'au travers des pouvoirs que lui conférait son titre. Une tête à claque n'ayant les moyens de se faire respecter qu'avec l'appui des autres.

Mais ce jour là il était seul, petit pygmée entouré de dossiers comme autant de preuves de ses anéantisements.

« Je suis habilité à le faire, vous savez ? Il me suffit d'alerter le procureur ! »

Aux souvenirs de ses manigances, ses menaces inadaptées en pareille circonstance, ses refus systématiques de donner suite à

mes explications ne pouvaient en rester au stade de ma fausse soumission à laquelle je m'étais astreint depuis le début.

J'avais pensé que l'invitation dans son bureau de petit dictateur, au décor de radin, avait pour but de me rassurer. Mais cette pourriture continuait à me rabaisser pour des raisons n'ayant plus rien à voir avec le sujet qui devait nous intéresser.

Je me levais d'un bon pour me caler devant lui.

Il ne faisait pas le poids le petit despote, reculant comme une lavette jusque dans les recoins de la fenêtre surplombant la prison qu'il venait de me montrer.

Ce n'était pas la première fois qu'on devait le menacer, mais ce con avait du mal à se caler dans sa tête de fouine, qu'il n'y a pas plus dangereux que celui qui n'a plus rien à perdre.

« Tu veux qu'on parle de quoi connard ? De tes allées et venues quand tu avez besoin de moi ?

« Tu penses que tes menaces me font peur ?

« Je n'en ai rien à foutre pauvre con !

« Tu veux me mettre en tôle ? Vas-y... Appelle le « proc », bien que je sois sur que tu n'en aies même pas les couilles ! Et puis rappellez-toi, la prison on finit toujours par en sortir et ce jour là.... ».

Son picador n'avait pas fait correctement son boulot, la bête était toujours coriace.

Me vint à l'idée qu'il avait peur que je l'entube. Il me connaissait assez pour savoir que je pouvais manipuler des bilans et qu'il ne pourrait pas profiter à plein de ma dépouille.

« Je n'ai rien d'autre à produire... J'ai déjà tout communiqué. Alors on va s'arrêter là... Démerdes-toi avec ça... Tu sais très bien que la messe est dite depuis longtemps ».

Je tournais les talons avant de lui en coller une.

Il ne disait plus rien. Je pensais qu'il avait compris.

Et puis j'allais attendre et ça allait durer, des mois, des années. J'allais mariner à toutes les sauces, celle de l'approbation des créances les plus farfelues, celle des preuves à donner que je n'avais plus, celle du commissaire priseur devant tout brader, celle du syndic qui, sans vergogne, me sollicitait pour une machine à écrire ou un ordinateur, celle des huissiers qui n'avaient toujours pas compris la situation, celle enfin des

oiseaux de mauvaise augure venant annoncer que mon patrimoine personnel, mis sous séquestre, allait servir à payer les soultes.

Un système de fous, de requins, de profiteurs en tout genre, où s'appliquaient des lois débiles issues de politiques irrationnelles. Il y avait certainement des faillites frauduleuses, mais la plupart étaient involontaires, semblables à la mienne.

Personne pour en connaître les raisons, ni savoir si l'on pouvait sauver quelque chose ou si le temps ne permettrait pas de vendre les biens au juste prix au bénéfice même des créanciers.

Une société qui fermait, c'était de la TVA en moins, une concurrence étrangère venue combler les vides, des hommes au chômage, des charges supplémentaires faute de cotisants, des sociétés à leur tour en difficulté du fait de l'extinction de leurs créances, des fabricants qui ne vendaient plus puisque d'autres bradaient les outils, des crédits plus chers pour compenser les risques. En clair que coûtent vraiment les faillites ?

Dans le même temps d'autres s'enrichissaient, rachetant pour un franc symbolique des patrimoines complets, pour les revendre au prix fort en pièces détachées.

Les gérants, punis, ne pouvaient-ils pas en faire autant ?

J'avais informé ce connard de ma procédure à l'encontre de la banque. Il m'avait ri au nez. Ce n'était pas son problème alors que si.

Je voulais faire valoir mes droits, dénoncer les carences, pour tout remettre en place. Il aurait suffi qu'il m'écoute, qu'il comprenne. Mais rien.

Les choix politiques semblaient très clairs. Les syndicats, pourtant débordés et bien gras, n'avaient pas admis de céder le moindre pouce de pouvoir et c'est donc par le chantage que ce petit état dans l'état, cette petite dictature continuait de saccager les patrimoines.

Ici, comme ailleurs, on gouverne les faibles pour éviter les forts, on préfère l'individu isolé aux castes constituées, on préfère l'animal traqué à la meute.

Le soir, cloîtré dans un petit appartement, je riais de mon malheur.

Faute d'appui du liquidateur, qui aurait pu me consentir un minimum de patience à laquelle il ne se sentait plus obligé, je poursuivis néanmoins ma procédure contre l'organisme bancaire.

Je montais un dossier très élaboré contenant toutes les pièces, démontrant les agissements illégaux, le tout assorti de témoignages détaillés.

Je pris donc rendez-vous avec mon avocat habituel que j'avais au passage engraisé pendant des années en lui envoyant bon nombre de mes clients et qui, certainement par gratitude, ne me faisait jamais aucune remise sur ses honoraires.

Je lui proposais mon mémoire afin qu'il rédige ses conclusions avec les sommes réclamées à la mesure des préjudices que je subissais et l'historique de l'affaire sans ambiguïté sur les corrélations existant entre chaque évènement.

Certaines vérités difficiles à entendre le complétaient, reflétant l'animosité qui m'animait car j'y dénonçais au passage ce que j'avais constaté de certaines manigances croyant encore en la justice.

Le baveux monta sur ses grands chevaux, certainement trop au courant de ces pratiques :

« Mon cher Monsieur, est-il utile de vous rappeler comment tout ceci fonctionne ? Il faut au minimum respecter les institutions. C'est la règle du jeu ».

« La règle du jeu ? Les institutions ? Ecoutez Maître, vous m'emmerdez avec vos principes. Constitutionnellement parlant vous êtes déjà hors propos. Les hommes seraient égaux en droit ? Mon cul !

« Quant au respect... Est-il utile de vous en sortir la définition ? Une sorte de considération que l'on doit à une personne ou à un système en raison de la valeur qu'on lui reconnaît. Encore faudrait-il, à ce stade s'accorder sur le fait de savoir si ce sentiment doit être personnel ou collectif.

« Or, chacun étant libre de sa pensée, si l'on doit se fier à cette définition, il y aurait beaucoup à dire.

« Combien ont été « considérés » qui ne le méritaient pas ? Question d'opportunité ? Vous êtes juif je crois ? Alors méditez sur la « considération » du à votre peuple et aux résultats qui en ont découlé. C'était aussi la règle du jeu à une époque. Etait-elle juste pour autant ?

« Quant à savoir ce que je pense du système ? Je n'ai aucune considération pour une « chose » qui s'avère pour le moins imparfaite.

« Ne nous leurrons pas, ce n'est souvent que la menace qui force le respect.

« Alors merde, je n'ai nullement l'intention de me laisser impressionner ».

Il restait moi même s'il fallait une certaine dose d'arguments pour le déstabiliser. Mais pour le coup il n'avait plus grand-chose à dire si ce n'est de me modérer.

« Vous risquez de vous anéantir. La procédure... »

« D'après mes informations, le procès est déjà bouclé. Mais ce que tous ces connards ignorent c'est que j'en ai rien à foutre.

« Je mettrai peut-être des années à m'en remettre, mais un jour je ferai éclater la vérité ! »

« Dans vos écrits, vous suggérez tout de même que dans les tribunaux... la franc maçonnerie... »

« Oui, je suggère... Même si les preuves sont difficiles à apporter, il y aura bien quelqu'un qui s'en occupera un de ces quatre. Les résultats de certaines procédures sont pour le moins très surprenants non ?... Prouvez moi le contraire ! »

« Lesquels ? »

« Enfin maître, par quel extraordinaire miracle, dans un tribunal de commerce, un magistrat ne pourrait pas un jour ou l'autre se retrouver juge et partie ?

« Oh, pas directement, ce serait trop gros, mais par relations interposées. Dans un milieu où tout le monde se connaît, on a forcément des connivences, des comptes à régler, on grenouille, on se renvoie l'ascenseur. L'organisation de cette juridiction est pour le moins suspecte sous le couvert d'une élection démocratique de ses juges.

« Il y a bien des St Just, pas forcément les moins dangereux, mais il n'y a d'incorruptibles que dans les séries télé ».

« Mais mon cher Monsieur, je pense que vous ne découvrez pas ceci et... »

« Et que c'est la règle du jeu... Alors, un jeu où les dès son pipés, on appelle ça comment ? Est-il « respectable » ce système vendu comme vertueux ? Permettez moi de n'avoir aucune considération pour une justice où s'imisce le doute de façon aussi patente ».

« Tranquillisez-vous, il y a souvent matière à faire appel... »

« Certes, sauf si dans leur grande mansuétude, les juges vous appliquent l'exécution provisoire... Ce qui a pour effet de rendre la sentence immédiatement exécutoire, nonobstant l'appel que vous pouvez toujours formuler »

Je n'étais pas devin, mais il en fut ainsi dans mon affaire.

Des procédures engagées, toutes furent anéanties, sans analyse des documents produits, sans qu'une seule fois il ne fût question des preuves apportées ni des attestations non équivoques fournies. Le jugement fut assorti, chose rarissime dans un tel contexte, de la fameuse exécution provisoire.

Le premier surpris en fut mon avocat. On pouvait le comprendre considérant qu'il avait d'après lui plaidé au mieux mon affaire pour en arriver à un résultat pour le moins tendancieux.

Les seconds furent les représentants de la banque qui, par crainte d'un appel pouvant foutre en l'air ce résultat inespéré, n'osèrent même pas signifier le jugement, sûrs qu'ils allaient s'en prendre plein la tronche face à des magistrats chevronnés et moins impliqués dans les affaires locales.

Ils n'en communiquèrent même pas copie à mon avocat de peur de déclencher la foudre et firent des pieds et des mains pour qu'il en fût de même au niveau du greffe.

Les échanges entre avocats qui en découlèrent, laissaient planer le doute sur un tel jugement.

Les conclusions les plus folles se mirent à circuler, allant de la collusion jusqu'à la remise en cause de la compétence de ceux ayant participé à sa rédaction.

Elles mettaient aussi en cause l'impartialité de certains ayant bénéficié de l'organisme financier des passes droits au bénéfice de leurs proches.

Cette dernière information, communiquée par l'un des rares amis du sérail m'étant resté proche, je n'eus aucune preuve qui pût me permettre d'en attester et pour cause, la banque n'allait pas produire de quoi se faire fouetter.

Dans un cas similaire au mien, on apprit qu'un ami du banquier s'était porté acquéreur pour une somme dérisoire de la maison d'un client pareillement dépouillé, car le jour de sa mise aux enchères on avait oublié les publications laissant ainsi le seul enchérisseur remporter la mise.

Le pire de l'histoire c'est qu'on alla rechercher le client pour lui faire payer la soulte.

Cet ami qui à son niveau continuait à me protéger me faisait chaud au cœur.

J'aurais pu faire signifier moi-même le jugement pour ensuite faire appel, mais ni les moyens, ni l'envie ne me firent franchir le pas.

On en resta donc sur ce statu quo consistant à laisser courir les délais de signification au point de rendre le jugement inopérant. Chacun tirait bénéfice de la situation faute d'un procès équitable. Dix années plus tard, la clôture pour insuffisance d'actif de mes sociétés fut prononcée sans ma présence et sans que je sois prévenu, ce qui de toute façon n'aurait servi à rien.

La condamnation fut à la mesure du ressentiment du procureur qui, certainement vexé par mon absence, me fit condamner à l'exil comme un paria que j'étais devenu. Vingt ans d'interdiction de gérer pour être sûr que je n'emmerderai plus personne.

Vingt ans en tant que victime, combien aurais-je pris si j'avais été coupable ?

Dans cette jungle, j'avais à la machette pour me frayer un chemin de plus en plus compliqué.

J'avais en tête une réflexion de mon père :

« Avec tout ce que tu as fait, tu n'as pas gardé une poire pour la soif ? Tu es un beau couillon ! »

« Ben oui papa, je crois en fait l'avoir toujours été ».

Un couillon qui croyait que dans les affaires on pouvait rester clean.

J'aurais du mieux apprendre de ton humilité.

Fidèle au poste, sans embrouille, évitant les histoires, tu négociais ton « forfait » avant de faire tes petites affaires en douce.

Tu emmerdais tout le monde avec humour, sans perdre de vue le clocher de ton église où tous les dimanches tu priais Dieu de te pardonner par anticipation les péchés que tu ne commettais pas.

Si tu avais connu les fautes des autres, tu te serais vite rassuré.

Finalement tu as mieux vécu que moi, de ces petites choses que je considérais mesquines.

Comme tu le disais si bien, *l'orgueil et la graisse Dieu l'abaisse*, faisant mine d'ignorer que beaucoup de *ces gras orgueilleux* ne reçurent jamais la moindre réprimande.

Il y a longtemps que je me suis réconcilié avec toi, avec ta patience qui m'a vu évoluer dans un monde que tu ne comprenais pas, dans cette profusion de choses qui ne servent à rien.

Tu ne comprenais pas que ton petit garçon tant désiré soit devenu un bouffon. Tu n'étais pas fier de moi et ton regard en disait long sur ce que tu pensais. J'aurais du le croiser plus souvent.

Ils ont hypothéqué ta maison papa, celle que tu m'avais donnée par amour et dans laquelle tu vis toujours. Ils vont pourrir ta vie par des menaces et moi je ne sais comment t'expliquer ces choses si compliquées pour toi.

Tu veux payer à ma place, des sommes qui te dépassent. Arrête tout ça ! Ils ont pris ma maison, ce sera peut-être suffisant.

Un jour ils sont venus chez toi, pour savoir si tu étais mort et connaître le montant qu'ils pourraient retirer de tes affaires. Perdu, tu n'as pas pu leur répondre à cause du cancer qui ravageait ta bouche.

Ils m'ont parlé de la règle du jeu. Comment te l'expliquer ? Comment t'avouer que ceux que je te fis connaître, voulaient te tuer.

La règle du jeu !... J'aurais pu, j'aurais du me barrer avec la caisse et envoyer chier tous ces connards pendant qu'il était encore temps. Mais je t'aurais encore déçu ! J'avais confiance en moi vois-tu, confiance en l'amitié, en la justice, dans ce qui paraissait

une évidence. Je pouvais prouver, démontrer, inconscient que j'étais de ne pouvoir rien faire contre la trahison, l'injustice et la négation.

Je ressemblais de plus en plus à la chanson de Sardou « je vous ai bien eus » fallait croire qu'il avait écrite pour moi, sauf que pour l'instant je ne me suis toujours pas fait sauter la tête.

Au résultat, j'ai pris conscience, mais trop tard, que peu importait la façon de parvenir à ses fins quand il est toujours temps d'en justifier les moyens.

Aujourd'hui coupable, mais con de l'avoir été.

Coupable d'être accusé, con d'être resté honnête.

A découvert dans une plaine hostile, cible facile et aux abois, je tentais encore de m'accrocher.

La torpeur, dans laquelle te plonge un harcèlement permanent, possède cette étrange faculté de laisser supposer que le monde entier fait bloc contre toi alors que, sorti des quelques connards qui t'entourent, la majorité de ceux qui tu connais ne sont même pas au courant de ce qu'il t'arrive.

On a cantonné la guerre à un quartier, t'isolant de tes points d'attache, te privant de vivres, les ennemis en embuscade autour de toi laissant supposer que seule la reddition est possible.

Sous la mitraille, difficile de réfléchir, c'est leur but, tu dois te contenter d'éviter les balles dans l'attente que ça s'arrête.

Tu pratiques d'instinct en espérant la contre offensive.

J'ai donc fait le point des quelques munitions qui me restaient et m'éloignais de la boucherie ambiante.

La tête hors de l'eau, je commencerais à y voir plus clair.

Il était temps que je me barre.

Assis sur les bancs de la fac de lettres de Nice, avant de finir mes études à Paris, on plantait plus ou moins le boxon avec une bande de corses dans un cours d'italien qui nous faisait chier.

On pompait à tout va, le dico sur les genoux, le premier qui trouvait soufflait aux autres la traduction.

« *Dans la montagne, les guides nous faisaient visiter...* »

Merde, un guide, on dit ça comment en italien ?

Pierrot, le premier à trouver nous balance : Guido Reni

Un guidò reni, des guidi reni, le tour était joué.

Toute la rangée et les bancs de devant, traduisent la même chose, sauf qu'à la remise des copies, une semaine plus tard, on se retrouve tous avec une bulle, zéro pointé.

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs non seulement vous trichez mais en plus vous êtes complètement nuls. Guido Reni est un peintre italien du XVIème siècle, surnommé « Le Guide ». Alors quand vous cherchez dans un dictionnaire, évitez les noms propres ».

Merci Pierrot. Une bise en passant.

Tout avait débuté au « Psychédélic », une boîte de nuit sur la promenade des anglais, par une bagarre générale qui avait fini par une soirée arrosée au « Gorille » dans la vieille ville. Il n'y a rien de mieux que les troisièmes mi temps pour se rabibocher.

A l'époque de nos premières rencontres, faute d'université sur l'île, ils étaient contraints de venir chez les « pinzuti » et pour les vacances ils n'avaient de cesse de me proposer d'aller les voir.

Je me foutais de leur gueule, il me le rendait bien.

« Tu le sais, il n'y a pas plus frappé qu'un corse. Si tu ne lui parles pas, il t'ignore et si tu lui côdoise de travers, c'est grave. Dans ce cas, souriant, il te sort sa petralbinca pour te faire comprendre sans un mot ce qui t'attend ».

« Oui mais voilà, ils sont fidèles en amitié ».

Je devais prendre l'air, faire le point avant de décider de la suite à donner à mes embrouilles me contraignant à quitter le « continent » pour la Corse de Pierrot et de ses amis.

L'occasion me plaisait d'autant plus que là bas je n'avais aucune chance d'être emmerdé.

Je n'avais plus un radis, juste de quoi payer le voyage.

Après une réception chaleureuse entre jambon, coppa et brocciu, je leur expliquais rapidement la chose. Ils m'ont répondu que j'étais trop bavard.

« Tu as besoin ? »

J'allais encore entrer dans les détails, quand ils se sont levés en m'ignorant.

Pierrot a détaché une vieille clé d'un clou planté dans une planche de bois au décor ajaccien et m'a dit :

« Viens »

Dans un 4/4 qui aurait pu connaître Napoléon, il me conduisit au travers du maquis par des chemins impossibles pour me présenter une vieille bergerie dont il ouvrit la porte en m'indiquant la planque.

Sommaire, un lit, une table en chêne, deux chaises, une cheminée de pierres et basta.

« Tu restes là. Sors pas loin, tu vas te perdre. On t'apportera ce qu'il faut »

Et il est parti.

J'ai passé un mois au milieu de la bruyère, des genêts, des arbousiers, de la myrte et des chênes verts à mâchouiller du fenouil sauvage entre deux visites de chèvres et de sangliers.

Le genre de trucs qui flambent facile chez eux en fonction des besoins. Fallait espérer qu'ils n'aient besoin de rien.

Des restanques flanquées d'oliviers, une vue imprenable, un rêve pour celui qui veut passer inaperçu. Trois fois par semaine quelqu'un venait avec un panier de victuailles, des livres et de quoi écrire *au cas où j'aurais des idées*.

Les idées, justement je n'en manquais pas. De celles consistant à prendre une bonne vieille pétaudière pour aller faire sauter le caisson d'une kyrielle de saltimbanques.

Et puis les choses se calmèrent dans ma tête. L'ordre prenait la place de la chienlit et le fil conducteur de ce qu'il convenait de faire se développait dans un teston mieux aéré.

Si tout semblait hors de contrôle, demeurait un facteur commun qui pouvait se trouver dans mes archives et dans la longue liste des affaires auxquelles je m'intéressais.

Et si les missives que j'avais reçues n'avaient pour but que de me mener sur la bonne piste ?

A mesure qu'un plan s'échafaudait dans mon esprit, je devenais de plus en plus impatient d'agir. Mais cette fois il convenait de ne rien laisser au hasard.

Un jour, fatigué de cet exil, je fis savoir à celui venu me ravitailler que je comptais prendre la tangente.

« Je préviens »

Le lendemain, de loin on entendit le moteur bruyant d'un véhicule. Comme je le faisais à chaque visite, je fermais la porte de la bergerie pour me cacher dans un fourré. Le 4/4 de Pierrot s'arrêta à quelques mètres.

« On y va ? »

J'ai pris mon sac et sans un mot nous redescendîmes vers la civilisation.

« Comment te remercier mon Pierrot ? »

Arrivés sur le port, il se contenta de me sourire en claquant la portière.

« Tu repars en bateau ? »

« Oui »

« Alors Ciao ! »

« Mais... »

« Ecoute, je t'ai jamais vu... »

Il s'approcha de moi, me serra dans ses bras puis avant de remonter dans son véhicule me lança :

« Au fait... Je manque d'éducation... Tu as de quoi payer le voyage ? »

Je lui fis signe que oui.

Puis, remonté dans son véhicule il se penchant côté passager dont la vitre était baissée et me cria avec un grand sourire.

« A la prochaine ! Fais attention à toi. On s'appelle... »

Un geste de la main, il disparut dans un nuage de poussière. Allez, vingt mots au total pour une affaire dont Pierrot ne savait pratiquement rien. Chez certains, ça aurait pris des jours de palabres.

L'idée fut de reprendre contact avec certaines personnes qui pouvaient encore m'aider et de constater avec surprise qu'elles étaient encore nombreuses me réchauffait l'âme.

La discussion que j'avais eue à l'époque avec Marco me mettait rétrospectivement du baume au cœur, Michel continuait à me montrer son affection et puis il y avait la multitude de ceux qui me parlaient comme si de rien n'était.

L'action allait me faire du bien. Fini de subir.

Pendant le voyage je revoyais mon plan. Quelque part les lignes que je comptais poser finiraient par se tendre et je décidais d'anticiper une vente aux enchères de ma maison, car elle pouvait résoudre pas mal de problèmes.

Il y a toujours eu dans ces ambiances de bistrot, quelque chose de rassurant. Promiscuité bruyante donnant, l'espace d'un contact, l'illusion de ne pas être seul, d'appartenir à une tribu de même besoin, qui, se regroupant, rend ses membres intimes et solidaires sans jamais que la chose ne soit dite mais seulement ressentie.

Un lieu de rencontre universel où l'on se libère d'un système détesté en commun, comme si tout restait dans le par-dessus déposé au porte manteau de l'entrée.

Il se dégage des discussions une délivrance à écouter les autres raconter leurs déboires ou leurs joies du moment.

Dans ces instants fugaces, les paroles entendues autour d'un verre ou d'un repas bien chaud nous rendent normaux d'être si terre à terre. On ne se sent plus unique, nos problèmes miteux s'universalisent.

« Ah ? Toi aussi ? »

Alors dans les odeurs d'alcool, de cigarettes et de graillons, la voix perdue dans le tumulte des autres, couverte par les bruits de verres et d'assiettes qui s'entrechoquent et des commandes scandées au travers des passe plats, on se défoule sans vergogne en refaisant le monde, on habille pour l'hiver l'éternel emmerdeur du quotidien, fort heureusement absent.

Toute pudeur s'efface à mesure que le débit des boissons s'écoule dans nos corps.

On recherche au travers des autres une confirmation du ressenti d'un monde abject, une vérité simple à partager venant contrarier la complexité des élites dont on doute de l'efficacité, une brève de comptoir coupante comme une lame de rasoir.

On sort ragailardi de cette séance de psy, prêt à affronter la pluie, le soleil, la circulation, le boulot et tous ceux qu'on ne peut plus saquer.

Et si l'on frise la crise, on sait que demain le psy sera encore ouvert au bon sens populaire dont il faudrait faire cours et diplômes.

C'est donc au milieu de ces parfums aux senteurs antinomiques et des bruits de vaisselle que je rencontrais une nouvelle fois Charles.

Notre dernière entrevue l'avait laissé dans le doute de ce que j'avais entrepris, il devenait impératif que mon plan prenne forme.

Les vacances forcées en Corse m'avaient mis l'esprit en ordre.

Charles, je n'avais finalement qu'une confiance relative en lui. Isabelle, je ne savais trop où la situer, Marco nous avait quitté, restait Michel sur qui je pouvais compter, sans savoir à cette époque qu'un mystérieux protagoniste était venu s'intercaler dans cette affaire.

Mon stratagème devait en conséquence inclure tous les autres, Charles et Paul compris.

Mais Charles allait me servir.

Qui était en fait au courant de la mallette ? Ils étaient nombreux.

Depuis le début, à part forcément le blaireau et son entourage, il y avait Marchand et les collègues des Maréchaux, Benard, Sophie, Paul, Michel et la personne anonyme qui expédiait des documents. Dominique de son côté, bien qu'ayant aidé à la recherche d'informations, ignorait le sens de mes recherches.

D'un autre côté, Marco avait certainement fait part de mes confidences à Augusto, ce qui impliquait toute la clique des marseillais à commencer par Gina, la belle sœur d'Isabelle.

Il fallait débusquer les requins et s'assurer de qui allait mordre à l'hameçon.

« Voilà ce que je te propose, ami, si tu veux bien m'aider »

« Vas-y »

« Tu vas téléphoner à un type qui s'appelle Augusto, voilà son numéro. Tu lui expliques que je dois remettre des documents à un journaliste qui s'appelle Paul Sernine, concernant une affaire dont il a déjà entendu parler. Des papiers volés dans une mallette en 68... »

« Quoi ? Mais alors... »

« Oui, c'est moi. »

« Putain, c'est pas vrai »

« On continue ? »

« Allez, continuons, mais... »

« Vous voulez la peau de Marc ? »

« Ben oui... »

« Alors, fais moi confiance. Tu te fais connaître. Tu expliques que son numéro, tu ne peux l'avoir eu que par mon intermédiaire et qu'en conséquence il soit rassuré. Surtout à la fin tu lui précises que c'est en mémoire de Marco. Il devrait comprendre et se charger de régler les comptes ».

Il suffisait d'attendre. Forcément les choses allaient bouger.

Je savais avoir les flics aux trousses pour des raisons que j'ignorais, mais compte tenu de mes déboires, des plaintes pouvaient très bien être tombées à mon encontre, il fallait éviter de se faire repérer.

C'est donc avec la plus grande surprise que je reçus dans la boîte aux lettres sans nom d'un petit appartement que je louais en douce par l'intermédiaire d'un ami, un message pour le moins bizarre me demandant de passer à mon ancienne maison m'informant que j'étais en danger.

Avant de m'y rendre, il fallait que j'aie au bout de mon plan.

Charles m'informait qu'il avait fait le nécessaire et que ses échanges avec Augusto prévoyaient le règlement de compte à Ok Corral le 09 septembre.

Depuis que Marc m'avait fixé rendez-vous, il était temps que je m'y rende.

Avec Julie, rien n'allait plus, de mon fait, je l'avouais bien volontiers.

Les investisseurs faisaient pression. Même si rien ne pouvait éviter la débâcle, les contacts avec des agences me rassuraient sur la qualité des prestations de notre bien et annonçaient que nous n'aurions aucune difficulté à vendre à bon prix.

De plus, restait une société en vie pouvant produire un peu d'argent nécessaire au règlement des dettes.

Julie voulut s'en occuper à part entière, une compensation qu'elle estima légitime, sous la condition que j'en reste le gérant.

Je n'y voyais aucun inconvénient sauf qu'à chacune de mes entrées dans les locaux, je devenais de plus en plus indésirable. Les secrétaires conquises à sa cause me faisaient comprendre toute l'amertume entretenue à mon endroit.

Je n'en avais cure sachant qu'un jour je n'y serais même plus toléré.

J'aurais du me méfier et rester sur mes gardes.

On nous avait présenté, un an auparavant, un type d'une sympathie exagérée qui se pavanait avec l'argent des autres comme nous allions en faire l'amère expérience.

Parachuté à l'étranger pour, d'après lui, éviter les foudres du fisc, il faisait des affaires un peu tous azimuts.

En fait l'éloignement lui était surtout nécessaire pour échapper, non pas au fisc, mais à tous ceux qu'il avait plumé.

Un micmac sans nom dans lequel il perdait tout le monde, toujours en quête de fric, mais à l'époque nous n'en savions rien d'autant qu'il semblait chaperonné par quelques élites du coin.

Il proposa de travailler pour nous depuis des zones franches où il avait installé des bureaux.

On voyait arriver de la marchandise que l'on payait d'avance par l'intermédiaire d'organismes bancaires sous forme de traites. Jusque là tout allait bien.

Pour faciliter les transactions, nous avons ouvert un compte dans une banque offshore au travers de laquelle nous faisons des avances à nos divers fournisseurs sous garantie de sommes déposées par nos investisseurs.

Or, il convient ici de mettre de côté les stratagèmes conçus par mes ennemis en France, car, à l'arnaque, vint se rajouter la malchance.

Cette banque fut l'une des rares à déposer son bilan au vu de ses multiples malversations, escroqueries, blanchiment d'argent, financement du terrorisme. Mais avant qu'elle ne faillisse on ne sait trop comment notre escroc avait réussi l'exploit d'en extraire nos avances à son profit.

La BCCI fit des milliards de pertes, noyant au passage l'escamotage du détrousseur et me confirmait que rien décidément ne devrait aller dans le bon sens.

Juste avant la reprise de l'affaire par Julie, une addition de quiproquos conduisit à des doutes sur les bons comptes qui pouvaient nous lier à l'escroc, alors même que nous tenions les cordons de la bourse.

Il avait convaincu de mes relations d'entrer dans son marché au point que quelques uns lui confièrent de l'argent sans passer par mon intermédiaire.

Nos investisseurs par contre, ayant une contre partie en marchandise, leur risque se trouvait limité.

Les plus cons allèrent jusqu'à lui confier de l'argent en liquide qu'il s'empessa de récupérer.

Lors de notre séparation, Julie me convia à un entretien avec le sinistre personnage de passage en France pour faire le point.

Pendant la discussion, un ami devait être présent pour jouer, en quelque sorte, le rôle de juge arbitre.

Le ton monta assez vite car le bougre savait très bien où je voulais en venir.

Mais à ma grande surprise, il fut bizarrement convenu, afin de régler le litige, qu'il se chargerait de vendre les stocks pour solder les comptes alors même qu'ils nous étaient favorables.

« Pourquoi pas nous ? », avais-je demandé à Julie et elle de répondre d'un air pincé « Parce que je préfère qu'il en soit ainsi ! »

Elle n'aurait rien dit, j'en restais au stade de la surprise car ce stratagème me paraissait pour le moins bancal, mais dans la mesure où il lui convenait, je n'y fis aucun obstacle ayant bien d'autres chats à fouetter.

Il est dit, comme le chante Brassens, que quand on est con, on est con.

Un ami, beaucoup plus lucide me fit part de ce qu'il en déduisait et qui devait se confirmer dans les faits.

En annexe, me revenait une autre réflexion insidieusement de mon père qui avait compris ce que cachait les regards furtifs de sa timide belle fille : « Tu vas te faire plumer ! ».

Je compris bien plus tard lorsque arriva l'épilogue de l'affaire.

Julie, ayant préalablement rencontré le triste sire avant de me faire participer à la parodie en tant que gérant en titre, avait une idée bien arrêtée derrière la tête mais tellement conne que personne n'aurait pu s'en douter.

Celle de faire participer un escroc à la résolution de ses problèmes et lui faire préserver ses intérêts car elle me soupçonnait de vouloir me barrer avec la caisse.

Le preux chevalier outré par mon attitude supposée, mais satisfait de la tournure des événements, devenu tout à coup protecteur d'une femme déjà abandonnée que l'on comptait en plus dévaliser, se prêta bien volontiers à la manigance qu'elle échafaudait.

Sa confiance totalement disparue envers moi, elle comptait faire main basse sur le capital assurant ses arrières en m'empêchant de toucher le moindre penny, pile poil ce dont elle me soupçonnait.

En passant par un intermédiaire « impartial », certainement bien conditionné, elle s'assurait donc de la mise devant témoin. La timorée crut devenir fin stratège.

Sauf que toute pièce ayant son revers, la chose tourna vite au vinaigre.

L'intermédiaire « impartial », pour se dédouaner d'une action directe trop voyante, trouva un autre intermédiaire pour écouler la marchandise et se fit payer par l'entremise de dépenses somptuaires.

Du stock il ne resta que dalle et le jour où il fut question de faire les comptes, la pauvre Julie, bernée, jura mais un peu tard qu'on l'y reprendrait plus.

Sauf, que le gérant de l'affaire c'était moi.

Même prise dans la même tourmente, imaginer qu'elle ait pu se venger de la sorte ne m'avait pas traversé l'esprit, même si elle

jura, lorsqu'il fut question que j'assume *ses* responsabilités, qu'elle avait fait ça de toute bonne foi dans l'intention de rembourser les dettes, pensant que j'allais partir avec la valise de biftons. Mais tout ceci était-il bien exact ? N'avait-elle vraiment rien récupéré ?

Le nouveau dépôt de bilan fut le coup de grâce.

Restait à dédommager les investisseurs qui me rendaient responsable de leur déboire, y compris ceux n'étant jamais passés par moi.

Pendant qu'ils essayaient de récupérer leur argent chez l'escroc, dans le même temps ils exigeaient de prendre des garanties sur mes biens et je ne sus jamais s'ils n'étaient pas arrivés à cumuler les deux.

La vente de la maison était quasi faite.

On avait vu défiler les joueurs de football de Marseille, l'un prêt à signer quand il apprit que sa femme le cocufiait, des chefs d'entreprise mégoteurs, des margoulin en tous genre, jusqu'au jour où l'on signa le compromis salvateur.

On devait émarger direct chez le notaire, l'acheteur ayant les moyens de se passer de crédit, tout devait se dérouler rapidement et sans encombre.

Avec tous les gens biens, pourtant légion dans ce bas monde, on se demande comment je réussissais l'exploit à m'accoquiner qu'avec les mauvais.

Mauvais, enfin, sauf en matière d'entourloupes car pour ça, fallait leur en faire grâce, ils étaient quand même assez bons.

J'avais un mal fou à comprendre ces réputés hommes de loi, jusqu'au jour où, confronté aux réalités, je pigeais leur manière de procéder.

En clair ils se foutent éperdument des textes compliqués.

Au travers de quelques éléments, ils déterminent un canevas qui leur sert de tuteur et tout ce qui en sort est déclaré irrecevable.

Si l'action est compliquée mais légale, plutôt que d'essayer de la comprendre ils contraignent « l'administré » à passer par leur processus rodé.

De la loi n'est retenue que la partie qui les arrange, pour en faire l'unique chemin légal.

Comme le disait Voltaire, en achetant leur charge ils croyaient avoir acheté la loi.

Car ici, nous allons parler du notaire.

Il est bizarre que nous changions allègrement nos hommes politiques alors que les castes établies ne changent jamais. Paradoxalement, les privilèges restent inamovibles alors qu'ils sont par définition les plus ankylosés.

Comme les nobles de l'époque, ce dernier, héritier de la charge familiale, ne se salissait jamais les mains, déléguant l'ensemble des travaux fastidieux à de petites mains, payées au rabais et donc nulles à chier.

On a toutes les difficultés du monde à les deviner derrière les piles de dossiers encombrant leur bureau, lui-même rendu invisible par l'amoncellement des cartons qui l'encerclent.

Ce n'est qu'après un « *bonjour* » capitonné que l'on situe une tronche entre les caisses, invitant de la voix, faute de voir autre chose, à prendre place sur des chaises déjà encombrées.

Sauf qu'une fois assis, les échanges se font au travers d'une galerie méticuleusement agencée par la superposition savante de dossiers.

On peut se voir, ou plus exactement se deviner, car au bout du tunnel soit les yeux, soit la bouche, peuvent se distinguer, jamais les deux en même temps.

Notre dossier se trouvait donc dans ce fatras affecté à l'une de *ces petites mains nulles à chier* qui venait de se présenter.

A chacune visite, je priais que notre affaire ne soit pas la clé de voûte de cet empilage gothique.

Quand nous venions, elle passait des plombes pour retrouver ses marques dans cet innommable bordel.

La chose faite, nous faisons remarquer que notre histoire datait de plus de six mois.

Alors notre dossier, devenait soudainement prioritaire au regard de ceux qui n'en avaient que cinq, passait sur le dessus de la pile de droite, de gauche ou du centre, signe ostentatoire que la petite main allait le traiter en urgence...

Quand tout à coup, façon brevetée de justifier les retards et de t'en rendre responsable, à l'ouverture du classeur... Il manquait une pièce ! Car il manquait toujours une pièce ! Celle qui empêchait tout, celle que tu aurais du envoyer au plus tôt.

Or, la pièce en question, sollicitée à l'ouverture du dossier, nous l'avions faite parvenir des mois auparavant, mais voilà, *elle avait atterri dans le bac !*

Le fameux bac, autrement appelé « *trou noir* », dans lequel s'empilait ou s'évaporait l'ensemble des documents reçus et devant être classés dans les dossiers appropriés eux-mêmes dissous dans les cartons entourant le bureau.

Tu imagines le boulot !

Donc plutôt que de chercher dans « le bac » dont le contenu de plus en plus conséquent finissait à la poubelle (d'où l'explication juridico scientifique du trou noir), il devenait beaucoup plus facile de la redemander.

Nous voilà repartis pour un tour, car la personne qui devait nous suivre, ayant à coup sûr le même type de problème, allait devenir à son tour prioritaire et ainsi de suite jusqu'à ce que notre classeur se retrouve à nouveau au bas de cette putain de pile en forme de tour de Pise.

Mais que faisait donc le rentier en titre ?

Ben, il n'était pas là.

Parti pour essayer sa nouvelle berline, parti aux skis ou aux derniers cocktails mondains pour entretenir ses relations ou au Lion's Club ou, pire encore, dans sa garçonnière pour niquer la dernière secrétaire devant passer de CDD en CDI.

Mais motus, officiellement Maître était débordé.

Sauf bien sur, si tu étais le baron du coin, le voleur, l'escroc, bref si tu avais de la tune et si le rentier avait eu le plaisir de te rencontrer lors des fameux apéritifs dînatoires.

Alors là, le prélat venait en personne te serrer la paluche, te faire la bise, voire même une petite « *prévôté* » si tu avais vraiment le gros paquet d'oseille.

Dire qu'il ne travaillait jamais serait goujaterie.

Il te recevait 8 mois plus tard derrière son bureau en bois précieux ou dans la salle de réunion, habillé de son dernier costard trois pièces et équipé de son stylo Dupont.

Là, après en avoir méticuleusement dévissé le capuchon, il révisait au dernier moment les documents déposés par *la petite main nulle à chier* sur son bureau nickel, laissant croire que tu étais sa seule affaire.

Monseigneur énumérait alors les paragraphes du torchon qui allait tenir lieu de document officiel, corrigeant d'un coup de plume les multiples fautes d'orthographe de la rédaction, *heureusement que celle-là il ne l'avait pas encore niquée, sinon il l'aurait foutue dehors*, puis vérifiait l'essentiel de ce qui l'intéressait vraiment : Que fussent bien versés dans *ses caisses* ses honoraires de branleur.

Allez... Ils ne sont pas tous comme ça !

C'est vrai, mais les autres sont à classer dans la catégorie des « *poisons volants, qui ne constituent pas la majorité du genre* ».

Ceux-là vivent paradoxalement loin des côtes et des grandes villes, bref loin du pognon.

Pour la plupart relégués dans d'obscures campagnes où le prix du terrain et des constructions ne vaut pas tripette, ils crèvent la dalle.

Disponibles, souriants ils ont conservé le bon sens paysan, ne délèguent en rien leur savoir faire, n'en n'ayant pas les moyens et sont moins coûteux que les requins des hautes mers, même si l'on nous fait croire au barème universel.

Pourtant l'affaire qui nous concernait demeurait fort simple. Nous vendions un bien, compromis signé dans les règles, sauf qu'à la réception des éléments du bureau des hypothèques, la maison était... comment dire... Pour le moins chargée, chacun ayant posé les siennes, même les plus farfelues, qu'elles aient été judiciaires ou provisoires on en avait pour son compte.

Et c'est là que l'interprétation varie en fonction de la sagacité du lecteur.

Nous passions des arcanes de la loi à celles plus obscures de l'arnaque.

L'option : « *entourloupes notariales* » ne s'apprend pas dans les universités de droit (où pour sûr les amphithéâtres afficheraient complet), mais sur le terrain.

Les bruits ayant couru sur mes déboires financiers, l'idée du prévôt, devenu inquisiteur, fut de changer aussi sec de « client privilégié ».

A la lecture de cette liste impressionnante d'hypothèques, souvent composée des mêmes montants reportés au grès d'on ne sait quoi, il devenait évident, compte tenu de ma situation, que le bien serait vendu aux enchères dans des délais assez courts et qu'il valait peut-être mieux tenter de participer à la braderie plutôt que de signer la vente au prix fort.

Le compromis fut cassé unilatéralement sans contrepartie au motif qu'il convenait d'apurer les gages avant la signature,

oubliant que c'était justement le produit de la vente qui devait s'en charger.

Comment décider qu'une *cession amiable* ne saurait apurer des dettes que seule l'enchère pourrait faire ?

La loi du prélat !

Ainsi soit-il ! La messe dite, le nouveau client de mon notaire avait retenu la leçon et sauf à entamer une procédure au long cours on ne put rien éviter.

Le jour de l'adjudication, il y avait foule, paraît-il.

Les anciens acquéreurs potentiels se regardaient en chien de faïence espérant réaliser l'affaire du siècle. Les vautours allaient se repaître de la carcasse, des amis présents s'abstinrent de me faire connaître la suite pour éviter des commentaires embarrassants.

Ces dernières péripéties, noyées dans une quantité d'autres dont il serait fastidieux d'en rapporter l'histoire qui va du passage en correctionnelle à la recherche d'un logement en passant par de multiples déboires, m'avaient éloigné de l'essentiel sur lequel désormais je me focalisais à savoir les raisons d'une telle catastrophe.

En parlant de correctionnelle, un pote me dit de ne pas m'inquiéter.

« *Les vrais escrocs prennent du sursis, les autres sont souvent condamnés* ».

Merci mon pote ! J'étais de toute évidence dans la première catégorie. Lui-même y était passé pour une sombre histoire.

Une vieille acheta un appartement dans l'une des résidences qu'il avait construite en tant promoteur.

Il vit un jour arriver une plainte au motif pour le moins saugrenu. S'étant assoupie sur les toilettes, sa tête reposant sur une conduite d'eau chaude qui passait par les chiottes, l'ancêtre fut légèrement brûlée au front. Un scandale, c'était dangereux !

« Et bien, tu veux le croire ? 6000 balles de dommages et intérêts et obligation d'isoler la conduite. Je n'aurais été qu'un baltringue, ils auraient envoyé chier la vieille en la remettant sur son trône ».

Pourtant je n'avais jamais assuré mes arrières n'en percevant aucunement la nécessité.

Or, si l'escroc de haut vol investissait dans les paradis fiscaux, j'avais comme un con oublié de le faire, m'assurant ainsi la double casquette de détrousseur et de nul. Aucune excuse à faire valoir puisque m'étant investi par ailleurs en politique, j'avais été à bonne école.

Restait toutefois un mystère à éclaircir.

Le temps était venu de comprendre, ma situation allait m'en laisser tout le loisir.

J'aurais du aller à l'affrontement contre certaines de ces ordures. On m'avait appris à me battre, jusqu'à porter des coups mortels. Mais les coups mortels, c'est comme la bombe atomique, tu ne peux jamais t'en servir. Alors tu restes dans la menace et si ça tourne mal tu t'écrases pour éviter le pire.

Nous connaissons la teneur de la rencontre entre Marc et Brendan, mais en voici la suite : Notes de son carnet

Je décide ce jour de me rendre une dernière fois dans ma maison avant qu'elle ne soit vendue. J'ai déménagé des affaires, Julie a récupéré l'essentiel de ce qui la meublait. La dernière fois que j'y ai mis les pieds, j'étais complètement écoeuré. Je pensais qu'elle et les enfants y resteraient quand tout serait réglé, mais le contexte me rend à l'évidence qu'il n'en sera rien.

A mon arrivée, me voilà dans le constat d'un désastre que je n'aurais jamais pu imaginer, on a même volé les portes.

J'ai caché les documents et des photos dans une cave et il me faut les récupérer. Il est tard, il fait nuit, il fait un froid de canard. Aujourd'hui le mistral a soufflé faisant beaucoup de dégâts. Des branches sont tombées un peu partout sur les routes.

J'ai prévenu Michel pour qu'il vienne me récupérer demain. Je suis venu à pieds, c'est plus sur.

Il y a du bois à côté de la cheminée. Je vais faire un bon feu et je ferai un tour pour me rendre compte du massacre.

....

J'ai fait le tour des pièces désertes, en haut dans les chambres ma lampe s'est éteinte mais j'ai vu des choses étranges. Quelqu'un vient dormir ici et s'y est installé. Je vais attendre pour lui mettre la main dessus. Ce soir je ne peux plus descendre dans les caves. Demain je verrai comment faire.

J'écris en vrac pour me rappeler, je mettrai tout ça au propre et je le donnerai à Paul pour qu'il se fasse une idée.

Je suis assis contre un mur du salon, je regarde le feu et j'essaie de noter les idées qui me passent par la tête, mais ma tête se vide.

J'ai trouvé un message, on propose de m'aider, je vais voir.

....

Je viens de vivre quelque chose de pas banal. Le type qui s'est installé ici n'est autre que François. Il est dingue. Il pense que tout va s'arranger. J'ai passé la soirée avec lui. Je lui ai fait croire que j'étais resté pour lui tenir compagnie. J'ai vu qu'il avait des bougies, je vais en profiter pour

descendre cette nuit dans les caves pour récupérer les documents. Je n'ai pas envie qu'il me suive.

....

Je reviens de la cave, incognito.

A la lueur des flammes, je regarde encore les photos et les quelques documents que j'ai conservés sur cette affaire. Des articles de journaux, des pages de revues. Le reste est chez Paul. J'espère avoir de ses nouvelles. Je n'ai jamais pris le temps de m'y intéresser vraiment. Il faut que je comprenne au travers de ces visages, des articles, des types en costard avec des écussons sur leur veste.

D'après Marc, un lien existe entre toutes ces affaires mais quoi ?

J'ai reçu des tas de documents, fait des analyses à temps perdu. J'essaie de me souvenir.

En 73, Auteuil, course prix « Bride abattue » Tickets gagnants sur Paris, Marseille et Toulon

Deux affaires de Marchés publics. Accointance du maire toulonnais avec le milieu.

Des manchettes sur « le petit Chicago » de Jean-Louis Fargette

Des photos sur les journaux.

Reste cette enveloppe de clichés de 68 devant moi.

Ces types sont liés depuis toujours. Le sigle sur l'écusson, les courriers avec des en-têtes identiques. Paris et cet enculé de Benard. Sûr qu'il y est pour quelque chose. Mais je n'ai plus rien, j'ai tout refile à Paul. Il faut que j'en sois certain, de mémoire, c'est bien ça.

Deux types manquent que je n'arrive pas à situer. Il me faudrait une loupe. Michel ne vient que demain. Il faudrait que je me barre au plus vite, que je fasse le point. Je regarde à nouveau. Cette tête me dit quelque chose.

68 c'est loin, les personnes ont du changer, vieillir, je me concentre encore sur ce visage, l'un des deux qui manquent à ma compréhension.

Les yeux, les yeux ne changent pas, ce regard, putain ce regard. La villa, les marches du perron, le salon, la photo sur le guéridon, le cadre doré. Augusto !

Ce n'est pas possible...

Me vient à l'idée les noms que m'a refileés Victor à la fin du repas. Je n'y ai pas cru. Augusto, comment imaginer... Et le père d'Isa qui fait aussi partie du complot ? Mais pourquoi ? Et quel est ce type planté à côté de

lui, le seul que je n'arrive pas à situer ? Ce même connard entrevu sur la photo de la villa du magnat. Il faut impérativement que je me fasse communiquer un trombinoscope.

Je sais qu'ils ont ça sur leur liste des gens inscrits dans leurs institutions de merde.

Et puis, l'arrière plan de certains clichés.

C'est incroyable, les tableaux. Je viens de comprendre comment je me suis fait baiser, comment tout le monde s'est fait baiser.

Toute cette clique, mêlée à des magouilles, j'ai bien une preuve flagrante entre mes mains et ils le savent. Isabelle fais-tu aussi partie de ceux qui m'ont harcelé ?

Il faut que je dorme. Je dois revoir Marc au plus vite. Si je détiens la solution, je vais finir par savoir.

Dans la poche de mon blouson j'ai la clé du coffre que nous partageons avec Dominique. J'y ai caché les documents qui me semblent primordiaux.

Elle est passée au palais de justice, pour demander la liste des avocats et elle a fait des recherches sur les photos des différents inscrits au barreau parisien.

Elle m'a aussi parlé d'un banquier... Le type avec le père d'Isabelle, serait-ce lui ?

Décembre 1988

Marc est assis en face de moi, même restaurant, même table.

« Marc, pourquoi ne pas être venu me voir avant. Pourquoi avoir laissé pourrir cette affaire ? »

« Tu as les photos ? »

« J'avais les photos... »

« Comment ça ? »

« Je les ai récupérées chez moi il y a quelques jours avec quelques bricoles. Je n'avais pas eu le temps de le faire avant... Et je regrette. J'ai tout mis dans mon sac... Quelques heures plus tard, tout avait disparu »

« Ils l'ont fait... Franchement ils sont forts ! »

« Qui ça ils... »

« Tes potes, les flics... Isabelle »

« Mes potes, les flics, Isabelle ? Mais qu'est-ce que tu me racontes ? »

« Le soir où tu es allé chez toi... »

« Et bien ? »

« Tu as revu Michel ? »

« Michel ? Mais c'est quoi l'embrouille ? »

« Tu as reçu un message pour te rendre à ton ancienne adresse ? »

« Mais putain, comment sais-tu ? »

« Tu as demandé ensuite à ton pote de venir te chercher ? »

« Ouf !... »

« Après ton message, Isabelle s'est pointée chez lui »

Tout vient sur moi comme une grosse vague de merde qui va m'engloutir.

« Mais comment l'ont-ils su ? »

« Depuis qu'ils ont récupéré les documents chez Paul Sernine, ils t'ont fait suivre ».

« Putain, mais tu déconnes ou quoi ? Ils ont récupéré les documents ? »

« Et depuis ils m'ont mis au courant... »

« Mais au courant de quoi bordel ? »

« De tout »

« Michel était au parfum ? Quel enfoiré, mais quand je l'ai vu il ne m'a rien dit ».

« C'est ton ami, n'en doute jamais »

« Il faut que je retourne sur Paris, voir Paul »

« Il est mort »

Je me lève et je sors sur le trottoir pour respirer un grand bol d'air. Ma tête en vrac. J'avais envoyé mon pote au casse pipe...

Marc n'a pas bougé et attend mon retour. Une fois que je me réinstalle il continue

« Il ne fallait plus que tu sois la seule cible ».

« Mais qu'est-ce que c'est ce merdier ? Qui est dans le coup finalement. Je n'y comprends plus rien »

« Isabelle détient maintenant tous les éléments de cette histoire ».

« Mais enfin, tu ne vas pas me laisser dans l'incertitude ? »

« La venue de Paul Sernine a tout déclenché. C'est un peu toi qui en avait décidé ainsi, non ? Mais voilà, la piste des documents désormais connue, il fallait te suivre de près pour t'éviter des emmerdes. Rien n'est clair sur la nature des implications.

« Isabelle a pris le risque de se pointer chez toi la veille de ta venue. Michel l'a conduite aux abords de la propriété. Elle se doutait que tu venais récupérer les documents et a réussi à te les subtiliser pendant ton sommeil »

« Isabelle ? Elle savait ? Mais comment ? Putain, mais je ne l'ai jamais revue... Elle faisait partie du plan ?

« Et François, il était dans le coup lui aussi ? »

« Ils l'ont convaincu que c'était pour ton bien et il a joué le jeu, parce que c'est un type qui t'adore. Mais à l'arrivée des flics... Il en fut tout autrement ».

« Des flics ? »

« Le message dans ta boîte aux lettres. C'est eux qui l'ont mis. Et puis notre discussion, ici même, il y a quelque temps. Je t'ai dit que tu détenais les photos les plus... *explicites*.

« Pour comprendre tu devais forcément les récupérer et le seul à qui tu pouvais les confier était Michel »

« Ils m'ont baisé ! Tous ! »

« Ton pote a eu la certitude que tout avait fonctionné quand, en voulant lui transmettre les photos, tu lui as dit qu'elles avaient disparues ».

Dans mon tourment me reviennent en mémoire ses yeux embués lors de notre repas sur Bandol. C'était donc ça... Je suis complètement anéanti.

« Michel dans la combine ? Ils auraient mieux fait de me flinguer. Mais pourquoi avoir tué Paul ? ».

« Eric en a décidé ainsi »

« Eric ? »

« Oui, un autre pote à toi »

« Mais je ne connais pas de type qui s'appelle Eric, merde ! »

« Pourtant tu le connais très bien »

« Bon écoute, raconte moi tout ou je me barre... »

« Il a envoyé deux collaborateurs chez toi pour... »

« Pour ? »

« C'est là qu'avec François ça s'est mal passé... »

« Mais c'est quoi cette merde ? »

« Je n'en sais pas plus. Juré ».

« Et toi dans cette affaire ? »

« Moi, par la force des choses je suis impliqué jusque là. Par amour pour Margareth et pour sauver ce qui peut encore l'être du groupe de presse et éviter un scandale ».

« Qui tire les ficelles, putain ? Sur les photos, j'ai reconnu la plupart des personnes, les Italiens, les marseillais, le boss... ça fait du monde. Reste le père de Charles que je ne connais pas... ».

« Brendan, pour le peu que je sache, tu es très loin de la solution »

« Quelle bande d'enculés ! »

« Je ne dirais pas ça. A mon avis l'affaire est *beaucoup* plus compliquée »

« Tu penses quoi ? Sans entrer dans les détails... Allez... »

« Je pense a un chantage de première derrière tout ça et qu'à l'arrivée nous risquons d'avoir un épilogue surprenant ».

Les premiers rayons de soleil viennent doucement caresser mon visage en s'infiltrant par la fenêtre de ma chambre dont j'ai oublié de fermer les volets hier au soir.

Dans la cuisine Chantal s'affaire au petit déjeuner et des bruits de vaisselles et de couverts accompagnés d'odeurs de café et de pain grillé parviennent jusqu'à moi.

Ma sœur, déjà levée, parle avec elle sans que je comprennes vraiment le sens de leur discussion. Je me traîne jusqu'à la salle de bains pour faire un brin de toilette et la tête dans le brouillard je les rejoins.

« Ben dis donc, t'en as mis du temps à émerger... »

« J'ai eu un mal fou à trouver le sommeil.... Hummm... Chantal ça sent bon tout ça ! Je m'affale sur une chaise sans même me rendre compte de ce que je viens de dire ».

Maggie mange une grosse tartine de pain et de confiture et tout en nettoyant ses lèvres du bout des doigts, me regarde d'un air tranquille.

« J'ai déjà ouvert des cartons dans le salon. C'est qu'il y a un sacré boulot pour trier tout ça... »

« On va essayer d'y aller avec méthode. Espérons que tous ces déménagements n'aient pas trop mis le foutoir »

Le déjeuner s'éternise, mes pensées se rassemblent, je suis un peu fourbue mais l'impatient de découvrir le contenu de tout ce fourbi commence à me tenir.

Lorsque nous décidons de nous mettre à l'œuvre, ma crainte se confirme, car un mélange de tout se dévoile à l'ouverture des boîtes à archives, ce qui ne laisse planer aucun doute : Le classement va prendre un temps fou.

En cette première journée, il est surtout question de rassembler les informations par sujet et par ordre chronologique bien que certains éléments ne portent aucune date. Seule leur lecture permet de les situer.

Le contenu des classeurs, fort heureusement resté en bon ordre grâce aux mâchoires d'acier qui maintiennent les feuilles, aide au bon rangement bien que l'extraction de certains documents en partie collés sur le plastique de pochettes intercalées ou maculés

par des trombones rouillés qui s'effritent par petits morceaux ne facilite guère la besogne.

S'empilent ainsi des dossiers de procédures, des lettres d'échanges avec des avocats, avec des organismes bancaires et puis des coupures de journaux, des carnets, des écrits divers, des études, des analyses, bref un truc à se prendre la tête pendant des heures.

Au passage je jette un coup d'œil rapide, lisant quelques lignes pour situer l'information avant de poser les papiers sur le bon tas.

Nous constituons des amoncellements, à chaque thème une nouvelle pile. Il en résulte un envahissement progressif de toute la pièce allant jusqu'à encombrer les fauteuils, puis le canapé dans lequel nous aurons bien du mal à nous installer pour analyser tout ça.

Ce type de classement permet toujours de se faire une idée approximative et plus ou moins juste des choses.

Celles qui attirent mon attention concernent des affaires ne m'étant pas tout à fait inconnues car elles touchent des faits anciens relatifs au dossier de mon père.

Maggie de son côté me passe des lettres, certaines fois sans importances. D'autres me replongent dans mes souvenirs. Je suis toute excitée, Brendan est là, au milieu de son fatras, toujours aussi incompréhensible et je sens son regard au dessus de mon épaule comme lorsqu'il venait lire mes notes de cours après que nous ayons fait l'amour.

Que cachent donc ces informations ?

Le livre de Paul, même très évasif sur les noms, devrait nous servir de guide une fois le plus gros du tri achevé.

En soirée, exténuée par ce travail rébarbatif et après avoir soigneusement débarrassé le canapé, nous décidons de passer une partie de la nuit à la lecture approfondie des premiers éléments.

Mais, avant tout, en accord avec ma sœur qui est en train de rendre l'âme, nous décidons de recharger les batteries.

Le copieux petit déjeuner nous a permis de faire l'impasse du repas de midi mais lorsque Chantal se pointe sur le coup de dix

huit heures nous l'attendons impatientement en grignotant sur le coin de la table.

Elle vient à peine d'entrer quand la cloche tinte au portail extérieur.

Qui pouvait donc venir à cette heure ? Maggie en hypoglycémie explose en un grand soupir de contrariété. Elle est affamée.

Chantal sort sur le pas de la porte mais ne pouvant distinguer la personne qui vient de signifier sa présence revient sur ses pas pour m'inviter à la rejoindre.

Nous voilà toutes les deux dehors fixant les contours de l'entrée.

Une voiture est garée devant le portail et une silhouette, d'abord cachée par l'un des piliers de pierres, se déplace derrière le lierre qui s'étale sur la haute clôture.

Je m'avance tentant d'apercevoir le visage et à quelques mètres des vantaux de bois je reste pétrifiée sans être sûre d'avoir bien vu.

Les rayons du soleil couchant qui se reflètent sur le pare brise du véhicule me renvoient, comme un miroir, des éclairs en plein visage, ma main au dessus des yeux ne suffit pas à améliorer la visibilité.

Je me décale sur le côté pour échapper au jet de lumière et là j'aperçois le visage de notre visiteur.

Une image qui me glace le sang, un frisson me parcourt jusqu'à la racine des cheveux, car il n'y a plus aucun doute, c'est bien lui !

Un sourire illumine ses yeux mais cette apparition est à ce point incroyable que je m'appuie sur Chantal pour ne pas tomber.

Il est là, comme par miracle, habillé d'un vieux pantalon de velours, le blouson entr'ouvert, les mains calées dans les poches.

Tout est faux, je suis en plein délire, je rêve, car ce qui se présente à moi est impossible.

Le stress d'abord, puis l'inquiétude m'envahissent.

En portant les mains sur mon visage, j'étouffe un cri de stupeur avant de me ruer à l'intérieur de la maison pour rejoindre Margareth.

Elle, sans vergogne, le plus tranquillement du monde commence à taper dans de le pain et le fromage, à cent lieues de se douter de ce que je vais lui annoncer.

« Maggie, viens vite, ce n'est pas possible... Je dois avoir le visage décomposé car elle s'empresse de me demander en se précipitant vers moi, mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

« Viens, viens... »

Je la tire par le bras pour qu'elle me suive à l'extérieur. Une main devant la bouche, les yeux emplis de larmes, ma sœur calée devant moi, je pointe du doigt celui que personne ne peut s'attendre à voir ici.

Margareth est en arrêt. Elle, d'ordinaire si décontractée, prend un visage sombre où la surprise se mêle à la terreur.

Elle avance du portail, hésitante, tandis que je reste comme une statue de décoration plantée au milieu du gazon.

« Vous n'allaient pas me faire coucher dehors quand même !? »

Il est tout sourire, comme un gamin qui vient de faire une bonne blague.

« Paul !? »

« Une résurrection... Un peu comme la tienne Maggie... ».

« Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas toi !? Qui t'as dit où nous trouver ? »

« Eric bien sûr... »

« Mais, tu te rends compte?... Pourquoi ne pas avoir prévenu. Vous êtes complètement dingues ! »

« Ecoute, ouvre ce putain de portail et je vous raconte tout. Bon les filles vous croyez quoi ? Que je suis venu jusqu'ici pour vous violer ? »

Maggie, ayant repris assurance, change soudain de ton pour devenir beaucoup plus agressive

« Après t'être vendu à des crapules, tu viens nous expliquer pourquoi ? »

« Mais bordel, si je me pointe ici, c'est qu'il y a matière à réflexion non ? »

Avec ma soeur nous échangeons des regards horrifiés, méfiants, pleins de crainte et de doute, mais d'un signe de tête nous convenons de le laisser aller plus avant dans ses explications.

« Et tu viens ici pour quoi au juste ? »

« Pour finir mon livre, tiens... vu que vous avez tout embarqué dans ce bled ».

Sa décontraction nous désarme mais nous laisse supposer qu'il est en train de dire la vérité.

Nouvel échange de regard avec Margareth

« Et qu'est-ce qui te fais dire que les documents sont ici ? »

Il s'appuie, bras tendu sur l'un des piliers du portail avec un air d'impatience, le regard planté sur ses godasses continuant à sourire puis, se calant sur ses pieds, énumère sur ses doigts ses divers arguments :

« Bah, les misses... Premièrement si je connais l'adresse... Deuxièmement si je ne suis pas six pieds sous terre... et enfin si je sais où sont les cartons, ça fait de moi un type que vous devriez écouter non ? ».

Après une longue hésitation, d'un haussement ostentatoire des épaules pour signifier sa résignation de devoir le recevoir, ma sœur, en ouvrant le portail lui balance d'une voie désabusée :

« Bon entre... Mais pour l'instant tu laisses ta bagnole dehors. Fais gaffe, ma sœur peut t'en coller une à un endroit où ça fait beaucoup mal ».

« Oh, ok... Il entre, les bras levés comme pour se rendre, se glissant entre les vantaux à peine ouverts avant que nous l'invitions à distance à bien vouloir nous suivre ».

Une fois installé autour de la table de la cuisine, Chantal un couteau en évidence sur le coin du plan de travail, on ne sait jamais, nous allons entendre une histoire invraisemblable.

« Voilà... Je comprends que tout ceci paraisse pour le moins sordide, mais il fallait passer par là pour le bien de tout le monde ».

Il s'affale sur le dossier de sa chaise, certainement assoiffé car il lorgne sur la carafe d'eau, mais nous restons imperturbables en attendant la suite.

« Si vous avez récupéré les documents, il suffit de faire le point et terminer mon histoire pour comprendre... »

Il remue la tête, sûr de ne pas nous avoir convaincues.

« Contacté par Marc, j'avais pour mission de récupérer les papiers de Brendan. Sauf qu'un jour ce dernier s'est pointé avec toutes ses archives pour que je l'aide dans ses recherches. Isa, tu

connais la suite. Mais de toute évidence il manquait certains éléments.

« Je suis désolé, j'ai tenté de faire en sorte que tu reprennes contact avec ton amoureux pour les obtenir. Mais je te jure que c'était pour son bien. Sans quoi pourquoi aurais-je fait appel à toi pour écrire un livre et tout déballer ? »

« A la lecture de certaines informations, beaucoup d'éléments menaient au même résultat. Mais la clé finale du mystère résidait en fait dans une série de photos que je n'avais pas et que Brendan semblait toujours détenir. Une assurance vie en quelque sorte.

« Après mon séjour toulonnais, avant de te rejoindre rue Monsieur le Prince, je suis passé au journal où m'attendait un message du commissariat, certainement le même que celui qui tu avais reçu chez moi.

« Je m'y suis pointé et là on m'a informé de rester sur mes gardes. Mais il était trop tard. Je revenais d'en prendre plein la gueule dans le sud sans savoir pourquoi.

« Les flics m'ont alors largement décrit un mec, un moustachu à lunettes qui allait me rendre visite et auquel je devais faire entière confiance.

« Isa, le jour de « *ma mort* », quand je t'ai abandonnée au restaurant, j'ai vu passer ce type, un type que tu connais bien et qui m'avait lui aussi laissé un message sur Toulon. Mais ce message je n'avais pas eu le temps d'en prendre connaissance.

« Je l'ai suivi pour m'expliquer avec lui. Il longeait le boulevard et à hauteur du carrefour de l'Odéon, j'ai compris qu'il allait direct chez moi.

« Devant l'immeuble, il y avait une camionnette blanche garée partie sur le trottoir. Le type voyant du remue ménage, hésitait à aller plus avant. À l'entrée de l'immeuble on le pria de circuler, mais il sortit une carte de sa poche et tout le monde s'est écarté.

« Je le vois faire quelques pas puis se retourner, comme s'il m'avait repéré, nos regards se croisent, il me fait signe de venir et nous montons dans mon appartement après m'être fait connaître de ceux qui bloquaient l'entrée.

« A priori des flics qui aussitôt nous accompagnent à l'étage en continuant de faire le ménage chez moi. Un gros balèze, un peu chauve nous attendait qui entreprit de me dire dès mon arrivée :
« Il faut faire fissa, ne cherchez pas à comprendre. Monsieur Sernine, vous savez à quoi vous avez échappé sur Toulon, ils sont ici, ils vous cherchent... Et il m'explique de quoi il retourne au fur et à mesure que nous préparons la mise en scène de mon assassinat ».

A ce stade, je vois ma sœur blêmir et je coupe la parole de Paul

« A Toulon ? Mais tu as échappé à quoi ? »

« Tu n'es pas au courant ? Demande donc à ta sœur... »

Maggie reste muette, l'air confus, tout à coup mal à l'aise.

« Maggie ? »

Elle dissimule son visage entre ses mains, puis lentement on voit réapparaître ses yeux

« Isabelle, c'est terrible, je ne sais plus quoi dire, nous sommes tombés dans un piège... »

« Paul, explique toi, merde, tu as échappé à quoi ? »

« A un assassinat dans les règles... »

« Quoi ? »

« Et comme ils m'avaient raté sur Toulon, ils voulaient recommencer ça sur Paris »

« Mais qui bon sang, qui ? »

« Il faut lire les documents, pour que tu comprennes, sans quoi tu ne me croiras jamais »

« Pourquoi tout ce cinéma ? Pourquoi ? »

« Isa... ils ne savaient pas qui était réellement impliqué dans cette histoire, toi comprise... De son côté, Brendan méfiant au regard de tous les protagonistes possibles, a monté son propre piège et m'a foutu dans une sacrée merde pensant que je faisais aussi partie du complot ».

« Ils m'ont également soupçonnée ? »

« Oui »

« Mais pourquoi ? »

« Notre travail terminé, tu comprendras. Pour l'instant laisse moi poursuivre mais filez moi un coup à boire, j'en peux plus... »

Chantal sort un verre et lui verse sans trop de délicatesse une bonne rasade au point que le verre déborde. Paul

méticuleusement l'approche de sa bouche pour éviter d'en mettre partout et l'avale d'un trait. Après un « haaaa » de soulagement il continue son récit.

« Le gros type chauve, le fameux Guerchard, m'a vite fait comprendre la nature du danger. Tout venait d'après lui du côté du groupe de presse, de ton père et de personnes « associées » dans cette sinistre affaire ».

« Mon père ? »

« C'est beaucoup plus compliqué que ça... Eric a alors décidé de faire en sorte que l'on me croit mort. Il a tenté de faire de même avec Brendan, mais n'a jamais réussi à lui mettre la main dessus. La mise en scène macabre, l'arrivée des ambulanciers, tout avait été prévu. Sauf qu'il fallait aussi récupérer les archives et les mettre à l'abri ».

« Mais Paul, si ce jour là j'étais venue avec toi ? »

« Je ne sais pas. Tout le monde restait suspect. Alors pour donner le change et te laisser dans la confusion, il m'ont demandé de m'enfermer à l'intérieur, de m'installer dans le fauteuil où l'on m'a découvert et surtout laisser la clé sur la serrure intérieure ».

« Et le type aux lunettes noires que tu as suivi ? »

« Je ne sais pas s'il faut que je t'en parle... »

« Mais personne ne l'a jamais vu redescendre... »

« Pendant que je me refaisais le portrait et que les types continuaient à tout déménager, le personnage en question vérifiait que tout y était.

« Il s'est débarrassé de son pardessus, sous lequel il avait revêtu une salopette de travail, l'a glissé dans un carton avec sa moustache, sa perruque brune et ses lunettes noires, puis revenu dans la rue, il s'est mis au volant de la fourgonnette.

« C'était lui le chauffeur. Raison pour laquelle personne ne l'a vu redescendre. Quant à Guerchard, le travail terminé, il a tout mis à sac dans le salon pour laisser supposer à un cambriolage puis est gentiment monté dans les étages pour attendre l'arrivée de ses collègues.

« Il m'a avoué qu'ils avaient squatté un petit appartement au dessus de chez moi pour tout surveiller.

« Je me suis retrouvé quelques temps plus tard à l'autre bout de Paris où m'attendaient les cartons. Le type a donné des consignes

pour que l'on me nourrisse et m'a demandé de ne plus bouger jusqu'à nouvel ordre. Puis il s'est barré certainement pour vous rejoindre.

« Je n'en suis sorti que pour venir ici ».

« Paul, qui était ce type ? »

« Je pensais que tu avais compris... Eric, bien sûr »

Je restais estomaquée, ils m'avaient vraiment prise pour une bille et je comprenais en cet instant ces échanges de regards furtifs entre le père et le fils dans ce restaurant de la montagne Sainte Geneviève.

« Mais pourquoi tant de mystère autour d'une deuxième clé ? »

« Guerchard ne l'a jamais trouvée dans ma poche, il n'y a jamais eu de deuxième clé. Ils t'ont manipulée pour voir ta réaction suite à la disparition des cartons et à l'annonce qu'ils étaient aux mains de quelqu'un d'autre. Histoire de te jauger en te tenant hors de portée des éléments tant que tout ne serait pas éclairci.

« Aujourd'hui ils comptent sur nous pour démêler le reste ».

Maggie reste silencieuse, des larmes au coin des yeux, elle regarde Paul avec un grand émoi mêlé de désespoir sans savoir si elle a vraiment le droit de prendre la parole.

« Eric s'est aussi joué de moi... »

Je ne peux me retenir plus longtemps et j'éclate de colère. Le chagrin de ma sœur me paraît désuet au regard de ce qu'ils ont voulu entreprendre.

« Mais enfin, vous en étiez arrivés à vouloir tuer Paul ? Vous êtes dingues ! Vous m'avez tous menti ? »

Margareth est en pleurs, inconsolable. Son attitude contre nature me met pourtant dans une peine immense quand elle reprend la parole.

« Nous avons tous été manipulés depuis le début... Je suis désolée Paul... cette histoire me dépasse et il n'est pas certain que tout terminé, je ne devienne pas folle... alors elle nous raconte toute l'affaire toulonnaise ».

« Augusto est à l'origine de ce traquenard ? »

« Oui, soit disant pour protéger Brendan, mais il est loin d'être clair. C'est un pourri, jusqu'à la moelle et je pense aujourd'hui

qu'il était sur le point de tuer aussi ton petit ami. D'y penser je crois ne jamais devoir m'en remettre ».

Elle se lève, malheureuse, pour aller vers Paul et le serrer dans ses bras.

« Maggie, je comprends tout ça. Nous avons évité le pire, c'est l'essentiel. Il faut nous mettre au travail le plus rapidement possible et finir ce bouquin. Ce qui me fait le plus souffrir c'est de penser que *ce putain* de Brendan me croyait aussi dans le coup. Mais puis-je vraiment lui en vouloir quand moi-même j'ai été piégé »

.....

A la lumière de lampes posées sur des guéridons et profondément installées dans le grand canapé de tissus, en cette soirée nous épluchons notre premier dossier qui n'est autre qu'un rapport détaillé accompagné de conclusions d'avocats.

Avant que je ne lise, Paul, prenant les choses en main, s'installe à mes côtés et commence le résumé de ses découvertes.

« Tout a commencé bien avant 68 et le vol de la mallette.

« Avec des appuis financiers, un groupement de sinistres personnages avait décidé de se livrer, sur une grande échelle, à de multiples combines qui vont de l'investissement immobilier au racket, en passant par le chantage, les jeux truqués et autres stratagèmes.

« L'une des premières, qui fit discrètement la une des journaux au moment de la liquidation, fut une sombre histoire d'implantation d'une aciérie à deux pas de Toulon.

« Un groupe de capitaux italiens, aidé par une faune locale plus ou moins louche et d'hommes politiques peu regardants, développa le projet jusqu'au jour où l'on découvrit que tout le montage ne reposait en fait que sur du vent.

« Dans le dossier, peu de noms y sont mentionnés, mais une corrélation s'établit entre divers individus douteux, les politiques se contentant de bénéficier d'un effet d'aubaine, ravis de promouvoir leur image de marque sans se préoccuper un seul instant de la viabilité de l'affaire ni de son réel financement.

« Sortis on ne sait trop comment, les rares échanges de courriers démontrent que participèrent à ce montage des avocats fiscalistes et bon nombre de « *conseillers* » d'origine étrangère.

« Après vérification, certains n'avaient aucune existence légale ni ici, ni même chez nos amis transalpins. Une accumulation « d'hommes de paille » avaient servis de paravent qui se sont volatilisés dès qu'il fut nécessaire de faire le point des responsabilités,.

« Néanmoins rien ne passe complètement inaperçu lorsque l'on s'intéresse de prêt à cette affaire.

« Ton père a certainement mené son enquête pour dévoiler le pot aux roses, mais je pense qu'il a du être vite stoppé par des huiles « bien » placées, qui sont allées jusqu'aux menaces et ensuite au chantage comme je vais vous l'expliquer.

« L'histoire aurait pu rester solitaire, perdue au milieu des faits divers sans que, quelques temps plus tard, une nouvelle entourloupe de première vienne s'y rajouter. Elle fit encore la une des journaux en 1973.

« Rien ne pouvait sauter aux yeux, aucun rapport n'existant avec la première, sauf ceci ».

Paul me tend trois feuilles de papier aux en-têtes identiques et tapées à la machine.

« Tu remarqueras la similitude des logos de type maçonnique qui décorent ces pages en différents endroits et les « *trois points* » caractéristiques de leur signature de malades. Si tu regardes par transparence, le filigrane se répète sur chaque feuille. Tu remarqueras également qu'il n'est jamais centré. Je sais qui les utilisait à l'époque.

« La première de ces autres affaires, développée dans ce dossier, fait état d'une affectation de marché public pour le moins scabreuse. Plusieurs autres dossiers vont dans le même sens. Tiens, regarde ces trois là »

Paul me tend des classeurs que je me mets à consulter. Il reste silencieux en me voyant tourner les pages puis, comprenant que j'ai terminé, il poursuit.

« Tu remarqueras que les coupures de journaux de l'époque faisaient souvent référence à un lieu de rendez-vous assez

célèbre, appelé « le petit Chicago » dont le patron, non moins célèbre, s'appelait Jean-Louis Fargette.

« La deuxième affaire, il me passe un nouveau dossier, date aussi de 1973 et défraya la chronique dans le milieu hippique ».

Il me passe alors trois coupures de journaux ainsi rédigées :

Le monde :

Prix Bride abattue, couru le 9 décembre 1973 à Auteuil.

C'est un singulier et tonitruant pétard de 14 juillet qui a éclaté dans le monde des courses jeudi soir à Auteuil avec le retrait de licence frappant le jeune jockey Pierre Costes, 24 ans, cravache d'or de l'obstacle en 1973.

« Après plusieurs scandales, les courses du midi de la France sont sur la sellette. La police des jeux réagit avec vigueur : l'enquête démontre que plusieurs triplets ont été truqués. De nombreux professionnels sont inculpés. Et l'on remonte même jusqu'à Paris, où des entraîneurs comme Paul Nivol, Roger Vercruysse et surtout Pierre-Désiré Allaire sont à leur tour inculpés de fraude sur les courses et frappés d'interdiction d'hippodrome. Les noms prononcés au cours de l'enquête révèlent que des liens beaucoup plus étroits qu'il ne serait souhaitable existent entre le milieu des courses et le milieu tout court ».

Mais un nouveau scandale éclate, le 9 décembre 1973, un groupe de parieurs a misé ce jour-là sur la combinaison Tulois, Right Ho, Bodensee, soit le 3, 1, 14 dans le prix Bride Abattue. Trois semitoquards. Stupeur, ils gagnent une somme colossale, cinq millions et demi de francs.

20 tickets gagnants – 5 millions de francs – 500 000 fr joué sur Paris, Marseille et Toulon.

Parmi les gagnants, qui sont au nombre de 22, Jacques Imbert et le futur parrain de Toulon, Jean-Louis Fargette

Je n'en crois pas mes yeux.

Paul revient alors sur le document que j'avais ouvert avant qu'il nous fasse son exposé.

« Ici, c'est encore pire. Un certain nombre d'affaires similaires démontrent des collusions diverses à l'appui de jugements dont les résultats sont pour le moins scabreux. Elles dénoncent des

accords passés entre des avocats, de parties adverses, s'étant entendus sur le devenir de leurs clients respectifs au titre desquels un certain Maître Benard !

« Brendan semble faire partie des blousés de ces combines honteuses.

« Dans ce qui nous intéresse, de manière plus ou moins camouflé un organisme financier est impliqué dans ces multiples magouilles dont l'origine est systématiquement caché au travers de sociétés écran.

« Pire, un système de connivences est établi entre cet organisme, des sociétés de recouvrement et des huissiers.

« Par exemple, un établissement financier prête de l'argent à un client sous couvert d'un aval d'une société de garantie, elle-même filiale de la banque. Dès qu'un client est en difficulté, sachant que cette difficulté peut naître d'une manigance, il n'y a plus de lien direct avec l'organisme prêteur. Le règlement du litige dépend désormais de la société filiale qui a donné son aval.

« La banque d'origine est complètement dédouanée, mais reste parfaitement au courant.

« Le plus souvent quand le bien est vendu aux enchères, on prévient un « *ami* » de la bonne affaire qui, par des stratagèmes divers, va devenir à son tour propriétaire à moindre frais. Il suffit ensuite de se retourner vers le « dépouillé » pour lui faire payer la soulte, car le prix de vente se trouve toujours inférieur au montant du crédit restant à payer.

« C'est là qu'interviennent les sociétés de recouvrement, encore des dépendances de l'organisme bancaire, qui, soit directement soit par l'intermédiaire d'un micmac d'appendices appartenant à des membres de la famille ou à des accointances plus ou moins avouables, vont se charger de poursuivre le malheureux, ce qui, comme je vais l'expliquer, va devenir bien pratique et juteux, d'autant que certains juges vont souvent bâcler l'affaire en cas de litiges. Il suffit de faire l'inventaire du nombre de procès en la matière pour se rendre compte que certains de ces organismes ne perdent jamais.

« Car ces derniers, usant alors de tous les vices pour tenter de récupérer la soulte que souvent ils n'ont payée que du franc symbolique, vont permettre, par ce truchement, de faire

bénéficiaire à l'organisme prêteur d'une réduction d'impôts en déclarant cette créance irrécouvrable.

« Double intérêt puisque ce qui est déclaré en amont comme une perte sèche, est ensuite récupéré par l'entremise de ces boutiques apparentées et ce en toute légalité si l'on ne se préoccupe pas de l'origine de la combine.

« L'officine de recouvrement s'accoquine ensuite avec un huissier habilité à pratiquer des saisies quand ce dernier ne joue pas lui-même le rôle de société de recouvrement et ce à l'opposé même de sa fonction d'origine, passant alors sans vergogne de sa qualité d'officier ministériel à celle de vulgaire commerçant.

« Le dédale des participations réciproques constitue un écran quasi infranchissable sauf pour celui qui se donne la peine de remonter aux sources.

« C'est à ce moment de l'enquête que l'on va demander à certains de fermer les yeux en fonction des personnages impliqués ».

Paul a bien étudié tous ces dossiers, on le sent imprégné, mais l'écoeurement commence à faire son œuvre. J'ai de plus en plus de mal à supporter.

« Mais ce n'est pas tout. Nous voilà ramenés sur Marseille où une série de documents compromettants..... »

Je ferme les yeux, je ne veux plus rien savoir, mon esprit sature.

Paul continue à parler avec ma sœur, un brouhaha parvient tout juste à mes oreilles. Lentement je plonge dans le sommeil. Personne n'ose me réveiller et lorsque le soleil passe aux travers des volets, je suis toujours allongée sur le canapé, une couverture délicatement posée sur moi.

Au petit matin, Chantal n'est pas encore arrivée, aucun bruit dans la maison. La couverture sur le dos je vais me faire un bon café dans la cuisine, les yeux et le corps tout engourdis.

Maggie et Paul ont-ils passés la nuit ensemble ?

J'ai dormi d'un trait, l'accumulation des révélations m'a mise dans un état de malaise au point de ne pas avoir digéré mon repas du soir.

Quand nous décidons de nous remettre à la tâche, l'envie d'en finir au plus tôt prime sur tout le reste et me rend nonchalante alors que mon attention serait plus que nécessaire.

Paul me ramène sur terre par une réflexion qui fait croître le suspens.

« Il y a une logique dans toutes ces affaires. Tout d'abord bien distinctes les unes des autres, elles finissent par avoir un point commun dès l'origine »

« Que veux-tu dire par là ? »

« Connais-tu la théorie du chaos ? »

« Non »

« Pour faire simple, ce principe analyse que pour des systèmes dont les conditions de départ semblent identiques, il suffit qu'existent des différences infimes dans ces conditions initiales pour que cela entraînent des résultats totalement différents. Donc si l'on part du principe que deux phénomènes aux origines similaires vont produire les mêmes effets, on a de forte chance de se tromper.

« Cela est vrai surtout dans des milieux sensibles et réceptifs que les mathématiques appellent « dynamiques ».

« C'est ce que l'on compare à l'effet papillon. Un battement d'aile conjugué à d'autres phénomènes peut entraîner une tempête à l'autre bout du monde, aussi bien que non, mais la relation de cause à effet ne saute pas aux yeux ».

« Oui, c'est amusant, j'en ai entendu parler »

« Si cela est vrai en matière mécanique, voire climatique, en matière humaine à plus forte raison. La justice rendue en ce bas monde en est un bel exemple.

« Si un événement a forcément une origine, mais qu'en y remontant on constate que cette dernière a certaines fois produit

des effets différents, c'est alors que des éléments différents sont venus la dévier de son esprit initial.

« Ce qui permettrait de déduire que l'origine d'un phénomène, pourtant déterminante, ne rend aucunement prévisibles ses conséquences, car nous ne pouvons la définir avec une précision infinie ».

« Oups, c'est un peu compliqué non ? Tu ne sais pas faire plus vague ? »

Paul se met à rire et reprend son discours pour tenter de le rendre plus clair.

« Bon, oublions les mathématiques. Revenons à la justice et au droit qui se prend pour une science.

« Considérons que les textes de loi représentent l'origine et que ses effets soient les jugements. Si deux affaires identiques conduisent à des résultats différents, c'est que les paramètres d'origine sont contrariés par bien d'autres choses que l'application stricto sensu des textes.

« Si c'était une science, il en irait tout autrement, un ordinateur suffirait pour rendre la justice. Il en va de même pour l'octroi d'un crédit ou pour toutes décisions ayant un critère d'acceptation similaire.

« C'est ce qui fait que neuf fois sur dix la justice n'est pas juste pour ne pas dire bizarre, surtout si on y intercale des magouilles... »

« Où veux-tu en venir ? »

« Encore une explication si tu le veux bien. T'es-tu déjà amusée, arrivée à un feu rouge et suivant une voiture qui tourne dans la même direction que toi, de comparer la temporisation des clignotants entre ton véhicule et celui de devant ?

« Souvent ils sont conçus pour fonctionner exactement pareil. Il m'est même arrivé de voir l'un d'entre eux, parfaitement synchronisé avec le mien, mais petit à petit finir insensiblement par se désolidariser, soit plus rapidement soit plus lentement.

« Si tu calques une action déclanchée par cette temporisation, au début tu obtiendras le même résultat, mais au bout de quelques minutes, tu arriveras à l'effet inverse, ton clignotant sera allumé alors que l'autre sera éteint. Combien de chance a-t-on de tomber sur une parfaite harmonie ? »

« Poincaré disait :

« Une cause très petite, qui nous échappe, détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas voir, et alors nous disons que cet effet est dû au hasard. Si nous connaissions exactement les lois de la nature et la situation de l'univers à l'instant initial, nous pourrions prédire exactement la situation de ce même univers à un instant ultérieur ».

« Si l'on va plus loin, on peut en déduire que si les clignotants restaient indéfiniment synchronisés ce serait alors un hasard, alors même qu'ils ont été conçus pour fonctionner de la même manière. Un comble !

« C'est donc une imperfection, souvent imperceptible, qui fait la différence et non un réputé hasard qui n'est que la traduction d'un manque de connaissances du « pourquoi » des variations initiales... A plus forte raison quand tout est pipé.

« Mais convenons certaines fois que ce qui paraît inconnu à certains ne l'est pas pour tout le monde et que le hasard pour les uns n'est en fait qu'une conséquence pour les autres.

« Par exemple une étude réalisée en sous-main a mis en évidence les incohérences dans certains tribunaux en pointant une série d'anomalies décelées au travers de certains jugements aux conclusions souvent contradictoires. Mais l'étude est tenue secrète. Tu imagines si elle était rendue publique...

« En France le nombre d'avocats ne cesse de progresser, environ trente mille, peut-être plus et ce n'est pas fini. Certains prédisent qu'ils seront bientôt plus de cinquante mille.

« Mais en face seulement huit mille magistrats.

« Les premiers, compte tenu de la complexité, se spécialisent alors que les seconds, sensés appliquer la loi, ne sont souvent que des généralistes qui ne planchent uniquement que sur les textes, qu'avec plus ou moins d'à propos, les avocats leur rappellent.

« Une fumisterie où celui qui juge n'est plus à même de tout connaître, passant d'un sujet à un autre au grès de sa carrière ».

Maggie tout à coup change de figure

« Mais bon sang, j'ai déjà entendu ça quelque part, autrement dit, autrement expliqué... Par Eric »

Sans lui répondre, Paul poursuit

« Une intelligence qui aurait analysé ces phénomènes, en déduit quoi au niveau des affaires ?

« Pour qu'une option produise un profit, il convient de réduire au minimum la part consentie au hasard, donc à l'ignorance mais comme la chose est toujours imparfaite, il suffit de falsifier les données pour faire en sorte que les « non initiés » croient que les imbrications sont aléatoires, ne serait-ce que parce que le résultat, soumis à d'autres contingences moins favorables, aurait pu être différent.

« Par exemple, tu joues le 3 dans une course. Si tu as une information que le 3 va gagner parce que la course est truquée, ce sera pour les autres le hasard ou la chance qui t'aura rendu riche.

« Et si l'on transposait ça sur tous les événements sociaux, dans les affaires, dans la manière de concevoir la justice ?

« Mais la répétition d'un hasard qui du coup n'en serait plus un, risquerait de devenir une loi naturelle suspecte à éviter si l'on veut passer inaperçu.

« Pour les malins, il convient alors de passer à autre chose, à une autre affaire que l'on va tenter d'aussi bien agencer que la précédente ou alors de repartir à zéro pour la concevoir d'une autre façon tout aussi unique afin de la rendre invisible parmi les autres.

« L'ingéniosité de ces personnages auxquels nous avons à faire réside donc dans le principe exclusif du délit d'initié, laissant croire au hasard, à l'impondérable, à la chance ou à la malchance, le tout agencé au travers d'affaires aussi différentes et ténébreuses les unes des autres, alors même qu'ils en maîtrisent tous les tenants et les aboutissants.

« Par ailleurs, la dissociation évite l'effet domino si les imbrications entre les affaires faisaient que l'une découle ou dépende de l'autre.

« Et dans le pire des cas où une rumeur viendrait à circuler, il suffirait de générer une confusion pour, non seulement diluer le mal, mais générer autant de moyens de s'extraire du mauvais pas.

« Mais dans ce type de stratagème se rajoute la nécessité, compte tenu du nombre de personnes impliquées, de maîtriser le facteur

humain et c'est là que le bât blesse. Tout le monde n'est pas à la hauteur de l'intelligence du maître d'œuvre.

« Imaginons une affaire connue, le casse de la Société Générale à Nice en 1976.

« Refaire cette opération à l'identique relèverait de l'impossible surtout au même endroit. Néanmoins, une remise à zéro de la conception pourrait la rendre d'autant plus imparable que personne n'aurait idée que justement on puisse recommencer au même endroit. Une sorte de contre-pied magistral »

« Mais enfin Paul, tous ces dossiers, ces affaires seraient donc liées ? »

« Bien sûr. Pas celle de Nice dit-il en riant. Mais pour le reste l'origine est la même et celui qui a conçu tout ça est un petit génie.

« Le pilotage consiste à rassembler un maximum d'informations à partir d'idées originales, de faire en sorte que l'origine unique reste inconnue et que le papillon qui bat des ailes se trouve le plus éloigné possible de la tempête qu'il va déclencher. La seule variante avec les mathématiques, c'est que les axiomes de base sont ici fixés par les escrocs.

« En même temps cette grande mécanique des chaos doit s'affranchir de ses propres rouages en ne présentant qu'une carcasse bien propre recouvrant les immondices.

« Ce système ne repose que sur la maîtrise, ou tout du moins la modération, des effets chaotiques innombrables qui le compose et bien sûr, ceux dont nous parlons l'ont parfaitement compris.

« Ils ont construits un univers parallèle, une bulle dans la bulle, un sous ensemble qui n'a de connexion avec notre monde que par une porte bien gardée au travers de laquelle ils passent leurs consignes et qu'ils referment aussi sec. Ils regardent ensuite par un hublot bien étanche les résultats en comptant les points.

« Quel que soit le microcosme ou le groupuscule crée pour la circonstance il en va ainsi. Ils convient alors simplement de remonter aux origines des chaos pour mettre à jour les connexions.

« Dans les affaires qui nous intéressent, ils ont pourtant laissé des traces, mais comme dans un jeu de piste on ne peut en trouver le

chemin qu'après avoir déchiffré les énigmes pour passer d'un point de rencontre au suivant.

« Aujourd'hui, il existe des étapes non encore élucidées, mais comme dans une phrase où il manque des mots, un sens général s'en dégage qui permet d'en comprendre la substance ».

Ma sœur et moi regardons Paul proférer ses déductions avec une surprise croissante.

« Arrête de nous faire languir et explique nous la chose ».

« Et bien, si l'on remplace certains paramètres on en arrive à la conclusion suivante. Revenons à mes explications.

« Un peu avant 1968, certaines affaires louches et d'autres qui suivirent prirent une ampleur considérable.

« Un groupe de cols blancs et autres mafieux organisèrent une sorte de secte ayant pour objectif de prospérer sur un ensemble de magouilles et de déstabiliser des hommes politiques, soit eux mêmes demandeurs, soit en les imbriquant, soit en les faisant chanter.

« De toutes les enquêtes qui ont été menées, il en ressort que l'origine est toujours la même, sauf qu'une preuve irréfutable se trouvait dans une mallette volée.

« Brendan, a conservé sans trop le savoir une série de photos qui, pour une fois, regroupaient l'ensemble des protagonistes qui avaient eu l'imprudence, ce fut leur seule erreur, de commémorer à leur manière la constitution de leur organisation. Sauf que l'erreur n'en fut pas une, mais seulement le début d'un piège diabolique.

« Car les clichés allaient servir au plus odieux des chantages, certains ayant été pris à l'insu des personnages photographiés.

« Parmi les éléments contenus dans la mallette, une lettre à l'attention du procureur avait été rédigée par une personne impliquée dans cette histoire, personne qui s'est trouvée, on ne sait trop pourquoi, sur différents de ces clichés. C'est pour l'instant tout ce que nous en savons. Mais le document initial, je l'ai appris par la suite, n'était en fait jamais sorti du bureau de son rédacteur et semble avoir été remplacé au dernier moment par un faux.

« Mais ce faux, plus disculpateur encore que l'original, l'aurait en fait enfoncé ».

« Comment ça ? »

« En clair, le faux était tellement plus vrai que l'original sur l'innocence de son rédacteur, qu'il en devenait suspect ».

« Mais quel était le but ? »

« Certainement que l'auteur du faux aurait pu se prévaloir devant le procureur que tout ceci n'était qu'un montage et qu'ainsi le véritable rédacteur s'en serait trouvé accablé ».

« Mais qui avait monté cette histoire ? »

« Les détracteurs de ton père et paradoxalement lui aussi et sans le savoir et ce aussi impensable que cela puisse paraître ».

Je reste clouée sur place

« Mon père, mêlé à toutes ces embrouilles ? »

« Oui »

« Mais enfin, ce n'est pas possible. Il voulait justement les dénoncer ! »

« Ô, mais il y fut mêlé de façon bien involontaire et c'est Brendan qui m'a mis sur la voie.

« L'organisme financier qui fait tourner les revenus du groupe de truands, est dirigé par une ordure au nom inoubliable de De Boursicot. Ce type a fait chanter bon nombre « *de ses amis* » après leur avoir fait passer des soirées mémorables dans un château de la région parisienne. Je te rassure, ton paternel n'a pas été impliqué dans leurs parties fines mais d'une toute autre manière.

« Cette histoire n'a pas été puisée dans les écrits de Brendan, mais au travers d'une enquête que j'ai moi-même menée en compagnie d'une certaine Dominique qui envoyait à mon ami des articles qu'elles trouvaient. Elle aussi s'était rendue compte d'un problème.

« J'ai rencontré ton père il y a quelques jours sur Paris avant de venir ici. Il a été très surpris de me voir vivant mais en même temps très heureux.

« Nous avons échangé sur le sujet, Eric était présent.

« Le journal d'ailleurs se fera un plaisir de relater notre petite enquête.

« Voici ce qu'il m'a raconté »

Paul sort un enregistreur de sa poche et le met en route. Nous entendons la voix de mon père, qui après s'être présenté raconte ce qui suit :

« Vers la fin les années 60, je fus contacté anonymement pour que je m'intéresse à un sujet qui me parut assez spécial. L'un de mes journaux, par l'entremise de deux de mes journalistes avait mis au clair une machination impliquant des hommes politiques et l'on m'incitait à creuser.

« Le sujet semblait brûlant. De rencontres en rencontres, j'en suis arrivé à participer à des réunions qui me mirent en rapport avec un milieu douteux. Gina, ma belle fille mariée à Paul mon aîné, appartenait à une famille mafieuse marseillaise et j'en suis aujourd'hui à me demander si leur rencontre ne fut que fortuite.

« Le patriarche de cette famille me convia à de multiples rendez-vous qui ressemblaient de plus en plus à des réunions sectaires. Un jour on me convia à me travestir d'un costume pareil au leur, une sorte d'investiture sous prétexte de plaisanterie. Sauf que tous posèrent avec moi dans le même apparat.

« Quand soudain, l'affaire que je suivais prit une tournure invraisemblable.

« Lors de mes recherches, je m'apercevais que tout ce beau monde trempait dans des magouilles sordides et je commençais à faire l'inventaire de leurs implications.

« Je reçus alors la visite d'un certain De Boursicot, l'un des participants et sûrement l'instigateur de la parodie de mon investiture, qui me fit savoir qu'il avait des preuves flagrantes de mon implication dans leurs combines et que si d'aventure je publiais, il se chargerait de faire connaître, par tous les moyens en sa possession, que je n'étais pas aussi blanc que ce que je voulais le laisser paraître.

« Je savais que dans mes entreprises j'étais suivi à la trace au point que j'émis des doutes sur la participation du père de Marc puis de Marc lui-même, dans une cabale destinée à me faire chuter.

« On proféra des menaces et je tentais d'éloigner Margareth de l'emprise de Marc qui semblait vouloir se servir de cette union pour m'atteindre.

« En 68, de faux documents furent rédigés à destination du Procureur, les vrais ayant été mis à l'abri par Alfred, l'un de mes collaborateurs.

« Cette falsification, contenue dans une mallette fut alors dérobée et c'est avec surprise que quelques années plus tard, en 76, on la vit réapparaître venant ainsi me disculper d'une affaire dans laquelle je n'avais été que le rapporteur.

« Paradoxalement personne ne vint mettre en cause leur conformité, je compris par la suite pourquoi. Tout d'abord parce que la lettre originale avait été timbrée pour assurer son authenticité et qu'il devenait compliqué de contester le faux, mais surtout parce qu'ils me tenaient d'une autre manière.

« Car dans le même temps d'autres éléments me furent présentés par notre avocat, un certain Maître Benard. Des photos diverses me montrant en compagnie d'Augusto lors du mariage de mon fils, dans la résidence marseillaise.

« On me faisait ainsi savoir que le silence demeurait de rigueur.

« D'autres affaires qui auraient mérité une exposition médiatique furent tuées dans l'œuf pour cause d'accords passés entre les membres du clan et certains politiques, en particulier lorsqu'il fut question de parler d'un certain enfant caché à la République.

« Je fus un jour reçu par De Boursicot dans ses bureaux parisiens pour lui indiquer que ce qu'il me demandait concernant un certain Brendan, ancien petit ami de ma cadette, relevait de l'impossible. Récupérer des documents par l'intermédiaire de ma fille avec laquelle il n'avait plus de contact depuis des années semblait hors de portée.

« Il a insisté et fait en sorte que Brendan tombe dans la ruine la plus totale pour qu'il en soit réduit à se rendre, allant jusqu'à harceler ses parents auxquels il dérobât argent, bijoux et tableaux en laissant croire qu'ils pouvaient ainsi régler l'affaire de leur fils.

« J'étais pieds et poings liés d'autant que convoié cette fois par le parrain marseillais, celui-ci m'en rajouta une couche en me sortant une série de photos prises en compagnie de leur secte me faisant comprendre qu'il fallait que je me taise mais qu'il « s'occuperait de cette affaire à sa façon ».

« J'ai joué les ignorants alors que je connaissais parfaitement l'existence de ces clichés pris, comme je l'ai dit, par fourberie.

« Dès 68 De Boursicot paya Maître Benard pour en récupérer une partie, en échange de quoi il lui proposa un poste de conseil dans notre groupe de presse où sa banque avait investi. Il lui demanda aussi de laisser le faux document dans la mallette sachant qu'il pouvait encore constituer une arme possible au cas où il réapparaîtrait, sauf que le jour où il tomba entre les mains du procureur, il fut impossible de démentir son authenticité.

« D'un autre côté, le père de Marc, convaincu par De Boursicot que j'étais devenu un danger pour le groupe, entra aussi dans la combine

avec la promesse de me remplacer à la tête des sociétés dès que la cabale montée contre moi m'aurait faite chuter. Marc, ayant compris par la suite que son père s'était fait à son tour manipuler, changea de camp, mais même s'il fut à son tour réduit au silence il conserva à mon égard une certaine rancœur bien compréhensible. Ainsi De Boursicot avait réussi à tout détruire.

« Concernant les photos, ce salop de banquier en avait conservés des copies depuis le départ pour continuer à maintenir ses « associés » sous sa coupe.

« Sauf qu'il fallait impérativement récupérer les dernières restées dans le circuit car celles-là, dans les mains d'un autre, pouvaient constituer un réel danger..

« Augusto lui même impliqué, savait que Brendan en possédait encore des exemplaires et je ne donnais pas cher de sa peau.

Quant à Paul Sernine et Marc, il comptait faire d'une pierre plusieurs coups en les éliminant ».

« J'ai laissé faire, que me filles me pardonnent ».

Voilà plusieurs jours que je vois passer les grues cendrées au dessus de la maison.

Aujourd'hui encore il doit y avoir un rassemblement. J'entends au loin leurs cris se rapprocher.

Le fond de l'air est froid, j'ai mis un châle sur mes épaules.

Je les distingue là bas, tournoyantes, s'appelant l'une l'autre pour n'oublier personne avant le grand départ.

Des groupes se forment, prenant de la hauteur en un grand tourbillon chicanier à la recherche du courant idéal. Vont-elles partir ? Non... Encore un tour pour les retardataires.

Qui va prendre la tête du fabuleux convoi ? Une autre tentative avorte, alors on se fâche.

Car là haut, on se consulte, on tergiverse, on ordonne, on s'organise.

Un second essai puis un troisième, une traînée prend forme.

Un delta céleste vient de se composer pour prendre le cap sud, un autre se prépare.

Une grue un peu perdue hésite entre deux groupes puis décide de devenir passagère du convoi qui s'éloigne. Un effort, elle avertit de son approche, remonte à hauteur de l'aile droite de l'avion, un espace se crée pour l'intégrer, le vol semble complet.

Alors, chacune à l'abri de l'autre, le pilote aux commandes, tout est fin prêt pour la grande odyssée séculaire. Elles emportent nos souvenirs d'été, nous abandonnant au froid de l'hiver.

Octobre, Novembre passés, voilà plus de deux mois que nous sommes dans le Berry, le dossier est en ordre, il me faut récupérer les photos. Nous en avons convenu avec Paul pour protéger mon amour.

Nous sommes vendredi, je viens de recevoir un message de Michel. Il doit récupérer Brendan mardi prochain à 8 heures à deux pas de son ancienne habitation.

Je suis cachée dans une chambre. J'ai tout entendu. François vient de remonter, il est deux heures du matin. Brendan s'est installé en bas. Il ne faut pas que je dorme.

Un bruit m'interpelle, je descends lentement, je vois une lueur, une bougie qui disparaît dans les escaliers des caves. Je patiente.

Dix minutes peut-être. Puis la lueur réapparaît, il est là à quelques mètres de moi regagnant le salon.

Je le sens, je devine son regard, ses mains, sa bouche. Il s'allonge. Je l'entends se tourner. Je m'assois sur une marche, j'attends, je rêve, j'ai envie de le voir, de le toucher de sentir sa peau. Il ne faut pas. Je dois résister. Plus tard peut-être.

Mais plus tard...

Je ne suis pas bien, cette douleur lancinante qui me mine depuis des semaines. La force me manque. Le docteur. Quelques mois encore, quelques mois seulement. Le diagnostic ne ma laisse aucun espoir. Comment lui avouer que tout est bien fini. Mon Dieu, je vous en supplie, qu'il ne se revaille pas, qu'il ne me voit pas.

Une heure doit s'être écoulée, je descends.

La lueur de la cheminée me guide. Il est là, son chapeau tombé en arrière, dormant sur le côté. Je m'approche, lentement. Brendan, je t'aime toujours. Je veux te serrer dans mes bras.

Le sac est éloigné de sa tête. Je me courbe, je fouille. Mes doigts touchent des papiers. Je les retire. Les documents sont entre mes mains. Il me tourne le dos, je m'agenouille sur les carreaux. J'approche ma main de ses cheveux et les caresse sans les toucher. Je me penche, mes lèvres effleurent sa joue. Il vient de bouger, je me recule.

Sa tête se tourne légèrement, ses yeux s'entrouvrent, ses doigts viennent effleurer mon baiser, il regarde les flammes. Je ne bouge plus, je ne respire plus. Il est calme, sa main se repose, ses yeux se referment.

Lentement je me lève, je marche à reculons. Je monte à tâtons les escaliers où j'ai abandonné une bougie. Je l'allume. J'entends François dormir, je regagne la chambre.

Couchée à même le sol sur une couverture, j'ai froid. Je me couvre, mes yeux restent ouverts, je ne trouverais pas le sommeil.

Mes lèvres ont gardé un peu de sa transpiration.

Nous sommes dans la chambre du boulevard Cunéo, il dort à mes côtés, je sens son corps auprès de moi, je l'enlace.

Dans l'avion qui me ramène vers lui, j'ai eu son message, il m'attend, impatient de me revoir. Le soleil inonde la rade, je vais

tout lui avouer de mon examen raté, il va me dire que je suis dingue et puis nous serons heureux.

Ma douleur me reprend, mon cœur bat très fort, je suis dans le noir, j'ai toujours froid. Dans quelques mois, oui encore quelques mois. Je me poserais sur un nuage, je te verrais de loin. Je t'attendrais. Des larmes froides coulent sur mes joues.

.....

Isabelle est revenue, la boucle est bouclée, l'ensemble du dossier est entre nos mains, le livre peut se clore. Je note encore ce qu'Eric est venu nous raconter. Il a fait la paix avec lui-même, il enlace Maggie. Marc t'aime beaucoup tu sais, il serait préférable peut-être que tu reprennes contact avec lui. Elle lui répond que c'est trop tard, qu'Eric lui a manqué. Ils se donnent rendez-vous sur Paris. Se laissent le temps de faire le point et s'embrassent. Et puis le grand flic s'explique.

« A l'origine, Marco me demanda de faire une enquête

« Je parlais de zéro, ne connaissant rien de cette affaire, sauf qu'une rencontre et non un hasard me mit sur la piste de ce que je cherchais.

« Les documents étant inatteignables, il fallait que je trouve la vérité par une autre voie.

« Mes souvenirs me firent revenir quelques années en arrière.

« Une mallette, bon sang, des documents, voilà qui me rappelait quelque chose. Quand j'ai vu ce connard de banquier, j'ai tout de suite compris

« Et si le Brendan en question...

« Voilà qui ne manquerait pas de piquant.

« Je fis des recherches dans les archives que j'avais conservées, l'âge pouvait coïncider.

« Sur Paris je passais à la Sorbonne et je demandais à voir une photo d'étudiant au cas où ils en auraient conservé une.

« Bingo. L'énergumène souriant c'était bien lui.

« Je continuais mes recherches, au fur et à mesure me montait en tête comme une évidence que Brendan, ce putain de Brendan je le connaissais par cœur.

« L'affaire des pendules, celle d'un bouchon de cristal et la visite du château de l'Emir...., moi suspendu dans le vide et lui me soutenant par la main, un plongeur de trente mètres évité de justesse et puis, Maître Benard ! Le cambriolage, Sophie... Bon sang

« Percy !

« Et si mon Percy n'était autre que l'ami de Marco ?

« Incroyable !

« Des années inoubliables avec cet ostrogot.

« Marchand avait demandé de foutre la merde chez un avocat, suite à quoi Percy libéré. Cette putain de Benard !

« Et l'autre, Ted, qui se foutait de notre gueule en nous traitant de tarlouzes.

« Putain, le bon temps.

« Fred, je m'appelais Fred à l'époque.

« Alors quand j'ai été persuadé que mon pote était dans la merde, j'ai monté ma propre combine.

« Pour moi, vous étiez tous suspects. Augusto et la clique des marseillais en premier, les Blackeney en second.

« J'avais tout pigé, y compris le stratagème de Brendan qui allait tout faire démarrer par son message à Augusto en espérant que tous allaient se dévoiler. Et ce fut le cas.

« Persuadé que le parrain allait flinguer tout le monde, j'ai mis mes hommes à la recherche de mon Percy, on l'a fait suivre, signalement et tout le toutim. Et on l'a logé dans un petit appartement de Six-Fours.

« A partir de là, nous ne l'avons plus lâché.

« J'ai fait passer un message dans sa boîte aux lettres pour qu'il se rende dans sa maison. Précédemment, j'y avais laissé un mot à son attention, mais il n'y était jamais retourné. Il a fallu forcer le destin, Marc a joué son rôle en faisant monter la pression. Si Brendan voulait savoir, il devait récupérer les documents.

« Ce soir là nous étions là lorsqu'il est arrivé et on a veillé au grain.

« Isabelle, super ! »

Elle est toute chamboulée, de petites convulsions animent son corps quand elle commence à dire :

« Michel est un chic type. Quand je suis arrivée chez lui, il n'a sur le coup rien compris, mais m'a tout de suite reconnue. Je lui ai expliqué qu'on avait vu mon Brendan ... un sanglot la fait bafouiller... Glisser un message dans sa boîte aux lettres et qu'Il devait nous aider.

Elle explique l'avoir déjà rencontré en 68. Mon Dieu, j'étais anéantie ce jour là... Paul, tu es au courant... Voilà que des années plus tard, un contexte tout aussi pénible...

Elle se met à pleurer, ses gémissements n'en finissent pas, la respiration lui manque.

« Tu aurais pu y aller Eric, m'éviter de le revoir, envoyer quelqu'un pour faire cette sale besogne... »

« Isabelle, j'ai voulu te laisser le choix, le choix de... »

« Je n'ai pas eu le courage... Tu imagines, pour quelques mois...mon Dieu, je ne pouvais pas le lui dire... »

Un silence de mort s'installe dans la pièce. On ne sait plus où poser nos regards. Maggie s'est approchée de sa sœur, la serre entre ses bras en lui murmurant à l'oreille des mots de réconfort.

Elle finit par essayer ses yeux

« Continue Eric... »

Lui reprend son récit la haine au cœur, accentué par le malaise qui nous tenaille tous.

« Toi, Paul je n'ai pas eu le temps de te prévenir à temps, mais comme tu l'as vu j'étais présent au rendez-vous.

« Je suis retourné voir De Boursicot, cette ordure, après être passé au coffre récupérer mon flingue. J'ai failli lui faire sauter le caisson.

« Il tentait encore de m'amadouer cet enculé. Je me suis défoulé :

« De toute façon, vous n'aimez pas les autres, connard.

« Vous êtes les vrais instigateurs du bordel ambiant et toi, De Boursicot, en est le prototype.

« Votre territoire est bien délimité, borné par vos théories de merde, vos croyances à sens unique, vos préjugés pourris et sans fondement. J'ai même appris que tu étais raciste, sauf pour ceux que tu intègres dans tes combines bien sûr.

« Globalement vous n'avez aucune morale.

« La pourriture est programmée dans vos gènes ou dans le système que vous entretenez par vanité, vous à qui les couards et les serviles parlent avec respect alors que tout vous condamne.

« Vous faites en sorte que le monde, depuis des siècles, campe sur ses positions où les plus forts bouffent les plus faibles et avec eux, leur science et leur culture. Sinistre et singulière façon d'évoluer et de s'instruire.

« Mais comme vous n'avez rien compris au mode d'emploi, vous êtes prêt à recommencer, histoire de bien vérifier que la première solution n'était pas la bonne.

« Surtout que dans la confusions des informations que vous distillez, on a vite fait de confondre l'Arabe et l'intégriste, le Fis et le Saint Esprit, le terroriste et l'indépendantiste, au point de tirer sur tout ce qui bouge ».

« Mais Monsieur Dautrec... »

« Ta gueule !...

« Vous mésestimez et méprisez les pays où vous faites les guerres, ne connaissez rien aux protagonistes que vous armez, mais reconnaissez tout de suite qui sont les bons et les méchants.

« Et bien faites vous une raison, vous est les méchants des autres.

« Vous investissez dans l'armement puis dans les aides aux réfugiés pour vous donner bonne conscience. Vous avez pensé à tout sauf à apprendre de l'autre.

« L'esprit critique n'existe plus, vous diffusez de l'information par vos canaux subventionnés, digérée et filtrée en résumés trop faciles qui banalisent aux fins de propagandes internes.

« L'Europe que vous voulez sera à votre image. Sous couvert d'élections et de publicités avant-gardistes, vous la ferez au regard de vos intérêts, le temps de bien mémoriser les différences entre un Sicilien et un Nord Africain pour réduire ces derniers au rang de nouveaux esclaves.

« Mais vous oublierez d'en faire de même entre l'Allemand bon chic bon genre et l'ancien nazi Panaméen.

« Vous entretenez le passé qui vous arrange par des distinctions subtiles où l'on juge des vieillards en oubliant l'empire.

« N'existe en fait que l'hypocrisie latente des politiques que vous entretenez, composée d'un savant mélange de "non-dits", de thèmes éludés, d'allusions discrètes, destinés à ménager les susceptibilités d'un électorat volage pour plaire au plus grand nombre.

« C'est ce que ces connards appellent "gouverner au centre", centre qui devient en conséquence un "trou noir" où se perdent dans le néant les idées progressistes estimées dérangeantes.

« Vous maintenez un statu quo qui fait bien votre affaire. Vos solutions sont toujours reportées au lendemain... des élections que vous arrosez en fonction des intérêts à venir.

« Jusqu'au jour où le néant s'étant dévoré lui même, ne restent plus en présence que des extrêmes exacerbés, qui font monter la pression, leur contact déclenchant alors l'explosion.

« Comme prévu, personne n'ayant le courage d'aborder de front le problème, se constituent alors des factions rivales qu'on laisse se débrouiller entre elles. Faute d'anticipation, on se borne à séparer ces groupes devenus ennemis mortels et à mettre à l'index, en fonction des réactions épidermiques de l'électorat, tel ou tel complotiste qui devient pour un temps la cible privilégiée et la cause de tous les malheurs.

« Cet arbitrage à posteriori ne peut plus satisfaire personne. Pas plus d'ailleurs que les "directives" de focaliser les esprits sur des "blocs émissaires" qui sont, comme par hasard, exclusivement sélectionnés au travers de groupes sociaux bien précis, du fait de les avoir constitué de toute pièce par votre indifférence, votre incompréhension, votre refus de les intégrer et donc de votre volonté de les rendre marginaux.

« C'est ainsi qu'avec vous, même les maladies deviennent "élitistes" et affectables à des groupes. Le Sida est homosexuel y compris si la connaissance actuelle nous permet de certifier que cette imputation prématurée n'est pas l'exclusivité de ce groupe. Mais dès l'origine, on s'est empressé de trouver une responsabilité commode, voir rassurante en accusant une communauté "bizarre", "marginale", "hors normes" qui mérite en conséquence le châtement. Et si les progrès de la science n'avaient pas décelé le virus "infernale", vous auriez brûlé son porteur hérétique pour en chasser le démon.

« Votre apartheid à la française vaut aussi le détour. L'école privée de vos riches a bien des raisons de défendre ses prérogatives, puisqu'elle devient gentiment le réceptacle de tous ceux qui refusent la promiscuité malsaine de l'inculte, fils de l'impie et envahisseur Maure.

« Il s'agit de bien préserver la race des seigneurs en ne montrant de la réalité que ces ombres qui se profilent sur les murs de la caverne, difformes, noires, épouvantables qui seront confirmées dans cette nécessité, par les horreurs développées au travers de reportages

périlleux dans la jungle des cités où la détresse se lit en graffitis et où l'éducation et le savoir se distillent à la seringue.

« Les nouvelles vallées des lépreux se concentrent toujours à la périphérie des citées et l'aventure risquée des "malades" hors des ghettos se fait sous haute surveillance.

« Vous êtes des ordures car votre racisme inavoué est exclusivement une histoire de classe sociale. S'il est fortuné ou puissant, peu importe que l'homme soit Arabe, Français, païen, homosexuel, drogué, ignoble, car il a les moyens de payer sa "différence" et on lui trouvera, du coup, toutes les vertus même s'il s'agit d'un terroriste repent.

« Alors De Boursicot, je ne sais pas ce qui me retient de te coller une bonne vieille bastos dans les couilles.

« Evite que je te rencontre à nouveau ».

Le procès du banquier.

Formé dans les grandes écoles aux pires des situations, en substance gérer le cocktail du soir et ce fichu week-end qui le partage dans un choix cornélien entre sa gentilhommière de Normandie et celle du Loir et Cher, tu imagines notre haut fonctionnaire penché consciencieusement sur son carnet d'adresses et sur les promotions de chez Fauchon à cause de sa traîtresse de femme débordée par un essayage chez Dior.

Tu comprends son stress du moment, tu compatis quand tout à coup il reçoit deux appels téléphoniques simultanés, *de la plus haute importance*, l'un sur le combiné rouge, l'autre sur le rose.

Un récepteur collé sur chaque oreille, il entend d'un côté le ministre l'informer d'une crise sans précédent et de l'autre, son tympan résonne de la voix paniquée d'une maîtresse annonçant que son test de grossesse est revenu positif.

Deux cataclysmes auxquels ses pantoufles de luxe, décorées de fils d'or et offertes en gage de solidarité par ses collègues, ne sont pas du tout habituées et ce malgré sa cinquantaine passée.

D'où la nécessité de sortir ses vieux cours de l'ENA sur la gestion des priorités.

Le ministre, bof, ce soir il dîne avec lui chez son beau frère conseiller à la Cour des Comptes quant à sa maîtresse, voilà trois fois qu'elle lui fait le coup pour qu'il se décide enfin à quitter sa femme.

Il se replonge donc dans l'urgence absolue des promos de Fauchon.

Le soir, n'ayant aucune notion de ce qu'est une crise, enfin une vraie, il écoute les mots savants de ceux qui n'ont jamais su la prévoir (les cocktails prennent un temps fou) et vont décider d'une nouvelle commission d'experts qui aura un double avantage : Le premier de les dédouaner, élément prioritaire et le deuxième d'enterrer le problème dans la confusion des contradictions de l'élite scientifique.

Ce fut donc un personnage de cette envergure qui prit en charge l'affaire qui nous intéresse.

Fin juriste de renommée cantonale, ne connaissant donc que les tortueuses vicinales, il n'avait aucune notion de la route

classique, chemin souvent le plus court pour se rendre d'un point à un autre.

Quant le dossier tomba sur son bureau, les premières pages rébarbatives eurent pour effet de le rendre nerveux car des noms bien connus figuraient sous la rubrique « accusés » et en tant que haut représentant de la République, on lui demandait de faire fi d'un quelconque « à priori ».

Donc, « à priori » l'énarque en chercha la définition dans le grand dictionnaire administratif ainsi rédigée : « *En partant de données antérieures à l'expérience* » ou « *Au premier abord, avant toute expérience* ».

Or, où il faudrait comprendre que l'expérience d'une chose risque d'en faire un à priori pour une autre, ou que le manque d'expérience, sans analyse, en fait un nouveau dans le cas où l'on aurait quelqu'un dans le nez, le haut fonctionnaire en fit une toute autre interprétation au regard de l'esprit tortueux des vicinales qu'il fréquentait, l'administration allait donc s'accommoder de la prose du vendu.

Car au vu de la première définition, les voix de son maître universitaire et de sa hiérarchie lui suggérèrent :

Si les termes de la définition constituent un « à priori », la phrase inverse n'en est donc plus un.

Ainsi « *en ne partant pas de données antérieures à l'expérience* » le dossier sera vide comme souhaité.

Car « *données antérieures* », est suffisamment équivoque et donc très administratif, pour que l'on puisse y inclure n'importe quoi.

Quant à conclure « *avant toute expérience* », voilà une définition qui ne sied guère ici, puisque, dans tous les cas, l'« *après expérience* », sera de toute façon un « à priori » autrement appelé « parti pris », plus communément connu sous le terme non équivoque d'enculerie. Remarquons que tout cela rime bien.

Alors messieurs gagnons du temps, c'est un gage d'efficacité.

Nous l'éliminerons en conséquence de la démonstration.

Pour faire bonne mesure et montrer le sérieux de la profonde analyse, restait néanmoins à définir le terme « expérience » ou pour faire plus court lui associer un synonyme, enfin un mot pareil.

Alors, se dit l'artiste en tournant les feuilles du dico administratif, cherchons un synonyme d'« *expérience* »

E, en, enculerie, enfoiré, ex, exp, expédition, expér, expéri,...

Ah ! Voilà : *expérience* :

Oups ! Houla :

« *Habitude, expérimentation, apprentissage, pratique, épreuve, observation...* »

« Ah ? « *Observation* » me paraît pas mal... Et les synonymes d'observation ?

« *Etude, analyse* ». Ah... ! Ok !

Donc remplaçons *expérience* par *analyse*, l'inverse donne quoi ?

« *En ne partant pas* de données antérieures à *l'analyse* ».

Putain j'ai bon !

Lors du dîner suivant avec le ministre, le dossier complet fut déposé dans le salon et entre cigares et cognac on discuta du sujet.

« Mon Cher De Boursicot, je vous ai fait venir pour vous informer que votre mise en examen s'avère inutile.

« Partant du principe qu'une analyse sans « à priori » devenait nécessaire, nous en avons tous convenu, elle éliminait de fait, après étude approfondie de nos éminents spécialistes, les « *données antérieures à l'analyse* », en référence à la page 395 du dictionnaire administratif.

« Chose, nous le précisons, devant être comprise de la façon suivante :

« Le juge informé par nos soins a ainsi statué, après, bien sûr, le baratin habituel d'introduction sous forme de « *considérant que Mr De Boursicot prétend...* que personne ne lit.

« Enfin, je vous passe le côté indigeste pour en venir à l'essentiel. Voici donc sa conclusion, attention aux virgules, fondamentales pour une bonne compréhension du texte. Bonne natation :

« *Alors que, dans l'affaire dont s'agit, le dictionnaire prévaut sur la loi.*

« *Qu'il est incontestable que dans son paragraphe 3, alinéa 2 de la page 395, aque si, nonobstant le fait, qu'entres autres, il aurait pu en être autrement, mais que là non, et que le terme « à priori » ne doit pas être considéré comme une notion sine qua non, car, dans l'affaire, considérant que dans sa traduction intégrale « sine qua non » signifie*

« sans laquelle cela ne pourrait pas être » et que donc sans « à priori » il n'y aurait pas matière à poursuivre, il pourrait y avoir matière.

« Alors que, pourtant, juger en tenant compte des éléments antérieurs à l'analyse du dossier, serait constitutif d'un « à priori » au sens du paragraphe 3, alinéa 2 de la page 395, non alors considéré comme notion « sans laquelle cela ne pourrait pas être », il en ressort que pour bonne justice, la notion « d'à priori » doit s'entendre sans analyse de faits antérieurs, quoi que.

Qu'en conséquence il n'y a pas matière

Laissons les dépens à la charge du contribuable ».

Bon, restait à résoudre le problème de « *Au premier abord* ».

« *Donc, n'ayons aucun « premier abord », avec personne d'ailleurs et cette affaire restera confidentielle.*

« *Buvons à la santé de nos femmes, qu'elles ne soient jamais veuves* ».

Ainsi se terminait un procès sans procès dans la docte et droite lignée des arrangements pour raison d'Etat.

Mais rien n'est jamais réglé, aussi longtemps que la fin n'est pas équitable écrivait Kipling.

Quelques temps plus tard, mêlé à une nouvelle affaire, on retrouva le prélat pendu dans son boudoir, un couteau planté dans le dos.

Les journaux parlèrent d'un suicide.

D'un autre côté, un enterrement en grandes pompes, limousines noires, couronnes de fleurs gigantesques, démarrait dans un crissement de graviers au bas du perron d'une grande demeure marseillaise. Gina était en pleur.

Au cimetière, la famille, une nouvelle fois réunie autour du tombeau, se lamentait de la perte d'un homme au grand cœur tandis que sur la pierre, fraîchement gravée, on pouvait lire le nom de Giovanni, mort si jeune dans un accident de la circulation. Sa voiture, disait-on, avait dérapé dans les calanques de Cassis, le plongeon ayant eu lieu, bizarrement, à cent mètres de la route.

Mais ce jour là on enterrait Augusto, le cercueil pesait une tonne, il fallut s'y mettre à huit, mais c'était compliqué de ne pas se

marcher dessus. On faillit lâcher prise, le cercueil heurta la pierre, rattrapé de justesse avant qu'il ne s'éclate.

Le patriarche s'était étranglé lors d'un repas. L'autopsie avait révélé qu'il avait mangé des champignons vénéneux. On essaya d'en parler à la jolie soubrette au chignon décoré d'une coiffe blanche, mais elle avait disparu.

Bizarre aussi cette coïncidence lorsqu'un quelques jours plus tard, à Paris, un cri perça les murs d'un appartement cosu du 16^{ème} où la femme de ménage avait découvert Maître Benard dans son fauteuil, les yeux exorbités avec dans la bouche la moitié du code pénal.

Sophie était partie avec un sénégalais. Les services nous informaient que plus tard elle tapinait du côté de Saint Denis.

Marc avait repris le journal, un juste retour des choses, quant au père d'Isabelle il décidait d'aller vivre aux Etats-Unis chez son fils. Gina avait disparu un soir de ballade dans les rues de Marseille. On avait juste retrouvé un escarpin qu'on fit sentir à un chien renifleur qui avait conduit la police dans des fourrés où l'on retrouva le second. Comme c'était l'heure de l'apéro on stoppa les recherches.

Alfred, qui avait mal pris le départ du patron, fut rattrapé par les événements passés. On le retrouva dans la basse ville, tué d'un coup de couteau. Son assassin n'a pas dit un mot lors de son procès, sa tête ressemblait à un oiseau de proie, une sorte de copie conforme du buveur de momies. Charles en fut meurtri, mais resta en vie.

La crypte de Saint Hilaire

La crypte de Saint Hilaire

Au milieu du Berry en ce début d'année 89, je reçois un courrier pour le moins inattendu.

Adressée de Paris, avec des timbres en forme de cœur, la lettre est épaisse et lorsque je l'ouvre une feuille entoure des documents.

En la dépliant, y est reproduit un énorme mouton rouge, copie conforme, en plus grand, de celui qui ornait mes courriers lorsque j'étais adolescente.

Il n'y a rien d'autre que le contenu qui l'accompagne.

A ma grande surprise, des photos, des papiers divers viennent envahir ma table au fur et à mesure que j'en prends connaissance, les larmes me montent aux yeux.

Il n'y a que l'adresse du destinataire, aucune mention de l'expéditeur comme une invitation à ne jamais répondre.

Mais je sais que c'est lui qui vient me donner une dernière preuve d'amour en m'envoyant ce que depuis des années on cherchait à lui reprendre.

Il en avait fait des copies.

Tout ce qui manque encore du dossier de mon père s'étale devant moi.

Il a compris qui était à l'origine de son mal. Je m'inclus à la liste sachant désormais combien il a souffert.

Il n'a je pense jamais cessé de m'aimer et sa blessure est aussi béante que la mienne, mais nous n'y pouvons plus rien.

Sachant tout désormais, il ne semble plus tenir rigueur à quiconque de ses multiples déboires.

Une carte semblant représenter la fuite en Egypte, avec un Saint Joseph en Chapeau Melon se mélange aux documents. Au dos une reproduction signée Picasso.

Je vais apprendre qu'il s'agissait de la seule chose de valeur qu'il ait pu conserver. Les banquiers ne s'intéressent guère aux affaires pieuses tant qu'ils ne connaissent pas le revers de la médaille.

C'est sa façon de tirer un trait sur le passé.

Dans un petit village à deux pas de Lignières dans le Cher, il y a une église. Classée aux monuments historiques elle est à l'origine de bien des déboires quant à la nature des constructions que l'on peut réaliser dans le périmètre sensé la protéger.

La protéger de quoi ? Dieu seul le sait, mais lorsqu'on interrogea le divin, lui-même ne put répondre que ceci :

« Seule l'Administration et ses secrets peuvent-y apporter explication ».

Alors si même Dieu eut du mal à comprendre...

Mais, miracle, l'explication fut apportée quelque années plus tard et mit en évidence une chose terrible : Aucune des constructions, si l'on y regardait de près, ne pouvait correspondre à ses nouvelles exigences, à croire qu'il fallait raser tout le village pour qu'elle ait enfin satisfaction.

Alors, ne pouvant rien faire sur l'existant, on se vengea sur les nouvelles constructions ou sur les modifications apportées aux anciennes.

La confusion régna.

Celui qui voulait avoir des tuiles rouges se voyait contraint d'en poser des noires, celui qui les voulait noires devait mettre des rouges. Il en allait de même pour la couleur des façades, des volets, ou la taille des ouvertures. On en arrivait à cet absurde où son goût personnel se voyait réalisé dans la maison du voisin.

On avait pourtant construit des abris, des hangars, des maisons, depuis des siècles et jamais personne n'était venu les faire chier pour ce genre de truc.

Mais voilà, un jour un trou du cul d'une administration décida qu'il fallait mettre les gens au pas et que tout ça allait être réglé par un acariâtre parachuté d'un quelconque ministère qui déciderait, du haut de son incompétence, de ce qui devait être bon ou pas pour l'esthétique villageoise.

Par contre, jamais on interrogea Dieu pour savoir ce qu'il en pensait.

L'acariâtre se croyant sur les pourtours du château de Versailles, décidait donc, au travers de ses goûts personnels, du devenir des constructions sans avoir jamais mis les pieds dans la commune ni même être venu constater le résultat de son artistique cacophonie.

Que les commerces aient disparu, que le désespoir découlant de la paperasse à remplir ait fait fuir les futurs acquéreurs ou que les champs soient devenus des friches importait peu, l'essentiel étant que le petit dictateur ait fait connaître ses prérogatives.

Le village ainsi se vida, les habitations devenues des ruines semblaient mieux correspondre aux exigences d'une administration qui, dans le même temps, voulait repeupler les campagnes et implanter, cette fois sans se soucier des distances, ici des pylônes électriques, là des antennes de télécommunications où autres éoliennes dont chacun a pu se faire une idée de l'élégante majesté en rase campagne.

Dieu y perdit son latin.

Pourquoi dès lors protéger une église vidée de ses paroissiens alors qu'on octroie des permis pour en aménager d'autres en cinéma ou en cafétéria ?

Je viens de reprendre tes termes mon Brendan, de celles qui raisonnent encore à mes oreilles et me faisaient rire aux éclats. Cette critique acerbe de la « connerie humaine » et de l'absurde.

J'aime pourtant cette petite église, même si rien ne justifie vraiment l'inquisition qui la protège.

Elle n'est pas très grande, à la taille du village et date en partie du XII^{ème} siècle. Elle est située sur une petite place où coule une fontaine à côté du monument aux morts.

L'entrée unique est en arc brisé, prémices de l'architecture gothique, surmontée d'une petite rosace elle-même située au dessous d'une horloge. Le carré de l'entrée, surmonté par une toiture de fines ardoises, est en forme de casque à pointe multi faces et laisse apparaître sur chacun de ses quatre côtés trois fenêtres en forme de meurtrières closes. Un prieuré y est annexé.

Quand on y pénètre, tu verras, la nef unique est étroite, dallée de gros carreaux de pierres et forme une allée centrale passant entre des bancs de bois.

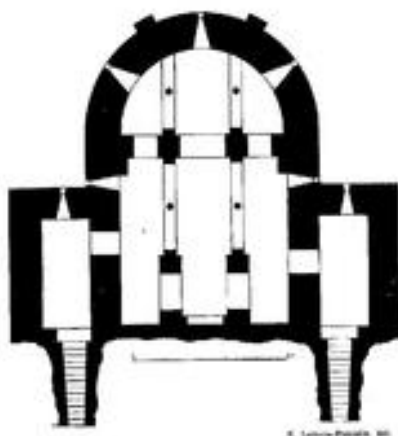
Elle est coupée par un arc plein cintre en son milieu et les entrées dans le transept puis dans le cœur se font sous des arcs bisés.

A cet endroit, de part et d'autres tu verras le début d'escaliers étroits qui descendent. Les voûtes sont basses et conduisent à un

petit vestibule juste éclairé par une fente de mur. Là un passage étroit permet d'accéder à la crypte romane de toute beauté. Tu te trouveras alors sous une partie du transept et du cœur.

Trois petites fenêtres en forme de meurtrières, dont le bas arrive au raz du sol extérieur, éclairent les lieux.

Quand tu seras face à l'hémicycle, en aplomb de la petite fenêtre de droite, juste décalée de quelques centimètres, tu verras une pierre marquée d'une petite croix.



Eglise de Saint-Hilaire-en-Ligaudières.
Plan de la crypte.

Elle repose sur un sol meuble. Il te suffira de creuser légèrement en dessous pour voir apparaître une excavation. Dans une petite boîte plate que j'y ai cachée, tu découvriras mon secret.

Quant à ce livre, c'est notre histoire, c'est ton histoire qui ne sera peut-être jamais publiée sauf si d'aventure quelqu'un décide de le faire. L'avenir ne nous appartient plus, encore moins pour moi mon Brandy.

Le message que je voulais te laisser fait partie du manuscrit, j'espère qu'il t'apportera consolation. Que ta vie soit douce, je veillerai toujours sur toi mon amour.

Epilogue

Les mois passèrent.

Quand je pris connaissance d'un exemplaire du livre qui me fut envoyé de je ne sais où, je me mis en quête du village.

Le printemps parfumait ma voiture et des relents de cette époque bénie emplissaient ma mémoire. La route défilait, interminable. Mon cœur battait plus fort au fil des kilomètres qui me rapprochaient d'Isabelle, de la demeure qu'elle avait décrite, des arbres, des oiseaux, des ruisseaux enchanteurs.

Je n'ai pas trouvé la maison.

Je m'informais auprès de la mairie d'une Chantal que personne ne connaissait et de gens de passage qui auraient séjournés quelque temps dans les parages. Rien.

En face de l'église il y avait un petit restaurant, La forge. Sur les coups de midi je m'installais à une table pour prendre un repas et j'en profitais pour interroger le patron qui ne sut m'en dire plus.

Le restaurant se remplissait et à chaque arrivée je voyais le tenancier interroger les nouveaux clients, pour la plupart des gens du coin qui me dévisageaient d'un air bourru. Beaucoup travaillaient aux champs et s'interrogeaient sur « l'gars » de passage.

« Encor' un emmerdeux qui vient fouiner de par chez nous. C'est qui sont chiants ces types de la ville ».

De temps en temps des rires.

« C'est ben que j'aurais un trou à faire dans l'bois d'chez Martial, mais c'est q'j'ai plus de chaux vive ».

« Sais ti qu'en Corse, y crame tout. Moi l'premier qui m'emmerde j'y crame la bagnole »

« Mais c'est qu't'as un briquet et qu'tu fumes pô »

« Et alors ? »

« Alors ? Alors t'es suspect... »

« Comment ça, j'suis supect ? »

« Ben mon gars, si t'as un briquet et que tu fumes pô, c'est louche. Mais qu'est-ce que t'es con »

Vu les regards qui de temps en temps se tournaient vers moi, j'avais bien compris que moufter ou poser la moindre question n'aurait servi à rien. Comme j'avais tout mon temps, j'attendis que le restaurant se vide et je commandais un nouveau café.

Le patron, la serviette sur l'épaule s'approcha de moi, la tasse fumante au bout des doigts.

« Faut pas faire attention mon bon monsieur. Ici, si on n'est pas né à moins d'un kilomètre, on est étranger à perpette. Voilà que ça fait quarante ans que je suis là et c'est pas sûr qu'ils m'aient complètement accepté ».

« Ne vous inquiétez pas, chez nous c'est pareil. Finalement je les comprends. Nous on s'est fait envahir et n'avons pas eu le courage de maintenir les doryphores à l'extérieur du périmètre »

Le patron retourna à son comptoir puis revint s'asseoir près de moi avec deux petits verres et une bouteille d'eau de vie.

« Vous êtes de passage ? »

« Oui, j'ai reçu un message m'invitant à rencontrer une amie qui a du séjourner chez vous quelque temps. J'ai peut-être confondu de village ? Pourtant l'église qu'elle m'a décrite semble bien correspondre à la votre. Elle se visite ? »

« Bien sûr, elle est toujours ouverte dans la journée. Il y a une crypte que beaucoup de gens viennent voir »

« Et vous n'avez jamais vu quelqu'un s'installer par ici ? »

« C'est que la commune est grande, en superficie tout de moins. Il y a bien des gens qui font des locations, du côté de la Vermanche, Des Vinçons ou des Pages, mais c'est réparti aux quatre coins de la campagne. Vous voulez que j'appelle ? »

« Ca ne vous dérange pas ? »

« Ben non, j'ai plus qu'un peu de ménage à faire, on n'ouvre que le midi »

Il téléphona un peu partout, puis au bout de quelques appels il resta en suspens.

« Oui... Oui, ok, d'accord, merci »

Il revint s'asseoir avec un petit air malicieux

« Il y a bien ce que vous cherchez. Deux femmes et un type, puis encore deux types qui sont venus se rajouter. Ils ont trouvé de quoi se loger chez les Chauvet. Ils sont arrivés en septembre, ont passé l'hiver ici et sont repartis il y a un mois environ. Paraît qu'une des femmes n'allait pas très bien. Ils allaient souvent sur Bourges à l'hôpital pour des contrôles »

Je repensais à la lecture du livre. C'était donc vrai, Isabelle était malade. Ce jour là seul mon cœur pleurait, le tenancier n'aurait pas compris.

« Et chez Chauvet on pourrait me donner des informations ? Par exemple où habitent ces gens en temps ordinaire ? »

« Je ne sais pas. Je peux vous indiquer comment y aller »

Je remerciais le patron et me mis en quête de la maison.

Des routes étroites bordées de végétation, des « bouchures » comme ils disent.

De temps en temps de grands feuillus, de petits bois, des champs clos, une sorte de bocage berrichon peu vallonné.

Au centre d'un grand pré, sous un arbre centenaire qui répandait son ombre les jours de canicule, des bœufs aux pattes repliées rumaient leur herbe, d'autres au bord des enclos, la paille dans la bouche, regardaient passer ma voiture, dans une totale indifférence.

Des entrées de fermes perdues dans la verdure naissante laissaient entrevoir des bâtiments fait de bois ou s'entassait la paille et à côtés des longères de pierres devant lesquelles des poules en liberté venaient picorer le sol boueux au milieu des traces des roues de tracteur.

La brise venait fouetter mon visage au travers de la vitre baissée de la portière. Le fond de l'air était doux, les hirondelles tournoyaient.

Je finis par trouver l'adresse. C'était magnifique, le portail, la maison sur l'arrière, les arbres plus loin, un jardin en fleurs.

Personne aux alentours, les volets clos. Une femme dans le lointain venait vers moi, habillée d'une lourde robe longue, d'un tablier noué sur ses hanches, d'un chemisier ample fait de gros tissu et un foulard dans les cheveux. A mesure qu'elle avançait on entendait le bruit de ses sabots cogner le sol. A quelques mètres de moi, elle fit un grand sourire.

« Monsieur Brendan ? »

Je restais sidéré. Comment dans cet endroit, perdu au centre de la France, je pouvais m'attendre à cette question ?

Je lui rendais son sourire.

« Oui, mais comment... »

« Ici, tout se sait. Après le coup de fil je savais que vous alliez venir. Et puis, il faut que je fasse un peu de ménage la dedans, sous peu je reçois de nouveaux locataires ».

« Vous savez où je peux trouver les gens qui habitaient ici ? »

Elle sortit une enveloppe de la grande poche de son tablier.

« Je pense que ceci devrait répondre à votre attente.

« Une des deux dames me l'a donnée avant de partir, au cas où vous viendriez un jour »

Je remerciais sans en demander plus et regagnais ma voiture.

Assis au volant, j'ouvris l'enveloppe. A l'intérieur une feuille de papier que je dépliais. Devant mes yeux se dévoilait à nouveau le plan de la crypte de Saint Hilaire.

Je regagnais le village mais le restaurant cette fois semblait clos. En face, la porte de l'église était ouverte.

Un long moment je tournais autour du monument en respirant le parfum des plantes, puis lentement je décidais d'entrer.

Le fond de l'air était plus frais. L'odeur des cierges parvenait à mes narines me ramenant à l'époque des messes de pension, à mon église du village, aux Noël's enguirlandés, aux communions et aux enterrements.

La paix régnait en ce lieu désert ou raisonnait le bruit de mes pas.

Le plan me conduisit aux escaliers, je descendis par ceux de gauche. Passée la voûte basse de pierres taillées, je me trouvais dans un petit vestibule puis empruntais l'ouverture conduisant à la crypte éclairée par les trois meurtrières.

Sous celle indiquée, il y avait bien la pierre marquée d'une petite croix.

Je me suis posé sur le sol, juste à côté. J'ai creusé à l'endroit convenu et j'ai retiré la petite boîte.

Je l'ai ouverte. A l'intérieur une lettre, que j'ai lue :

« Je t'aime Brendan... depuis toujours... comme une démente. Mon adoration pour toi s'est poursuivie inlassablement y compris ce jour où j'appris ton départ qui me laissa désarmée. J'étais perdue sans toi et je suis toujours dans l'errance.

Aujourd'hui, il est certain que je pourrais t'aimer jusqu'à m'en damner, t'aimer mille fois plus si cela était encore possible, partager avec toi nos

émotions déçuplées au souvenir de notre tragique destinée et surtout... surtout t'aimer pour définitivement chasser de ton cœur ce profond désespoir qui t'épuise.

Mais malgré ces sentiments qui débordent de mon âme, je ne peux me résoudre à t'enlever sans scrupule à une autre. J'ai bien trop souffert d'une telle situation pour imposer à quiconque cette abominable inquisition.

Et puis mon amour, cette douleur lancinante qui depuis des mois me tourmente risque de nous séparer à jamais.

Ainsi une nouvelle fois il aura été trop tard.

Je viendrai donc sous peu et sans que tu le saches m'accrocher à ce même radeau pour à mon tour t'aider à ne pas sombrer. Je sais que parfois tu seras là, ignorant ma présence.

Te protégeant de loin, je t'envverrai de longs baisers par le souffle du vent.

Je garderais au plus profond de mon être le souvenir de ces instants magiques qui furent les témoins de notre merveilleuse union. Les anges affectés par nos indicibles déboires inscriront notre histoire dans l'infini du ciel.

Entends la brise du printemps t'amener les échos de nos rires, elle te murmurer aussi, comme le fit Jeanne un jour, mes souhaits de bonheur pour ton nouvel amour. Que Dieu vous garde à tout jamais. Enfin je viens ici te confier que la chaîne tu m'offris ne m'a jamais quittée. Ta place dans mon cœur demeurera intacte aussi longtemps que je vivrais.

*Adieu Mon Brandy, adieu mon amour, je t'aime très fort
Isabelle ».*

J'ai tiré de ma poche un petit carnet sur lequel au travers de la brume de mes yeux j'inscrivis ces quelques mots :

Et nous diront à Saint-Pierre
"Ouvre nous vite les cieux !
Mais il faut prendre la paire
Ou nous refuser tous deux
Car nous voulons entrer chez Toi
En nous tenant Bien gentiment
Par le petit doigt Monsieur Saint-Pierre
Par le petit doigt Lonla
Par le petit doigt Lonla

J'ai détaché la feuille du carnet, déposé les deux papiers dans la petite boîte que je remis en place avec sa terre par-dessus. Puis, des yeux, j'ai fait le tour de ce tombeau de pierres où nos âmes reposent à jamais, laissant désormais Dieu le soin de décider du reste, la lassitude m'ayant depuis longtemps tué.

.....

Je suis assis à la terrasse de l'un des cafés déployant ses tables en plein centre de la place de la mairie.

A l'ombre des platanes centenaires, mon regard se promène sur les différents commerces qui l'entourent. Certaines enseignes ont changé, d'autre pas. On a rénové des façades, certaines restent décrépies, les persiennes de bois sont parfois remplacées par du pvc, mais globalement l'ambiance est la même. Sauf que je ne connais plus grand monde.

La fontaine coule toujours ses eaux par ses petits becs ronds situés en dessous des dauphins invisibles et sa musique qui a bercé mon enfance au travers de la fenêtre de ma chambre se joue encore de moi.

Je suis revenu après tant d'années, comme à la suite d'une longue convalescence après une longue maladie, le regard perdu dans le passé. J'efface tout, je remets les choses à leur place, celle qui n'aurait jamais du changer.

Mon père sur la marche de son salon est en grande discussion avec la marchande de laine dont le magasin jouxte le sien. Plus bas Florent le boulanger parle avec Lucie la mercière. Dans la rue qui monte vers l'église je retrouve Charles le coiffeur, une boulangerie et en face la quincaillerie et le maréchal ferrant. Sur la place une succession de bistrotts dont le cercle des travailleurs, repaire communiste et celui de Lulu qui lui votait à droite, puis une « galerie » dont le nom pompeux correspond en fait à un petit magasin de vêtements.

De l'autre côté de la place, la maison d'une vieille demoiselle décédée depuis longtemps, maison devenue presbytère, puis une poissonnerie, la librairie de Clémence et Jeanne, deux veilles filles qui vendent les journaux et les fournitures scolaires. Un

troquet encore puis « Chocolat » le « coiffeur homme » dont les résidences secondaires se situent dans les troquets du coin où l'on doit le trouver pour se faire « égaliser », puis le boucher, le charcutier...

Les fifres et les tambourins viennent de s'installer au milieu de la place, offrant l'aubade à des spectateurs invisibles de la Saint Eloi, le garde champêtre vient faire son annonce, et Marie Claire la poissonnière, hèle le client en vantant la qualité de sa marchandise.

Au milieu, la mairie vient de s'agrémenter d'une estrade pour accueillir les musiciens de la fête du village et l'on prépare les feux de la Saint Jean.

Mon esprit s'embrouille, les souvenirs s'entremêlent, mon cœur s'emballe.

Noël parmi eux, les magasins enguirlandés, les rires, les jours de fêtes, les engueulades, mes amis, les jours de pluie, la rentrée scolaire avec le nouveau cartable qui sent bon le cuir.

Ils sont là tous mes fantômes, sur le pas de leur porte saluant les gens qui passent.

Au loin les clameurs des joueurs de boules, les champs où poussent les herbes folles, les murets des jardins, les cerisiers

Le vent balaie les rues, l'automne approche, les feuilles jaunissent, les magasins s'illuminent, il fait si froid dans ma tête. Soudain une main se pose sur mon épaule et j'entends une voix qui me fait frémir.

« Ben alors ? Qu'est-ce que tu fous ? On nous attend... »

Je me retourne stupéfait.

« Bouge ! ... Allez... Tu te rappelles qu'à onze heures on a rancard à Bandol... How ... T'es encore dans les alléluias ? Si on veut être ensemble, faudrait pas que ça se passe sans nous ! ».

Plus loin, dans le brouillard de mes larmes, je vois mon père m'adresser un sourire.

« L'eau tombe en perles roses et blanches de l'infini bleu humide d'où une voix limpide chante au gré de la musique de l'air. Ma tête tanguée attirée par cet espace parfait sombre et lumineux de bonheur, il est là

quelque part l'amour pur sans visage, ce ruisseau qui coule sa douce mélodie calme, loin de tout, comme l'arbre de vie que cherche mon âme perdue.

Il me faut cette musique aérienne, ruisselante et bleutée, ce bonheur caché au fond de moi comme le rêve fragile. Reste avec moi, ne pars pas, j'ai besoin de toi pour m'amener là bas vers les horizons profonds dont on ne revient pas, pour retrouver la pureté de ceux que j'aime, la symphonie de la vraie vie. J'y attendrai les miens l'esprit en paix, ici on souffre trop de sa propre ignorance.

J'ai soif d'autre chose, de voir les jours autrement, de déchirer ce voile épais qui obscurcit ma vie. Là bas, un autre moi me tend les bras pour m'aider le jour venu à comprendre ce nouveau monde, à pénétrer cette vérité qui nous fait tant défaut.

En attendant de m'approcher de lui, peut être m'expliquera-t-il mes échecs en me donnant un peu de cette pureté qui fait les vieux sages et l'occasion de finir en beauté en transmettant cet amour à mes enfants, sinon j'aurai cette étrange sensation d'être venu pour rien.

Puisse ceci ne pas être le cas.

Que la compréhension de ma douleur permette à quelqu'un d'être un peu plus magnanime et heureux.

Et toi, mon ennemi que je n'ai pas su aimer peux-tu me pardonner ?

Car là bas, un jour, nous nous retrouverons et c'est promis, nous irons nous asseoir au bord de l'infini grandiose pour rire de cette stupidité ».
